Anthologie des Nouvelles

Le Rude Hiver de Gormadoc Brandebouc

Sylvie Butet

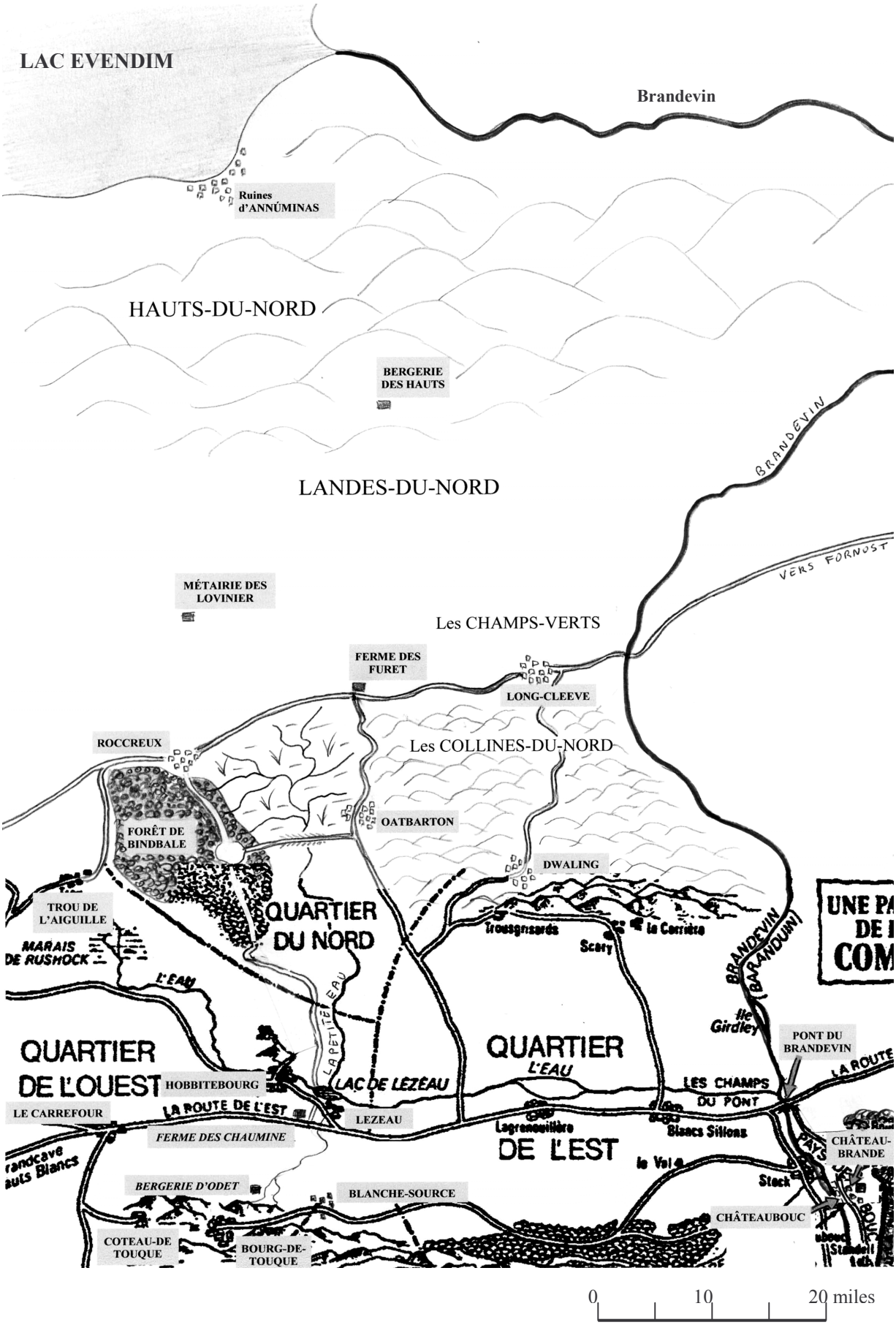
Parue sur

http://www.jrrvf.com

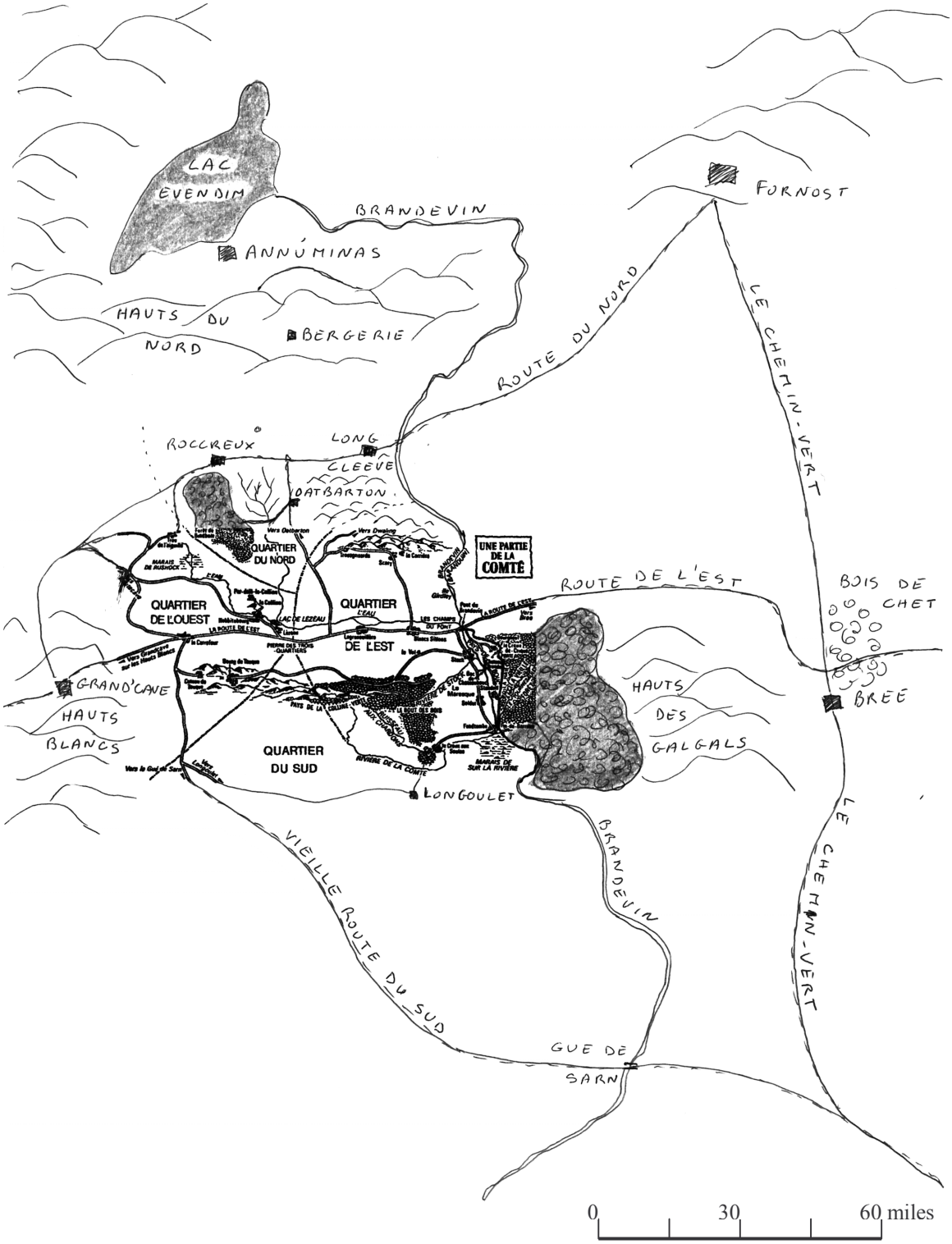
© Août 2004, Sylvie Butet & JRRVF

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Cartes



La Comté et les Hauts-du-Nord


LAC EVENDIM
BRANDEVIN
ANNÚMINAS
HAUTS DU NORD
BERGERIE
FORNOST
ROUTE DU NORD
LE CHEMIN-VERT
ROCCREUX
LONG
CLEEVE
DATBARTON
QUARTIER DU NORD
UNE PARTIE DE LA COMTÉ
QUARTIER DE L'OUEST
QUARTIER DE L'EST
ROUTE DE L'EST
BOIS DE CHET
BREE
GRAND'CAVE
HAUTS BLANCS
HAUTS DES GALGALS
QUARTIER DU SUD
LONGOULET
VIEILLE ROUTE DU SUD
BRANDEVIN
LE CHEMIN-VERT
GUE DE SARN
0
30
60 miles

Eriador

Chapitre 1

OU L'HIVER S'ANNONCE RIGOUREUX

La neige ne tombait plus depuis quelques semaines, mais le froid intense qui s'était installé faisait regretter les flocons et la température presque clémente qui les accompagnaient.

L'automne de cette année 1158 avait pourtant été particulièrement doux, la récolte de fruits abondante et les vendanges promettaient un cru mémorable. Tout c'était gâté à la fin de w*interfilth,* par l'installation brutale d'une bise glacée venue des Landes-du-Nord. Les premières gelées avaient permis une récolte précoce des nèfles, mais c'avait été la dernière cueillette avant de très longs mois.

La première neige était tombée le cinquième jour de *blothmath* et comme c'était un vendredi, jour chômé, elle avait été accueillie avec plaisir par les petits et les grands. Bien que peu fréquente, elle n'était pas exceptionnelle et les luges avaient été sorties des remises par les enfants ravis de cette distraction inattendue. Les pères s'étaient prêtés au jeu avec bonne humeur et les coteaux avaient retenti toute la journée de rires joyeux.

Au bout d'une semaine de chute ininterrompue, la Comté ensevelie sous une couette neigeuse se trouvait paralysée et l'humeur bien plus maussade. Toute activité bloquée, les Hobbits ne quittaient leurs smials que par nécessité.

Les flocons s'étaient enfin arrêtés et chacun avait repris espoir de retrouver un temps "de saison". Mais la neige n'avait cessé que pour laisser place à un blizzard bien plus éprouvant, transperçant les vêtements et coupant le souffle des inconscients qui mettaient le bout du nez dehors.

Des congères avaient même barré la Route de l'Est ; Hobbitebourg et Lézeau avaient été coupés du reste du monde durant plusieurs jours et il avait fallu, profitant d'une accalmie, ouvrir une tranchée à la pelle pour que la circulation puisse se rétablir. Les nouvelles n'étaient pas fameuses et l'on racontait qu'une sévère épidémie de fièvre maligne venue de l'Est ravageait le Pays-de-Bouc. On commentait aussi la rumeur incroyable du Brandevin pris par les glaces ; de mémoire de Hobbit, jamais pareil événement ne s'était produit !

Le Temps de Noël n'avait pas été aussi joyeux que de coutume. Les six jours de fête n'avaient pas permis la réunion des familles et amis bloqués dans leurs villages respectifs. On s'était contenté des agapes habituelles entre proches — ce qui est déjà réjouissant pour des Hobbits — et les auberges au centre des villages, vers lesquelles convergeaient les chemins tracés dans la neige, n'avaient pas désempli.

Les vivres ne manquaient pas encore, mais les ménagères prévoyantes commençaient à mesurer leurs réserves et à limiter les collations qui restaient la seule distraction de longues journées de désœuvrement. La perspective de devoir restreindre les repas mettait tout le monde de fort mauvaise humeur.

Démoralisé par plusieurs jours d'enfermement ininterrompu dans les Grands-Smials surpeuplés, Gormadoc avait profité d'une accalmie relative pour chausser des bottes et, enveloppé dans une cape, le capuchon sur le front et l'écharpe devant le nez, il avait déclaré partir en expédition pour vérifier si la route vers Coteau-de-Touque était encore praticable.

Personne ne s'était aventuré dehors depuis près d'une semaine et l'impression d'être coupé du monde devenait oppressante.

Il quitta le bourg vers l'ouest et, les derniers smials passés, il se retrouva face à une congère plus haute que lui. Se creusant des marches à grands coups de bottes dans l'escarpement neigeux, il parvint au sommet après quelques minutes, complètement essoufflé. Le manque d'exercice et l'oisiveté se faisaient nettement ressentir !

Depuis la mi-*astron,* Gormadoc Brandebouc avait quitté Longoulet pour une grande visite de sa parentèle dispersée sur toute la Comté, et le mauvais temps l'avait obligé à rester chez ses cousins Touque plus longtemps que prévu.

Gormadoc allait fêter ses vingt-cinq ans au début du printemps. Pas très grand même pour un Hobbit, il était plutôt fluet, bien que musclé par son goût pour la vie extérieure. D'un abord aimable et avenant, il n'en était pas moins assez réservé, et ses amis intimes se comptaient sur les doigts d'une seule main.

Une enfance chaotique l'avait amené à changer de famille plusieurs fois et lui avait forgé un caractère indépendant qui s'accommodait mal de la promiscuité des Grands-Smials, où plusieurs générations de Touque bruyants et exubérants cohabitaient dans une harmonie toute relative. Heureusement pour lui, Pâquerette, son ancienne nourrice, l'avait accueillie à bras ouverts dans son smial. Elle lui avait même offert le luxe d'une chambre indépendante en lui abandonnant celle de son jeune fils Murroc, peu satisfait d'aller dormir dans l'alcôve de sa mère.

Arrivé au sommet de la congère, il poussa plus loin vers une petite colline au nord de Bourg-de-Touque, d'où la vue embrassait un large panorama. Après une demi-heure d'ascension difficile, il atteignit enfin la crête. La vue lui coupa le souffle, qu'il avait déjà haletant.

Sur sa gauche, au sud, le moutonnement des Collines-Vertes était estompé par le manteau neigeux, d'où émergeaient des ramures qui semblaient parfois posées sur la neige, les troncs étant complètement ensevelis.

Sur sa droite, les champs qui s'étendaient sur plusieurs miles jusqu'à la Route de l'Est et la vallée de l'Eau se résumaient à une immensité uniformément blanche. Ça et là, des panaches de fumée semblaient sortir directement de la neige, les toits et les cheminées des fermes isolées ne rompant même pas l'uniformité de la surface. On ne discernait rien de la vallée de l'Eau, effacée du paysage.

Vers l'ouest, la route qui suivait le fond de la vallée vers Coteau-de-Touque ne se distinguait même pas. Le petit bourg se localisait grâce aux panaches qui montaient dans l'air calme, toutes les cheminées étant allumées pour réchauffer les intérieurs douillets des smials et des chaumières.

Un faible soleil d'hiver, bien pâle à travers le voile nuageux qui persistait encore, éclairait d'une lumière blafarde ce paysage si différent de la Comté habituelle. Gormadoc resta un long moment à contempler le paysage, la mélancolie s'emparant de lui avec cette impression désagréable d'être sur une terre étrangère où il n'avait plus de racines.

Le froid le décida à rebrousser chemin. Il descendit tout droit, s'amusant à courir entraîné par la pente et terminant plusieurs fois le nez dans la neige après un roulé-boulé de quelques mètres. Ce jeu enfantin le réchauffa, et c'est couvert de neige qu'il arriva enfin sur ce que devait être la route.

Une traînée attira son attention. Sortant d'un chemin forestier qui descendait des collines au sud, une trace régulière tournait à gauche pour se diriger vers l'ouest. Rien de ce qu'il connaissait ne pouvait produire un tel sillage, large de deux ou trois pieds, creusé de plus d'un pied dans la neige bien que le centre fut plus profond que les bords.

Rien ne permettait de déduire la direction de cette étrange piste. Venait-elle du sud ou de l'ouest ? Gormadoc décida de la suivre vers Coteau-de-Touque, le cheminement étant beaucoup plus aisé en fond de vallée.

Quelques furlongs plus loin, des pas se détachaient de la trace. Il comprit que ce sillage régulier devait être produit par quelque chose tiré par un homme, qui s'était arrêté quelques minutes pour se reposer. Il se dirigeait bien vers Coteau-de-Touque. Et c'était bien un Homme, non un Hobbit, pour laisser de si grandes empreintes dans la neige.

Que pouvait faire un Homme sur ce chemin ? Si les rencontres n'étaient pas exceptionnelles plus à l'est vers le pont du Brandevin, elles étaient très rares au cœur de la Comté. On racontait bien aux veillées que, certaines nuits, le vieux chemin venant du Bout-des-Bois voyait passer des compagnies d'Elfes en route vers l'Ouest... Mais les Hobbits honorables ne rôdent pas dehors la nuit et jamais, durant son enfance aux Grands-Smials, Gormadoc n'avait vu trace d'Elfes ou d'Hommes sur cette route.

Et quelle pouvait être la "chose" traînée par cet Homme ? Pour laisser une empreinte aussi profonde, cela devait être lourd, rond, lisse… L'image d'un Homme traînant un corps s'imposa à lui et enflamma son imagination, mais il dut s'avouer que la trace ne correspondait pas à cette interprétation : un corps tiré aurait laissé la marque de la tête ou des pieds traînant sur la neige.

Il suivit d'un regard songeur le sillage qui continuait vers l'ouest, mais le jour commençait à décliner bien que l'on fût encore au milieu de l'après-midi, et la bise réapparut. Gormadoc tourna les talons et reprit le chemin des Grands-Smials, intrigué par cette découverte insolite.

Chapitre 2

JOURNAL DE GORMADOC -1-

Bourg-de Touque, le dixième jour de l'Après-Noël.

Ces semaines de désœuvrement me poussent à entreprendre enfin la rédaction de ce Journal, désir que je n'avais jusque là jamais réalisé par manque de temps… Ou plutôt, si je veux être honnête avec moi-même dans ces pages, par négligence.
Non que je me considère comme paresseux ! Mais j'ai toujours trouvé mille autres choses à faire de plus pressantes.

Puisque je commence ce Journal par une introspection, autant faire dès maintenant un bilan sur moi-même.

J'ai bientôt vingt-cinq ans, mais mon jeune âge ne m'a pas empêché de vivre déjà plusieurs vies, ou du moins de vivre ma vie dans plusieurs lieux. Ma mère est morte en me mettant au monde et les seules images que j'ai d'elle sont un portrait représentant mes parents le jour de leur mariage qui se trouve maintenant sur la cheminée de mon oncle Agadoc à Châteaubouc et un autre, la montrant dans ses jeunes années, sur la cheminée de son frère Isumbras à Bourg-de-Touque.

Elle s'appelait Jasmille, était fille benjamine du Touque Isengrim-le-deuxième. Née alors que le Thain et sa femme arrivaient sur leurs vieux jours, elle avait été considérée comme un don inespéré et choyée par tous. Elle avait épousé un Brandebouc, le fils cadet du vieux Meridoc, Maître du Pays-de-Bouc. Le jeune Brodoc devait son surnom de "Brave" au fait qu'il avait sauvé Jasmille d'un ensevelissement pendant un éboulis de terrain, au cours du creusement des Grands-Smials, peu avant leur mariage.

Après son veuvage, mon père s'est enfermé dans son chagrin et j'aurais bénéficié de bien peu de soins sans la gouvernante de notre maisonnée, Pâquerette au grand cœur. C'est elle qui m'a servi de mère dans mes toutes premières années, du temps où je vivais à Châteaubouc.

Mon père, je ne sais trop pourquoi, accepta quand j'avais 6 ans que je sois élevé par mon cousin Ferumbras-le-deuxième et sa femme Turquoise qui vivaient à Bourg-de-Touque. Mariés depuis plusieurs années mais sans enfant, leur couple s'était aigri et je pense avec le recul que mon arrivée ne fit qu'amplifier cette amertume. Je garde de Maman-Turquoise un souvenir très doux, mais mon cousin Ferumbras me paraissait toujours hostile. Je me souviens de querelles qui laissaient Maman-Turquoise éplorée.

Malgré l'attachement qu'elle avait pour moi, son état de santé (c'est du moins ce que l'on me dit) l'obligea à retourner chez ses parents en 1144.

Je revins donc chez mon père à Châteaubouc et retrouvais le giron de Pâquerette, ravie de me récupérer. Hélas, Papa fut tué par les Orques en 1147, au cours de la Bataille des Champs-Verts. Il ne s'était jamais consolé du décès de ma mère et mon oncle Mugadoc, qui combattait à ses côtés, nous a souvent raconté que la témérité de son frère ressemblait fort à du désespoir.

J'ai donc à nouveau changé de famille à 13 ans. Ma tante Muguette, la jeune sœur de mon père et jumelle de mon oncle Mugadoc, avait convaincu son mari Cambold Sonnecor de m'adopter, d'autant plus facilement que Prunille, la mère de Cambold, était la sœur aînée de Maman-Jasmille. Cambold était donc à la fois mon cousin, puisque le fils de ma tante Prunille, mais aussi mon oncle par son mariage avec ma tante Muguette.

Je partis donc vivre à Longoulet. Mes nouveaux parents avaient trois enfants de mon âge et j'eus enfin une vie familiale stable et ordinaire. Ma famille Sonnecor est importante, autant par le nombre (ma tante Prunille et son mari Tobold avaient eu cinq enfants) que par l'aisance. Mon oncle Tobold avait bâti sa fortune sur l'herbe-à-pipe, qu'il avait été le premier à faire pousser. On oublie facilement aujourd'hui que l'habitude de fumer l'herbe-à-pipe n'est pas si ancienne, puisque mon oncle en commença la culture dans les années 1070.

Voici donc le tableau rapidement peint de mes jeunes années. Je n'en garde pas un souvenir malheureux, étant d'un caractère optimiste, mais il est vrai que je suis devenu assez indépendant et circonspect.

Au début du printemps, avec l'accord de mes parents Sonnecor, je suis parti accomplir un grand tour de la Comté, visitant une partie de la parentèle dispersée dans les différents Quartiers. J'ai passé plusieurs semaines, autour du Mitan-de-l'Année, chez l'oncle Agadoc Brandebouc, qui est Maître de Château-Brande depuis la mort du vieux Meridoc. Je suis ensuite monté jusqu'à Long-Cleeve passer quelque temps chez mon cousin Bandobras qui a toujours eu pour moi beaucoup d'affection. Je terminais ce voyage par le fief des Touque du Sud, mais la dégradation brutale du temps m'a coincé aux Grands-Smials depuis neuf longues semaines. Et je crains, au train où vont les choses, devoir y passer l'hiver entier si le temps ne s'améliore pas ! Cette perspective ne me convient qu'à moitié, les Grands-Smials étant surpeuplés à mon goût.

J'y suis pourtant comme un coq en pâte puisque j'y ai retrouvé ma bonne Pâquerette, qui ne semble pas se rendre compte que je ne suis plus un bambin. Après mon départ chez les Sonnecor, elle avait pris à Château-Brande les fonctions de gouvernante chez mon oncle Mugadoc, célibataire bougon qui traînait une jambe blessée à la Bataille des Champs-Verts. A sa mort il y a deux ans, elle a hérité des biens du vieux grincheux (pas si vieux que cela, d'ailleurs, puisqu'il avait le même âge que Maman-Muguette !) et est revenue vivre aux Grands-Smials, qu'elle avait quitté pour suivre Maman-Jasmille après son mariage.

Elle n'y est pas revenue seule puisqu'elle a un fils, Murroc, qui va bientôt avoir dix ans. Je ne pense pas qu'elle ait été mariée à Châteaubouc, et tout le monde ici évite de se demander qui est le père du garnement.

Voici donc comment j'en suis venu à me trouver l'hôte forcé de mon oncle Isumbras, de qui ses fonctions de Thain et son âge avancé m'ont toujours tenu assez éloigné, et l'hôte encore plus forcé de mon cousin Ferumbras à qui je ne pardonne toujours pas la mort de Maman-Turquoise, doucement éteinte peu après son retour chez ses parents. Je ne peux m'empêcher de penser que la dureté de Ferumbras fut pour beaucoup dans la langueur fatale qui l'emporta.

Le soleil semble vouloir apparaître aujourd'hui, et je vais en profiter pour aller prendre l'air hors de ces terriers surpeuplés. J'ai envie d'aller voir si la route vers l'ouest est praticable, et un peu de solitude me fera le plus grand bien !

Chapitre 3

LES GRANDS-SMIALS

Gormadoc gravit à nouveau la congère dont la pente ouest était bien plus douce. Arrivé au sommet, malgré le vent qui forcissait, il contempla un moment la vallée en contrebas. La vallée du Touque s'étendait face à lui, se glissant entre les Collines-Vertes. Une importante rivière devait en avoir autrefois modelé le tracé, mais il n'en restait aujourd'hui qu'un modeste cours d'eau.

Bourg-de-Touque, un des plus anciens villages de la Comté, occupait un site remarquable. La rivière, du temps où elle était impétueuse, se heurtait dans une courbe à des collines crayeuses dont elle avait rongé le flanc. Un cirque s'était constitué, dominé au nord par une falaise d'au moins deux cent pieds. La disparition du cours d'eau avait laissé au fond de ce cirque une large surface alluviale.

Un village Hobbit s'était installé très tôt à la base de l'escarpement, et les terres propices aux cultures avaient fait la richesse des familles fixées dans ce site abrité. Surtout celle des Touques, qui ne manquait jamais de produire à chaque génération un chef assez habile pour mener les hommes comme les affaires dans le sens de ses intérêts !

Les premiers smials avaient été creusés à la base de l'escarpement et, au fur et à mesure des besoins d'une population croissante, la pente avait été aménagée de plus en plus haut. Des maisons s'étaient construites également en fond de vallée, mais diminuaient d'autant les terres agricoles.

Le Thain Isengrim II avait donc entrepris à partir de 1107 l'aménagement de l'escarpement pour y construire de nombreux smials et libérer ainsi les terres arables. Ce fut un chantier extraordinaire pour les Hobbits, que leurs traditions portaient plus vers un modeste trou campagnard que vers une cité monumentale. Le vieux renard avait néanmoins bien mené son affaire, et les ans avaient patiné ces "Grands-Smials" pour leur donner aujourd'hui un cachet indiscutable et faire la fierté de leurs habitants.

Des rues partaient à l'assaut de la falaise, s'élevant en raidillons qui zigzaguaient en suivant la pente, se transformant en escaliers quand la montée se faisait trop raide. Les smials s'ouvraient le long de ces voies jusqu'à une hauteur effarante pour qui n'avait pas l'habitude de dominer ainsi le paysage. Les différents niveaux se trouvaient reliés entre eux à l'intérieur par des couloirs creusés dans le roc, si bien que l'on pouvait passer d'un smial à l'autre ou changer de niveau sans sortir à l'extérieur. Les étrangers séjournant aux Grands-Smials avaient souvent l'impression d'habiter une fourmilière ou un terrier de lapins.

Les jardinets amoureusement entretenus ailleurs dans la Comté étaient ici remplacés par de grands bacs creusés dans le roc, débordants à la belle saison de fleurs et de végétaux qui faisaient la fierté des ménagères. Avoir un "pas de smial" fleuri témoignait des qualités domestiques de la maîtresse de maison.

Le panorama qui s'offrait aux yeux de Gormadoc était impressionnant. Le versant de la colline, garni de centaines de portes et fenêtres rondes ourlées de neige et de glaçons scintillants, reliées par des venelles escarpées dont les murets dessinaient une trame blanche, semblait une dentelle accrochée à flanc de falaise. Le fond de la vallée et le sommet de la

colline, uniformément blancs, servaient de cadre à ce tableau saisissant. Le soleil couchant, passant par dessous les nuages, éclairait d'une lumière irréelle le fief des Touque.

Gormadoc arriva juste pour l'heure du repas. Il se dirigea vers le smial de Pâquerette, désert à cette heure, pour enlever ses vêtements mouillés et endosser un gilet décent et un pantalon de flanelle propre. Dîner au smial de son oncle le Thain Isumbras demandait une tenue convenable.

Le Grand Salon était déjà occupé par un nombre non négligeable de cousins et cousines, oncles et tantes, amis et hôtes divers. Le repas du Thain était un moment important et, pour ceux qui n'appartenaient pas à la famille directe, y être invité représentait un honneur. Notre Brandebouc se faufila entre les convives, saluant à droite et à gauche, pour trouver enfin Pâquerette en grande discussion avec Pivoine, la femme d'Isumbras.

L'épouse du Thain avait la stature convenant à sa position : grande, même pour une femme de la lignée Pâle, elle présentait un visage sévère auréolé de cheveux blancs. Son goût pour les vêtements voyants et son allure majestueuse attiraient les regards où qu'elle se trouvât. Sa voix portait loin et ses propos, toujours péremptoires, avaient souvent force de loi dans l'ordonnance des Grands-Smials. Gormadoc complimenta fort civilement Dame Pivoine sur son caraco fleuri et posa deux bises sur les joues rouges de sa nourrice.

Pâquerette, beaucoup plus petite et brune de peau, cachait toujours ses cheveux noirs sous un bonnet de lin blanc. Elle en avait une collection impressionnante et en changeait suivant l'humeur du moment, mais aucun n'arrivait à contenir dignement ses boucles rebelles. Son embonpoint maternel et ses traits souriants attiraient spontanément les confidences, rôle qu'elle assumait avec beaucoup de complaisance et de tact. Elle sourit à Gormadoc en remerciement de ses embrassades filiales, redressa le gilet du jeune Hobbit, épousseta une miette imaginaire et le congédia d'une tape indulgente sur l'épaule. Il partit à la recherche de ses amis.

Gormadoc était, depuis sa petite enfance aux Grands-Smials, très lié avec les frères Boulot, Bulkas et Slendas, aussi dissemblables que possible mais qui s'entendaient comme larrons en foire pour occuper de manière réjouissante l'enfermement forcé de ces dernières semaines. Bulkas affichait une corpulence débraillée et une timidité maladive tandis que Slendas, svelte à l'extrême pour un Hobbit, était célèbre pour son naturel fureteur et intrépide. Gormadoc leur raconta son étrange découverte et tous trois tentèrent de trouver une explication — la plus fantaisiste possible ! — à cette mystérieuse trace.

A court d'idées, Gormadoc laissa son regard explorer la grande salle. Profonde d'une trentaine de pieds, elle était bien plus large et s'ouvrait sur la vallée par une dizaine de fenêtres rondes, qui surplombaient le panorama de manière saisissante. La foule circulait librement au gré des conversations, mais on discernait nettement que le centre d'intérêt se trouvait à l'une des extrémités, là où le Thain avait son siège.

Isumbras le Troisième avait 93 ans, mais semblait bien fatigué. Ses traits étaient bouffis et son souffle court. Il était assis dans un fauteuil et son énorme ventre reposait sur ses genoux. Un de ses pieds était appuyé sur un tabouret garni d'un énorme coussin de plumes. Les poils abondants ne cachaient pas un orteil gonflé et enflammé par la goutte. Il semblait souffrir mais tentait de faire bonne figure.

A son côté, sur un petit siège pour être à hauteur de son oreille, un visiteur parlait à voix basse. Ses vêtements fripés et décolorés tranchaient sur l'élégance des autres convives et il portait encore aux pieds des bottes tachées de neige. Ferumbras, assis à la droite de son père, écoutait avec attention les propos du voyageur.

— Qui est cet inconnu à côté de mon oncle ? demanda Gormadoc à Slendas, réputé connaître tout ce qui se passait dans les Grands-Smials.

— Un visiteur qui est arrivé durant ta promenade. Il a demandé à voir le Thain sans délai. Un messager, sans doute…

— Ses nouvelles semblent inquiétantes. Isumbras et Ferumbras ont l'air sombre !

— Nous finirons bien par savoir ce qui ce dit, fais-moi confiance !

Slendas partit à la chasse aux informations, se faufilant entre les convives sans qu'on le remarque tant il était fluet et discret. On corna le dîner avant qu'il soit revenu. Le repas était servi sur une longue table dont une extrémité était occupée par le Thain, toujours en discussions avec Ferumbras et l'inconnu. C'était visiblement un Touque mais, ni coiffé ni changé, on eût dit un vagabond perdu dans la neige, hébergé par charité.

Gormadoc, assis entre sa tante Pivoine et Pâquerette, regrettait de n'avoir pu se placer avec ses amis afin de poursuivre leur discussion, bien plus distrayante que les soucis ménagers de ces dames.

— As-tu pris du cake, mon chéri ? Il en reste peu et je crains que nous ne puissions en refaire avant longtemps !

— Je vais bientôt être obligée de mesurer la nourriture, quoi qu'il nous en coûte, chuchota Pivoine d'une voix assez forte pour être entendue par la moitié de la tablée. Nos réserves risquent de ne pas tenir tout l'hiver si le froid nous bloque ainsi encore longtemps.

Ces propos, que tout le monde redoutait un peu, jetèrent un silence désolé sur l'assemblée, suivi immédiatement par un brouhaha fébrile. Restreindre les repas ! Pareille catastrophe ne s'était pas vue depuis… Oh, d'ailleurs, personne n'avait un tel souvenir !

Ferumbras se leva et tenta d'apaiser l'assemblée de la voix et du geste.

— Du calme, mes amis, nos resserres sont encore bien remplies, et ce mauvais temps ne durera pas tout l'hiver ! Même si quelques denrées se raréfient, ce n'est pas demain que nous nous serrerons la ceinture !

Se tournant vers Isumbras, il s'inclina et continua :

— Mon père, je sais que vos soucis actuels vous laissent peu de temps pour vous sustenter — ce dont on pouvait douter à voir l'embonpoint du Thain ! Pour vous réconforter, je vous ai fait préparer un plat dont vous êtes friand. Ce sont les derniers et ils sont pour vous !

Un cuisinier apporta un plat couvert qu'il posa devant Isumbras. Quand il retira le couvercle, une délicieuse odeur de champignons envahit la salle. Avec un sourire satisfait, le Thain savoura sa gâterie sous les regards envieux de l'assemblée. Ce n'est que quand le plat fut vide que les conversations reprirent normalement.

Le repas terminé, Gormadoc et Pâquerette regagnèrent leur smial où les attendait Murroc, dont le visage se ferma dès qu'il vit sa mère en compagnie de Gormadoc. Le regard qu'il lui lança traduisait toute la jalousie qu'il ressentait pour cet étranger, que sa mère considérait comme un fils aimé. Il se réfugia dans l'alcôve où il dormait, ayant dû céder sa chambre à son rival.

Gormadoc raconta son expédition de l'après-midi, mais ne reçut qu'un intérêt mitigé. Pâquerette était bien plus préoccupée par l'idée de manquer de provisions. La conversation obliqua sur le mystérieux visiteur du soir. Nul ne savait qui il était, mais le visage préoccupé d'Isumbras n'avait échappé à personne.

— Gormadoc, il faudra que tu passes voir notre Thain demain matin. Dame Pivoine m'a dit que tes médications l'avaient bien soulagé, mais il n'en a plus !

— Hélas, la réserve de liqueur de colchique est vide, et nous ne pourrons la renouveler qu'à l'automne prochain. Mais j'irai le voir et j'essaierai de trouver quelque chose.

Gormadoc s'était acquis rapidement une réputation de Guérisseur et de rebouteux en donnant quelques soins et conseils, qui s'étaient avérés efficaces. Ses connaissances en matière de simples et d'onguents lui avaient été enseignées par son oncle Isembold Sonnecor, Guérisseur notoire du Quartier-Sud, avec qui il s'accordait bien. Certains le voyaient même en successeur désigné, ce qui ne plaisait guère à Gormadoc. Même si apprendre l'art de guérir l'attirait, il se trouvait un peu jeune pour se consacrer entièrement à cette charge !

Toujours est-il que, depuis deux mois qu'il était aux Grands-Smials, on avait très vite pris l'habitude d'aller le chercher en cas de besoin, le Guérisseur local se trouvant bloqué par la

neige loin de Bourg-de-Touque. Il avait plusieurs fois utilisé les réserves de remèdes du brave homme, en espérant qu'il ne se froisserait pas de l'emprunt quand il reviendrait.

La goutte du Thain lui causait bien des inquiétudes. Il connaissait l'efficacité de l'extrait de colchique, mais savait que la médication pouvait être toxique et il ne maîtrisait pas le dosage. Il avait augmenté peu à peu la quantité journalière, mais avait ainsi épuisé le flacon sans effet rapide. Et maintenant, la fiole était vide et son oncle souffrait toujours…

Dans la soirée, les frères Boulot vinrent chercher Gormadoc et ils passèrent la veillée à la taverne du Troll-Gris, la bière étant ce qui manquait le moins chez les Touque. Les conversations roulaient autant sur les risques de pénurie que sur le mystérieux visiteur. Slendas avait réussi à savoir qu'il était un messager de Bandobras. Le fils cadet d'Isumbras, que l'on avait dès son jeune âge surnommé "le Taureau Mugissant", avait établi sa famille dans le Quartier-Nord après sa victoire à la Bataille des Champs-Verts en 1147 — où le père et le grand-père de Gormadoc avaient trouvé la mort comme un grand nombre de valeureux Hobbits, et où son oncle Mugadoc avait été blessé. Les Trous-Falaise de Long-Cleeve avaient depuis lors des rapports très étroits avec les Grands-Smials et les nouvelles circulaient facilement du nord au sud. Mais envoyer un messager par ce temps exécrable devait être motivé par des raisons urgentes !

La veillée était gaie et Slendas avait entrepris une gigue fougueuse sur la table de l'auberge quand son pied glissa sur le bois humide et lui valut une chute spectaculaire. Affalé sur le dallage, il restait hébété, saignant d'une profonde coupure au front. Gormadoc fut immédiatement requis pour donner les premiers secours à son ami, bien que la quantité de bière qu'il avait ingurgitée ne soit pas moins importante que celle du blessé.

Tartiné d'onguent à base d'arnica et bandé de manière fantaisiste, Slendas avait été ramené chez lui et Gormadoc avait regagné son smial. Pâquerette était absente et il se jeta sur son lit avec un mal de tête sournois.

Une rumeur tira Gormadoc de son sommeil, des cris, des claquements de pas courant dans les couloirs, puis des coups frappés à la porte du smial. Pâquerette — qu'il n'avait même pas entendue rentrer durant la nuit — s'était réveillée au premier bruit et s'empressa de déclore l'huis.

Le temps qu'il enfile son pantalon, la porte de sa chambre s'ouvrit à la volée. Pivoine saisit le bras de Gormadoc et l'entraîna dans les coursives. Des explications incohérentes qu'elle donnait en courant, Gormadoc comprit qu'on avait besoin de ses soins : on venait de trouver le Thain Isumbras, gelé dans la neige à la porte des Grands-Smials.

Chapitre 4

L'ACCIDENT

Gormadoc fut poussé dans la chambre du Thain. Elle était éclairée par un grand feu de cheminée dans laquelle on venait de jeter un fagot entier pour réchauffer la pièce, car la température y était glaciale. La fenêtre était fermée mais de la neige avait été soufflée jusque sur le pavement et commençait à fondre. Une légère odeur de tabac, inconnue au nez de Gormadoc, flottait encore dans l'air froid.

Le lit faisait face à la cheminée. Enseveli sous les couvertures et les édredons, Isumbras y était étendu. Seule la tête sortait de cet amoncellement. Toute couleur s'était retirée du visage habituellement sanguin. La peau avait une teinte cireuse et les traits étaient figés. Gormadoc ne pouvait quitter ce masque des yeux. Il n'entendait même plus la rumeur qui venait de la porte encore ouverte. Figé lui aussi, les idées avaient déserté son cerveau et il se demandait simplement ce qu'il faisait là.

Dame Pivoine le secoua par le bras plusieurs fois avant qu'il détourne le regard sur elle. Elle lui parlait fébrilement mais le sens des mots ne l'atteignait pas.

— Fais quelque chose, Gormadoc, sauve-le !

Il reporta les yeux sur le lit et réalisa brusquement ce qu'on attendait de lui. Il aurait juré que plusieurs minutes s'étaient écoulées depuis son entrée dans la chambre, mais quelques secondes seulement lui avaient suffi pour retrouver son sang-froid.

Il s'approcha du Touque à pas lents. Le masque ne réagit pas et Gormadoc fut persuadé que son oncle était mort. Sa bouche et son nez étaient entourés d'une fine couche de glace où le souffle encore tiède avait gelé, ses sourcils et ses cils étaient blancs de givre qui commençait à fondre en coulant sur la peau comme des larmes.

Il avança la main et toucha la joue. La peau était dure comme un vieux cuir racorni.

Après un bref instant d'hésitation, il se pencha vers le corps étendu. La rumeur montant de l'antichambre l'atteignit enfin et il se tourna vers sa tante restée derrière lui pour la prier de faire sortir les curieux et de fermer la porte. Son regard croisa celui de Pâquerette à qui il fit signe de rester. Sa présence silencieuse le réconforta.

Il s'inclina presque à toucher le visage pétrifié, guettant un signe de vie. Il chercha la main sous les couvertures, qu'il trouva aussi froide qu'un glaçon. Il la serra dans les siennes, appelant son oncle, tapotant la paume et les joues en espérant ramener un peu de vie dans ce corps déjà froid.

Contre toute attente, un frémissement des paupières le persuada qu'Isumbras vivait encore. Un mouvement saccadé animait les mâchoires. Il pria Pâquerette de passer de l'autre côté du lit et entreprirent à eux deux de frictionner vigoureusement les membres raidis. Ce traitement énergique sembla porter ses fruits puisque son oncle ouvrit les yeux.

Gormadoc fut frappé par ces yeux grands ouverts qui le fixaient. La pupille était dilatée à l'extrême, tellement agrandie que l'iris décoloré disparaissait presque. Les yeux le regardaient mais ne semblaient pas le voir. Les lèvres voulaient former des mots qui ne sortaient pas. Le souffle s'accéléra avant de se suspendre enfin.

Le Thain Isumbras III venait de mourir.

Il se passa quelques brèves secondes durant lesquelles tous trois guettaient une reprise de la respiration, mais le corps était définitivement immobile. Dame Pivoine poussa un petit gémissement et s'assit sur le fauteuil près du lit. Elle regarda le visage de son époux dont la couleur n'avait même pas changé et leva les yeux vers Gormadoc puis vers Pâquerette qui contournait déjà le lit pour la réconforter.

Gormadoc ne savait que faire quand la porte s'ouvrit brusquement sous la poussée de Ferumbras. Le tableau était éloquent et le nouveau venu se précipita au chevet du lit en rugissant.

Il prit la main abandonnée par Gormadoc et la secoua en appelant son père. La perception de sa mort lui vint rapidement et il cessa de crier, mais regardait fixement le visage bleui. Il se tourna vers sa mère qui pleurait en silence :

— Mais que s'est-il passé ? Où l'a-t-on trouvé ?

Le corps fut laissé aux soins de plusieurs femmes sous la direction de Pâquerette. Dame Pivoine et son fils sortirent. Gormadoc, qui se sentait inutile et désemparé, les suivit sans qu'on lui prête attention. Ils se rendirent dans un petit salon attenant où la cheminée ronflait doucement.

— Que s'est-il passé, Mère ? Comment peut-il être mort gelé sans que personne ne s'en soit aperçu ? C'est invraisemblable !

Il tournait en rond comme un loup en fosse. Presque un géant, l'aîné des Touque encombrait la petite pièce. Son ombre dessinée par la lumière du feu s'agitait au plafond. Gormadoc, qui avait pourtant vécu chez lui durant plusieurs années, ne le reconnaissait pas. Son visage était crispé, de chagrin ou de colère, et il marchait à grands pas, la tête enfoncée dans les épaules et regardant le sol.

Ferumbras et son frère Bandobras avaient hérité de leur mère une taille imposante et de leur père une corpulence non moins considérable. Ils donnaient tous deux une impression de force brutale, de puissance à peine maîtrisée, qui faisait que peu d'inconscients osaient les braver. Mais là où Bandobras montrait de la truculence, Ferumbras n'était que hargne. Et pour l'heure, il voulait des explications.

Il envoya chercher ceux qui avaient trouvé le Thain.

Le portier des Touque arriva timidement. Le pas furieux que fit Ferumbras dans sa direction le fit reculer précipitamment. Il fallut le rassurer pour qu'il livre enfin quelques explications.

Les portes des Grands-Smials étaient barrées dès la tombée de la nuit, mais pas réellement gardées. Le portier avait sa loge attenante à l'entrée principale du smial Touque et ne se souvenait pas d'avoir vu sortir le Thain. C'est en voulant déclore au petit matin qu'il avait trouvé un corps recroquevillé sur le perron.

Il avait traîné l'infortuné à l'intérieur et, le reconnaissant, avait précipitamment fait quérir Dame Pivoine.

— J'avais laissé Isumbras dans sa chambre après la mi-nuit, dit-elle. Il semblait préoccupé. Il souffrait beaucoup et n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il avait pris son remède et fumait pour se calmer ; quand je l'ai vu plus apaisé, j'ai regagné mon appartement. Ce sont les cris du portier qui m'ont réveillée. Quand nous avons ramené ton père dans sa chambre, la fenêtre était ouverte… peut-être s'était-il penché et était-il tombé ?

— Il marchait avec peine, même quand son pied ne le faisait pas trop souffrir ! Pourquoi se serait-il penché ? grommela Ferumbras.

Il alla jusqu'à la fenêtre du petit salon et l'ouvrit. Elle était attenante à la chambre du Thain et, en se penchant, on pouvait clairement voir dans la lumière blafarde du petit matin la trace d'un corps dans la neige, une dizaine de pieds en contrebas. Un large sillon en partait et rejoignait le perron…

— Hélas, dit Ferumbras, l'accident est clair ! il a voulu prendre l'air, est tombé et s'est traîné jusqu'à la porte. Mais personne ne l'a entendu et il est mort de froid !

Gormadoc les regardait alternativement, cherchant à savoir s'il était le seul à avoir remarqué l'état surprenant du Vieux Touque. Il observait surtout Ferumbras, essayant de discerner la culpabilité sous le chagrin… Car si la chute ne faisait aucun doute, les causes en étaient mystérieuses !

Sauf pour Gormadoc.

Pour un Guérisseur, même novice, il était clair que le Thain n'était pas dans son état normal quand il avait basculé : les pupilles dilatées, le fait irrationnel de tomber de la fenêtre ne pouvaient avoir qu'une cause.

Le Thain avait été drogué.

Et Gormadoc ne connaissait qu'un moyen de provoquer cet état.

Consommer certains champignons.

Chapitre 5

SOUPÇONS

La matinée était bien avancée mais les Grands-Smials demeuraient étrangement calmes. La veillée funèbre avait commencé. Après être restés assis durant un couple d'heures près de feu le Thain, étendu sur une table au milieu du Grand Salon, Gormadoc et Pâquerette regagnèrent leur appartement. L'heure du déjeuner approchant, Pâquerette entreprit de préparer le repas avec l'aide de Murroc.

Gormadoc, assis dans un fauteuil face à la fenêtre, réfléchissait. La pipe entre ses doigts s'était éteinte sans qu'il s'en soit aperçu. Il n'avait encore rien dit concernant ses découvertes et ne savait que faire. L'énormité du soupçon qu'il avait envisagé le faisait frémir. Si la présence de quelques *champignons des magiciens* dans le plat présenté au Touque — et ils pouvaient difficilement être confondus avec des champignons comestibles — n'était pas due à un malheureux hasard, qui avait voulu droguer Isumbras ? Et pourquoi ?

L'idée de Ferumbras offrant volontairement des champignons toxiques à son père révulsait Gormadoc, bien qu'il portât à l'aîné des fils Touque une estime fort modérée. Pourquoi aurait-il fait cela ? La dignité de Thain lui revenait de droit et son père ne semblait pas devoir battre des records de longévité !

Cette idée était absurde et infondée, mais Gormadoc n'arrivait pas à la chasser de son esprit. Le plat n'était pas mortel, d'autres variétés de champignons n'auraient laissé aucune chance au malheureux gourmand ! Le but était donc d'altérer la raison du Thain par un moyen indiscernable. L'utilisation de ces *champignons des magiciens* était réservée à de rares initiés et Gormadoc ne les connaissaient que grâce à quelques propos tenus par son oncle Isembold un jour où ils étaient partis herboriser. Il l'avait mis en garde sans lui donner d'explications vraiment précises.

Les frères Boulot arrivèrent à l'heure du repas. Rajouter deux couverts ne posait pas de problème à la maîtresse de maison et ils mangèrent en commentant la tragique disparition du Thain. Gormadoc, perdu dans ses pensées, participa peu à la conversation.

A la fin du repas, quand Murroc se fut retiré dans l'alcôve pour jouer en silence, Pâquerette servit du café accompagné de gâteaux au miel et le silence retomba entre eux. Les trois Hobbits bourrèrent leur pipe et chacun se mit à réfléchir aux changements qu'allait apporter ce décès brutal dans la vie confinée des Grands-Smials.

Slendas, observant Gormadoc visiblement tourmenté, finit par s'enquérir des causes de son silence. Celui-ci ne répondit pas de suite, hésitant à formuler ses doutes. Mais le poids était trop lourd et il finit par parler.

— Le Thain n'est pas mort par accident. Il avait été drogué.

Les exclamations de stupeur des convives furent couvertes par le fracas d'un pichet que Pâquerette venait de laisser tomber. L'incrédulité générale obligea Gormadoc à préciser cette affirmation et son récit fut écouté avec beaucoup d'attention.

— Mais je n'arrive pas à trouver une explication cohérente à tout cela, poursuivit-il. Qui ? Pourquoi ? J'ai bien sûr pensé à Ferumbras qui lui a servi ce plat de champignons,

mais je ne trouve pas de motif à un tel geste ! Je suis conscient, de plus, que ma rancœur contre lui ne me rend pas très objectif…

— Je ne pense pas que Ferumbras soit capable d'un tel geste, coupa Pâquerette avec véhémence. Il est bourru et colérique, mais ce n'est pas un mauvais gars et il aimait vraiment son père.

— Et l'inconnu ? poursuivit Bulkas. Il a dîné à côté de lui et aurait pu tenter de l'empoisonner !

— Je vois mal un messager du fils cadet essayant d'empoisonner le père ! dit Slendas

— Et cette trace mystérieuse que tu as vue dans la neige hier ? Peut-être a-t-elle un rapport ?

— Je ne pense pas, répondit Gormadoc. Je me suis aussi posé la question… mais la trace allait vers Coteau-de-Touque et évitait les Grands-Smials. La congère qui bloque la sortie de Bourg-de-Touque à l'ouest n'a pas été franchie. Le messager de Bandobras, lui, venait de l'est par Blanche-Source… De plus, personne n'a vu d'Homme ici !

Le silence retomba entre eux, seulement perturbé par le bruit des osselets de Murroc, derrière les courtines. Chacun réfléchissait à cette révélation et ses implications. Pâquerette, visiblement affectée, lavait distraitement la vaisselle.

— Je vais fouiner, dit Slendas en se levant brusquement. Si complot il y a eu, je pourrai peut-être trouver des pistes… Viens, Bulkas, allons à la chasse aux secrets.

— Attention ! les avertit Gormadoc. Pas un mot sur ce que je vous ai appris. Je ne voudrais pas que mes soupçons s'ébruitent sans que je puisse les justifier !

— Ne t'inquiète pas. Nous serons aussi discrets que des Hobbits en chasse !

Ils s'apprêtaient à partir quand Murroc sortit de l'alcôve, demandant l'autorisation d'aller jouer dehors. Elle lui fut accordée sans difficulté par Pâquerette qui semblait très troublée et désireuse d'avoir la paix.

Une fois seuls, le silence s'installa entre eux, chacun perdu dans ses pensées. Au bout d'un long moment, Pâquerette reprit la conversation.

— Je ne pense pas que Ferumbras ait pu faire une chose pareille. Je n'arrive même pas à croire qu'on ait pu tenter d'empoisonner le Thain ! Es-tu certain de tes constatations ? N'était-ce pas ses yeux normaux ?

— Non, Pâquerette, et tu le sais bien. Tu m'as dit qu'avant mon arrivée, tu le voyais souvent pour lui appliquer des cataplasmes de bourrache afin de soulager sa goutte. Tu aurais remarqué des yeux aussi étonnants !

— Peut-être la douleur, alors, aurait pu avoir cet effet… ?

— J'en doute, bien que ma connaissance des personnes qui souffrent soit moins bonne que la tienne… Tu t'es occupé plusieurs années de mon oncle Mugadoc…

Pâquerette s'assit en face de lui et soupira, les mains croisées sur les genoux.

« Excuse-moi, Pâquerette, de remuer ces souvenirs… »

— Non ! non… J'y pense souvent, tu sais ! J'appréciais beaucoup ton oncle, c'était un homme attachant malgré son caractère un peu bourru. Mais il souffrait depuis tant d'années ! Cette maudite jambe ne guérissait pas depuis la blessure reçue en combattant les Orques. Les derniers temps, la plaie était si profonde qu'on lui a proposé de l'amputer, mais il ne voulait pas en entendre parler ! J'avais même demandé à ton oncle Isumbras de venir le voir. Il n'a pas réussi à le convaincre de se laisser soigner et n'a pu que lui donner des remèdes pour atténuer la douleur.

— Je n'ai jamais eu l'occasion de te remercier, ma chère Pâquerette, pour tout ce que tu as fait pour lui…

— Oh ! n'en fait rien, Gormadoc ! Ce furent de bonnes années, tu sais ! Et puis, il m'aimait bien aussi, je crois. Et j'ai plusieurs souvenirs de lui, ajouta-t-elle en le regardant avec un sourire à la fois complice et contrit.

Gormadoc lui sourit en silence. C'était la première fois qu'elle faisait une allusion, même discrète, à la naissance de Murroc. Il respecta sa réserve et abandonna le sujet.

Elle se leva brusquement et revint à leur précédente discussion.

— Non, décidément, je ne vois pas Ferumbras faire un tel acte. Es-tu sûr que le Thain a été drogué ? Ne pourrait-il y avoir une explication plus simple ?

— Je n'en vois pas. Il soupira. J'aurais dû mieux écouter mon oncle Isumbras. Lui saurait sans doute trouver les raisons de son état. Il connaît si bien les plantes et leurs effets ! Il m'a parlé une fois de plantes qui modifient le caractère mais nous n'avions pas approfondi le sujet. Dommage que je ne puisse lui demander des précisions !

Pâquerette le regarda, hésitante, la bouche ouverte, semblant sur le point de dire quelque chose. Elle semblait si désemparée que Gormadoc commença à s'en alarmer, quand des cris dans la coursive l'interrompirent. On frappa violemment et la voix de Ferumbras tonna derrière la porte.

— Où est-il, cet avorton ? Ouvre, couard ! Où te caches-tu, vil menteur ?

Les coups ne cessaient sur l'huis et elle aurait finie défoncée si Pâquerette n'était allée l'ouvrir.

Ferumbras se rua dans la pièce et se précipita sur Gormadoc qu'il souleva de terre par le devant de son gilet.

— Te voilà, menteur ! Vas-tu oser répéter devant moi tes accusations abjectes ? Petit ver perfide ! J'ai toujours su que tu étais faux, mais de là à m'accuser d'avoir tué mon père ! Alors, parle !!!

Gormadoc était bien incapable de proférer un mot, secoué comme un prunier par un colosse qui le dépassait de deux têtes. Ferumbras le lâcha enfin, entravé par plusieurs de ses amis et Pâquerette suspendus à ses bras. Gormadoc s'écroula à terre, incapable de réagir tant il était ébranlé. Slendas et Bulkas, arrivés en courant sur les talons de l'intrus, relevèrent leur ami mais durent le soutenir un moment avant qu'il soit capable de tenir seul sur ses jambes.

Ferumbras continuait à fulminer, frappant les murs de ses poings monstrueux. Il s'immobilisa soudain, se retourna vers Gormadoc plus blanc que neige et se précipita sur lui avec l'index tendu, dont il le frappa douloureusement dans les côtes.

— Alors, explique-toi maintenant, serpent ! Comment oses-tu crier à tous vents que j'ai empoisonné mon père ?

Sa colère froide était encore plus inquiétante que ses cris. Gormadoc, qui n'arrivait pas à rassembler ses idées dans cette tempête, ne savait par où commencer des explications qui s'annonçaient difficiles. Son cousin, bien plus âgé que lui, l'avait toujours impressionné et une rancœur mutuelle envenimait souvent leurs rapports.

— Mais, Ferumbras, je n'ai jamais dit que tu l'avais empoisonné ! J'ai seulement dit qu'il avait été drogué !

— Seulement ! Il a *seulement* dit que le Thain avait été drogué par des champignons ! s'exclama le Touque en prenant les autres à témoin.

Car la pièce était maintenant envahie de Hobbits accourus au bruit de l'esclandre. La voix d'un Ferumbras en colère valait tous les cors d'appel ! Chacun tentait de savoir ce qui se passait, essayant de distinguer par dessus la tête de son voisin la victime de cette colossale fureur.

La victime en question retrouvait un peu de sang-froid. La présence d'amis à ses côtés réconforta suffisamment Gormadoc pour qu'il commence à se rebiffer.

— Je ne t'ai accusé de rien, Ferumbras. Je me posais simplement des questions. Qui t'a raconté ces mensonges ?

— Mensonges !?! C'est toi, petit rat, qui raconte des mensonges ! Les enfants, ici, ont plus de bon sens que toi ! ricana-t-il en cherchant du regard derrière lui. Il finit par repérer Murroc, caché derrière la porte.

— Viens ici, toi, et répète ce que tu m'as dit.

Le gamin, happé par une main aussi grande que sa tête, se mit à pleurer sans pouvoir prononcer un mot. Pâquerette le récupéra énergiquement et le cacha derrière ses jupes. Le brouhaha était à son comble.

— Silence ! hurla Ferumbras.

Le silence se fit dans la seconde. Personne n'osait même murmurer.

— Et d'abord, Maître Gormadoc-le-charlatan, qui nous dit que tu ne cherches pas à dissimuler tes bévues en lançant des accusations insensées ?

Ferumbras faisait un visible effort pour dominer sa colère et se comporter comme le Thain qu'il était devenu à la mort d'Isumbras. Sa voix était maintenant sourde et froide. « C'est bien toi qui donnait de l'extrait de colchique à mon père ! Il paraît que c'est une substance très toxique... N'aurais-tu pas forcé la dose ? »

Cette brutale mise en cause désarçonna complètement Gormadoc. Se retrouver dans le rôle de l'accusé le fit exploser de colère.

— Quoi ? Mais pas du tout ! Au contraire, les doses n'étaient pas assez fortes pour le soulager !!!

— Tu avoues donc que tu agissais au delà de tes compétences !

— Mais … mais … mais non ! C'était pour ne pas prendre de risques !

Ferumbras jubilait.

— Ah bon ! Le traitement était donc risqué !?

— Non ! Enfin, pas à ces doses… Et d'abord, l'extrait de colchique ne donnerait pas les mêmes signes !

— Ça, c'est toi qui le dit ! Qui, ici, pourrait affirmer le contraire ? Maître Alborgue, notre Guérisseur, n'est pas là pour te contredire !

— Il te le confirmera quand il reviendra !

Le Touque l'observa en silence. Le tableau aurait pu être risible si la situation n'avait été aussi dramatique. Ferumbras le géant, jambes écartées et poings sur les hanches, faisait face au petit Gormadoc qui aurait pu passer sous son bras sans se baisser, mais dressé comme un coq sur ses ergots. L'un était maintenant calme et sarcastique, l'autre rouge de colère et de honte.

— Très bien, nous attendrons donc l'avis des Maîtres-Guérisseurs pour savoir si la chute de mon père est due à autre chose qu'un malheureux accident. Mais il se trouve que moi, Ferumbras, douzième Thain, je n'ai aucune envie en attendant de pouvoir les réunir, de garder ici un serpent tel que toi.

Il savourait visiblement ce moment mais parlait d'une voix calme et posée quand il reprit la parole.

« Gormadoc Brandebouc, je déclare que pèse sur toi le soupçon de mauvais soins envers le Thain Isumbras. Dès que possible, tu répondras de ce grief devant les Maîtres compétents. En attendant que nous puissions réunir les érudits capables de lever ce doute, je te déclare indésirable aux Grands-Smials. »

La rumeur enfla comme une tempête dans la petite pièce. Chasser un Hobbit de sa famille était un événement inimaginable, surtout par un temps aussi rigoureux. Pâquerette repoussa Murroc dans l'alcôve et se planta face au nouveau Thain.

— Tu ne peux faire cela, Ferumbras, le pauvre petit ne peut pas voyager par ce froid !

Se voir congédié comme un incompétent dangereux, puis considéré comme un garçonnet et appelé "pauvre petit" mit un comble à la honte et à la fureur de Gormadoc.

— Si ! Je pars ! Je ne vais certainement pas rester ici une minute de plus ! Et je ne reviendrai à Bourg-de-Touque que quand on m'aura fait des excuses !!!

— Pour les excuses, on verra, ricana Ferumbras. Mais comme je ne suis pas inhumain, je t'autorise à rester jusqu'à demain matin. Pars où tu voudras, mais tiens-toi à la disposition des Maîtres quand ils te le feront savoir.

Ferumbras tourna les talons sans un regard et quitta la pièce, suivi peu à peu par la foule des Hobbits venus assister à ce duel.

Au bout de quelques minutes, il ne restait plus dans la pièce que Gormadoc, toujours haletant mais immobile, les frères Boulot silencieux près de leur ami, Pâquerette assise à sangloter et Murroc terré derrière la courtine.

— Mais pourquoi es-tu allé raconter tout cela ? hoqueta Pâquerette en direction de l'alcôve.

— Laisse, Pâquerette, il ne pensait pas à mal, dit Gormadoc d'une voix blanche et rauque. Il est simplement jaloux !

Il s'assit lourdement, comme si un ressort venait de se casser.

— Tu ne vas pas partir ! s'exclama Bulkas, sortant de sa réserve. Nous allons lui parler et il t'autorisera à rester ici...

— Non ! le coupa Gormadoc, certainement pas ! Je ne resterai pas aux Grands-Smials un jour de plus ! Je pars, je rentre chez moi !

— Mais tu ne peux pas voyager par ce temps !

— Je pars ! Froid ou pas, je ne reste pas ici.

Il avait un air obstiné en regardant par la fenêtre le paysage enneigé.

« Je quitterai les Grands-Smials demain à l'aube et rien ne me retiendra. Si vous voulez me dire au revoir, il faudra vous lever de bonne heure. »

Chapitre 6

JOURNAL DE GORMADOC -2-

Bourg-de Touque, le onzième jour de l'Après-Noël, une heure avant la mi-nuit.

Hier… C'était hier que j'ai commencé ce Journal ! Et aujourd'hui, me voici banni, chassé des Grands-Smials comme un criminel ! Mais comment les choses ont-elles pu s'enchaîner aussi vite, sans que je n'aie rien pressenti ? Je n'avais pas l'impression de me fourvoyer ou de susciter volontairement des problèmes…

C'est arrivé, voilà… Et tout à l'heure je devrai partir.

En tout cas, il est hors de question que je reste ici ! Je n'avais jamais ressenti combien la honte peut devenir paralysante. J'aurais voulu disparaître, ne pas exister aux yeux de tous ces Hobbits que je côtoie depuis deux mois, avec qui j'ai ri ou bu une bière. Je sentais leur regard sur moi, leur déception, leur désaveu en pensant que j'aie pu intoxiquer mon oncle. Ils m'ont pris au mieux pour un fourbe délateur, au pire pour un criminel !

Comment a-t-il pu clamer une chose pareille, lui, ce gros tyran qui n'a peut-être même pas la conscience tranquille ? Mais je n'ai pas osé lui retourner ses accusations… Je ne suis pas moi-même persuadé que Ferumbras soit pour quelque chose dans la mort de son père ! C'est vrai que je n'ai pas de certitude, pas de preuves pour étayer une telle accusation.

J'étais juste intrigué, sans vouloir mettre vraiment quelqu'un en cause…

Mais peut-être y a-t-il des questions qu'on ne peut se poser sans ébranler tout autour de soi… Quel imbécile j'ai été de vouloir me montrer plus perspicace que les autres ! J'aurais dû tenir ma langue et réfléchir avant de parler.

Je ne pensais pas que ce petit chenapan de Murroc pouvait aller raconter cela. Faut-il qu'il me déteste pour avoir fait une chose pareille ! Je suis sûr qu'il savait ce qu'il faisait en allant trouver Ferumbras. Quoi qu'en pense Pâquerette, il n'est pas prêt à me considérer comme un grand frère ! Ni même comme un cousin, d'ailleurs !

Et bien qu'il soit le fils de l'oncle Mugadoc, j'ai du mal à ne pas lui en vouloir. C'est à cause de lui que je me retrouve exclu de ma propre famille.

Je vais partir et rien ne me retiendra ici.

Je ne veux pas croiser le regard des autres et y lire le doute, je ne veux pas subir le mépris de Ferumbras, je ne veux pas voir les conversations s'arrêter à mon approche ni entendre les murmures quand je tournerai le dos. Déjà que rester enfermé dans ces Grands-Smials m'est pénible, je crois que je deviendrais fou si je devais de plus y subir un ostracisme injuste.

Je ne sais pas encore où je vais aller. J'ai envie de retourner à Longoulet. Là au moins, Maman-Muguette me croira et je pourrai demander à mon oncle Isembold ce qu'il pense de cet étrange état d'Isumbras. Je ne crois vraiment pas qu'il soit tombé par accident. J'ai encore en mémoire ses yeux dilatés qui me fixaient sans me voir… Mais je suis le seul à les avoir remarqué et il me sera peut-être difficile de convaincre les autres Guérisseurs que je n'ai rien inventé…

Comment ai-je pu me retrouver fourré dans un pareil guêpier ! Quel imbécile je fais !!!

Et dire que j'étais fier qu'on vienne me chercher pour me demander mon aide… je ne me rendais pas compte que donner des conseils m'engageait autant et que je devenais un peu responsable de l'état des solliciteurs, qu'ils guérissent ou qu'ils s'aggravent ! Je comprends mieux maintenant le caractère sombre et inquiet d'Isembold : c'est lourd de se sentir responsable du bien-être des autres, de se demander si on a bien fait, si on n'a rien oublié ou négligé…

Je ne pense pas que j'aurais pu sauver Le Touque, mais j'aurais peut-être pu observer d'autres signes qui m'aideraient à comprendre pourquoi il est tombé de cette fenêtre, pouvoir m'expliquer et me défendre …

Mais voilà que je me mets à penser comme si j'allais comparaître devant un tribunal ! Si je me comporte de moi-même comme un suspect, je n'arriverai jamais à convaincre les autres que je n'ai rien à voir dans cette affaire !

Il faut que je comprenne ce qui s'est passé.

Raisonnons :

Soit le Thain est tombé par accident et je suis le dernier des idiots, et la colère de Ferumbras est légitime… et je dois lui faire des excuses !

Soit Isumbras n'était pas dans son état normal quand il est tombé et quelqu'un a donc volontairement altéré sa conscience.

Comment ? Avec ces champignons ? C'est le moyen le plus évident que je connaisse, mais il y en a peut-être d'autres … Il faudrait que je demande à Isembold …

Et pourquoi ?

Pour devenir Thain à sa place ? Peu vraisemblable, Isumbras était déjà malade et Ferumbras certain de prendre la dignité dans peu de temps…

Pour des raisons touchant la Thanerie ? La charge est plutôt honorifique depuis que les Rois du Nord ont disparu. Le Thain a le titre de Maître de l'Assemblée et de Capitaine de la Comté, mais depuis la Bataille des Champs-Verts où les Orques ont été repoussés, le rassemblement de la Hobbiterie-Sous-les-Armes n'a plus eu lieu. Il faudrait des circonstances bien critiques pour que l'on songe à rappeler l'ost… Bandobras aurait-il eu des nouvelles inquiétantes à communiquer à son père ? J'ai bien entendu parler de la présence d'Orques en bordure des Marches du Nord… On parle aussi de rôdeurs inquiétants au delà du Brandevin, mais ce ne sont peut-être que des racontars d'auberge… Seuls les Touque de Long-Cleeve pourraient me renseigner précisément sur ces menaces !

Et ces traces étranges que j'ai trouvées dans la neige ? Que faisait un Homme dans la vallée du Touque ? Que traînait-il ?

Ce n'est pas en restant ici que je trouverai des réponses à toutes ces questions …

Il faut que je parte.

Je vais essayer de rattraper le messager. Slendas m'a dit qu'il était reparti tout à l'heure après avoir longuement discuté avec Ferumbras. Je saurai bien le porter aux confidences et si sa visite a un rapport avec la mort du Thain, il faudra que je le sache !

Ensuite, je retournerai à Longoulet pour parler à Isembold et il m'aidera pour cette réunion avec les autres guérisseurs.

Voilà, c'est ce que je vais faire !

Je pars dans quelques heures et il faudrait que je dorme.

Pâquerette m'a aidé à préparer mon sac. Elle y a mis tous les vêtements chauds qu'elle a pu trouver et de quoi voyager plusieurs jours. Ce n'est plus un havresac mais un paquetage de marchand ambulant !

Slendas m'a donné ses bottes et Bulkas une sorte de bonnet avec des rabats pour les oreilles. J'ai l'air d'un Nain ridicule mais cela tient chaud.

De toute façon, je ne compte pas passer les nuits dehors ! J'irai de ferme en ferme en remontant vers le nord sur la piste du messager et si le temps se maintient comme hier, je n'aurai pas de problème pour rejoindre Lézeau. D'ici là, j'aurai rattrapé le messager. Il est reparti vers Blanche-Source et je n'aurai qu'à suivre ses traces pour le retrouver. Ensuite, on verra !

Je pars.

En fin de compte, cette histoire a de bons côtés ! Sans cela, j'aurais passé l'hiver enfermé ici à m'ennuyer. Au moins, je vais bouger, je vais faire quelque chose !

Mais il ne faudrait pas que je laisse mon imagination galoper ! Je dois m'efforcer d'examiner les faits avec discernement. Tout cela n'est peut-être que le fruit de mon goût pour les énigmes…

Pour le moment, au lit !

Chapitre 7

DEPART

Le lendemain matin, le jour était à peine levé quand Gormadoc quitta les Grands-Smials. Pâquerette, Bulkas et Slendas l'avaient accompagné jusqu'à la sortie de Bourg-de-Touque. Murroc était resté au logis. Il avait eu droit à une réprimande sévère, mais sa mère avait vite perçu la détresse de l'enfant et les remontrances s'étaient conclues en larmes mutuelles. Pâquerette se reprochait de n'avoir pas discerné la jalousie du petit face à l'arrivée de ce "grand cousin", qu'elle considérait un peu comme son enfant et qu'elle avait eu tant de plaisir à revoir.

Ils n'étaient pas seuls à le regarder s'éloigner dans la lumière terne de ce matin d'hiver. Sa tante Pivoine était venue l'embrasser en sanglotant, lui assurant qu'elle lui gardait sa confiance, ce qui l'avait grandement réconforté. Il avait appris par Slendas qu'une vive discussion avait opposé le nouveau Thain et sa mère, concernant son départ. Ferumbras avait eu le dernier mot, mais Pivoine avait offert à Gormadoc une belle pelisse en peau de loup, doublée de martre. Le vêtement pesait lourdement sur les épaules du voyageur mais assurait une protection efficace contre la bise qui avait soufflé toute la nuit et menaçait de ne pas faiblir dans la journée.

La décision de Ferumbras de le chasser avait été mal admise par une bonne part des habitants des Grands-Smials. Une dizaine de Hobbits étaient là pour lui témoigner leur soutien, l'ayant submergé de recommandations pour ce voyage qui s'annonçait difficile. Son havresac était bien garni de victuailles et de divers objets "indispensables" offerts avec une collection de conseils plus ou moins contradictoires, laissant à penser que la majorité des Hobbits de Bourg-de-Touque avait déjà voyagé loin par un froid aussi rigoureux.

Gormadoc avait la gorge serrée en descendant dans la vallée. Il avait dû faire appel à tout son amour-propre pour ne pas pleurer en embrassant Pâquerette et ses amis. Sa voix était voilée quand il les avait remercié de leurs cadeaux, mais il avait réussi à s'éloigner avant que ses yeux se mettent à larmoyer.

Le vent, sans doute…

La route était bien marquée jusqu'à la sortie du cirque. Ensuite, elle se résumait à quelques traces de pas dans les deux sens — sans doute les empreintes du messager de Bandobras qui était reparti la veille. Gormadoc ne put s'empêcher de se retourner une dernière fois pour contempler la falaise des Grands-Smials. Le paysage était tel qu'il l'avait admiré deux jours auparavant. Il poussa un profond soupir, remonta les bretelles du sac sur ses épaules et passa la courbe resserrée qui marquait la sortie du cirque.

Voilà, il était parti !

La piste était relativement facile à suivre, épousant les doux méandres du ruisseau en fond de vallée. C'était un chemin moins important que la Route de l'Est, mais le tracé en était net et partait à l'assaut des Collines-Vertes, qu'il franchissait avant de redescendre sur Stock et le Brandevin.

La neige recouvrait tout mais un alignement de saules marquait les berges. Le ruisseau gelé lui assurait de ne pas se retrouver à patauger dans le lit peu profond.

Il marchait d'un bon pas, profitant des empreintes précédemment laissées. La bise soufflait du nord et la vallée se trouvait relativement abritée. Le ciel était dégagé et le soleil finit par passer au dessus des collines, mais le froid restait très vif. L'air piquant l'obligeait à respirer à petits coups.

Au bout de peu de miles, il fit une pause, enleva la lourde pelisse et la plia sur le dessus du sac. Elle lui tenait trop chaud et, ayant été confectionnée pour un des Touque, elle était trop longue et entravait sa marche. Il se sentit plus léger, bien couvert par sa propre cape de laine feutrée et les nombreux vêtements que Pâquerette l'avait obligé à superposer.

Il sortit un morceau de pain de son sac, qu'il accompagna d'une tranche de jambon et d'une pomme, ridée mais ferme et sucrée. Il but à sa gourde qu'il remplit ensuite de neige. Il la glissa dans une poche intérieure pour qu'elle ne gèle pas et reprit la route avec entrain.

L'euphorie de la marche le gagnait, il respirait à pleins poumons et son souffle formait de petites nuées qui disparaissaient rapidement. La dernière chute de neige datait de trois semaines et les bottes s'enfonçaient peu dans l'épais manteau recouvrant le chemin. La neige craquait sous les pas, il pouvait apercevoir des empreintes d'animaux sur la surface vierge : légères pour les oiseaux dont les sautillements traçaient comme des runes sur la neige, plus profondes pour les lapins qui avaient laissé des pistes entrelacées. Il aperçut même un renard, dont la queue touffue disparut vivement dans un hallier. L'effort de la marche ravivait son ardeur et la succession de paysages éblouissants le poussait en avant pour découvrir celui qui se cachait derrière chaque courbe.

Le chagrin s'était éloigné, il se sentait libre et fort, prêt à affronter la nature hostile qui retenait les autres dans leurs logis.

Gormadoc arriva à Blanche-Source en milieu de journée. Le chemin traversait le hameau constitué de quelques smials rudimentaires, simples excavations dans le talus fermées de portes massives. Certaines s'éclairaient par une fenêtre, actuellement close de lourds volets pour se protéger du froid. Toutes les cheminées fumaient allègrement. En dehors du talus, de petites maisons basses bordaient la route, dont les toits recouverts de neige se fondaient dans le sol. Des granges se distinguaient derrière l'alignement des habitations, donnant sur les champs.

Il croisa quelques paysans sortis pour nourrir les bêtes. Ils le saluèrent d'un air étonné, se demandant sans doute pourquoi ce Hobbit bien mis, une riche pelisse sur le sac, déambulait tranquillement comme un promeneur de printemps...

L'un d'eux, plus curieux ou moins pressé de se mettre au chaud, le héla cordialement et voulut engager la conversation. Peu désireux de s'étendre sur les raisons de son périple, Gormadoc déclina l'invitation d'un pot de bière à l'auberge accueillante située sur la place, refus qui lui coûta fort puisqu'il n'avait pas encore pris son repas de mi-journée.

En bavardant prudemment, il réussit néanmoins à savoir qu'un voyageur avait passé la nuit à l'auberge et avait pris ce matin la piste de Lézeau. Le paysan le mena jusqu'au carrefour et lui montra des traces qui partaient à l'assaut des collines vers le nord. Il l'informa qu'il trouverait, quelques miles après le col, la métairie des Galetas où il pourrait demander le gîte — et un maigre couvert — pour la nuit.

Il quitta donc la route en fond de vallée qui continuait vers Stock et entreprit de grimper le chemin qui serpentait entre les champs puis les pâturages. Les sommets des collines ne dépassaient guère mille pieds mais la pente en était abrupte.

Le chemin qu'il allait emprunter n'était utilisé que par les marcheurs ou les mulets, la déclivité interdisant le passage de charrois. Le trafic normal suivait la route en fond de vallée vers l'ouest en passant par Bourg-de-Touque, pour rejoindre quelques miles plus loin la route du Gué-de-Sarn qui aboutissait au Carrefour sur la Route de l'Est.

C'est ce chemin aisé qu'il aurait dû suivre s'il n'avait eu le désir de rejoindre le messager qui, retournant au Quartier-Nord, avait emprunté cette voie plus courte mais plus difficile. La

neige sur ce versant sud escarpé avait fondu le jour et gelé la nuit et présentait des plaques verglacées qui compliquaient la montée.

Dès que le chemin eût laissé les dernières parcelles encloses, Gormadoc s'arrêta au sommet d'un petit tertre ensoleillé. Une souche lui offrit un siège où il prit son troisième repas de la journée, face au sud et au hameau de Blanche-Source en contrebas.

Le pâté conservé dans un pot de grès, qu'il étala sur une épaisse tranche de pain, lui parut délicieux bien que trop froid. Un morceau de fromage, que Pâquerette avait enveloppé dans une feuille sèche, compléta le déjeuner. La neige avait fondu dans sa gourde, dont il but une longue rasade avant de la compléter à nouveau.

Il s'offrit ensuite le luxe d'une pipe, qu'il fuma confortablement étendu au soleil sur la pelisse posée sur la neige.

Les ombres commençaient à s'allonger quand il récupéra assez d'ardeur pour reprendre la montée. Le havresac pesait lourdement sur ses épaules. Le col semblait se jouer de lui et s'élever au fur et à mesure de son avance. L'effort de l'ascension le faisait transpirer sous ses chauds vêtements. Il tenta bien d'en enlever une épaisseur mais le froid le fit frissonner immédiatement et il remit sa cape.

Le soleil se voila bientôt de lourdes nuées et la température chuta brusquement. Le site désert, éclairé par une lumière grise, prenait une teinte lugubre et inquiétante. Le soleil disparut à l'ouest derrière les nuages avant qu'il soit arrivé au sommet et les premiers flocons le surprirent au pied du dernier ressaut, que le chemin gravissait en zigzaguant jusqu'au col.

Il poussa un soupir de soulagement en franchissant la ligne de crête. La montée avait été rude et il haletait. Le sac lui sciait les épaules et il avait déchiré une de ses moufles en chutant sur le verglas. Le bas de son pantalon de flanelle s'était imbibé de neige et le gel avait raidi le tissu au point de le gêner dans sa marche.

Devant lui, la lande descendait en pente douce, mais la vue était noyée dans les flocons qui tombaient maintenant drus, poussés par un vent glacial et cinglant. Les quelques minutes qu'il passa au sommet pour se repérer le firent grelotter et il endossa sa pelisse avec plaisir. Il n'avait aucune envie de prendre son goûter dans cette bise et commença la descente.

La neige, soufflée par le vent, avait presque effacé les traces du chemin qu'il avait jusqu'ici suivi facilement. Une vague inquiétude s'installa dans son esprit, bien qu'il refusât de se considérer en difficulté. Le versant sud qu'il venait de gravir avait présenté un caractère domestiqué et les nombreux panaches de cheminées offraient leur vision rassurante.

Ici, l'herbe rase qui couvrait ce haut plateau était dissimulée sous un épais manteau blanc. Sur les épaulements où le vent avait soufflé la neige, les surfaces dénudées mais glacées laissaient apparaître des herbes folles couchées par la bise. Les combes étaient gommées par des amas neigeux dans lesquels il s'y enfonçait parfois jusqu'à mi-cuisse.

Depuis maintenant plus d'une heure, Gormadoc avançait au hasard, ayant perdu toute trace du chemin. Il essayait de garder le vent face à lui pour progresser vers le nord, mais la marche était pénible. La bise forcissait et les flocons l'empêchaient de garder les yeux ouverts. La lumière déclinante ne lui permettait plus de se repérer et il commença à s'inquiéter réellement.

La pelisse offrait une protection remarquable mais le bonnet menaçait de s'envoler à tout moment et le maintenir sur sa tête lui gelait les mains. Il entortilla son écharpe autour des oreilles et du nez et put ainsi glisser ses mains à peine protégées par les moufles de laine durcies dans les poches du manteau.

Le pesant havresac le déséquilibrait sous les bourrasques. La neige s'était introduite dans les bottes de cuir et il soulevait avec peine ses pieds gelés. Il chuta plusieurs fois. Le nez dans la neige, il réalisa que la charmante promenade de la matinée avait, là aussi, tourné au désastre sans qu'il l'ait vu venir. Perdu sur cette lande inconnue, dans le blizzard qui le

désorientait complètement, sans idée sur la localisation d'un éventuel refuge, il était dans une situation délicate.

Il se releva avec la même rage que celle qui l'avait poussée à quitter les Grands-Smials aussi imprudemment. Toute son énergie était focalisée sur la nécessité de mettre un pied devant l'autre sans se poser de question. Il n'avait d'autre but que d'avancer, sans savoir jusqu'où, conscient que s'il s'arrêtait il ne repartirait pas.

Le sol prit tout à coup une forte déclivité et il tomba à nouveau en roulant sur quelques mètres. Il fut arrêté par un obstacle dur sur lequel sa tête cogna violemment mais sans douleur, le froid ayant anesthésié la peau. Il se releva à nouveau et réalisa qu'il s'était heurté à une clôture de bois, dont il suivit les lices qui descendaient la pente raide jusqu'à un portillon, qu'il ouvrit.

La masse plus sombre d'une habitation se devinait dans la pénombre, vers laquelle il se dirigea. L'odeur de fumée frappa son odorat pourtant engourdi par le froid. Il perçut un rai de lumière dessinant une porte, à laquelle il frappa de ses mains insensibles. Les secondes lui parurent une éternité avant que l'huis ne s'ouvre et il chuta à l'intérieur.

Chapitre 8

ODET

On le tira sur le sol pour pouvoir fermer la porte par laquelle la neige s'engouffrait. Des bras robustes enlevèrent le sac qui le clouait au sol et le retournèrent sur le dos. Des gémissements et des coups de langue chauds et humides le tirèrent de son engourdissement. Des mains calleuses lui frappaient les joues et les paumes. Le souvenir récent d'une réanimation identique effleura sa conscience avant qu'il reprenne réellement ses esprits et il cria sans ouvrir les yeux.

— Non ! Je ne suis pas mort !

— Je le vois bien, que vous n'êtes pas mort ! Simplement transformé en glaçon, sauf votre respect.

Il distingua, penché au dessus de lui, le crâne chenu et dégarni d'un vieil Hobbit. Un léger sourire éclairait le visage buriné. A ses côtés, un vieux chien pelé continuait de gémir.

— Levez-vous si vous le pouvez, jeune vagabond, et enlevez ces vêtements glacés.

Le vieux l'aida à se remettre sur pieds avec une vigueur surprenante. Le coup de main n'était pas superflu car Gormadoc chancelait. Il fut déshabillé et rapidement enveloppé dans une épaisse couverture, puis son hôte approcha l'unique chaise de la petite cheminée et le posa littéralement dessus. Il ajouta une bûche dans le feu et une houppelande sur la couverture. Il emplit un baquet d'eau chaude prise dans la petite marmite pendue dans la cheminée et y plongea les pieds de Gormadoc. Celui-ci poussa un gémissement en les retirant brusquement tant le contraste de température était douloureux.

— Laissez vos pieds dans l'eau chaude si vous ne voulez pas perdre quelques orteils ! Et buvez ceci, grommela le vieux en lui tendant un bol rempli d'une boisson fumante.

Le bol était si chaud qu'il n'arrivait pas à le tenir de ses mains glacées. Le vieux prit un chiffon dont il entoura le récipient pour que Gormadoc puisse le porter à sa bouche. Il le surveilla tant qu'il n'eut pas fini la coupe et la remplit à nouveau. Le contact du récipient chaud entre ses mains engourdies était maintenant supportable et le réconfortait autant que la boisson elle-même, qui sentait les herbes amères et le miel. Le feu vif lui cuisait le visage et il sentait ses membres douloureux reprendre vie. Le chien s'était recouché devant la cheminée.

— Il faut que je nourrisse les bêtes, dit son hôte. Ne bougez pas de devant le feu, je reviens bientôt.

Le vieil Hobbit enfila une veste élimée, des bottes boueuses et sortit avec son chien par une porte basse au fond de la pièce. Des bêlements impatients se firent immédiatement entendre.

Gormadoc laissa son regard explorer le refuge. Il était dans une petite pièce sombre aux murs courbes, seulement éclairée par le feu dans la cheminée. A gauche de la porte d'entrée, un volet de bois fermait une fenêtre ronde sous laquelle une dalle de pierre creusée, posée sur des montants massifs, devait servir d'évier. Le milieu de la salle était occupé par une table encombrée d'un bric-à-brac indéfinissable dans la pénombre, laissant seulement libre le bout le plus proche de l'âtre. Une écuelle et un couteau y étaient encore posés. Le seul siège était

celui sur lequel il était assis, mais des courtines effrangées et rapiécées laissaient deviner un lit dans un renfoncement accoté au manteau de la cheminée. Un coffre était posé contre la cloison en bois au fond de la pièce, là où s'ouvrait la porte par laquelle était sorti le vieux. Les bêlements de l'autre côté et l'odeur de suint qui prenait à la gorge lui confirmèrent qu'il devait se trouver dans une bergerie. Visiblement, le berger vivait seul et le manque de confort surprit Gormadoc qui, bien qu'orphelin, avait toujours vécu dans des familles cossues.

La chaleur le pénétrait doucement. Il retira ses pieds du baquet et les essuya avec un coin de la couverture. Les orteils étaient très sensibles mais remuaient aisément. Son visage était brûlant et il ressentait une douloureuse pulsation au front. Il y porta la main qu'il retira sanglante. Le poteau de bois qui avait stoppé sa chute lui avait entaillé le front et la plaie s'était remise à saigner. Gêné par la couverture dans laquelle il était enroulé, il saisit par terre une de ses moufles maintenant trempée et essuya le sang qui coulait sur sa joue.

Le vieux revint peu après. Il quitta les bottes, saisit une pipe et un pot sur le dessus de la cheminée et s'assit sur la pierre de l'âtre. Il bourra soigneusement la pipe, l'alluma et tira deux ou trois bouffées avant de se tourner vers Gormadoc.

— Vous en avez une ?

— Oui, dans mon sac… si elle n'est pas cassée !

Le vieux saisit sans se lever la courroie du sac et le poussa vers Gormadoc. Celui-ci trouva sa pipe sur le dessus, où il l'avait rangée dans l'après-midi … une éternité. Il tassa les feuilles au fond du fourneau et l'alluma avec une brindille que lui tendit son hôte. Il lui sembla que les premières bouffées étaient les plus délectables qu'il eût jamais connues. Le chien avait repris sa place devant la cheminée et comme les pieds de Gormadoc le gênaient, il s'était allongé dessus.

— Vous veniez me visiter ? demanda le berger avec un sourire narquois.

— A la vérité, non… je me suis perdu dans le blizzard. Je me rends à Lézeau et je pensais atteindre la métairie des Galetas avant la nuit.

— Vous n'en preniez pas le chemin ! railla le vieux. Vous êtes ici bien à l'ouest du chemin de Lézeau…

Il ralluma sa pipe en prenant son temps.

— Vous avez eu beaucoup de chance, mon jeune ami. Après ma bergerie, la lande est déserte sur plusieurs miles. Vous n'auriez trouvé aucun abri dans cette tempête !

Gormadoc avait les yeux rivés aux flammes. Il resta un moment silencieux, songeant à ce qu'il venait de vivre.

— Je ne vous ai même pas remercié… Monsieur… ?

— Odet. On m'appelle Odet par ici..

— Merci, Monsieur Odet.

— Remerciez la providence, mon jeune ami. C'est elle qui vous a amené jusqu'à ma porte.

Gormadoc s'attendait à une question sur les raisons de sa présence au milieu de la lande en plein blizzard, mais Odet ne semblait pas curieux. Peu désireux de devoir expliquer le pourquoi de son voyage, Gormadoc changea de sujet.

— Vous vivez seul ici ?

Le vieux gloussa.

— Comme souvent les bergers ! Mais je ne me sens pas seul, j'ai cent quatorze moutons. Et un chien... Hein, Wolf !

En entendant son nom, le terrible fauve ouvrit une paupière et remua mollement le bout de sa queue. Puis il poussa un soupir vibrant et retomba dans sa torpeur.

— Il est un peu comme moi, dit le berger… il a perdu l'ardeur de la jeunesse…

Le feu baissait doucement et on n'entendait que les ronflements du chien et le crépitement des braises. La pipe de Gormadoc s'était éteinte sans qu'il songe à bouger. Il

était hors du temps, hors de lui, hors d'atteinte du vent qui mugissait à l'extérieur en secouant les volets. Mais son esprit n'avait pas quitté la tempête et continuait à subir les assauts glacés du blizzard. Il s'engourdissait mentalement et glissait dans une somnolence cataleptique.

Le brusque craquement d'une bûche le ranima. Il n'avait aucune notion du temps passé depuis la dernière phrase, mais le vieil Hobbit continuait à fumer paisiblement en le dévisageant.

— Vous me rappelez un Brandebouc que j'ai connu …

— Je m'appelle Gormadoc et je suis le fils de Brodoc Brandebouc. Il est mort en 47, aux Champs-Verts.

— Oui… Brodoc, peut-être… Une tête brûlée qui combattait sans réfléchir…

— J'ai peu connu mon père.

Le silence s'installa à nouveau entre eux.

— Allons, Gormadoc Brandebouc, il faudrait songer à aller dormir. Je vous ai préparé un lit dans la bergerie. Vos voisins seront un peu bruyants mais ils vous tiendront chaud. Et gardez la couverture.

Odet avait en effet rassemblé un épais matelas de paille recouvert d'une vieille couverture, qu'il avait adossé au fond de la cheminée. Les moellons gardaient la chaleur du feu de l'autre côté et l'endroit n'était pas trop froid. Gormadoc enfila une chemise et un caleçon de rechange que Pâquerette avait glissés au fond du sac et s'étendit sur la paille.

Les moutons, serrés eux aussi contre ce mur tiède, dressaient autour de lui un mur laineux et douillet.

Il s'endormit aussitôt.

Chapitre 9

SOUVENIRS DU NORD

Un concert de bêlements tira brutalement Gormadoc de son sommeil. Il se redressa péniblement pour constater qu'Odet s'affairait à remplir les râteliers de foin. Les moutons se bousculèrent jusqu'à ce que chacun ait trouvé sa place et un calme relatif s'installa pendant qu'ils mangeaient. Odet revint en poussant une brouette pleine de neige dont il emplit les auges.

Par les vantaux ouverts sur l'extérieur, une lumière éblouissante pénétrait dans la bergerie, ainsi qu'un air glacial qui fit frissonner Gormadoc. Il s'enveloppa dans la couverture encore chaude.

— Alors, mon jeune ami, bien dormi ?

— Oui, comme un loir !

— Vos habits sont secs. Vous pouvez les reprendre.

Gormadoc passa la petite porte qui donnait accès au logis et trouva effectivement ses vêtements étalés devant la cheminée. Il s'habilla rapidement. L'eau du baquet posé sur l'évier était recouverte d'une fine pellicule de glace, qu'il brisa pour faire un peu de toilette. La profonde entaille sur le front était douloureuse mais ne saignait plus et la peau de son visage lui paraissait en feu. Le simple fait de se passer un linge humide lui arracha une grimace. Son attention se détourna néanmoins rapidement vers la vue qui s'offrait à lui par la fenêtre.

Le volet était ôté et il pouvait enfin voir le paysage que la tempête de neige lui avait caché la veille. Il chaussa ses bottes et sortit, le chien sur les talons. La neige fraîche étincelait sous le soleil et la lumière l'éblouit au point qu'il dut se cacher les yeux quelques secondes avant de pouvoir observer le site.

Il comprit pourquoi le chemin avait amorcé la brusque descente qui lui avait valu sa dernière chute : la bergerie était en fait un smial creusé dans un haut talus bordant ce qui devait être le lit d'un ruisseau. Il était arrivé par le sommet et la clôture l'avait préservé d'une chute de plusieurs pieds.

En montant en haut de la butte, on dominait largement le paysage et la vue portait très loin. Le vallon comblé par la neige était étroit, mais amorçait une descente rapide vers la vallée de l'Eau en s'ouvrant largement. Le point de vue était superbe.

En tournant sur lui-même pour admirer le panorama, Gormadoc eut la surprise de voir la ligne de crête des collines, qu'il avait franchie la veille, surplomber le site de la bergerie à peu de distance. Lui qui pensait s'en être éloigné durant sa progression aveugle dans le blizzard, se rendit compte qu'en fait il l'avait suivie parallèlement en marchant vers l'ouest. Le vent avait dû tourner sans qu'il en ait conscience et le dévier de sa route.

Il était maintenant loin du chemin de Lézeau et le messager devait avoir pris beaucoup d'avance.

Odet sortit de la bergerie, poussant devant lui un tombereau de fumier qu'il déversa un peu plus loin. Le chien le salua par de joyeux aboiements et le rejoignit en trottant.

— Venez déjeuner, mon jeune ami ! dit-il en revenant vers le logis.

Gormadoc dévala le talus et arriva devant le smial. La bergerie s'enfonçait profondément sous la butte, ce qui la protégeait des températures extrêmes. Elle s'ouvrait par un portail à double vantaux à côté de la porte du logis, qui occupait une grande partie de la façade.

Il rejoignit le berger à l'intérieur. Une bonne odeur de café et de saucisses grillées éveilla immédiatement son appétit. Odet avait dégagé la moitié de la table et deux écuelles étaient posées face à face. Un billot de bois servait temporairement de siège, sur lequel il s'assit pendant que le berger cuisait les saucisses dans une vieille poêle posée sur les braises. Celui-ci avait déjà pris un petit-déjeuner avant de s'occuper des bêtes mais avait bien l'intention d'accompagner Gormadoc pour ce nouveau repas.

Quand Odet prit place en face de lui, il sourit en voyant le visage de Gormadoc.

— Et bien… vous avez les joues comme un dindon ! Le soleil vous a rôti la couenne.

— Je n'aurais peut-être pas dû faire cette sieste au soleil, concéda Gormadoc en grimaçant.

— Vous avez eu beaucoup de chance, hier… Partir seul et mal équipé, musarder… Il faut être plus prudent et réfléchi quand on voyage par ce temps.

— J'ai dû partir un peu… brusquement, mais je suis bien équipé !

— Si vous voulez arriver où vous allez, il faudra changer quelques petites choses, dit Odet d'un air goguenard. Empêcher que la neige n'entre dans vos bottes, par exemple… et puis y mettre de la paille, vos orteils vous remercieront. Porter des moufles dignes de ce nom ! Votre toque n'est pas mal, mais elle est trop grande pour votre tête et il faudrait la nouer. Et votre sac est beaucoup trop lourd ! Qui veut voyager loin voyage léger.

— Vous semblez avoir une grande expérience, bougonna Gormadoc, vexé qu'on remette en cause un équipement dans lequel il s'était trouvé fière allure en quittant ses amis la veille.

— Quand j'étais plus jeune, j'étais Frontalier dans les Marches du Nord. Hivers rigoureux ou étés torrides, je patrouillais pour veiller sur la tranquillité de la Comté.

— Quelle belle vie ! Vous avez dû voir des choses prodigieuses !

— Quelquefois, oui… mais le quotidien était souvent monotone. La plupart du temps, nous ne dépassions guère les Landes du Nord, ce qui fait déjà un vaste territoire à parcourir. Mais je suis allé plusieurs fois bien plus au nord. J'ai vu les ruines de la cité d'Annúminas et les berges du lac Evendim. J'ai atteint Norchâteau-le-Roy. Le souvenir des Hauts-Rois hante encore les murs écroulés et on y croise parfois des Hommes de leur lignée.

— Il y a encore des Rois, là-haut ?

— Non, juste les descendants de leurs sujets. Ce devait être un peuple noble car, même errants, ils restent fiers et courageux. Eux aussi veillent à la tranquillité du monde, mais leur territoire est bien plus vaste et leur mission périlleuse. Loin dans le Nord, on trouve encore des créatures étranges qui semblent sorties des sombres légendes du Royaume d'Angmar…

De questions en récits, la matinée passa à évoquer les légendes oubliées et les expéditions dans les solitudes de l'antique royaume de l'Arthedain. Odet se prêtait au jeu avec plaisir, ayant rarement un auditoire aussi attentif et passionné que Gormadoc.

Il lui parla des légendes du Roi-Sorcier et de ses créatures malfaisantes, de la grande bataille de Fornost, à laquelle avait participé un bataillon d'archers Hobbits, de la défaite du Roi Arvedui et de sa fuite fatale vers le Nord.

Il lui raconta la dispersion des Dúnedain et leur errance sur les terres d'Arnor depuis près de huit siècles. Il avait rencontré, au cours de ses patrouilles, quelques-uns de ces inquiétants Rôdeurs, pourtant amicaux quand l'occasion se présentait de passer la nuit en leur compagnie autour d'un feu de camp.

Il avait tiré de ces rencontres des enseignements qui lui avaient permis de pousser toujours plus loin ses expéditions, à plus de cent lieues au nord de la Comté. Bien peu de Hobbits — qui ne brillent pas par leur goût de l'aventure — étaient allés aussi loin. Il raconta même avoir un jour rencontré des Hommes vêtus de peaux de bête, qui couraient sur la glace avec des os fixés aux pieds et marchaient sur la neige chaussés de branchages, en tirant des

chariots sans roue. Il lui parla de la hutte de neige où il avait vécu quelque temps en compagnie de ce peuple étrange.

Gormadoc restait sceptique mais, par politesse, ne montra pas ses doutes à un hôte qui racontait d'aussi fantastiques histoires. Son imagination s'enflammait cependant aux récits des batailles désespérées et des actes héroïques des guerriers d'autrefois. Il enviait le vieux Frontalier pour cette existence si riche en découvertes et en péripéties. Le désir de vivre de telles aventures le rendait haletant, ce que Maman-Muguette aurait fortement désapprouvé ! Un Hobbit convenable ne court pas les landes en compagnie de vagabonds errants et, si les légendes sont agréables le soir autour d'un pot de bière, rechercher les aventures attire toujours de fâcheux ennuis.

Le feu dans la cheminée maintenait une douce chaleur et les heures passèrent sans que Gormadoc songe à repartir. La faim leur rappela qu'il était l'heure du déjeuner et Odet alla chercher une jarre qu'il avait stockée dehors pour que le froid conserve les aliments qu'elle contenait. Il montra à Gormadoc une rangée d'étagères, dans une remise abritée du soleil, où reposaient bon nombre de ces petites pots. Il n'avait ainsi pas besoin de cuisiner tous les jours.

Il sortit de la jarre un bloc dur comme de la glace et le mit à réchauffer doucement dans une petite marmite. Le délicieux fumet d'un ragoût de mouton envahit bientôt la pièce et ils mangèrent dans les écuelles du matin, qu'ils avaient encore devant eux. Il restait un peu de bière au fond d'un petit tonneau, qu'ils partagèrent en continuant à bavarder.

La journée avait été splendide, glaciale mais ensoleillée. Le jour commençait à décliner quand Gormadoc, pris de remords pour avoir prolongé une étape si agréable, songea à préparer son départ. Odet, qui jusque là n'avait posé aucune question, finit par s'enquérir des raisons qui l'avaient amené sur ce chemin peu fréquenté, au cœur d'un hiver si rigoureux. Mis en confiance par la cordialité du vieil Hobbit, il lui conta ses récents déboires et les questions qui l'avaient amené à la poursuite du messager.

— Il doit être loin maintenant, conclut-il. Il a deux jours d'avance et cette tempête m'a éloigné du chemin ! Non que je regrette la bonne fortune qui m'a amené chez vous, ajouta-t-il avec un sourire. Mais comment vais-je pouvoir le rattraper ?

— Il est possible de rejoindre la Route de l'Est sans revenir sur vos pas. Il vous suffit de suivre ce ruisseau, qui rejoint la plaine et le cours de l'Eau entre Hobbitebourg et Lézeau. Si vous marchez d'un bon pas demain, vous pourrez passer la nuit prochaine au Dragon-Vert ! Mais voyons comment améliorer votre équipement…

Ils étalèrent le contenu du sac sur la table et Gormadoc fut lui-même surpris du bric-à-brac que Pâquerette, ses amis et lui avaient enfournés dans le havresac.

— Vous avez trop de mathoms ! Ce joli pot à savon est-il indispensable ? Et trois casseroles ! Et ces deux gilets… Un suffit ! Gardez votre fronde mais laissez cette hachette !

Tout en commentant le contenu du sac, il faisait deux tas. Celui qui regroupait les objets "indispensables" était bien moins important que celui formé par ceux "inutiles". La seule chose que Gormadoc fit passer d'un tas à l'autre fut le cahier recouvert de cuir vert sur lequel il avait commencé son Journal, ainsi que la petite boite contenant les fusains, qui avait jadis appartenu à sa mère. Odet le remarqua mais n'émit aucune remarque. Le cahier était pourtant épais et lourd mais il pourrait bien devenir, si ce jeune Hobbit ne gâchait pas ses capacités, le Livre Vert d'une branche valeureuse des Brandebouc.

« De plus, vos vivres ne sont pas adaptés à un tel voyage. Si vous voulez atteindre Long-Cleeve, il vous faut des denrées légères et peu encombrantes, mais nourrissantes par ce grand froid. Et laissez ici ce pot de grès, il pèse plus lourd que le pâté qu'il contient ! Je vous donnerai ce qui convient à la place. »

Une fois le tri terminé, le sac était à moitié vide. Odet ouvrit son coffre et en tira plusieurs objets.

— Prenez cela … je n'en aurai plus l'utilité, dit-il en dépliant une camisole de laine fine et très douce. Elle est faite avec la laine de moutons que l'on trouve dans le Nord. Elle n'est pas tissée, mais constituée de mailles que les femmes entremêlent avec de longues aiguilles. Portez-la à même la peau, elle s'étire pour que vous puissiez la mettre.

Gormadoc enfila le vêtement. Le contact de cette douce laine moelleuse était très agréable et il sentit tout de suite la chaleur envelopper son corps et ses bras.

— Voici aussi quelque chose qui vous sera utile ! assura-t-il en caressant de la main un vêtement d'un jaune pâle très clair, qu'il déplia avec nostalgie. C'était un caleçon de peau, mais la plus fine et la plus douce qu'il eut jamais touché. « Les femmes Lossoth tannent la peau d'animaux qu'ils chassent dans les Montagnes-Bleues et en font des vêtements très confortables et efficaces contre le froid. Celui-ci est un peu raide de n'avoir pas été porté depuis longtemps, mais il retrouvera sa souplesse rapidement. »

Il lui fit également cadeau de manchons de tissu épais que l'on pouvait resserrer avec des cordonnets sous le genou et sur la cheville. Le bas du pantalon était ainsi protégé et la neige ne pouvait pénétrer dans les bottes.

Il sortit aussi une bande d'écorce qui était restée souple malgré le temps, percée de deux fentes avec une lanière à chaque extrémité.

— Mettez cela devant vos yeux, ils seront protégés de la lumière trop vive. Si vous marchez plusieurs jours dans la neige, ils deviendraient rouges et douloureux et votre vue en serait diminuée.

Il exhuma ensuite du fond de la bergerie une paire d'objets étranges : un assemblage de bois et de lanières de forme ovale. Il lui montra comment les fixer sous la semelle de ses bottes.

— Avec cela, vous pouvez marcher sur la neige sans vous enfoncer et vous avancerez bien plus vite.

La pelisse de tante Pivoine subit aussi des transformations. Quand Odet entreprit de couper le bas du vêtement, Gormadoc protesta mais reconnut rapidement que le manteau trop long le gênait dans sa marche. Dans la chute de peau de loup, le vieil Hobbit réalisa deux poches fourrées de martre, fermées par un cordon. Il lui montra comment glisser la main à l'intérieur de cette moufle sommaire mais isolante, et attacher le cordon à son poignet pour pouvoir l'enlever sans la laisser tomber.

Il fixa ensuite une lanière au bonnet à oreilles que lui avait offert Bulkas, pour qu'il puisse l'attacher sous le menton.

— Vous voilà équipé à peu près correctement pour ce voyage hivernal.

— Comment vous remercier ?

— Je garde votre hachette et le gilet à boutons dorés, dit-il en souriant. Et puis, il m'est agréable de penser que ces objets retrouvent leur utilité. Ils n'étaient pas faits pour dormir dans un coffre. Les souvenirs ne sont utiles que s'ils servent à quelque chose ! Essayez d'arriver en bonne santé et… soyez prudent !

Cette activité prenante leur avait même fait sauter le goûter et il était l'heure du dîner. Ils firent un sort au reste du ragoût de mouton, accompagné de poires qu'Odet gardait sur des claies dans un coin de la bergerie.

Les moutons nourris, ils fumèrent une pipe au coin du feu en devisant de choses et d'autres, dans lesquelles les souvenirs d'Odet occupaient une grande part. La veillée s'étira et ils se couchèrent fort tard.

Chapitre 10

DANS LA PRAIRIE

La descente avait été rude, mais pas aussi difficile que Gormadoc l'avait craint. Les raquettes l'avaient vraiment gêné au début et, dès qu'il avait été hors de vue de la bergerie, il les avait enlevées et accrochées sur son dos. Mais la neige était abondante et profonde dans le vallon qu'il devait suivre et, lassé de s'enfoncer parfois jusqu'aux genoux, il avait fait un nouvel essai de marche avec cet étrange harnachement aux pieds, qui s'était avéré bien plus concluant ; les raquettes d'Odet se révélaient fort utiles.

Il avait maintenant atteint la bordure septentrionale des Collines-Vertes et la plaine s'étendait devant lui, doucement vallonnée jusqu'au cours de l'Eau. Le ruisseau dont il avait suivi le lit depuis son départ se distinguait par la légère dépression qui ondulait dans la prairie. Une ligne sinueuse de saules têtards, dont la ramure noire tranchait sur le blanc du manteau neigeux, en marquait la berge.

Il ne lui restait plus qu'une demi-douzaine de miles à parcourir avant de rejoindre la Route de l'Est, puis deux petits miles jusqu'à Lézeau : une agréable promenade de quatre heures un jour d'été, mais aujourd'hui cela représentait encore plusieurs heures de marche difficile dans la neige, et le soleil approchait de son zénith.

La nuit avait été courte mais néanmoins réconfortante et il était parti peu après le lever du soleil. Les adieux, pudiques mais empreints d'émotion, ne s’étaient pas prolongés ; toutefois Odet était resté longtemps en haut de la butte, le chien à ses pieds, pour le voir s'éloigner dans le jour pâle. Le berger l'avait doté de vivres pour la journée, lui assurant qu'il trouverait ensuite à Lézeau tout ce qu'il lui fallait, quel que soit le but de son voyage après avoir rattrapé le messager.

Le soleil levant soulignait quelques lambeaux nuageux et la neige prenait des teintes mauves dans les combes encore ombrées. Le silence était total. Seuls le crissement de la neige sous ses pas et le halètement de sa respiration troublaient la sérénité du moment.

Le ventre bien garni d'un copieux petit-déjeuner, les membres revigorés par une journée de repos, le jeune Brandebouc s'était senti en mesure de couvrir cette longue étape dans la journée. Pour peu que le temps se maintienne clément, comme le ciel dégagé le laissait espérer, il serait à l'auberge ce soir.

Le sac pesait moins lourdement sur ses épaules et, le corps au chaud et les pieds au sec, les peurs de sa première étape semblaient dérisoires au soleil de ce beau matin. La neige scintillait de mille éclats, agressant les yeux d'une luminosité intense. Il fit une pause pour se restaurer et sortit l'étrange masque donné par Odet. Pourquoi ne pas l'essayer ? Il le posa sur son visage.

La bande d'écorce présentait un renflement qui coiffait le nez et deux fentes qui se plaçaient devant les yeux quand le masque était bien positionné. La vue se trouvait très limitée, mais la lumière réduite était bien plus confortable. De plus, il avait maintenant le visage presque entièrement recouvert et sa peau — brûlée par le soleil le premier jour et qu'il avait oint de graisse de mouton sur les conseils d'Odet — se trouvait protégée.

Il reprit sa marche, riant en lui-même de l'allure qu'il devait présenter : de quoi faire fuir le premier Hobbit qu'il rencontrerait !

Il avançait à bonne allure maintenant que la pente s'était adoucie. Les raquettes n'entravaient plus sa marche sur la neige ferme et il maîtrisait bien le pas balancé qui leur évitait de se heurter à chaque enjambée. Il rejoignit la saulaie et en suivit les méandres à peu de distance.

Le soleil n'était plus aussi éblouissant, voilé par des nuages hauts, et il retira le masque qu'il rangea dans son sac. Il profita de cette halte pour manger des lanières de viande séchée dont Odet l'avait pourvu et boire l'eau de sa gourde, qu'il portait sous ses vêtements pour qu'elle ne gèle pas. Echaudé par son expérience précédente, il se remit en route rapidement.

Le soleil commençait à décliner vers l'ouest et la plaine s'étendait toujours devant lui, sans qu'il puisse encore distinguer la Route de l'Est ni le cours de l'Eau. Il lui était difficile d'évaluer la distance parcourue depuis le matin et il ne savait pas combien d'heures de marche lui restaient avant la réconfortante salle du Dragon-Vert.

La ligne des saules formait une large courbe vers l'est, dont il distinguait l'extrémité devant lui, et il décida de couper tout droit pour se raccourcir.

Il avait retrouvé l'euphorie de la marche et le plaisir intense de se sentir seul dans cette nature immaculée, maître de ses pas, avec au cœur un sentiment proche de l'ivresse. Ce périple éprouvant et solitaire lavait l'amer souvenir de la honte ressentie aux Grands-Smials.

Il s'était réfugié dans la fuite, il devait bien le reconnaître ! Peut-être Ferumbras se serait-il laissé fléchir si lui-même avait adopté une attitude plus humble... Mais son orgueil avait été piqué au vif et, plutôt que de subir mépris ou compassion, il s'était jeté sans réfléchir dans ce voyage risqué. La chance avait voulu qu'il trouve chez Odet un refuge inespéré, mais cette première journée aurait bien pu se révéler funeste pour l'inconscient qu'il était !

L'étape avait été en fin de compte très bénéfique, puisqu'il repartait mieux équipé et mieux instruit qu'il n'était arrivé. Quel personnage fascinant que ce berger !

La rencontre avec l'ancien Frontalier et ses récits exaltants avaient enflammé son imagination et il se voyait, seul dans les Hauts-du-Nord, partant à la recherche de la légendaire cité de Fornost, hardi explorateur d'un royaume perdu. D'inquiétants Rôdeurs lui offraient l'hospitalité de leur camp et il écoutait avidement les mystérieuses légendes des Dúnedain, avant de partir traquer le chamois dans les Montagnes-Bleues en compagnie des chasseurs Lossoth.

Plongé dans ses songes, il ne s'aperçut pas de suite que le temps avait rapidement changé. Des flocons le tirèrent de sa rêverie et il constata que de gros nuages gris avaient masqué le soleil. La neige recommençait à tomber en lourds flocons mollement poussés par le vent. On ne distinguait déjà plus la ligne des saules marquant le lit du ruisseau.

Gormadoc se maudit de son manque de prudence. La leçon précédente avait été vite oubliée, évaporée avec le soleil trompeur. Il estima plus prudent de bifurquer sur la droite pour retrouver l'alignement d'arbres qui le mènerait sans erreur jusque sur la route. Pas question de s'égarer encore sur ce pâtis désert, à quelques petits miles d'un village !

Autant la tempête précédente avait été violente, le blizzard balayant de petits cristaux cinglants, autant cette chute de neige était dense et molle, l'engloutissant dans une nuée tourbillonnante qui gênait sa progression. Depuis qu'il avait quitté la combe des collines, la neige s'était montrée ferme et la marche facile. En quelques dizaines de minutes, il piétinait dans une neige lourde et collante qui alourdissait les raquettes, entravant ses pas et bouchant toute visibilité.

Il avançait en titubant, essayant de discerner dans ce nuage opalescent le rideau plus sombre des arbres. Il ne lui avait pas semblé tant s'éloigner et il commença à craindre de tourner en rond. La neige recouvrait ses traces en quelques minutes et il pouvait tout aussi bien se diriger dans le sens opposé.

Il lui sembla enfin apercevoir une ombre plus sombre devant lui et il accéléra le pas autant que possible. Il poussa un soupir de soulagement en distinguant la forme d'un tronc, si proche qu'il aurait pu s'y cogner avant de le voir.

Il entreprit de suivre vers le nord l'alignement des arbres sans les perdre de vue, mais l'avance était encore plus difficile que sur la prairie : la saulaie faisait obstacle aux tourbillons de neige, qui s'accumulait rapidement au pied et formait déjà une congère aussi haute que Gormadoc.

Il décida de passer de l'autre côté de la rangée d'arbre, espérant y trouver une surface plus propice à une avance rapide. Le ruisseau étant gelé et recouvert d'un épais manteau neigeux, il ne risquait rien à le traverser.

Il se glissa entre deux troncs et franchit la ligne d'arbres.

Brusquement, le sol se déroba sous ses pieds. Empêtré dans ses raquettes, il tomba lourdement en avant.

Son épaule heurta violemment un obstacle et la douleur fut si vive qu'il perdit connaissance.

Chapitre 11

LE TROU

Froid...
...
...
Froid... Mal...
Mal...

...

L'évanouissement avait dû être bref, mais Gormadoc reprit connaissance dans un état d'hébétude total. Même la conscience de son corps était abolie et il restait immobile, allongé dans la neige.

Seul flottait à la limite de sa perception le sentiment de froid et de douleur.

...

La conscience de lui-même le pénétra peu à peu, le tirant de son engourdissement. La sensation d'une douleur lancinante, d'un froid mortel.

Bouger... bouger.

Il essaya de se redresser en s'appuyant sur les mains, mais un seul bras lui obéissait. L'autre semblait ne plus lui appartenir, ou du moins ne répondait pas aux ordres. Il réussit à rouler sur le côté en prenant appui sur la main droite et une coulée de neige glissa sur lui. Il se retrouva assis dans une pénombre laiteuse, adossé à une souche, son bras gauche inerte et douloureux posé sur ses genoux.

Il lui fallut plusieurs minutes pour rassembler ses souvenirs et réaliser ce qui lui était arrivé.

Il était assis au pied d'un saule. Des branches mortes et des rejets avaient constitué comme une tanière autour du tronc, une hutte que la neige avait recouvert sans la combler. Il était tombé à travers les branchages et la neige commençait déjà à recouvrir le trou par lequel il avait chu. La lumière, tamisée par l'épais manteau neigeux, lui permettait de distinguer le pourtour de l'abri et les branches qui servaient de charpente. La niche ainsi constituée ne lui permettait pas de se redresser, mais il pouvait lever le bras au dessus de la tête et allonger les jambes.

Il essaya d'abord d'enlever son havresac mais dut le faire glisser sur le côté, son bras gauche ne pouvant bouger pour sortir des courroies. Le simple fait de remuer l'épaule lui arracha un cri de douleur mais il réussit, après plusieurs essais, à se débarrasser du sac.

Cet exercice pénible avait combattu le froid et les gouttes de sueur coulaient sur son front. Il les essuya d'un revers de moufle.

D'une seule main, il dénoua les lanières des raquettes et les poussa du pied vers le fond de l'abri. Sa cheville gauche était endolorie, mais il ne s'en préoccupa pas. Son épaule le faisait bien plus souffrir.

Il devina rapidement qu'elle s'était luxée en tombant. L'articulation était déboîtée et le bras pendait, inerte mais très douloureux. Il ne sentait plus ses doigts et ne pouvait les bouger qu'avec beaucoup de concentration.

Son oncle Isembold lui avait appris que les épaules déboîtées devaient être rapidement remises dans leur articulation, sous peine de voir la paralysie s'installer définitivement. Il lui avait montré comment, à deux, on pouvait forcer l'extrémité de l'os à rentrer dans sa cavité.

Mais Gormadoc était seul. Et c'était lui qui souffrait.

Il essaya de réfléchir froidement à ce qu'il pourrait faire.

Une des branches lui sembla convenir pour la seule solution qu'il imagina. De la grosseur du poignet, elle formait une boucle horizontale, presque en haut de la tanière.
Sentant que s'il réfléchissait trop, il n'oserait pas agir, il se mit péniblement sur ses jambes, courbé pour tenir debout. Il voulut soulever son bras gauche avec sa main droite mais la douleur interrompit son geste. Il gémit, conscient qu'il devait agir maintenant et sans se poser de question.

Il prit une profonde inspiration et lança le bras mort par dessus la branche. La douleur lui arracha un cri mais le bras retomba à l'intérieur de la boucle, maintenu coincé entre la branche et la paroi de terre, l'aisselle appuyée sur le bois.

Sans prendre le temps de réfléchir, il se jeta en arrière en se laissant tomber lourdement. La branche agit comme un levier, étirant la jointure et entraînant le bras vers le haut.

Avec un craquement sourd, l'extrémité de l'os rentra dans l'articulation.

Sous la douleur brutale, il perdit à nouveau connaissance.

...

Cet évanouissement avait dû être plus long car, quand il reprit conscience, la pénombre régnait dans l'abri. Il avait par contre l'esprit plus clair, comme s'il s'éveillait... peut-être d'ailleurs s'était-il endormi sans s'en apercevoir.

Il était étendu sur la neige qui recouvrait le sol. Le jour finissant ne laissait plus filtrer qu’une faible lumière. Il se retourna sur le dos. Son bras gauche avait glissé de la boucle de branche et il le sentait reposant au dessus de sa tête. L'épaule était encore douloureuse, mais bien moins intensément. Il remua doucement les doigts, sentant le mouvement de ses phalanges. Il saisit son poignet gauche de la main droite et ramena le bras vers le bas. Le mouvement était pénible mais faisable.

Il poussa un soupir de soulagement. La luxation était réduite et il conserverait l'usage de son bras. Il se servit de son écharpe pour l'immobiliser le long du corps, ce qui le soulagea grandement.

Ce problème réduit à un inconfort supportable, il se rendit compte que sa cheville gauche lui causait des élancements pénibles. Il sentait le pied gonflé et comprimé par la botte. Sa première pensée fut de vouloir l'enlever mais, par crainte de ne plus pouvoir l'enfiler pour repartir, il préféra laisser les choses en l'état et tenter d'ignorer la douleur.

L'obscurité était maintenant complète dans le refuge. Il sortit sa gourde de la poche intérieure de la pelisse et en but une longue rasade. Il avait froid, mais cela restait supportable. Le silence était si total qu'il entendait ses oreilles bourdonner.

En tâtonnant, il retrouva son sac, en sortit un pantalon supplémentaire qu'il enfila par dessus le sien. Il n'osa pas enlever le manteau, à cause du froid mais surtout de son épaule instable, et se contenta d'enrouler une chemise et le deuxième gilet autour de son buste. Il

étala sur la neige la couverture que lui avait donné Odet et s'adossa à la souche aussi confortablement que possible. La pensée du berger dormant dans une hutte de neige lui revint en mémoire et il sourit avec nostalgie. La nuit était tombée et il ne servait à rien de sortir de cet abri somme toute relativement confortable. Gormadoc décida d'attendre le jour pour repartir.

Le souvenir du visage d'Isumbras figé par le froid et le trépas ne quittait pas son esprit et, craignant que la température glaciale ne l'engourdisse jusqu'à la mort, il décida de ne pas dormir.

Pour se maintenir éveillé, il repassa dans sa tête tous les évènements des derniers jours, puis les légendes que lui avait racontées Odet. Sentant le sommeil le gagner, il entreprit de chanter les comptines de son enfance, d'une voix éraillée par la fatigue et le froid.

Il sentait sa tête dodeliner, ses yeux se fermer malgré lui...

Ne pas dormir, ne pas dormir...

Ne pas... dormir !

Ne pas...

...

Il ouvrit brusquement les yeux avec un sentiment de culpabilité. Il s'était assoupi malgré lui. L'esprit encore embrumé, il constata qu'il était transi mais encore vivant ! L'obscurité persistait dans l'abri mais le silence avait disparu. Des bourrasques de vent soufflaient au dehors et les grincements de la ramure malmenée vibraient comme des ricanements sinistres.

Il essaya à nouveau de garder les yeux ouverts, mais le sommeil l'attirait irrésistiblement. Gagné par un fatalisme insidieux, il s'allongea complètement, posa la tête sur son sac et s'abandonna au sommeil.

...

Il s'éveilla à nouveau, l'esprit clair et reposé. Et toujours en vie malgré le froid qui le faisait frissonner. En se redressant, il constata que la couverture restait collée à sa joue. Son souffle tiède avait peu à peu déposé de l'humidité sur le tissu, qui avait gelé en adhérant à la peau. Il tira sur l'étoffe raidie avec une grimace.

Le jour avait dû se lever car une clarté blafarde lui permettait de voir l'intérieur de son refuge. Les rafales stridentes montraient que la tempête faisait rage au dehors, ce qui lui fit perdre le peu de sérénité que lui avait amené son sommeil réparateur.

Il s'assit et essaya de bouger l'épaule. L'articulation était mobile et, à la condition qu'il garde le bras en écharpe, l'incommodité était supportable.

Par contre, sa cheville le faisait vivement souffrir. Le pied enflé, comprimé par la botte, lui donnait des élancements douloureux et il ne sentait plus ses orteils. Le fait d'avoir bougé et de penser à cette douleur la porta en quelques minutes à un degré insupportable. Il essaya de faire glisser la botte mais ne réussit qu'à la coincer dans une position si douloureuse qu'il ne put l'endurer. Il saisit son canif et coupa le cuir.

Le soulagement fut immédiat, mais le pied était bleu et marbré, les orteils livides. Il se frictionna vigoureusement jusqu'à ce que la peau rougisse. Il sentait les cruelles pulsations du sang circulant à nouveau. Il enveloppa son pied dans la chemise tiède et tenta de faire le point.

Le blizzard semblait faire rage dehors et il se demanda comment il allait pouvoir continuer son chemin. L'abri était efficace mais rester terré dans ce trou ne lui semblait pas une solution valable.

Pour avoir une idée précise du temps, il fallait mettre le nez dehors... Il saisit un bout de bois qui encombrait le sol et commença à forer un trou dans la neige meuble qui recouvrait la charpente de branche, avec pour seul résultat de déclencher un effondrement de neige et feuilles mêlées. Il s'attaqua donc à la paroi opposée à la souche qui, d'après la luminosité, devait donner sur l'extérieur.

Il lui fallut creuser un tunnel horizontal d'au moins cinq pieds et casser trois bouts de bois mort avant d'atteindre l'air libre. Evacuer la neige d'une main n'était pas facile et le diamètre du tunnel lui permettait juste de se glisser vers l'extérieur.

Quand il réussit à sortir la tête, ce fut pour constater que la tempête dépassait en furie ce qu'il avait connu dans les Collines-Vertes. Le vent était si violent que les cristaux de glace passaient à l'horizontale et lui cinglaient la joue. Le bonnet menaça de s'envoler et il plaqua sa main valide sur sa tête.

Le brusque mouvement déstabilisa le fragile tunnel qui s'effondra sur son dos. Il se retrouva enseveli, de la neige plein le nez et la bouche. Il entama une reptation désespérée vers l'arrière. Le tunnel s'écroulait au fur et à mesure, bouchant le passage qu'il avait eu tant de mal à creuser.

Il réussit enfin à atteindre la chambre, qui avait heureusement résisté à l'effondrement. Il se retrouva adossé à la souche, couvert de neige, l'épaule douloureuse et le pied nu. L'angoisse qu'il avait ressenti à se trouver englouti par la neige le fit éclater en sanglots.

Il pleura un long moment, à grosses larmes au début, puis se calma peu à peu. Il s'épousseta autant qu'il put, récupéra la chemise dont un bout dépassait de la neige et essuya les larmes qui avaient gelé sur ses joues. Visiblement, il ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre la fin de cette tempête, blotti dans ce trou comme un rat.

Il but une longue rasade et compléta la gourde avec de la neige propre, puis entreprit de faire l'inventaire des vivres qui lui restaient. Il trouva quelques lanières de viande séchée et une poire, dure comme un glaçon. De quoi faire un repas frugal, deux en économisant. Il remballa la moitié de la viande et déchiqueta le reste lentement, pour lui laisser le temps de se ramollir en mastiquant. La poire était trop dure pour être mangée et il la mit sous son manteau pour la dégeler.

Le repas terminé, il s'étendit à nouveau et sombra dans le sommeil. Il avait résisté une nuit dans ce trou glacial, il tiendrait bien encore une journée...

Chapitre 12

JOURNAL DE GORMADOC -3-

Troisième jour de réclusion ! Aujourd'hui doit être le 16, je crois, et la tempête souffle toujours avec autant de violence.
Je ne sais pas quand elle va s'apaiser.
Troisième jour dans ce trou, à ne rien faire d'autre que penser et dormir. J'ai fini hier la dernière tranche de viande et il ne me reste plus que de la neige à boire.

Je profite de la faible clarté de mon cachot pour écrire. La lumière est à peine suffisante pour que je voie les pages et mes fusains sont humides. Je ne peux que griffonner maladroitement, mais rédiger ces lignes m'occupe l'esprit. Heureusement qu'il me reste ma main droite !

Mon épaule va mieux, à condition que je ne bouge pas le bras. Je garde donc l'écharpe mais je m'efforce de remuer régulièrement les doigts, sinon ils s'engourdissent, même dans la moufle fourrée. Par contre, la cheville me fait toujours souffrir. Je l'ai bandée avec un bout de ma chemise et le reste me sert de chausson.

Je ne sais pas comment je pourrai marcher quand je vais repartir !

Hier, la journée a passé assez vite, bien que j'aie manqué mourir étouffé sous la neige. Depuis, je n'ai pas essayé de ressortir. Tant que j'entendrai le vent dehors, je resterai terré dans ce trou. Après, je verrai...

Je dors beaucoup, le froid m'engourdit le corps et l'esprit. De plus, je me sens fiévreux depuis ce matin. Ma gorge est douloureuse et boire m'est pénible. S'il me restait de la nourriture, je ne pourrais même pas l'avaler ! Je frissonne continuellement malgré tous les vêtements que j'ai superposés.

J'ai découpé des lanières dans l'écorce du saule. Mon oncle Isembold en fait une poudre pour traiter les refroidissements et douleurs des vieux. Je mâchonne mes bouts d'écorce toute la journée. C'est horriblement amer et âpre mais j'espère que le jus sera efficace contre la douleur et la fièvre...

Je pense souvent à Odet. Il a dû connaître le froid et la solitude dans ses expéditions. Il n'aurait pas désespéré, lui... Il aurait su comment survivre en attendant l'accalmie.

Je me rends bien compte que sans ses conseils et ses cadeaux, je ne serais même pas là, tapi dans ce terrier, à attendre... Attendre quoi ? La fin de la tempête ? D'être suffisamment remis pour pouvoir marcher ? Repartir alors que je peux à peine bouger ?

...

Dix-septième de l'Après-Noël, (je suppose... j'ai perdu le compte des jours...)

Le vent ne s'est pas calmé, je l'entends mugir.

Je suis encore coincé ici pour une autre journée...

Je ne sais même pas si j'aurais eu la force de repartir.

Malgré le froid, je suis brûlant de fièvre, je transpire, je grelotte. Cela me fatigue beaucoup.

Je n'ai pas faim mais je bois autant que je peux... Isembold saurait me soigner, lui !

Je me sens si seul, si misérable... Un rat affamé et gelé coincé au fond d'un trou... C'est Ferumbras qui m'a appelé rat... Je suis un rat... Un rat qui va crever seul dans son trou...

La fièvre me donne des hallucinations... J'entends des voix dans le vent, des cris dans la tempête... Je suis sûr pourtant qu'il n'y a pas âme qui vive dehors... Je suis seul

Je vais dormir un peu... Le temps passe plus vite quand je dors... bien que mes rêves soient angoissants... Tous se terminent avec la sensation d'être enterré vivant, ou perdu dans une forêt obscure... ou attaqué par une vague de rats...

J'ai rêvé de Maman-Jasmille cette nuit, c'est la première fois... Je me suis réveillé en sanglotant car je l'avais perdue... Je criais et elle me répondait pas... Personne ne m'entendait.

Je pleurais en dormant et j'ai pleuré de m'être réveillé... J'aurais voulu ne jamais me réveiller.

La fièvre, sans doute.

...

La lumière décline, je crois que la nuit arrive.

Le vent s'est enfin calmé.

J'ai soif et j'ai oublié de remplir ma gourde...

J'ai toujours autant de fièvre... Si je n'arrive pas à sortir demain, je finirai ici sans espoir de secours !

De toute façon, je préfère tenter de regagner la route plutôt que de mourir comme un rat.

Odet ne serait pas resté à crever au fond de ce trou...

...

Le jour vient de se lever, la tempête s'est calmée. Quelle est la date, aujourd'hui ? Le 18, sans doute...

Cette nuit, j'ai pensé à ma famille, à Maman-Prunille et à Pâquerette que j'ai envie de revoir, à mon oncle Isembold de qui j'ai encore tant de choses à apprendre. A mes amis. A Odet...

Je vais essayer de repartir.

La fièvre a un peu baissé ce matin, en tout cas je transpire moins. L'écorce de saule a peut-être été efficace.

Ma cheville est encore douloureuse mais l'enflure a diminué. J'ai remis la botte que j'avais coupée et je l'ai ficelée avec un lambeau de la chemise. J'espère qu'elle tiendra à mon pied.

Je vais creuser à nouveau un tunnel pour sortir.

Après... J'espère pouvoir rejoindre la route rapidement. Je ne devrais pas en être bien éloigné.

Et dire qu'il doit y avoir une auberge à quelques miles, avec du feu dans la cheminée, de la bière dans les tonneaux, des viandes qui rôtissent et des amis qui chantent...

Je dois l'atteindre, cette auberge...
Odet y arriverait, lui...

Et si je n'y parviens pas et que l'on retrouve ce Journal, je veux dire le plaisir que j'ai eu à vivre ces quelques années avec de si charmants Hobbits, des familles aimantes, des maîtres compétents, des amis chaleureux.

Gormadoc Brandebouc,
égaré dans la neige quelque part entre Bourg-de-Touque et Lézeau.

Le dix-huitième jour de l'Après-Noël, en l'an 1159 de la Comté.

Chapitre 13

UN MESSAGER DU SUD

L'Homme était arrivé aux Grands-Smials à la mi-journée, peu après le départ de Gormadoc. Le ouistrain qu'il parlait sonnait étrangement et il semblait ébahi devant les Grands-Smials et leurs habitants. Un jeune Hobbit de Coteau-de-Touque lui servait de guide.

L'étranger avait demandé à être reçu par le Thain Isumbras, ce qui avait grandement ému le portier. Il avait fait prévenir Ferumbras avant de laisser l'Homme entrer. Décidément, les imprévus se succédaient à un rythme soutenu depuis quelques jours ! Beaucoup trop au goût du concierge qui n'appréciait rien tant que le calme et la routine de sa charge.

Le nouveau Thain reçut l'arrivant dans le Grand Salon — c'était la pièce la plus haute de plafond des Grands-Smials — entouré de sa mère et des notables Touque. Le visiteur salua cérémonieusement et apprécia visiblement le siège qu'on lui proposait, lui évitant de baisser la tête pour ne pas se cogner aux solives.

C'était un Homme impressionnant aux yeux des Hobbits, bien qu'il fût de taille moyenne pour son peuple, trapu et lourdement charpenté. Les cheveux et la barbe, d'un blond filasse, lui couvraient les épaules. Il tenait à la main un haut bonnet de fourrure mitée qui, outre le respect qu'il voulait ainsi marquer envers le Thain, n'aurait pas passé sous les portes rondes du smial. Il était chaudement vêtu de bric et de broc mais portait de hautes bottes de cuir ouvragé.

Intrigué par l'intérieur du smial, il observait discrètement ce qui l'entourait, mais quand Ferumbras commença à parler, il lui accorda une attention profonde et étonnée.

— Soyez le bienvenu à Bourg-de-Touque, Homme, bien que votre visite nous surprenne par un temps si inclément.

— La route fut longue et éprouvante, en effet, pour parvenir jusqu'au Thain de la Comté. Mais les nouvelles que j'apporte ne souffrent aucun délai. Permettez-moi de me présenter. On me nomme Fram, fils de Gram. Je viens du lointain Riddermark, bien loin au sud de votre territoire.

Une rumeur s'éleva de l'assistance, tandis que Ferumbras observait l'arrivant avec un intérêt accru.

— Que nous vaut l'attention des Hommes du Sud, bienveillants certes, mais dont nous ignorions jusqu'à maintenant l'existence ?

— Je suis dépêché par Messire Mithrandir pour porter vers le nord un message d'alerte. Il m'a précisé que vous le connaissiez mieux sous le nom de Gandalf.

— Gandalf le Magicien ? Nombreux sont ceux qui, hormis les vieillards et les enfants, ne voient en son nom qu'une légende ! Il visite parfois la Comté, mais son dernier passage remonte au temps où Isengrim construisait les Grands-Smials...

— Les légendes sont parfois bien vivantes, répondit Fram, mais il faut d'impérieuses raisons pour qu'elles pénètrent le quotidien.

— Nous parlerons bientôt du motif de votre visite. Avant cela, permettez-moi de vous proposer une boisson.

Une jeune Hobbitte amena une desserte et un plateau, sur lequel elle posa un pot de bière et quelques tranches de cake. Fram but la moitié du pot et le reposa avant d'essuyer la mousse d'un revers de manche.

Il se redressa ensuite à demi et s'inclina civilement.

— Est-ce le Thain Isumbras Touque que j'ai l'honneur de remercier pour son accueil ?

— Hélas, c'est hier que nous avons porté mon père en terre. Sa mort tragique nous afflige profondément. Je suis Ferumbras, son fils, à votre service et à celui de votre famille.

La formule consacrée sonnait bizarrement face à ce colosse qui ne semblait avoir besoin d'aucune aide.

— Recevez mes condoléances, Ferumbras Touque. Ainsi que vous, Madame, ajouta-t-il en s'inclinant légèrement vers Pivoine, qui lui rendit son salut.

Il se retourna vers Ferumbras et l'observa un instant en silence. « Vous êtes donc maintenant le Thain de la Comté, continua-t-il et, de ce fait, c'est à vous que je livrerai les nouvelles tragiques qui m'amènent. »

— Si elles sont aussi dramatiques que vos propos le laissent entendre, Messire Fram, nous en discuterons en privé.

Ferumbras se dirigea vers un petit salon attenant, suivi du visiteur. Pivoine leur emboîta le pas sans attendre l'assentiment de son fils, mais celui-ci l'ignora.

La petite pièce était bien plus basse et Fram dut se plier pour passer la porte. Des fauteuils entouraient l'âtre, sur lesquels ils s'assirent.

— J'arrive sur les ailes de la guerre, Thain, et je suis heureux de voir que la paisible Comté n'en a pas encore entendu l'écho.

— Des nouvelles sont arrivées à Bree par le Chemin-Vert, faisant état de combats vers le sud et plus loin encore, au delà du Flot-Gris...

— Ce sont toutes les terres méridionales qui sont embrasées. La misère et la mort dévastent le Rohan et le Gondor. Ces contrées sont bien loin d'ici, mais Mithrandir assure que, comme Capitaine et responsable de la sécurité, le Thain de la Comté ne doit pas en ignorer l'existence. Laissez-moi vous en conter le détail :

« Dans les premiers jours d'*urimë*, l'année passée, les flottes des corsaires Haradrim ont assailli les côtes du Gondor, remontant la basse vallée de l'Anduin et longeant le golfe de Belfalas, mettant à feu et à sang les riches terres, pillant les greniers et tuant les populations. Ils se répandirent en Anórien et, longeant les Montagnes-Blanches, attaquèrent le Rohan.

« Hélas, les navires pirates remontèrent également la côte bien plus au nord, jusqu'à l'embouchure de la Lefnui et de l'Isen. Là, ils s'allièrent à un félon du nom de Wulf, qui a son fief au Pays-de-Dun. Mon frère Helm Hammerhand, Roi de la Marche, avait assommé d'un coup de poing mortel son orgueilleux père et le traître trouvait là occasion propice pour se venger. »

« Les Rohirrim sont gens intrépides mais nous dûmes faire face sur tous les fronts, contre les envahisseurs qui menaçaient Edoras par l'est et contre ceux qui, franchissant les gués de l'Isen, déferlaient sur le Rohan par l'ouest. Notre situation devenait intenable et les Gondoriens, eux-mêmes occupés à chasser les conquérants Suderons, ne pouvaient nous porter secours. »

Fram fit une pause pour boire un peu de bière et mordre dans le cake. Le récit des tourments de son peuple l'avait échauffé et il tenait difficilement assis sur son siège trop étroit. Ferumbras attendit patiemment qu'il reprenne son témoignage.

« Peu après la chute des feuilles vint Mithrandir, que nous nommons Manteaugris. Il arrivait du Gondor et, nous sachant en grands tourments, avait galopé dans les bourrasques glacées pour apporter assistance et conseils à notre Roi. Sa connaissance des peuples du Sud fut mise à profit pour contrer l'invasion barbare mais, submergés par le nombre et la bestialité de nos ennemis, désavantagés par la neige qui s'était mise à tomber continûment, nous ne pouvions résister et nos terres furent ravagées. Ceux d'entre nous qui ne furent pas tués ou faits prisonniers se réfugièrent dans les forteresses des Monts. Je combattais à ce

moment-là aux côtés de mon frère Helm et nous nous retrouvâmes plus ou moins assiégés dans la Combe d'Aglarond, d'où nous poursuivions cependant le harcèlement des envahisseurs. »

« Au début de *ringarë*, je tentai une sortie pour approvisionner le Fort-du-Gouffre, où la faim commençait à se faire cruellement sentir. Assaillis par une troupe de mercenaires du Pays-de-Dun, nous livrâmes bataille mais, entravés par la neige qui faisait obstacle à nos chevaux, nous fûmes refoulés vers les gués de l'Isen. Là, mes Eorlingas montrèrent leur valeur mais, terrassés par la masse, nous dûmes nous débander. »

L'émotion de Fram était visible, la mémoire plongée dans l'horreur de la bataille. Les Hobbits face à lui s'étaient effacés devant le souvenir de ses compagnons d'arme.

« Je menais au combat une Eored de Braves et Mithrandir se trouvait près de moi quand, séparés du gros de la troupe, nous fûmes refoulés vers un îlot au milieu du fleuve. Après un combat farouche, la nuit amena une trêve, dernier répit avant l'inéluctable défaite. Là, Mithrandir m'exhorta à traverser le bras de l'Isen vers la Trouée de Rohan, m'expliquant que notre trépas, aussi glorieux soit-il, ne serait d'aucune utilité, alors que notre position nous ouvrait la possibilité de nous esquiver pour donner l'alerte dans tout l'Eriador, s'il n'était déjà trop tard. Lui-même remonterait vers le nord en longeant les Monts-Brumeux, à la recherche d'aide pour le Gondor et le Rohan. »

« C'est la mort dans l'âme que je me rendis à ses raisons et je partis vers l'ouest par la Vieille Route avec ce qui restait de mon Eored, sept valeureux cavaliers. »

« Mithrandir m'avait chargé de plusieurs missions, dont la première était de vérifier si les Corsaires n'avaient pas remonté plus au nord que l'embouchure de l'Isen. Après neuf jours de voyage périlleux, ralentis par des chutes de neige exceptionnelles, nous avions traversé le Pays-de-Dun et atteint la rive du *Gwathló* en aval de Tharbad, où l'on trouve le seul gué permettant de franchir le fleuve depuis que le Vieux Pont s'est écroulé au siècle dernier. Confirmant les craintes de Mithrandir, nous trouvâmes la ville aux mains des Pirates qui avaient remonté le Flot-Gris, guidés par les Dunmen. Je renvoyai quatre de mes hommes vers le Rohan en informer le Roi Helm, et nous tentâmes à quatre de traverser en force le gué. Seul de tous, je réussis à atteindre l'autre rive. »

« Je dus, la mort dans l'âme, abattre mon cheval blessé le lendemain. Le temps rigoureux ne me permettait pas de voyager sans bagage et je continuai à pieds, lourdement chargé. Mithrandir m'avait demandé de remonter vers le nord-ouest où je trouverais, passé le Brandevin, un endroit appelé Comté. Je devais mettre en alerte les habitants de ce petit pays, dont il me fit une description malicieuse mais bien proche de la réalité, je dois le dire maintenant que je vous ai vu. Il m'a également prié d'ajouter qu'il rejoindrait la Comté dès que possible si son aide s'avérait utile. »

Le Rohirrim poussa un profond soupir et posa son regard pénétrant sur le Hobbit assis en face de lui.

« Voilà donc cette partie de ma mission accomplie. J'ai traversé le gué de Sarn sans difficulté et il ne m'a pas semblé que les Corsaires aient remonté le Brandevin. Mais rien ne permet d'assurer qu'ils ne le feront pas au printemps, après la débâcle. J'espère du plus profond de mon âme que la fin de ce rude hiver verra la défaite de nos ennemis. J'ai hélas laissé mon peuple en grande détresse et leur sort risque d'être funeste si je ne parviens pas à trouver des renforts chez les Dúnedain. »

Fram se tut, le visage grave, plongé dans ses pensées. Ferumbras ne pipait mot également, réfléchissant à ce que le messager du Sud lui avait appris. Plusieurs points recoupaient les informations que lui avait fait parvenir Bandobras.

Il soupira, conscient de la lourde charge qu'il venait d'endosser et, se levant, remercia Fram de son ambassade.

— Soyez le bienvenu dans la Comté, Fram du Riddermark, bien que vos nouvelles soient navrantes. Restez notre hôte quelques jours car vous semblez éprouvé par votre long voyage.

— Merci, Thain Ferumbras, mais je désire continuer rapidement vers le nord, porteur d'un message pour les Dúnedain d'Arnor. J'accepte votre invitation pour la nuit et je vous serais reconnaissant de m'indiquer la route qui me mènera vers ces Hommes.

— Prenez du repos et nous parlerons de tout ceci demain. La nuit, j'espère, nous portera conseil.

Chapitre 14

PLAISANTE HALTE

On mena Fram, par des couloirs et des escaliers, où sa large carrure passait à peine, jusqu'à une grande chambre dominant la vallée. On posa plusieurs matelas sur le sol pour obtenir une couche à la taille du visiteur. Puis on lui amena le plus grand baquet qui se soit trouvé, insuffisant malgré tout pour qu'il puisse s'y asseoir. Il apprécia néanmoins l'eau chaude et le savon et, débarrassé du fumet sauvage qui le suivait depuis sa fuite du Rohan, le cheveu lavé, l'Homme retrouva un peu d'une jovialité dont il pensait avoir perdu le goût.

Il était pour l'heure accroupi derrière la fenêtre ronde ouvrant sur le cirque, observant le blizzard qui avait frappé la vallée en fin de journée. Les bourrasques de neige occultaient complètement le paysage et le vent mugissait au dehors. Fram songeait au bien-être de se sentir à l'abri, quand des coups discrets se firent entendre à la porte. Sur son invitation, une tête aux boucles brunes passa par l'entrebâillement puis deux jeunes Hobbits se glissèrent dans la pièce.

Ils paraissaient gênés de leur audace, mais le plus fluet le salua très courtoisement. Pour l'Homme, il paraissait un enfant d'une dizaine d'année, mais il s'exprimait comme un adulte jeune et résolu. Le contraste fit sourire Fram, qui lui rendit son bonjour à la mode de la Marche.

— Messire, dit le jeune Hobbit, pardonnez notre audace. Je me nomme Slendas Boulot et voici mon frère Bulkas. Nous voulions vous souhaiter le bonjour au nom des Hobbits de Bourg-de-Touque et nous assurer que vous ne manquiez de rien.

— Grand merci, jeunes gens ! Grâce à votre accueil, je vais passer la meilleure nuit depuis des mois, surtout par ce temps ! Un bain, un lit moelleux, rien ne manque à mon confort. Peut-être...

— Parlez, Messire !

— Cette bière que m'a servi le Thain était un régal pour le gosier...

— Alors suivez-nous ! Nous allons vous faire découvrir les tonneaux du Troll-Gris !

Ils descendirent deux niveaux pour arriver à l'auberge située au rez-de-chaussée. Slendas et Bulkas, tout fiers de servir de guides à l'Homme du Sud, ne manquaient pas de saluer à haute voix toutes leurs connaissances et de leur présenter Messire Fram. C'est un vrai cortège qui arriva à l'auberge, au grand plaisir de Maître Feuillette le tavernier, qui augurait déjà d'une soirée exceptionnelle.

Certes elle le fut, exceptionnelle ! Fram, au début circonspect et un peu goguenard envers ces “Semi-Hommes” qu'il voyait comme de grands enfants, dut vite réviser son jugement quant à leur capacité à passer une joyeuse soirée et, plus encore, à ingurgiter une impressionnante quantité de cette exquise bière qui lui tournait la tête.

On but, on mangea, on rit, on chanta, on raconta des histoires, jusque fort tard dans la nuit. Slendas se lança, avec plusieurs autres, dans un tournoi de chants d’oiseaux, exercice dans lequel les Hobbits excellent ; leur habileté à imiter le gazouillis des grives, palombes, ortolans ou autres oiseaux dont ils sont friands, jointe à l’art de se mouvoir sans bruit et à l’adresse exceptionnelle dans le maniement de la fronde dont ils savent faire preuve, en font

des chasseurs redoutables pour la gens ailée. Le Rohirrim, fasciné, écoutait bouche bée les trilles, sifflements et roucoulements si parfaitement imités qu'il n'aurait su en deviner, s'il ne l'avait constaté de ses yeux, l'origine humaine.

Fram, étourdi par le bruit et la boisson, oubliait pour un moment le tourment de ce long voyage périlleux et l'inquiétude que lui causait le sort de son peuple. Il chanta plus fort que tous et s'attira la sympathie de l'assemblée en esquissant quelques pas du Branle des Chevaux, danse énergique et virile du Rohan dans laquelle se mesuraient les Eorlingas au cours des réjouissances de cantonnement. Heureusement que le plafond de l'auberge était haut, car les sauts et les entrechats de l'Homme le menaient bien près des poutres !

Le plus délicat fut de ramener Messire Fram à son logement, la bière ayant fort diminué ses capacités à rester courbé pour passer sous les portes. Le mal de crâne qui l'accabla le lendemain ne fut pas dû seulement à l'abus de boisson, mais aussi à un certain nombre de chambranles malveillants.

Fram se réveilla la langue pâteuse et les idées embrumées. Un rayon de soleil pénétrait en biais par la fenêtre et éclairait le mur opposé, que tapissait une collection de portraits naïfs.

Il lui fallu plusieurs minutes pour réaliser où il était. Les longues semaines de bivouacs inconfortables et épuisants dans la neige et le froid lui avaient fait oublier le confort d'une couche douillette et d'une température clémente. Il se redressa pour découvrir, couchés dans un coin de la pièce, les deux drôles qui l'avaient escorté dans cette soirée mouvementée. Ils ronflaient en cœur avec application.

Fram sortit doucement de la pièce. Il était étrange de voir ce grand corps se mouvoir avec autant de souplesse. Explorant les couloirs, il finit par trouver une porte donnant sur l'extérieur et sortit respirer l'air froid et piquant du matin. Une bonne friction de neige lui rendit les idées claires.

La tempête de la nuit avait enveloppé le paysage d'une couette moelleuse et immaculée qui étincelait sous le soleil matinal. La vision était sereine et Fram resta quelques instants à contempler cette image de paix, si éloignée des terres ravagées de son pays. Il se surprit à penser que les affres subies durant son long voyage solitaire ne seraient pas inutiles si elles servaient à préserver un lieu aussi paisible.

Il retrouva le chemin de son logement où Slendas et Bulkas, maintenant éveillés, préparaient un copieux petit-déjeuner. La complicité née des beuveries de la veille persista dans la clarté du matin et ils entamèrent une vive discussion sur les mérites comparés du gruau d'avoine et des saucisses, d'où il ressortit que le mieux était de manger les deux. Ce qu'ils firent.

Un messager de Ferumbras vint informer Messire Fram qu'un Conseil se tiendrait peu avant la mi-journée dans l'antichambre du Thain — la Thanerie ayant été jusque là un titre surtout honorifique, elle n'avait pas nécessité de bureau spécialement affecté — et le prier de bien vouloir y assister. Il restait deux bonnes heures, qu'ils mirent à profit pour parcourir les Grands-Smials. Bulkas et surtout Slendas s'avéraient des guides diserts et la visite fut instructive. Fram découvrait un peuple bien éloigné des rustres du Nord qu'il avait imaginé.

A l'heure dite, l'Homme du Rohan se rendit dans les appartements du Thain, guidé par Slendas qui en profita pour berner l'huissier et se glisser dans un coin sombre de la pièce. Rien ne vaut d'être sur place pour recueillir des informations précises !

Se trouvaient là Ferumbras, assis dans le large fauteuil de son père, Dame Pivoine qui semblait prendre goût à son rôle de douairière, ainsi que plusieurs notables Touque et le chef des Shirrifes du Quartier-Sud, reconnaissable à la plume ornant son chapeau.

Un large siège était prévu à la droite du Thain, sur lequel Fram prit place à l'invitation de celui-ci.

— Mes amis, dit Ferumbras d'un ton solennel, un messager du sud est arrivé hier pour nous porter des nouvelles inquiétantes. Il s'agit du propre frère du Roi de la Marche. Je vous demande de l'écouter avec attention.

Fram réitéra son récit dans un silence poli mais distant, sauf à partir du moment où il fit mention d'une éventuelle invasion de Corsaires remontant le Brandevin, qui fut accueillie par des manifestations fougueuses. Ferumbras dut élever la voix pour ramener le silence.

« Allons, du calme mes amis ! Grâce à Messire Fram, et qu'il en soit remercié, nous ne serons pas surpris si cette éventualité se produit. Nous allons prendre toutes les précautions pour mettre la Comté en alerte dès maintenant. »

— Remerciez Mithrandir, ou Gandalf comme vous le nommez. Sans son insistance, je serais resté me battre avec mon frère et mon peuple, et vous auriez été informés peut-être trop tard !

— Il n'en reste pas moins que vous avez enduré un long et difficile voyage pour nous prévenir. Ces informations confirment des rumeurs que mon frère Bandobras m'avaient fait tenir, qui lui sont parvenues de Bree par le Chemin-Vert, mais aussi par les Rôdeurs du Nord avec lesquels il a parfois des contacts.

— Je désire maintenant rejoindre ces Rôdeurs dont vous parlez, qui sont sans doute des Dúnedain d'Arnor. Mithrandir met beaucoup d'espoir dans la venue de leurs renforts et je dois me rendre vers eux.

— Le plus simple pour cela est d'aller chez mon frère Bandobras, à Long-Cleeve dans le Quartier-Nord, qui vous indiquera peut-être où vous pourrez trouver ces Hommes. Je sais qu'il est régulièrement en contact avec eux.

— Je partirai donc demain. Je repasserai par le village où j'ai laissé mon bagage et je vous serais reconnaissant de m'indiquer comment ensuite parvenir chez votre frère.

— Je ferai mieux. Je vais vous trouver un guide qui vous mènera à lui...

— Moi ! Je veux bien l'accompagner ! fit une voix au fond de la pièce.

Tous se retournèrent pour découvrir Slendas, rouge de confusion d'être brusquement le centre d'intérêt d'une si noble assemblée.

— Slendas Boulot ! Toujours à fureter ! ironisa Ferumbras. Vous désirez rejoindre votre ami Brandebouc ? Ou souhaitez-vous rendre visite à votre sournoise famille ? Vous avez des parents à Roccreux...

— Et à Long-Cleeve aussi. Je connais bien les routes du Quartier-Nord.

— Très bien, le choix me paraît judicieux, en effet, et à plus d'un titre ! Vous accompagnerez donc Messire Fram dans le nord, si le voyage ne vous effraie pas, et vous me débarrasserez le plancher. J'en ai plus qu'assez d'entendre parler des Boulot, Sanglebuc, Testarude et autre engeance du Quartier-Nord !

Surpris par cet affront agressif et inattendu, Slendas lui jeta un regard ébahi. Il vit son père et son frère aîné, assis avec les notables au premier rang de l'assemblée, sursauter comme si un serpent les avaient piqués : rien n'expliquait cette brusque animosité du nouveau Thain envers trois familles honorables et respectées dans toute la Comté. Maître Amedas Boulot se retint visiblement pour ne pas réagir sur-le-champ à l'insulte et posa la main sur le bras de Dawdlas pour le calmer, mais Slendas ne put réfréner une répartie acerbe.

— Avec plaisir ! Les Grands-Smials sentent le renfermé depuis quelque temps et prendre l'air me sera agréable !

Fram et Slendas quittèrent l'assemblée, le reste de la discussion concernant les affaires de la Comté. Le jeune Hobbit marchait devant, l'air préoccupé. Il s'arrêta soudain et se retourna penaud vers Fram.

— Messire Fram... est-il vrai que vous êtes le frère du Roi ?

L'interpellé sourit et ébouriffa la tignasse frisée du Hobbit.

— C'est cela qui te gène ? Il continua d'un air plus sombre. Je suis surtout un fuyard qui ne sait pas quand ni comment il retrouvera son peuple...

— Je ne savais pas, hier soir... Je vous prie de m'excuser, Messire, si je vous ai paru trop familier...

— Ne t'inquiète pas, ami Hobbit ! J'ai été très honoré d'être ton compagnon de taverne. Je suis heureux que tu sois mon guide et que tu me montres ta belle Comté !

Slendas parut soulagé et retrouva sa gaieté naturelle. Ils remontèrent dans la chambre où les attendait Bulkas.

Slendas frémissait d'ardeur. Le départ de Gormadoc avait réveillé en lui des envies de bouger et la perspective de mener l'Homme sur les chemins de la Comté durant plusieurs jours lui paraissait un excellent dérivatif à la monotone claustration des Grands-Smials. Bulkas, à qui il demanda de les accompagner, déclina l'invitation. Il n'avait aucune envie de longues marches dans le froid et la neige, lui qui les appréciait à peine aux meilleurs jours de l'été. Il aida néanmoins son frère à préparer un sac. Gormadoc étant parti la veille avec le bonnet et les bottes, il fallut en emprunter.

Slendas, tout à son excitation, raconta à Fram la mystérieuse mort du Thain Isumbras et le départ peu glorieux du Brandebouc, chassé de Bourg-de-Touque par un Ferumbras offensé des soupçons dont il avait été l'objet.

— Ferumbras est un tyran, conclut-il sévèrement. Avoir chassé ainsi Gormadoc est indigne du Thain !

— Je suis étranger ici, dit doucement Fram, mais dans mon pays, si de pareils soupçons avaient été propagés sur mon frère, ce n'est pas un exil temporaire qu'aurait subi l'imprudent ! Que penseraient les Hobbits de leur Thain, s'il avait laissé des rumeurs pareilles circuler sur son compte ? Son autorité n'en aurait-elle pas souffert ? Joyeux et bienheureux Hobbits, soyez satisfaits de ne pas vivre sous le joug d'un vrai tyran, et puissiez-vous ne jamais connaître de plus lourde iniquité...

Les frères Boulot durent bien reconnaître que la réaction de Ferumbras-l'irascible, s'il n'avait rien à voir dans l'affaire, était un peu compréhensible. Par contre, sa brusque rancœur envers les Boulot l'était bien moins ! Slendas en était d'autant plus heureux de quitter Bourg-de-Touque. Peut-être, arrivé à Long-Cleeve, pourrait-il avoir des explications sur cette brusque hostilité désobligeante concernant les familles du Quartier-Nord... Et peut-être aussi rencontrer le messager que Gormadoc voulait rattraper avant de retourner à Longoulet et avoir ainsi des nouvelles de son ami.

De fil en aiguille, ils évoquèrent les mystérieuses traces trouvées dans la neige, ce qui fit sourire Fram. « Je parie que ce mystère trouvera son explication sous peu » confia-t-il. Mais il ne voulut pas en dire plus.

Ils retournèrent à l'auberge pour la soirée, qui fut gaie mais moins arrosée que la veille. Fram se fit expliquer la fabrication de cette bière qu'il appréciait de plus en plus, et qui semblait couler dans la Comté comme de l'eau de source. On en trouvait un peu dans le sud, mais c'était une boisson rare et chère, et bien moins parfumée. Maître Feuillette lui expliqua que le houblon, qui donnait à la bière son arôme spécifique, ne poussait que dans des contrées assez septentrionales et dans des terres riches. La vallée de l'Eau était pour cela parfaite.

Par contre, la découverte du tabac n'eut pas le succès escompté par les Hobbits. Fram n'apprécia pas du tout la fumée qui lui piquait les yeux et la gorge. Devant l'assurance générale que, bientôt, il prendrait le plus grand plaisir à aspirer à travers ces tuyaux de pipe, il fit montre d'une perplexité polie.

Le lendemain matin, Fram et Slendas prirent la route vers Coteau-de-Touque.

Chapitre 15

ROUTE A DEUX

Ils firent le chemin par un temps magnifique. La neige vierge scintillait sous le soleil rasant du matin, l'air glacial transformait leur souffle en petites nuées éphémères. Fram, ayant laissé son bagage à Coteau-de-Touque, s'était chargé du sac de Slendas. Quand ils croisèrent la mystérieuse trace qu'avait repéré Gormadoc, Fram sourit mais ne voulut rien dire, laissant Slendas formuler les conjectures les plus farfelues, ce qui l'amusa beaucoup. Il accepta seulement de lui confirmer que cette piste était bien la sienne.

Tout en marchant, il lui raconta une partie de son voyage. Il avait mis presque une semaine pour couvrir les quelque cinquante miles entre le gué-de-Sarn et la lisière sud des Collines-Vertes. Les chutes de neige étaient fréquentes et la route complètement enfouie sous un épais manteau neigeux. De temps à autre, le sommet d'une pierre levée jalonnait le chemin, témoin séculaire de la Grande Route qui menait autrefois du Gondor au Lindon.

Arrivé en vue des Collines, Fram avait suivi les indications de Mithrandir et pris plein nord. Il avait emprunté une vallée qui l'avait égaré au cœur de la chaîne et, après avoir franchi avec peine un col pourtant modeste et redescendu la pente nord, il était parvenu dans un vallon. Fallait-il tourner à droite ou à gauche ?

Il s'était décidé pour l'est qui lui semblait plus praticable.

Quand il était arrivé dans le petit village de Coteau-de-Touque, la surprise avait été réciproque. Mithrandir lui avait décrit les Hobbits, mais il ne s'attendait pas à trouver d'aussi petites personnes, qu'il prit d'abord pour des enfants. Et les Hobbits, effrayés par cet Homme aux allures de vagabond, s'étaient réfugiés dans leurs maisons basses avant de ressortir armés de fourches. Heureusement, Fram maîtrisait bien le ouistrain et avait pu parlementer avec un Hobbit ventru, propriétaire de l'auberge locale. Mais il lui avait fallu mentionner son ambassade auprès du Thain avant que le tavernier, rassuré, acceptât de l'héberger pour la nuit. On l'avait couché dans la grange, ce qui était déjà une grosse amélioration de son ordinaire.

Le lendemain matin, un jeune valet l'avait guidé jusqu'à Bourg-de-Touque. Sur les conseils de l'aubergiste qui semblait être le notable du village, il avait laissé son paquetage dans la grange, non sans inquiétude. Mais l'air implacable qu'il s'était donné en fermant la porte lui avait semblé suffisant pour dissuader les curieux.

Et il revenait honorablement deux jours plus tard, nanti d'un guide officiel et d'un laisser-passer signé par le Thain.

Après un déjeuner assez chiche pour une auberge Hobbite — le lapin en gibelotte était maigre et coriace — ils préparèrent leur départ.

Slendas eut enfin l'explication de cette intrigante trace : Fram traînait son paquetage dans une espèce de luge sans patins, en forme de demi-tonneau. Il lui raconta comment il avait récupéré ce traîneau d'une petite bande de Dunmen sur laquelle il était tombé fortuitement, peu après son passage du Flot-Gris à Tharbad. Son expérience des combats lui avait permis de prendre rapidement le dessus et ceux qui ne gisaient pas sur la neige s'étaient enfuis. Malheureusement un coup de dague avait blessé son cheval au jarret et il avait dû, à son grand désespoir, l'abattre sur place.

Le reste de sa petite troupe ayant été tué la veille dans la traversée du fleuve et leurs bagages pillés, il se retrouvait seul et à pieds. D'après les indications de Mithrandir, il lui restait encore plus de cent cinquante miles à parcourir avant d'atteindre la Comté... mais il lui était impossible d'envisager cette longue traversée d'une région inhabitée en marchant, sans protection contre le froid ni abri pour passer les nuits. Il lui fallait donc traîner tout ce dont il aurait besoin pour sa survie.

Depuis le début des chutes de neige, les hommes du Pays-de-Dun transportaient leur fourniment sur ces sortes de luges qu'ils utilisaient sans doute sur les hauts plateaux des Monts-Brumeux. Ils en avaient abandonné trois dans leur déroute. Fram en récupéra une, sur laquelle il mit son propre bagage, tout en conservant des brigands ce qui lui parut utile. Il se trouvait ainsi mieux équipé que dans la première partie de son périple.

Mais le voyage serait long : entre le temps qui se maintenait exécrable, la neige qui gênait sa marche et ce lourd traîneau qu'il tirait, sa progression était bien ralentie et il estimait à moins de dix miles la distance qu'il pouvait couvrir journellement.

Il avait heureusement récupéré une bonne quantité de vivres sur un des traîneaux — de la viande séchée principalement — et n'avait pas besoin de chasser pour se nourrir, comme lui et ses hommes avaient dû le faire dans leur traversée du Pays-de-Dun.

Chaque soir, il cherchait un abri pour la nuit. Dans ces terres sauvages, il devait le plus souvent planter sa tente de campagne à l'abri d'arbres ou de fourrés, se contenter d'un maigre feu et des couvertures puantes récupérées des bandits.

Entre la traversée du Flot-Gris et son arrivée dans la Comté, il n'avait rencontré âme qui vive et la solitude dans ces landes désolées et glacées lui était devenue pénible. Les deux jours passés aux Grands-Smials lui avaient paru délassants mais étourdissants et il était satisfait de poursuivre son périple. Son compagnon de voyage lui paraissait agréable et la traversée de la Comté réalisable rapidement et sans difficultés.

Slendas fut très impressionné par les armes du Rohirrim. Outre une longue dague qui ne le quittait jamais et un grand arc de frêne, Fram possédait une magnifique épée, suffisamment légère pour être maniée d'une seule main par un Homme robuste, mais que le Hobbit pouvait à peine soulever. La poignée en était simple, gainée de cuir noirci, mais la garde figurait des têtes de chevaux magnifiquement sculptées et sur la lame couraient des chevaux au galop. Le fourreau de cuir repoussé était lui aussi décoré de chevaux.

— Vous êtes soldat ? demanda Slendas pour qui la notion d'armée était assez vague, la Comté n'en possédant pas.

— Oui. Un fils de roi ne peut qu'être soldat, quand il est cadet. Mon père, le Roi Gram, était très jeune quand mon frère Helm naquit, puis ma sœur Hild peu après. Leur mère est morte durant leur prime jeunesse. Je suis né d'un deuxième lit morganatique, dans les années de maturité de mon père. Mon demi-frère et moi avons presque trente ans d'écart et je suis bien plus proche de mes cousins Fréaláf, Haleth et Háma, qui sont un peu plus jeunes que moi.

Son visage s'assombrit. « Hélas, Haleth n'est plus ! Il a été tué par le traître Wulf, en défendant les portes du Château d'Or à Edoras. La nouvelle nous en est parvenue peu avant ma fuite de la Marche. Son père en fut fort affecté — c'est la seule fois où j'ai vu le Roi Helm verser des larmes — et son frère Háma criait sa haine sur les murs du Fort... »

Il se tut, plongé dans ses douloureux souvenirs, le visage tourmenté par le chagrin. « Tant d'hommes valeureux sont morts, tant d'autres mourront avant la fin de ce terrible hiver... Et je suis ici, à boire de la bière et à chanter... »

Slendas, le fourreau à la main, se sentait confus d'être le témoin de ce moment d'abattement, d'être celui qui avait servi la bière.

— Allons, Messire Fram, nous partirons demain à la recherche de ces Rôdeurs et ils vous aideront à chasser l'envahisseur !

— Merci, ami Hobbit, dit Fram avec un triste sourire en ébouriffant à nouveau les boucles brunes. Tu as raison, finissons de nous préparer et nous irons dormir avant l'étape de demain, qui risque d'être moins facile que celle d'aujourd'hui.

Disant cela, il contemplait le ciel bouché de nuages gris. De très gros flocons commençaient à tomber, de plus en plus drus. « Bien, allons dîner et un lit de paille nous attend. Nous aurons besoin de vigueur demain. »

Effectivement, le lendemain matin, le vent soufflait violemment, chassant des nuées neigeuses. Slendas serait volontiers resté à l'abri de l'accueillante salle d'auberge mais Fram, pressé de traverser la Comté, s'attela au traîneau et prit la route dès que possible. Le Hobbit, n'osant rien dire, suivit.

Tant qu'ils furent dans le bas val de Touque, la tourmente ne les empêchait pas de progresser, bien que leur marche fût lente et difficile. Ils suivaient le fond de vallée, Fram marchant en tête en tirant le traîneau à l'aide d'un harnais qu'il passait aux épaules, Slendas agrippé au bord de bois pour ne pas se laisser distancer. La neige lourde et collante tombée la veille au soir freinait la luge et Fram devait fournir un effort colossal pour la faire avancer. Dès qu'une congère barrait le fond de vallée, il leur fallait la franchir en tirant et poussant le traîneau, ce qui les ralentissait beaucoup.

Slendas, haletant après avoir aidé à remettre d'aplomb, pour la troisième fois en une heure, le chargement qui avait versé dans une pente, se maudit d'avoir proposé sa collaboration pour ce voyage difficile. Pourquoi n'avait-il pas tenu sa langue ! Bienheureux Bulkas au chaud et à l'abri des Grands-Smials !

Mais dès qu'ils eurent atteint la plaine et bifurqué vers le nord, ce fut encore bien pire. Le blizzard, canalisé entre les Collines-Vertes et les Hauts-Blancs, soufflait avec une vigueur renforcée et leur opposait un mur cinglant de cristaux de glace contre lequel même l'Homme avait du mal à avancer.

Slendas lui, beaucoup plus léger, ne résistait pas aux bourrasques et se faisait renverser régulièrement. Il était difficile de respirer, le vent glacé bloquant la respiration. Les cristaux pénétraient sous leurs paupières à peine entrouvertes et ils étaient obligés de garder les yeux fermés la plupart du temps. Le Hobbit tenta bien d'expliquer à l'Homme qu'ils ne pouvaient continuer comme cela, mais il était impossible de parler dans le tumulte des rafales. Il dut à nouveau s'accrocher au traîneau quand Fram repartit.

Un peu plus tard, après une nouvelle chute dont il eut du mal à se relever, il ne vit plus la masse sombre de l'Homme devant lui et hurla sa peur d'être abandonné. Mais il n'entendait pas ses propres cris, emportés par le vent. Il essayait de courir pour rattraper Fram quand il heurta l'arrière de la grande luge qu'il n'avait pas vu arrêtée devant lui. A moitié assommé, englouti par la neige, il ne s'en serait pas sorti si Fram ne l'avait installé sur le traîneau.

L'Homme reprit sa marche harassante, traînant une charge encore plus lourde avec Slendas allongé sur le dessus du chargement et agrippé aux cordes de fixation. Fram ne voyait rien et avançait en aveugle, sa volonté concentrée sur la nécessité de faire un pas après l'autre, sans s'arrêter par peur de ne plus pouvoir repartir. Heureusement, la Route du Sud était bordée d'une rangée d'arbres qui lui permettait de ne pas s'égarer dans ce maelström blanc et mugissant.

Il lui fallut plusieurs heures de marche exténuante pour couvrir les quelques miles jusqu'au village du Carrefour. Ils ne s'étaient pas arrêtés pour manger, pressés par l'impérieuse nécessité de trouver un abri avant la nuit, et même Fram arrivait au bout de ses forces quand les premières granges se dessinèrent dans les tourbillons de neige.

Le traîneau fut rangé dans une remise attenante à l'auberge, une solide construction de briques dont le toit descendait presque jusqu'au sol. Ils se réfugièrent dans la salle quasiment déserte, personne ne sortant de chez soi par une telle tempête. Ils étaient tous deux transis et grelottants, le visage couvert de givre. La barbe et les sourcils de Fram étaient entièrement blancs et glacés.

Le domestique activa le feu dans l'âtre, mais il leur fallut plusieurs heures avant de se réchauffer complètement. Ils ne parlaient pas, assis face à la cheminée, encore abasourdis par la violence des éléments contre lesquels ils avaient dû lutter.

Slendas, moins éprouvé que son compagnon, lui amena un thé brûlant que Fram but à petites gorgées.

— Mon voyage n'a pas été facile jusque là, ami Hobbit, mais je crois qu'aujourd'hui a été la pire étape ! Avez-vous souvent pareilles tempêtes ?

— Je n'en ai jamais connu de telle, répondit Slendas.

L'aubergiste se joignit à eux. Intrigué par cet Homme qui voyageait en plein blizzard en traînant un Hobbit sur une luge étrange, il désirait visiblement bavarder.

— Moi non plus, je n'ai pas le souvenir d'un temps aussi affreux ! Et vous, père Goret ? demanda-t-il au seul client présent, un vieux attablé non loin de la cheminée.

— Pour sûr, c'est le pire blizzard qu'on ait vu de mémoire de Hobbit ! confirma celui-ci. Pour sûr aussi qu'il ne va pas s'arrêter de si tôt. On en a pour plusieurs jours à ne pas pouvoir mettre le nez dehors !

Fram soupira. Ce nouveau contretemps le contrariait mais il était si éprouvé par sa marche épuisante qu'il ne réagit pas.

L'aubergiste, le voyant taciturne et songeur, tenta d'obtenir de Slendas de plus amples informations. Mais celui-ci, sur les conseils de Fram, resta discret sur les raisons de leur voyage, se contentant de préciser qu'il guidait l'Homme jusqu'au Quartier-Nord, sur la demande du Thain. Il fallut bien que le bonhomme se contente de cette explication partielle.

La soirée passa, morose. Le vieux, après avoir avalé avec eux un repas médiocre, disparut en bougonnant un « bonne nuit à tous. » Comme la salle était vide et les chambres trop basses, l'aubergiste leur fit installer des paillasses devant la cheminée pour la nuit.

Fram dormit d'un sommeil de plomb, mais Slendas fut très long à trouver le sommeil. Il entendait le vent mugir au dehors et les bourrasques faisaient grincer la charpente de bois. Les ronflements sonores de son compagnon le maintenaient éveillé et son esprit essayait d'assimiler le brusque changement intervenu dans sa vie jusque là fort calme et convenable.

Juste avant de sombrer dans le sommeil, il eut une pensée pour Gormadoc. Où était-il ? Sans doute attablé dans une des auberges de Lézeau, où la compagnie devait être bien plus gaie et la bière couler à flot ! Le veinard...

Chapitre 16

EN ROUTE VERS LEZEAU

Dès le lendemain matin, remis de sa dure épreuve de la veille, Fram rongeait déjà son frein, piaffant d'impatience en contemplant les bourrasques de vent et de neige à travers la fenêtre de l'auberge. Slendas, lui, appréciait cette pause obligée après la fatigue de la première étape. A la vérité, il n'était pas pressé de repartir, si tout le voyage devait se dérouler ainsi !

Pour passer le temps, Fram alla vérifier si le traîneau n'avait pas trop souffert des nombreux retournements de la veille. Il trouva dans la remise le père Goret, occupé à consolider la charpente qui ployait sous le poids de la neige. Il essayait, à coups de masse, de glisser un étai sous une poutre. Quand Fram entra, il posa la lourde masse et, s'appuyant dessus, s'épongea le front en soupirant.

— Grand-Père, puis-je vous aider ? Je pense que cette tâche serait plus facile pour moi que pour vous !

— Ma foi... c'est point de refus ! Vos bras sont plus solides que les miens, ces travaux sont plus de mon âge ! Mais comme le charpentier peut pas venir par cette tempête, faut bien que quelqu'un fasse quelque chose, sinon c'est tout le toit qu'on va ramasser sur la tête !

En trois coups de masse bien appliqués, l'étai était encastré sous la solive. Fram en profita pour ajuster deux autres, posés précédemment et qui menaçaient de glisser.

— Mille mercis, Grand Monsieur ! Y a bien des avantages à être jeune et costaud comme vous l'êtes. Si j'avais votre force, le travail avancerait plus vite ! Y a tant de choses que j'arrive plus à faire...

— Allez, Grand-Père, dites-moi en quoi je peux vous aider, dit Fram en riant. Autant que je sois utile à quelque chose !

— Ben... si vous insistez... On brûle beaucoup de bois depuis le début de l'hiver et j'ai un tas de bûches à fendre encore plus haut que vous ! La cognée sera peut-être un peu petite, mais...

Quand Slendas finit par trouver Fram, celui-ci ahanait en fendant du bois avec une vigueur qui laissait pantois le vieux derrière lui. Il arrivait à peine à fournir les bûches entières à portée de main de l'Homme et à ranger en tas le bois débité. En plaisantant sur le fait qu'aucun Suderon n'aurait intérêt à se trouver face à lui à cet instant, le jeune Hobbit prêta son concours pour fournir les rondins, tandis que le père Goret empilait soigneusement les bûchettes le long du mur de la remise.

Avant le déjeuner, la pile de bûches avait disparu au profit d'un monceau de bois fendu.

Fram s'ébroua dans un baquet avant de passer à table. Cet exercice violent avait calmé son agacement et il était plus détendu et disert. De plus, le repas était bien meilleur que la veille au soir. Le père Goret vint manger avec eux, mais sa curiosité ne fut pas plus satisfaite que celle de l'aubergiste. Slendas consentit seulement à raconter leur éprouvant voyage de la veille, vantant la force de Fram attelé au traîneau.

— Sauf votre respect, Grand Monsieur, ce truc que vous appelez traîneau, l'est pas franchement bien conçu ! S'il frottait pas sur toute la surface, vous peineriez bien moins !

— Ce n'est pas mon truc, Grand-Père, je l'ai... emprunté. Et si vous voyez un moyen de l'améliorer, je vous en serais reconnaissant ! J'ai encore un long chemin à faire.

— Ben voilà : y faudrait des patins dessous, comme aux luges des enfants. Ce machin serait bien plus stable et vous verseriez moins ! Et vous avanceriez beaucoup plus facilement ! Si vous voulez, je verrai si je peux bricoler quelque chose. Je vous dois bien ça ! ajouta-t-il avec un clin d'œil.

Dans l'après-midi, ils se retrouvèrent tous les trois autour du traîneau que Fram avait déchargé et retourné. Le père Goret sortit d'un tas de planches deux lattes qu'il entreprit de façonner. Il les rabota soigneusement et mit une des extrémités à chauffer sur un brasero. Tout en surveillant la chauffe du bois et en préparant la cintreuse, il leur expliqua qu'il était tonnelier et que courber le bois, « ça le connaissait ! ».

Quand il estima les lattes à bonne température, il les trempa dans un baquet pour humidifier le bois, puis bloqua les plus grandes longueurs entre deux madriers, l'un plus long que les lattes et l'autre laissant l'extrémité libre sur environ trois pieds.

A petits coups de masse, il commença à glisser un coin entre le madrier et les lattes qui se recourbèrent légèrement. Un deuxième coin augmenta la courbure du bois chaud et humide. Un troisième puis un quatrième suivirent, qui amenèrent l'extrémité des lattes à former un quart de cercle.

Satisfait de son travail, Le tonnelier laissa le bois refroidir et ils retournèrent dans l'auberge auprès de la cheminée.

Le vieux, ravi d'avoir un auditoire, leur raconta que son atelier de tonnellerie se trouvait à Grandcave. Son fils avait pris la relève et lui se chargeait de négocier les bois nécessaires à la confection des tonneaux pour la bière et le vin, qu'il faisait venir de la forêt de Bindbale.

Il séjournait depuis quatre semaines chez son cousin l'aubergiste sans pouvoir rentrer chez lui. Il espérait trouver des Hobbits se dirigeant vers l'ouest car il ne voulait pas faire la route seul. En attendant, il rendait quelques services. Apprenant que Slendas et Fram partaient vers l'est, il poussa un soupir. Il lui faudrait encore patienter avant de trouver des compagnons de voyage.

L'après-midi et la soirée se passèrent à bavarder et boire de la bière. Gêné par la fumée des pipes, Fram sortit à plusieurs reprises mais revenait chaque fois plus contrarié, la tempête ne faiblissant pas, bien au contraire.

Le lendemain, les patins ayant pris la forme escomptée, ils passèrent la journée à les fixer solidement au fond du traîneau. Remis d'aplomb, il avait une allure plus achevée mais disproportionnée, demi tonneau posé sur des patins trop longs et trop larges. Mais le père Goret assura d'un air catégorique que le “truc” serait bien plus stable et facile à tracter.

Il eut même l'idée de leur proposer un poney pour tirer le traîneau, plusieurs se trouvant dans l'écurie attenante à l'auberge qui servait de relais de poste. Fram était très dubitatif mais il décida d'essayer. Ils passèrent une grosse heure à fixer un harnais de carriole à la place des courroies d'épaule. Le père Goret choisit un poney petit mais vigoureux, dont les pattes étaient garnies de longs crins.

Profitant d'une accalmie en fin de journée, ils attelèrent et partirent faire un tour

La Route de l'Est s'étendait devant eux, couverte d'un épais manteau neigeux. Mais le poney se débrouillait très bien dans la neige épaisse, ses larges sabots et ses pattes vigoureuses lui assurant un appui solide. Le traîneau glissait effectivement bien mieux et l'allure était plus rapide. Un essai de franchissement de congère s'avéra concluant. Fram décida de prendre le poney.

Ils revinrent à l'auberge où Slendas négocia l'achat de l'animal. Une pièce d'or, sortie des poches de Fram, finit par convaincre l'aubergiste. Le temps s'améliorant nettement, ils décidèrent de partir le lendemain et chargèrent à nouveau le traîneau.

La soirée fut bien plus animée que la précédente. Profitant de l'accalmie, plusieurs Hobbits vinrent passer la veillée à l'auberge. Le père Goret, très fier de son travail, racontait à qui voulait l'entendre que, grâce à lui, l'Homme pourrait continuer son voyage. Fram, maintenant à l'aise parmi les Hobbits, souriait légèrement sans démentir, trouvant inutile de préciser qu'il avait déjà franchi plusieurs centaines de miles seul en tirant le “truc” ! Mais la perspective de continuer vers le nord et de faire le chemin de retour avec cet attelage lui convenait assez. Il irait beaucoup plus vite.

Le lendemain matin, le ciel avait retrouvé sa pureté. Ils attelèrent Fanon et firent leurs adieux au père Goret, tout triste de les voir partir. Le soleil brillait face à eux, à peine monté sur l'horizon, quand ils prirent la route avec entrain.

Le voyage s'avéra bien plus plaisant et facile que la première étape. Ils avançaient d'un bon pas, Fram en tête menant le poney par la bride. Slendas suivait en marchant sur la voie aplanie par le patin. Personne n'avait encore utilisé la route et le paysage vierge et ensoleillé respirait la sérénité. Les arbres encapuchonnés de neige bordaient la chaussée filant tout droit. Sur leur droite, après la prairie, les Collines-Vertes se découpaient nettement, semblant à portée de main dans l'air limpide et froid. Les bocages à gauche accentuaient l'impression de terres bien tenues et prospères. De temps à autre, un chemin quittait la route pour desservir une ferme dont on devinait les bâtiments, marqués par le panache d'une cheminée. Non loin vers le nord, ils voyaient se rapprocher peu à peu la ligne d'arbres marquant le cours de l'Eau.

Ils avaient prévu de couvrir les quelque vingt miles jusqu'à Lézeau dans la journée. Le train étant soutenu, ils s'accordèrent une courte pause en milieu de matinée pour un casse-croûte et firent une halte agréable à midi. A l'heure du goûter, ils voyaient sur leur gauche les cheminées de Hobbitebourg, dominé par la Colline.

L'attention attirée par la proximité du village, ils ne remarquèrent pas tout de suite la silhouette sombre qui arrivait lentement du sud. Ce fut Fram qui repéra le marcheur, sa grande taille lui offrant une vision plus lointaine.

— Nous ne sommes pas les seuls à profiter du temps clément ! Voici un autre voyageur.

— Il avance bien moins vite que nous, constata Slendas avec un sourire satisfait.

Ils suivaient des yeux la silhouette, intrigués par le rythme irrégulier et la lenteur des pas. Le marcheur finit par s'arrêter. Il avait dû les voir car il leva un bras, puis s'affaissa dans la neige à moins d'un furlong de la route.

Fram et Slendas, laissant le poney sur la route, coururent dans la neige profonde vers le corps étendu.

Fram arriva le premier et retourna le corps effondré face dans la neige. Il essuyait le visage quand Slendas le rejoignit.

— Gormadoc ! C'est Gormadoc ! cria-t-il en tombant à genoux à côté de son ami. Gormadoc, réponds-moi ! Réponds-moi !!!

Il le secouait, tapotant ses joues, mais sans résultat. Gormadoc avait les yeux ouverts mais semblait ne rien voir. Il poussa simplement un gémissement quand Slendas le saisit par un bras pour le soulever, puis retomba inerte. Son visage dont la peau partait en lambeaux était d'une rougeur maladive, les ailes du nez pincées et livides. Il grelottait en claquant des dents.

Fram le porta jusqu'au traîneau sur lequel il l'étendit avec précaution. Il était occupé à envelopper le corps dans une couverture quand Slendas le rejoignit avec le sac qu'il avait récupéré et une botte fendue qui était tombée du pied de Gormadoc.

— Il faut vite trouver un endroit chaud pour ton ami. Son état m'inquiète... je crains même qu'il soit bien proche de...

— Non ! Non, il va tenir ! Regardez, prenons à gauche, on voit une ferme derrière la haie...

Ils bifurquèrent dans un chemin creux. Slendas courait à côté du traîneau en pleurant, tenant la main inerte de son ami. Celui-ci semblait avoir perdu conscience et sa tête oscillait avec les cahots.

— Gormadoc, ça va aller maintenant, tiens bon ! On est là, ça va aller... ne lâche pas... on va s'occuper de toi...

Il parlait sans arrêt avec une voix cassée par les sanglots. N'eût été la rougeur de ses joues, Gormadoc aurait pu passer pour mort tant son visage hâve était figé, les joues creuses et la bouche entrouverte. S'il respirait encore, le souffle était si ténu qu'aucune buée ne se formait dans l'air glacé.

Quelques minutes plus tard, ils arrivaient face à un bâtiment devant lequel un jeune Hobbit dégageait un accès à grands coups de pelle. Il tourna vivement les talons quand il vit l'Homme menant son étrange attelage.

— Attendez ! cria Slendas, aidez-nous ! Mon ami est très malade et il a besoin de soins ! Aidez-nous !

La porte claqua et Slendas dut tambouriner et supplier avant qu'elle s'entrouvre à nouveau. « Je suis Slendas Boulot, de Bourg-de-Touque. Mon ami Gormadoc Brandebouc est au plus mal, il va mourir si vous ne nous aidez pas ! S'il vous plait ! Il a besoin de chaleur... s'il vous plait ! »

Une main saisit l'épaule du gamin tapi derrière la porte et le tira vers l'intérieur. La porte s'ouvrit en grand et une Hobbite sortit sur le seuil. Elle regarda Fram portant le petit corps inerte dans ses bras et s'effaça pour lui laisser le passage.

— Entrez, dit-elle simplement.

Elle le précéda à l'intérieur pour enlever l'édredon de dessus un grand lit près de la cheminée. Fram, courbé sous le plafond bas, y déposa doucement Gormadoc avant de ressortir s'occuper du poney. Slendas, les yeux rouges, voulut se précipiter mais la femme le repoussa doucement.

— Laisse-moi m'occuper de ton ami. Va avec Grummy chercher du bois pour le feu et mettez de l'eau à chauffer.

Quand il revint, les bras chargés de bûches que le gamin et lui avaient pris sous un appentis, la mère avait habillé Gormadoc de vêtements secs. Slendas, planté au milieu de la pièce, ne pouvait détacher le regard de son ami allongé sous l'édredon, toujours inconscient. Sa respiration était rauque et malaisée, le visage rouge marbré et le front couvert de transpiration.

— Pose cela à côté de la cheminée et viens te réchauffer. Et dis à l'Homme de rentrer aussi.

— Il va... mourir ?

— Je ne sais pas, répondit-elle doucement en le menant jusque devant le feu. Quel est son nom ?

— Gormadoc. Il a quitté Bourg-de-Touque il y a... sept jours et je pensais qu'il était arrivé depuis longtemps à Lézeau. Nous l'avons trouvé tout à l'heure non loin de la route. Il titubait et s'est écroulé quand il nous a vu. Je ne sais pas ce qui s'est passé pendant cette semaine... Il n'a pas pu survivre dans la tempête depuis si longtemps !

Fram entra après avoir tapé ses bottes couvertes de neige sur les marches du perron. Il enleva son bonnet et s'inclina.

— Merci Madame de nous accueillir. Je me nomme Fram, fils de Gram, je viens du lointain Riddermark.

— Soyez les bienvenus. Je suis Primerose Chaumine. Venez vous réchauffer. Mon mari et mes fils ne vont pas tarder. Grummy, va tirer un pichet de bière.

Ils burent en silence pendant qu'elle essuyait doucement le visage de Gormadoc avec un linge humide.

— Les derniers jours n'ont pas dû être faciles pour lui, dit-elle songeuse. Il a une épaule démise, une cheville enflée et toute bleue, et surtout une fièvre de cheval. Je me demande

d'où il vient et comment il a fait pour marcher dans un tel état ! Il n'y a aucune ferme dans les prairies au sud de la route...

Sous la fraîcheur du linge, Gormadoc gémit doucement. Madame Chaumine lui versa sur les lèvres quelques gouttes d'une mixture sombre dont les vapeurs parfumaient la pièce d'une odeur agréable. Il déglutit et elle le souleva à demi. Il but deux gorgées avant qu'elle l'allonge à nouveau.

— Nous saurons vite s'il se remettra. Il faut que la fièvre baisse rapidement, sinon...

Chapitre 17

UNE LONGUE NUIT DE VEILLE

Peu après, Monsieur Chaumine revint de l'étable, accompagné de quatre garçons aussi trapus que lui. C'était un Hobbit réservé, plus très jeune et ne présentant pas, aux yeux de Fram, ce caractère d'enjouement et d'insouciance qu'il avait associé depuis son arrivée au peuple des Hobbits. Lui, semblait fatigué et usé par le travail. Madame Chaumine, par contre, offrait un caractère aimable et accueillant. C'est elle qui semblait diriger la maisonnée et ses fils l'écoutèrent attentivement quand elle énuméra les tâches à effectuer avant la nuit ; pendant que le père s'occupait à réparer un licol, ils repartirent s'occuper des bêtes.

Madame Chaumine expliqua à ses invités que, depuis leur mariage, son mari et elle avaient pris cette terre en métayage. Les débuts avaient été difficiles et leur propriétaire, Maître Malgon Sacquet, ne faisait pas montre de beaucoup de bienveillance dans le recouvrement des fermages. Mais ils avaient bon espoir, en continuant à travailler dur, de pouvoir racheter la terre et offrir à leurs enfants un patrimoine qu'ils pourraient exploiter pour leur propre compte. La détermination se lisait sur son visage et elle semblait ne pas douter que leurs fils bénéficieraient de plus d'aisance qu'eux-mêmes.

Fram sortit s'occuper du poney et proposa son aide pour remplir les râteliers dans l'étable, qui fut acceptée avec joie par les quatre grands fils.

Dans la soirée, Gormadoc reprit vaguement conscience mais ne sembla reconnaître personne. Madame Chaumine, qui vaquait à ses occupations ménagères mais prenait régulièrement le temps de venir voir le malade, avait confié à Slendas la tâche de lui rafraîchir le visage avec un linge humide et de lui faire boire la potion aussi souvent que possible. La fièvre était toujours très forte et il s'acquittait de ce devoir avec attention. Il réussit à lui faire boire quelques gorgées avant que Gormadoc retombe dans le sommeil.

Slendas, désœuvré, traînait seul dans la pièce quand il vit par terre le paquetage de Gormadoc. Sur le dessus était fixé un étrange arceau tendu de lanière, qu'il examina avec curiosité avant d'ouvrir le sac. Il entreprit de le vider et d'en faire sécher le contenu. A l'intérieur il trouva, soigneusement enveloppé dans un linge, un cahier à couverture verte où l'écriture de Gormadoc remplissait déjà plusieurs pages. Après un instant d'hésitation, il commença la lecture du Journal.

Quand Madame Chaumine revint, elle trouva le jeune Hobbit en pleurs, le cahier ouvert sur les genoux.

— Que se passe-t-il ?

— Il a... Oh ! je n'imaginais pas qu'il avait tant souffert ces derniers jours. Il a dû se sentir si seul et abandonné ! Il a pensé mourir, oublié dans ce trou... Et personne n'était là pour l'aider, le rassurer... Et il va mourir ici sans même savoir que des amis sont à côté de lui !

Il suffoquait et n'arrivait plus à parler. Primerose s'assit près de lui et passa un bras autour de ses épaules. Il enfouit son visage dans l'ample giron et s'abandonna aux larmes qui l'étouffaient.

Elle ne disait rien, caressant doucement les boucles brunes en regardant pensivement le visage émacié et ruisselant de Gormadoc. Peu à peu, les sanglots s'atténuèrent. Elle sortit un mouchoir de sa poche et le tendit à Slendas qui se moucha bruyamment.

— Pourquoi dis-tu qu'il va mourir ? Personne n'en sait rien ! Si son heure n'est pas venue, il se remettra. Il est jeune et solide. Il faut qu'il soit solide pour avoir réussi à marcher jusqu'à la route dans un tel état...

La nuit venue, tout le monde se retrouva autour de la grande table. Slendas gardait une mine soucieuse et les autres devisaient gravement. Aucun des plus vieux Hobbits n'avait le souvenir d'hivers aussi rigoureux et Monsieur Chaumine s'inquiétait déjà pour les prochaines semailles. De son air bourru, il prophétisa que la famine pourrait bien suivre cet hiver catastrophique si la terre n'était pas prête à recevoir les graines au printemps prochain.

Déjà on racontait que plusieurs foyers pleuraient la mort de très jeunes ou d'anciens, qui n'avaient pas résisté au froid intense. Les familles cossues avaient encore leurs réserves garnies, mais la disette avait fait son apparition chez les moins nantis.

La veillée fut courte. Les Chaumine voulaient profiter du beau temps, s'il persistait le lendemain, pour finir de rentrer dans l'étable tout le foin indispensable aux longues semaines d'hivernage. Leur troupeau de vaches laitières aurait besoin de fourrage jusqu'à la prochaine fenaison et les meules restées à l'extérieur se gâteraient rapidement sous la neige.

Depuis le bref éveil qu'il avait eu en fin de soirée, Gormadoc n'avait pas repris conscience. Madame Chaumine organisa les couchages avec sa détermination habituelle.

— Nous laisserons Gormadoc dans ce lit. Reste près de lui pour la nuit, Slendas, Tom et moi irons dormir dans la chambre des garçons. Et vous, Monsieur, je vais vous apporter une paillasse.

Les sept Chaumine retirés dans la chambre attenante, Fram installa la paillasse sur des bancs qu'il mit côte à côte près de la cheminée. Il sentirait ainsi moins le froid que sur le sol de terre battue. Il s'enveloppa dans sa couverture et s'endormit aussitôt.

Slendas ne se coucha pas immédiatement. Il resta assis devant la cheminée tant que le feu lui permit de lire et relire les pages du Journal de Gormadoc. Il avait ainsi l'impression de partager un peu le calvaire de son ami. Quand le feu ne fut plus que braises et que le froid le saisit, il se glissa sous la couette aux côtés de Gormadoc. Sa température était si élevée qu'il eut l'impression d'approcher une de ces chaufferettes que sa mère glissait dans le lit quand il était enfant.

Slendas essuya à nouveau le front et le torse de son ami. Il sentait la peau brûlante à travers le tissu humide. La fraîcheur de l'eau sembla le soulager car il soupira. Mais son souffle mit plusieurs secondes à reprendre, qui parurent à Slendas le début d'une éternité. Il tapa vigoureusement sur la poitrine, qui se souleva à nouveau. La respiration reprit, rapide et haletante.

Slendas n'arrivait pas à dormir. Il guettait le souffle de Gormadoc, craignant à chaque inspiration que ce fût la dernière. Les ronflements de Fram troublaient le silence. D'autres, atténués, traversaient la cloison, venant de la chambre où les Chaumine dormaient. Malgré tout le silence l'accablait, parfois brisé par les craquements des braises dans la cheminée. Des lueurs incertaines meublaient cette pièce inconnue d'ombres mouvantes.

Les minutes s'étiraient, devenant des heures. Slendas, dans un demi-sommeil, imaginait Gormadoc terré sous la neige dans le froid et la solitude, avec le vacarme de la tempête au dehors. Ses songes étaient si réels qu'il en était oppressé et se réveilla en sursaut. Il se leva boire et remettre de l'eau fraîche dans la coupe dont il se servait pour Gormadoc. Le froid le saisit. Il sentait, sous la plante pourtant épaisse de ses pieds, la terre gelée.

Il retourna rapidement sous la couette. Gormadoc s'agitait et gémissait. Ses mouvements devenaient de plus en plus brusques. Slendas, inquiet, ralluma la chandelle et découvrit son ami, le visage crispé, animé de spasmes qui tordaient ses membres.

Affolé, il alla secouer Fram.

— Il va mourir ! Il est en train de mourir ! Oh, s'il vous plait, faites quelque chose !!!

L'Homme sortit brusquement du sommeil et se précipita auprès du lit. La situation lui fit froncer les sourcils. Il saisit près de la cheminée un bout de bois qu'il glissa entre les dents de Gormadoc et rejeta l'épaisse couette qui le couvrait.

— Non, ce n'est pas si dramatique. Ce sont des convulsions dues à la fièvre. Mon neveu, quand il était nourrisson, en avait fréquemment dès qu'il était malade. Il faut faire baisser sa température et elles cesseront... J'espère...

En effet, au bout de quelques minutes, Gormadoc se détendit et, sans pour cela reprendre connaissance, tomba dans un sommeil plus paisible. A eux deux, ils le lavèrent entièrement de l'écume qui blanchissait ses lèvres et des sueurs froides qui l'avait trempé. Ils lui passèrent une chemise propre de Slendas. Cette toilette, à la lueur tremblante de la chandelle, avait quelque chose de macabre qui frappa l'Homme autant que le Hobbit.

Frigorifié, Slendas se réfugia à nouveau sous la couette. Fram, que le sommeil avait quitté, s'assit sur un coin du lit, enveloppé de sa couverture. Ils restèrent silencieux un long moment, chacun perdu dans ses pensées, surveillant Gormadoc du coin de l'œil.

— Vous avez un neveu, avez-vous dit ? demanda Slendas. Quel âge a-t-il ?

— Un petit-neveu, en fait ! Bryta vient d'avoir six ans. C'est le premier enfant de Fréaláf, le fils de ma demi-sœur Hild. Il est adorable, toujours souriant. On l'a surnommé Léofa, qui signifie *le bien-aimé* dans notre langue. Malgré son jeune âge, il a le cœur sur la main et veut toujours aider les autres. Je l'aime beaucoup.

— Et vous, vous n'avez pas d'enfant ?

— Non, je n'ai pas encore songé à une union. La vie de garnison n'est pas faite pour les couples et la vie y est difficile. De plus, la femme que j'aime ne m'est pas destinée.

— Vous êtes pourtant prince !

— Non. Je suis fils de Roi mais je ne suis pas prince. Ma mère n'est pas Reine.

Il resta silencieux un moment, plongé dans ses pensées.

« Mon père le Roi Gram est resté veuf très longtemps après la mort de la Reine Hildwyn. Il s'occupait beaucoup du royaume et peu de l'éducation de ses enfants Helm et Hild. L'âge venant, il s'est remarié avec une jeune femme de la petite noblesse rurale de l'Ouestfolde. Ma mère, après ma naissance, est restée auprès du vieux Roi et j'ai été élevé par mes grand-parents. Quand mon père est mort, ma mère a obtenu que je sois intégré dans les Cadets de la Première Eored. Je suis parti à Edoras, accompagné de mon grand-père. »

Ses yeux gris pétillaient à ce souvenir.

« Ah, ami Hobbit, peux-tu imaginer ma fierté et mon allégresse quand j'ai vu au loin les toits dorés de Meluseld ! J'allais rejoindre mon frère le Roi Helm, apprendre le métier des armes... J'avais seize ans, la prairie sous les sabots de mon cheval et l'avenir me paraissait merveilleux ! »

Il se tut. La chandelle était éteinte et la lueur des braises découpait sa silhouette massive assise au pied du lit, mais laissait son visage dans l'ombre. Le silence, troublé par la respiration rauque du malade, habitait la pièce et incitait aux confidences.

« Helm a toujours été affable avec moi, mais je ne pense pas que le mot *frère* lui soit jamais venu à l'esprit quand il me voyait. Il m'a néanmoins traité comme ses fils et son neveu, et je suis devenu Cavalier de la Marche. Mes rapports avec Hama et Haleth restaient assez distants, mais Fréalaf et moi avions beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Quand Helm l'envoya sur les Marches Occidentales, il y a quatre ans, pour contrôler la Trouée et la vallée de l'Adorn, je suis parti avec lui. Je connaissais bien, pour y avoir passé mon enfance, les contreforts des Montagnes-Blanches et les problèmes du Pays-de-Dun. »

Il soupira « Et voilà pourquoi je n'épouserai jamais celle qui occupe mes pensées. Je suis Capitaine d'une Eored, commandant la forteresse d'Aglarond, mais je resterai toujours Fram Wallason, rien d'autre. »

Sa tête était inclinée. Il resta silencieux un long moment et Slendas n'osait poser d'autres questions. Fram reprit seul le cours de ses pensées.

« Et aujourd'hui, je ne suis qu'un fuyard. J'ai abandonné les miens dans la peine. Je ne sais même pas si Helm a reçu les messages que je lui ai fait porter par mes hommes avant le passage du *Gwathló*. Peut-être croit-il que j'ai déserté, que j'ai fui devant le danger... »

Il s'agitait sur le lit, sa voix avait quitté le registre du murmure pour celui de l'exclamation. « Tu comprends, ami Hobbit, pourquoi il est très important pour moi de joindre les Dúnedain d'Arnor et de revenir au Riddermark avec des renforts ! »

Il se tut. On ne distinguait qu'à peine la lueur des braises. Il se leva, mit une bûche dans l'âtre et tenta de faire repartir le feu en soufflant sur les tisons presque éteints. Le rougeoiement éclairait son visage fermé, tendu.

Quand la flambée eut reprit, il retourna sur le lit. Gormadoc avait bougé et Slendas tentait de lui faire boire la potion, qu'il avalait instinctivement par petites gorgées. Il semblait un peu moins fébrile, plus calme.

Quand il fut réinstallé sur les oreillers, Slendas remonta la couette sur ses épaules. Malgré le feu, l'air était glacial dans la maison.

Slendas s'adossa aussi aux oreillers. Ses yeux se fermaient malgré lui et il bailla à se décrocher la mâchoire.

— Dormons maintenant, suggéra Fram.

— Je... je ne pourrai pas. J'ai l'impression que si je reste éveillé à côté de lui, il ne lui arrivera rien...

— Bien, comme tu veux. Parlons donc... Raconte-moi la vie d'un jeune Hobbit de la paisible Comté !

— Mais je ne suis pas si jeune que vous semblez le croire ! Dans deux ans, j'atteindrai ma majorité et vous avez à peine trois ans de plus que moi.

— Pardon, maître Slendas ! dit Fram en souriant. Votre petite taille me fait souvent prendre les Hobbits pour plus jeunes qu'ils ne sont.

— Pas de mal, Messire ! Et il est vrai que ma vie, bien calme en comparaison de la vôtre, ne m'a peut-être pas fait mûrir très vite. Maître Boulot, notre père, possède de nombreuses terres dans le pays Touque. Dawdlas, mon frère aîné, l'aide dans la gestion du domaine. Bulkas et moi... vivons agréablement.

— Tu connais Gormadoc depuis l'enfance ?

— Oui et non. J'ai six ans de plus que lui et il était surtout ami avec Bulkas quand nous étions enfants. Ils sont du même âge et quand Gormadoc vivait aux Grands-Smials, ils étaient toujours ensemble. J'étais souvent chargé de les surveiller et leur éviter de faire trop de bêtises. Enfin... pour être franc, nous en faisions de nombreuses, à nous trois !

Les souvenirs de leurs sottises le fit sourire et il jeta un coup d'œil mélancolique sur Gormadoc.

« Puis il est parti vivre dans une autre famille et je ne l'ai revu qu'à l'automne dernier. Notre complicité a repris de plus belle et nous sommes inséparables depuis le début de l'hiver. »

Il s'interrompit, semblant chercher quelque chose à rajouter.

« En fait, je n'ai pas grand chose à dire de ma vie. Facile et monotone. C'est pourquoi, quand Ferumbras a parlé de vous trouver un guide, j'ai sauté sur l'occasion. Je croyais que ce serait une agréable promenade d'hiver et une belle aventure. Je m'étais trompé et j'ai appris beaucoup sur moi-même depuis quelques jours... »

Il se tut, songeant aux difficultés de leur première étape, durant laquelle il avait bien failli renoncer et se coucher dans la neige. Honteux de sa faiblesse, il sourit timidement à Fram qui lui emmêla les boucles, dans un geste dont il avait pris rapidement l'habitude.

Gormadoc bougea et prononça quelques mots incompréhensibles. Quand Slendas le souleva pour le faire boire, il ouvrit les yeux. Pour la première fois depuis qu'ils l'avaient trouvé dans la neige, son regard était lucide. Il sourit, but un bol entier, murmura merci et se rendormit aussitôt. Sa respiration était plus ample et calme.

Devisant tranquillement sur leurs pays, leurs façons de vivre et leurs coutumes, ils atteignirent cette heure d'avant l'aube, la plus froide et la plus longue. Celle où l'espérance de voir enfin poindre le jour se fait plus irrésistible, mais en même temps plus incertaine.

Cette heure où les corps las se laissent aller le plus facilement vers le sommeil, ou le trépas.

Quand la clarté blafarde de l'aube commença à éclairer la pièce, Slendas s'était assoupi, la tête sur l'épaule de Gormadoc. Fram ronflait, roulé en boule dans sa couverture, sur le pied du lit.

Gormadoc, les yeux ouverts et un léger sourire aux lèvres, les regardait dormir.

Chapitre 18

LA FERME DES CHAUMINE

Quand Madame Chaumine se leva, elle trouva les trois hôtes endormis sur le lit. Le malade respirait calmement et son visage ne présentait plus cette rougeur fiévreuse de la veille.

Le bruit qu'elle fit en rallumant le feu les tira du sommeil. L'Homme se proposa pour aller chercher l'eau. Il sortit, balançant les deux grandes seilles que Primerose avait tant de mal à porter à deux mains. Il avait sur l'épaule la gaffe qui lui servirait à briser la glace à la surface du puits, pour descendre les seaux. La nuit avait été si froide que l'épaisseur devait en être importante.

Elle se pencha sur Gormadoc et posa la main sur son front.

— Il semble que tu ailles bien mieux ce matin ! Bienvenue donc chez les Chaumine !

— La nuit a été longue, ajouta Slendas qui était en train de s'habiller derrière le rideau de lit, mais je crois aussi que tu es tiré d'affaire.

— Je me sens fatigué, mais ça va, dit Gormadoc d'une voix claire bien que peu assurée. Par contre, je ne sais pas où je suis ni comment je suis arrivé ici ! Que fais-tu là, Slendas ? Et qui est cet Homme que j'ai vu endormi sur le lit ce matin ? Mes derniers souvenirs remontent à ma tentative de rejoindre la Route, après la tempête...

— Ton ami te racontera tout cela plus tard. Pour l'instant, bois ceci, ordonna-t-elle en lui tendant un bol contenant du bouillon qu'elle venait de faire réchauffer. Et bois tout ! Je veux qu'il soit vide quand je reviendrai.

Adossé à la pile d'oreillers, tenant le bol de son bras valide, il avala la boisson chaude et revigorante à petites gorgées en écoutant Slendas lui raconter comment ils l'avaient retrouvé. Il lui présenta Fram qui revenait avec les baquets d'eau. Gormadoc le considéra avec surprise.

— Voici Fram, un Homme que je dois mener jusqu'à Long-Cleeve pour qu'il rencontre Bandobras. Messire Fram est le frère du Roi du Rohan, très loin au sud du Chemin-Vert. Il a été envoyé par le Magicien Gandalf pour nous prévenir de l'invasion des Pirates d'Umbar. Il paraît qu'ils sont tout noirs avec un voile noué autour de la tête, et que Ceux-du-Pays-de-Dun sont aussi féroces que des Orques, et que les chevaux des Rohirrim sont si grands que nous pourrions passer dessous sans nous baisser, et...

Gormadoc et Fram éclatèrent de rire devant son air exalté.

— Du calme, ami Slendas ! Ne lui dévoile pas tout sinon je n'aurai plus rien à raconter. De plus, il risque de me prendre pour un menteur !

Le Hobbit serra les lèvres d'un air offensé, ce qui redoubla leur hilarité.

— Ah ! Que cela fait du bien de rire avec des amis, s'exclama Gormadoc. J'avais presque oublié ce plaisir !

— Votre état ne prêtait pas à rire cette nuit, en effet... Vous nous avez fait une grande peur, jeune Hobbit, et je suis vraiment surpris de voir que vous vous rétablissez aussi vite ! Vous compensez votre petite taille par une robustesse incontestable !

— Merci, mais je ne me sens pas franchement rétabli ! Je suis aussi faible qu'un nouveau-né et j'ai les idées encore confuses.

— On le serait à moins ! s'exclama Slendas. Je ne sais vraiment pas si j'aurais pu endurer ce que tu as vécu ces derniers jours.

Devant l'air interrogatif de Gormadoc, Slendas rougit et avoua d'où lui venait cette connaissance des tourments de son ami. « Hier, inquiet de savoir ce qu'il t'était arrivé depuis ton départ, je me suis permis de lire le Journal que j'ai trouvé dans ton sac... Tu aurais pu ne pas survivre à ta mésaventure ! »

Gormadoc se laissa aller en arrière et resta silencieux, le regard perdu sur les solives du plafond. Seule la crispation des mâchoires laissait à penser que les souvenirs des derniers jours lui étaient pénibles. Il inspira plusieurs fois, comme pour se mettre à parler, mais les mots n'arrivaient pas à franchir ses lèvres. Finalement, il poussa un profond soupir et, se forçant visiblement, il commença à relater son calvaire.

— J'ai bien cru, oui, que ma dernière heure était venue ! J'ai passé quatre jours affreux seul dans ce trou, malade comme un chien. Quand j'en suis enfin sorti, j'ai clopiné en suivant le cours du ruisseau. La cheville me faisait tant souffrir que je pouvais à peine m'appuyer dessus. J'ai bien essayé de me fabriquer une béquille avec une branche, mais elle s'enfonçait trop dans la neige. J'y ai alors fixé une raquette et j'ai ainsi pu avancer en boitillant, mon sac sur une épaule et la canne sous le bras...

Il parlait, les yeux fermés, adossé aux oreillers. Il s'adressait à lui-même plus qu'aux autres, revivant l'accablement et le renoncement contre lesquels il avait lutté, retrouvant la rage qui l'avait poussé à continuer, pas après pas.

« J'ai cru renoncer dix fois et me laisser aller, m'allonger sur la neige et dormir pour oublier ma souffrance... Mais je savais que si je m'arrêtais, je ne trouverais jamais la force de repartir... Je m'obligeais à faire un pas, puis encore un autre... Je fixais un arbre en me persuadant que je pouvais l'atteindre, puis un autre un peu plus loin... Je pensais à ce vieux berger que j'ai rencontré... Je pensais à Ferumbras qui aurait été trop heureux d'apprendre ma disparition... J'étais presque à bout quand j'ai vu les fumées s'élever au loin, et cela m'a donné le courage d'avancer encore un peu. Je me souviens d'avoir vu la Route bordée d'arbres et des gens qui menaient un attelage. Après, je ne sais plus ! »

— C'était nous ! s'exclama Slendas. Nous t'avons vu tomber non loin de la route et nous t'avons amené ici, où Madame Chaumine nous a accueilli. C'était hier. Cette nuit, tu as été si mal que j'ai cru... que tu allais... mourir. Tu reviens de loin, tu sais !

— Merci ! Sans vous...

Des larmes lui venaient aux yeux et sa gorge serrée ne laissaient plus passer les mots. Primerose, revenant près du lit, coupa court à l'émotion.

— Allez ! Vous êtes vivant et en attendant votre complète guérison, buvez encore cette potion et dormez !

Elle récupéra le bol vide et remonta la couette, puis ferma les rideaux du lit pour que Gormadoc soit plus tranquille. Serein, il s'endormit presque aussitôt.

Fram et Slendas proposèrent leur aide aux fils Chaumine. Il fallait nettoyer l'étable et faire la traite matinale. Fram se débrouillait bien pour traire mais, comme les vaches étaient de petite taille, il avait du mal à se tenir courbé pour atteindre les pis. Il préféra s'occuper du fumier et mettre de la paille fraîche dans les râteliers.

Slendas, lui, n'arrivait pas à prendre le coup de main et, en désespoir de cause, laissa la place à Grummy. Vexé, il s'employa à porter les seaux pleins jusqu'à une tonne où le lait était entreposé. Le froid avait au moins l'avantage de faciliter sa conservation jusqu'à ce qu'il soit vendu à Hobbitebourg et Lézeau, ou que l'excédent soit transformé en fromage.

La matinée, coupée par un casse-croûte bienvenu, passa rapidement. A l'heure du déjeuner, Slendas avait les mains couvertes d'ampoules et les reins brisés. Même le jeune Chaumine, laissant de côté ses bougonnements habituels, plaisanta sur son dos voûté et ses gémissements.

Tout ce remue-ménage tira Gormadoc de son sommeil. On lui présenta les Chaumine, mais l'appel du repas fut plus fort que les civilités et tout le monde se retrouva attablé, sauf le malade à qui Primerose amena une écuelle au lit. Il mangea un peu mais, n'ayant avalé que du liquide depuis plusieurs jours, quelques bouchées suffirent à le rassasier. Il but un autre bol de la potion de Madame Chaumine, très fière que sa décoction d'herbes et d'écorces se soit avérée si efficace pour combattre la fièvre. Gormadoc la félicita longuement, comparant son remède à celui de son oncle Isembold le Guérisseur.

En début d'après-midi, chacun étant reparti aux divers travaux de la ferme, Gormadoc attira l'attention de Slendas sur ses préoccupations hygiéniques. Celui-ci l'aida à se lever mais, sitôt debout, il se sentit si faible qu'il dût se rallonger immédiatement. Madame Chaumine, à son habitude, prit les choses en main et bientôt le malade, malgré ses protestations de pudeur, était allongé dans un lit refait, lavé entièrement et vêtu de propre. Il s'endormit à nouveau.

Dans la soirée, Fram était en train de s'occuper du poney quand Slendas le rejoignit.

— Messire Fram, commença-t-il d'un air embarrassé, je voulais parler avec vous de notre départ...

— En effet, j'y songeais aussi. J'aimerais ne pas trop m'attarder, tu sais mon désir de rejoindre rapidement les Hauts-du-Nord !

— Oui, mais je ne peux pas abandonner Gormadoc !

Fram soupira. Il s'accroupit pour avoir le visage au niveau de celui de Slendas.

— Je comprends tes réticences et, si je suis capable de me rendre seul chez le frère du Thain, tu pourras rester ici.

— Oui, mais j'ai promis de vous guider jusqu'à Long-Cleeve et je ne peux pas vous abandonner !

L'Homme rit franchement en ébouriffant la tignasse du Hobbit, d'où sortaient des brins de paille récoltés dans ses travaux du matin.

— Il te faudra choisir ! Réfléchis et nous en reparlerons ce soir. Mais je pense, dans un cas comme dans l'autre, me mettre en route demain matin.

Quand le soleil disparut derrière un horizon flamboyant, promesse d'une belle journée pour le lendemain, ils se retrouvèrent assis devant la cheminée en compagnie de Gormadoc. Celui-ci, après une journée presque entièrement consacrée au sommeil, montrait une mine reposée et un teint frais — si l'on faisait exception des plaques rouges sur le front et le nez, dues au coup de soleil attrapé le premier jour. La fièvre avait complètement chuté. Son épaule le laissait en paix à la condition qu'il ne bouge pas trop, mais sa cheville restait douloureuse et il ne pouvait s'appuyer dessus. Primerose l'avait autorisé à sortir du lit et, avec l'aide de Slendas, il avait clopiné jusqu'à un fauteuil devant l'âtre.

Slendas lui raconta l'ambiance des Grands-Smials après son départ et le scepticisme de beaucoup concernant les causes de la mort du Thain. Pour la plupart des habitants de Bourg-de-Touque, il était mort de froid après être tombé par la fenêtre. Ferumbras avait pris fermement les rênes de la Thanerie et son empoignade avec Gormadoc tomberait sans doute rapidement dans l'oubli.

Gormadoc, lui, ne voyait pas les choses d'un œil aussi confiant. D'abord parce qu'il connaissait l'opiniâtreté de Ferumbras, ensuite parce que, vexé des soupçons d'incompétence dont il avait fait l'objet, il désirait plus que tout être lavé de cette accusation et pouvoir retourner aux Grands-Smials la tête haute. Seuls les Guérisseurs de la Comté pouvaient certifier publiquement qu'Isumbras avait été soigné dans les règles de l'art et que Gormadoc n'avait fait aucune erreur. Un revirement s'était produit chez lui et les quelques jours passés seul et malade avaient renforcé sa volonté de devenir Guérisseur. Il ne pouvait se permettre une réputation entachée d'incompétence avant même d'être reconnu comme tel !

— Je ne peux pas rattraper le messager de Bandobras, maintenant. Mais d'après ce que vous m'avez dit, il était sans doute venu informer le Thain des rumeurs de guerre dans le Sud. Rien à voir avec l'accident. Les mystérieuses traces ont trouvé leur explication, ajouta-t-

il en souriant à Fram, et je finis moi-même par douter de ce que j'ai vu. Si tout le monde veut qu'Isumbras soit tombé de sa fenêtre par accident, je ne pourrai rien démontrer de plus !

Ils restèrent un moment silencieux, avant que Gormadoc reprenne le fil de ses réflexions.

« Restent les problèmes dans lesquels je me suis fourré — ou plutôt ceux dans lesquels Ferumbras m'a fourré ! — et pour m'en sortir, il faut que je rejoigne absolument mon oncle Isembold. Je ne sais pas où il se trouve, je ne l'ai pas vu depuis les fêtes du Mitan. Peut-être à Longoulet... »

— Quant à moi, continua Fram, je dois poursuive vers le Nord. Il faut que je rencontre le plus vite possible les Dúnedain. Je désire plus que tout retourner rapidement vers les miens et, si je ne puis rallier des renforts, au moins lutterai-je jusqu'au bout aux côtés de mon Roi.

— J'ai promis de vous conduire à Bandobras mais je ne sais quoi faire, dit Slendas. Je voudrais tenir mes engagements envers vous, Messire Fram, mais je ne voudrais pas abandonner Gormadoc...

— De toute façon, je ne peux rester indéfiniment chez ces braves gens, encombrer leur lit et les troubler dans leurs travaux, ajouta Gormadoc. Maintenant que je suis remis, je pense que le mieux pour moi est de prendre pension à l'auberge de Lézeau, où je comptais d'ailleurs me rendre, et y attendre d'être suffisamment en forme pour rentrer à Longoulet, en compagnie d'autres voyageurs si l'occasion se présente. Ainsi, Slendas, puisque je serai en sécurité au Dragon-Vert, tu pourras continuer ta route avec Fram l'esprit tranquille.

— Oui... Mais te laisser seul à l'auberge...

— Seul ? Dans une auberge ! J'y serai comme un coq en pâte et, si ma mémoire est fiable, la bonne chère du Dragon-Vert devrait vite me remettre sur pied !

Madame Chaumine fut mise au courant des décisions prises. Elle trouva le départ de Gormadoc un peu précipité, mais l'auberge se trouvait à moins de deux miles de la ferme, à la sortie de Lézeau sur la route de Hobbitebourg, et le chemin serait vite fait. Chaudement couvert, le trajet était envisageable. Elle promit de venir lui rendre visite le vendredi suivant et lui prépara une pleine gourde de potion.

La soirée fut plaisante. Gormadoc s'assit avec eux à table et mangea un peu, bien que son appétit ne soit pas encore revenu au niveau de ce qui est honorable pour un Hobbit. Puis Gormadoc leur rapporta les légendes qu'Odet lui avait racontées. Fram confirma les récits des Royaumes Perdus, citant les noms des héros des temps anciens, narrant l'alliance des Peuples contre le Sorcier d'Angmar.

Primerose, intriguée par la camisole de laine et le caleçon de peau qu'elle avait trouvés sur Gormadoc, voulut savoir d'où ils venaient. Elle examina avec beaucoup d'attention les mailles du vêtement qu'elle avait lavé et plié avec soin, essayant de comprendre comment le fil de laine avait pu être ainsi emmêlé. Quand Gormadoc lui rapporta que les femmes de ces contrées lointaines se servaient de longues aiguilles de bois, elle se jura d'arriver à reproduire une telle merveille, si souple et moelleuse.

Les garçons s'intéressèrent à la raquette rescapée, s'en firent expliquer l'utilité. Gormadoc ne tarit pas d'éloges sur la facilité avec laquelle on pouvait marcher sur la neige. Malheureusement la deuxième était restée sur la prairie mais il suffisait de copier l'exemplaire restant, qu'il leur laissa bien volontiers, pour obtenir rapidement une paire utilisable.

Ils fredonnèrent des chansons de veillée et même le Père Chaumine ne se fit pas prier pour entonner un refrain, qui parlait de chasse et de pêche dans les ors d'*halimath*. Slendas sortit la version assagie d'un célèbre chants d'auberge, qui ne laissa pas dupe Madame Chaumine.

Fram, de sa voix de basse, leur fit entendre quelques stances du Lai D'Eorl et de sa Venue au Champ du Celebrant. La langue en était inintelligible pour les Hobbits mais les mots possédaient leur propre poésie qui se passait de sens.

Gormadoc tombait de sommeil et avait à nouveau les yeux brillants de fièvre quand Madame Chaumine se fâcha pour mettre fin à la soirée. Slendas, à peine la tête sur l'oreiller, s'endormit et rêva de chevaux blancs et d'Elfes vaillants aux longues lances.

Gormadoc, lui, marchait en songe dans la neige profonde, essayant en vain d'atteindre des ombres qui s'enfuyaient devant lui. Mais malgré sa détresse, il continuait à les poursuivre, petite silhouette noire sur l'immensité blanche.

Chapitre 19

RUMEUR

Ils quittèrent la ferme des Chaumine le lendemain matin. Fram avait chargé le traîneau en laissant au milieu une niche où Gormadoc se trouvait à demi-allongé, adossé à la toile qui avait servi à l'Homme de tente depuis son départ du Rohan. Le malade était soigneusement emmitouflé, un cache-nez autour du cou et une chaude couette offerte par Primerose l'enveloppait complètement. A ses pieds, elle avait déposé une brique brûlante entourée d'un linge.

Les sept Chaumine les regardèrent s'éloigner vers le nord avec de grands signes d'adieu. Le chemin, qui était l'accès principal à la ferme, les mènerait sur la route de Hobbitebourg à Lézeau. Le poney avançait bon train, soulevant de petites gerbes de neige à chaque pas. Fram le menait par la bride et Slendas suivait, bavardant avec Gormadoc confortablement installé entre les bagages. Le temps semblait vouloir se maintenir ensoleillé. Ayant rejoint la route à la sortie de Lézeau, ils tournèrent à gauche vers Hobbitebourg. L'auberge du Dragon-Vert se tenait à quelques furlongs, première maison à l'entrée du bourg.

C'était un corps de bâtiment imposant, tout en longueur avec deux ailes brèves qui délimitaient une vaste cour sur la route. La façade nord présentait un étage, mais qui se situait de plain-pied vers l'arrière, où se trouvaient des chambres : les portes et fenêtres rondes ouvraient donc au sud sur une grande terrasse gazonnée, comme s'il se fût agi d'un smial. Ainsi l'auberge offrait-elle un grand nombre de chambres et les Hobbits, qui n'aiment pas dormir aux étages, pouvaient-ils loger selon leurs goûts.

Le rez-de-chaussée était occupé par une grande salle commune, à la fois restaurant et taverne, toujours fort fréquentée car la bière y était notoirement fameuse. L'aile gauche offrait quelques dortoirs et l'aile droite abritait les écuries et les resserres, ainsi que les fenils.

Slendas partit en éclaireur dans l'auberge pour obtenir rapidement une chambre, laissant Fram extraire Gormadoc de son nid de couvertures. Quand il pénétra dans la grande salle, le bruit et l'air enfumé le saisirent. En comparaison du temps froid et pur de l'extérieur, l'atmosphère de l'auberge, chargée d'effluves de bière et d'herbe-à-pipe, prenait à la gorge. Deux grands cheminées, à chaque bout de la salle, entretenaient une chaleur étouffante. L'odeur de viande grillée flottait partout, éveillant la faim du Hobbit.

La presse était importante à cette heure de la journée, juste avant le déjeuner. Par ce temps très froid, tout le monde prenait son repas à l'abri et l'activité des bourgs se concentrait dans les auberges. Toutes les tables étaient occupées et un bataillon de serveurs approvisionnait les convives. Plusieurs marmitons s'activaient devant les foyers, tournant les broches ou piochant au fond de grandes marmites de quoi remplir les assiettes.

En louvoyant entre les tables, Slendas réussit à accéder au comptoir qui occupait toute la longueur au fond de la salle. Il dut patienter quelques minutes avant de pouvoir attirer l'attention du patron.

— Bonjour, cria-t-il pour se faire entendre malgré le brouhaha ambiant. Nous voudrions une chambre pour trois. Assez grande car l'un de nous est un Homme.

Cette surprenante demande amena le silence autour de lui. Les plus proches se retournaient pour voir le Hobbit qui voyageait en si singulière compagnie, tandis que la nouvelle passait de bouche à oreille pour parcourir la grande salle.

— Et d'où venez-vous avec cet Homme ? ne put s'empêcher de demander le vieil Hobbit juste à côté de lui

— De Bourg-de-Touque et...

Le brouhaha se transforma en cacophonie. Etonné de provoquer un tel émoi, Slendas dévisagea son voisin qui annonçait à voie forte alentours leur provenance.

— Alors, vous allez pouvoir nous raconter !

— Raconter quoi ? demanda Slendas dont la surprise grandissait.

— Et ben... le meurtre du Thain, bien sûr !

— Le... le *meurtre* !?! bégaya Slendas.

— Ben oui ! Un Touque de Long-Cleeve est passé il y a quelques jours. Il revenait des Grands-Smials et nous a dit que le Thain Isumbras avait été assassiné par un Brandebouc ! Vous nous raconterez ?

La stupeur laissa Slendas médusé. Il ouvrit la bouche pour contredire le vieil Hobbit, mais l'événement était connu de tous et il se sentait impuissant à réfuter une telle information dans le vacarme environnant.

— Euh... L'affaire n'est pas si simple, bafouilla-t-il. Mais, pour l'instant, il me faudrait une chambre. Mon... mon frère est malade et il lui faut un lit rapidement.

— Notre plus haute chambre est le dortoir qui se trouve au bout du bâtiment et personne ne l'occupe pour l'instant. Mais vous serez un peu loin de la salle...

— Très bien ! Cela nous convient parfaitement ! Mon frère a besoin de calme et nous y serons très bien.

— Gus va vous montrer le logement. Gus ! cria-t-il à la cantonade, arrive et vas mener ces gens au dortoir !

— Je vais informer mon frère, déclara Slendas... Que votre domestique nous rejoigne dehors.

Il quitta la salle le plus vite possible, malgré les curieux qui le retenaient par le bras pour obtenir des renseignements inédits. Il réussit à se dégager et sortit de l'auberge au moment où Fram allait y pénétrer, portant Gormadoc dans ses bras.

— Par là ! dit le Hobbit en l'entraînant à sa suite vers l'aile gauche. Et toi, Bulkas, couvre-toi bien, ajouta-t-il en remontant le cache-nez jusqu'aux yeux de Gormadoc, au moment où un jeune galopin s'approchait d'eux pour leur montrer le logement.

Fram ouvrit de grands yeux devant ce comportement étrange, mais ne dit rien. Par contre, des protestations sortirent de dessous le cache-nez, que Slendas fit mine de ne pas comprendre. « Et ne parle pas, Bulkas ! Tu sais bien que tu as mal à la gorge ! » Il appuya sa recommandation d'une oeillade péremptoire qui fit enfin taire Gormadoc.

Ils suivirent tous trois le jeune Hobbit, qui les mena à une grande chambre au plafond mansardé, suffisamment haute pour que Fram puisse se tenir debout dans presque toute la pièce. Huit lits occupaient les deux côtés, encadrant une grande cheminée, éteinte pour l'heure.

— J'vas vous chercher des bûches pour le feu, marmonna le valet.

Fram déposa Gormadoc sur un des lits et retourna chercher les bagages, accompagné du domestique. Dès qu'ils furent sortis, Gormadoc voulut obtenir des explications, mais Slendas le persuada de jouer les malades et de rester tourné vers le mur quand le valet reviendrait.

Quand ils se retrouvèrent tous les trois devant une belle flambée, Gormadoc, qui avait jusque là réfréné ses questions, se redressa d'un air contrarié.

— Maintenant, explique-toi, Slendas. Que signifie tout cela ?

— Je pense... qu'il vaut mieux que tu te nommes Boulot que Brandebouc, ici...

— Mais pourquoi ?

Slendas, embarrassé et ne sachant comment formuler la réponse, se plongea dans la contemplation du paysage au dehors. Gormadoc observait son dos, ses épaules voûtées, et sentit une sourde inquiétude lui nouer la gorge.

« Slendas ? répéta-t-il à voix basse et douce... Pourquoi ? »

L'interpellé se retourna enfin et s'assit sur le lit.

— Le messager de Bandobras est passé ici il y a quelques jours. Depuis, la rumeur court que... qu'Isumbras a été assassiné par un Brandebouc.

Gormadoc ne réagit pas, mais devint si blême que ses lèvres avaient la couleur du drap de grosse toile écrue sur lequel il était étendu. Seule la cicatrice récente qu'il portait au front tranchait en rouge sur son visage livide. Il fixait Slendas avec intensité tandis que sa raison prenait la mesure de l'information. Il essayait de deviner, derrière le regard gêné de son ami, les explications qu'il n'avait pas encore osé lui rapporter.

Slendas soutint cette épreuve quelques secondes, mais les traits de Gormadoc se chargeaient de tant de détresse qu'il détourna les yeux, incapable de le supporter. Il le regretta aussitôt et releva la tête pour apporter au réprouvé le réconfort muet de son regard, mais celui-ci fixait maintenant la fenêtre, l'air absent.

Ses joues blafardes s'empourprèrent brusquement et il ferma énergiquement les paupières, sans pour autant réussir à contenir les larmes qui lui montaient aux yeux. Elle roulèrent sur les plaques roses laissées par les brûlures du soleil, traçant des sillons brillants sur les joues émaciées avant de se perdre dans le cache-nez. Pas de sanglots, pas de cris, juste quelques larmes qui coulaient dans un silence pesant.

Ni Fram ni Slendas n'osaient le briser, témoins muets d'un désespoir qu'ils voyaient croître jusqu'aux limites du supportable.

Plusieurs minutes passèrent avant que Gormadoc ne réagisse. Il ouvrit les yeux, s'essuya avec la manche de sa veste et, sans quitter du regard le paysage enneigé, dit d'une voix blanche et cassée :

— Tu as bien fait. Je n'aurais pas pu endurer une telle accusation en public. Il vaut mieux m'en avoir informé immédiatement. Allez manger maintenant. Je resterai ici.

— Je ne veux pas te laisser...

— Si ! J'ai besoin d'être seul, de réfléchir... S'il vous plait... Revenez un peu plus tard.

Il regarda enfin Slendas, le visage grave. « Merci ». C'était un murmure, à peine audible.

Celui-ci se redressa avec un piètre sourire désolé et se dirigea vers la porte devant laquelle se tenait Fram.

Ils sortirent en silence, laissant Gormadoc seul, le regard perdu par la fenêtre.

Chapitre 20

JOURNAL DE GORMADOC -4-

J'ai ouvert ce Journal avec le besoin de déverser ma peine, mais je ne sais par où commencer... Pourquoi cette accusation m'a-t-elle tant atteint ? Parce qu'elle me déshonore ? Parce qu'elle me fait ressentir encore plus cruellement mon insignifiance ? Je ne sais ce qui me fait le plus souffrir.

Que l'on puisse penser que j'ai volontairement provoqué la mort d'Isumbras est si absurde ! Je ne comprends pas comment ce bruit a pu se répandre. Bien sûr ici, peu de gens me connaissent personnellement, mais l'idée elle-même n'a pas de sens !

Pourquoi alors la colporter, la propager ? Ils se doutent bien, ces benêts crédules, qu'il y a quelqu'un derrière le mot "assassin" ! Quelqu'un qui vit, qui pense, quelqu'un qui ne pourra pas se défendre face à ces calomnies.

Quelqu'un qui voit sa vie, son avenir s'effondrer pour satisfaire au plaisir des racontars d'auberge. Quel est le poids d'une réputation face aux « Vous avez entendu ! Il paraît que... » échangés en se délassant autour d'une chope ?

Rien... Je ne suis rien... Rien qu'un sujet de conversation pour meubler les beuveries d'hiver. Je suis devenu une "rumeur de comptoir" ! Mon honneur ne pèse rien pour tous ces Hobbits.

Je crois que ce qui me fait le plus souffrir, c'est l'idée que je devrai croiser leurs regards. A la pensée que, quand ils me dévisageront, je lirai dans leurs yeux une curiosité malsaine, un doute réprobateur, une répulsion mêlée de bonne conscience outragée, je me sens submergé par un sentiment d'humiliation qui me donne la nausée.

Tout à l'heure, quand Slendas m'a appris cette rumeur, je me suis senti bafoué comme jamais. Même quand Ferumbras, dans le feu de la colère, avait mis en doute mes capacités de guérisseur, la honte n'était pas si forte. J'étais en face de lui, moi-même suffisamment indigné pour riposter. J'aurais pu aller jusqu'à le frapper tant l'affront me rendait furieux.

Mais qu'avais-je fait moi aussi, vis à vis de lui, sinon lancer des rumeurs dont je n'étais pas certain ? J'ai agi exactement comme ce que je reproche aux autres. S'est-il senti, lui aussi, humilié par mes soupçons ? Sans doute ! Je comprends mieux sa fureur.

Pourtant il a réagi, lui, il a attaqué le problème de front, comme à son habitude.

Moi, je me suis dérobé pour ne pas avoir à subir le regard des autres. J'ai trouvé de bonnes raisons pour fuir et me réfugier chez ceux qui m'aiment. Et j'ai failli mourir de cette lâcheté. Sans Odet, sans Slendas et cet Homme, je ne serais aujourd'hui qu'un corps sans vie, gelé dans la neige.

J'ai eu de la chance, je ne suis que malade et blessé !

Aujourd'hui, devant cette autre humiliation, c'est encore pire. Je me sens dépossédé de moi-même. Je suis amoindri physiquement, mais aussi moralement. On me trimballe comme

un bagage encombrant, on me pose en cachette dans cette chambre, je suis obligé de taire mon nom...

Je ne suis plus rien... Rien qu'un fuyard qui n'ose même pas affronter l'opprobre pour défendre son honneur.

Un rat couard et blessé...

J'ai honte de ma faiblesse, mais j'ai envie de fuir encore, de partir pour ne pas m'exposer à l'humiliation, de me terrer en attendant...

En attendant quoi ?

Réfléchis, Gormadoc ! Cela t'avancera à quoi de te cacher dans le giron de Maman-Prunille, ou d'attendre qu'Isembold prenne ta défense ?

N'es-tu pas assez grand pour affronter seul cet avilissement ?

Es-tu encore un enfant pour attendre des autres qu'ils t'aident, qu'ils te consolent, qu'ils te protègent ?

Prends-toi en main ! Arrête de pleurer sur toi-même et agis !

Il est temps que tu deviennes adulte, Gormadoc !

Chapitre 21

A L'AUBERGE DU DRAGON-VERT

La cohue était toujours aussi importante dans la salle. Fram et Slendas trouvèrent néanmoins deux places en bout d'une longue table. Les autres convives, partagés entre l'envie de bavarder et la circonspection causée par l'air sévère de l'Homme, les laissèrent en paix au début du repas.

Ils parlèrent peu, chacun plongé dans ses préoccupations. Slendas songeait à la détresse de Gormadoc, essayant d'imaginer son désarroi devant cette opprobre injuste. Peu à peu, il percevait toutes les implications de cette infamie, l'humiliation de son ami face à une telle calomnie mais aussi la difficulté à démentir la rumeur. Les Hobbits sont gens paisibles mais volontiers cancaniers, et un tel événement ne pouvait qu'être colporté et commenté, sans discernement ni impartialité.

— Que vas-tu dire quand ces gens vont vaincre leur réserve et venir nous interroger ? demanda Fram en montrant du menton la salle alentour, où tous les observaient.

— Je ne sais pas... Sont-ils même prêts à entendre autre chose que cette nouvelle extraordinaire ? Il n'y a pas de meurtre dans la Comté, Messire Fram, et les pires délits que nos Shiriffes ont à punir sont des vols de légumes ou des bagarres d'ivrognes. Alors... tuer le Thain ! L'événement dont ils se gargarisent depuis une semaine est trop invraisemblable pour qu'il ne soit pas raconté dans tous les smials, de Grand-Cave à Châteaubouc ! Il faudrait rien moins qu'une proclamation officielle de Ferumbras pour arriver à couper court aux ragots. Et encore... !

— Et la fera-t-il ?

— Je ne sais pas... La conversation que nous avions eu avant de partir de Bourg-de-Touque m'a amené à réfléchir sur lui. Il est coléreux mais honnête au fond, je pense. Si on lui démontre que Gormadoc n'est pour rien dans la mort de son père, peut-être passera-t-il par dessus le ressentiment ancien qu'il a envers lui... Mais rien n'est clair dans cette histoire. La mort d'Isumbras est mystérieuse, mais est-elle pour autant énigmatique ? Et ce temps effroyable qui bloque tout le monde empêche de réunir les Maîtres-Guérisseurs qui pourraient disculper Gormadoc ! Rien n'est simple...

Le petit vieux du comptoir fut le premier à oser les aborder. Il arriva avec trois chopes de bière et tira un tabouret en bout de table pour s'asseoir entre eux.

— Bienvenue à Lèzeau, mes amis. La route n'a pas été trop dure ?

— Si, répondit Slendas en soupirant devant cette intrusion. Beaucoup de neige et de vent ces derniers jours.

— Y a beaucoup de neige à Bourg-de-Touque ? demanda le vieux, pensant amener finement la conversation sur le sujet qui l'intéressait.

— Oui, comme partout. Même loin au sud, ajouta-t-il avec un mouvement de tête vers Fram.

Mais le vieux ne semblait pas décidé à abandonner son idée, fût-ce pour des nouvelles d'un Homme du Sud.

— Et alors, continua-t-il avec un sourire de connivence, que s'est-il passé exactement ?

— Pas de meurtre, je suis désolé de vous décevoir ! Le vieux Thain Isumbras est tombé par sa fenêtre et est mort de froid à la porte des Grands-Smials. Rien de plus. Et je me demande ce qu'on a pu vous raconter !

— Il paraît que Ferumbras a accusé le jeune Gormadoc Brandebouc d'avoir empoisonné son père...

— Quelle absurdité ! Il soignait sa goutte, c'est tout !

— Y a pas de fumée sans feu... C'est qu'il doit en savoir, des choses, le petit Brandebouc... Il est bien le neveu de Maître Isembold ? C'est marrant, quand même ! L'oncle soigne à Long-Cleeve et le neveu à Bourg-de-Touque...

— Isembold est à Long-Cleeve ? questionna Slendas soudain très intéressé.

— Depuis le début de ce foutu hiver, c'est du moins ce qu'a dit le Touque qui est passé la semaine dernière. Il y soigne le vieux Maître Alborgue, le Guérisseur des Touque qui souffre d'une mauvaise fièvre venue de l'Est. Y paraît que c'est une véritable épidémie, au Pays de Bouc ! Mais bon... Qu'est-ce que je disais... ? Ah oui, Isembold... ! C'est pas l'oncle qu'est mis en cause, c'est le neveu... Alors ? poursuivit-il d'un air curieux.

— Je crois, dit Slendas en se penchant vers le vieux sur un ton de confidence, je crois qu'on s'est moqué de vous ! Pourquoi un Brandebouc en voudrait-il au Thain ?... Hein ? insista-t-il devant le silence du vieux.

— Je sais pas, moi ! On a entendu dire...

— Alors si personne ne sait, si personne n'est sûr, continua Slendas en haussant la voix pour être entendu du plus grand nombre par dessus le brouhaha, pourquoi raconter ces mensonges invraisemblables ?

— Ben... Le Touque de Long-Cleeve disait que Ferumbras était furieux contre le jeune Brandebouc...

— Et alors ? Si on devait traiter d'assassins tous ceux contre lesquels Ferumbras a été furieux, les Shiriffes auraient bien du travail !

L'hilarité gagna l'assistance et on commença à railler l'irascibilité légendaire des frères Touque.

« Il ne suffit pas de la colère d'un Touque pour porter une pareille accusation ! poursuivit Slendas toujours aussi fort. C'est grave, quand même, d'accuser quelqu'un de *meurtre* ! Il faudrait un mobile, une enquête, des preuves ! »

La foule commentait ses paroles, les discussions devenaient houleuses de table en table. Slendas se leva carrément pour être entendu de toute la salle.

« On ne va pas quand même se laisser régenter par un Thain tyrannique ! Il suffirait que notre tête ne lui revienne pas pour se retrouver accusé de n'importe quoi ? Pas question, mes amis ! Nous sommes honnêtes et paisibles, ici, et aucun Hobbit n'en a jamais tué un autre ! »

Le vieux se leva et applaudit des deux mains, bientôt suivi par une grande partie de l'assistance. La foule dénigrait maintenant Ferumbras et son mauvais caractère notoire.

Slendas profita du remue-ménage produit par sa harangue pour s'éclipser, suivi de Fram. Arrivés dehors, il s'arrêta et poussa un énorme soupir.

— Ouf ! J'espère les avoir détournés de leurs commérages ! Mais je crains qu'il soit plus facile d'arrêter un torrent avec un petit caillou que de couper court à une calomnie !

— Maître Slendas, vous avez toute mon admiration ! Votre discours était habile et vous avez mené ces gens par le bout du nez ! Détourner ainsi leur humeur est digne des plus grands tribuns. Si vous ne savez quoi faire de votre vie, devenez Chef ! conclut-il avec une pointe d'ironie non dissimulée.

— J'y songerai, Messire, j'y songerai ! Le tout sera de trouver de quoi je pourrais bien devenir Chef ! répliqua Slendas en riant. En attendant, allons porter à... mon frère ce pain et ce fromage et voyons ce que nous allons faire.

Quand ils pénétrèrent dans la chambre, Gormadoc était toujours sur le lit, adossé à son sac, en train d'écrire dans son cahier vert. Il avait les yeux rougis mais paraissait calme et

résolu. Voyant la bonne humeur de ses compagnons, il ferma son Journal et attendit les explications.

Slendas lui fit un compte-rendu détaillé de ce qu'il avait appris, essayant de faire sourire son ami au récit de sa discussion avec le vieil Hobbit. Mais Gormadoc ne semblait pas perméable à l'humour. Le seul point qui le réjouit fut d'apprendre que son oncle Isembold se trouvait à Long-Cleeve.

— Bon, cela va dans le sens de mon dessein. J'ai bien réfléchi en votre absence. Je ne peux pas — je ne veux pas — rester ici. Je ne me sens pas capable de supporter les ragots et le mépris. Le seul endroit où je me sentirais en quiétude, c'est à Longoulet, mais je ne peux m'y rendre seul et c'est à l'opposé d'où vous vous rendez.

« Et puis... je ne veux plus fuir. C'est trop facile de faire circuler des calomnies quand les victimes se murent elles-même dans un silence piteux. Il faut que j'agisse, que je me défende, il faut que je prouve que ces rumeurs sont sans fondement. Je ne peux passer le reste de ma vie à me cacher, à traîner la honte d'une réputation souillée. Je veux devenir Guérisseur, je le sais maintenant. Mais l'estime et la confiance des autres sont indispensables pour pouvoir soigner et aider. Je *dois* affronter les médisances et me laver de ces soupçons. »

La fougue de son propos avait coloré ses joues pâles et embrasé ses yeux. Il était penché vers eux, dans son désir de leur faire partager ses convictions toutes neuves.

« J'avais donc l'intention, si vous le voulez bien, d'aller avec vous jusqu'à Long-Cleeve. J'étais très bien installé ce matin et le poney n'aura pas de mal à tirer le traîneau. Je vais mieux et, en prenant régulièrement la potion de Madame Chaumine et en me couvrant bien, je ne devrais plus tomber malade. »

« Arrivé là-bas, je pourrai discuter avec Bandobras, lui expliquer ce qui s'est réellement passé. Il connaît son frère et sait qu'il est emporté et excessif dans ses colères. Quand j'étais petit et que Ferumbras passait sur moi sa mauvaise humeur, j'étais sûr de trouver chez lui consolation et soutien. Combien de fois a-t-il pris ma défense face à la hargne de son aîné ! »

« De plus, si Isembold est là-bas, j'aurai son aide et son témoignage pour me disculper. Lui pourra confirmer que la liqueur de colchique n'est pas en cause dans le malaise d'Isumbras. Il pourra peut-être même me donner des indications sur son mystérieux état. C'est à Long-Cleeve que je pourrai le mieux organiser ma défense. »

Il s'arrêta pour observer ses compagnons, haletant après son long plaidoyer.

« Qu'en dites-vous ? »

Ni l'un ni l'autre ne répondirent tout de suite. Slendas regardait le visage fatigué de Gormadoc, songeant que, deux jours plus tôt, ils l'avaient trouvé quasi-mourant dans la neige. Il avait remarquablement récupéré, mais son regard conservait un éclat fiévreux. De plus, avec une cheville blessée et un bras en écharpe, un voyage de près de quatre-vingt miles en plein hiver dans une Comté bloquée sous la neige, même confortablement installé dans un traîneau, risquait d'être très pénible, voire périlleux.

Le souvenir qu'il gardait de la première partie de leur voyage, pourtant plus courte, l'incitait à la prudence.

Fram, lui, tentait d'évaluer ses chances de continuer sa route rapidement malgré cette nouvelle difficulté. Depuis qu'il était arrivé dans la Comté, son avance était encore plus lente que dans les terres désertes qu'il avait traversées seul précédemment. Son désir de terminer cette mission et de retourner combattre parmi les siens, avec ou sans renforts, se faisait plus pressant de jour en jour.

Le sentiment de culpabilité, qui lui rongeait le cœur depuis qu'il avait battu en retraite devant les Orques, le poussait à maudire les contretemps successifs, tempêtes de neige ou états d'âme de son guide, qui le retardaient.

Voyant que sa proposition ne soulevait pas l'enthousiasme, Gormadoc soupira.

— Que faire, alors ?

— ... En effet, finit par dire Slendas, je comprends ta réticence à rester ici et je pense qu'effectivement, c'est à Long-Cleeve que tu serais le mieux. Nous n'avons pas d'autre solution que de t'emmener avec nous. Qu'en pensez-vous, Messire Fram ?

L'interpellé les regarda successivement, visiblement embarrassé. Après quelques secondes de réflexion, il se leva brusquement.

— Je pense, dit-il en soupirant, que nous aurons beaucoup de chance si le beau temps se maintient encore quelques jours. Sinon, le voyage risque d'être difficile. Très difficile ! Slendas, il nous faut des provisions et du fourrage pour un voyage d'au moins cinq jours. Occupe-t'en pendant que je me charge du poney et du traîneau. Il faudra que nous partions demain matin de très bonne heure.

Il finissait presque par regretter la solitude des semaines précédentes. Plusieurs jours de voyage avec un poney et un attelage de fortune, un malade invalide et un Hobbit aventureux mais inexpérimenté, risquaient d'être une des parties les plus éprouvantes de son long périple.

Chapitre 22

PLUIE ET VERGLAS

Le lendemain matin, ils ne partirent pas aussi tôt que Fram l'aurait voulu, et pas aussi discrètement que Slendas l'aurait souhaité. Une bonne partie des habitants de Lézeau se trouvaient dans la cour de l'auberge pour assister au départ de l'étrange équipage. Voyant la tournure que prenaient les évènements, Slendas conseilla à Gormadoc de rester dans la chambre jusqu'au dernier moment. Après tout, son "frère" n'était-il pas malade !

Fram attela Fanon au traîneau pendant que Slendas entassait les derniers bagages, laissant comme la veille une place au milieu. Le chargement était néanmoins beaucoup plus volumineux, et surmonté d'un énorme ballot de foin qui, s'il n'était pas bien lourd, donnait au véhicule un aspect ridiculement disproportionné. N'arrivant pas à loger tous les bagages sur le traîneau, Fram et Slendas durent prendre chacun un sac sur le dos, contenant leur ravitaillement.

La veille, l'après-midi avait été bien remplie. Pendant que Fram consolidait l'attelage, Slendas était parti à la recherche de vivres. L'amoindrissement des réserves commençait à se faire sentir et il dut payer au prix fort le peu de viande séchée qu'il trouva. Seul le pain ne faisait pas encore défaut et il en prit plusieurs grosses miches. Il avait ajouté un sac de pommes de terre et quelques pommes de la réserve d'hiver, ridées, mais saines et douces. Il ne résista pas au désir de compléter le chargement avec un tonnelet de bière. Au moins resterait-elle fraîche durant le voyage !

Il avait même réussi à convaincre l'aubergiste de lui vendre quatre des bannelles sur lesquelles il conservait les pommes dans son fruitier. Le Hobbit y avait fixé des cordelettes, dans l'intention de les reconvertir en raquettes. A la nuit tombée — de peur de s'attirer les quolibets des clients de l'auberge — il était sorti les essayer avec Fram. Le fou-rire avait gagné Gormadoc à les voir évoluer de manière aussi pataude. Il en avait tiré un bien-être prodigieux, n'ayant eu l'occasion de rire aussi pleinement depuis bien des jours. En fait, l'idée n'était pas mauvaise et les plateaux d'osier facilitaient vraiment la marche sur neige profonde.

Une longue discussion les avait ensuite occupés bien après le dîner — qu'ils s'étaient fait servir dans leur chambre — afin de savoir quel itinéraire ils prendraient pour se rendre dans le Quartier-Nord : le cheminement ordinaire leur faisait utiliser la chaussée charretière, qui empruntait la Route de l'Est sur une quinzaine de miles puis bifurquait vers le nord peu avant Lagrenouillère, franchissant l'Eau sur un gué constitué de très anciennes dalles de pierre. Il fallait ensuite vingt-cinq bons miles pour rejoindre Oatbarton, puis vingt autres pour contourner les Collines-du-Nord avant d'arriver à Long-Cleeve. Malgré le rythme convenable que leur permettait le poney, il ne fallait pas compter moins de quatre jours de voyage par ces routes enneigées.

Slendas proposa de raccourcir le trajet d'une journée en coupant plein nord à partir de Lézeau, en suivant la Petite Eau. Ils emprunteraient au début une piste bien tracée qui menait vers la forêt de Bindbale et servait aux fardiers pour le transport les grumes. Ensuite, une chaussée surélevée leur permettrait de traverser la vallée marécageuse du ruisseau, pour

rejoindre directement Oatbarton puis Long-Cleeve. Ils économiseraient ainsi une bonne quinzaine de miles.

Sur les assurances de Slendas, qui connaissait bien le chemin pour l'avoir souvent utilisé afin de se rendre à Roccreux où il avait de la parentèle, ils décidèrent de couper au plus court, l'autre avantage étant que cette route moins fréquentée assurerait à Gormadoc une discrétion bienvenue.

Quand ils sortirent le lendemain matin, un voile de nuages hauts, poussé par un vent d'ouest, envahissait le ciel rapidement. Fram, après avoir fixé les brancards du traîneau sur les flancs du poney, observa les nuées d'un air inquiet et pressa Slendas de terminer son arrimage. Quand tout fut prêt, il porta le malade emmitouflé jusqu'à la place qui lui avait été réservée au milieu des ballots. Le bonnet sur le front et le cache-col remonté jusqu'au nez, il avait peu de risque d'être reconnu, d'autant plus que son visage n'était pas familier aux habitants de Lézeau.

Slendas commençait à parler collation de mi-matinée quand ils partirent enfin. Ils prirent à gauche vers Hobbitebourg, longeant la Promenade de l'Etang plantée de peupliers défeuillés, ramures noires sur le gris du ciel. Arrivés à l'extrémité ouest du petit lac, ils franchirent le pont de bois rendu glissant par la neige, qui permettait de passer sur la rive nord en traversant le cours de l'Eau complètement gelé.

Dans le talus qui constituait la berge de l'Etang étaient aménagés plusieurs smials, anciens mais coquets. Ils dominaient le petit lac de leurs portes et fenêtres vivement colorées. Les jardins, si fleuris durant la belle saison, qui descendaient jusqu'au bord de l'étang lui aussi pris par les glaces, ne laissaient voir sous la neige que leurs haies soigneusement taillées. Là encore, leur équipage ne passa pas inaperçu et de nombreux Hobbits les suivirent du regard jusqu'à ce qu'ils commencent à remonter le cours de la Petite Eau.

Ce ruisseau, venu des hauteurs de la forêt de Bindbale, rejoignait la Grande Eau — qui, pour tous dans la Comté, était l'Eau tout court — en formant un étang sur la berge duquel le bourg de Lézeau s'était établi.

La piste était bien tracée, partant plein nord à travers les champs de céréale. Une grande partie du blé de la Comté venait des riches terres de la vallée de l'Eau et de la Petite Eau ; la meilleure orge poussait ici, aux dires des habitants de Hobbitebourg. Mais d'autres parties de la Comté revendiquaient cet honneur et la controverse, qui occupait les discussions d'auberge depuis que les Hobbits appréciaient la bière, n'était pas prête d'être réglée !

Ils avaient laissé la Colline derrière eux mais n'apercevraient la forêt qu'en début d'après-midi. Slendas pensait atteindre dans la soirée une clairière où un camp de charbonniers et de bûcherons s'installait d'habitude pour l'hiver ; ils y trouveraient abri et feu pour la nuit. Pour le moment, leur progression était aisée. Le traîneau glissait sur la neige damée par plusieurs passages. Le poney marchait d'un bon pas, ne semblant pas trouver la charge trop lourde. Ils avaient repris leurs places de la veille, Fram en tête guidant Fanon, Slendas suivait derrière en devisant avec Gormadoc.

Après une courte pause pour le déjeuner, ils poursuivirent leur chemin sous un ciel de plus en plus sombre. Le voile nuageux qui cachait le soleil dans la matinée s'était transformé en un plafond bas et gris, poussé par un fort vent d'ouest. Le plus surprenant était de voir défiler rapidement les nuages, alors qu'au sol l'air glacial restait immobile. Les premières gouttes de pluie les surprirent en vue de l'orée du bois.

— De la pluie maintenant ! s'exclama Slendas. Comment peut-il pleuvoir avec ce froid ?

— Le vent d'ouest doit amener de l'air plus doux venu de la Grande Mer, suggéra Gormadoc. Il va sans doute se remettre à neiger d'ici peu...

Mais la pluie persista.

En traversant l'air très froid au niveau du sol, elle gelait instantanément et commença à recouvrir les buissons, la neige et même leurs vêtements d'une pellicule de givre qui s'épaississait à vue d'œil. En peu de temps, le paysage se retrouva figé dans une gangue

scintillante qui enrobait chaque brindille, chaque feuille sèche, transformant le paysage en un décor pétrifié.

Les marcheurs subissaient le même sort. La pluie mouillait les vêtements, cinglait les visages au point que la peau devenait insensible, coulait dans les bottes en filets réfrigérants. La glace recouvrait leurs capuchons et leurs épaules, alourdissait les sacs qu'ils portaient sur le dos.

Gormadoc, immobile à l'arrière du traîneau, se retrouva bientôt craquant de givre. L'eau s'accumulait au fond du chariot, trempait les bagages et gelait. Il avait l'impression d'être couché dans une glacière. Il s'efforça tant bien que mal de recouvrir le traîneau avec la bâche qui avait servi de tente à Fram, pour essayer de se protéger du verglas qui le pétrifiait dans une gangue gelée.

Ils pénétrèrent enfin dans la forêt de Bindbale ; elle occupait un massif granitique émergeant des terres arables, qui dominait les vallées de l'Eau et de la Petite Eau. La piste montait un peu en lacets avant d'en franchir la lisière, puis continuait sous les grands arbres. Ils apprécièrent le couvert des branches, même si la protection contre la pluie, qui tombait drue maintenant, était médiocre.

Au bout d'une demi-heure, les branches au dessus d'eux s'étaient entourées d'un épais manchon de glace. Les plus grosses avaient doublé de diamètre et les plus petites cassaient sous ce poids supplémentaire. Il devenait dangereux de marcher sous les arbres. Régulièrement, un craquement sinistre les obligeait à lever la tête pour vérifier si une branche n'allait pas leur tomber dessus, au risque de les blesser. Une s'était déjà abattue sur Fanon qui avait pris le galop, embarquant le traîneau qui avait failli verser.

Par prudence, ils quittèrent le couvert des arbres et essayèrent de longer la lisière. La neige avait durci, recouverte elle aussi d'une pellicule de glace qui, tantôt supportait leur poids mais se révélait traîtreusement glissante, tantôt cédait brutalement sous leurs pieds et les faisaient trébucher. Slendas, grâce à sa petite stature, rencontrait beaucoup moins de problèmes que Fram, dont le quintal s'accommodait mal de ce sol instable. Après plusieurs chutes, il fixa à ses bottes les raquettes conçues par Slendas et put ainsi avancer un peu moins difficilement.

Fanon avait aussi les plus grandes peines à avancer. Ses sabots, aussi larges fussent-ils pour un poney, s'enfonçaient à chaque pas et le pauvre animal devait lever haut les pattes pour progresser. Plusieurs fois, le traîneau versa. La neige, cédant sous un des patins, le déséquilibrait et le chargement basculait, faisant rouler Gormadoc dans la neige. La dernière chute l'avait fait tomber sur son épaule et il avait poussé un cri de douleur. Le bras était à nouveau luxé et Fram avait dû tirer dessus pour le remettre en place, plus facilement et moins douloureusement — heureusement — que la première fois.

La pluie s'était transformée en crachin verglaçant qui tombait sans discontinuer depuis deux grandes heures. Ils continuaient à progresser péniblement en dépit d'un vent en bourrasques qui rabattait sur eux la bruine glaciale.

Le paysage avait pris des allures fantomatiques, camaïeu de blanc et gris. Les arbres, à l'orée toute proche, s'étaient transformés en cascades de glace. Des pendeloques translucides étaient accrochées aux ramures, certaines s'allongeant jusqu'à toucher le sol, comme des étais de verre. Sur les branches les plus exposées au vent, les tourbillons avaient fait prendre aux chandelles de glace des formes tourmentées, certaines s'inclinant de biais ou en spirale alors que d'autres pendaient parfaitement verticales.

De temps à autre, un sabre de glace se décrochait et se brisait dans la chute avec un bruit cristallin, ou bien se plantait profondément dans la neige.

La pellicule gelée sur la neige était devenue assez épaisse pour qu'elle soutienne maintenant le poids de Fram chaussé des raquettes. Mais la surface était si glissante qu'ils avaient dû les recouvrir de bouts de tissu découpés dans une des couvertures que Fram avait récupéré des Dunmen. Ils en avaient également enveloppé les sabots de Fanon qui continuait

à avancer laborieusement. Même ainsi, il leur était difficile de marcher et les chutes étaient fréquentes.

Ils avançaient si lentement que l'espoir d'atteindre le camp des forestiers diminuait avec le déclin du jour. La pluie, heureusement, avait bien faibli mais le vent soufflait toujours autant. Il était beaucoup plus doux que les jours précédents, néanmoins les voyageurs étaient glacés jusqu'aux os dans leurs vêtements trempés.

La lumière s'était faite chiche sous le ciel sinistre quand ils s'arrêtèrent près d'un hallier.

— Sommes-nous loin de ces cabanes de charbonniers ? demanda Fram occupé à briser la glace qui enveloppait ses manches et ses épaules.

— Oui, je le crains, avoua Slendas. D'autant plus que, de la lisière où nous sommes, je ne sais trop comment repérer la clairière du campement qui se trouve dans la forêt. Nous risquons de le dépasser...

— Je propose donc de monter ma tente sous ces fourrés pendant qu'il reste encore un peu de lumière. Mouillés comme nous le sommes et avec le jour qui décline, il nous faut un abri pour la nuit !

Ils choisirent un emplacement abrité du vent par un bosquet touffu et commencèrent à décharger le traîneau pour installer leur bivouac.

Chapitre 23

BIVOUAC

La perspective de passer la nuit dans ces conditions démoralisait complètement Slendas. Il avait beaucoup souffert du froid toute la journée, surtout sous cette pluie verglaçante. Plus encore que durant la tempête qu'ils avaient subie avant d'arriver au Carrefour. Même bien couvert, il était frigorifié et les frissons continuels l'avaient épuisé plus encore que la difficulté de la marche. Il sentait son corps maigre tout contracté, même ses os lui paraissaient brisés par le gel.

L'espoir de passer la nuit dans une cabane bien chauffée l'avait soutenu jusque là. Mais l'idée de s'enrouler dans une couverture humide et de s'allonger sur la neige avec le piètre abri d'une toile entre lui, la pluie et le vent lui semblait insupportable. Il était réellement au bord des larmes mais sa fierté l'empêchait de montrer cette faiblesse, face à Fram dont ç'avait été les conditions de vie depuis plusieurs semaines et de Gormadoc qui avait passé plusieurs jours ainsi, malade et sans nourriture.

Ils aplanirent une surface que Fram délimita par une petite rigole creusée dans la neige et dressèrent la tente. C'était une bâche épaisse, posée sur des perches de bois qu'ils enfoncèrent dans la neige. La toile était enduite de graisse qui l'imperméabilisait un peu mais lui donnait une odeur rance fort désagréable. Les extrémités étaient fermées par des rabats que l'on pouvait fixer grâce à des liens. Une autre bâche, provenant aussi du fourniment des Dunmen, était étendue sur un matelas de feuilles mortes qu'ils avaient extirpé de sous la neige. L'abri sommaire ainsi constitué était suffisant pour deux Hommes mais la petite taille des Hobbits leur permettrait d'y loger à trois.

Fram dételа la ponette et lui donna une bonne brassée de fourrage après l'avoir bouchonnée avec vigueur. La pauvre bête avait bravement supporté la pluie verglaçante et la neige profonde, et appréciait visiblement la halte et l'abri sommaire du bosquet. Fram lui caressa le chanfrein en parlant à voix basse. Il coupa une pomme qu'il lui donna par quartiers, attendant que le poney lui souffle dans le cou pour tendre en riant le morceau suivant. Son affinité pour les chevaux avait créé des liens immédiats avec la petite ponette et elle lui obéissait spontanément. Slendas, qui avait toujours eu des rapports assez tendus avec les canassons, regardait cette connivence d'un œil soupçonneux.

Ils tentèrent d'allumer un feu, mais en vain. La mèche du briquet était humide et le bois mouillé. Slendas regardait d'un air désespéré le petit tas de bois dans lequel il avait placé ses derniers espoirs d'un peu de réconfort et il dut s'éloigner pour ne pas montrer les larmes qui lui montaient aux yeux, malgré ses efforts pour les contenir.

En désespoir de cause, alors que la faible lumière grise du jour s'assombrissait encore, ils s'installèrent tant bien que mal sous la toile pour manger des lanières de viande séchée, du pain et des pommes. Quand Slendas sortit son tonnelet de bière du fond du traîneau, Fram lui asséna une tape joyeuse dans le dos, qui lui coupa le souffle. Lui ne ressentait aucune joie et espérait seulement, dans l'abus de bière, trouver l'oubli du tourment glacial qui le désespérait tant.

Le repas froid avalé, ils s'enveloppèrent dans leurs couvertures et, serrés les uns contre les autres, tentèrent de se réchauffer en attendant la nuit. La pluie avait maintenant cessé mais le vent mugissait encore. Heureusement, protégée par les buissons alentours, la toile restait bien en place sur son armature de bois.

— Un soir, quelque part au milieu des collines du Cardolan, elle s'est envolée, leur raconta Fram. J'ai dû courir après pour la rattraper. Je me suis enroulé dedans pour dormir et le lendemain matin, j'étais couvert de neige !

— Comment avez-vous fait pour ne pas mourir gelé ? demanda Slendas qui ne cessait de frissonner.

— Oh, répondit Gormadoc, la neige protège assez bien du froid, j'ai pu le constater ! On grelotte continuellement, mais on survit si on est abrité du vent.

— C'est exact, confirma Fram. Mais les soirs où j'ai pu allumer un feu, je me sentais plus réchauffé rien qu'à voir les flammes !

— Ah ! Une bonne flambée ! gémit Slendas. Mais avec cette pluie, il faudrait rien moins qu'un dragon pour allumer un feu. Hélas, nous avons peu de chance d'en croiser un ici !

— Les dragons, c'est une affaire de famille chez moi, dit Fram en riant. Connaissez-vous l'histoire de Scatha-le-Ver ?

— Non, répondirent en cœur les deux Hobbits. Le seul Dragon qui soit célèbre dans la Comté, ajouta Slendas, c'est l'auberge où nous avons dormi hier soir !

— Alors, pour passer cette chaleureuse veillée, je vais vous raconter la légende de mon ancêtre Fram, fils de Frumgar, qui tua le dernier Grand Dragon d'*Ered-Mithrin*. C'est un récit qui fait partie de la Geste d'Eorl, un long chant qui n'a pas été traduit en Langage Commun. Elle raconte, entre autre, comment les Hommes de l'Eothéod ont quitté les rives de l'Anduin où ils étaient fixés depuis longtemps, pour remonter le grand fleuve jusqu'à sa source.

« A cette époque, le Roi-Sorcier venait de subir une totale défaite, pas très loin d'ici je crois, puisque c'est à Fornost qu'Eärnur de Gondor, Cirdan des Havres Gris et Glorfindel de Fondcombe vengèrent la mort du Roi Arvedui. »

« Le Pouvoir de l'Angmar étant abattu, le Roi de l'Eothéod, Frumgar-le-Colonisateur, conduisit son peuple vers le nord à la recherche de nouvelles terres. Ils chassèrent les derniers débris du peuple d'Angmar et occupèrent la grande plaine qui s'étend entre les contreforts des Monts-Brumeux, les hauteurs de l'Ered-Mithrin et la lisière septentrionale de la Forêt-Noire. »

« Les terres étaient fertiles et les grands espaces propices à nos hordes de chevaux. L'endroit était parfait, n'eût été le voisinage de créatures maléfiques échappées des ruines d'Angmar, qui attaquaient les hommes et pillaient nos villages. La pire d'entre elles était un dragon, un des derniers *Urulókë* qui vivait encore à l'ombre des pics de l'Ered-Mithrin. Il avait nom Scatha. »

« Après plusieurs années de lutte, le Roi Frumgar trouva la mort par la griffe et la dent du monstre et son corps ne fut reconnu, parmi ceux des combattants tués ce jour-là, que par la cruauté avec laquelle le Grand-Ver s'était acharné sur lui. »

« Son fils Fram jura de venger la mort de son père, disant qu'il ne prendrait le sceptre que s'il pouvait l'orner des griffes du dragon. Il partit seul, au grand désespoir de Dame Eolynd, son épouse, à qui il confia la régence en attendant que leur fils soit en âge de gouverner. »

« Il partit vers l'est en longeant le piémont et arriva après de nombreux jours devant la falaise où s'ouvrait l'antre du monstre. Il rendit la liberté à son cheval, l'envoyant vers la sécurité des grandes plaines, lui demandant de ne revenir qu'à son appel s'il sortait vainqueur de l'aventure. Car tels sont les hommes de mon peuple, qu'ils se préoccupent de leurs montures autant que d'eux-mêmes. »

« Vêtu d'un simple haubert et armé de sa seule épée, d'une dague et de son grand arc sur le dos, il entreprit l'escalade de la vertigineuse paroi. Car le Dragon avait niché son antre à trois cent pieds du sol, dans une grotte qui s'ouvrait à mi-hauteur d'une falaise verticale, où

aucun chemin ne menait. L'escalade fut longue et périlleuse et Fram pensa plusieurs fois s'écraser en contrebas. »

« Mais son désir de vengeance était si puissant qu'il parvint enfin sur l'aire rocheuse où s'ouvrait l'arche maudite. Des vapeurs fétides s'exhalaient de la sombre cavité, mais nul bruit n'indiquait si le monstre était au gîte. »

« Fram se glissa subrepticement à l'intérieur, longeant la paroi rocheuse dans l'obscurité la plus complète. Il s'enfonça jusqu'à perdre de vue la clarté de l'arche d'entrée. Il parvint enfin à une vaste salle dont il distinguait le volume grâce à la lueur rougeoyante émanant du Dragon lui-même, profondément endormi sur une couche dont on ne pouvait deviner la nature. »

« Chacun sait que la carapace des Dragons ne présente qu'un seul point faible, leur ventre mou et sans écaille. Mais le maléfique pouvoir de leurs yeux est sans parade. Celui qui croise le regard d'un Grand-Ver perd toute volonté et n'est plus qu'une proie pour la perversité du monstre. »

« Fram réfléchissait au moyen d'atteindre d'un trait puissant et précis le point vulnérable tout en restant hors de sa vue, quand un soupir ardent illumina la caverne. Il n'eut que le temps de se réfugier dans une anfractuosité avant que le Dragon s'éveille et se traîne lourdement vers l'arche, dressé sur ses courtes pattes arrière, sa queue massive balayant le sol. Hélas, il tournait le dos à Fram qui banda son arc en vain. Le Ver, arrivé au bord de la falaise, s'élança dans le vide en déployant ses grandes ailes nervurées et s'envola lourdement vers le sud, sans doute en quête de nourriture. »

« Resté seul, Fram enflamma une branche de genévrier qui poussait à l'entrée et retourna explorer la tanière du monstre. La couche sur laquelle dormait le Dragon était constituée d'une accumulation de trésors pillés aux Hommes ainsi que de nombreux objets de fabrication Naine. »

« Les Gens de Durin avaient en effet commencé de coloniser les Solitudes à l'est de la Forêt-Noire, fuyant leurs mines au sud des Monts-Brumeux, où on dit que leur cupidité avait réveillé un monstre oublié, caché au plus profond d'une grotte inaccessible, dans les racines de la terre. Ils étaient pour l'heure installés au mont Erebor avec toutes les richesses qu'ils avaient pu sauver dans leur fuite, mais leur remontée s'était heurtée aux Hommes de l'Eothéod. Les plaines au nord-est de la Forêt-Noire étaient devenues terres litigieuses entre les Hommes et les Nains. Le Dragon, indifférent à ces conflits, pillait aussi bien les richesses des uns que celles des autres. »

« Fram eut la douleur de reconnaître, posés au sommet de l'amoncellement de trésors, l'épée de son père, dont la garde était tachée du sang royal ainsi que son heaume bosselé, terni par la flamme mais encore superbe. Il le saisit avec respect et s'en coiffa, puis glissa l'arme à son baudrier. Il allait poursuivre son exploration quand des bruits d'ailes l'alertèrent. »

« Il n'eut que le temps de retourner à l'arche et bander son grand arc avant que le Dragon n'approche de l'aire pour atterrir. Se faisant, il se redressa, battant vigoureusement des ailes, les énormes pattes en avant pour se poser au sol, le ventre hideux exposé à l'entrée de la grotte. La flèche de Fram vola vers l'endroit non protégé d'écailles et pénétra profondément dans le ventre du monstre. »

« Celui-ci poussa un cri horrible et s'effondra sur l'aire rocheuse. La douleur et la colère le rendaient fou de rage et il se précipita vers la petite silhouette au seuil de son antre, essayant de le consumer d'un jet de flammes. Fram se réfugia à l'intérieur de la grotte, suivi par le Ver acharné à sa perte. Acculé au fond de la grande salle et prêt à faire payer chèrement sa vie, il fit face, les yeux abrités sous le heaume de Frumgar, l'épée de son père et la sienne face au monstre déchaîné. »

« Mais la flèche faisait son œuvre. Fram, voyant le Dragon perdre ses forces en même temps que son sang, se précipita sous les pattes dressées au dessus de lui et, taillant des deux bras, réussit à infliger au Ver de nouvelles blessures dans la zone vulnérable. Il se trouvait, entre ses pattes, à l'abri du souffle ardent mais ne dut sa survie qu'à la rage avec laquelle il

assénait ses coups d'épée des deux bras, de taille et d'estoc, si bien qu'il était couvert du sang du dragon. Il sentait le vénéneux fluide couler sur le casque et le haubert, brûler ses mains qui n'en serraient pas moins les armes, jusqu'à ce que le monstre s'écroule sans vie sur sa couche de trésors. »

« On dit chez nous que, quand Scatha s'effondra sur le sol de la caverne, nul Homme à part le grand Túrin Turambar ne pouvait s'enorgueillir d'un tel exploit. Eärendil le Béni, le Demi-Elfe, avait lui aussi vaincu un Grand-Ver, mais la puissance des Valar guidait son bras. C'est pourquoi le Peuple de la Marche honore le nom de Fram-Tueur-de-Dragon. »

Il se tut un instant avant d'ajouter : « C'est pourquoi je me dois d'honorer le nom que je porte. Nul ne doit pouvoir dire au Riddermark que Fram Wallason, fils de Gram, n'a pas lutté jusqu'au bout pour défendre son Roi et sa terre. »

Slendas s'agita, visiblement mal à l'aise, avant de dire :

— Je suis désolé, Messire, de vous avoir entraîné sur ce chemin impraticable. Je vais être la cause d'un délai supplémentaire, alors que vous aviez si hâte de vous rendre dans le Nord !

— Moi aussi, je suis désolé ! ajouta Gormadoc. Je suis une entrave à votre rapidité et je me suis égoïstement imposé à vous. Je vous retarde !

— Allons, jeunes Hobbits, ne vous inquiétez pas ! Il est vrai que j'ai hâte de retourner parmi les miens, mais je suis parti depuis tant de semaines que quelques jours de plus ou de moins ne changeront pas le cours de cette guerre ! Mais dormons maintenant, nous partirons dès le lever du jour.

— Mais vous n'avez pas raconté la fin de l'histoire ! s'exclama Gormadoc. Qu'est-il arrivé ensuite au valeureux Fram ? Est-il revenu vers son peuple ?

— Cela fera l'objet d'une autre veillée. Les querelles de Fram avec les Gens de Durin nous mèneraient trop avant dans la nuit. Je vous raconterai cela un autre soir. Dormons, mes amis.

Ils s'allongèrent sur le sol, serrés les uns contre les autres sous l'abri de toile à peine assez large pour eux trois. Gormadoc était coincé entre Fram et Slendas, pouvant à peine bouger. Allongé sur le côté pour libérer son bras toujours en écharpe, il n'osait pas se retourner pour trouver une position plus confortable. Il craignait de réveiller Fram qui avait commencé à ronfler quelques minutes seulement après s'être enroulé dans sa couverture.

L'Homme avait quitté ses bottes, posées à côté de lui, et un fort fumet s'exhalait du cuir détrempé, mais aussi des pieds enveloppés de tissus raidis de crasse. Les bâches dégageaient aussi une forte odeur rance, ainsi que les couvertures dont ils étaient recouverts. Seule la douce couette dans laquelle Slendas était enroulé offrait à son nez offusqué une odeur propre et agréable. Il y enfouit son visage, autant pour profiter des effluves de savon que pour se protéger du froid qui commençait à le pénétrer.

A son côté, il sentait Slendas frissonner, recroquevillé sur lui-même dans une raideur figée. Gormadoc se redressa à demi quand il l'entendit claquer des dents.

— Ça va ? Tu n'as pas trop froid ?

Son ami ne répondit pas immédiatement, continuant de trembler de tout son corps. « Tout va bien, Slendas ? » insista-t-il.

Une petite voix gémissante sortit de dessous la couette.

— J'ai froid... j'ai si froid ! Je ne peux m'arrêter de grelotter.

— Essaie de te détendre. Tu trembles tant que tu vas t'épuiser rapidement. Tiens, serre-toi contre moi, que je puisse te couvrir de ma couverture...

— Le froid me brise les os. J'ai mal à l'intérieur. Si froid... si mal... Je ne pourrai jamais me réchauffer. Mes muscles, mes os sont glacés !

Gormadoc rabattit sur eux deux sa couverture et entoura son ami de ses bras, mais rien ne semblait pouvoir réchauffer le pauvre Hobbit, dont la maigreur n'offrait aucune protection naturelle contre la rigueur de la nuit. Ses vêtements humides augmentaient la sensation de froid et l'empêchaient de se réchauffer au contact de son voisin.

Inquiet de le voir quasi-hébété, Gormadoc entreprit de le frictionner énergiquement, sans amener de réconfort dans les membres pétrifiés de son ami. Le mouvement finit par réveiller Fram, qui se retourna en grognant vers eux.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Slendas a si froid qu'il m'inquiète. Il n'arrive pas à se réchauffer et il est à moitié inconscient.

— Voilà ce que c'est, de ne pas avoir de lard ! Trop chétif, ce gamin ! Mettons-le entre nous deux.

Gormadoc se glissa par dessus Slendas en essayant de ne pas faire bouger la toile de l'abri et poussa Slendas au milieu. Il l'enveloppèrent soigneusement dans la chaude couette de Madame Chaumine et se serrèrent contre lui. Fram passa ses deux bras autour du petit corps frissonnant du Hobbit, qui disparaissait presque contre la grande carcasse de l'Homme. Ils rajoutèrent sur lui leurs propres couvertures. Il fallut presque une heure avant que Slendas se réchauffe suffisamment pour cesser de trembler et s'assoupir enfin. Fram s'était rendormi depuis longtemps, serrant le Hobbit contre lui comme un petit enfant dans les bras de son père.

Ses ronflements empêchaient Gormadoc de trouver le sommeil. Il finit par s'endormir lui aussi, blotti contre Slendas dont il sentait le souffle irrégulier et haletant comme si, dans ses rêves, il continuait à grelotter.

C'est le froid encore qui le tira du sommeil. Le jour n'était pas encore levé. La couverture avait glissé et seule sa pelisse lui couvrait le dos. Fram continuait à ronfler consciencieusement, Slendas blotti entre ses grands bras.

Gormadoc se retourna, collant son dos contre Slendas qui lui sembla tout chaud. Il resserra encore sa couverture autour de lui, essayant de deviner si le jour allait bientôt se lever. La pluie continuait à tomber doucement et le vent secouait à peine la bâche qui leur servait de tente.

Au bruit lénifiant des gouttes, il se rendormit sans s'en rendre compte.

Chapitre 24

LA CHAUSSEE DE LA PETITE EAU

Le jour se levait quand Gormadoc ouvrit à nouveau les yeux. Une clarté glauque filtrait à travers la tente, lui permettant de discerner la silhouette de ses compagnons, toujours endormis l'un contre l'autre.

La pluie qui tombait encore doucement avait détrempé le sol, ainsi que la bâche sur laquelle ils étaient étendus. Sa couverture était mouillée mais la laine gardait néanmoins la chaleur de son corps. Il n'osait pas bouger, désireux de prolonger le bienheureux sommeil qui le tenait éloigné du sentiment désagréable de froid et d'humidité.

Le mouvement qu'il fit pour resserrer la couverture contre lui entraîna un filet d'eau qui coula dans son cou. Il poussa un petit gémissement et tira Fram de la somnolence dans laquelle il flottait également.

— Alors, bien dormi ? demanda celui-ci d'un air goguenard.

— Euh... pas vraiment ! Je suis mouillé et transi.

— Dormir dans une auberge est plus confortable ! Mais j'en ai trouvé bien peu entre le Rohan et la Comté. Il a bien fallu que je me contente de cette tente... On s'habitue à tout !

— Oui, je m'en étais rendu compte, coincé dans ce trou qui m'a servi de refuge durant quatre jours. Je n'aurais jamais cru pouvoir survivre ! On résiste à beaucoup plus qu'on ne pense...

— J'ai même réussi à survivre à cette horrible nuit ! grommela la voix de Slendas de dessous sa couette. J'étais persuadé me réveiller raide-mort ce matin !

— Tiens ! Notre glaçon est dégelé ! Bienvenu parmi nous en ce beau matin d'été, ami Slendas !

— Beau matin d'été... C'est une plaisanterie du Sud ? J'ai plutôt l'impression qu'il pleut toujours.

— Oui, mais la température s'est encore radoucie. La neige fond rapidement. Cela ne va pas faciliter notre avance aujourd'hui ! Pressons-nous de repartir.

Quand ils sortirent de dessous la tente, ce fut pour découvrir un paysage bien différent de la veille. Toute la glace qui avait recouvert les branches et le sol avait fondu. La neige elle-même, devenue lourde et molle, avait presque disparu des arbres qui se dressaient, noirs et sinistres, à la lisière toute proche. Les buissons à l'abri desquels ils avaient planté leur tente étaient maintenant tout dégarnis et des rigoles d'eau s'écoulaient, en creusant la neige, vers la vallée de la Petite Eau.

Fanon avait passé la nuit à l'abri sommaire d'un buisson et la neige piétinée avait fondu en détrempant la terre. Le poney avait les sabots dans une boue collante et ses fanons étaient entourés d'une coque de glaise. Le poil collé par la pluie, la crinière et la queue pitoyablement pendantes, la pauvre bête eut droit à un étrillage énergique avant que Fram installe le harnais. Ils replièrent les toiles et les couvertures mouillées et chargèrent le traîneau, en étendant la toile la plus épaisse sur le dessus.

Gormadoc, qui n'avait aucune envie de passer la journée confiné sous la bâche, proposa d'essayer de marcher. Madame Chaumine lui avait donné une paire de bottes en

remplacement de celle qu'il avait dû couper et il se sentait suffisamment vaillant pour suivre l'attelage, puisqu'il n'aurait pas à porter de sac.

Slendas avait enfilé tous les vêtements qu'il avait emmené, plus la rechange de Gormadoc qui lui avait prêté aussi la camisole de laine d'Odet et le caleçon de peau. Il avait maintenant la silhouette de son frère, ce qui les fit bien rire.

Ils partirent le plus tôt possible, désireux de gagner Oatbarton avant la nuit. Slendas estimait qu'ils avaient dû parcourir la veille une petite quinzaine de miles et il devait leur en rester autant pour atteindre le gros bourg, de l'autre côté de la large vallée marécageuse de la Petite Eau.

Ils continuèrent à longer la lisière vers le nord. La pluie qui tombait toujours accélérait la fonte. Ils pataugeaient dans une bouillasse glissante qui détrempait les bottes, mouillait les pantalons et rendait la marche difficile. Gormadoc appréciait particulièrement les guêtres que lui avait données Odet, qui évitaient à la gadoue de pénétrer dans ses bottes. Le redoux brutal rendait la neige très lourde, ce qui ne facilitait pas la glisse du traîneau. Fanon peinait à tirer la charge et dérapait elle-même dans ce bourbier qu'était devenu le chemin.

Slendas essayait de reconnaître le paysage, si transformé par la neige. La Petite Eau, sur leur droite, dessinait en temps ordinaire des méandres paresseux dans une vallée marécageuse, entre la forêt de Bindbale et les collines de Scary.

Une levée de terre, sur laquelle passait un chemin, permettait de traverser en toute sécurité les fondrières. Elle se présentait comme une digue assez basse, pavée de grandes dalles de pierre dont il restait encore quelques portions. Elle surplombait les marécages d'une dizaine de pieds dans ses passages les plus hauts et s'abaissait pour passer la Petite Eau sur un gué, dallé lui aussi. Le lit amont était demeuré en marais qui servait de gîte à une grande quantité de gibier d'eau, que les Hobbits venaient chasser à la fronde en été et en automne. Le lit aval s'était asséché considérablement après la construction de la digue et la Petite Eau continuait de couler en doux méandres dans un lit aux berges plus hautes, qui débordait rarement. Les riches terres alluviales ainsi asséchées accueillaient les cultures de céréales.

Cette antique Chaussée datait, selon la tradition Hobbite, du temps des Rois. On trouvait dans la Comté plusieurs restes d'ouvrages de cette époque, le mieux entretenu étant le pont du Brandevin lui-même. Mais un œil observateur pouvait distinguer, dans les dalles du gué de Budge, dans les restes de pavage sur la Route de l'Est ou sur la route d'Oatbarton, les traces des Routes Royales qui menaient, dit-on, de Norchâteau-le-Roy en direction des Royaumes du Sud, en traversant la Comté.

Pour l'heure, c'était vers cette Chaussée que se tournaient leurs espoirs et que Slendas avait du mal à repérer. Le chemin qu'ils auraient dû emprunter, qui passait par l'intérieur de la forêt, y menait naturellement. Mais le fait de suivre la lisière, et surtout cette neige qui camouflait le relief et les chemins, faussait ses repères. Même la Chaussée, qui aurait dû se voir aisément en travers de la vallée, semblait avalée par la neige qui avait effacé creux et crêtes.

Plusieurs fois, il eut l'impression de l'avoir trouvée, mais la butte s'avérait n'être qu'une congère qui s'affaissait sous son poids quand il partait en reconnaissance.

Vers la fin de la matinée, la pluie cessa et le soleil parvint enfin à percer timidement les nuages.

Gormadoc avait réussi à suivre péniblement le traîneau, heureux que le train soit si lent, mais gêné par la neige molle dans laquelle il s'enfonçait.

Fram et Slendas avaient chaussé leurs raquettes de fortune, qui s'avéraient très utiles pour eux qui ouvraient la route. Slendas marchait en tête, avec parfois quelques furlongs d'avance car son poids léger lui permettait de moins s'enfoncer. Fram suivait en menant Fanon par la bride. Le poney et l'Homme pataugeaient misérablement dans la gadoue et leur avance était très lente. Le traîneau menaçait parfois de verser et Fram devait alors soutenir la nacelle jusqu'à ce que les patins retrouvent un appui plus ferme.

Heureusement que Gormadoc arrivait à suivre à pieds, le traîneau ainsi allégé s'avérant quand même plus maniable. Le bras toujours en écharpe, il s'aidait d'un bâton pour assurer sa marche, souvent en déséquilibre à cause de la neige qui cédait sous ses pas. Il avait bandé fermement sa cheville et arrivait à clopiner derrière le traîneau en suivant les traces des patins.

Ils firent une pause rapide à la mi-journée. La monotonie du menu, pain, viande séchée et pommes, n'apportait guère de plaisir à prolonger le repas. Une bonne lampée de bière fut la bienvenue. Les rayons du soleil se faisaient plus généreux et les réchauffaient agréablement, mais ne faisaient qu'accélérer la fonte de la neige.

— Ce brusque redoux m'inquiète, dit Fram en observant les ruisselets qui ravinaient les congères en direction de la rivière. Il ne faudrait pas tarder à traverser cette vallée, sinon nous serons coincés dans ce marécage en pleine débâcle !

— Nous ne devons plus être loin de la Chaussée, maintenant, estima Slendas.

— J'espère... Combien nous reste-t-il avant le village où nous devons passer la nuit ?

— Quand nous franchirons la rivière, il restera environ sept miles.

L'Homme, debout à côté du Hobbit, observait avec lui l'horizon vers le nord-est.

— Je ne suis pas sûr que nous puissions y arriver avant la nuit... Prépare-toi, ami Slendas, à l'idée d'une autre nuit de bivouac !

L'air piteux du Hobbit en disait long sur son enthousiasme à passer une autre nuit dans la neige et le froid.

— Allez, courage, continuons !

Ils repartirent. L'avance était toujours aussi difficile et lente. Le début de l'après-midi passa avant que la voix joyeuse de Slendas n'allège enfin leur inquiétude croissante.

— Ça y est ! Je l'ai trouvée, c'est bien la Chaussée ! Venez !

Il avait pris un peu d'avance et il fallut aux deux autres encore quelques minutes avant d'arriver à un espace bien dégagé. Sur leur gauche, une large laie sortait de la forêt et se poursuivait vers la droite sur une crête neigeuse qui ondulait à travers la vallée.

Slendas, tout joyeux, en avait parcouru les premiers furlongs et revenait vers eux.

— C'est bien elle, enfin ! Je commençais à craindre de m'être fourvoyé ! Mais il faudra être prudents. La digue n'est pas très large et la neige a comblé les glacis. En allant en avant-garde, j'ai pris trop sur le côté et la congère s'est effondrée sous mon poids.

On voyait en effet la trace de ses pas qui aboutissaient à une petite avalanche. Il était couvert de neige, jusqu'au bonnet.

Les congères s'étaient réparties irrégulièrement le long de la digue, tantôt à droite, tantôt à gauche, plus ou moins longues, plus ou moins importantes, si bien que la ligne droite de la chaussée était brouillée par les sinuosités de la neige accumulée sur les côtés. Fram regardait avec inquiétude la crête, serpent neigeux dont il craignait les traîtrises. Si une congère s'était effondrée sous le poids de Slendas, qu'en serait-il pour lui, et encore plus pour l'attelage ?

Mais l'après-midi était déjà bien avancé et il leur fallait passer au plus vite ; si le redoux persistait encore, et c'était probable, la dégradation de la neige risquait de ne plus permettre de franchir la digue en confiance avant plusieurs jours.

Fram organisa leur passage de façon à assurer le plus possible leur sécurité. Il envoya Slendas en éclaireur, chaussé des raquettes, et lui-même suivait quelques pas derrière. Si la neige résistait au passage du petit Hobbit, puis de l'Homme bien plus lourd, on pouvait espérer que le poney et le traîneau, guidés par Gormadoc, pourraient passer sans risque.

Ils partirent donc dans cet ordre. Slendas, muni d'une grande perche, sondait la neige en essayant de rester sur la levée de terre. Plusieurs fois, le bâton s'enfonça plus profondément et le Hobbit déviait alors un peu pour retrouver l'axe de la digue. Fram suivait, lui aussi chaussé des raquettes, ses pas dans les traces de l'éclaireur, pesant de tout son poids pour tester à nouveau la résistance de la neige.

Bien lui en prit car il rencontra soudain une congère qui glissa à son passage et il se retrouva quelques pieds plus bas, couvert lui aussi de neige. Il eut par contre beaucoup de

mal à remonter sur la digue, la neige molle n'offrant aucun appui. Gormadoc, qui suivait derrière, guida Fanon un peu plus à droite et ils passèrent sans encombre.

Ils avaient parcouru environ un tiers de la chaussée et leurs traces sinueuses donnaient maintenant l'axe général de la digue. Ils avançaient plus rapidement et sûrement, quand Slendas s'arrêta brusquement.

Il restait immobile, pétrifié, et Fram, intrigué, avança jusqu'à lui. Il s'apprêtait à lancer une plaisanterie quand il se figea lui aussi.

Un loup, un grand loup blanc, se tenait face à eux, assis au milieu du chemin.

Chapitre 25

LE LOUP

Il ne bougeait pas, assis sur son arrière-train, les regardant de ses yeux jaunes, guettant leurs gestes. On le sentait tendu, attentif, mais il ne semblait pas prêt à bondir. C'était une bête énorme, mais certainement capable de réagir avec agilité et vivacité. Sa fourrure blanche, épaisse et abondante, montrait un animal bien nourri et en pleine santé.

Fram, tout doucement, glissa la main sous sa houppelande pour saisir la poignée de la dague qui ne quittait jamais sa ceinture. Il la tira lentement sans quitter des yeux le grand loup face à lui, à seulement une trentaine de pieds, oreilles dressées.

— Recule doucement, Slendas, et dis à Gormadoc de s'arrêter.

Slendas, fasciné par les yeux d'ambre, commença à s'éloigner de l'animal en marchant à reculons mais Gormadoc, les voyant arrêtés et ne distinguant rien de l'obstacle qui les bloquait, s'était déjà avancé avec le poney jusqu'à eux.

Quand Fanon sentit l'odeur du loup, elle s'immobilisa d'elle-même et voulut reculer précipitamment. Mais, bloquée par les brancards, elle se trouva coincée et prit peur. Ses yeux roulaient d'angoisse, elle hennit et tira sur la longe que tenait Gormadoc. Celui-ci, n'ayant toujours pas vu le loup, ne comprit pas cet affolement brutal et ne put prévenir le drame. Sans doute Fram serait-il parvenu à calmer et dominer la ponette, mais le Hobbit n'avait pas l'ascendant nécessaire.

Elle hennit à nouveau, se cabra et partit brusquement sur la gauche dans le but de faire demi-tour. Elle traîna Gormadoc toujours accroché à la longe, jusqu'à ce que la neige s'effondre sous ses sabots. Le poids du poney, du traîneau et du Hobbit déclencha une avalanche qui les entraîna en contrebas.

Gormadoc, emporté par la neige, lâcha la longe en criant. Il fut culbuté sur quelques pieds avant de s'arrêter à mi-pente, à moitié enseveli. La peur qu'il avait ressenti quelques jours plus tôt dans une situation identique ressurgit brusquement et il se débattit pour sortir de ce linceul glacé. Il se sentit saisi par sa pelisse et extirpé énergiquement.

Fram, voyant l'attelage et son conducteur emportés par l'avalanche, s'était précipité pour les secourir. Il laissa au passage sa dague à Slendas, seul face au loup qui ne bougeait toujours pas. Il repéra facilement le Hobbit dont le manteau émergeait de la neige et le ramena à l'air libre. Dès qu'il vit que tout allait bien pour Gormadoc, il se retourna vers le bas de la pente où l'attelage avait glissé.

Par miracle, le traîneau ne s'était pas renversé mais le poney avait chuté jusque dans le lit de la rivière. La glace, fragilisée par le redoux, avait cédé sous son poids et la ponette se débattait dans l'eau, coincée par son harnais. Le traîneau auquel elle était toujours attelée l'empêchait de retourner vers la berge. La glace cédait sous ses sabots à chaque fois qu'elle tentait de reprendre pied et les hennissements de la pauvre bête terrorisée résonnaient dans le calme de la vallée.

Fram se porta à son secours, approchant prudemment sur la glace encore solide. Il était presque parvenu à saisir le licol quand elle céda soudain et il se retrouva brusquement

immergé à côté du poney. L'eau glacée le fit crier puis lui coupa le souffle. Ses raquettes, qui l'avaient jusque là bien aidé, l'empêchaient maintenant de prendre pied au fond de la rivière pourtant peu profonde. L'une d'elle se décrocha rapidement, mais l'autre ne s'arracha que difficilement. Il parvint enfin, d'un coup de talon, à retrouver un appui ferme sur le fond et put se tenir debout, la tête et les épaules hors de l'eau. Il saisit finalement la longe de la ponette et, de la voix et du geste, réussit à la calmer suffisamment pour la mener vers la berge la plus proche, sur la rive qu'ils venaient de quitter.

Moitié marchant dans les fondrières où il s'enfonçait jusqu'à la taille, moitié nageant dans l'eau encombrée de glace, il finit par atteindre la neige ferme. Il commença à sortir de l'eau, guidant Fanon et le traîneau qui avait flotté derrière eux, mais ses forces le trahirent et il s'effondra.

Gormadoc avait vu Fram disparaître sous l'eau et reprendre pied quelques longues secondes plus tard. Voyant qu'il réussissait à ramener le poney vers la berge, il revint en arrière en longeant le bas de la digue et atteignit la rive juste pour aider l'Homme à remonter sur la berge.

Tétanisé par le froid, il put à peine sortir de l'eau avant de tomber à genoux, incapable de parler ou de bouger. Gormadoc dut le soutenir pour qu'il se remette sur pieds et fasse quelques pas afin de s'éloigner de la rive. Il s'écroula à nouveau au moment où Slendas les rejoignait.

Quand Fram lui avait mis la dague dans la main et l'avait laissé seul face au loup, il avait eu un instant de panique paralysante. Ses yeux restaient rivés à ceux de la bête, fasciné par leur éclat sauvage mais pourtant intelligent. Le loup semblait le narguer, sentant sa peur et en jouant.

Il bougea les oreilles au cri de Fram quand il tomba à l'eau mais resta assis sur son arrière-train, imperturbable.

Les éclats de voix de Fram, encourageant la ponette à sortir de l'eau, brisèrent le charme qui tenait Slendas lié au regard envoûtant. Brandissant la dague qui, pour lui, avait la taille d'une petite épée, il commença à reculer sans perdre le loup de vue. Cinquante pieds, soixante-dix, cent, il s'éloignait sans susciter de réaction.

Quand il se sentit plus rassuré par la distance et la passivité de la bête, il accéléra le pas, puis finit par tourner les talons et courir vers le bas de la digue, où Gormadoc soutenait Fram pour le sortir de l'eau. Il glissa la dague dans sa ceinture pour aider son ami à retourner l'Homme qui venait de tomber sans connaissance, face dans la neige.

C'est le moment que choisit le loup pour bouger. Il passa devant eux au petit trot, les dominant du haut de la Chaussée, sans leur accorder un regard. Arrivé au bout de la digue, il tourna à droite et s'éloigna vers le nord, longeant la lisière de la forêt. Il disparut rapidement à leurs regards.

Les deux Hobbits reportèrent toute leur attention vers Fram qui commençait à gémir en claquant des dents.

— Regarde s'il a des vêtements secs dans sa besace, suggéra Gormadoc. Il faut absolument lui enlever ceux-ci qui sont mouillés. Et amène les couvertures les plus sèches !

Pendant que Slendas fouillait dans le traîneau, dont le contenu était heureusement resté au sec, Gormadoc commença à déshabiller Fram. Slendas revint rapidement avec une des bâches sur laquelle ils firent rouler le grand corps pour l'isoler de la neige. Ils finirent de lui enlever ses vêtements trempés avant de l'étriller énergiquement avec une poignée de foin.

Quand il eut la peau rougie, ils lui enfilèrent, non sans difficultés, une chemise et des braies qu'il transportait dans son sac. Les effets avaient dû appartenir aux Dunmen que Fram avaient mis en fuite avant de s'emparer de leurs bagages, car la toile en était rude et la

propreté plus que douteuse. Mais ils avaient l'avantage d'être secs et épais. Ils enveloppèrent ensuite leur compagnon dans la chaude couette de Madame Chaumine.

Fram s'était laissé faire passivement, mais ses membres raidis et animés de tremblements n'avaient pas facilité l'habillage. Gormadoc lui enfonça son propre bonnet sur les cheveux mouillés et glissa les grandes mains dans ses moufles en peau de loup. Elles entraient à peine mais mettaient les doigts au chaud.

Ils lui enlevèrent ses belles bottes, les vidèrent de l'eau qu'elles contenaient, et ôtèrent les bandes de tissu qui lui entouraient les pieds. Le reste de la couverture déjà déchirée la veille fut sacrifié pour les lui envelopper. Ils glissèrent du foin sec dans les bottes mais ne purent les lui remettre.

Fram, que le bouchonnage et le changement de vêtements avait réconforté, les enfila lui-même avant de se relever, appuyé sur les deux Hobbits. Il continuait à grelotter mais put faire quelques pas avant de les remercier et de déclarer qu'il allait bien. Son visage bleui et marbré démentait un peu son optimisme, mais Gormadoc ne voyait pas quoi faire de mieux dans la situation où ils étaient.

Slendas, sur la suggestion de Fram, poursuivit son travail d'étrillage sur le pelage du poney, qui attendait piteusement un peu plus loin. A défaut d'avoir réchauffé les victimes de ce bain forcé, Slendas, lui, était en nage.

Le soleil s'apprêtait à disparaître derrière les arbres de la forêt quand Fram s'inquiéta de l'endroit où ils allaient passer la nuit.

— Il est trop tard pour retraverser la chaussée, dit Slendas. Nous avons deux possibilités : soit monter la tente ici, mais je crains le retour du loup et nous ne pourrons pas allumer de feu pour réchauffer Fram, soit suivre le chemin qui s'enfonce dans la forêt et qui mène au camp des forestiers. Nous y trouverons abri et feu. Mais pourrez-vous marcher un petit mile, Messire ?

— Oui, grâce à votre traitement de choc, je peux continuer. Et je dois avouer que la perspective d'une bonne flambée ne m'est pas désagréable et me soutiendra.

Il claquait toujours des dents mais paraissait revigoré.

— Bien. Allons-y rapidement. Il faudra aussi réconforter cette brave Fanon qui n'a pas dû apprécier son bain forcé !

Ils se remirent en route. Gormadoc menait le poney tandis que Slendas offrait son épaule à Fram qui ne semblait pas aussi vaillant qu'il voulait bien le dire.

Ils passèrent dans l'ombre des arbres quand les derniers rayons du soleil embrasaient la Chaussée, teintant la neige de reflets orangés. Leurs traces s'arrêtaient au milieu de la digue puis le chemin continuait vers l'est, vierge.

Chapitre 26

LE CAMP DES FORESTIERS

Après une demi-heure de marche, ils arrivèrent à la clairière où était installé le camp des forestiers. Non seulement il était désert, mais il n'avait visiblement pas été utilisé depuis l'an passé. Le poids de la neige avait fait s'effondrer les toits de chaume de plusieurs huttes et certains murs n'avaient pas résisté non plus. Le tout donnait une impression de désolation sinistre dans la lumière crépusculaire du sous-bois.

Slendas, qui espérait la joyeuse compagnie des bûcherons devant une cheminée ronflante, tira une mine si désappointée qu'elle en aurait été comique si leur situation avait prêté à rire. Fram lui-même, pourtant habitué aux rudes conditions de la vie militaire, poussa un soupir de consternation. Il avait visiblement du mal à tenir debout et grelottait continûment.

— Tout ce que je suggère tourne au fiasco, gémit Slendas. Qu'allons-nous faire maintenant ?

— Voyons si nous pouvons nous installer dans cette cabane, là-bas, proposa Gormadoc. Elle semble en meilleur état et seul un coin du toit est effondré.

Ils approchèrent de la cahute désignée par Gormadoc. C'était une construction assez sommaire, comme toutes les cabanes regroupées dans la clairière. Elle était constituée de poteaux plantés au sol dont l'intervalle était comblé par des mottes de terre mêlée à des fibres d'herbe séchée. La charpente, formée de longues branches de noisetier, était recouverte d'un toit de chaume dont les roseaux provenaient du marais proche.

Les murs étaient encore solides, la porte fermait et la grande partie du toit encore en place avait protégé tout un espace qui s'avéra sec et bien abrité. La chance voulut que ce fût le pan de mur où se situait la cheminée, un foyer conique de pierres grossièrement jointoyées dont le conduit montait jusqu'au toit. Ils dégagèrent le sol jusqu'à la limite de la neige et les deux Hobbits réussirent à convaincre Fram de s'allonger, enveloppé de toutes leurs couvertures, pendant qu'ils déchargeaient le traîneau.

Slendas transporta tout leur équipement et installa le bivouac, tandis que Gormadoc partait à la recherche de bois sec pour faire un feu. Son épaule allait mieux et lui permettait quelques mouvements, il arrivait même à se passer de son écharpe pour se servir un peu de son bras. Il trouva, abrité sous un appentis attenant à leur cabane, une réserve de bûches qu'il amena une par une à côté de la cheminée. Il eut même le plaisir de dénicher un sac de charbon de bois, qui devait être fabriqué sur place dans ces grands fourneaux dont on voyait encore l'emplacement dans un coin de la clairière.

Il put ainsi allumer facilement un feu, qui transforma leur humeur en un rien de temps. Le simple fait de regarder les flammes danser dans l'âtre et d'entendre le crépitement des braises leur fit voir la situation sous un jour bien moins sinistre.

Slendas ressortit bouchonner une nouvelle fois le poney, qu'ils avaient installé dans l'enceinte d'une ancienne cabane proche de la leur, dont il ne restait que les murs mais où la porte tenait encore. Il lui donna plusieurs brassées de foin, bien que l'énorme ballot qu'ils transportaient depuis Lézeau eût fort diminué. Il trouva un seau qu'il emplit de neige pour la

faire fondre devant le feu. Avant de revenir dans leur cabane, il ferma le plus soigneusement possible la petite porte constituée d'une claie de branchages. La nuit était tombée.

Gormadoc, avec l'aide de Fram, avait tendu leurs toiles depuis la charpente jusqu'au sol, isolant ainsi le coin habitable et leur permettant de sécher plus facilement. Slendas souleva un coin de bâche pour entrer et la chaleur confinée dans ce petit volume lui sauta au visage. Il enleva avec un plaisir non dissimulé son gros manteau qu'il mit à sécher avec les vêtements de Fram et tendit les mains vers l'âtre. Gormadoc avait déniché une petite marmite et il était en train d'éplucher les pommes de terre qu'ils transportaient depuis l'auberge sans pouvoir les faire cuire. Bouillies avec quelques lamelles de viande séchée, cela ferait un excellent repas, chaud et roboratif.

Fram s'était endormi, terrassé par son bain glacé. Ils restèrent silencieux un long moment, écoutant le chuintement des flammes, méditant sur leurs mésaventures des deux jours précédents.

— D'où sortait-il, ce loup ? finit par dire Gormadoc. Que faisait-il assis au milieu de la Chaussée ?

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais entendu parler de loups blancs dans la Comté ; les frontaliers aperçoivent parfois des meutes de loups gris qui descendent des Collines-du-Lointain durant les hivers les plus rigoureux, mais ils viennent rarement plus bas que les Landes-du-Nord. On aurait dit... qu'il nous attendait... qu'il voulait nous empêcher de passer...

Gormadoc ne répondit pas tout de suite, réfléchissant à ce que venait de suggérer Slendas.

— J'ai rencontré un frontalier qui a battu les Landes-du-Nord durant de nombreuses années et plus loin encore, jusqu'aux Terres-Glacées. Il m'a parlé de ces loups blancs. Il m'a dit aussi que rôdent encore des créatures maléfiques du Roi-Sorcier... Peut-être en est-ce une ? En tout cas, j'espère qu'il est reparti loin au Nord !

Il fut interrompu par des hennissements inquiets. Slendas prit le seau dont le contenu avait fondu et sortit pour porter l'eau au poney. Les hennissements se firent plus pressants, accompagnés de bruits de sabots et du tintement du seau qui tombait.

Slendas réapparut, aussi blanc que neige, si choqué qu'il n'arrivait pas à parler. Il remuait les lèvres mais aucun son n'en sortait.

Devant son air paniqué, Gormadoc se leva.

— Qu'y a-t-il ? Que t'est-il arrivé ?

— Le loup... Les loups, ils sont là !

— Le loup blanc ?

— Toute une meute ! Ils tournent autour de notre cabane !

La voix apeurée de Slendas tira Fram de son sommeil. Il se redressa, l'air égaré et titubant, mais retrouva sa lucidité au récit du Hobbit.

Il mit sur son dos son carquois et son arc, saisit sa grande épée et confia la dague à Slendas.

— Gormadoc, prenez une torche. Suivez-moi tous les deux, mais restez groupés.

Ils ouvrirent prudemment la porte et sortirent, tous les sens aux aguets. Fanon hennissait sans discontinuer et même les Hobbits, moins habitués aux chevaux que ne l'était Fram, sentaient sa terreur.

Le ciel était toujours dégagé et la lune, presque pleine, répandait sur la clairière une froide lumière bleutée.

Le grand loup blanc se tenait en pleine clarté, non loin d'eux. Le corps tendu, la croupe légèrement fléchie, il surveillait une meute de loups gris. Ils étaient une douzaine, plus petits et faméliques, à tourner autour des murs derrière lesquels Fanon s'affolait. Elle ruait maintenant contre la porte à claire-voix qui fermait son enclos. Ses hennissements résonnaient entre les murs écroulés et ne faisaient qu'accroître la fébrilité de ses assiégeants.

Devant la clarté de la torche que tenait Gormadoc, ils reculèrent un peu, sans pour cela abandonner le terrain.

— Restez là et tenez-les à distance. Je vais chercher le poney pour le mettre à l'abri avec nous. Je prends la torche. Gormadoc, allez en chercher une autre. Le feu les tiendra éloignés.

Il commença à longer le mur de la cabane, l'épée d'une main et la torche de l'autre, face aux loups qui surveillaient son mouvement. Les bêtes, en demi-cercle, le suivaient du regard.

Slendas, que Gormadoc avait laissé seul pour retourner chercher un autre bout de charpente qui pourrait servir de torche, se sentit tout à coup bien isolé et vulnérable. Il serra à deux mains la poignée de sa petite épée, gonfla le torse et essaya de se convaincre de son courage.

Le mouvement d'un loup, le contournant par la gauche à une trentaine de pieds, accéléra brusquement les battements de son cœur tandis que l'angoisse lui tordait le ventre. Une peur atavique le fit subitement transpirer, il sentait une sueur glacée l'inonder et des démangeaisons lui irriter le corps. Il ne trouvait aucune salive pour humecter sa langue et ses lèvres sèches, et à peine assez d'air pour emplir ses poumons oppressés.

Il tournait lentement sur lui-même, suivant des yeux le jeune loup gris tout en essayant de ne pas perdre de vue le reste de la meute. Il se demandait désespérément ce qu'il pourrait faire avec cette arme dont il ne s'était jamais servi, si l'envie prenait au fauve de l'attaquer. Fallait-il se servir de la pointe ou du tranchant? Arriverait-il même à bouger ses bras tétanisés par la peur ?

Le retour de Gormadoc, une torche enflammée dans chaque main, lui fit l'effet d'un renfort inespéré. Mais le soulagement fut de courte durée. Avant que Fram ait pu atteindre l'enclos, une ruade plus forte que les autres fit s'abattre la porte et Fanon se précipita au dehors. Dès qu'elle parut, le grand loup poussa un jappement et le cercle se referma sur la ponette terrorisée. Elle dut rapidement s'immobiliser, les pattes flageolantes, l'écume à la bouche, roulant des yeux affolés.

Fram tenta bien, par de grands mouvements de torche d'où jaillissaient des flammèches, de briser l'encerclement. Mais les loups, sentant cette proie à leur portée, ne se laissèrent pas impressionner. Le grand loup blanc s'interposa entre l'Homme et le poney. Babines retroussées par un grognement sourd, il se contentait de le tenir à distance pendant que la meute passait à l'attaque.

Un loup, puis deux, bondirent sur la ponette, l'un à la gorge et l'autre au jarret. Le premier ne réussit pas à assurer sa prise et, emporté par son élan, roula dans la neige. Le deuxième, plus petit, vif et agile, referma ses crocs sur une patte arrière. Les coups de sabot et les ruades ne purent lui faire lâcher prise.

Gormadoc entendit nettement, malgré les hennissements de douleur et les hurlements des loups brusquement excités par l'odeur du sang, le claquement sec de l'os brisé entre les mâchoires puissantes.

Le Rohirrim, avec un rugissement, tenta une folle percée pour venir en aide au poney, à grand renfort de coups d'épée et de mouvements de torche. Mais le loup blanc, sans chercher à l'attaquer, se contenta de le maintenir à distance en grondant. Le poil hérissé sur l'échine et la queue gonflée, les babines retroussées sur des crocs impressionnants, on eût dit un monstre surgi de l'enfer blanc.

Fram, conscient de son impuissance, hurla sa rage en agitant la torche. Le molosse, sans se laisser impressionner, tenait la proie au delà de tout secours.

Gormadoc, enivré par ce brutal déchaînement de violence, bouleversé par l'agonie de la brave bête et par leur impuissance, oublia toute prudence. Poussant de grands cris comme s'il pensait faire fuir la meute à la manière d'une troupe d'oies, il bondit aux côtés de Fram en gesticulant. Il faisait de grands moulinets avec la torche tenue par son bras valide, l'autre pointée comme une lance sur le loup le plus proche. Slendas suivit, maniant sa petite épée telle une faux.

Fram profita du recul de la meute devant cet assaut furieux pour remettre l'épée au fourreau et bander son grand arc. Une première flèche vola, atteignant le loup toujours agrippé à la patte de Fanon. Mortellement touché, il culbuta en lâchant prise. Le poney,

libéré, tenta d'échapper au cercle mortel. Il clopinait sur trois pattes ; la quatrième, secouée au rythme de ses pas, ne tenait plus que par un lambeau de chair.

Une deuxième flèche stoppa net un autre loup trop hardi, ou trop affamé pour rester prudent. Ses jappements d'agonie calmèrent un peu l'ardeur sanguinaire de la meute, qui se regroupa autour du meneur, toujours interposé entre la ponette et la cabane.

Fram encocha une autre flèche et abaissa lentement l'arc vers le grand loup blanc, à seulement quelques dizaines de pieds de lui. Celui-ci ne bougea pas, le regard hypnotique de ses yeux jaunes rivé à ceux de l'homme. Puis il amorça un demi-tour si soudain que la flèche le manqua de peu. Avant que Fram ait eu le temps de décocher un autre trait, le loup avait effacé en quelques bonds la distance le séparant de la ponette qui tentait de rejoindre le couvert des arbres.

Il lui sauta à l'encolure, enfonçant ses crocs dans la gorge pantelante. Trois autres loups se ruèrent à la curée tandis que les autres assaillaient Gormadoc et ses compagnons, les obligeant à refluer précipitamment vers la cabane.

Fram réussit à atteindre un autre fauve, sans pour cela parvenir à briser l'encerclement qui les maintenait éloignés du drame. N'eussent été les torches qu'ils agitaient face aux loups et la protection de leurs arrières qu'offrait le mur auquel ils étaient acculés, ils auraient subi le même sort que la pauvre Fanon.

Ses hennissements désespérés faiblissaient et la neige où elle gisait était noire sous la lumière froide de la lune.

Un jappement plaintif confirma à Fram qu'un de ses traits avait atteint un autre loup, mais son carquois ne contenait plus que trois flèches. Sous la protection des Hobbits qui continuaient à maintenir à distance les attaquants, il visa soigneusement, bandant au maximum l'arc pour atteindre l'autre côté de la clairière, d'où leur parvenaient d'horribles grognements. Il visait la ponette, qu'il devinait par dessus les corps des loups quand elle tentait de se redresser.

La flèche dut atteindre son but, ou bien les loups avaient fini par avoir raison de la vitalité de la pauvre Fanon. Un dernier spasme la secoua et ils purent voir, loin d'eux, les pattes rigides se dresser vers le ciel noir, puis la carcasse traînée sous le couvert des arbres.

Un long hurlement impératif invita les loups qui les assiégeaient à participer au festin. Ils disparurent dans l'ombre d'où provenaient grognements et bruits de chair broyée.

Chapitre 27

NUIT DE GARDE

Fram et les Hobbits contemplaient, hébétés, la clairière vide. Seules les traces noires sur la neige témoignaient du drame qui venait de se jouer. L'homme abaissa son arc, guettant l'obscurité. Les lueurs des torches dessinaient son visage crispé, allumant dans ses yeux des reflets sauvages. Slendas pleurait silencieusement, la main inutilement crispée sur la garde de son épée. Gormadoc tenta de lever haut les torches, bien que la lumière ne puisse atteindre l'autre lisière de la clairière. La soudaineté et la violence de l'événement ne lui avaient pas laissé le temps d'avoir peur, mais il sentait maintenant son bras trembler et ses jambes flageoler. Il dut s'adosser au mur derrière lui.

— Venez, rentrons.

— Mais on ne peut pas la laisser là-bas, comme ça ! s'exclama Slendas qui pourtant n'avait jamais ressenti trop d'affinité envers la ponette. Ils vont... ils vont la...

Les sanglots lui nouaient la gorge et sa voix rauque avait du mal à sortir. Fram posa la main sur l'épaule du Hobbit et le poussa doucement vers la cabane.

— Nous ne pouvons rien faire. Rentrons et barricadons la porte. Je ne pense pas qu'ils viennent nous attaquer, ils ont suffisamment de... enfin, ils vont pouvoir se rassasier tous. Mais soyons prudents. Ce loup blanc me semble d'une intelligence peu ordinaire !

Ils se replièrent à l'abri de la cabane et fermèrent soigneusement la porte. Le refuge n'était malgré tout pas impénétrable, le toit étant en partie effondré. Les loups devaient être en train de festoyer et il était peu probable qu'ils tentent de sauter le mur pour les attaquer à l'intérieur, mais Fram préféra garantir leur sécurité en établissant des tours de garde.

Slendas se proposa pour assurer le premier, affirmant qu'il ne pourrait de toute façon pas dormir. Ils rassemblèrent les débris de charpente dans le coin découvert de la cabane et, bien que le bois soit humide, ils réussirent à allumer un feu grâce aux brandons de la cheminée. Ils allèrent à trois chercher une nouvelle provision de bûches dans l'appentis pour pouvoir entretenir les deux foyers toute la nuit. Fram avait son arc prêt à tirer pour protéger les deux Hobbits, mais ils ne virent aucun loup. Seuls des grognements et des hurlements farouches leur parvenaient de l'autre côté de la clairière.

Ils laissèrent Slendas à l'extrémité ouverte de la cahute, devant le feu. Fram lui avait confié la dague ainsi que son cor pour les alerter en cas d'incursion. C'était un cor bien petit pour un si grand Homme. Ancien mais finement ouvragé, il était entièrement gravé de chevaux habilement ciselés et de runes indéchiffrables pour le Hobbit.

— Il me fut donné par mon frère Helm quand il me nomma Capitaine. Mon ancêtre Fram le ramena du trésor de Scatha-le-Ver. On dit qu'il a des vertus particulières. N'hésite pas à en sonner, ami Slendas, si un danger te menace. Nous accourrons à ton secours !

A peine rassuré par l'arme et la proche présence de ses compagnons, le Hobbit s'assit près du foyer tandis que les autres passaient derrière le mur de toile. Ils s'installèrent devant la cheminée où le feu continuait à pétiller allègrement sous la marmite. Les pommes de terre étaient cuites et dégageaient une odeur alléchante mais ils mangèrent sans appétit, juste pour se réchauffer. Gormadoc dut obliger Slendas à accepter l'écuelle qu'il lui porta.

Quand il revint à l'intérieur, le visage épuisé de Fram le frappa. Il avait les traits tirés, les yeux fiévreux et était à nouveau pris de tremblements incoercibles. Gormadoc lui proposa un peu de bière, qu'il refusa. Son bain glacé l'avait épuisé et, bien qu'habitué à l'horreur des batailles depuis plusieurs mois, la fin tragique de la petite ponette l'avait affecté. Son amour des chevaux lui avait fait apprécier la brave Fanon durant les quelques jours où il l'avait guidée, sur des chemins si difficiles.

Gormadoc lui assura qu'il prendrait le prochain tour de garde et le persuada de dormir quelques heures. Ils le réveilleraient si un danger se présentait. Fram ne discuta pas, s'enroula dans sa couverture près de l'âtre et se mit à ronfler presque aussitôt.

Le jeune Hobbit resta seul devant le feu, appréhendant de s'allonger et fermer les yeux. Les hennissements de la ponette résonnaient encore dans ses oreilles et il revoyait le regard si pénétrant du loup blanc. Il avait senti la terreur s'emparer de lui et il comprenait d'autant moins la brusque impulsion qui l'avait jeté en avant, seulement armé de torches, pour attaquer ce monstre dont chaque fibre de son être ressentait la menace. Il n'arrivait pas à se souvenir de ce qui l'avait poussé, seulement de la rage qui l'habitait devant tant de sauvagerie.

Il finit par s'allonger aussi et, bien qu'il pensât ne pas pouvoir trouver le sommeil, il s'endormit très rapidement.

Il lui semblait n'avoir sommeillé que quelques minutes quand Slendas le réveilla en le secouant doucement. Il lui fallut un certain temps pour retrouver ses esprits et le souvenir de leur situation. Slendas s'était accroupi devant la cheminée, visiblement transi.

— Tout est calme maintenant. Je les ai entendu festoyer un bon moment, mais maintenant ils ont dû partir car je n'entends plus rien. Il reste des bûches pour le feu, mais couvre-toi bien. La température a beaucoup baissé et il gèle à pierre fendre. Tiens, prends l'épée et le cor...

— Bon, j'y vais. Prends ma place, la couche est chaude.

Gormadoc enfila sa pelisse, son bonnet et ses moufles, s'enveloppa dans la grosse couverture que Slendas lui tendait et sortit.

Les toiles qu'ils avaient suspendues avaient permis de bien confiner leur abri et le froid extérieur lui parut d'autant plus vif. Il escalada un tas de gravats le long du mur et jeta un coup d'œil dans le camp. La lune allait bientôt disparaître derrière de faîte des arbres, mais éclairait encore suffisamment pour lui permettre de distinguer les alentours. Rien ne bougeait.

A peine rassuré néanmoins, il ajouta deux bûches dans le foyer et s'assit aussi près qu'il le put. Au bout de quelques minutes, il avait le visage en feu et le dos glacé. Il se tourna un peu, laissant la chaleur lui réchauffer le flanc droit, puis il changea de côté quand la brûlure devint insoutenable. La nécessité de se tourner régulièrement comme un rôti en broche était suffisante pour l'empêcher de s'endormir.

Il restait tendu, guettant les bruits de l'autre côté du mur, mais le silence oppressant n'était brisé que par le crépitement du feu. Une toux sèche et rauque retentissait parfois derrière la bâche, sans doute Fram.

Gormadoc leva les yeux vers le ciel. La lune avait disparu derrière l'horizon, rendant la nuit encore plus noire. Pas un nuage ne masquait les étoiles qui scintillaient dans l'air glacial. Il en avait rarement vu autant. Elles piquetaient la voûte céleste avec une netteté inhabituelle. Il passa un long moment à tenter de discerner celles qu'il connaissait, noyées dans une myriade d'autres rarement visibles, mais il ne reconnaissait rien. C'était comme si le ciel avait été celui d'une autre terre. C'était comme si ce voyage, entrepris sur un coup de tête après une brusque rupture dans le fil paisible de sa vie, l'avait amené loin de son univers habituel. Si loin qu'il se sentait complètement perdu, sans racines.

Il lui vint l'envie d'écrire. Il rentra. Ses deux compagnons étaient toujours étendus près du feu qui n'était plus que braises. Il rajouta des bûches et souffla jusqu'à ce que la flambée reprenne. Un accès de toux le fit se retourner.

Fram avait les yeux ouverts. Slendas était à nouveau blotti entre ses grands bras et dormait à poings fermés. Nul doute qu'il devait y trouver de la chaleur car l'Homme paraissait brûlant de fièvre. Sa respiration sifflante était difficile. Il était régulièrement secoué par des quintes de toux rauque qui le laissaient haletant mais il essayait néanmoins de ne pas réveiller le Hobbit endormi près de lui.

Il sourit à Gormadoc quand celui-ci lui proposa un gobelet d'eau et le remercia à voix basse. Il voulut se lever pour prendre son tour de garde mais Gormadoc le persuada de rester au chaud, l'assurant qu'il n'avait ni froid ni sommeil, et que le jour allait bientôt se lever.

Fram semblait si malade que Gormadoc lui proposa la potion de Madame Chaumine, dont il restait un demi-flacon. L'Homme en but une bonne lampée et s'étendit à nouveau, l'air si épuisé que Gormadoc se demanda s'il serait capable de se lever dans quelques heures. Il avait le souvenir récent de sa propre faiblesse quand il gisait, fiévreux, au fond de son trou. Se rappelant la soif inextinguible qui l'avait torturée, il posa à portée de Fram le gobelet plein d'eau et ressortit avec son cahier.

Il se rassit face au feu, emmitouflé dans sa couverture. Il leva à nouveau les yeux vers le ciel, cherchant l'inspiration dans les étoiles et, à la lueur tremblante des flammes, ouvrit son Journal sur une page blanche.

Chapitre 28

JOURNAL DE GORMADOC -5-

Forêt de Bindbale, le vingt-troisième de l'Après-Noël.

Je viens de relire ce que j'ai écris depuis le début de ce cahier. A peine deux semaines ont passé et il pourrait bien y avoir des années que j'y ai noté les premiers mots. Tant de choses se sont produites, tant de mésaventures me sont arrivées... Je me sens si différent ! C'est un autre Gormadoc qui essaie cette nuit de se souvenir du jeune Hobbit insouciant traçant les premières lignes de ce Journal.

J'ai côtoyé la mort de près et j'ai perçu la tentation apaisante de me laisser aller. J'ai senti l'impérieux appel de la vie, qui pousse à dépasser ses limites et ne jamais renoncer.

J'ai enduré la honte et le désespoir, au point d'avoir envie de disparaître d'une manière ou d'une autre pour ne pas les affronter. J'ai ressenti aussi l'aiguillon de la fierté qui incite à lutter pour l'honneur.

J'ai compris l'amitié et l'entraide, l'importance de la solidarité face à l'adversité. J'ai senti la force du groupe quand on est soi-même faible.

J'ai changé. Maman-Muguette dirait sans doute que j'ai un peu plus de plomb dans la tête... Sans doute ! Je me sens... vieilli.

Toutefois, le changement le plus surprenant s'est passé cette nuit. Je ne crois pas être pusillanime mais je me suis toujours efforcé de réagir logiquement et prudemment devant les obstacles. Les seules bagarres auxquelles j'ai participé remontent à ma petite adolescence et tenaient plus de la mêlée de chiots que de la bataille rangée. La seule arme dont je connaisse l'usage est la fronde.

Et pourtant, tout à l'heure face à cet ouragan de violence et de sauvagerie, j'ai tout oublié de ma prudence. Je me suis brusquement senti envahi par un sentiment de haine et une envie de frapper. Que cela soit périlleux ne m'a pas effleuré l'esprit. J'étais poussé hors de moi par le besoin d'attaquer, par la volonté impérieuse de... tuer.

Au point de risquer ma vie pour cela, sans crainte ni hésitation.

Au point d'avoir envie de frapper sans me poser de questions. Sans réfléchir.

Au point d'y trouver du plaisir.

C'est cette violence cachée en moi qui m'effraie. Je ne l'avais jamais soupçonnée. Est-elle dans la nature de tous les êtres vivants, poussant la chienne la plus fidèle à mordre pour protéger son petit, l'homme le plus paisible à prendre l'épée pour défendre les siens ? Le soldat à se battre dans l'exaltation contre le joug des conquérants ?

Cette frénésie pourrait-elle m'aveugler au point de perdre la raison et de courir au péril sans appréhension ? D'oublier toute compassion, de frapper l'ennemi à terre ou de tuer dans l'allégresse ?

Pourrait-elle aller jusqu'à me pousser au combat sans raison absolue ? M'inciter à me battre juste pour cette excitation que j'ai ressentie, pour le plaisir de me sentir hardi et invincible ?

En écoutant les récits de bataille et les légendes guerrières, je m'étais toujours demandé ce qui pouvait pousser les créatures vivantes — Hommes ou Hobbits, ou même les sages Elfes — à se jeter au devant du danger dans la jouissance et l'ivresse.

Cette nuit, j'ai compris. Et cela me fait peur.

Chapitre 29

SUR LA PISTE DU NORD

L'aurore fut splendide. Le soleil, avant même de se lever, embrasait le dessous de quelques écharpes nuageuses, dont les teintes mauves s'illuminaient de reflets dorés. La température était glaciale et le givre recouvrait les brindilles et les herbes folles qui avaient poussé sur le mur écroulé de leur abri.

Gormadoc se releva difficilement. Il était engourdi de froid et d'immobilité ; les doigts de sa main droite n'arrivaient pas à lâcher le fusain avec lequel il avait écrit tant ils étaient gelés. Le feu se réduisait à un impressionnant amas de braises et le tas de bûches avait disparu.

Il grimpa à nouveau sur les gravats pour observer la clairière. Depuis plusieurs heures qu'il montait la garde, aucun bruit ne lui était parvenu de l'extérieur. La clarté n'était pas suffisante pour distinguer la lisière opposée et le lieu du drame était encore dans une ombre épaisse. Il eut envie de sortir, mais l'idée de se retrouver face à la carcasse à moitié dévorée de Fanon le retint. Il jugea préférable d'attendre les autres.

Il franchit la cloison de bâches. Là aussi le feu n'était plus que braises mais il n'eut aucun mal à le relancer. Il mit de l'eau à chauffer dans la marmite et essaya de trouver le petit pochon de café qu'ils avaient emmené. Le bruit réveilla Slendas, toujours blotti contre Fram. L'Homme s'était assoupi depuis peu. Gormadoc l'avait entendu tousser puis, la potion faisant effet, il avait paru soulagé et apaisé. Il dormait profondément et le mouvement du Hobbit ne le réveilla même pas.

Gormadoc mit quelques grains de café dans l'eau bouillante. Cela ne vaudrait sans doute pas l'excellent breuvage que préparait Pâquerette, mais donnerait au moins du goût à l'eau chaude dont il avait bien besoin pour se réchauffer.

Slendas, qui était sorti quelques minutes, revint en baillant et accepta avec plaisir le gobelet que son ami lui tendait. L'odeur du café réussit là où le bruit avait échoué : Fram se réveilla enfin. Il paraissait épuisé et avait une mine épouvantable. Il but avec plaisir la décoction amère mais bien chaude et reprit une grosse gorgée de potion.

— Comment allez-vous, Messire Fram ? Etes-vous reposé ?

— Je crains que ce bain glacé m'ait rendu malade. Mais j'ai pu dormir grâce au remède de cette merveilleuse Madame Chaumine. Je vais aller mieux maintenant !

— J'ai également l'impression d'avoir dormi longtemps. Tu aurais pu me réveiller, Gormadoc...

— Cela a été, pour moi, ne vous inquiétez pas ! Mais il faudrait réfléchir à ce que nous allons faire.

Tous trois restèrent silencieux, plongés dans les souvenirs pénibles de la nuit.

— Il n'y a aucune trace des loups dehors, assura Slendas. Mais comment allons-nous faire sans... enfin... sans poney ?

— Pouvons-nous arriver à Oatbarton avant la nuit ?

— Sans doute, si nous n'avons pas de contretemps ! Mais que se passera-t-il si nous sommes retardés ou si nous rencontrons... un problème ?

— Si nous devons passer une autre nuit de bivouac, ce qui est sur le traîneau nous est indispensable, déclara Fram. Il vaut mieux le conserver. Je le tirerai.

— Mais il est très lourd ! Et...

— Et quoi ? Je l'ai traîné sur des centaines de miles, je peux le faire encore ! Et vous pousserez si besoin. Nous l'allègerons au maximum et tout ira bien. Mais, avant toutes choses, allons voir dehors.

Fram se leva péniblement et dut s'appuyer au mur avant de faire quelques pas titubants. Puis il empoigna son épée et, suivi de Gormadoc tenant la dague et de Slendas armé d'un gourdin, ils ouvrirent prudemment la porte donnant sur la clairière.

Ils ne remarquèrent aucun mouvement. La lumière était maintenant suffisante pour discerner les sous-bois et nulle part ils ne virent trace des loups. Ils pouvaient apercevoir une masse sombre en lisière des arbres mais ils n'eurent pas le cœur de s'approcher de ce qui devait être les restes de la ponette.

Ils firent quelques pas dans la clairière. La neige fondante de la veille avait gelé durant la nuit et s'était recouverte d'une couche de glace qui craquait sous leurs pas. Heureusement d'ailleurs, sinon il leur aurait fallu marcher sur une patinoire !

Parvenus au début du large chemin par lequel ils étaient arrivés la veille, ils s'arrêtèrent et s'entre-regardèrent avec inquiétude. La meute était passée par là. On voyait nettement les traces quitter la clairière et partir en direction de la Chaussée. Elles devaient être relativement récentes puisque la glace recouvrant le sol avait été brisée. Des laissées encore tièdes souillaient la neige piétinée.

Ils revinrent avec prudence vers la cabane. Assis à nouveau devant la cheminée, ils terminèrent le café en silence. La perspective de rencontrer les loups au coin du bois ou d'être assaillis sur la digue les inquiétait et aucun d'entre eux n'avait envie de partir à leur suite.

— Bien, que faisons-nous, alors ? finit par demander Gormadoc.

— Il ne me semble pas prudent de prendre la même direction que les loups, répondit Fram. S'ils nous attaquent en terrain découvert, nous aurons bien peu de chances de les repousser.

— Ils nous reste donc trois possibilités, précisa Slendas. Soit nous restons ici, à l'abri de la cabane, soit nous retournons à Lézeau, soit nous allons jusqu'à Roccreux.

— Rester ici me paraît difficile, dit Fram avec une moue. Nous n'avons que très peu de nourriture et même en se serrant la ceinture, nous serons obligés de sortir dans deux ou trois jours. Repartir à Lézeau... A pied avec le traîneau, il nous faudra bivouaquer et nous serons vulnérables.

— Alors continuons vers le nord. En temps normal, il faut quatre heures pour aller d'ici à Roccreux. Je connais bien le chemin pour l'avoir fait souvent. Nous devrions pouvoir y arriver avant la nuit. Enfin... je l'espère ! Jusqu'ici, mes conseils sur la route à prendre n'ont pas été très judicieux... ajouta Slendas avec un air navré.

— Cette neige ne facilite pas les voyages, ami Slendas. Tu n'en es pas responsable ! Mais s'il reste une dizaine de miles pour rejoindre ce village, je pense que c'est réalisable dans la journée, même en tirant le traîneau.

— Et arrivés là-bas, nous serons accueillis comme des rois par l'oncle Ademar. Les Boulot de Roccreux sont réputés pour leur remarquable hospitalité !

— Bien, alors partons. Ne gardons que ce qui est indispensable et ne perdons pas de temps.

Ils chargèrent le traîneau en abandonnant les quelques bricoles qui n'étaient pas essentielles, dont le tonnelet de bière encore à moitié plein, au grand regret de Slendas. Ils porteraient leurs sacs sur le dos.

Pendant que les Hobbits terminaient le chargement, Fram explora la clairière pour récupérer ses flèches. Il évita seulement la carcasse de Fanon, qu'il devinait à la lisière. Les

empreintes des loups partaient toutes par le chemin de la Chaussée et la piste du Nord était vierge de traces.

De retour à la cabane, il termina le flacon de potion. Le fait de bouger avait déclenché à nouveau une quinte de toux et il avait du mal à reprendre son souffle, mais il s'attela néanmoins au traîneau.

Ils partirent au moment où le soleil apparaissait au dessus les arbres. Fram avait passé à ses épaules le harnais de la ponette. Gormadoc et Slendas poussaient à l'arrière pour faciliter la glisse du traîneau.

La piste bien aplanie filait droit et ils avançaient relativement bien, mais Fram, sous l'effort, toussait de plus en plus souvent et longuement. Il dut plusieurs fois s'arrêter pour reprendre son souffle. Ses traits marqués par la fatigue se creusaient au fil des heures et quand le soleil fut dans l'axe de la piste, allongeant leurs ombres devant leurs pas, il devint évident que continuer à tirer le traîneau était au dessus de ses forces. Il était ruisselant de fièvre, les yeux hagards et ne tenait debout que par un extraordinaire effort de volonté.

Gormadoc et Slendas, au cours des pauses qui devenaient de plus en plus fréquentes, lui avaient plusieurs fois proposé de le remplacer mais il avait ignoré leur offre comme il semblait ignorer tout ce qui l'entourait, absorbé par son obstination à avancer.

Il finit pourtant par ne plus pouvoir faire un pas supplémentaire. Il tomba à genoux, cherchant désespérément un peu d'air entre les quintes de toux rauques qui l'assaillaient. Il ne réagit même pas quand Gormadoc lui enleva le harnais des épaules. Ils l'aidèrent à se relever et, quand il fut un peu remis et put faire quelques pas, les deux Hobbits s'attelèrent aux brancards.

Le simple fait d'ébranler la nacelle de bois leur demanda un effort démesuré mais, une fois parti, le traîneau glissa un peu plus facilement. Fram, toujours muet, les aidait de son mieux en poussant à l'arrière, mais quand la toux le prenait, il s'appuyait autant qu'il poussait et les Hobbits avaient bien du mal à maintenir le mouvement.

Un peu plus tard, emportés par leur élan et la facilité inattendue avec laquelle ils avançaient, il leur fallut quelques minutes avant de se rendre compte que Fram ne les suivait plus. Quand ils s'arrêtèrent, ils aperçurent l'Homme étendu de tout son long dans la neige, à plus d'un furlong derrière eux. Ils revinrent sur leurs pas en courant pour le trouver, à peine conscient, ses dernières forces absorbées par la difficulté de chaque inspiration. On entendait les ronflements de l'air qui pénétrait avec peine dans ses poumons.

Les Hobbits réussirent à le remettre sur pieds. L'encourageant et le soutenant, ils lui permirent de marcher jusqu'au traîneau contre lequel ils s'affaissèrent tous les trois, le long d'un patin.

Slendas, démoralisé, regardait Gormadoc par dessus le corps de Fram adossé à la nacelle, la tête renversée, les yeux clos.

— Qu'allons-nous faire ?

— Couchons-le dans le traîneau.

— Mais nous n'arriverons pas à le tirer ! Il est trop lourd, gémit Slendas.

— Tu as une autre solution ? rétorqua Gormadoc d'un ton sec.

Slendas se leva en soupirant et ils firent une place au milieu du chargement. Ils eurent beaucoup de mal à ranimer Fram qui flottait à la limite de l'inconscience. Il eut à peine assez de forces pour se relever et s'effondra sur la nacelle. Ils durent le tirer au milieu pour que ses pieds ne traînent pas dans la neige et entassèrent sur lui toutes les couvertures.

Avec un soupir de résignation, ils reprirent le harnais.

Il fallut toute l'énergie des deux Hobbits pour parvenir à faire bouger le traîneau. Arc-boutés sur les brancards, le corps penché en avant pour peser de tout leur poids sur le collier, ils réussirent à prendre assez d'élan pour que l'effort nécessaire à entretenir le mouvement soit tolérable. Heureusement que la neige ne glissait plus trop sous leurs pas maintenant que le soleil l'avait un peu dégelée, sinon ils ne seraient pas parvenus à avancer. Ils ahanaient dans la peine, incapables même de parler tant la tâche requérait d'énergie. Jamais ils n'auraient cru que l'Homme fût si lourd.

Gormadoc avait placé la sangle sur son épaule droite. Malgré tout, la tension musculaire nécessaire pour compenser la résistance du traîneau avait réveillé la douleur de l'épaule gauche luxée. Pourtant ce n'était pas grand-chose en comparaison de la souffrance que lui occasionnait chaque pas. Il avait bien essayé, au début, de garder le bâton qui lui servait de canne, mais il avait besoin de ses deux mains pour s'agripper au harnais. L'effort de traction nécessitait un lourd appui du pied et il lui semblait qu'un clou ardent traversait sa cheville à chaque fois qu'il s'appuyait dessus.

Slendas, de petit poids et de faible musculature, avait l'impression de remorquer un énorme rocher. Il aurait entrepris de bouger la Pierre des Trois Quartiers à lui tout seul qu'il n'aurait sans doute pas eu plus de difficultés ! Chaque pas lui paraissait un effort colossal, qu'il fallait renouveler encore et encore, sans voir le bout de ce supplice.

Parfois, la piste prenait une légère pente ascendante et la nécessité de ne pas s'arrêter les poussait au bout de leurs forces. Penchés en avant, inclinés jusqu'à presque toucher le sol des épaules, ils ne regardaient que leurs pieds, les troncs défilant lentement un à un à la limite de leur champ de vision. Le temps était aboli et ils n'auraient su dire depuis combien d'heures ils s'étaient transformés en bêtes de somme.

Il vint un moment où, malgré leurs efforts, le traîneau s'arrêta dans une montée. Slendas tomba à genoux et leva les yeux. La piste se poursuivait, s'élevant pour franchir un raidillon. Au delà, la forêt disparaissait.

La vue de cette pente insurmontable le fit s'effondrer.

— Je n'y arriverai pas, Gormadoc ! Je n'en peux plus ! Je ne peux plus...

Les pleurs l'empêchaient de continuer.

— Reposons-nous un peu. Sommes-nous loin du bout de la forêt ?

Slendas s'essuya les yeux et enleva le harnais.

— Non, je crois me souvenir que la lisière nord surplombe la plaine. C'est sans doute ce que nous voyons. Roccreux est situé à l'orée, dominant les Landes-du-Nord, mais il pourrait aussi bien se trouver à des miles. Jamais nous n'arriverons à monter cette pente !

— Chaque problème en son temps. Pour l'instant, soufflons un peu.

— Mais nous n'y parviendrons pas !

— Il le faut pourtant, Slendas, dit doucement Gormadoc en posant les mains sur les deux épaules de son ami et en le regardant dans les yeux. Nous ne pouvons l'abandonner ! Sans lui, nous ne serions même pas là. Il nous a donné la volonté de continuer quand nous étions découragés, il nous a soutenu quand nous étions épuisés. Souviens-toi, il t'a traîné quand tu ne pouvais plus avancer, il m'a porté quand j'étais trop malade pour marcher. Alors nous le traînerons, jusqu'en haut de cette côte, et jusqu'au village ! Pas à pas ! Parce que nous *devons* le faire...

Slendas pleurait doucement, le regard levé vers la pente. Puis il hocha la tête, renifla et s'essuya les yeux. Il regarda son ami et sourit tristement.

— Oui, tu as raison. Excuse-moi.

Gormadoc lui rendit son sourire et ébouriffa ses cheveux, comme le faisait Fram. Puis il passa à l'arrière, coinça une branche sous les patins pour empêcher le traîneau de reculer et se pencha sur leur compagnon. Sa respiration était toujours sifflante, toutefois le repos lui évitait les quintes de toux qui l'épuisaient. Il semblait dormir mais quand Gormadoc l'appela doucement, il ouvrit des yeux brillants de fièvre et tenta de sourire. Le résultat était piteux.

— Vous sentez-vous capable de faire quelques pas, Messire Fram ? La piste monte et nous ne pouvons plus faire avancer le traîneau.

— ... Je pense, oui. Il le faudra.

— Nous repartirons dans quelques minutes. Le village n'est plus très loin.

— J'y arriverai.

Quand Gormadoc se redressa, son regard se porta sur le chemin qu'ils venaient de parcourir. Une expression de désespoir envahit son visage.

— Oh, non ! Pas eux ! Les loups, ils nous ont suivis !

La meute trottait sur leur piste, tranquillement, sans se cacher. Le loup blanc les menait. Quand il vit que ses proies étaient en alerte, il ralentit et se mit à avancer doucement, l'échine fléchie, jusqu'à se figer à l'arrêt. La meute se groupa derrière lui.

Fram se releva sur un coude et le soupir qu'il poussa en découvrant leurs traqueurs traduisait bien plus un fatalisme épuisé qu'une réelle contrariété. Il était au delà d'une réaction de colère ou de défi. Simplement épuisé et résigné. Il réussit néanmoins à se mettre debout et tira l'épée. Il titubait et dut s'appuyer au traîneau, mais son bras était ferme et la perspective de devoir en découdre éclaircissait son regard. Slendas avait aussi la dague à la main. Il en serrait nerveusement la poignée, les yeux fixés sur les loups. Il marmonnait quelque chose, mais si bas que l'on percevait juste des « Pourquoi ? » continuellement répétés.

Gormadoc pensa prendre l'arc de Fram, mais il était si grand qu'il ne pouvait l'utiliser. Après un instant d'hésitation, il décrocha la fronde de sa ceinture et y glissa une pierre, dont il avait une petite réserve dans son gousset. Il regarda les loups en face. Ils étaient moins impressionnants que durant la nuit, à la lumière des flambeaux qui allumaient des lueurs sauvages dans leurs yeux.

Ou bien il s'habituait...

L'effroi qu'il avait ressenti en les apercevant s'était effacé. Il avait l'esprit clair et serein. Sa fronde lui semblait dérisoire mais il la soupesait en souriant, bien décidé à faire payer à ces fauves la mort de Fanon. Et la leur. Car il jugeait leurs chances de mettre la meute en déroute quasi-inexistantes. L'espoir d'échapper aux loups était vain mais il ne se laisserait pas égorger sans combattre.

Une rage froide l'envahit. Il pensa à ce qu'il avait écrit dans son Journal, quelques heures auparavant. Il ne ressentait pas encore cette pulsion de violence qui l'avait tant surpris, mais il savait qu'elle était là, tapie au fond de lui et qu'elle surgirait au moment opportun.

Il percevait intensément son cœur battre et son sang circuler, ses muscles jouer sous la peau. Il évaluait la distance qui le séparait des loups et le nombre de pierres qu'il pourrait lancer avant d'être submergé. Il avait presque hâte de les voir se ruer à l'assaut. Il avait la certitude que, quand il les verrait s'élancer, son corps et son esprit seraient prêts à la lutte. Il ne savait pas d'où lui venait cette conviction, mais il lui faisait confiance et cela suffisait à chasser la peur.

Il était tellement tendu vers l'assaut qu'il n'entendit pas tout de suite le bruit de galop derrière lui. Il ne prit conscience des chevaux que quand ils le dépassèrent, fonçant sur la meute et la mettant en déroute. Le grand loup blanc fut le dernier à prendre la fuite. L'Homme était presque sur lui quand il déguerpit enfin, la queue basse.

Gormadoc entendait Slendas crier des encouragements en sautant de joie, mais il était encore trop concentré dans l'attente du choc pour en saisir les paroles. Il sentit Fram glisser au sol, inconscient, ses dernières forces l'abandonnant, et Slendas s'accroupir à ses côtés.

Lui ne bougeait pas, debout la fronde à la main, et son visage reflétait une telle tension qu'il en était transformé. La silhouette de ce petit Hobbit, planté droit sur ses pieds écartés avec un dérisoire lance-pierre face à la meute, aurait pu être risible ; son inanité en était pathétique.

La petite troupe revint vers eux quand les loups se furent égaillés entre les arbres. Ils étaient une demi-douzaine, Hommes immenses montés sur d'immenses chevaux. Celui qui semblait être le chef mit pied à terre non loin d'eux. Gormadoc ne pouvait le quitter des yeux. Il était si grand, d'allure si noble et pourtant redoutable !

Le Hobbit devina immédiatement que leurs sauveurs n'étaient autres que ces Rôdeurs dont il avait tant entendu parler.

Les Dúnedain d'Arnor.

Chapitre 30

MALVA TESTARUDE

Malva était une petite personne très volontaire. Depuis le jour de sa naissance presque quatorze ans plus tôt, où elle avait haussé l'art des pleurs nocturnes à un niveau exceptionnel, jusqu'à cet instant où elle était partie de la salle en claquant la porte, elle avait toujours fait preuve d'un caractère affirmé. D'aucuns disaient même qu'elle avait une tête de mule et ressemblait en cela à son obstiné de père.

Mais pour l'heure, elle arpentait le plancher de sa chambre en tapant du pied, furieuse qu'on lui ait refusé la permission de sortir, sous le fallacieux prétexte que sa mère allait bientôt accoucher. Malgré tout l'amour qu'elle lui portait et le regret de la voir alitée depuis plusieurs semaines, se sentir enfermée et devoir rester à portée de voix pour répondre à ses besoins lui pesait lourdement. Passer quelques jours chez son amie Réséda lui aurait pourtant bien plu !

Sa grand-mère lui avait expliqué qu'elle était maintenant une jeune fille, que la grossesse de sa mère l'obligeait à rester allongée et qu'elle, Malva, devait maintenant oublier ses jeux d'enfant et devenir adulte. Se voir confier des responsabilités allait tout à fait dans le sens de ses souhaits, mais être coincée à la maison par les tâches ménagères ne l'enthousiasmait vraiment pas.

Et son benêt de frère qui en profitait pour se divertir toute la journée avec ses amis ! On ne lui demandait rien, à lui ! Pourquoi toujours elle ? Pourquoi sacrifier ses jeux avec Réséda, les longues discussions chuchotées à propos des jeunes Hobbits de Roccreux ? Elle en aurait pleuré de rage ! Mais, à treize ans, pleurer par contrariété pouvait être interprété comme un comportement enfantin et, pour rien au monde, Malva n'aurait accepté de passer encore pour une petite fille.

Petite elle l'était pourtant, même aux yeux du Petit Peuple, et plus menue que la plupart des Hobbites. Elle tenait cela de son père, ainsi que des cheveux très sombres à peine ondulés et une carnation claire. Un jour, un voyageur avait dit qu'elle ressemblait à une petite Elfe et elle cultivait depuis un air altier qui, pensait-elle, devait accentuer la ressemblance.

Mais ce qui frappait le plus quand on la regardait, et qui lui donnait cette allure si étrange, c'étaient ses yeux, immenses dans son petit minois encore enfantin. On ne voyait qu'eux, deux grands lacs mauves quand elle voulait enjôler, violets d'un ciel d'orage si elle était furieuse, parme comme au lever du jour dès qu'elle riait. Elle savait en jouer à merveille et rares étaient ceux qui pouvaient résister à leur charme. Sa grand-mère Alabandine était de ceux-là et le charme n'y avait rien changé : elle devait rester à la maison pour prendre soin de sa mère qui allait bientôt donner le jour à son troisième enfant.

Spinelle et son mari Malgrim Testarude avaient été les premiers surpris de cette grossesse inattendue, alors que les deux jumeaux, Malva et Forty, entraient dans leurs années intermédiaires. Spinelle en avait été tellement perturbée qu'elle était devenue morose et irritable, pleurant souvent sans raison apparente à la grande incompréhension de sa fille,

réprimandant Forty au point de ne plus pouvoir le supporter, ce dont le garçon s'accommodait en désertant de plus en plus le foyer familial.

Cette grossesse l'affaiblissait tant qu'il avait été décidé, au début de l'automne, de quitter leur maison de Trou-de-l'Aiguille pour aller à Roccreux chez les parents de Spinelle, Ademar et Alabandine Boulot, jusqu'à la naissance. Forty et Malva iraient avec elle, sous la houlette de leurs grands-parents.

Malgrim devait rester dans le Quartier-Est jusqu'aux dernières récoltes et les rejoindre au début de l'hiver, avant la délivrance prévue dans les premiers jours de *solmath*. Hélas, la neige précoce l'avait bloqué au Domaine Testarude et tout le monde espérait, chez les Boulot de Roccreux, que le temps plus clément permettrait au futur père d'arriver sous peu, en tout cas avant la naissance.

Malva, un peu calmée après plusieurs tours de chambre à grands pas, décida de sortir à la recherche de son frère. Si elle devait rester à la maison, ce ne serait pas seule ! Elle ouvrit doucement la porte, peu désireuse d'être entendue par sa grand-mère, jeta un rapide coup d'œil dans la chambre où sa mère sommeillait et s'esquiva par la cuisine à cette heure déserte. Elle jeta une pèlerine sur ses épaules, chaussa les sabots qu'elle mettait pour marcher dans la neige et sortit discrètement.

Le brutal redoux des deux derniers jours avait rendu la neige molle et humide, mais le froid qui sévissait depuis le matin avait recouvert les chemins d'une croûte de glace traîtresse. Malva faillit plusieurs fois glisser et finit par adopter en désespoir de cause une démarche prudente, à tous petits pas.

Forty devait encore se trouver à la sortie de Roccreux, là où la lisière de la forêt dominait le village et où les pâtures offraient des buttes propices aux courses de luge. Son frère y retrouvait ses amis, bande de galopins toujours à la recherche de sensations fortes. Après avoir dépassé les derniers smials, elle l'aperçut effectivement, planté en haut d'un tertre qu'il s'apprêtait à dévaler à toute vitesse.

Forty et Malva avaient beau être jumeaux, il semblait incroyable qu'ils fussent frère et sœur. Autant Malva était petite et menue, autant Forty promenait d'un air fanfaron son grand corps d'adolescent trop vite poussé. Il avait dépassé son père depuis déjà plusieurs mois et peu de Hobbits adultes, à Trou-de-l'Aiguille comme à Roccreux, le surpassaient en taille. Il était en outre large d'épaule et la musculature qui commençait à étoffer sa haute silhouette promettait d'en faire un des Hobbits les plus costaud du Quartier-Nord. On commençait à le comparer à Bandobras Touque, ce qui n'était pas peu dire !

La seule similitude entre le frère et la sœur était le caractère obstiné et emporté. Leurs disputes étaient légendaires et les voir s'affronter offrait un tel contraste qu'il en devenait comique. Sauf pour leur mère qui, de guerre lasse pour ramener la paix entre ses enfants, n'avait d'autre solution que d'aller chercher Maître Malgrim.

Car Malgrim Testarude, malgré sa modeste stature, avait tant d'autorité naturelle que tous se pliaient à ses injonctions, proférées d'une voix puissante et péremptoire. Il menait le Domaine d'une main de fer et ne se faisait prévenant et dévoué que devant sa femme, qu'il chérissait tendrement.

Aussi pittoresque et dissemblable qu'elle soit, la famille Testarude jouissait de l'estime de tous, mêlée d'une pointe d'envie chez certains devant la prospérité du Domaine. Les chènevières avaient fait la richesse du vieux Père Malgar et son fils, le jeune Malgrim, avait eu la riche idée — riche était vraiment le terme approprié ! — de racheter la petite et vieillotte corderie de Champtoron, non loin de Trou-de-l'Aiguille. Une gestion rigoureuse et des produits de qualité, renommés dans toute la Comté, avaient fait la fortune des Testarude et la notoriété de Champtoron.

N'arrivant pas à gravir la butte à cause de la glace, Malva dut emprunter la piste qui montait en lacets pour parvenir au sommet du plateau. Se retournant un peu essoufflée, elle contempla en contrebas les coquets smials de Roccreux, établis sur une rupture de pente qui

dominait la plaine, ces Landes-du-Nord qui constituaient la limite septentrionale de la Comté. A l'horizon, encore plus au nord, les Hauts-Lointains dessinaient leurs sommets arrondis. A l'ouest, par temps clair, le soleil couchant découpait les cimes aiguës des Montagnes-Bleues. Ces contrées, bien trop éloignées et inhospitalières pour n'être autre chose que des lieux de légendes, étaient considérées avec appréhension par la plupart des Hobbits du Quartier-Nord. Mais Malva, fervente auditrice de toutes les histoires racontées aux veillées, contemplait l'horizon lointain d'un air rêveur.

Elle frissonna dans la bise glacée et reprit sa montée vers le sommet de la butte. Elle avait perdu de vue Forty, mais entendait encore ses éclats de rire. Elle atteignit enfin le haut du plateau, là où le chemin pénétrait dans la forêt.

La surprise la cloua au sol. A quelques dizaines de pas devant elle, se tenait une troupe d'Hommes, montés sur de grands chevaux. Figée quelques instants, elle sentit brusquement la peur lui donner des ailes et fit demi-tour pour redescendre en courant, coupant au plus court dans la pente. Elle n'avait pas fait trois foulées qu'elle glissa et chuta brutalement en poussant un cri, entraînée dans une culbute qui la mena plusieurs pieds en contrebas.

Un peu étourdie, elle tentait de se relever dans la neige quand l'ombre d'un cheval la domina soudain. Un bras immense descendit vers elle, une main gigantesque la saisit et la souleva sans effort. Avant d'avoir pu résister, elle se retrouva assise sur l'encolure du cheval, contre l'Homme hilare qui la tenait fermement pour l'empêcher de tomber. Elle s'agrippa à la crinière et, muette de peur mais aussi d'excitation, jeta un regard autour d'elle.

L'Homme revenait vers ses compagnons et Malva put se rendre compte que ce devaient être des Rôdeurs. On en voyait passer parfois non loin de Roccreux, semblant surveiller inlassablement les Terres du Nord. Les Anciens racontaient que leur Royaume s'étendait autrefois très loin vers le septentrion et que leur capitale, Norchâteau-le Roy ou Fornost comme eux-même la nommaient, avait été détruite bien des siècles auparavant. Les descendants de ce peuple rôdaient depuis dans les terres froides et arides, occupés à on ne savait trop quoi. Ils passaient rarement dans la Comté mais leurs immenses silhouettes n'étaient pas inconnues dans le Quartier-Nord.

Se retrouver juchée sur un de leurs chevaux était par contre tout à fait exceptionnel ! Mais, comme l'Homme semblait cordial et amusé, elle sentit ses craintes s'atténuer. Elles baissèrent encore d'un degré quand Malva se rendit comte que deux autres Hobbits se trouvaient déjà dans la même position qu'elle.

— N'aie pas peur, lui dit l'un d'eux. Ils ne sont pas malveillants. Ils nous ont sauvé des loups qui nous attaquaient et ils nous amènent à Roccreux. Je suis Slendas Boulot. Et toi ?

— Malva Testarude. J'habite chez mon grand-père Ademar.

— Malva ? Tu es la petite Malva, la fille de Spinelle ? Et bien, tu as grandi depuis la dernière fois que je t'ai vu ! Je suis ton cousin de Bourg-de-Touque. Mon père Amedas est le frère d'Ademar et...

— Vous explorerez vos liens de parenté un peu plus tard, coupa l'Homme qui menait le groupe. La petite demoiselle pourrait nous précéder pour préparer l'accueil du malade, puisque vous dites qu'il sera le bienvenu chez vous.

Malva remarqua alors un étrange chariot traîné par un des chevaux. Cela ressemblait un peu à la luge de Forty, mais en beaucoup plus grand. Sur le dessus était étendu un Homme inconscient.

— Vous serez tous les bienvenus chez mon oncle Ademar, assura Slendas. Mais vous avez raison, Messire. Il ne faut pas perdre de temps, Fram est bien malade.

Le chef envoya en avant-garde les deux Rôdeur qui avaient pris Slendas et Malva sur leurs montures. Gormadoc les vit s'éloigner au trot rapide mais prudent dans la descente verglacée, tandis que le reste de la troupe suivait bien plus lentement avec le traîneau.

La vue des smials en contrebas, les panaches de fumée s'élevant allègrement dans la lumière rasante de cette belle fin d'après-midi lui firent prendre conscience qu'ils étaient arrivés. Ils avaient réussi. Une grande lassitude l'envahit brusquement.

Ce périple harassant était enfin terminé.

Chapitre 31

LES BOULOT DE ROCCREUX

Un rayon de soleil, qui jouait sur sa paupière, tira Gormadoc du sommeil. Il lui fallut quelques instants pour réaliser que sa joue reposait sur un oreiller de plume et que la couette qui le recouvrait dégageait un parfum de fleurs séchées. Les yeux clos, il laissa son esprit dériver, tentant de rattraper les images fugaces qu'avait éveillées cette odeur champêtre. Ce devait être un souvenir très lointain car les sensations fuyaient devant ses efforts. Douceur, tendresse... Un cocon d'amour au parfum de fleurs séchées...

Sa tentative pour remonter le fil des souvenirs le fit glisser à nouveau dans le sommeil.

Quand il se réveilla un peu plus tard, la tache de soleil avait quitté son visage et éclairait le bois du lit. Mal clos, les rideaux de lin décorés de fleurs aux couleurs vives laissaient passer un rai de lumière. Il contempla un moment la poussière qui dansait dans le soleil, essayant de rassembler ses idées. Le bruit d'une respiration à ses côtés le fit se retourner. Il partageait le grand lit avec Slendas, profondément endormi. Le visage émacié et les traits encore tirés de son ami lui remirent en mémoire les affres de la veille.

Par contre, le souvenir de leur arrivée dans le smial douillet des Boulot de Roccreux, l'accueil chaleureux d'Alabandine et l'empressement de tous s'étaient comme dilués dans l'eau brûlante du bain qu'on leur avait préparé. Jamais il n'avait ressenti un bien-être aussi total à mariner dans de l'eau savonneuse, chaude aux limites du supportable. Alabandine l'avait vigoureusement frictionné et il s'était assoupi dans le bain le temps qu'elle fasse subir à Slendas le même traitement.

Elle leur avait trouvé des vêtements propres et chauds et, nantis d'une écuelle pleine d'une soupe riche et délicieuse, ils avaient dû faire face aux multiples questions que leur étrange arrivée avait soulevées dans tout le village. Devant leur air épuisé, Alabandine avait rapidement mis le holà aux visites de tous les voisins et amis et les avait conduits au lit dès la dernière gorgée avalée, leur assurant qu'elle s'occuperait de tout.

Le souvenir de Fram inconscient, effondré dans la neige l'épée à la main, revint à la mémoire de Gormadoc. Son extrême fatigue et le sommeil de plomb dont il sortait à peine lui avaient fait oublier l'état inquiétant de leur compagnon. Il se leva doucement, trouva des chaussons au pied du lit et une douillette robe de chambre posée sur une chaise devant le poêle. Les premiers pas le firent grimacer car sa cheville endolorie protestait de devoir se remettre à marcher, mais il s'obligea à avancer sans trop boiter jusqu'à la porte. Elle grinça à peine quand il l'ouvrit.

Le smial était silencieux. Le soleil qui éclairait le vestibule semblait marquer le milieu de la matinée. Il poussa une porte qui lui faisait face et entra dans la salle où ils avaient mangé la veille. Elle était déserte mais des bruits parvenaient de la cuisine, qu'il apercevait au fond de la pièce. Arrivé à la porte entr'ouverte, il frappa pour attirer l'attention de la personne occupée aux fourneaux, qui lui tournait le dos.

Elle sursauta avec un petit cri, surprise. Gormadoc reconnut la jeune fille qu'ils avaient rencontrée à la sortie de la forêt de Bindbale. Slendas l'avait appelée cousine... Malva. Durant le bref repas pris avant le coucher, elle était restée près de son frère à les observer.

Gormadoc avait été frappé par ses yeux d'une si étrange couleur, posés sur lui presque tout le temps. Là encore elle le regardait, muette, une cuillère de bois à la main. C'est lui qui finit par prendre la parole, gêné par le silence qui se prolongeait.

— Bonjour...

Il ne savait trop quoi dire à cette très jeune fille, presque encore une enfant. Il hésitait néanmoins à la tutoyer comme il l'aurait fait pour une fillette, car tout dans sa mise voulait indiquer qu'elle avait quitté l'enfance : le bonnet de fine toile blanche soigneusement posé sur ses cheveux très noirs, le corselet moulant un buste déjà formé, le cotillon cossu sur lequel elle avait noué un grand tablier blanc... Et ses yeux immenses fixés sur lui, de l'exacte couleur de ces fleurs dont elle portait le nom, un parme clair radié de mauve plus soutenu.

Ils seraient restés là sans doute un long moment à se regarder, si le lait posé au coin du fourneau n'avait profité de l'inattention de la cuisinière pour déborder. Le grésillement la tira de ses pensées et elle se retourna avec une exclamation de contrariété pour saisir la poignée de la casserole.

— Zut, zut et zut ! Je pensais bien que vous alliez finir par vous réveiller et je voulais préparer votre petit-déjeuner ! Asseyez-vous, je vais cuire le bacon.

— Merci ! Je retourne tirer Slendas du lit et nous mangerons ensemble.

— Dépêchez-vous sinon il sera trop grillé.

Gormadoc revint dans la chambre pour trouver son ami debout dans la flaque de soleil, en contemplation devant la fenêtre.

— Ah, Gormadoc ! Quel bien-être de dormir dans un lit de plume, au chaud, et de sentir l'odeur du bacon au réveil !

— Alors dépêche-toi, sinon je mangerai tout sans toi. Ta cousine nous prépare le petit-déjeuner.

— Elle est devenue mignonne, la petite Malva, commenta Slendas tout en s'habillant. J'espère seulement que son caractère s'est amélioré ! Parce que dans le genre “petite peste”, elle battait tous les records !

Gormadoc finissait de boutonner le gilet qu'Alabandine lui avait prêté en attendant que ses vêtements soient lavés. Il s'approcha de Slendas pour lui parler doucement.

— Je... tu crois qu'ils sont au courant pour... la mort d'Isumbras ? demanda-t-il d'un air préoccupé.

— Non, je ne pense pas, répondit son ami après réflexion. Le messager avait six jours d'avance sur nous quand nous avons quitté Hobbitebourg, mais il se rendait sans doute directement à Long-Cleeve. Avec un peu de chance, la nouvelle n'est pas encore arrivée ici.

— Alors, je préfèrerais qu'on ne sache pas pourquoi j'ai quitté Bourg-de-Touque. Si je pouvais parler à Bandobras et à mon oncle Isembold avant que la nouvelle se répande dans le Quartier-Nord...

— Nous dirons donc que nous accompagnions Fram tous les deux, sans plus d'explications. Sais-tu comment il va, ce matin ?

Alabandine avait pris en charge le malade dès leur arrivée et, sur les recommandations de Slendas présentant Fram comme le fils d'un Roi du Sud, messager important, elle l'avait installé seul dans une chambre pour pouvoir le soigner tranquillement et le laisser se reposer. Elle avait disposé sur le sol trois matelas et deux des Rôdeurs l'avait porté jusqu'à ce lit improvisé, en se courbant bien bas pour pouvoir passer sous les portes, puis s'étaient éclipsés rapidement.

Ademar Boulot leur avait proposé la grange comme gîte pour la nuit. Avant de répondre, le chef avait demandé si l’Homme venait bien du Riddermark. A l’annonce que le malade, venant du Sud lointain et envoyé par le magicien Gandalf, était à la recherche des Dúnedain d’Arnor, le Rôdeur n'avait pas paru surpris et avait accepté l'hospitalité des Hobbits en attendant le réveil de Fram.

Gormadoc, confus, dut reconnaître qu'il n'avait même pas pensé à demander de ses nouvelles à Malva. Cet aveu fit rire Slendas qui le taquina d'un coup de coude.

— Elle a de beaux yeux, ma petite cousine, hein !

— Euh, oui ! Mais elle est quand même un peu jeune ! répondit Gormadoc en souriant.

— Pressons-nous car, toute jeune qu'elle soit, je n'ai pas envie de l'entendre piailler si sa cuisine est ratée !

Le copieux petit-déjeuner avalé sous le regard attentif de Malva, ils allèrent frapper doucement à la chambre de Fram. Alabandine leur ouvrit et les laissa entrer, un doigt sur la bouche pour leur intimer le silence. Fram était ruisselant de fièvre et il avait le sommeil agité. Sa peine à trouver de l'air l'épuisait visiblement. Chaque inspiration produisait un chuintement de soufflet et les Hobbits se sentaient oppressés rien qu'à l'entendre chercher son haleine.

Ils sortirent doucement après que la tante de Slendas se fût assurée que le malade dormait. Son état la préoccupait beaucoup. La chute dans l'eau glacée avait provoqué une fluxion de poitrine qui résistait pour l'instant aux médications qu'elle lui avait administrées.

La porte refermée, elle se retourna vers Slendas, semblant attendre quelque chose. Voyant qu'il restait silencieux, inquiet pour la santé de leur compagnon, elle se décida à parler.

— As-tu vu ton oncle, ce matin ? demanda-t-elle devant le regard interrogateur du jeune Hobbit.

— Non, nous sommes levés depuis peu.

— Bien. Allez dans son bureau. Je vous rejoins dès que possible.

L'oncle de Slendas était assez âgé, mais encore gaillard. Ses boucles grises ressortaient sur son visage hâlé. Bizarrement, la famille Boulot produisait des Hobbits parmi les plus maigres de la Comté et Ademar en était un parfait exemple. Son visage en lame de couteau aux yeux inquisiteurs profondément enfoncés, son corps sec et noueux toujours en mouvement suffisaient à le rendre original dans la Comté. S'ajoutait à cela un goût certain pour les affaires, qui l'avait amené à gérer la majeure partie du transport de marchandises entre les différents Quartiers. Ademar Boulot connaissait tout le monde et quand un Hobbit avait un problème, il se retrouvait souvent dans ce bureau pour solliciter une entremise ou un appui.

Le vieil Hobbit s'enquit auprès de son neveu de leur santé, demanda des nouvelles des Boulot de Bourg-de-Touque, paraissant attendre lui aussi quelque chose. Après cet échange de banalités, il les invita à s'asseoir près du poêle et observa en silence les deux amis. L'attente finissait par être pesante sous son regard scrutateur et l'arrivée d'Alabandine fit pousser un soupir de soulagement à Slendas.

— Bien, commença Ademar, puisque nous sommes maintenant tranquilles tous les quatre, qu'as-tu à nous dire, Slendas ? Quelle est la réponse d'Isumbras et de Ferumbras ?

Devant l'air éberlué de son neveu, il jeta un coup d'œil troublé à sa femme.

— Euh... commença Slendas avec un regard vers Gormadoc, j'ai déjà une triste nouvelle à vous apprendre, puisque vous semblez l'ignorer. Isumbras est mort la semaine passée. Il est tombé de sa fenêtre et a succombé au froid pendant la nuit...

Les exclamations de stupeur lui coupèrent la parole et il fallut expliquer l'accident, sans mentionner le différent entre Gormadoc et Ferumbras, comme ils l'avaient convenu. La nouvelle avait ébranlé l'assurance d'Ademar et il semblait perplexe.

— Mais n'avait-il pas reçu un messager de Bandobras ?

— Oui, en effet. La veille au soir. Je ne sais pas ce qu'il s'est dit.

— Et Ferumbras ? Il ne vous a confié aucun message pour nous ?

— Et bien... Non... Nous ne faisions qu'accompagner l'Homme du Sud chez Bandobras, mais les difficultés du voyage nous ont amené à Roccreux. A la vérité, nous ne pensions pas passer par ici.

— Mais Ferumbras ne vous a chargé d'aucun message pour Bandobras ou Agathe ? Même confidentiel ?

— Désolé, oncle Ademar, non !

Ademar et Alabandine échangèrent un long regard perplexe. Le silence se prolongea, chacun plongé dans ses réflexions. En réponse à la question muette de Gormadoc, Slendas haussa les épaules pour marquer son ignorance. Il lui fallut encore quelque temps avant d'oser poser la question qui lui brûlait les lèvres.

— De quelle réponse aurions-nous dû être porteurs, oncle Ademar ? Quel était ce message transmis à Isumbras et Ferumbras ?

Ce fut Alabandine qui finit par répondre.

— Plus tard, peut-être. Pour l'instant, il est encore trop tôt pour en parler. Oubliez ce que nous venons de dire.

Chapitre 32

LE RODEUR

Après avoir quitté Ademar et Alabandine, Gormadoc et Slendas se dirigèrent en silence vers la grange où la petite troupe de Rôdeurs avait passé la nuit. Trois d'entre eux s'occupaient des chevaux dans l'enclos qui servait habituellement à regrouper les poneys de Maître Boulot. Tous les enfants de Roccreux et bon nombre d'adultes les observaient avec une curiosité mêlée de prudence, sans que cela paraisse émouvoir le moins du monde les Hommes impassibles. L'un d'eux pourtant, voyant Gormadoc et Slendas hésiter à s'approcher, s'inclina vers eux avec un sourire cordial et alla chercher leur chef.

Celui-ci apparut bientôt à la porte de la grange et leur fit signe de le rejoindre. A l'intérieur, deux autres Rôdeurs fourbissaient les armes et cet étalage d'épées, de dagues, flèches et autres couteaux avait quelque chose de très impressionnant pour les paisibles Hobbits, peu habitués à un tel équipement.

Après quelques instants de silence durant lesquels l'Homme les observa posément, Gormadoc prit la parole.

— Nous voulions vous remercier, Messire, de nous avoir porté secours hier. Sans vous et votre troupe, nous aurions sans doute été... Il hésita, n'arrivant pas à traduire en mots l'idée, si improbable pour un Hobbit, de mourir sous les crocs d'un loup.

— Vous sembliez pourtant prêts à défendre chèrement votre vie, jeune Hobbit, objecta le Dúnadan en s'asseyant sur le soc d'une charrue pour être à la hauteur de ses hôtes. Il faut du courage pour affronter une meute, simplement armé d'une fronde !

C'était la première fois que Gormadoc avait l'occasion d'observer le Rôdeur avec attention. L'émotion de la veille l'avait empêché de s'intéresser de près à leur sauveur. Il avait simplement remarqué sa très haute taille, plus grande encore que celle de Fram : debout à côté du Dúnadan, le jeune Hobbit lui arrivait à peine à la ceinture. Il avait surtout été frappé par la dignité de son attitude, par la noblesse de ses traits lorsqu'il s'était penché vers lui pour le saluer après avoir mis les loups en déroute, avant qu'il se détourne pour donner des directives à sa troupe.

A l'observer de près, Gormadoc se rendit compte que l'Homme devait être moins jeune que son maintien alerte laissait à penser. Il avait les cheveux très bruns, longs, attachés sur la nuque par un lien de cuir. Il fixait le Hobbit de ses yeux gris étonnamment écartés, dont l'éclat bienveillant et même amusé contrastait avec la gravité qu'ils avaient exprimé dans l'après-midi, face à la meute de loups. Les sourcils touffus, assez longs pour ombrer le regard pénétrant, se prolongeaient directement par un nez très fort, busqué, ce qui donnait à l'Homme un profil d'aigle majestueux et farouche. Ses vêtements, ternes et usagés, semblaient avoir connu plus souvent l'inconfort des bivouacs que les commodités d'un logis sédentaire.

— Je me nomme Arathorn, fils d'Arassuil, et je suis heureux d'avoir pu vous rendre ce service, finit-il par dire avec un sourire cordial.

Gormadoc, réalisant qu'il ne s'était pas encore présenté, s'inclina poliment.

— Recevez donc, Messire Arathorn, la gratitude de Gormadoc Brandebouc, fils de Brodoc, ainsi que celle de Slendas Boulot, fils d'Amedas. Et je suis sûr que notre compagnon, quand son état lui permettra de vous en faire part, saura lui aussi vous exprimer sa reconnaissance.

A l'évocation de Fram, le visage du Rôdeur redevint sérieux.

— Notre présence dans la Comté n'est, en fait, pas due au hasard. J'étais à la recherche d'un messager du Riddermark.

— Alors vous l'avez trouvé, précisa Slendas. Messire Fram est venu du lointain Rohan pour requérir l'aide des Dúnedain d'Arnor. Nous le conduisions aux frontières nord de la Comté dans l'espoir de vous rencontrer.

— Je pense effectivement qu'il est l'Homme que je recherche. Sera-t-il bientôt remis ? Je dois le mener à mon père dès que possible.

— Hélas, répondit Gormadoc, nous sommes très inquiets pour lui. Il est tombé dans la rivière gelée voici deux jours et la fièvre le dévore. Il a beaucoup de mal à respirer et les remèdes ne semblent pas le soulager.

L'Homme soupira. Il réfléchit quelques instants et se redressa.

— Et bien, espérons qu'il va se rétablir rapidement. Je ne peux guère m'attarder. Aurez-vous la bonté de me prévenir dès que je pourrai lui parler ?

— Bien sûr, promit Slendas. Et je me fais le porte-parole de mon oncle Ademar pour vous prier de rester ici aussi longtemps que nécessaire. Vous êtes nos hôtes.

— Vous remercierez votre oncle, jeune Slendas. J'accepte votre invitation. Mais il faut absolument que je m'entretienne au plus tôt avec Messire Fram et j'espère qu'il va se remettre très vite. Tenez-moi au courant.

Ressortant de la grange, Gormadoc et Slendas aperçurent Forty assis sur la barrière entourant le corral, occupé à regarder les Rôdeurs. Il fit de grands gestes aux deux Hobbits et les rejoignit quand ils sortirent de l'enclos, après avoir salué les Hommes occupés à panser leurs grands chevaux. Il traînait sa luge remplie de bûches qu'il ramenait vers le smial de ses grands-parents. Bien qu'il n'eût visiblement pas besoin de renfort, ils l'aidèrent à faire glisser le lourd chargement jusqu'à la porte de la remise et firent la chaîne pour décharger et entreposer de quoi alimenter les cheminées et le fourneau du logis durant deux ou trois jours.

Ademar les rejoignit quand ils terminaient d'empiler les dernières bûches.

— Merci de votre aide, le bûcher se vide tellement vite par ce froid ! Et encore, le bois ne nous manque pas car nous avons la chance d'habiter en lisière de forêt ! Mais j'ai appris que certaines fermes isolées sur la lande commencent à manquer de bois de chauffage, révéla-t-il en enlevant ses bottes pleines de neige avant d'entrer dans le vestibule. J'ai essayé de leur en faire parvenir la semaine passée, mais la charrette n'arrive pas à rouler dans la neige profonde.

Ils retrouvèrent avec plaisir l'agréable température du smial. Gormadoc et Slendas partirent à la recherche d'Alabandine pour obtenir des nouvelles de Fram. Ils la trouvèrent à son chevet, occupée à lui faire respirer les vapeurs d'une décoction d'herbes contenue dans un grand bol, la tête recouverte d'un linge. La fièvre était toujours aussi élevée et il toussait continuellement. Sa respiration sifflante faisait peine à entendre. Quand Madame Boulot estima que la fumigation avait assez duré, elle récupéra le bol et la serviette. Fram leur adressa un sourire épuisé, s'allongea à nouveau et ferma les yeux. Il était trop faible pour parler et les deux Hobbits sortirent doucement pour le laisser se reposer. Alabandine, qui les avait suivis, gardait un air préoccupé.

— La fièvre ne veut pas tomber et il respire toujours aussi difficilement. Il est robuste mais une telle fluxion de poitrine en abattrait plus d'un ! Je ne sais plus quoi faire pour le soulager...

Elle se tourna vers Gormadoc, attendant visiblement des conseils. Ils avaient très peu parlé la veille au soir et Slendas l'avait présenté comme son ami Gormadoc Brandebouc, de Longoulet. Maître Boulot et sa femme l'avaient dévisagé avec un intérêt surprenant, mais

sans échanger avec lui plus que des banalités. Cet anonymat convenait tout à fait à Gormadoc qui ne désirait vraiment pas parler de lui en ce moment. Mais maintenant, face à la vieille Hobbitte qui attendait visiblement des conseils sur la manière de soigner Fram, il se rendit compte qu'elle était informée de ses liens de patenté avec Isembold le Guérisseur, et aussi du fait que son oncle avait commencé sa formation.

Il soupira, n'ayant vraiment pas envie de prendre à nouveau des responsabilités dans ce domaine. Mais comment l'éviter sans donner des explications embarrassantes ?

— Lui avez-vous donné de l'écorce de saule ? demanda Gormadoc en réfléchissant aux remèdes qu'Isembold utilisait dans des cas similaires. Avez-vous aussi de la pâte de Ciment-des-Ruches ?

— Oui, il m'en reste, mais très peu.

— Donnez-lui à sucer tout ce qu'il vous reste. Il est trois fois plus lourd que nous et les doses doivent être augmentées. Donnez-lui aussi du sirop de bourgeons de pin. Et s'il vous reste des bourgeons séchés du printemps dernier, faites-en une infusion bien concentrée que vous lui ferez boire plusieurs fois par jour. J'espère que tout cela le soulagera...

Ils retournèrent dans la grande salle et, en attendant le repas de midi, s'installèrent en compagnie d'Ademar dans les confortables fauteuils disposés autour de la cheminée. Ils devisèrent de choses et d'autres, racontèrent devant Forty et Malva médusés leur dramatique voyage. Le déjeuner ne coupa pas la verve de Slendas qui continua à relater leurs mésaventures. Ses talents de conteur transformaient cette dure épreuve en aventure exaltante et Gormadoc eut plusieurs fois envie de modérer son récit épique. Mais après tout, Slendas était dans sa famille et Gormadoc n'avait pas trop envie d'attirer l'attention sur lui et de devoir répondre à des questions plus précises.

Après le repas, Ademar, Forty et les deux voyageurs retournèrent près de la cheminée pendant que Malva, avec une mauvaise volonté évidente, aidait sa grand-mère dans les tâches ménagères. Elle aurait vraiment préféré rester avec son frère et son grand-père pour continuer à écouter les récits passionnants des jeunes Hobbits. Ceux-ci allumèrent leurs pipes et fumèrent en silence. Slendas jetait de temps à autre des regards à son oncle, espérant des explications sur leur mystérieux entretien du matin. Mais Ademar ne semblait pas désireux d'en reparler. Le silence commençait à devenir pesant quand Gormadoc fut saisi d'une idée.

— Et si nous utilisions le traîneau pour amener du bois à ces pauvres gens dont vous parliez tout à l'heure, Maître Boulot ? En y attelant deux poneys, nous pourrions transporter une grande quantité de bûches, et je ne pense pas que Messire Fram verrait un inconvénient à l'emprunt. Il est loin de pouvoir reprendre son voyage rapidement...

— Bonne idée, dit Ademar. Vous pourriez ainsi dépanner plusieurs fermes en bois de chauffage, ce qui fera peut-être la différence entre la vie et la mort pour certains nourrissons ou quelques vieillards !

Il fut décidé de partir le lendemain livrer quelques stères aux fermes les plus difficilement accessibles. Forty, qui connaissait bien les poneys, dirigerait l'attelage et Gormadoc l'accompagnerait. Slendas les aurait bien escorté mais son oncle lui força la main pour rester : une personne supplémentaire sur le traîneau limiterait la charge de bois et il devrait donc, s'il venait, monter un poney ce qui ne l'enthousiasmait pas vu son peu d'affinité avec ces animaux. De plus, Ademar dit avoir besoin de lui pour des tâches moins exaltantes mais indispensables. Maître Boulot ouvrit une armoire et en sortit de grands livres qu'il posa sur la table.

— Je voudrais, Slendas, que nous voyions ensemble les comptes de ton père. Amedas est bien gentil, mais j'aimerais qu'il s'intéresse d'un peu plus près à nos biens communs !

Il ouvrit les cahiers où s'alignaient des colonnes de chiffres, qu'il commença à étudier avec un Slendas pour le moins écœuré par cette comptabilité rébarbative. « Mon frère est un rêveur, ajouta le vieil Hobbit en s'adressant à Gormadoc d'un air désolé. Il quitte de moins en moins le confort des Grands-Smials et me laisse gérer nos affaires. Mais les bons comptes

évitent les histoires de famille et Slendas va m'aider à mettre cette comptabilité à jour. Forty, va préparer la tournée de demain. »

Gormadoc et Forty sortirent pour charger sur le traîneau la cargaison de bûches. A eux deux, ils y passèrent l'après-midi, bavardant agréablement. La vigueur du jeune Hobbit faisait merveille dans ce travail. Une fois les bûches bien arrimées, ils se dirigèrent vers l'enclos pour y choisir des poneys et vérifier que l'attelage serait adéquat. Les Rôdeurs devaient être partis patrouiller car leurs chevaux n'étaient plus là. Forty attela deux poneys parmi les plus robustes, qui suffisaient à peine à tracter le lourd chargement mais le traîneau avançait néanmoins.

Forty se révéla un compagnon très agréable. Sa visible admiration pour Gormadoc mettait celui-ci un peu mal à l'aise mais le garçon avait une conversation intéressante et réfléchie pour son jeune âge. Il possédait des connaissances étendues sur les animaux et les cultures mais également dans beaucoup d'autres domaines, ce qui surprit Gormadoc qui n'avait vu en lui, au début, qu'un jeune paysan un peu rustre.

Quand ils ramenèrent les poneys au corral, les Rôdeurs étaient de retour et pansaient leurs chevaux. Arathorn se dirigea vers les deux Hobbits et les salua cordialement. Il était intrigué par le chargement du traîneau et Gormadoc lui expliqua le but de leur mission du lendemain.

— Je ne sais si cette expédition est très prudente, objecta le Dúnadan. Nous avons trouvé des traces qui me font craindre la présence d'Orques sur les Landes-du-Nord.

— Des Gobelins ? Mais ils ont tous été chassés après la Bataille des Champs-Verts !

— Chassés, oui, mais non exterminés. Ils infestent les Monts-Brumeux depuis longtemps et le Gundabad, est leur repère principal. Depuis une vingtaine d'années, ils mènent des incursions toujours plus loin en Eriador et c'est au cours de l'une d'elle que votre Bandobras a eu la chance d'abattre leur Roi Golfimbur. Mais les Hobbits ne sont pas les seuls à maintenir les Orques dans les montagnes, et sans ceux que vous appelez Rôdeurs, la Comté serait sans doute depuis longtemps dévastée. Je pense que le froid et la neige les poussent à sortir de leurs cavernes et à chercher des vivres là où ils savent pouvoir en trouver sans risques. J'ai déjà alerté Bandobras en début d'hiver et je crains ne pas m'être trompé.

— Mais ces pauvres fermiers vont mourir de froid si on ne leur apporte pas du bois, dit Gormadoc. Et il faut les prévenir du risque qu'ils courent !

— Bien. Allez-y. Mais je vous escorterai pour assurer votre sécurité. Les traces ne sont pas nombreuses et les Orques ne s'attaquent pas aux Rôdeurs, sauf quand ils sont en forte bande.

— Merci, Messire Arathorn. C'est avec grand plaisir que j'accepte votre offre.

— Comment va Messire Fram ? Se rétablit-il ?

— Hélas, son état ne s'améliore pas. Nous avons peu de remèdes pour des affections aussi sévères. Mais c'est un Homme solide et j'espère malgré tout qu'il trouvera en lui les ressources pour lutter contre la maladie.

— Si Maître Boulot m'y autorise, je passerai ce soir le voir.

— Vous serez le bienvenu, je pense ! A bientôt, donc.

Quand ils revinrent au smial, le soleil se couchait dans une gloire rayonnante, promesse d'une belle journée pour le lendemain. Ademar et Slendas étaient encore plongés dans les livres de compte et le regard que lui lança son ami traduisait un profond accablement. Heureusement, les voyant revenir, Maître Boulot ferma ses cahiers et ils s'assirent à nouveau devant la cheminée en attendant le dîner.

Gormadoc rapporta à Ademar les craintes du Rôdeur concernant des incursions de Gobelins, ce qui inquiéta beaucoup les Boulot. Roccreux, tout comme Long-Cleeve, étaient les villages les plus septentrionaux de la Comté, donc les plus exposés aux menaces venues des anciennes terres d'Angmar.

Ils commentaient cette nouvelle alarmante quand on frappa à la porte. Arathorn se tenait sur le seuil. Il s'inclina pour se mettre à la hauteur de Slendas qui lui avait ouvert.

— Bonsoir.

— Bonsoir, Messire Arathorn. Entrez donc, il fait meilleur à l'intérieur.

Le Rôdeur dut se plier pour passer la porte ronde du smial. Sa très haute taille ne lui permettait que de se tenir courbé à l'intérieur. Ademar le convia à entrer dans la grande salle et on approcha un lourd coffre près de la cheminée, pour que l'Homme puisse s'asseoir dessus. Alabandine servit à tous des chopes de bière et chacun sortit sa pipe. Celle du rôdeur paraissait fragile dans ses grandes mains, mais le foyer culotté montrait qu'elle servait depuis longtemps.

— La feuille à pipe ! Voilà une chose admirable que nous devons aux Hobbits, dit Arathorn. Mon père a bien connu Tobold Sonnecor quand celui-ci allait régulièrement à Bree. C'est là qu'il s'est procuré les graines de l'herbe-à-pipe, mais le mérite d'en faire sécher les feuilles et de les mettre dans des pipes lui revient entièrement.

— Le vieux Tobold ?! Mais il vadrouillait vers l'Est dans les années 60-70, voilà presque un siècle ! s'exclama Ademar. Monsieur votre père ne doit plus être très jeune !

— Nous vivons vieux, dans notre lignée, quand un sort clément nous laisse profiter de nos années de maturité avant de rendre le Don. Le Seigneur Arassuil, s'il ne trouve pas son destin dans les guerres qui se déchaînent en ces jours sombres, a encore de longues années de labeur devant lui. Mais ce n'est pas pour parler feuille à pipe ni longévité des Dúnedain que je suis venu, aussi agréable cela soit-il en si bonne compagnie, dit-il en levant sa chope à défaut se lever lui-même pour honorer ses hôtes, mais pour vous confirmer que nous vous escorterons demain. Il faudrait partir dès l'aube car les jours sont courts et nous aurons une longue route. Je viens également prendre des nouvelles du Rohirrim. Comment se porte Messire Fram ?

— Guère mieux, hélas, répondit Gormadoc après un coup d'œil sur Alabandine qui ne faisait pas mine de répondre. Les remèdes que nous lui avons donnés l'ont un peu soulagé, mais la fièvre reste encore très forte et il a beaucoup de mal à respirer.

Le fait de se retrouver à nouveau, à son corps défendant, promus Guérisseur suppléant, n'enthousiasmait pas Gormadoc. Il lui paraissait de plus en plus difficile d'échapper à une destinée qui le poursuivait aussi opiniâtrement.

— Si vous le permettez, je voudrais vous proposer une médication qui pourra peut-être le soulager, continua Arathorn en tirant d'une escarcelle qu'il avait à la ceinture un linge qu'il déplia soigneusement. Il contenait quelques feuilles sèches.

Gormadoc, intéressé par cette herbe inconnue, saisit une des longues feuilles pour l'examiner.

— Je ne connais pas cette plante. Quelles sont ses propriétés et où la trouvez-vous ?

— Elle fut amenée d'au delà des mers par les Hommes de l'Ouest. On ne la trouve plus aujourd'hui que dans de rares endroits, près des lieux où ont vécu autrefois les descendants d'Elendil. Seuls les plus nobles de mon peuple connaissent ses pouvoirs. Sa fragrance est si puissante qu'elle soulage bien des maux. On dit même que, dans les mains des anciens Rois, ses vertus parvenaient à chasser l'ombre de la mort. Je ne suis pas Roi, ajouta-t-il avec un sourire, mais ma lignée a gardé quelques dons de guérisseurs. Si vous le permettez, j'aimerais en user pour soulager l'Homme du Rohan, si je le puis.

— Venez, dit Alabandine avec une nuance de respect dans la voix. De quoi avez-vous besoin ?

— D'un récipient et d'eau bouillante. C'est tout.

Ils avaient tous les six accompagné le Rôdeur dans la chambre où Fram reposait. Il semblait aller un peu mieux que dans l'après-midi, la fièvre ayant légèrement baissé, mais son souffle était une lutte chaque fois renouvelée, qui accaparait toute son énergie et l'épuisait. Quand Arathorn entra dans la pièce en s'accroupissant pour passer la porte, Fram ouvrit les yeux et le reconnut comme un de ces Dúnedain qu'il cherchait à joindre. Un faible sourire éclaira un instant son visage. Il voulut se soulever sur l'oreiller mais ses forces le trahirent et il retomba allongé en fermant les paupières.

Arathorn s'approcha de lui et s'assit par terre à son chevet. Il posa une main sur le front du malade, l'autre sur sa poitrine et commença à voix très basse une litanie dans une langue étrange, dont les paroles étaient incompréhensibles pour les Hobbits. Le chant monocorde se poursuivit quelques minutes durant lesquelles Fram parut s'endormir. Quand sa respiration se fit plus ample et régulière, le Dúnadan prit des mains d'Alabandine le bol d'eau bouillante et le posa sur le bord du lit.

Il y émietta deux feuilles. Presque aussitôt, une douce et forte fragrance se répandit dans la pièce, dont la fraîcheur saine et vivifiante suscita chez les Hobbits la vision fugace, floue comme à travers un voile diaphane, de contrées bénies depuis longtemps perdues. Tous en retirèrent une sensation de profond bien-être en même temps qu'un frustrant sentiment d'abandon.

Fram, vers qui le Rôdeur dirigeait la vapeur par de lents mouvements des mains, dut ressentir aussi le soulagement procuré par la fraîche senteur. Son souffle s'apaisa encore et il put inspirer plus profondément, faisant pénétrer dans ses poumons enflammés l'air pur et sain de ce pays perdu. Son visage se détendait au fur et à mesure que sa respiration devenait plus ample et aisée.

Arathorn prit un linge qu'il trempa dans la macération maintenant tiède, et s'en servit pour laver le visage, le torse et les bras du malade. Les miasmes de la fièvre furent dissipés par la bienfaisante fragrance. Fram, maintenant apaisé, dormait quand le Rôdeur se releva et sortit doucement de la chambre. Tous le suivirent en silence, frappés par ce qu'ils venaient de voir.

Revenus dans le vestibule, Arathorn rendit à Alabandine le bol dont le contenu, maintenant froid, continuait pourtant à parfumer légèrement l'air ambiant. Ils étaient tous les six abasourdis et le regardaient sans mot dire, un respect craintif dans les yeux.

— Je reviendrai demain matin. Je pense qu'il va passer une bonne nuit. Son état s'améliorera rapidement, maintenant. Je vous souhaite le bonsoir.

Quand Gormadoc retrouva suffisamment ses esprits pour lui répondre, le Dúnadan s'éloignait déjà vers la grange, invisible dans la nuit sombre. Il marchait pourtant d'un pas assuré, guidé par l'unique étoile qui scintillait devant lui, pierre précieuse sur le velours noir du ciel.

Chapitre 33

UN PARFUM DE FLEURS SECHEES

La porte refermée sur l'étonnant Rôdeur, ils restèrent un moment silencieux, encore troublés par ce prodige dont ils avaient été témoins. Ademar se ressaisit le premier et, avec son bon sens de Hobbit, convia tout le monde à table. Le dîner fut animé, chacun commentant les derniers évènements.

La dernière bouchée avalée, Slendas fut pris d'une irrépressible crise de bâillements et Gormadoc sentait ses yeux se fermer malgré l'effort qu'il faisait pour s'intéresser à la conversation. Après tout, il ne s'était passé que vingt-quatre heures depuis la fin de leur exténuant voyage.

Voyant ses invités tomber de sommeil, Alabandine mit rapidement fin à la veillée. Les deux amis se dirigeaient vers leur chambre quand elle rappela Gormadoc.

— Attends, je vais te rendre ton linge. Je l'ai lavé aujourd'hui et il est sec.

Il laissa Slendas entrer dans la chambre où ils avaient dormi la nuit précédente et suivit Madame Boulot dans le couloir. Cinq portes s'y ouvraient. Une d'elle était leur chambre, une autre donnait sur le bureau de Maître Boulot, où ils avaient eu cette surprenante discussion le matin même. Les trois autres étaient closes.

— Attends-moi ici, lui demanda Alabandine en lui ouvrant la pièce la plus proche. Je vais voir si Spinelle a besoin de quelque chose, ajouta-t-elle en se dirigeant vers le fond du couloir. Elle se glissa doucement dans la chambre de sa fille, pour ne pas réveiller la future mère si celle-ci dormait déjà.

Gormadoc franchit la porte que Madame Boulot lui avait indiquée. C'était une grande pièce qui servait à la fois de chambre pour le couple et de lingerie pour la maîtresse de maison. De hautes armoires aux portes ouvragées occupaient chaque mur et une longue table encombrée de linge jouxtait le poêle, près duquel s'alignaient de nombreux fers à repasser de toutes formes destinés à être chauffés sur le plateau de fonte.

Alabandine revint au bout de quelques minutes. « Elle dort » dit-elle avec un sourire. Gormadoc n'avait pas encore rencontré la mère de Forty et Malva, toujours alitée en attendant la naissance. Il avait vu plusieurs fois Malva répondre aux appels de sa mère, et Forty lui en avait vaguement parlé durant l'après-midi, mais tout le monde semblait attendre avec nervosité la fin de cette grossesse difficile.

Madame Boulot décrocha une chemise pendue devant la cheminée, finit de la plier et la posa sur une pile déjà constituée où Gormadoc reconnut les effets que Pâquerette avait fourré dans son sac, quelques jours auparavant... Une éternité. Elle ouvrit une des grandes armoires pour donner à Gormadoc du linge de toilette et lui demanda de tenir une pile de serviettes, pour qu'elle saisisse les plus belles rangées dessous.

Le parfum qui l'avait surpris le matin au réveil le troubla à nouveau. Cette agréable odeur de fleurs séchées éveillait en lui des souvenirs qu'il ne parvenait pas à saisir, ce qui l'agaça un peu.

— Madame Boulot, quel est ce parfum sur votre linge ? Il me rappelle quelque chose...

Elle se retourna et le regarda quelques secondes en silence, puis sourit tristement.

— L'odorat éveille parfois des souvenirs très lointains, bien plus que la vue ou l'ouïe. Cette odeur que tu reconnais, c'est celle du mélange de fleurs séchées que les femmes de notre famille mettent dans les armoires pour parfumer le linge.

Il la regarda sans comprendre.

— Mais... je ne suis jamais venu chez vous...

— Turquoise l'utilisait. Sa mère et moi étions sœurs. Nous nous passons le secret de ce mélange, de mère en fille depuis des générations.

— Turquoise... Maman-Turquoise ? balbutia Gormadoc d'un air stupéfait.

— Oui. Celle que tu appelais Maman-Turquoise était ma nièce. Elle était très liée avec mes filles Agathe et Spinelle, jusqu'à son mariage avec Ferumbras Touque. Ensuite, quand elle est partie vivre à Bourg-de-Touque, elle est devenue très amie avec Jasmille, ta mère. Ta vraie mère.

Gormadoc regardait Alabandine lui parler, mais sans la voir réellement. Il ne s'attendait absolument pas ce soir à une évocation de sa prime jeunesse chaotique, lui qui était passé, entre sa naissance et l'âge de treize ans, successivement dans les bras de quatre femmes qui lui avaient servi de mères. Il était trop surpris pour répondre et Alabandine prit son manque de réaction pour de l'incompréhension.

— Tu sais que ta mère, Jasmille, était la jeune sœur du Thain Isumbras Touque qui vient de mourir de manière si dramatique. Donc la tante de Ferumbras, mais ils n'avaient que très peu d'années de différence. Quand Ferumbras a amené sa jeune épouse Turquoise Sanglebuc à Bourg-de-Touque, elles sont devenues toutes les deux très amies. Jasmille et Turquoise étaient aussi intimes que deux sœurs jusqu'à ce que ta mère se marie avec Brodoc Brandebouc. Même ensuite, quand Jasmille est partie vivre à Châteaubouc, Turquoise lui rendait de fréquentes visites et elle était plus souvent au Pays-de-Bouc avec son amie qu'à Bourg-de-Touque avec son mari. Pas étonnant qu'ils n'aient pu avoir d'enfants !

Gormadoc s'était assis sur une chaise et Alabandine avait entrepris de plier du linge, plus pour s'occuper les mains que par réelle nécessité. Elle interrompait d'ailleurs souvent son ouvrage pour se tourner vers lui et vérifier qu'il suivait bien cette histoire de famille si compliquée. Les Hobbits ont beau être férus de généalogie, l'enfance de Gormadoc n'était vraiment pas simple !

« Toujours est-il que, quand ta mère — Jasmille, tu me suis ? — attendait ta naissance, Turquoise, qui ne pouvait avoir d'enfant, a vécu cette grossesse par procuration. Quand ta mère est morte en te mettant au monde, Turquoise a voulu t'adopter. C'était compter sans ton père, Brodoc, qui n'avait aucune envie de t'abandonner. Tu es donc resté à Châteaubouc avec ta nourrice, Pâquerette. Turquoise venait très souvent te voir et n'avait pas abandonné l'idée de s'occuper de toi. »

Alabandine hésita un instant avant de continuer : « je crois qu'elle avait déjà l'esprit un peu dérangé par le mal d'enfant. Ferumbras et elle ne s'entendaient pas très bien et elle était malheureuse, cette pauvre petite ! »

Elle tirait sur les manches de la chemise pour les défroisser et ses mouvements brusques traduisaient bien la rancœur qu'elle semblait garder envers Ferumbras.

« Ton père, Brodoc, devenait de plus en plus mélancolique. Il n'a jamais accepté la mort de sa femme. Il vivait comme un ours et ne voyait personne. Tu grandissais avec la seule Pâquerette, sans amis de ton âge, sans contacts avec les Brandebouc alors que tu étais à l'époque le seul descendant mâle du vieux Meridoc ton grand-père, le Maître du Pays-de-Bouc à cette époque-là. Ce n'était pas une façon d'élever un enfant qui serait peut-être un jour Le Brandebouc !

La seule personne qui vous rendait visite, c'était Turquoise. Après plusieurs années, elle a enfin réussi à convaincre ton père qu'il serait plus profitable pour toi d'être éduqué dans la famille du Thain, avec d'autres enfants pour t'ouvrir l'esprit. »

Gormadoc était un peu vexé. Le récit que lui faisait la vieille Hobbite le montrait comme un gamin replié sur lui-même et un peu arriéré, alors que lui gardait le souvenir de la tendresse de Pâquerette, ses jeux et ses câlins. Son père, figure funèbre, n'apparaissait que le soir pour le rituel dîner.

Alabandine, plongée dans ses souvenirs, ne prêtait pas attention à la réaction du jeune Hobbit. Elle ne vit pas que ces brusques révélations, qu'il n'avait pas cherché à connaître, bousculaient les certitudes d'enfant sur lesquelles il construisait sa vie d'adulte. Elle ne vit pas qu'elle était en train de briser sa candeur.

« Turquoise a réussi aussi à faire céder Ferumbras, qui a accepté de guerre lasse que tu viennes vivre chez lui. Je pense que, pour une fois, il aurait mieux fait de montrer son entêtement légendaire car ça n'a pas été une réussite, ce changement de famille ! Turquoise, aveuglée par son bonheur de t'avoir tout à elle, a complètement négligé son mari. Ferumbras est devenu aigri et ne te supportait pas, te rendant responsable de l'échec de son mariage. Les disputes sont devenues de plus en plus fréquentes, de plus en plus violentes, jusqu'à ce que le Thain lui-même soit obligé de s'en mêler. Isumbras a conseillé à ton père de te reprendre, et Turquoise ne l'a pas supporté. Elle est tombée malade. Elle est revenue à Roccreux, chez ses parents. Elle est morte quelques mois plus tard. »

Gormadoc n'avait jamais entendu cette version de son enfance. Tout ce qu'on lui en avait dit était rose et tendre, comme ces fables que l'on raconte aux tout-petits.

Et lui, naïvement, ne s'était jamais posé de questions, admettant sans trop s'en étonner que son propre père accepte de le voir élevé par d'autres, admettant sans surprise que sa mère adoptive le renvoie à Châteaubouc après quelques années, admettant de changer de famille comme d'autres changent de smials.

Il était abasourdi et pétrifié. Découvrir brutalement la réalité sur ses proches, qu'il avait aimés en toute innocence, lui faisait l'effet d'une trahison. Et il n'avait certes pas besoin, en ce moment, d'une nouvelle raison de douter de lui-même et des sentiments que les autres lui portaient ! Il restait assis, silencieux, perdu dans ses pensées amères.

Alabandine, elle, continuait à plier son linge sans oser le regarder, se rendant compte enfin que cette histoire, depuis longtemps connue et ressassée par elle, était une révélation brutale et plutôt douloureuse pour le jeune Hobbit. Elle regrettait maintenant d'avoir parlé. La bonde des souvenirs avait été brutalement levée par l'arrivée de ce gamin qu'elle n'avait encore jamais rencontré, mais dont elle savait qu'il était au centre d'une des plus sombres histoires de famille de la Comté. Histoire qui la touchait de près, d'encore plus près même qu'elle ne lui avait dit.

Mais les secrets de famille sont lourds à cacher et finissent toujours par émerger. En brisant beaucoup de choses, souvent. En faisant beaucoup de mal.

Si Gormadoc souffrait visiblement de ces révélations, elle, Alabandine Boulot, souffrait de ce qu'elle n'avait pas encore révélé.

Chapitre 34

EXPEDITION DE BIENFAISANCE

Ils partirent à l'aube. Le soleil n'avait pas encore franchi l'horizon, mais il diaprait de mauve et orange le dessous de quelques écharpes nuageuses qui se détachaient sur le bleu du ciel, très clair à l'est et encore sombre vers le couchant. Les deux poneys tiraient avec peine le lourd chargement mais l'avance était régulière. Forty conduisait l'attelage par la bride. Gormadoc, que sa cheville gênait encore, chevauchait devant Arathorn ; Rocharod, son grand cheval bai, avait accepté sans broncher cette charge supplémentaire. Les autres Rôdeurs trottaient un peu en avant d'eux, puis ils se dispersèrent par deux ou trois pour explorer les environs.

Gormadoc était morose. Il avait froid, et l'accablement physique et moral qu'il ressentait le rendait taciturne. Il avait passé une nuit affreuse. Quand il était retourné dans leur chambre, Slendas dormait déjà, couché en diagonale dans le lit commun. Pour ne pas troubler son sommeil et risquer de devoir répondre à ses questions, il avait laissé toute la place à son ami et s'était recroquevillé dans un coin. La position allait d'ailleurs assez bien avec son état d'esprit. Il éprouvait le besoin de se refermer sur lui-même, tourmenté par les révélations de Madame Boulot.

Il avait été très long à s'endormir, tournant et retournant dans sa tête les souvenirs qu'il gardait de cette période déjà lointaine de son enfance. Il comprenait mieux, à la lumière de ce que lui avait appris Alabandine, certains évènements ou comportements qu'il n'avait pas saisi à l'époque. Et quand la fatigue l'avait enfin terrassé, les cauchemars avaient pris le relais. Il s'était réveillé plusieurs fois en sursaut, oppressé à la limite du malaise, mais sans conserver le souvenir des rêves qui l'avaient mis dans cet état. Peu avant l'aube, il avait même constaté en s'éveillant que son oreiller était mouillé de larmes. Désespérant de pouvoir se rendormir, il avait fini par se lever. Il était déjà habillé quand Maître Boulot était venu frapper à leur porte.

La seule nouvelle qui avait mis un peu de baume sur son tourment avait été de trouver Fram en bonne voie de rétablissement. Il respirait beaucoup plus aisément et son visage avait perdu cette teinte plombée si inquiétante, mais il restait très faible.

Arathorn avait frappé à la porte du smial avant l'aube. Il avait renouvelé sa médication en conseillant à Fram de dormir toute la journée, assurant qu'il viendrait lui parler longuement le soir-même à leur retour, quand il serait capable de soutenir une conversation sans trop de fatigue. Fram avait acquiescé et le sommeil l'avait à nouveau saisi avant qu'ils soient sortis de la chambre.

Pendant ce temps, Forty avait attelé les poneys et le ciel commençait à s'éclaircir quand ils prirent le départ.

Le soleil était maintenant levé et dévoilait un paysage fantastique. Une mince couche de brouillard dense stagnait dans les vallées et se confondait avec la neige qui recouvrait les collines, sans qu'on puisse en remarquer la transition. On n'apercevait que le sommet des bosquets blottis au creux des combes les plus humides, dont les ramures dénudées

semblaient émerger de l'opalescence laiteuse. Trois des Rôdeurs, patrouillant dans le vallon le plus proche, avaient été engloutis par la brume. On ne les distinguait pas, mais le galop de leurs chevaux engendrait des tourbillons qui agitaient la surface immaculée.

Arathorn, désirant les rejoindre, proposa à Gormadoc de marcher un peu. Il l'aida à glisser au bas de son cheval et, quelques minutes plus tard, il disparaissait lui aussi dans le brouillard. Grâce aux remous, on pouvait suivre sa route qui convergeait vers celle des autres Rôdeurs. L'effet était saisissant.

Les deux jeunes Hobbits marchèrent un moment sans parler, tenant chacun un poney par la bride. Forty, visiblement lassé du silence pesant qui les accompagnait depuis leur départ, tenta d'engager la conversation.

— Ça doit faire un drôle d'effet d'être montés sur ces grands chevaux, dit-il d'une voix passionnée — tout ce qui avait quatre pattes et hennissait soulevait son enthousiasme. Malva m'a dit qu'on a l'impression d'être grimpés en haut d'un arbre qui avance. Quelle chance elle a eue !

Conscient qu'il ne pouvait se taire toute la journée, Gormadoc s'obligea à répondre.

— Oui, c'est exaltant et on se sent vraiment tout petits, assis contre ces Hommes immenses ! Ils sont très intimidants. Secrets et en même temps cordiaux. De bien étranges gens... Peut-être ne sont-ils pas si inquiétants qu'on le dit !

— Vous étiez vraiment assaillis par des loups, quand ils vous ont trouvé ?

— Oui, et j'ai réellement cru ma dernière heure arrivée.

— Et tu les a attaqué avec ta fronde ? demanda encore Forty d'un air profondément admiratif.

— Pas tout à fait, répondit Gormadoc en souriant, heureux en fait de ce bavardage qui lui changeait les idées. Je n'avais que ça sous la main et je m'en serais servi sans grand espoir pour me défendre, mais je n'en menais pas large !

— Tu es le Hobbit le plus courageux que je connaisse...

— Non Forty, non ! J'étais pétrifié de peur, tu peux me croire ! Mais que faire d'autre ? Nous étions vraiment au bout de nos forces, Slendas et moi, et même la fuite était impossible ; nous ne pouvions abandonner Fram !

— J'aimerais bien avoir un grand frère qui te ressemble... Tu me raconteras encore vos aventures ?

— Peut-être un peu plus tard. Pour l'instant, j'ai vraiment envie d'oublier les moments effroyables que j'ai vécu depuis quelques jours. La solitude, la peur, le froid... L'accueil de ta grand-mère m'a grandement réconforté !

Ils continuèrent à marcher en silence, observant Arathorn revenir tranquillement vers eux. Il mit son cheval au pas à côté du traîneau, mais ses yeux continuaient à scruter la ligne d'horizon. Forty reprit la parole.

— Malva m'a dit que tu étais orphelin...

Gormadoc soupira. Il trouvait la question incontestablement inopportune, mais décida de répondre quand même, bien que le sujet le troublât — mais peut-être était-ce justement pour cela qu'il répondit.

— Oui, ma mère est morte à ma naissance, et mon père aux Champs-Verts. Maintenant, je demeure chez mon oncle Cambold Sonnecor à Longoulet. Maman-Muguette, bien qu'elle ne soit pas ma vraie mère, a beaucoup d'attachement pour moi et je ne me sens pas délaissé, loin de là !

Il avait volontairement simplifié les changements de famille, peu désireux de s'étendre sur le sujet. Mais, visiblement, c'était plutôt Forty qui avait envie de s'épancher.

— Alors tu as de la chance ! Il vaut mieux une deuxième mère qui t'aime, qu'une vraie mère qui ne peut plus te supporter... marmonna-t-il d'un air sombre.

— Pourquoi dis-tu ça ?

Forty ne répondit pas tout de suite. Gormadoc sentait qu'il avait envie de se confier, mais une pudeur toute masculine le retenait. Le rôle de grand frère confident ne l'attirait pas trop — il manquait d'expérience pour cela et avait bien assez de ses préoccupations

personnelles ! — mais le jeune Forty le touchait, avec son air de géant un peu rustre cachant des blessures d'enfant. Et puis, en s'intéressant aux problèmes des autres, peut-être les siens s'atténueraient-ils...

« Pourquoi dis-tu cela, Forty ? Tu ne t'entends pas bien avec ta mère ? »

— Je ne sais pas ce qu'elle a depuis quelques mois, mais le simple fait de me voir l'exaspère.

— C'est l'approche de la naissance qui doit la mettre dans cet état !

— Je ne crois pas. Ça s'est beaucoup aggravé depuis qu'elle attend ce bébé mais, déjà avant, elle tolérait à peine ma présence. Elle crie toujours après moi : je fais les choses de travers, pas assez bien, pas assez vite, je suis maladroit, fainéant, idiot... Rien ne va ! Je sens bien, moi, qu'elle ne m'aime plus ! ajouta-t-il d'une petite voix malheureuse.

— Mais ça n'existe pas, une mère qui n'aime *plus* son enfant !

Gormadoc se tut quelques secondes, réfléchissant à cet étrange comportement.

« Et ton père, qu'est-ce qu'il en dit ? »

— Oh, mon père... Il ne parle pas beaucoup. Tout ce qui l'intéresse, ce sont ses corderies et ses plantations de chanvre ! Heureusement, il y a Malva. Elle dit qu'il ne faut pas que je m'inquiète, mais ce n'est pas elle qu'on repousse sans cesse ! Elle essaie bien de m'aider mais Maman continue à s'énerver contre moi.

— Et tu ne vois pas de raison ? Tu ne l'aurais pas contrariée, peinée ?

Forty secoua négativement la tête sans répondre. Il avait visiblement la gorge nouée.

— J'ai beau faire tout ce qu'elle demande, du mieux possible, elle n'est jamais satisfaite... On dirait qu'elle m'en veut, mais je ne sais pas pourquoi.

— Sois patient ! Cela s'arrangera sans doute après la naissance...

D'un air dubitatif, Forty haussa les épaules sans répondre. Arathorn, qui s'était rapproché d'eux, se mêla à la conversation.

— Les mères ont parfois de singulières façons d'aimer leurs fils et les éduquent d'une manière déconcertante, même si elles disent que c'est pour leur bien.

— Votre mère aussi était sévère avec vous ? demanda Gormadoc, vraiment surpris que l'austère Rôdeur évoque son enfance devant eux.

— Les femmes Dúnedain ne sont jamais très enjouées. Leurs époux sont en général plus âgés qu'elles, car les hommes de notre sang ne contractent pas mariage avant leurs années de maturité. Elles sont le plus souvent seules pour élever les enfants. Pour les plus chanceuses, leurs maris reviennent de temps à autre, entre deux périlleuses missions. Mais beaucoup sont veuves. Beaucoup...

Les derniers mots étaient à peine un murmure. Il se tut quelques secondes puis reprit à voix haute et claire, comme s'il repoussait volontairement de sombres réflexions.

« Les femmes d'un même lignage partagent souvent la demeure familiale, c'est plus facile et rassurant pour elles. Elles éduquent leurs filles dans cette perspective, et les garçons ne sont pas entourés de beaucoup de tendresse : ils ont besoin de s'aguerrir pour supporter les rudes conditions de vie qui sont leur lot, quand vient le temps de la Formation. »

— C'est plus gai, quand même, si vous êtes plusieurs enfants ensemble dans la même maison, releva Forty.

— Sans doute, mais j'ai moi-même peu vécu avec ma mère et ma famille. Je suis fils du Chef des Dúnedain et, depuis des siècles, les aînés de ma lignée sont élevés à Imladris. Je connais mieux le Seigneur Elrond que mon propre père et ses fils sont pour moi comme des cousins, malgré notre différence d'âge.

— Qui est le Seigneur Elrond ? Où est Imladris ? demanda Gormadoc.

— Loin là-bas, au pied des *Hithaeglir*, des Monts-brumeux, répondit Arathorn avec une nostalgie non dissimulée. C'est un lieu de paix et de bonheur, qu'il faut quitter un jour pour suivre son destin.

Il continua à marcher au pas à côté du traîneau, silencieux et plongé dans ses souvenirs. Gormadoc n'osa pas renouveler sa question, bien que le Rôdeur n'y ait qu'à moitié répondu.

Rocharod s'immobilisa au haut de la colline et Forty arrêta l'attelage, laissant les poneys reprendre leur souffle après la rude montée. Devant eux, en contrebas, ils aperçurent une ferme blottie au creux d'un vallon, entourée de parcages à moutons. Les clôtures découpaient un damier dans l'uniformité de la neige.

— C'est la métairie des Lovinier, dit Forty. Le cheptel appartient à Grand-Père.

Ils y parvinrent en peu de temps. Leur arrivée surprit fort toute la famille, qui n'avait vu passer aucun voyageur depuis plusieurs semaines. Les bûches furent les très-bienvenues car les réserves de la ferme étaient quasiment épuisées après ces semaines de grand froid. Les provisions de nourriture étaient encore suffisantes pour tenir jusqu'au printemps, mais le père Basil leur fit part de ses inquiétudes concernant le fourrage des bêtes, qui risquait de faire défaut avant le reverdissement des pâtures, si l'hiver se prolongeait.

Comme on approchait de la mi-journée, Madame Lovinier leur proposa un solide repas auquel l'Homme — visiblement habitué à plus de frugalité — fit néanmoins honneur malgré l'heure encore un peu précoce pour un déjeuner. Après une agréable discussion avec le Père Basil, il fallut qu'Arathorn lui-même donnât le signal du départ pour que Gormadoc renonce au plaisir d'une deuxième pipe devant la cheminée. Ils durent réveiller Forty qui avait commencé une sieste au coin du feu.

Le ciel était toujours dégagé mais le froid encore plus vif quand ils reprirent leur circuit. A la ferme suivante, leur arrivée ne suffit pas à ramener la joie. Les Bravet de Genestou venaient de subir dans la nuit le troisième décès de la semaine : l'aïeule était morte doucement aux premières heures du jour, succédant de peu à un nourrisson trop chétif pour supporter le froid que n'arrivait pas à combattre le piètre foyer qu'on laissait s'éteindre la nuit par manque de combustible. Le fils aîné, lui, s'était tué la semaine précédente, en tombant d'un pommier qu'il voulait abattre pour faire du bois de chauffage. Les trois corps reposaient dans une remise, enveloppés dans le même drap, en attendant que la terre soit suffisamment dégelée pour pouvoir creuser les tombes.

Gormadoc ne put que murmurer des condoléances convenues, ému par la détresse de cette famille. Ils repartirent dès qu'ils eurent stocké le bois sous l'appentis, en promettant d'informer les Bravet de Roccreux.

Ils se rendirent dans deux autres fermes voisines, où ils délivrèrent une grande part de leur précieux chargement. La présence des Rôdeurs à leurs côtés étonnait et inquiétait, mais la petite troupe s'éloignait pour surveiller les environs et seul Arathorn les accompagnait. L'énergie qu'il mettait à aider au déchargement du bois et l'affabilité qu'il montrait levaient rapidement les craintes.

A chaque fois, on leur proposait un en-cas que les deux Hobbits avalaient rapidement. Les Rôdeurs, eux, regardaient en souriant les tranches de pain enfournées par leurs petits compagnons.

Les ombres commençaient à s'allonger quand les deux Hobbits, assis maintenant sur le peu de bois qui restait dans le traîneau, virent Arathorn qui les précédait s'arrêter en haut d'une butte. Debout sur les étriers, il semblait scruter l'horizon. Se tournant en direction des autres Dúnedain qui patrouillaient à quelque distance, il émit un sifflement strident qui provoqua leur retour au galop.

Le traîneau arriva au sommet de la colline en même temps que les derniers Rôdeurs. Ils aperçurent alors ce qui avait motivé l'alerte : Un sombre panache de fumée s'élevait d'une ferme en contrebas, devant laquelle s'agitaient une dizaine de silhouettes trapues, courtes et difformes.

— Restez là, dit Arathorn à l'adresse des Hobbits. Ne bougez pas. Ne descendez que quand je vous appellerai.

Puis il se retourna vers ses compagnons et, tirant l'épée, cria d'une voix forte :

« Herio ! Noro lim, Dúnedain ! »

Eperonnant Rocharod, il s'élança au galop dans la pente.

Chapitre 35

LA FERME DES FURET

-Essayez de ne pas bouger, Maître Othon, je retire la flèche...

Arathorn tira résolument sur la hampe cassée qui dépassait de l'épaule, extirpant la pointe d'un geste habile. Visiblement, ce n'était pas la première qu'il enlevait ainsi. Le vieil Hobbit poussa un rugissement rauque mais Gormadoc, qui le maintenait avec Forty, n'eut pas à déployer beaucoup d'efforts pour l'immobiliser. Il était grandement soulagé de n'avoir pas eu à faire lui-même l'opération : le Rôdeur s'était proposé et Gormadoc avait garanti ses dons de guérisseur. Les Hobbits n'avaient pas hésité à lui faire confiance.

— Saletés de Gobelins, fulmina Othon Furet. Ils ont bien failli m'avoir ! Pauvre Ben, il n'a pas eu ma chance... Les autres non plus, ajouta-t-il après un bref coup d'œil au Rôdeur.

— Oui, constata Arathorn, vous vous en tirez à bon compte. La flèche s'est plantée dans le muscle, mais sans faire de gros dommages.

Le Dúnadan laissa ses mains apposées sur la plaie quelques secondes, marmonnant discrètement des paroles incompréhensibles, puis se leva avec un sourire amer qui se voulait réconfortant : « Je vous laisse aux soins de notre Guérisseur Hobbit. Je vais m'occuper des morts. » Il sortit et referma derrière lui la porte dont le bas était à moitié rongée par le feu.

Gormadoc enduisit la plaie d'un emplâtre à l'odeur piquante que madame Furet conservait dans un pot de grès, et confectionna un bandage bien serré pour maintenir le tampon de charpie qui devait éviter le saignement.

— Reposez-vous maintenant, dit-il. Je pense que vous serez bientôt sur pieds, même si vous ne pouvez vous servir de votre bras avant quelque temps.

Il referma les rideaux du lit après avoir aidé le fermier à s'allonger sur les oreillers. Le crépuscule avait ramené un peu de calme chez les Furet. Un engourdissement horrifié avait saisi les occupants de la ferme et le chagrin marquait les visages. Chacun revivait les angoisses de cette tragique journée.

Gormadoc et Forty avaient été stupéfaits par la charge soudaine des Rôdeurs, se ruant sur le groupe d'Orques qui attaquait la ferme. Assistant au drame du haut de la butte, ils avaient parfaitement saisi la manœuvre d'encerclement dirigée par le Dúnadan. L'affaire fut rondement menée ; les Rôdeurs avaient dû l'exécuter de nombreuses fois car ils agissaient de concert, sans hésitation. Seuls quelques sifflements de leur Chef les guidaient pour repousser les agresseurs et les abattre.

Alertés par le galop des chevaux, les Gobelins fuyaient déjà quand la charge impétueuse des Dúnedain les avait bousculés. Arathorn ne s'était pas vanté quand il avait affirmé que quelques Hommes de l'Ouest suffisaient à mettre en fuite une bande d'Orques pillards ! La plupart de ceux qui ne gisaient pas décapités par les épées des Dúnedain, ou abattus par quelques flèches adroitement décochées, fuyaient avec couardise sans demander leur reste.

Mais un petit noyau paraissait décidé à résister. Ils s'étaient regroupés, adossés au mur de la ferme, et bandaient leurs arcs. Les flèches qu'ils tiraient, courtes et lourdes, ne volaient pas très loin mais devaient être meurtrières. L'une d'elle atteignit un des Rôdeurs qui tentait de les déloger. L'Homme vida les étriers et s'écroula au sol, mais les Orques n'eurent pas le

temps de se réjouir de leur exploit : plusieurs flèches Dúnedain les fauchèrent. Ils furent achevés à l'épée. Impitoyablement.

Pendant qu'une partie des Rôdeurs poursuivaient les fuyards, les autres avaient entrepris de lutter contre le feu allumé devant la porte du logis. Ils avaient réussi à en venir rapidement à bout en le couvrant de neige. Malheureusement, l'incendie qui ravageait la grange n'avait pu être maîtrisé mais, par chance, il ne s'était pas communiqué à l'étable pourtant proche, d'où s'échappaient des bêlements affolés.

Les fermiers réfugiés dans le logis, voyant surgir cette aide inespérée, étaient sortis prêter main-forte à leurs sauveurs dans leur lutte contre les flammes. Arathorn avait cependant dû retenir une jeune Hobbite qui se précipitait en hurlant vers la grange embrasée. Une vieille, qui devait être sa mère, l'avait tirée en arrière et ramenée vers la porte à moitié calcinée. Sur le perron, plusieurs enfants blottis les uns contre les autres pleuraient à grands cris.

Un sifflement strident d'Arathorn, accompagné de grands mouvements des bras, avait enjoint à Gormadoc et Forty de descendre vers le lieu du drame. L'arrivée des jeunes Hobbits avait définitivement rassuré les habitants de la ferme sur les intentions bienveillantes des Rôdeurs.

Les Dúnedain ramassèrent le corps de leur compagnon et l'étendirent au pied d'un chêne solitaire qui devait ombrer la cour en été. Ils regroupèrent les cadavres des Orques et les traînèrent vers la grange en flammes. Ils les y jetèrent avec des cris de haine et de vengeance.

Tandis que la petite troupe installait son cantonnement dans l'étable et s'occupait d'honorer la dépouille de leur compagnon, les Hobbits et Arathorn s'étaient retrouvés dans la grande salle commune pour panser les plaies.

Trois morts et deux blessés étaient à déplorer : outre le Rôdeur tué par la flèche orque, le gendre des Furet avait perdu la vie dans l'attaque, ainsi qu'un des garçons de ferme. Ils travaillaient dans la grange quand les Orques avaient donné l'assaut. Les jeunes gens avaient été assommés à coups de gourdin alors qu'ils tentaient de rejoindre le reste de la famille. Les assiégés, avant de se retrancher dans le logis, avaient vu les ignobles créatures traîner les corps vers la grange et y mettre le feu. Bleuette, la femme de Ben, s'était précipitée dehors, et c'est en la ramenant de force que son père avait été blessé. En outre, un des bergers qui s'était employé à dégager la porte menacée par les flammes avait une profonde brûlure à la main.

Arathorn et Gormadoc s'étaient rapidement occupé d'eux et, maintenant qu'Othon reposait derrière les courtines, madame Furet retourna réconforter sa fille prostrée dans un fauteuil, entourée de ses quatre jeunes enfants.

Arathorn revint peu avant le coucher du soleil, accompagné du Rôdeur qui leur avait souri dans l'enclos la veille avant d'aller chercher son chef. Un peu moins grand que celui-ci, il lui suffisait de courber la tête pour tenir debout sous les poutres pourtant hautes de la salle des Furet, là où Arathorn devait rester voûté. Madame Furet leur proposa des bancs qu'ils acceptèrent bien volontiers, puis elle alla ouvrir les rideaux du lit pour que son mari puisse participer à la conversation.

— Je suis heureux que notre venue ait mis fin à cette attaque, Maître Furet, et je regrette d'autant plus que nous ne soyons pas arrivé quelques minutes plus tôt. Recevez les condoléances d'Arathorn, fils d'Arassuil, pour les deuils qui vous frappent. Puisse l'Unique vous apporter consolation et apaisement.

— Et j'y joins celles de Gormadoc Brandebouc et de Forty Testarude, ajouta le Hobbit en posant la main sur sa poitrine puis en désignant son compagnon occupé à distraire l'aîné des enfants.

Othon Furet jeta un coup d'œil étonné à Gormadoc, mais se contenta d'incliner la tête en remerciement, puis il se retourna vers Arathorn.

— Merci à vous, car sans votre arrivée nous serions tous morts maintenant. Et j'honore le nom de votre compagnon qui s'est sacrifié pour notre protection. Portez nos condoléances et notre reconnaissance à sa famille.

— Honneur et Repos aux Défunts, conclut Arathorn en posant ses deux mains à plat sur sa poitrine. Les meurtriers n'auront pas vécu longtemps pour se réjouir de leurs méfaits. A part quelques-uns qui ont réussi à fuir mais que nous retrouverons, ces hideuses créatures ne sont plus maintenant que cendres.

— Tant mieux ! Vous m'en voyez heureux ! Ces sales Gobelins nous sont tombés dessus dans l'après-midi. Ils en voulaient aux moutons et aux vaches.

— La faim doit les faire sortir de leurs montagnes et rechercher la nourriture là où elle peut être le plus facilement pillée : dans les fermes de la Comté. Nous avons trouvé leurs traces au nord des Collines-du-Vent, venant des Monts-Brumeux. Cependant, il doit y avoir d'autres bandes qui rôdent dans les Landes-du-Nord, les traces étaient bien plus importantes que ce petit groupe. Mais rassurez-vous, ajouta-t-il devant l'air inquiet des Hobbits, vous ne risquez rien ce soir. La porte du logis a bien résisté aux flammes et, consolidée par des madriers, elle vous offrira encore une bonne protection.

— Merci, mais qu'arrivera-t-il quand vous serez repartis ?

— Urthel, dit-il en désignant son compagnon, a déjà pris les mesures nécessaires. Dès demain, il mènera mes hommes poursuivre et exterminer les derniers fuyards, pendant que je vous raccompagnerai à Roccreux avec le corps de Dóron, précisa-t-il à Gormadoc. Et pour la nuit, nous allons assurer des tours de garde. Je crains peu une offensive nocturne, mais la prudence commande de se maintenir en alerte.

— Comptez-moi parmi les veilleurs, Seigneur Arathorn, dit Gormadoc. C'est le moins que je puisse faire pour vous remercier de m'avoir sauvé de créatures tout aussi dangereuses.

— Vous avez aussi été attaqués par des Gobelins ? demanda Maître Furet.

— Par des loups, dans la forêt de Bindbale, il y a deux jours. Je me rendais à Roccreux avec deux compagnons quand nous avons été poursuivis par une meute affamée. Sans l'arrivée providentielle d'Arathorn, nous aurions été dévorés.

— Pardonnez ma curiosité, continua-t-il avec hésitation, mais... veniez-vous de Bourg-de-Touque ?

Gormadoc accusa le coup mais finit néanmoins par répondre.

— ... Oui, en effet... Pourquoi cette question ?

Le vieil Hobbit, gêné, toussota pour se laisser le temps de formuler une réponse.

— Et bien... Nous avons eu des nouvelles de Long-Cleeve, il y a quelques jours. Un messager qui rejoignait la Route de l'Est s'est arrêté ici pour la nuit. Il nous a appris le décès du Thain Isumbras et les conditions... étranges de sa mort.

— Et mon nom a été cité...

— ... Oui. Il paraît que Ferumbras vous a quasiment accusé de la mort de son père. Mais rassurez-vous, ajouta-t-il précipitamment en voyant Gormadoc ouvrir la bouche pour protester, personne n'y croit à Long-Cleeve, d'après ce que disait ce messager. Bandobras a des doutes — il vous connaît bien paraît-il — et le Guérisseur Isembold, qui est votre oncle je crois, lui a assuré que vous ne pouviez avoir fait une chose pareille. Mais il est très inquiet, ajouta Othon, car vous avez disparu et personne ne sait où vous êtes.

Gormadoc sentit les larmes lui monter aux yeux et son cœur se serrer à lui faire mal.

— Merci, monsieur Furet, vous ne pouvez savoir quel immense soulagement vous m'apportez. J'ai bon espoir maintenant de pouvoir démontrer mon innocence dans la mort du Thain, puisque certains sont prêts à m'écouter. Quand je rentrerai au Pays-de-Bouc, ce sera la tête haute !

— Alors ne rentrez pas trop vite ! Une épidémie est arrivée de l'est par Bree et on dit qu'elle fait des ravages à Châteaubouc. Espérons qu'elle ne franchira pas le Brandevin ! On a bien assez d'ennuis avec ce rude hiver, sans y rajouter en plus la contagion d'une cochonnerie venue des Mauvaises Terres !

La nouvelle, que confirma Arathorn d'un hochement de tête, n'affecta guère Gormadoc. Il avait peu de liens avec sa famille de Château-Brande. Son oncle Agadoc, le Maître du Château, l'avait certes fort cordialement reçu lors de son séjour l'été dernier, mais quelques souvenirs amers l'empêchaient de s’apitoyer sur les habitants du Pays-de-Bouc. La joie

d'apprendre qu'Isembold et Bandobras le croyaient innocent laissait peu de place, en cet instant, pour la compassion.

Le vieil Othon grimaça en essayant de s'installer plus confortablement sur ses oreillers. Arathorn, voyant la fatigue creuser ses traits, proposa de mettre fin à la conversation pour qu'il puisse se reposer. Madame Furet l'aida à s'allonger et, comme il avait froid, demanda son aide à Gormadoc pour lui passer un vêtement supplémentaire.

— Ça alors ! D'où tenez-vous cette camisole ? s'exclama celui-ci en enfilant le bras valide du blessé dans la manche d'un tricot tout à fait semblable à celui que lui avait donné Odet, l'ancien Frontalier.

— Oh, c'est vieux ! C'est un cadeau de mon aventurier de frère, qui l'avait ramené du Nord Lointain.

— Odet ? Odet est votre frère ? s'exclama joyeusement Gormadoc. Je l'ai rencontré il y a deux semaines et il m'a offert cela, ajouta-t-il en relevant sa chemise pour montrer le tricot qu'il portait dessous.

— Et bien, c'est la soirée des nouvelles ! Que devient-il, ce sacripant ? Je ne l'ai pas vu depuis des années. Aux dernières rumeurs, il traînait dans le Quartier-Sud...

— Il a une bergerie sur les hauteurs des Collines-Vertes.

— Berger... Il aura tout fait, celui-là ! Impossible qu'il se fixe, même à son âge. Il faut qu'il bouge...

— Il a l'air très heureux, entre son chien et ses moutons. Et je lui dois beaucoup ! Sans lui, sans ses conseils, je ne serais pas là aujourd'hui. Mais nous en reparlerons plus tard. Reposez-vous maintenant.

Chapitre 36

CONVERSATION NOCTURNE

Arathorn avait proposé à Gormadoc de prendre la garde en sa compagnie, ce qu'il avait accepté avec joie. La nuit tirait à sa fin. Ils avaient relevé Urthel et Forty depuis plus d'une heure. Le lieutenant des Rôdeurs et le jeune Hobbit s'étaient trouvés une passion commune et avaient passé leur temps de veille à parler chevaux. Ils discutaient encore en allant s'étendre sur les paillasses que madame Furet avait installées devant la cheminée.

La garde de Gormadoc et Arathorn promettait d'être bien plus silencieuse. Ils n'avaient pas échangé quatre mots depuis qu'ils s'étaient mis en faction devant les fenêtres du logis, observant l'extérieur largement éclairé par une lune encore bien pleine. Aucun Orque n'aurait pu s'approcher de la ferme sans être vu. Gormadoc commençait à trouver le temps long et bailla à se décrocher la mâchoire ; il avait très peu dormi la nuit précédente et la fatigue commençait à le terrasser. Ce fut sans doute pour l'aider à rester éveillé qu'Arathorn engagea la conversation à voix basse.

— Je ne veux pas paraître indiscret, mais vous disiez tout à l'heure que le Thain Isumbras est mort récemment ?

— Oui, il y a deux semaines maintenant. On l'a trouvé au petit matin, quasiment mort de froid dans la neige à la porte des Grands-Smials. On l'a ramené dans sa chambre pour tenter de le réchauffer, mais il n'a pas survécu.

Devant le silence du Rôdeur, Gormadoc se sentit obligé de lui fournir les explications plus précises qu'il paraissait attendre.

« On ne sait pas pourquoi il était dehors au milieu de la nuit. Il semblerait qu'il soit tombé par la fenêtre, mais cette chute est bien étonnante chez quelqu'un qui marchait avec tant de difficultés ! D'autre part, j'étais là juste avant qu'il rende son dernier souffle et j'ai été frappé par ses yeux. Les pupilles étaient complètement dilatées. Je n'avais jamais vu cela avant, mais mon oncle le Guérisseur m'a appris que la consommation de certains *champignons des magiciens* produit de tels effets. Or, son fils Ferumbras lui avait offert un plat de champignons la veille au soir. »

Gormadoc s'efforçait de remettre de l'ordre dans ses souvenirs. Il lui était arrivé tant de mésaventures depuis ce matin-là, il avait vécu tellement d'épreuves que l'importance de la mort d'Isumbras était passée pour lui au second plan. Il avait du mal à retrouver l'enchaînement des faits qui l'avait amené à la situation extraordinaire dans laquelle il se trouvait aujourd'hui.

« Toujours est-il que j'ai... formulé à haute voix mes doutes, et Ferumbras l'a très mal pris. Il m'a accusé d'avoir fait des erreurs en soignant la goutte de son père, et de l'avoir intoxiqué avec de l'extrait de colchique. Nous nous sommes... disputés et il m'a chassé des Grands-Smials. Voilà. »

Gormadoc ressentait à nouveau cruellement la honte qui l'avait poussé à quitter Bourg-de-Touque si imprudemment et sa rancœur envers le nouveau Thain ressurgit aussi forte.

« La nouvelle s'est répandue dans la Comté, à ma grande humiliation, et je voulais gagner Long-Cleeve quand vous nous avez rencontré. Entre-temps, il m'est arrivé plusieurs

mésaventures et je me suis joint à Messire Fram et mon ami Slendas qui cherchaient à rejoindre les Dúnedain. Nous vous avons trouvé et Messire Fram partira avec vous dès qu'il sera remis, mais l'accusation me concernant reste, elle. C'est pourquoi il est très important pour moi que certaines personnes influentes croient en mon innocence. Je veux devenir Guérisseur et il faut que je sois lavé de tous soupçons. »

Le Hobbit se tut et le silence s'installa entre eux. Arathorn semblait réfléchir, mais Gormadoc ne voyait pas bien en quoi ses soucis personnels pouvaient concerner un Rôdeur. La question qu'il posa lui révéla les préoccupations du Dúnadan dans cette période de guerres, d'incertitudes et de désordres.

— La Comté a donc un nouveau Thain. Comment est-il ? Quel est son caractère, quelles sont ses compétences de meneur ? Serait-il un bon Capitaine en cas de conflit ?

— Je dois vous avouer que je suis sans doute la plus mauvaise personne de toute la Comté pour vous donner un avis impartial, répondit Gormadoc avec un sourire sarcastique. Demandez plutôt à Maître Boulot ou à Bandobras Touque. Eux le connaissent mieux que moi, et seront plus objectifs. Je ne saurais même pas définir ce qu'est un “bon Chef” !

Arathorn sourit en hochant la tête.

— Un bon Chef ? Voilà une excellente question ! Si seulement je le savais, confia-t-il à voix basse. J'entends des conseils depuis ma plus tendre enfance, continua-t-il encore plus doucement, presque pour lui-même, et tous sont contradictoires : « Sois ferme, sois diplomate, sois vaillant, sois prudent... » Je suis destiné à succéder à mon père, mais l'Unique fasse que ce moment arrive le plus tard possible, car je ne me sens pas prêt à assumer cette charge. Il n'est pas facile, jeune Hobbit, ajouta-t-il en se tournant vers Gormadoc, d'avoir la responsabilité d'un peuple, de sentir l'ampleur de la dette envers les aïeux, et surtout le poids du devoir à l'égard des générations futures.

Il laissa passer un long silence.

« Si la prédiction du Retour d'un Roi se réalise un jour, celui sur qui pèsera cette dignité aura la lourde charge de réunifier les Royaumes que nous lui aurons laissé. Je ne sais si ce jour viendra mais il faut, dans cet espoir, que la Terre du Milieu soit protégée du Mal qui rôde encore, attendant la moindre faiblesse pour reconquérir sa puissance d'antan. Les bandes d'Orques qui pillent la Comté en sont un exemple, la guerre qui flambe au sud en est un autre. Trois morts dans cette ferme, des milliers au Gondor et au Rohan... C'est à chaque fois une promesse de renouveau qui s'éteint. C'est à chaque fois une victoire du Mal sur la Paix. C'est à chaque fois un échec pour ceux qui ont la charge de la maintenir, coûte que coûte... »

Il hésita, puis ajouta dans un murmure, le regard perdu dans la nuit : « Comme est un échec, pour le Capitaine, la mort d'un homme sous ses ordres. »

Le silence pesant se prolongea. Arathorn, le visage fermé, ne quittait pas des yeux le disque de la lune à l'horizon. Son profil, qui se découpait en sombre sur le reflet bleuté de la neige, évoquait incontestablement un aigle farouche guettant sa proie.

— Il était votre ami ?... Dóron...

— C'était sa deuxième mission avec moi. Il brûlait de montrer sa vaillance... J'aurais dû...

Il se tut. Il serra si fort les dents que Gormadoc voyait bouger le relief de ses mâchoires dans son visage sec. Il dut se forcer à les desserrer avant de pouvoir continuer : « Je le savais fougueux. J'aurais dû mieux le maîtriser, lui apprendre la prudence... »

— Vous ne pouvez pas vous reprocher sa mort !

— Quand je l'ai pris sous mes ordres en lui demandant de risquer sa vie dans des missions dangereuses, répondit le Dúnadan d'un ton intransigeant, j'ai aussi pris l'engagement de garantir sa sécurité dans la mesure du possible. Il avait confiance en moi. Il n'aurait pas dû mourir stupidement aujourd'hui, dans une escarmouche banale...

— Banale ? Une attaque de Gobelins ?

Arathorn le regarda dans les yeux, suffisamment longtemps pour que Gormadoc finisse par se sentir gêné.

— Pour nous, Rôdeurs méprisés, c'était une journée banale.

Gormadoc ne sut quoi répondre. Il fut pris du brusque besoin de bouger et se dirigea vers la cheminée où rougeoyaient les dernières braises. Urthel et Forty dormaient profondément. Le ronflement du Rôdeur répondait au souffle léger du jeune Hobbit et la musique de leurs respirations avait un effet hypnotique, que Gormadoc brisa en attisant énergiquement le feu.

— Pardonnez-moi, Gormadoc, de vous avoir parlé si durement. Vous n'êtes pas responsable de la bienheureuse ignorance dans laquelle vous vivez. Vous pensez, joyeux Hobbits, que la paix et l'abondance sont de règle en Terre du Milieu... Vous avez oublié ce que vous saviez des Rois du Nord et de leurs luttes contre le Mal, et négligé de garder le souvenir des peines de ceux qui ont rendu possible la longue paix de la Comté.

— Ah, Seigneur, plus jamais je ne pourrai penser que notre quiétude est due à la chance, ou à de quelconques qualités que nous posséderions en propre ! répondit Gormadoc en revenant près du Dúnadan. Le monde est rude autour de nous et nous n'en savons rien... Pourrez-vous nous pardonner ?

— Il n'y a rien à pardonner, aimable Hobbit ! Votre joie de vivre est une récompense suffisante à notre labeur. Tant qu'il y aura en Terre du Milieu des créatures heureuses et insouciantes, nous ferons tout pour préserver ce reflet du Pays Béni.

Gormadoc resta pensif un long moment, puis sembla se décider enfin :

— Seigneur, puis-je vous poser une question ?

— Bien sûr ! Et vous m'obligeriez en m'appelant Arathorn. Oublions le “Seigneur” !

— J'essaierai... Voilà, une chose m'étonne : comment avez-vous su que Messire Fram était dans la Comté et cherchait à vous joindre ?

— Mithrandir nous a prévenu. Il est arrivé à Imladris dix jours avant Yule. Son voyage avait dû être éprouvant car le Houssaye essuie des tempêtes de neige continuelles depuis le début de l'hiver, mais il n'en parla pas. Nous n'avions plus de nouvelles du Sud depuis que les routes sont bloquées. Plusieurs Dúnedain étaient allés à Minas Tirith à l'automne prêter main-forte à l’Intendant Beren, mais la guerre et le mauvais temps les ont coupés de nous. Le Pèlerin Gris nous a conté la situation désespérée des Rohirrim, et leur besoin de secours. Elrond a réuni un Conseil restreint et mon père, qui se trouvait justement à Fondcombe, a décidé de réunir une forte troupe pour aller épauler le Rohan, puisque aucune aide ne peut venir du Gondor lui-même aux prises avec les pirates Haradrim. Mais je n'ai pas été autorisé à me joindre à eux. Le Seigneur Arassuil a refusé que son héritier coure les mêmes risques que lui, et je dois obéissance à mon père... Je partirai plus tard à la guerre, et prendrai le commandement de l'arrière-garde quand les derniers Dúnedain auront rejoint la maison d'Elrond.

On sentait une amertume profonde dans la voix d'Arathorn.

« Plusieurs messagers ont été envoyés dans tout l'Arnor pour convoquer à Imladris le plus gros des forces Dúnedain. J'ai été chargé de regrouper ceux des Hauts-du-Nord. Je suis d'abord allé vers les Landes d'Etten, où j’ai croisé les traces d'Orques, puis jusqu'à Fornost et enfin sur les berges du *Nenuial*, où se trouvent encore de nombreuses familles des descendants d'Elendil. Tous les Hommes disponibles sont actuellement en route pour Imladris. J'ai décidé de profiter des quelques jours que me laisse leur voyage pour tenter de retrouver le Rohirrim que Mithrandir avait envoyé observer les rives du *Gwathló* et du *Baranduin*, et à qui il avait confié la mission de mettre l'Eriador et l'Arnor en alerte. Nous sommes donc descendus vers la Comté. Je désirais m'entretenir avec Bandobras Touque, pensant que si un Homme cherchait les Dúnedain, il lui serait forcément envoyé. J'en profitai pour surveiller les Landes, puisque ces bandes d'Orques et de loups chassés par le froid menaçaient le Quartier-Nord. J'ai eu la chance de vous trouver avant que mon voyageur ne se fasse dévorer, ajouta-t-il avec un sourire narquois. J'en suis ravi. »

— Nous aussi, nous avons eu de la chance ! Et qu'allez-vous faire maintenant ?

— Dès que le Rohirrim sera remis, je l'emmènerai à Imladris. Il pourra rejoindre son pays avec moi et le reste de nos forces, puisque mon père doit déjà être parti avec l'avant-

garde. Je pense que nous trouverons encore des ennemis à combattre, ou bien il nous restera à venger nos morts et périr nous-même si nos renforts n'ont pas été suffisants.

Gormadoc ne savait quoi répondre. L'humeur sombre et désabusée du Rôdeur n'incitait pas à poursuivre un bavardage insouciant ! Il se tut donc. Après cet entretien, il avait suffisamment de sujets de réflexion pour tenir éveillé jusqu'au petit matin.

La lune disparut derrière l'horizon et seul l'éclat des étoiles, se reflétant sur la neige, permettait de distinguer la lande alentours.

Quand le ciel commença à s'éclaircir, ils étaient toujours assis face à face devant la fenêtre, perdus dans leurs pensées respectives.

Chapitre 37

LE GRAND CHEVAL

Le jour qui se leva n'offrait qu'une lumière chiche et laiteuse. La combe où était bâtie la ferme se trouvait envahie par un brouillard dense, et la visibilité ne permettait même pas d'apercevoir l'étable pourtant située à quelques dizaines de pas. Les quatre Rôdeurs qui y avaient passé la nuit — alternant sommeil et guet — firent leur apparition devant la porte à moitié calcinée du logis, comme sortant du néant.

Madame Furet servit un copieux petit-déjeuner que tous dévorèrent avec appétit, sauf Othon qui souffrait d'une légère fièvre.

Urthel et la petite troupe partirent dès que la visibilité leur permit de retrouver la piste des fuyards. Arathorn les regarda s'éloigner, le visage impénétrable. Son regard, profondément abrité sous les sourcils saillants, ne se détourna que quand les silhouettes eurent disparu dans le brouillard.

Ils préparèrent ensuite leur propre retour. Le corps du Rôdeur défunt, enveloppé dans une toile, fut étendu à l'arrière du traîneau. Othon voulut absolument sortir pour se recueillir devant la dépouille, ainsi que tous les Hobbits présents. Bleuette déposa sur le corps un petit bouquet d'immortelles. Arathorn parut surpris et touché de l'honneur rendu à son compagnon d'arme et il en remercia sincèrement les Furet, leur assurant que ses hommes auraient vengé avant le soir les victimes de cette agression.

Forty et Gormadoc s'assirent à l'avant du traîneau tandis que le Rôdeur attachait le cheval du défunt à une des ridelle, puis il donna le signal du départ.

Le début du trajet ne fut pas très gai. Arathorn patrouillait autour de l'attelage, cherchant des traces qui pourraient indiquer une présence hostile, mais la neige qui datait maintenant de plus d'une semaine ne montrait que les empreintes de leur propre passage. Ils quittèrent d'ailleurs cette trace assez rapidement pour suivre la piste bien marquée qui reliait directement Long-Cleeve à Roccreux en passant par la ferme des Furet, sans réaliser le grand détour par le nord qu'ils avaient fait la veille pour se rendre dans les fermes isolées.

En arrivant en haut d'une colline, ils passèrent enfin au dessus du brouillard. Le soleil maintenant assez haut illuminait un tapis uniformément blanc et la clarté était éblouissante. Seuls les sommets des éminences les plus élevées trouaient la couche épaisse. Vers le nord, assez proches, les premiers contreforts des Hauts-du-Nord servaient de barrière aux nuages et les crêtes enneigées brillaient d'un scintillement extraordinaire.

Il leur fallut néanmoins redescendre dans le brouillard, mais le soleil en vint finalement à bout et ils eurent le plaisir de pouvoir profiter du paysage dégagé. L'humeur se fit moins morose et Forty reprit son bavardage de la veille. Gormadoc et lui en étaient à comparer les différences existant entre les différents Quartiers de la Comté. Gormadoc, soutenant le Quartier-Est, affirmait qu'il n'y avait de meilleure bière que celle du Perchoir-Doré à Stock, Forty prônant l'avis de son grand-père qui tenait celle de la Tête-de-Golfimbur, à Long-Cleeve, pour la meilleure que l'on puisse trouver au nord de Lézeau.

— Tête-de-Golfimbur ! Quel drôle de nom pour une auberge, intervint Arathorn.

— C'est Bandobras qui l'a nommée ainsi, quand il a créé le village de Long-Cleeve après la Bataille des Champs-Verts. C'est en l'honneur du jeu qu'il a inventé à la suite de sa victoire.

— Un jeu ?

— Oui, expliqua Forty. Vous savez comment Bandobras a réussi à tuer le Roi des Orques, l'horrible Golfimbur ?

— Je m'en souviens vaguement, en effet, répondit le Rôdeur avec une ironie non dissimulée. Je crois même avoir un peu participé à la bataille...

— Euh... oui... Donc, reprit Forty qui tenait à son histoire, Bandobras était seul face à leur Chef le Roi Golfimbur, Gobelin immense, énorme, avec des bras si longs qu'ils traînaient par terre et une tête affreuse à faire fuir les plus courageux.

— Tu décris cela de manière prodigieuse ! On dirait presque que tu y étais !

— C'est mon père qui m'a raconté, répondit fièrement Forty. Donc, Bandobras Touque combattait le grand Orque, seulement armé d'un gourdin car il n'avait plus de flèches pour son arc. L'abominable créature allait lui passer son sabre au travers du corps, quand Bandobras a fait un pas de côté et asséné un terrible coup de gourdin sur la caboche du Roi ; si fort que la tête a volé un demi furlong dans l'air, pour retomber dans un terrier de lapin !

— Quel exploit ! s'exclama Arathorn d'un ton très sérieux, mais en arborant un sourire goguenard.

— Oui, mon père l'a vu, il était là ! Et pour fêter la victoire tous les ans, on fait à Long-Cleeve un concours de lancer de Tête-de-Golfimbur. On fabrique des petites têtes en cuir et, avec un long gourdin, on essaie d'envoyer la balle dans des trous qu'on a creusé dans le sol. Celui qui réussit à rentrer la tête en cuir dans le trou le plus éloigné a gagné !

— Je ne connaissais pas ce jeu, dit Gormadoc.

— C'est une spécialité des Landes-du-Nord. Mais comme le nom “Lancer de Tête-de-Golfimbur” est un peu long, on dit “Golf” maintenant.

Ils continuèrent ainsi le chemin, devisant agréablement. Forty assurait à lui seul la plus grande partie de la conversation. Il parlait maintenant de sa sœur pour laquelle il semblait avoir une profonde affection.

— Elle est belle, ma sœur, hein ! Et je crois bien que tu lui plais, ajouta-t-il sur le ton de la confidence en se penchant vers Gormadoc. Dès que tu es là, elle ne regarde que toi. Surtout quand elle croit qu'on ne la voit pas !

Gormadoc avait en effet remarqué l'attention que lui portait la jeune fille, et cela le mettait assez mal à l'aise. D'abord parce qu'il n'avait pas l'habitude d'être dévisagé de la sorte, mais surtout parce que l'intérêt manifeste d'une gamine si jeune lui paraissait quelque peu... désobligeant. Il avait beau la trouver charmante, son amour-propre avait été bien plus flatté l'été précédent quand Melissa Bolger, une amie de sa cousine May de Château-Brande, avait utilisé l'entremise de cette dernière pour qu'il se propose d'être son cavalier au bal du Très-Serein qui s'était tenu au pied de la colline de Bouc, sur une esplanade herbeuse dominant le Brandevin. Melissa avait vingt ans, une allure de princesse, avec le plus joli visage qui soit et de nombreux prétendants. Gormadoc avait passé une merveilleuse nuit à la faire danser, sans laisser aux autres garçons le loisir de l'inviter.

Il avait bien déchanté quand, arrivant chez elle le lendemain pour l'inviter à une promenade, il l'avait trouvée en galante conversation avec l'un de ceux qui s'était montré le plus dépité durant le bal. Revenu déçu à Château-Brande, sa cousine lui avait appris qu'il avait en fait servi à exciter la jalousie du rival, sur lequel la donzelle avait des vues depuis plusieurs semaines. L'oncle Agadoc n'avait pu résister au plaisir de le taquiner, et ses déboires sentimentaux avaient fait jaser tout Château-Brande pendant quelques jours. Le jeune Hobbit en avait été si vexé qu'il avait évité la malicieuse durant tout le reste de son séjour au Pays-de-Bouc.

Les poneys avançaient de leur pas paisible, tirant le traîneau alourdi par le poids des deux Hobbits et du Rôdeur défunt. Arathorn semblait s'impatienter de cette allure modérée, revenant souvent à leurs côtés pour inciter Forty à accélérer le train de ses bêtes. Il semblait désireux d'arriver le plus vite possible, sans doute à cause des rencontres fâcheuses qu'ils risquaient de faire, avec un seul cavalier pour défendre le vulnérable équipage, et peut-être aussi afin de pouvoir rejoindre rapidement sa compagnie pour laquelle il se préoccupait visiblement. Mais les poneys peinaient à maintenir une allure soutenue et passaient d'eux-mêmes au pas dès que possible.

Forty, pour essayer de les soulager, proposa de marcher en les tenant par la bride, mais son avance dans la neige n'était pas plus rapide. Après un instant d'hésitation, Arathorn délia les rênes de la monture du défunt attachée au traîneau et s'approcha de Forty.

— Je pense que tu es suffisamment grand pour pouvoir monter sur ce cheval. Veux-tu essayer ?

Le visage du jeune garçon s'éclaira d'un sourire de ravissement. S'entendre proposer de monter sur le grand cheval était un rêve qu'il n'avait même pas osé envisager. Il jeta les guides de l'attelage à Gormadoc et rejoignit en courant Arathorn qui raccourcissait les étrivières. Celui-ci l'aida à monter, et lui confia les rênes.

— Il s'appelle Thala et mérite bien son nom. Il est vaillant mais d'humeur égale, il te portera tranquillement. Laisse-toi aller, tu ne risques rien. Nous avancerons ainsi un peu plus vite.

Effectivement, le train était maintenant plus rapide. Le bonheur de Forty faisait plaisir à voir. Un sourire collé aux lèvres, il savourait chaque minute de cette chevauchée. Au bout d'un moment, Arathorn se mit à son côté, l'observant attentivement.

— Baisse tes talons, tiens-toi droit et regarde devant toi. Bien... Baisse tes mains et pose-les sur l'encolure... Plus souple, les poignets, ne tire pas comme cela sur la bouche. Oui, c'est mieux...

Forty montait des poneys depuis l'enfance et profitait des leçons avec beaucoup d'attention. Le cheval était bien grand pour lui mais la haute taille du jeune Hobbit, de loin supérieure à celle de son peuple, lui permettait de chevaucher efficacement.

Le voyant à l'aise, Arathorn lui proposa en souriant de passer au trot. Il fallut plusieurs coups de talon énergiques pour convaincre le cheval de quitter le pas. Quand il commença à trotter, Forty eut quelques difficultés à garder son assiette, ballotté par le trot énergique de sa monture, les jambes ayant du mal à enserrer les flancs rebondis. Mais au bout de quelques minutes, il réussit à accompagner le mouvement et à rester à peu près stable dans la profonde selle.

— Regarde loin devant toi ! Et même si tu tressautes, tes mains doivent rester immobiles... Bien... Colle tes jambes... Ça va ?

— ... Ou... Oui... bafouilla le jeune Hobbit. Oui, ça va !

— Alors, galop !

Forty donna un coup de hanche et le cheval partit sans se faire prier. Le démarrage fut si soudain qu'il manqua tomber, mais il réussit à récupérer rapidement son équilibre. Arathorn près de lui, ils s'éloignèrent tous deux à vive allure dans la faible montée que le professeur avait choisi pour le premier galop de son élève. Gormadoc riait de les voir ainsi côte à côte, le grand Homme rivé à sa monture et le petit Hobbit, secoué par le galop de son trop grand cheval. Il l'entendait crier de plaisir et donner de la voix pour presser l'allure.

— Allez, Thala, au galop ! Allez, mon grand, file !

Arrivé au sommet de la pente, Arathorn ralentit sa monture et l'autre cheval s'arrêta à son côté. Ils revinrent au trot vers le traîneau et le Rôdeur continuait à donner des conseils, montrant des mains ou du corps les positions correctes. Parvenus près de Gormadoc, Forty laissa éclater sa joie, le sourire tellement large qu'il avait du mal à parler.

— Tu as vu ? Tu m'as vu Gormadoc ? C'est fantastique, Seigneur Arathorn ! Merci, merci !

— Reste concentré et continue à regarder devant toi. Et arrête de gigoter comme cela !

Le bonheur du jeune Hobbit était si communicatif que même le sévère Dúnadan ne put s'empêcher de rire en le voyant si enthousiaste. Ils continuèrent comme cela un bon quart d'heure avant que Forty demande la permission de faire à nouveau un petit galop. Arathorn l'y autorisa, le suivant des yeux pour observer les progrès de son élève.

— Il se débrouille bien, dit-il à Gormadoc. Il a les chevaux dans le sang, cela se voit.

— Et vous êtes un bon professeur...

— Il faut que je m'exerce, répondit en souriant le Rôdeur. Pour quand mon fils sera en âge d'apprendre à monter !

— Vous avez un fils ? s'exclama Gormadoc, ébahi. Il ne lui était pas venu à l'idée que cet Homme austère puisse avoir fondé une famille.

— J'ai deux enfants. Ma fille Arien a maintenant sept ans. C'est un petit bout de femme espiègle et raisonnable à la fois. Mon fils aura deux ans aux prochaines moissons. Il s'appelle Argonui. Il court encore mieux qu'il ne marche depuis déjà plusieurs mois, et sa mère a beaucoup de mal à le surveiller. La dernière fois que je l'ai vu, cet automne, il me tendait les bras en criant « *Da, Da* ! », mon valeureux petit roi !

Le sévère visage était comme illuminé de l'intérieur. Les yeux gris pétillaient au souvenir de ces doux moments familiaux. Jamais Gormadoc n'aurait imaginé une telle métamorphose chez le Dúnadan préoccupé, qui lui avait laissé entrevoir ses incertitudes la nuit précédente.

— Vous ne le voyez pas très souvent...

— Non hélas. Et quand il aura sept ans, je le mènerai à Imladris, à la garde du Seigneur Elrond. Ainsi en est-il pour les aînés des Chefs Dúnedain depuis plus de six cents ans. Il apprendra là-bas ce qu'il doit savoir pour perpétuer notre lignée jusqu'au Retour du Roi...

Forty revenait vers eux, riant d'un bonheur absolu. Arathorn abandonna ses pensées moroses pour l'observer. Le Hobbit maîtrisait à présent sa monture et semblait aussi à l'aise que s'il montait des grands chevaux depuis toujours.

— Tu sais que tu es le seul Hobbit, hormis Bandobras, que j'aie vu monter un cheval ! lui dit Arathorn. Es-tu apparenté aux Touque ?

— Non, pas du tout. Mais vous n'êtes pas le premier à me poser la question. Cela irrite même beaucoup mes parents !

— Bon, avançons maintenant, conclut le Rôdeur, reprenant son rôle de guide. Il nous reste encore un long chemin avant d'arriver chez vous.

Ils ne s'arrêtèrent pas pour manger, et avalèrent le pain et le fromage de madame Furet tout en continuant leur route. Aussi l'après-midi était-elle à peine entamée quand ils aperçurent au loin les cheminées fumantes de Roccreux. Leur entrée au village ne passa pas inaperçue et Forty relevait fièrement la tête pour que tout le monde reconnaisse ce cavalier intrépide qui descendait la rue principale au petit trot de son grand cheval.

Ils arrivèrent enfin devant le smial Boulot. Plusieurs poneys étaient attachés à la barrière de l'enclos et des commis s'activaient à décharger les ballots fixés sur leurs dos.

— Papa ! C'est Papa qui est enfin arrivé ! Regarde, Père, je sais monter un grand cheval ! cria-t-il à un Hobbit qui sortait du smial au bruit de leur arrivée. Regarde ! Il paraît qu'il n'y a que Bandobras Touque qui puisse en faire autant !

La joie de son fils ne sembla pas émouvoir Malgrim Testarude, qui garda un visage sévère. La comparaison avec Bandobras accentua encore son mécontentement, si cela était possible. Il attendit que son fils soit près de lui et, d'une voix froide et cassante, lui adressa enfin la parole.

— Descend immédiatement et rentre.

— Mais...

— Tu m'as entendu ? Descends de ce cheval et rentre immédiatement chez ton grand-père !

— Mais, Père...

— Obéis !

Les larmes aux yeux, sans oser regarder Gormadoc ou Arathorn, le jeune Hobbit se laissa glisser du haut de sa monture. La tête basse, il disparut à l'intérieur du smial.

Sans même saluer les arrivants, son père le suivit.

Chapitre 38

LES BIZARRERIES DE LA FAMILLE TESTARUDE

Le premier à se précipiter vers le traîneau fut Slendas, qui surgit du smial en bousculant Malgrim Testarude.

— Gormadoc ! Enfin ! Nous étions si inquiets !

Il s'immobilisa brusquement en apercevant le corps empaqueté à l'arrière. Aucun doute n'était possible sur la nature de leur chargement. Il regarda Arathorn d'un air effaré et remarqua enfin que les autres Rôdeurs ne suivaient pas.

Ademar Boulot et sa femme apparurent sur le perron, accompagnés de Malva qui s'essuyait les mains à son tablier. Eux aussi contemplaient, sans voix, le corps que le Dúnadan était en train de descendre du traîneau, aidé par Gormadoc et Slendas. Ils furent plusieurs à leur prêter main-forte pour transporter la dépouille du Rôdeur vers la grange, dans un silence recueilli. Ils l'allongèrent près des bagages que la troupe avait laissé là pour s'alléger et revinrent vers le smial, laissant à sa demande Arathorn s'occuper seul du corps de son compagnon.

Quand ils pénétrèrent dans la salle, Forty et son père n'étaient pas là. Des éclats de voix provenaient de la chambre du jeune garçon, mais les paroles étaient inaudibles.

Le premier moment de gêne passé, Slendas assaillit son ami de questions, voulant tout savoir sur les raisons de leur retard et sur le drame qui avait coûté la vie à l'un des Rôdeurs. Gormadoc en était à raconter la charge des Dúnedain quand un claquement de porte l'interrompit. Par la fenêtre, ils aperçurent Forty se dirigeant à grands pas dans la neige vers les poneys encore attelés. Il tournait le dos mais son attitude disait clairement la colère qui l'animait.

Quelques minutes plus tard, Maître Testarude revint parmi eux. Très petit et menu même pour un Hobbit, le cheveu sombre et soigneusement lissé de chaque côté d'une raie impeccable, son visage très pâle ne devait pas souvent connaître le sourire. Deux plis amers encadraient une bouche pincée et les yeux, noirs et pénétrants, avaient l'art de mettre mal à l'aise ceux sur qui il posait son regard inquisiteur.

Le visage revêche, il salua Slendas et Gormadoc d'une inclinaison de tête, puis se tourna vers son beau-père.

— Nous avions convenu, Père, que Forty sortirait le moins possible. Et vous l'avez laissé courir la Lande !

— Malgrim ! Ce garçon ne peut pas rester enfermé ici toute la journée ! Il faut bien qu'il se dépense, à son âge ! Et tant que nous ne lui aurons rien expliqué, il ne comprendra pas cet interdit et réagira comme cela... poursuivit-il en montrant pas la fenêtre le jeune garçon donner de grands coups de pied dans la neige.

Alabandine interrompit son mari en posant la main sur son bras et montrant du menton Malva qui tentait de se faire aussi discrète que possible dans un coin de la pièce.

« En outre, reprit Ademar après une hésitation, ce devait être une simple tournée et il ne devait pas rencontrer grand monde... Que c'est-il donc passé, Gormadoc ? »

L'interpellé termina son récit, en éludant les exploits équestres de Forty pour ne pas rajouter au mécontentement de son père.

— Des bandes de Gobelins sur la Lande ! s'exclama Maître Boulot, nous n'en avons pas vu depuis la Bataille des Champs Vert ! Faudra-t-il à nouveau sortir les armes ?!?

— C'est l'avis de Bandobras, assura Malgrim Testarude. Un messager est venu à Trou-de-l'Aiguille la semaine dernière ; la guerre sévit au Sud et risque de gagner la Comté. N'avez-vous pas été informés ici ? — La question s'adressait à son beau-père, mais c'était Gormadoc qu'il regardait. Sans attendre la réponse, il poursuivit : « Un émissaire de Ferumbras est également passé dans tout le Quartier-Ouest. Entre autres nouvelles, il disait à peu près la même chose et demandait aux villages de se mettre en alerte... Mais la raison principale de son passage, continua-t-il après une courte pause, était d'informer la Comté de la mort de son père... »

Un silence pesant s'installa dans la pièce. Malgrim avait posé son regard inquisiteur sur Gormadoc qui s'était tourné vers la cheminée. Profondément plongé dans la contemplation des flammes, il se sentit rougir devant l'ardeur du feu, mais aussi sous le poids des regards qu'il devinait posés sur lui. Il n'osait faire face, consterné d'avoir à nouveau à se justifier.

Heureusement, Slendas prit la parole.

— Je ne sais pas ce que Ferumbras a bien pu raconter, mais Gormadoc n'est pour rien dans la mort d'Isumbras !

— Mais... coupa Ademar, que les deux amis n'avaient pas informé du drame qui s'était joué à Bourg-de-Touque entre Ferumbras et Gormadoc, pourquoi serait-il responsable de la mort du Thain ?!?

Slendas se chargea des explications. Gormadoc, toujours tourné vers l'âtre, n'ajouta pas un mot. Il se sentait étouffé par la honte d'entendre ainsi son ami justifier ses actes, et s'en voulait de se comporter comme un coupable par ce silence insistant. Mais, bien qu'il sût que ce serait inévitable, il reculait le moment où il devrait affronter le regard des occupants de la pièce.

— Pourquoi ne m'as-tu pas parlé de cela, Gormadoc ? finit par demander Ademar d'un ton réprobateur.

— Justement à cause de ce qui est en train de se passer, répondit vivement l'interpellé en se retournant d'un bloc. Parce que je ne peux PAS démentir ces rumeurs ! Si vous croyez que je suis responsable de la mort du Thain, je ne peux pas prouver le contraire. C'est pourquoi il faut que j'aille à Long-Cleeve, car il n'y a qu'Isembold et Alborgue qui puissent certifier que l'extrait de colchique n'est pour rien dans l'accident d'Isumbras. J'ai beau le clamer à tous vents, personne ne me croit !!!

Il avait crié cette dernière phrase et sa voix se cassa dans un sanglot difficilement contenu. Il cherchait désespérément dans les yeux des présents un acquiescement, un signe de soutien, de compréhension. Il finit par croiser le regard de Malva, et les yeux mauves rivés aux siens lui firent l'effet d'un coup de fouet. Il se détourna brusquement vers la cheminée pour qu'elle ne remarque pas l'éclat trop brillant sous ses paupières.

— Il ne reste plus que votre oncle Isembold pour pouvoir vous disculper, prononça Malgrim d'une voix plate. Le vieil Alborgue est mort la semaine passée.

Gormadoc s'assit lourdement sur le banc posé à côté de l'âtre.

— Comment sais-tu cela, cousin Malgrim ? demanda Slendas.

— Parce que, comme je vous l'ai dit, j'ai reçu un messager de Long-Cleeve il y a quelques jours. Isembold a un besoin urgent d'herbes médicinales que je cultive pour lui dans mes chènevières, et il m'informait entre autre du décès du vieil Alborgue. Mon beau-frère Bandobras, lui, me raconte dans une longue missive ce qu'il a appris du décès de son père, puisque son messager était sur place quand le drame s'est produit.

— Mais je vous jure que je ne suis pour rien dans la mort du Thain ! coupa Gormadoc d'une voix suppliante.

— C'est effectivement ce que supposent Bandobras et Isembold dans leurs lettres respectives, concéda Malgrim avec un petit sourire. Et ce que nous connaissons de

Ferumbras, ajouta-t-il avec un coup d'œil de connivence vers son beau-père, nous porte effectivement à le croire.

Gormadoc le dévisagea d'un air étonné. Cette première rencontre avec Malgrim Testarude lui avait donné l'impression d'un Hobbit intransigeant et sévère. Son attitude compréhensive le surprit et le réconforta un peu.

— D'autre part, continua Malgrim, avec la nouvelle que lui apportait le messager de Bandobras, il n'est pas étonnant que Ferumbras ait réagi aussi vivement !

Un froncement de sourcils et une mimique réprobatrice d'Ademar lui coupèrent la parole, ce qui n'échappa pas à Slendas et Gormadoc. Ils échangèrent un regard étonné quand Alabandine, qui était restée en retrait avec Malva, prit celle-ci par la main et l'entraîna hors de la pièce malgré ses protestations.

— Mais enfin, quel était ce message ? demanda Slendas d'un air irrité. C'est la deuxième fois que vous y faites allusion, oncle Ademar, mais vous n'avez rien voulu nous dire …

Malgrim et son beau-père se regardèrent et, sur une moue désapprobatrice de son gendre, Ademar reprit la parole.

— Patience, vous le saurez bientôt. Mais vous comprenez bien, tous les deux, que certaines choses ne peuvent être partagées facilement, n'est-ce pas ? ajouta-t-il en faisant visiblement allusion au fait que les deux jeunes Hobbits lui avaient caché pourquoi Gormadoc avait dû quitter Bourg-de-Touque. Pour l'instant, j'ai des choses à voir avec mon gendre. Excusez-nous… Vous venez, Malgrim ? Passons dans mon bureau…

Restés seuls, Slendas et Gormadoc échangèrent un long regard intrigué. L'attitude incompréhensible des Boulot et des Testarude avait quelque chose d'irritant pour les deux amis. Ils se sentaient impliqués dans une histoire dont ils ne comprenaient pas les rouages.

— Ils ont intérêt à s'expliquer bientôt, bougonna Slendas. Ça commence à bien faire, ces mystères !

— En attendant, dis-moi comment va Fram ?

— Bien ! Beaucoup mieux ! La médication du Rôdeur a été très efficace. Viens. Il doit être réveillé maintenant.

Ils frappèrent à la porte de la chambre et la voix grave mais claire du Rohirrim les invita à entrer. Ils le trouvèrent assis sur sa couche, adossé à plusieurs oreillers, occupé à enlever des points de rouille sur la lame de sa dague. La vue de ses compagnons de voyage amena un sourire réjoui sur son visage encore marqué par la maladie, mais bien plus reposé. Les retrouvailles furent joyeuses.

Gormadoc était en train de raconter leurs péripéties de la veille quand Alabandine fit entrer Arathorn avant de ressortir immédiatement.

— *Mae govannen, Fram Gramiôn*, dit le Dúnadan en s'inclinant vers le malade, avant de s'asseoir par terre à côté de la couche comme l'avant-veille.

Gormadoc fit les présentations. Fram gardait le vague souvenir de la visite du Rôdeur, mais la fièvre en avait brouillé les circonstances. Arathorn raconta à nouveau les raisons qui l'avaient amené à la recherche du Rohirrim. Fram fut ravi d'apprendre que Mithrandir avait réussi à joindre les Dúnedain, et qu'une troupe se dirigeait déjà au secours du Rohan.

— Nous pourrons donc partir dès demain ! suggéra Fram. Il me tarde de retourner vers les miens et je serai honoré de faire la route en votre compagnie, Seigneur Arathorn.

— Je crois que nous ne partirons pas avant deux ou trois jours. Votre état ne vous permet pas encore d'entamer cette longue chevauchée… Et je pense, ajouta-t-il en levant la main pour contrer les protestations du Rohirrim, je pense qu'un peu de repos vous est encore nécessaire. En outre, je repars dès maintenant au devant de mes hommes. Il me reste assez de temps avant le coucher du soleil pour retourner à la ferme des Furet. Un bon galop fera le plus grand bien à Rocharod, ajouta-t-il avec un sourire dans lequel on pouvait deviner qu'il partagerait le plaisir. Profitez, Messire Fram, de cette journée supplémentaire pour vous reposer. Quand nous partirons, nous mènerons grand train jusqu'à Imladris. Vous pourrez

monter le cheval de Dóron, ainsi nous ne mettrons que quelques jours pour rejoindre les Dúnedain qui se regroupent actuellement chez le Seigneur Elrond.

Il se releva pour partir et salua Fram dans sa propre langue, ce qui toucha visiblement le Rohirrim.

— *Westu* Fram *hál, stille nú !*

— Merci, Seigneur Dúnadan, merci encore pour votre secours. *Le annon i mhagol nîn, Hîr Arathorn !*

— Votre épée est au service de votre Roi et de votre peuple, Messire Fram. Recouvrez vite la santé pour pouvoir la leur rapporter ! *Namarië, mellon nîn !*

Gormadoc raccompagna le Rôdeur jusqu'à la porte. Son air préoccupé le frappa.

— Vous craignez qu'ils aient eu des ennuis ?... Vos hommes ?…

— Urthel est un bon lieutenant et il n'aura pas pris de risques inconsidérés. Mais s'ils sont tombés sur une troupe d'Orques plus nombreuse que prévu… J'aurais dû… Enfin… Il fallait bien vous ramener en sécurité à Roccreux ! Mais je repars immédiatement et dès l'aube je reprendrai leur piste. Il serait trop tard ce soir pour que je continue la traque, je risquerais de passer à côté de traces sans les voir dans la nuit. Hélas, le temps risque de se gâter demain, ajouta-t-il en montrant vers l'ouest de lourds nuages bas et gris qui progressaient rapidement, poussés par le vent. Nous avons eu une semaine clémente, mais je crains que la neige ne revienne. Je la sens dans l'air… En attendant notre retour, Hobbits, restez tous dans le village. Ne vous éloignez pas et soyez vigilants.

— Je transmettrai votre message à Maître Boulot, qui fera sans doute mettre Roccreux en alerte. Et soyez vous-même prudent, Messi… euh... enfin… Arathorn !

Il s'éloignait vers l'enclos quand Gormadoc le rappela.

— Peut-on faire quelque chose pour Dóron ? Enfin, je veux dire… Avez-vous besoin de quelque chose ?

— Merci. Nous attendrons mes hommes pour l'ensevelissement. Le temps est suffisamment froid pour que nous puissions patienter quelques jours. Merci, Gormadoc, ajouta-t-il avec un rictus qui se voulait sans doute un sourire.

Le jeune Hobbit suivit des yeux la haute silhouette qui pénétra dans la grange, puis ressortit presque aussitôt avec la selle et le filet de Rocharod. Le cheval se dirigea de lui-même vers son maître, escorté de Thala qui cherchait manifestement des caresses. Il ne fallut que quelques minutes au Rôdeur pour s'éloigner au galop vers l'est. Gormadoc le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière la dernière grange du village. Un hennissement retentit dans l'enclos. Thala, lui aussi, devait se sentir délaissé…

Gormadoc se décida à rentrer, soudain saisi par le froid. Il allait fermer la porte quand Forty fit son apparition, sortant de l'écurie où il s'était occupé des poneys, ruminant seul sa rancœur car personne ne l'avait vu depuis qu'il était sorti en claquant la porte. Il passa devant son nouvel ami en marmonnant un bonsoir à peine audible et se dirigea aussitôt vers sa chambre. L'accrochage avec son père avait dû le vexer profondément pour qu'il ne réponde même pas au salut de Gormadoc.

Celui-ci se dirigea vers le bureau de Maître Boulot pour lui faire part des recommandations du Rôdeur. Il frappa avec circonspection, peu désireux de paraître vouloir s'imposer dans des discussions que le beau-père et le gendre souhaitaient visiblement confidentielles.

La voix de Malgrim l'invita à entrer. Il était seul, assis au bureau de son beau-père, plongé dans un livre de comptes. Il leva les yeux vers l'entrant, attendant que celui-ci expose la raison de cette intrusion.

— Je cherchais Maître Ademar… Le Seigneur Arathorn conseille de mettre le village en alerte, il semble craindre une attaque d'Orques.

— Il est justement parti visiter quelques familles, pour régler des tours de guet avec le Shiriffe et les Frontaliers qui hivernent à Roccreux.

— Ah, bien… Alors je vous laisse… dit Gormadoc en amorçant un demi-tour vers la porte.

— Puisque vous êtes là, restez et donnez-moi quelques précisions sur les plantes médicinales que votre oncle Isembold m'a demandé en urgence pour traiter cette maladie qui ravage le Pays-de-Bouc. J'ai eu beaucoup de mal à me procurer de la chanvrine, dont il dit avoir un pressant besoin. A cette époque de l'année, on n'en trouve bien sûr pas dans les marais de Rushock ni sur les bords de l'Eau et j'ai dû collecter toutes les réserves des familles de mes cordiers, de Petite-Cave à Nobottle, et même jusqu'à Champtoron. J'ai pu obtenir quelques racines et des feuilles, mais elles sont vieilles et sèches, et je ne sais si elles lui conviendront.

— Je n'ai eu qu'hier la confirmation de cette épidémie. Je n'ai pas vu mon oncle depuis les fêtes du Mitan, que nous avons passé ensemble à Château-Brande. Il utilise l'eupatoire chanvrine en infusion de feuilles ou en décoction de racines, ce que vous lui apportez devrait donc lui convenir. Il l'emploie pour soigner la grippe, cela doit donc être le cas en ce moment. Certaines années, en effet, la maladie est bien plus grave que d'habitude et devient mortelle pour beaucoup de ceux qu'elle frappe. Mais cela fait très longtemps qu'une telle épidémie n'avait pas sévi dans la Comté. J'espère qu'elle ne causera pas un trop grand nombre de victimes et qu'elle ne se répandra pas dans les autres Quartiers ! Pourvu qu'Isembold puisse freiner le mal !

— Bien. Je me rendrai donc à Long-Cleeve le plus tôt possible pour lui remettre ses sacs. Pensez-vous qu'il soit possible de faire la route avec la troupe de Rôdeurs quand ils repartiront vers l'est ?

— J'en parlerai au Seigneur Arathorn. Je sais qu'il veut faire la route le plus rapidement possible dès que Messire Fram sera remis, mais je pense qu'il acceptera de nous escorter jusqu'à Long-Cleeve. Car je me joindrai bien sûr à vous, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, puisque je désire plus que tout me rendre chez Bandobras !

— Nous partirons donc dès que possible.

Il se replongea dans l'étude de ses comptes, sans prêter plus d'attention à Gormadoc. Celui-ci hésita avant de reprendre la parole.

— Maître Malgrim… vous disiez tout à l'heure que vous cultivez des plantes médicinales pour le compte de mon oncle Isembold…

— C'est exact, confirma Malgrim sans relever la tête.

— Je l'ignorais… Quel genre de plantes ?

— Je ne saurais vous dire précisément, répondit le Hobbit en le regardant enfin. Je sais simplement que Tobold Sonnecor, le père de votre oncle Isembold, a ramené dans la Comté plusieurs sortes de graines, qu'il achetait à Bree à des marchands venus du Sud. Il était féru de botanique et toujours à la recherche de nouvelles plantes. C'est comme cela qu'il a réussi à faire pousser les premiers pieds de tabac, après de nombreux essais. Son fils Isembold a hérité de sa passion pour les végétaux. Il s'intéresse aux vertus médicinales des nombreuses variétés dont son père lui a légué les graines et les cultures. Certaines poussent très bien dans mes chènevières et je lui livre régulièrement les plants ou les feuilles. Mais… s'il ne vous en a pas parlé, ce n'est pas à moi de le faire. Demandez-lui quand vous le verrez !

Il reporta son attention sur les alignements de chiffres, mais releva aussitôt la tête.

« Avez-vous aperçu ce garnement de Forty ? »

— Il était à l'écurie. Il vient de rentrer et je l'ai vu s'enfermer dans sa chambre… Vous savez, il était si heureux de monter ce grand cheval… !

— Je lui avais dit de ne pas sortir. Il aurait dû m'obéir. Mais nous reparlerons de cela plus tard. Merci, Gormadoc…

Devant ce congédiement à peine déguisé, le jeune Hobbit sortit de la pièce avec un soupir d'agacement, froissé par l'attitude hautaine et cassante de Maître Testarude. Sa réputation était vraiment justifiée !

Dans le couloir, il tomba sur Malva. Elle frappait à la porte close de son frère, chuchotant pour l'inciter à ouvrir. Manifestement sans succès. Voyant Gormadoc s'approcher, elle lui jeta un regard implorant.

— Dites-lui d'ouvrir ! Il est enfermé là-dedans et ne veut même pas me parler…

— Je crois que la réprimande de votre père l'a profondément vexé, surtout devant le Seigneur Arathorn.

— Père exagère, quand même ! Je ne comprends pas sa réaction… Pourquoi est-il si sévère avec lui ? Même à Trou-de-l'Aiguille, il lui interdit de sortir hors du Domaine et tolère à peine que ses amis viennent le voir ! Et Maman qui ne supporte pas de le croiser dans la maison…

— Forty m'en a parlé hier. Longuement. Il semble souffrir de ce mépris, surtout qu'il ne comprend pas pourquoi… !

— Je suis sûre qu'ils nous cachent quelque chose. Mais depuis plus d'un an que cela dure, je n'ai pas réussi à savoir quoi ! Vous avez écouté Grand-Père et Papa, tout à l'heure… Grand-Mère m'a fait sortir pour que je n'entende pas ce qu'ils disaient… Avez-vous appris quelque chose ?

— Rien. Slendas aussi est intrigué, mais ils n'ont rien voulu dire, même à lui…

Un bruit de clochette provenant de la chambre au fond du couloir interrompit leur conversation chuchotée.

— C'est Maman ! Elle doit avoir besoin de quelque chose.

Malva s'éloigna pour répondre à l'appel, mais s'arrêta après quelques pas et se retourna vers Gormadoc.

— Venez. Je vais vous présenter à ma mère.

— Euh… Je ne voudrais pas la déranger…

— Au contraire ! Je pense que cela lui fera plaisir. Elle a longuement bavardé avec Slendas hier et cela lui a fait du bien. Elle s'ennuie, toujours allongée !

Gormadoc suivit la jeune fille, plus par politesse que par réel désir de faire la connaissance de Spinelle. Il commençait à trouver un peu bizarre la famille Testarude !

Ils pénétrèrent dans la chambre largement éclairée par le soleil d'après-midi. La future mère était allongée sur une méridienne près de la fenêtre. Gormadoc fut frappé par le visage bouffi, les mains gonflées posées sur un plaid qui recouvrait le corps déformé par la grossesse très avancée. Mais les yeux étaient vifs et amicaux. Spinelle accueillit aimablement son visiteur et l'invita à s'asseoir près d'elle.

Pendant que Malva s'absentait pour aller chercher un broc d'eau, elle le pria gentiment de lui raconter leur tournée de bienfaisance. Visiblement, personne ne lui avait parlé des problèmes qu'ils avaient rencontrés. Le jeune Hobbit lui fit donc un récit anodin. Elle s'intéressa ensuite à lui, posant des questions sur sa famille et ses goûts.

— Tu es donc un Brandebouc… Et tu vis aux Grands-Smials ?

Gormadoc se rendit compte, aux questions qu'elle posait, que Slendas avait dû être très discret sur son ami et sur les raisons de son départ de Bourg-de-Touque, comme convenu. Peu désireux de s'étendre sur ses problèmes personnels, il se souvint que Spinelle était cousine avec Maman-Turquoise. Il décida d'orienter la conversation vers les explorations généalogiques, sujet plaisant pour tous les Hobbits et bien plus neutre pour lui.

— Je rendais visite à mon oncle Isumbras. J'ai vécu quelques années à Bourg-de-Touque quand j'étais enfant. Votre cousine Turquoise et son mari Ferumbras se sont occupés de moi avant que… avant le décès de Turquoise. Après, je suis revenu chez mon père à Châteaubouc et…

Il s'interrompit, surpris par la réaction de Spinelle. Elle avait pâli et porté ses mains boudinées à son visage. Elle le fixait d'un air égaré, muette, comme frappée d'horreur. Gormadoc, gêné, ne savait plus quoi dire ni faire quand elle retrouva enfin la parole, balbutiant d'une voix blanche et tremblante.

— Tu… Tu es le petit Gormadoc ? Celui que Turquoise aimait tant ?… Tu es celui… Oh, pourquoi es-tu là, maintenant !

Au fur et à mesure qu'elle parlait, sa voix devenait plus forte et gémissante, jusqu'à se transformer en pleurs. Sa phrase se perdit dans des sanglots bruyants. Elle pétrissait le plaid qui la recouvrait et semblait prête à défaillir.

Gormadoc, médusé d'être la cause d'un tel émoi, s'était levé et avait tenté de la calmer en posant la main sur son bras, mais son geste eut l'effet inverse et déclencha une véritable crise de nerfs.

L'irruption d'Alabandine et Malva, alertées par les sanglots, lui fit l'effet d'un secours inespéré.

— Que s'est-il passé ? demanda la vieille Hobbite en tentant de calmer sa fille.

— Je ne comprends pas… balbutia Gormadoc. Je lui parlais de Maman-Turquoise et…

— Ah ! Il n'aurait pas fallu mais tu ne pouvais pas savoir, bien sûr… Sortez, sortez tous les deux, ajouta-t-elle en les poussant vers la porte. Je m'occupe d'elle. Ne vous inquiétez pas, elle va se calmer.

Malva et Gormadoc se retrouvèrent dans le couloir, face à la porte qu'Alabandine avait refermée sur eux. Ils se regardèrent, aussi perplexes l'un que l'autre, incapables de trouver une explication au comportement incompréhensible de Spinelle Testarude.

Chapitre 39

SECRET DE FAMILLE

Le dîner fut sinistre. Forty avait refusé de sortir de sa chambre, Malgrim mangeait sa soupe sans un regard pour les autres convives, Ademar semblait préoccupé et réfléchissait en silence. Alabandine passait plus de temps à la cuisine qu'à table et Malva, encore émue par la crise de sa mère, regardait alternativement Slendas et Gormadoc d'un air impatient. Mais aucun ne parlait ni n'osait poser de question.

L'ambiance oppressante dura jusqu'à la fin du repas. Enfin, Ademar replia son couteau et se tourna vers Malva.

— Va aider ta grand-mère, petite, puis tu iras te coucher.

— Mais, Grand-Père…

— Obéis, coupa Malgrim

— Mais je veux savoir ! Pourquoi tous ces mystères, pourquoi...

— Malva…

Le ton était si glacial que la jeune fille, avec une grimace exaspérée, sortit en claquant la porte. Le silence persista néanmoins dans la salle, permettant d'entendre la voix de Malva se plaindre à sa grand-mère d'être considérée comme une enfant. Une assiette dut lui échapper dans sa colère car un bruit de vaisselle brisée, accompagné d'un petit cri, interrompit ses protestations. Le silence se fit brutalement dans la cuisine quand Alabandine l'envoya dans sa chambre. Après quelques minutes, Madame Boulot réapparut, s'assit à côté de la cheminée et saisit du raccommodage dans une corbeille.

Malgrim bourrait sa pipe, Ademar réfléchissait en contemplant les flammes. Gormadoc et Slendas se regardèrent puis, après un long moment de silence, Slendas finit par poser la question qui les taraudait tous les deux.

— Bien… Maintenant que nous sommes seuls, pouvons-nous avoir une explication ?

Personne ne semblait pressé de répondre à sa demande. Finalement, Ademar prit la parole.

— C'est une histoire qui est restée secrète pendant plusieurs années, mais il faut maintenant la sortir de l'ombre. On ne peut cacher cela plus longtemps… Nous sommes bien d'accord, Malgrim ?

L'interpellé hocha affirmativement la tête sans un mot.

« Bien, voici donc le contenu du message que nous avons fait parvenir à Ferumbras par l'intermédiaire de son frère. Cette triste histoire te concerne indirectement Gormadoc, et nous ne pouvons de toute façon plus la cacher. »

Il mit du temps avant de poursuivre, ne sachant visiblement par où commencer.

« Alabandine m'a dit que tu avais été surpris d'apprendre dans quelles circonstances tu étais allé vivre chez Turquoise et Ferumbras. Il est vrai qu'on en parle peu, car cette histoire s'est terminée de façon dramatique. Tous les deux ne s'entendaient plus quand tu es arrivé chez eux, et tu étais souvent au centre de leurs querelles. Ils n'avaient pu avoir d'enfants et Ferumbras ressentait sans doute comme un reproche l'amour exclusif que te portait Turquoise. Quand il est en colère, il peut devenir violent — Gormadoc eut une moue

d'acquiescement — et son père a été obligé d'intervenir pour éviter que la situation ne s'aggrave encore. Isumbras a donc demandé à ton père, Brodoc Brandebouc, de te reprendre à Châteaubouc. »

« Turquoise l'a vécu comme un drame. Elle a quitté Bourg-de-Touque pour se réfugier chez ses parents. Rugarod Sanglebuc et Berylia — la sœur d'Alabandine — habitaient le smial voisin du nôtre et nous avons vu arriver la pauvre petite complètement effondrée. Heureusement, nos filles Spinelle et Agathe se trouvaient à Roccreux cet été-là. L'été 44… Agathe était mariée depuis quelques années à Bandobras Touque et ils habitaient ici avec leur premier enfant. Spinelle avait épousé Malgrim l'année précédente et elle était venue nous annoncer un heureux événement pour le printemps suivant. »

« Quand Spinelle est repartie à Trou-de-l'Aiguille à la fin de l'été, Turquoise lui a demandé si elle pouvait venir vivre chez eux quelque temps. Ses parents ont été un peu froissés, mais ils ont pensé qu'elle serait peut-être mieux avec une amie de son âge. Ils l'ont laissée partir chez les Testarude. »

Il s'interrompit pour boire une longue lampée de bière. Personne ne dit mot, attendant la suite du récit. Ce fut Alabandine qui poursuivit.

— Ce qui suit, Ademar et moi ne l'avons appris que récemment, puisque jamais Spinelle ni Malgrim ne l'avaient révélé. Agathe était au courant, mais n'en a jamais parlé non plus, ni à nous ni à Bandobras son mari.

Elle poussa un profond soupir, respira à fond et resta quelques secondes immobile, la bouche ouverte, comme si les mots qu'elle voulait prononcer n'arrivaient pas à sortir.

« Dans ces mois d'été que Turquoise a passé à Roccreux, juste après avoir quitté son mari, elle s'est aperçue qu'elle était enceinte, elle qui n'avait pu avoir d'enfant en presque quinze ans de mariage avec Ferumbras. Spinelle m'a raconté que Turquoise avait vécu cet événement comme un châtiment. Elle était désespérée et ne voulait surtout pas que cela se sache. Son ressentiment envers Ferumbras était très fort et elle tenait absolument à ce qu'il ne l'apprenne pas : il aurait exigé son retour à Bourg-de-Touque, lui qui regrettait tant de ne pas avoir d'héritier pour perpétuer la lignée des Thains. Turquoise a réussi à convaincre Spinelle d'accepter qu'elle se réfugie à Trou-de-l'Aiguille le temps de cette grossesse. »

Malgrim tripotait toujours sa pipe, sans l'avoir allumée. Alabandine se tut, le regardant pour qu'il continue le récit de ce qui s'était passé dans son foyer. Bien qu'il n'en eût visiblement pas le désir, il poursuivit avec un soupir de résignation.

— Quand elles sont revenues toutes les deux au Domaine, elles ne m'ont pas tout de suite informé de la situation. J'ai donc accepté sans difficulté que la cousine de ma femme passe quelque temps chez nous. Mais quand la grossesse a commencé à être visible, il a bien fallu me le dire. Turquoise allait de moins en moins bien, elle mangeait très peu et était si faible qu'elle se levait avec difficultés. J'étais très contrarié de ce mensonge vis-à-vis de Ferumbras, bien que je ne l'appréciais déjà pas beaucoup à cette époque-là. Mais enfin… Tenir cette grossesse secrète !…Turquoise me jura que, dès la naissance, elle ferait prévenir Ferumbras et rentrerait aux Grands-Smials avec le bébé. Je l'ai crue. Je n'ai rien dit… D'autant que Spinelle portait elle aussi notre premier enfant et je ne voulais pas la contrarier.

Son air sombre montrait assez qu'il doutait aujourd'hui d'avoir pris la bonne décision.

« A la fin de l'hiver, Spinelle et Turquoise arrivaient au terme de leur grossesse, mais dans des conditions bien différentes. Spinelle rayonnait alors que Turquoise s'éteignait doucement. Elle ne mangeait presque plus, ne quittait pas le lit, et je me demande encore comment elle a pu mener jusqu'à terme une grossesse aussi difficile. »

« Au début de *rethe*, les douleurs d'accouchement ont commencé pour elle. Spinelle et ma mère l'assistaient mais Turquoise était tellement faible que le travail d'enfantement n'avançait pas. Après deux jours de douleurs, le bébé est enfin né, miraculeusement vif et vigoureux. Mais la mère était si faible que nous doutions qu'elle se remette de cette terrible épreuve. Elle n'avait en outre pas de lait et le nouveau-né pleurait continuellement. »

« Toutes ces émotions ont déclenché le travail de Spinelle qui, elle, a mis au monde très facilement et rapidement une belle petite fille, deux jours après la naissance du fils de Turquoise. »

« Car c'est un fils qui lui était né, un gros bébé braillard qu'elle a appelé Fortinbras. »

Un silence de mort régnait dans la pièce. Seules les lueurs mouvantes des flammes animaient le tableau figé. Alabandine s'était arrêtée de coudre et de grosses larmes coulaient sur ses joues ridées, sans qu'elle pense à les essuyer. Ademar, le dos rond, contemplait le feu. Slendas et Gormadoc, bouche bée, ne pouvaient détacher leur regard du visage fermé de Malgrim, accoudé à la table, plongé dans la contemplation de sa pipe toujours éteinte.

Il fallut un long moment pour que toutes les implications du récit parviennent à l'esprit des deux amis. Ce fut Slendas qui exprima le premier sa stupeur.

— Fortinbras !?! … Mais alors…

— Oui, Forty n'est pas notre fils, mais celui de Ferumbras Touque et de Turquoise Sanglebuc.

Personne ne dit mot. Ceux qui savaient déjà n'avaient rien à ajouter au drame qui s'était joué quatorze ans plus tôt. Ceux qui découvraient la vérité, abasourdis, n'arrivaient pas à trouver de mots pour exprimer leur stupeur devant la révélation de ce terrible secret de famille.

— Mais… Pourquoi n'avez vous rien dit, après… ?

— Le lendemain de la naissance de Malva, Turquoise qui sentait la vie la quitter nous a demandé de nous occuper de Forty… Fortinbras… et de ne rien révéler à Ferumbras. Je n'aurais personnellement pas accepté mais Spinelle, bouleversée, a juré à sa cousine mourante que Forty serait comme notre propre fils. Turquoise s'est éteinte paisiblement le soir-même.

« Ma douce Spinelle en a été profondément affectée, mais tenait absolument à ce que nous respections ses dernières volontés ; ce que nous avons fait. J'ai consenti à me taire, et ma mère a accepté de dire que Spinelle avait mis au monde des jumeaux. Nous avons annoncé le décès de Turquoise Sanglebuc, épouse de Ferumbras Touque. Cette mort n'a surpris personne, puisque nous avions mis sur le compte de sa santé défaillante le fait que Turquoise ne sortait plus de son lit. Dès lors, nous avons élevé Forty comme notre fils, comme le frère de Malva. »

« La mère de Turquoise est morte peu de temps après, sans doute de chagrin. Cela nous a beaucoup affecté, mais n'a pas amoindri la résolution de Spinelle. Rugarod Sanglebuc et mon père sont morts en 1147 à la Bataille des Champs-Verts, et ma mère peu après, elle aussi. Seule Agathe était maintenant au courant de la supercherie ; elle savait depuis le début que Turquoise attendait un enfant, et sa sœur l'avait mise dans la confidence après les naissances, en lui demandant de ne rien révéler à personne. Agathe a tenu parole. Elle n'a rien dit, même à son mari Bandobras… Peut-être cela l'arrangeait-elle un peu, aussi, que son beau-frère n'ait pas de descendance… »

— Malgrim ! s'exclama Alabandine, comment osez-vous soupçonner Agathe de telles pensées ! Je suis certaine qu'elle n'a jamais tenu compte du fait que, si Ferumbras n'avait pas de descendants, la Thanerie passerait à sa mort à la branche cadette des Touque, donc à Bandobras ou ses enfants !

Malgrim ne répondit pas et se contenta de hausser les épaules. Il poursuivit volontiers son récit, maintenant que le plus difficile était dit.

« Pendant plusieurs années, tout alla bien. Forty était un nourrisson vigoureux, qui profitait bien plus vite que la petite. On le trouvait beau bébé, puis grand garçon, mais le fait qu'il ne ressemblait ni à Spinelle ni à moi n'avait l'air de choquer personne. Nous sommes même allés plusieurs fois à Long-Cleeve visiter Agathe, Bandobras et leurs nombreux enfants sans éveiller la moindre curiosité. Mais les années passant, Spinelle éprouvait de plus

en plus de remords, et ce mensonge lui devenait difficile à porter. Mais comment expliquer la vérité, plusieurs années après ? »

« Les choses se sont brusquement aggravées quand Forty, quittant l'enfance, s'est mis à grandir et à ressembler de plus en plus à son père. Au point que, ces derniers mois, quand quelqu'un le voyait pour la première fois, on lui demandait invariablement s'il n'était pas apparenté aux Touque. Des rumeurs ont commencé à courir sur l'amitié qui avait lié Spinelle et son beau-frère, quand ils habitaient tous Roccreux avant que je l'épouse. Quand elle a appris ces médisances, Spinelle est entrée dans une grande fureur, qui s'est reportée sur Forty. Elle s'en voulait, bien sûr, mais elle devenait de plus en plus irascible avec le garçon. »

« La situation est devenue invivable quand elle a découvert qu'elle attendait un enfant. Elle pleurait tout le temps, persuadée que ce mensonge allait lui porter malheur. Elle ne supportait plus la vue de Forty et lui interdisait de sortir de peur que sa ressemblance, qui devenait de plus en plus évidente, ne finisse par révéler la vérité. »

« Nous avons donc décidé, cet automne, de rompre notre serment et d'informer Ferumbras de sa paternité. Mais nous ne savions trop comment lui annoncer la chose… Nous sommes venus à Roccreux pour en parler avec Maître Ademar et Alabandine. »

Malgrim se tut. Après avoir parlé si longtemps, lui qui n'en avait pas l'habitude, il avait la gorge sèche et avala son pot de bière sans reprendre souffle.

Ademar, visiblement soulagé que Malgrim ait enfin dévoilé ce lourd secret, continua de lui-même le récit.

— Nous avons décidé de passer par l'intermédiaire de Bandobras. Mon gendre et moi sommes allés à Long-Cleeve et, avec l'aide d'Agathe, Malgrim lui a révélé l'existence du fils de Ferumbras. Bandobras a d'abord été incrédule, puis s'est mis dans une colère digne des Touque !

« L'incroyable nouvelle digérée, nous avons discuté de la meilleure façon de l'annoncer à Ferumbras, ce qui n'était pas évident, vous vous en doutez ! Nous avons décidé que Bandobras enverrait une lettre à son frère et à son père, leur expliquant par écrit cette paternité surprenante et leur laissant ainsi le temps d'y réfléchir et de l'assimiler avant de rencontrer Malgrim et Forty… enfin, Fortinbras ! »

« Nous sommes revenus à Roccreux juste avant *Yule*, avec la promesse de Bandobras qu'il écrirait sous peu à son frère. C'est le messager qui apportait cette nouvelle qui est arrivé à Bourg-de-Touque la veille de la mort d'Isumbras. Rien d'étonnant à ce que le vieux Thain ait été troublé, au point peut-être de tomber par la fenêtre ! »

« Rien d'étonnant aussi que Ferumbras ait été d'aussi mauvaise humeur le lendemain… On le serait à moins ! En quelques heures, il a appris qu'il était papa d'un grand garçon de presque quatorze ans, et il a vu mourir son père. De plus, comble de tout, le sale gamin qui avait été la cause des querelles avec sa femme et de son départ du smial conjugal — toi, Gormadoc — osait faire courir le soupçon qu'il aurait empoisonné son père avec des champignons ! On perdrait son sang-froid à beaucoup moins !!! Je m'étonne même qu'il n'ait fait que te chasser des Grands-Smials, Gormadoc… Vous n'auriez pas été entourés d'une foule ce jour-là, comme Slendas nous l'a raconté tout à l'heure, je ne sais pas jusqu'où aurait pu le conduire sa fureur ! »

Gormadoc avala difficilement sa salive. Il se rendait compte, maintenant qu'il avait connaissance de tous les éléments de cet incroyable secret, combien la réaction de Ferumbras était compréhensible. Il se sentait rougir de honte, bien qu'il ne puisse se reprocher, en fait, que d'avoir formulé à haute voix des questions auxquelles il aurait dû réfléchir avant de parler, même en privé. Il avait versé la goutte de trop — une bien grosse goutte ! — dans le très petit vase du flegme de Ferumbras.

Il se détourna pour que personne ne remarque cette rougeur subite ; un mouvement, à la limite de son champ de vision, lui fit alors tourner complètement la tête.

La porte de la salle se refermait doucement. Dans l'entrebâillement, il eut le temps de distinguer deux ombres qui disparaissaient dans l'obscurité du couloir : une grande silhouette massive et un menu cotillon.

Chapitre 40

JOURNAL DE GORMADOC -6-

Roccreux, dans la nuit du vingt-sixième de l'Après-Noël.

Quel gâchis ! Quel terrible secret ! Je n'ai jamais entendu parler, dans toute la Comté, d'histoire aussi stupéfiante…

Quelle épreuve pour ceux qui se trouvent pris dans cette invraisemblable situation !

Je comprends mieux maintenant le comportement bizarre des Boulot et des Testarude, le caractère intransigeant et renfermé de Malgrim, le trouble de Spinelle quand elle m'a vu tout à l'heure… Sans doute n'avaient-ils pas mesuré, tous les deux, la portée de leur décision quand ils ont accepté de cacher cette naissance pour exaucer le dernier souhait de Turquoise… Maman-Turquoise dont je garde un souvenir si doux, Maman-Turquoise pour qui j'ai été, bien involontairement, la cause de ce drame…

Avant de regagner la chambre, tout à l'heure, Alabandine m'a pris par les épaules et m'a murmuré que je ne devais pas me sentir responsable dans cette affaire, que les adultes avaient fait des choix à un moment donné et que l'enfant que j'étais à ce moment-là n'était pas impliqué dans ces décisions. Je lui suis reconnaissant d'avoir senti mon malaise. Si je n'étais pas allé vivre chez Turquoise et Ferumbras, peut-être que rien de tout cela ne serait arrivé... Je sais bien qu'Alabandine a raison, mais je ressens quand même un certain trouble en pensant à ce désastre. Le même malaise qu'a dû ressentir Spinelle quand elle m'a vu surgir devant elle…

Quelle détresse doit être la sienne ! Le remord vis à vis de Forty, cet enfant qu'elle a élevé comme son fils pendant presque quatorze ans. Le remord vis à vis de son mari qui s'est mis dans une bien délicate situation pour lui être agréable… Remord peut-être aussi vis à vis des Touque...

Je n'ai rien trouvé à dire à Malgrim, non plus qu'à Ademar ou Alabandine, après qu'ils aient fini de parler. Que dire, d'ailleurs ? Malgrim, que je n'avais pas trouvé très sympathique au premier abord, m'a presque fait pitié. Je l'avais jugé autoritaire et égoïste, mais l'attachement qu'il porte à sa femme est émouvant. Il se trouve enfermé dans une situation qu'il déplore, obligé de gérer les conséquences de cette dissimulation et leurs répercussions sur sa propre famille !

Le chagrin des grands-parents saute aux yeux et je crois qu'ils n'approuvent pas le choix fait par leur fille et leur gendre. Mais ils les aident et les soutiennent dans cette épreuve. Je les admire pour cela.

Toutefois, il leur sera difficile de faire croire à Ferumbras qu'ils n'étaient au courant de rien…

Mais le plus à plaindre est sans conteste Forty. Fortinbras Touque. Ce gamin qui, hier, me racontait sa tristesse et son incompréhension face au comportement de ses parents — de ceux qu'il croyait ses parents — et qui aujourd'hui découvre qu'on lui a toujours menti… Car je suis certain qu'il a entendu tout ce qui s'est dit ce soir ; je suis sûr de les avoir vus dans le couloir, Malva et lui, pendant que leur père racontait ce terrible secret. Je n'ai rien dit à Alabandine, ni à Malgrim. Je crois qu'il aurait été mécontent et aurait peut-être réprimandé son fils. Ce n'était pas le moment.

Je suis allé frapper à la porte de Forty tout à l'heure, il ne m'a pas répondu. En chuchotant pour ne pas attirer l'attention, je lui ai proposé de parler, mais il a fait semblant de dormir. Je suis certain qu'ils étaient tous les deux derrière la porte, j'entendais leurs respirations. J'espère que Malva saura le soutenir.

Pour elle aussi cela doit être dur, elle semble très proche de son frère. Car il est *son frère, même s'ils n'ont pas les mêmes parents.*

En fait, quand on sait, l'évidence saute aux yeux. Moi-même j'avais pensé aux Touque quand j'ai vu Forty pour la première fois. Fortinbras est sans conteste le portrait de son père, excepté pour cet air arrogant qu'arbore Ferumbras.

Mais, si je veux être honnête à partir de maintenant, il faudrait que je m'efforce de regarder le nouveau Thain plus objectivement, en ayant connaissance de tous les déboires qu'il a subi, en sachant que, quand il m'a regardé ce matin-là à Bourg-de-Touque, dans le smial de Pâquerette, c'est sans doute le responsable de tous ses problèmes qu'il estimait avoir devant lui… Celui qui lui avait volé la tendresse de sa femme, celui qui l'avait privé de la fierté de montrer à tous ce fils qu'il désirait. Son fils à lui, pas le fils d'un autre que sa femme lui avait imposé…

Quel gâchis !

Et le vieux Thain, qu'a-t-il pensé ? Peut-être effectivement, comme le dit Ademar, cette nouvelle stupéfiante a-t-elle pu le perturber au point qu'il ait perdu l'équilibre en se penchant à sa fenêtre… Peut-être… Mais cela n'explique pas les yeux étranges d'Isumbras juste avant sa mort !

Demain, j'irai voir Forty. Je crois qu'il m'aime bien. J'espère qu'il ne verra pas en moi celui qui l'a privé de l'amour de sa vraie mère. J'essaierai de lui parler. J'ai envie de lui raconter la douceur de Turquoise, les câlins, les rires…

Non, il ne sera pas prêt à écouter cela. Il est trop tôt encore… Peut-être devrais-je lui parler simplement de sa famille Touque… Je ne sais même pas s'il sera en mesure de l'entendre… Il aura sans doute besoin de beaucoup de temps pour accepter cette situation !

Mais il faudrait surtout que Malgrim lui parle. Il lui doit la vérité, les yeux dans les yeux, et pas seulement une révélation saisie en secret derrière une porte. Il doit lui raconter pourquoi ils ont fait cela. Ils lui doivent, tous les deux, des explications... lui montrer... qu'ils l'aiment, malgré tout !

J'essaierai d'inciter Forty à parler aussi, je crois que cela le réconfortera un peu... J'espère… Je voudrais qu'il ne soit pas trop malheureux, qu'il comprenne... Comme j'aurais voulu comprendre, plus tôt et moins brutalement, pourquoi j'ai changé si souvent de familles...

A moins que ce soit moi que je veuille réconforter… A moins que ce soit ma *peine que je cherche à apaiser... En écoutant Malgrim raconter la mort de Maman-Turquoise, je me suis senti encore plus orphelin. En fait, Forty et moi sommes frères… Orphelins de mère tous les deux, élevés par d'autres… A la différence que, moi, je l'ai toujours su et que Forty vient de le découvrir brutalement.*

Allons, Gormadoc, arrête de geindre !... En relisant ce Journal, je me rends compte que je suis facilement enclin à m'apitoyer sur moi-même... Pourtant, le hasard m'a amené ici et maintenant, après un long et difficile voyage, et m'a permis de découvrir que je ne suis pas

le plus à plaindre, loin de là, ce que j'avais peut-être eu tendance à croire ces derniers temps.

Bien que je n'aie pas trouvé toutes les réponses aux questions que je me posais en quittant Bourg-de-Touque, j'ai obtenu des explications à des problèmes dont je n'avais même pas connaissance.

Je ne comprends toujours pas la cause de l'énigmatique mort du Thain Isumbras et je soupçonne encore des zones d'ombre dans les activités de mon oncle Isembold, dont j'aimerais discuter avec lui, mais j'ai perçu des réalités peut-être bien plus importantes : les rencontres de Messire Fram et du Seigneur Arathorn m'ont fait découvrir le monde en dehors des limites de la Comté, les peuples qui y vivent et les drames qui s'y jouent.

J'aimerais approfondir mes connaissances sur l'Histoire de la Terre du Milieu et sur ceux qui l'ont façonnée. Fram nous a raconté quelques unes des légendes de son peuple, Arathorn évoque lui aussi des récits et des traditions qui me font comprendre que nous, Hobbits, vivons préservés dans notre Comté, ignorant tout de ce qui pourrait troubler notre quiétude. Il serait peut-être bon — et prudent — que nous prenions conscience du monde âpre et dangereux qui nous entoure... Je sais que les Hobbits n'ont que bien peu d'importance dans cette Terre du Milieu peuplée de Belles Gens, d'Hommes valeureux, de Nains opiniâtres, mais aussi de créatures étranges et maléfiques. Nous, Petites Gens, ne nous intéressons pas beaucoup à nos légendes ancestrales, et nos archives sont presque inexistantes. J'aimerais m'atteler à cette tâche, étudier nos quelques vieux livres et rassembler les documents des temps anciens et des terres lointaines.

Et maintenant, que va-t-il se passer ? J'espère être arrivé au terme de cette mésaventure. Je pense que nous partirons tous à Long-Cleeve dès que les Rôdeurs seront revenus.

Malgrim avec Forty — je crois que j'aurai beaucoup de mal à l'appeler Fortinbras — pour préparer son départ à Bourg-de-Touque. Comment va réagir Ferumbras ? Va-t-il accepter ce fils surgi du passé ? J'espère sincèrement que le gamin ne fera pas les frais de cette révélation...

Arathorn et Fram, eux, vont prendre le chemin du Sud, le chemin des périls. Mais ce sont des guerriers, des Hommes vaillants et fiers, qui écartent doutes et peurs pour n'écouter que leur bravoure et suivre le destin que leur sang les pousse à assumer...

Et moi, je retrouverai mon oncle Isembold... J'espère que nous n'aurons pas trop de difficultés à convaincre Bandobras, et surtout Ferumbras, de mon innocence dans le décès de leur père.

Puis je resterai avec Isembold pour parfaire ma formation de Guérisseur. Je l'aiderai dans la lutte contre cette épidémie qui sévit de l'autre côté du Brandevin. Après tout, je suis un Brandebouc, même si j'ai moins vécu à Château-Brande qu'à Longoulet... Mon grand-père Meridoc était Maître du Pays-de-Bouc, et mon père Brodoc lui aurait succédé s'il n'avait trouvé la mort avant lui. C'est l'oncle Agadoc qui est maintenant Maître du Château, et ses fils après lui... Je me dois de les aider pour que le Pays-de-Bouc redevienne prospère et heureux.

Voilà, l'avenir s'ouvre devant moi comme un chemin bien tracé que je n'ai plus qu'à suivre... Cette aventure aura au moins eu le mérite de me faire mûrir, de me permettre de comprendre où est mon devoir, que j'accepte volontiers, avec satisfaction et fierté.

Je serai Guérisseur.

Chapitre 41

La fugue

-Gormadoc ! Gormadoc, réveillez-vous !

La main qui le secouait par l'épaule et la petite voix pressante à son oreille le tirèrent du sommeil profond auquel il avait fini par succomber, après plusieurs heures d'insomnie tourmentée. Il mit quelques secondes à réaliser que la voix appartenait à Malva, qui se tenait dans le noir près de son lit, essayant désespérément de le réveiller.

— Quoi… Oui ? Que se passe-t-il ?

— Il faut que vous l'arrêtiez ! Il ne faut pas qu'il fasse cette bêtise…

— Qui ? … Quoi ? … De quoi parlez-vous, Malva ? Mais quelle heure est-il ?

Tiré brutalement du sommeil, il n'arrivait pas à reprendre pied dans la réalité.

— C'est Forty, chuchota Malva. Il est parti. Il a dit qu'il ne peut plus rester ici, qu'il veut aller dans le Nord rejoindre les Rôdeurs. Il dit qu'on lui a menti, qu'on ne l'aime pas et qu'il veut partir loin d'ici. Oh, Gormadoc ! Il faut l'en empêcher, il faut le rattraper !

Elle pleurait en bafouillant des explications confuses, dont Gormadoc réussit à tirer que Forty était sans doute en train de faire une grosse bêtise.

Il rejeta la couette et se leva dans le noir. Le mouvement réveilla Slendas qui s'assit en grognant, avant de se lever lui aussi.

— Expliquez-vous calmement, Malva, dit Gormadoc en enfilant son pantalon par dessus le caleçon de peau. Que se passe-t-il ?

— Forty est parti. Je n'arrivais pas à dormir quand j'ai entendu du bruit tout à l'heure. J'ai cru qu'il était trop bouleversé lui aussi pour trouver le sommeil et je me suis levée pour retourner lui parler. Mais sa chambre était vide et il avait laissé un mot sur le lit, pour dire qu'il quittait Roccreux, qu'il n'avait plus sa place ici puisqu'il n'était pas le fils des Testarude. Il veut aller dans le Nord rejoindre Urthel et sa famille, il veut aller vivre avec les Rôdeurs…

— Mais… Comment veut-il gagner le Nord ? coupa Slendas.

— Il dit qu'il prend le grand cheval, qui le mènera vers les ruines d'Annûminas et…

— Il est parti avec Thala !? Depuis combien de temps ? l'interrompit Gormadoc.

— Je ne sais pas… Cinq ou dix minutes… Le temps que je lise sa lettre et que me décide à venir vous réveiller.

— Il est peut-être encore dans l'enclos. Slendas, tu me rejoins là-bas.

Gormadoc enfila des vêtements chauds et se précipita dehors le plus discrètement possible. Le ciel couvert laissait apercevoir la lune entre les nuages. La nuit devait tirer à sa fin mais l'aube n'éclaircissait pas encore l'horizon. Il courut vers l'enclos, qu'il trouva vide. Thala n'était plus là. La porte de la grange était ouverte et Gormadoc vit qu'il manquait la selle du grand cheval, qu'Arathorn avait posée près de l'entrée.

Slendas le rejoignit, suivi de Malva qui courait pour rester à ses côtés. Ils s'étaient tous les deux chaudement couverts car le froid vif mordait les visages Ils ne purent que constater le départ de Forty. Ne sachant quoi faire, ils se regardaient, inquiets. Malva tournait en rond, angoissée à l'idée de devoir annoncer à son père que Forty avait disparu en volant le cheval des Rôdeurs.

— Il faut le rattraper, dit-elle enfin. Avec les poneys, nous devrions pouvoir le rejoindre. Venez…

— Eh, attends ! s'exclama Slendas en courant après elle tandis qu'elle se dirigeait vers l'écurie. Tu sais bien que nous ne devons pas quitter Roccreux ! C'est dangereux !

— Raison de plus pour se dépêcher, assura-t-elle en se retournant. Il faut vite le rattraper avant que Papa se rende compte de ce qu'il a fait… Avant qu'il aille trop loin et tombe sur une bande de Gobelins ! ajouta-t-elle en réalisant que le plus grand risque que courait le fugueur n'était pas la remontrance de Malgrim.

Elle repartit aussitôt en courant sans attendre les deux amis. Elle était déjà en train de saisir la selle d'un poney quand Gormadoc la rejoignit dans l'écurie.

— Malva, vous restez ici. Je vais le rattraper.

— Non. C'est mon frère. Il faut qu'il sache que je l'aime et que je veux qu'il reste avec nous.

— Vous restez là, répéta-t-il en essayant de donner à son injonction toute l'autorité possible. Vous êtes trop jeune.

— Trop jeune !? Je monte sans doute mieux que vous. De toute façon, ce n'est pas une question d'âge. Il m'écoutera, moi. Je suis sa sœur ! Mais vous pouvez m'accompagner si vous voulez…

— Malva, je t'interdis de partir ! Rentre à la maison, cria Slendas tandis qu'elle enfourchait le poney qu'elle venait de seller.

— Slendas, tu n'es pas mon père ! J'en ai assez de rester à la maison en laissant les autres faire les choses importantes. Je *dois* le rattraper, le convaincre de revenir !

— Mais tu n'es qu'une gamine ! Tu ne peux pas faire cela !

Le regard qu'elle lui lança était foudroyant.

— Vous n'avez qu'à venir avec moi ! Dépêchons-nous !

Elle talonna sa monture et s'éloignait déjà au galop avant que Gormadoc ait fini de seller l'autre poney.

— Mais elle est infernale, ta cousine ! lança-t-il à Slendas qui l'aidait à passer le mors.

— Je t'ai prévenu qu'elle avait un sacré caractère ! Rattrapons-la vite !

— Reste ici, toi, tu ne montes pas assez bien pour nous suivre. Si nous ne sommes pas rentrés bientôt, préviens Ademar et Malgrim.

— Sois prudent ! Et ramène ces deux sales gamins avant que leur père s'aperçoive de cette fugue, sinon il va leur en cuire !

— Ne t'inquiète pas. A tout à l'heure.

Il prit le galop dès la sortie de l'écurie et remonta la grand'rue de Roccreux en suivant les traces bien visibles dans la neige, malgré le peu de clarté que dispensait la lune. A la sortie du village, des empreintes de cheval continuaient vers l'est, sans doute celles d'Arathorn qui était parti en fin d'après-midi, et d'autres bifurquaient vers le nord, flanquées de celles du poney de Malva. Gormadoc talonna sa monture, espérant au moins rattraper la jeune fille qu'il ne distinguait même pas devant lui.

La neige déjà ancienne permettait une allure soutenue. La lune éclairait à peine assez pour que la piste soit visible, mais elle restait néanmoins facile à suivre. Il se surprit à éprouver une certaine exaltation dans cette course nocturne. Le paysage se résumait à un décor sans relief en noir et gris, les rares arbres et les bosquets se détachant en silhouettes d'ébène sur le gris-bleu de la neige vaguement éclairée par la faible lueur de la lune entre les nuages. C'était la première fois qu'il galopait ainsi seul dans la nuit, avec ce sentiment diffus d'urgence et de danger coincé au creux du ventre, avec l'air glacial qui lui coupait le souffle. Il se félicita d'avoir pris le temps d'enfiler son bonnet et ses moufles car le froid mordant et le vent de la course traversait même sa chaude pelisse. Il essaya de se souvenir si Malva était bien couverte, espérant sans trop y croire que le froid l'arrêterait peut-être.

Il galopait depuis un quart d'heure sans doute quand il lui sembla distinguer la silhouette d'une monture se détachant sur un coin de ciel non obscurci par les nuages. Il tenta

d'accélérer mais le poney haletait déjà beaucoup et il préféra poursuivre à une allure plus modérée pour ménager sa monture. Le poney de Malva devait lui aussi commencer à fatiguer car Gormadoc réussit à gagner du terrain et fut bientôt à côté d'elle. Elle montait bien, effectivement, et Gormadoc dut reconnaître qu'elle avait l'air de maîtriser la situation.

— Malva ! cria-t-il, arrêtez-vous ! Attendez... C'est dangereux ! Rentrez à Roccreux ! Malva !

Elle ne répondit même pas, se contentant de hocher négativement la tête, et il ne put que se maintenir juste derrière elle. Les traces du grand cheval étaient faciles à suivre et ils poursuivirent tous les deux, galopant de concert dans l'air glacial.

Le ciel commença à s'éclaircir vers l'est, passant de l'indigo au violet puis au parme. La lumière était maintenant suffisante pour qu'ils distinguent les traces loin devant eux, mais le relief plus marqué les obligeait à réduire l'allure dans les montées. Ils chevauchaient déjà depuis plus d'une heure quand ils accordèrent une pause à leurs montures, en haut d'une colline où la vue dégagée leur permettrait peut-être de repérer Forty. Effectivement, le jour naissant révélait la piste ondulante laissée par Thala, qu'ils pouvaient suivre des yeux jusqu'à un secteur où des bosquets clairsemés leur faisaient perdre la trace. Dans le lointain, une fumée s'élevait de derrière une colline, nettement visible sur la bande claire bordant l'horizon à l'est, et se confondant ensuite avec les nuages bas qui avaient maintenant envahi presque tout le ciel.

Gormadoc, haletant de cette longue course, posa pied à terre pour resserrer la sangle de sa selle. Il se tourna vers sa jeune compagne, qui observait elle aussi la piste laissée par son frère. Le souffle court, les joues rougies par le froid, elle frissonnait malgré l'épaisse cape dont elle s'était enveloppée, flattant de la main l'encolure fumante de sa monture.

— Malva, rentrez maintenant. Je vais bientôt le rejoindre et nous serons de retour à Roccreux avant le déjeuner.

— Non.

— Votre père va être furieux… Ce n'est pas la peine de vous faire punir tous les deux !

— Non. C'est mon frère, il faut que je le lui dise. Regardez, ajouta-t-elle en tendant le doigt vers les bosquets en contrebas, le voilà !

Sans attendre son compagnon, elle remit le poney au galop et dévala la pente vers le cheval qu'elle avait aperçu, sortant des taillis clairsemés qui poussaient au fond de la vallée. Pestant contre l'impétuosité de la jeune fille, Gormadoc la suivit avec un peu de retard. Il la vit tant qu'il fut dans la pente, mais dès qu'il atteignit les bosquets, il ne put que pister les traces du poney et du grand cheval. Elles contournaient les fourrés de bouleau qui avaient envahi le fond de la vallée, ce qui obligea Gormadoc à ralentir. Il put néanmoins gagner du terrain sur le poney de Malva, qu'il aperçut enfin au bout d'une courte portion de ligne droite. Il eut le plaisir de constater qu'elle avait presque rattrapé Forty, qui trottait plus tranquillement un peu au devant eux. Il vit qu'elle forçait l'allure, criant pour attirer l'attention de son frère qui se retourna, surpris, et s'arrêta pour l'attendre.

Elle l'avait presque rejoint quand le traquenard se referma sur eux. Plusieurs grandes silhouettes trapues surgirent de derrière un fourré et se précipitèrent vers les deux montures. Forty n'eut pas le temps de réagir et se trouva arraché de la selle avec brutalité tandis que des mains avides saisissaient les rênes de Thala et tentaient de maîtriser le grand cheval malgré ses ruades.

Malva, lancée au galop, parvint à éviter la mêlée mais son poney, paniqué, prit le mors aux dents et bifurqua brutalement pour détaler.

Gormadoc, qui avait réussi à stopper sa monture à quelques furlongs du lieu du drame, poussa un hurlement d'alerte quand il vit l'un des agresseurs bander son arc et décocher une flèche vers la jeune fille. Le trait atteignit le poney au poitrail et il s'abattit d'un bloc, fauché en pleine course, entraînant Malva dans sa chute.

Gormadoc, sidéré par la soudaineté des évènements, n'avait pas encore eu le temps de ressentir la peur ; partagé entre le désir de porter secours au frère et celui d'aider la sœur, il

ne savait quoi faire. Il vit Forty qui se débattait au milieu de plusieurs Orques, et semblait au delà du secours d'un unique Hobbit. Sans plus réfléchir, il talonna sa monture pour se diriger aussi discrètement que possible vers le taillis derrière lequel Malva avait disparu. Il contourna les buissons au pas, penché sur l'encolure pour rester hors de vue des assaillants qui avaient enfin réussi à maîtriser Thala.

Mais quand il aperçut enfin le poney de Malva étendu au sol, figé dans la mort, deux Orques surgissaient de l'autre côté du bosquet. Ils s'immobilisèrent, surpris, mais celui qui portait un casque réagit rapidement et se précipita vers le corps de Malva qui gisait à quelques coudées de sa monture. Il la saisit par les cheveux et, posant sur sa gorge un grand coutelas, beugla vers Gormadoc immobile.

— Descends ! Sinon je l'égorge…

Malva poussa un cri de douleur et de terreur qui incita plus que tout Gormadoc à obéir. Il se laissa glisser de sa monture, l'esprit comme engourdi, incapable de réaliser la situation dans laquelle ils venaient de tomber. Le deuxième Orque s'approcha de lui. Un casque d'airain bosselé le coiffait, recouvrant presque entièrement son faciès déformé par un rictus féroce. Sans que Gormadoc puisse parer le choc, il lui asséna un violent coup dans le ventre qui le plia en deux, souffle coupé. Il tomba à genoux et un coup de pied le projeta à côté de Malva, tandis que son agresseur saisissait les rênes de son poney.

Scié par la douleur, les yeux noyés de larmes, Gormadoc cherchait à retrouver un peu de souffle. Il s'obligea à expirer l'air bloqué dans sa poitrine et roula sur le côté vers Malva, étendue près de lui. Elle gémissait sourdement, recroquevillée sur elle-même, la jambe droite repliée qu'elle tenait entre ses deux mains.

— Elle est cassée ! Je crois qu'elle est cassée, j'ai entendu un craquement… J'ai mal !

La douleur semblait l'avoir empêché de prendre conscience des raisons de sa chute, mais elle eut un hoquet d'effroi quand elle releva la tête et découvrit la créature qui se tenait au dessus d'elle. L'Orque, presque aussi grand que Fram et encore plus massif, lui parut monstrueux. Le corps noueux à la peau noire et rugueuse était recouvert d'une tunique et de braies composées de pièces de cuir grossièrement assemblées. Plusieurs couteaux étaient glissés dans la ceinture et un arc robuste barrait son dos massif. Il ricana en contemplant les petites proies étendues sur la neige, puis entama une vive discussion avec l'Orque au casque qui tentait de maîtriser le poney, en un langage rude et incompréhensible.

Des piétinements et des voix grossières se firent entendre derrière eux. Le corps de Forty atterrit brutalement sur Gormadoc qui gémit sous le choc. Le jeune garçon, hébété, avait une énorme bosse sanguinolente à la tempe et restait inerte, sans réactions. Gormadoc réussit à le retourner.

— Ça va ? Forty, ça va ? Réponds-moi !

— Des Gobelins !?! Que s'est-il passé ? balbutia-t-il d'un ton incrédule.

— Que vont-ils nous faire ? demanda Malva avec une petite voix haletante, autant de douleur que de peur.

— Ne bougez pas, recommanda Gormadoc. Autant ne pas les énerver.

Il se tourna doucement pour observer leurs assaillants. Ils étaient une quinzaine, surtout intéressés pour l'instant par le cheval et les poneys. Quatre d'entre eux étaient occupés à découper le cadavre du poney de Malva, dont la carcasse encore chaude fumait sur la neige transformée en cloaque rouge par le sang qui l'avait détrempée.

La jeune fille, malgré la répulsion qu'elle éprouvait jusqu'à la nausée, ne pouvait s'empêcher de jeter de fréquents coups d'œil sur cette boucherie. La viande fumante fut bientôt répartie sur les épaules de plusieurs Orques, que cette lourde charge ne semblait pas gêner. Le sang coulait sur leurs dos et imbibait leurs vêtements, gouttant jusque dans la neige. Les porteurs se mirent en file et prirent la direction du nord, sous la direction du grand Orque au casque qui les poussait de la voix et d'un long fouet, dont il usait volontiers.

Deux Orques plus trapus tentaient de mener Thala et le poney par la bride, mais les ruades du grand cheval les empêchaient d'avancer. Il faillit même piétiner les trois Hobbits allongés sur le sol, les évitant de justesse en une cabriole saisissante. Une des deux créatures

réussit à lui jeter une couverture sur la tête, et le cheval aveuglé se laissa enfin maîtriser. Il tremblait de tous ses membres et des hennissements pathétiques sortaient étouffés de dessous le tissu puant qui le recouvrait. Tirant par la bride le cheval rétif et se tenant hors de portée de ses sabots, les deux Orques partirent eux aussi à la suite de leur groupe. Le poney suivait, apeuré mais plus soumis, terrorisé et frémissant comme l'avait été Fanon devant le loup.

Un sifflement retentit et la brute aux coutelas leur intima l'ordre de se relever. Gormadoc réussit à se mettre à genoux. Le simple fait de ne pas être abattus sur place le rassura un peu. Au moins resteraient-ils en vie encore quelque temps...

Une vive discussion avait eu lieu entre le grand Orque au casque et la brute qui les gardait. Gormadoc en avait retiré l'impression que leur vie s'était jouée à vraiment peu. La brute, qui semblait répondre au nom de Rolg, manifestait visiblement le vif désir de les égorger sur place, mais l'autre avait apparemment ordonné qu'ils soient menés vers le nord.

Où ? Pourquoi ? Gormadoc ne pouvait le deviner et il évitait, en vérité, de se poser la question. Toutes les réponses qu'il envisageait étaient plus terrifiantes les unes que les autres.

Chapitre 42

LE ROI GOLFARKH

Rolg répéta son ordre et, comme les Hobbits ne se relevaient pas assez vite à son goût, l'accompagna de coups de pieds brutaux. Gormadoc se redressa péniblement ainsi que Forty qui titubait un peu, mais Malva, malgré l'aide de ses compagnons qui la tenaient sous les bras, ne put poser le pied par terre. La douleur intense qu'elle éprouvait, qui la faisait pâlir et se mordre les lèvres pour ne pas crier, fit redouter à Gormadoc qu'elle ait effectivement la jambe cassée. Il essaya de la convaincre de faire quelques pas, agrippée à leurs épaules, mais l'appui sur la jambe fit hurler la jeune fille qui retomba allongée, des larmes coulant sur ses joues sans un sanglot.

Dans un éclair d'angoisse, le jeune Hobbit eut la conviction que leur gardien n'allait pas s'encombrer d'une blessée incapable de marcher et qu'il allait l'achever là, sur la neige rougie du sang du poney, à côté se sa carcasse dépecée. Quand l'Orque porta la main au coutelas qui pendait à sa ceinture, Gormadoc se dressa entre lui et la jeune fille effondrée.

— Non ! cria-t-il avant d'avoir réfléchi à la folie de son intervention. Vous avez entendu ce qu'a dit l'autre ? Il veut que vous nous emmeniez là-bas ! Tous ! ajouta-t-il en pointant le doigt vers le nord.

Bien qu'il n'ait en réalité rien compris aux paroles qui s'étaient échangées dans la langue gutturale dont usaient les Orques entre eux, les mimiques lui avaient parues claires et il eut le sentiment que son interprétation se révélait juste quand il vit Rolg, la main crispée sur son arme, hésiter effectivement à désobéir aux ordres qu'il avait reçus.

Avec un soupir de soulagement, Gormadoc le vit lâcher le manche du coutelas et faire signe à l'un des acolytes de se charger de la Hobbite. Sans se soucier du gémissement qu'il provoqua, le plus robuste des Orques restés avec eux saisit la jeune fille et la jeta sur son épaule, dans le même geste qu'avaient eu les porteurs de viande. Il se mit en route à grands pas pour rejoindre les chevaux qui avaient pris un peu d'avance. La jambe blessée cognait à chaque fois contre le torse de l'Orque, arrachant à Malva des plaintes qu'elle s'efforçait vainement de contenir. Elle avait sans doute réalisé qu'elle était passée bien près de la mort et s'efforçait de ne plus donner à leur gardien l'occasion de satisfaire son envie meurtrière. Mais la souffrance eut bientôt raison de sa volonté et un cri lui échappa. Rolg prit un grand plaisir à la frapper d'un coup de poing à la tête. Malva dut perdre connaissance car elle se tut brusquement. Son corps flasque se balançait au rythme des pas du porteur, sans qu'elle réagisse.

L'intervention de Gormadoc lui valut par contre toute l'attention haineuse de Rolg. Le train était rapide, les Orques avançant vite malgré leurs jambes courtes et torses. Les Hobbits étaient obligés de courir pour suivre le rythme, aiguillonnés par leur garde-chiourme qui usait d'une trique pour les inciter à trotter plus vite.

Forty, avec ses longues jambes et la robustesse des Touque, arrivait à suivre le train sans trop de peine. Gormadoc par contre, bien plus petit, à peine remis de la maladie à laquelle il avait failli succomber la semaine précédente, éprouvait les pires difficultés à courir suffisamment vite pour se maintenir au côté de son compagnon et éviter ainsi les coups que Rolg prenait un vicieux plaisir à lui asséner sur le dos et les mollets. Sa cheville le faisait à

nouveau souffrir et ses poumons cherchaient désespérément assez d'air glacé pour pouvoir poursuivre ce violent effort.

Voyant le mal qu'il avait à soutenir le rythme, Forty lui prit le bras pour l'encourager. Dans un état second, Gormadoc s'obstinait péniblement à essayer de courir, toute sa volonté concentrée sur la nécessité de ne pas tomber, dans la certitude que l'Orque n'attendait qu'une chute pour avoir le prétexte de le tuer. Le jeune Hobbit fixait avec obstination les gouttes se sang qui jalonnaient le sentier piétiné par les lourds souliers ferrés des Orques qui les précédaient. Suivre les taches rouges se transformait dans son esprit ivre de fatigue en un de ces jeux auxquels il s'amusait étant enfant avec Slendas et Bulkas, quand il s'agissait de suivre une piste marquée de petits cailloux.

Mais, au bout de quelques miles, même l'assistance de Forty s'avéra insuffisante et Gormadoc s'écroula dans la neige. Avant que Rolg n'ait eu le temps de frapper à nouveau, Forty l'avait relevé et passé son bras sous les siens, le traînant encore plus qu'il ne le soutenait. Lui aussi maintenant subissait les coups de trique et les injures de leur gardien, mais la course harassante se poursuivit néanmoins.

Le chemin aplani par le gros de la troupe se mit soudain à grimper, gravissant une colline dont les Hobbits ne voyaient pas le sommet. Scié en deux par un violent point de côté, la cheville percée d'une douleur intense, Gormadoc ne trouvait plus assez de souffle pour supplier Forty de le laisser s'écrouler. Même au prix de sa vie, il se sentait incapable de poursuivre cette ascension infernale. Les coups dont l'Orque l'accablait ne provoquaient plus en lui de réaction, sauf un qui lui arracha un cri quand le gourdin s'abattit sur son épaule. Le tortionnaire, ayant trouvé une zone sensible, ne frappait maintenant que là, au point que Gormadoc, hagard de douleur et d'épuisement, sentit avec indifférence qu'il allait perdre connaissance, aspirant même au néant de l'évanouissement ou de la mort.

C'est au moment où il pensait ne plus pouvoir faire un autre pas que Forty s'arrêta, lui aussi haletant comme un soufflet de forge, plié en deux les mains sur les genoux pour pouvoir mieux respirer. Gormadoc s'effondra à ses pieds. La petite troupe s'était arrêtée au sommet de la colline et l'avant-garde avait déjà commencé la descente vers le vallon. Retrouvant un peu de lucidité après quelques minutes de repos, Gormadoc laissa son regard errer sur les alentours. La lumière grise de la mi-journée, atténuée par de lourds nuages, lui permit néanmoins de reconnaître le lieu : deux jours auparavant, ils se tenaient sur cette même hauteur, près du traîneau de bois, Arathorn à leurs côtés. En contrebas, il reconnut le domaine entouré de parcages à moutons dont le damier l'avait frappé : La métairie des Lovinier où ils s'étaient arrêté en premier pour distribuer les bûches.

Mais la ferme n'offrait plus l'apparence ordonnée que les Hobbits affectionnent. Des débris calcinés encombraient la cour, les portes et volets arrachés pendaient aux ouvertures ou s'entassaient le long des murs de pierres sèches. De la fumée s'échappait encore de plusieurs fenêtres et la façade noircie ainsi qu'une partie du toit effondré témoignaient de la violence d'un incendie. Deux formes gisaient dans la neige et Gormadoc reconnut, malgré la distance, les corps de Hobbits.

Un coup de trique l'arracha à sa contemplation horrifiée. Il se remit péniblement debout, aidé de Forty qui le fixait d'un regard effaré. Lui aussi avait repéré la ferme en contrebas, et le souvenir de l'attaque chez les Furet ne lui révélait que trop ce qui avait dû se passer ici.

Ils repartirent dans la descente et Gormadoc réussit à arriver dans le vallon sans s'écrouler. Il était au delà de l'épuisement et de la souffrance, toutes ses pensées submergées par la crainte de ce qu'ils allaient trouver en bas. Quand ils pénétrèrent dans la cour de la métairie, l'avant-garde de la troupe d'Orque était en train d'amonceler les quartiers de viande dans un coin. D'autres avaient fait pénétrer le cheval et le poney dans un enclos à l'arrière de la ferme et en fermaient la clôture. Malva avait été jetée près de l'entrée, laissée seule sur la neige. Elle avait retrouvé en partie sa conscience et contemplait d'un air absent les cadavres des deux Hobbits qui gisaient non loin. Gormadoc, qui s'était affalé à côté d'elle, remarqua avec consternation que le premier était le père Basil, auquel ils avaient parlé

longuement l'avant-veille. L'autre avait la face contre la neige mais il crut reconnaître l'un des bergers.

Des bruits de voix grossières se firent entendre de l'intérieur, et la silhouette massive d'un Orque se découpa sur le seuil, courbé pour passer dans l'ouverture ronde de la porte. Il se redressa et examina la troupe affairée d'un air impérieux.

Le nouveau venu était encore plus imposant que le chef de l'escouade qui les avait capturés. Il devait être aussi grand que Fram, mais bien plus massif. Son corps donnait l'impression d'avoir été grossièrement taillé dans un énorme rocher. Il portait une casaque de cuir renforcée de plaques de métal et ses braies étaient également garnies de jambières de bronze bosselées. Il avait posé sur son crâne bestial un casque monumental, sur lequel était fixée une couronne cabossée et ternie, sertie de pierres brillantes grossièrement taillées. Il contemplait l'activité de ses soldats qui entassaient au milieu de la cour tout ce qui les avait intéressés dans le pillage de la ferme. Beuglant un ordre de temps à autre du haut du perron, le nouveau venu agitait un énorme sceptre de facture Naine, au pommeau duquel était enchâssée une pierre si grosse qu'on pouvait douter que ce fût un rubis ; pourtant l'énorme joyau brillait d'éclats sanglants dans la lumière toujours terne de la mi-journée.

Il finit par poser les yeux sur les trois Hobbits assis sur la neige souillée, avec un regard froid et calculateur. Il brailla un ordre en désignant les prisonniers et se retourna pour rentrer dans la ferme. Rolg, surgissant brusquement derrière eux, leur ordonna à coups de pieds de se relever et de suivre le Roi à l'intérieur. Forty prit sa sœur dans ses bras et ils pénétrèrent tous les quatre dans la grande salle de la métairie.

L'intérieur avait été dévasté et pillé. Les meubles brisés encombraient le sol, la literie avait été éventrée et la vaisselle fracassée au milieu. Des traînées de sang souillaient le plancher et plusieurs corps avaient été entassés dans un coin. On ne pouvait distinguer combien de cadavres se trouvaient là, mais l'enchevêtrement dévoilait des pantalons et des jupons, des bras tordus et des chevelures bouclées. Gormadoc crut même distinguer une menotte crispée qui émergeait entre deux corps. La fascination morbide qui le paralysait fut brisée par des hoquets incoercibles : Malva, étendue dans le coin où son frère l'avait posée, vomissait pitoyablement. Forty, lui non plus, ne pouvait détacher son regard du macabre tas et dut s'adosser au mur. La puanteur de la pièce transformée en tanière d'Orques n'arrivait pas à masquer l'odeur douceâtre du sang.

L'Orque imposant les contemplait, visiblement satisfait de l'effet produit.

— Je suis le Grand Roi Golfarkh, annonça-t-il d'une voix éraillée. Prosternez-vous devant moi, *snagas* !

Avant qu'ils aient eu le temps de bouger, Rolg leur avait asséné une violente bourrade dans le dos, qui les projeta à terre aux pieds de Golfarkh.

— Que font de misérables Hobbits avec un cheval des *Dúnhadâkh,* ces Hommes immondes qui rôdent encore dans les ruines de leur bauge de Fornost ? Pourquoi traînez-vous loin de vos trous, petites vermines ? Pour espionner ! Pour rapporter à ces *push-hai,* ce peuple sorti du fumier de l'Arnor, l'avancée des valeureux *Uruk* ! Mais vous pouvez trembler, charognes de l'Ouest, mon armée sera bientôt rassemblée et rien n'arrêtera la revanche du Grand Roi Golfarkh ! Mon Père, Golfimbur-*Búbhosh,* sera vengé !

— Mais... tenta d'objecter Gormadoc.

— Silence, racaille ! coupa Rolg avec un nouveau coup. Tu ne parleras que si le Grand Roi Golfarkh t'interroge !

— Qui êtes-vous ? poursuivit le Roi en les toisant d'un regard méprisant.

Il s'arrêta devant Forty qu'il dominait de toute sa stature.

« Toi, ajouta-t-il en le poussant du pied, ne serais-tu pas un de ces chiens de Bouque ? »

— Touque ! s'insurgea Forty. Je suis un Touque ! Je suis Fortinbras Touque !

— Non ! C'est mon frère, Forty Testarude ! réfuta Malva.

Malva, comme Gormadoc, avait frémi en entendant Forty revendiquer sa parenté. Avait-il réfléchi, en dévoilant ainsi son nom, que le propre père de leur ravisseur — ce Golfimbur

que Golfarkh voulait venger — avait été tué par Bandobras Touque à la Bataille des Champs-Verts onze ans auparavant ?

Le Roi, lui, s'en souvint et un sourire sinistre barra sa face hideuse.

— Un Touque ! Je tiens enfin un Touque ! Oh *Gûlbúrz*, je t'offrirai un sacrifice digne de ma revanche ! Ce Touque-là périra comme a péri mon héroïque Père !

Au fur et à mesure qu'il imaginait la vengeance qu'il pourrait tirer de son captif, le sourire s'élargissait et une expression haineuse envahissait sa face.

« J'irai mettre le siège devant votre taupinière du Nord, la soue de ce pourceau qui a tué mon Père, et je ferai voler ta tête d'un coup de bâton jusque dans les fenêtres de ce petit cancrelat de Touque qui a osé, par la plus ignoble des traîtrises, assassiner le Roi Golfimbur-*Búbhosh*. »

Forty, pétrifié, avait le regard rivé sur l'énorme sceptre que Golfarkh tenait à deux mains et balançait devant son visage. Malva ne put retenir un hoquet d'horreur et l'Orque se retourna vers elle.

« Et toi, petite punaise, tu regretteras d'avoir essayé de me tromper. Les esclaves meurent vite dans nos cavernes du mont Gundabad, mais je saurai prolonger ta misérable existence, pour que tu puisses maudire longtemps le jour où tu as menti au Roi Golfarkh ! Quant à toi, vermisseau bavard, ajouta-t-il en repoussant Gormadoc du pied, je vais réfléchir à la meilleure façon de prendre du plaisir à te voir souffrir. Puisque tu as essayé de parler devant ma Royale personne, tu crieras longtemps avant que j'en aie fini avec toi ! »

« Rolg, cria-t-il en direction de l'Orque trapu qui ricanait servilement près de la porte, Rolg, enferme-les et maintiens-les en vie aussi longtemps que nécessaire, mieux que ceux d'hier qui n'ont pas résisté une heure à tes jeux. Je veux qu'ils soient bien vivants, je veux les entendre crier quand nous serons devant les Trous-Falaise. Je veux que l'autre Touque les entende hurler, avant qu'il reçoive la tête de celui-là dans le cloaque qui lui sert de tanière ! »

Chapitre 43

CAPTIFS

Rolg les poussa sans ménagement vers une petite pièce attenante, laissant à peine le temps à Forty de soulever sa sœur. Quand la porte se referma derrière eux, un silence pesant s'abattit sur les trois Hobbits. La voix grossière du Roi Golfarkh continuait à résonner dans leurs oreilles, et les bruits qui parvenaient assourdis de l'extérieur ne faisaient que renforcer la tension régnant dans la petite pièce.

Rolg les avait enfermé dans ce qui avait dû être la chambre des Lovinier. Le vandalisme des assaillants n'avait pas laissé un meuble ni un objet intact et le sol était jonché de décombres, souillé de sang et de déjections. Forty installa doucement sa sœur sur les restes éventrés d'un matelas de laine et s'éloigna sans un mot à l'autre bout de la pièce. Des rais de lumière sourdaient du pourtour de la fenêtre brisée et mal close par un volet en partie arraché, traçant des flèches d'argent qui trouaient la pénombre et découpaient leurs silhouettes immobiles. Ils s'étaient tacitement écartés les uns des autres, recroquevillés dans leur angoisse. Ils n'osaient même pas se regarder, par peur d'avoir à évoquer les terribles sentences qu'avait proférées le Roi Orque. En parler rendrait l'horreur encore plus concrète et effroyable.

Forty s'était accroupi dans un angle près de la fenêtre, les bras repliés autour des genoux, le regard obstinément fixé sur ses pieds, parfaitement immobile. Le seul signe de son angoisse était la respiration haletante qui soulevait sa poitrine à un rythme accéléré. De temps à autre, il bougeait inconsciemment la tête, comme pour se persuader qu'elle tenait encore sur ses épaules.

Malva s'était adossée à la cloison de bois. De grosses larmes continuaient à rouler sur ses joues sales, traçant des sillons plus clairs, sans qu'elle se préoccupe de les essuyer. Sa jambe blessée était étendue sur les touffes de laine et elle fixait d'un air incrédule, comme détaché, le gonflement qui déformait son bas un peu au dessus de la bottine.

Gormadoc, qui lui aussi était resté prostré depuis que la porte s'était refermée, se redressa péniblement et s'accroupit près d'elle.

— Laissez-moi examiner cette jambe...

Elle posa sur lui un regard vide, comme si elle découvrait sa présence, mais souleva un peu ses jupons jusqu'au genou. Gormadoc posa les mains sur l'enflure, ce qui la fit grimacer.

« Pouvez-vous ôter votre bas pour que je puisse mieux voir ? »

Elle fit oui de la tête puis, après un instant d'hésitation, releva plus haut les jupons pour atteindre les rubans qui le retenait en haut de la cuisse. Gêné, Gormadoc détourna les yeux. Ses mains tremblantes avaient du mal à défaire les nœuds, mais elle réussit enfin à faire descendre l'épais bas de laine jusqu'au genou puis rabattit vivement ses cotillons. Gormadoc le fit glisser très doucement le long du mollet, mais ses précautions n'empêchèrent pas Malva de grimacer quand il atteignit la cheville.

Il découvrit une énorme tuméfaction violacée dont l'aspect marbré lui fit froncer les sourcils. Il l'effleura très délicatement et Malva frissonna.

— Pardon... J'ai les mains glacées...

— Non, au contraire, cela me fait du bien, répondit-elle d'un air embarrassé.

Il essaya de soulever avec précautions la jambe mais le cri de la jeune fille suspendit son geste. L'os ne présentait pas de déformation mais Gormadoc avait néanmoins pu sentir le mouvement des deux fragments. Il reposa la jambe aussi doucement que possible.

— Vous pouvez remettre votre bas, Malva... Je crains bien que votre jambe soit effectivement cassée ! Tout ce que je peux faire, c'est bricoler une attelle, soupira-t-il en regardant autour de lui.

Il explora les débris d'un meuble et ramassa trois planches qui lui semblaient convenir.

« Il faudrait du tissu pour intercaler entre votre jambe et l'attelle, et de la ficelle pour lier les planches... »

Il fouilla les décombres qui jonchaient le sol. La nécessité de faire quelque chose, de s'occuper l'esprit à des préoccupations concrètes et immédiates l'aidait à supporter l'angoisse qui l'étreignait. Il sentait instinctivement que l'inaction et l'imagination les mèneraient rapidement à l'accablement et au désespoir. Il lui fallut insister pour pousser Forty à sortir de sa léthargie et l'aider dans ses recherches parmi les débris de la pièce, mais ils ne trouvèrent rien qui puisse convenir.

— Je sais ce qu'il faut ! s'exclama Malva. Retournez-vous.

Le nez collé au mur, ils l'entendirent s'affairer, étouffant quelques plaintes quand ses mouvements ravivaient la douleur de sa jambe.

« C'est bon, j'ai fini. Cela vous conviendra, Gormadoc ? »

Elle avait enlevé son jupon de lin fin, dont elle était en train de déchirer une large bande. Elle entreprit d'y découper de fines lanières après avoir donné le plus grand morceau à Gormadoc. Le tissu était tiède entre ses mains et une douce odeur en émanait. Un parfum de fleurs séchées, de linge propre, l'effluve chaud d'un corps soigné... Une senteur de chambre, de lit douillet, de quiétude et d'intimité. Il plia très lentement et méticuleusement la pièce de lingerie, laissant ses doigts profiter de la douceur du tissu, détaillant les guipures un peu maladroites qui l'ornaient. Elle avait dû passer de longues heures à broder la fine batiste et il l'imaginait, assise devant sa fenêtre pour profiter de la lumière, s'escrimant avec impatience sur les délicats motifs... Gormadoc, peu satisfait de son coussin, le défit et recommença, lissant la fine toile pour éviter tout pli dans le tissu, étonné du trouble qui l'envahissait mais désireux de le prolonger le plus longtemps possible.

Quand il estima le coussin bien adapté, il s'occupa des planches, les rabotant soigneusement sur les pierres rugueuses du mur pour enlever les échardes. Puis, avec l'aide de Forty, il en glissa une sous la jambe de Malva, après l'avoir garnie du jupon replié. Il ajusta ensuite les deux autres de chaque côté et les fixa avec les lanières de tissu. Quand tout fut terminé, la jambe était immobilisée dans une gouttière rudimentaire mais efficace. Malva pouvait maintenant bouger sans que le mouvement se transmette à la fracture.

Ils se retrouvèrent à nouveau inoccupés, laissés à leurs sombres pensées. Forty, que le fait de s'occuper de sa sœur avait un peu tiré de son abattement, retomba dans l'angoisse. Il était retourné s'asseoir dans son coin, dans la même position recroquevillée mais, rapidement, il se releva et entama une ronde fébrile autour de la petite pièce, comme une souris dans une cage.

Il s'arrêta devant la fenêtre à demi occultée par le volet de bois brisé et contempla la cour. Les Orques s'affairaient à regrouper les moutons. Ils avaient visiblement le projet de les mener en direction des Monts-Brumeux et de leurs repaires. Comme l'avait prédit Arathorn, la faim les avaient poussé à piller la riche Comté. Deux Gobelins, de la race moindre, tentaient de charger le poney de Gormadoc avec les quartiers de viande découpés sur la malheureuse monture de Malva. L'animal, affolé par l'odeur de sang, se débattait vigoureusement mais ils réussirent à arrimer le fardeau. On entendait les hennissements de Thala, enfermé dans l'enclos à l'arrière de la maison, qui répondaient à ceux du poney.

Le jeune garçon poussa soudain un rugissement et se mit à marteler le mur à grands coups de poing. Les pierres rugueuses écorchaient sa peau et le sang commença à couler le long de son poignet. Gormadoc fut frappé par ce brusque accès de colère, si semblable à celui qui

avait saisi Ferumbras dans le smial de Pâquerette, à Bourg-de-Touque. Forty reproduisait inconsciemment les gestes de son père et, dans la pénombre, Gormadoc mesura combien la filiation du jeune Touque était évidente.

— C'est ma faute ! Tout est ma faute ! Si j'étais parti plus discrètement, vous ne seriez pas là, si...

— Tais-toi, Forty, coupa Gormadoc. Ça ne sert à rien, tout cela... Nous ne pouvons revenir sur ce qui s'est passé. Essayons de réfléchir à ce qui pourrait nous aider... Vous savez, ajouta-t-il avec un optimisme qui sonnait faux, Slendas a dû prévenir Malgrim et Ademar ! Ils vont partir à notre recherche et...

Il ne poursuivit pas sa tentative de réconfort, réalisant que si quelques Hobbits partaient à leur secours, ils tomberaient sur la troupe d'Orques, et iraient à coup sûr grossir le tas de cadavres dans la pièce voisine. Forty dut arriver à la même conclusion car il gémit à cette perspective et recommença à marteler le mur. Les Hobbits ne sont pas des combattants et, si leur courage ne peut être mis en cause, le manque d'expérience en matière guerrière les défavoriserait indéniablement. L'effet de surprise et le nombre joueraient contre eux et leurs chances de délivrer les trois jeunes Hobbits sans de très lourdes pertes seraient quasi-inexistantes.

— Mais les Rôdeurs vont revenir ! intervint Malva. Et Messire Fram voudra les aider !

— Cela fait six ! lui rappela Forty. Alors qu'ici, entre l'escouade qui nous a capturé et ceux qui étaient restés autour du Roi, j'ai compté plus d'une vingtaine d'Orques. Comment veux-tu que les Hommes, aussi aguerris soient-ils, arrivent à bout d'une telle troupe !

Ils retombèrent dans le silence et la consternation. Non seulement ils n'avaient aucune chance de se sortir eux-mêmes d'une si difficile position, mais ceux qui se précipiteraient à leur secours risquaient fort d'y trouver la mort...

— Si seulement on pouvait s'échapper ! marmonna Forty.

— Enfermés ici, avec tous ces Orques, avec la jambe de Malva... Ne rêve pas, Forty ! Sans même parler des miles qu'il faudrait parcourir à pieds en portant Malva et en échappant aux poursuivants, nous ne pouvons même pas sortir de cette maison sans être vus par une vingtaine d'Orques !

Forty s'immobilisa brusquement et se retourna vers ses compagnons, un sourire aux lèvres.

— Si ! Nous pouvons sortir d'ici sans être repérés !

Son affirmation laissa Gormadoc et Malva interloqués et incrédules.

— Et comment ? Tu as vu tous ces gardes à la porte et ces Orques dans la cour ?

— Il suffit d'attendre la nuit et de sortir par la trappe à bois !

— La trappe à bois ?!?

— Si tu avais rangé les bûches avant-hier au lieu de bavarder avec le Père Basil — Forty jeta un bref coup d'œil par la fenêtre aux corps qui gisaient encore dans la neige — tu aurais vu que la réserve à bois se situe sous la maison, dans une cave qui s'ouvre derrière la ferme, là où le terrain descend vers le ruisseau. A l'arrière, le plancher repose sur des piliers et il y a un vide dessous. C'est là qu'ils rangent le bois, qu'on peut récupérer sans sortir de la maison, par une trappe...

Forty s'échauffait au fur et à mesure de ses explications, mais il s'interrompit brusquement avec un air catastrophé.

— Et elle est où, cette trappe à bois ? demanda Malva.

— ... A côté de la cheminée... Dans la pièce où se trouve le Roi...

Un silence consterné accueillit sa réponse. Forty retomba assis, la tête entre les mains.

— De toute façon, je n'aurais pas pu vous suivre... conclut Malva. Et même si nous avions réussi à sortir sans être repérés, ils nous auraient rattrapés avant que nous ayons atteints Roccreux. Ils se déplacent bien plus vite que nous ! Et alors là... !

Il se passa un long moment sans un mot. Gormadoc avait failli ajouter que ce qui pouvait leur arriver de mieux, c'était de mourir rapidement en tentant de s'échapper, mais il se tut. Il n'était pas sûr que les deux gamins aient vraiment saisi ce que leur situation avait de

désespéré. Malva était étendue les yeux grands ouverts, Forty avait repris sa position pelotonnée. Gormadoc s'approcha de lui, s'assit à ses côtés et lui parla longuement. Malva, trop éloignée, ne put saisir ce qui se disait mais elle entendit son frère renifler plusieurs fois, puis il parut un peu réconforté et sourit même à une plaisanterie de son aîné.

Les bruits de la grande salle s'étaient tus et on entendait au dehors les bêlements du troupeau qui s'éloignait vers le nord. En réponse à un hennissement lointain du poney, qui devait suivre avec le chargement de viande, Gormadoc entendit Thala s'ébrouer et botter dans la barrière. Il s'approcha de la fenêtre et tenta de l'apercevoir, mais l'enclos se situait à l'arrière et il ne put que contempler la troupe d'Orques qui avait pris ses quartiers dans les granges entourant la cour. Un tonneau de bière en perce avait été installé au milieu et les immondes créatures avaient entrepris de lui faire un sort. Leurs rires avinés résonnaient jusque dans la petite pièce.

La neige commença à tomber, en gros flocons lourds et drus. Elle ne s'était plus manifestée depuis la tempête qui l'avait bloqué quatre jours dans ce trou, sur la prairie au nord des Collines-Vertes. Gormadoc les regarda voltiger, de plus en plus serrés, recouvrant d'un miséricordieux manteau blanc les dévastations des Orques. Il ressentait un profond sentiment d'abandon en contemplant le corps du Père Basil disparaître doucement sous ce linceul immaculé.

Le froid le saisit. Un froid de mort. Il retourna vers le fond de la pièce, là où se trouvait le matelas. Forty s'était installé à côté de Malva, un bras autour de ses épaules pour la réchauffer. Il s'assit de l'autre côté, serré contre la jeune fille qui frissonnait, pour lui amener également un peu de chaleur. La faim et la soif commençaient à les tenailler. Si les nuages lourds de neige n'avaient pas assombri le ciel au point de laisser croire au crépuscule, les prisonniers auraient pu constater que l'après-midi était à peine entamé, mais le dîner de la veille était bien loin.

Des éclats de voix dans la salle attenante les tirèrent de leur léthargie. Un peu plus tard, la porte qui fermait leur geôle s'ouvrit et Rolg entra, suivi de deux Orques plus petits, à l'aspect moins impressionnant et à la face encore plus bestiale, mais armés de longs coutelas à la ceinture. L'un d'eux portait une miche de pain et un pichet.

— Alors, les fouines, vous vous reposez bien ? Profitez-en car les jours à venir risquent d'être pénibles pour vous !

Aucun des Hobbits ne réagit à ses provocations. Pendant que l'Orque continuait à les menacer, Gormadoc laissa son regard errer par la porte restée ouverte. Il avait une vue directe sur la grande cheminée où brûlaient les meubles brisés de la famille Lovinier. A droite de l'âtre, il remarqua un petit tapis posé sur le sol. A Longoulet, il existait une cave où Cambold stockait sa réserve de bière, creusée sous le smial et fermée d'une lourde trappe. L'hiver, Maman-Muguette étendait toujours un tapis dessus pour éviter que les courants d'air froids ne se glissent par les interstices de l'ouverture. Sans doute Madame Lovinier avait-elle eu la même habitude. Ce tapis-là avait été bousculé et se trouvait à moitié rabattu, mais rien n'indiquait que les Orques avaient remarqué la trappe qu'il recouvrait.

Rolg se lassa assez rapidement de leur manque de réaction et sortit, suivi de ces acolytes, en laissant la miche et le pichet. Le pain était un peu rassis, mais ils en mangèrent avec appétit. Ils burent également un peu d'eau, ne sachant quand leurs geôliers consentiraient à leur donner un autre repas.

Avoir l'estomac plein les réconforta un peu. Ils retombèrent dans une somnolence inquiète et transie. La neige pénétrait dans la pièce par le carreau brisé, poussée par un blizzard qui mugissait de plus en plus fort. Serrés les uns contre les autres, ils laissaient les heures défiler en une interminable attente désespérée, partagés entre le désir de voir leurs amis les secourir et la crainte que cette intervention leur soit fatale.

Gormadoc, plongé dans ses pensées, échafaudait les plans les plus extravagants pour tenter de sortir de ce guêpier. Mais aucun ne lui paraissait avoir la moindre chance de réussir.

Chapitre 44

LA TRAPPE A BOIS

Le crépuscule arriva enfin. La pénombre envahissait la petite pièce et il devenait difficile de discerner les visages, même proches. D'une certaine façon, cela arrangeait Gormadoc pour ce qu'il avait à dire. Il était resté longtemps indécis, sachant que la conclusion à laquelle il était arrivé était la seule envisageable — bien qu'on ne puisse la qualifier de raisonnable — mais il ne se résolvait pas à l'exposer à haute voix. Dans l'obscurité, ce serait plus facile.

— Ecoutez, commença-t-il avec la voix enrouée d'être resté trop longtemps silencieux, peut-être que l'idée de Forty est la bonne...

— S'enfuir par la trappe à bois ?

— Oui

— Mais on y a déjà réfléchi ! objecta Forty. Non seulement on ne pourra pas se faufiler tous les trois sans être vus, mais Malva ne peut pas marcher et ils nous rattraperont très vite !

— Je n'y arriverai pas, Gormadoc, avoua faiblement Malva.

— Je sais. Je sais cela ! Mais il y a peut-être un autre moyen... Voilà ce que je vous propose : Forty tente seul l'évasion et je reste avec vous, Malva.

— Non ! coupa Forty. On se sauve tous ou on reste tous, mais il n'est pas question que je prenne la fuite en vous laissant ici !

— Forty, c'est la meilleure solution ! C'est même la seule ! Non seulement tu pourras indiquer à Arathorn et aux autres où nous sommes — et ils viendront ainsi plus vite — mais surtout ils seront informés du risque qu'ils auraient couru en se jetant aveuglément sur les Orques. Ce n'est pas seulement nos vies que tu dois sauver, mais les leurs aussi !

— Alors vas-y, toi ! C'est ma faute si nous sommes prisonniers, c'est normal que ce soit moi qui reste avec Malva.

— Non. Pour plusieurs raisons. D'abord, c'est toi qui risques le plus en restant ici. Le Roi veut surtout se venger des Touque et c'est toi qui subis sa haine la plus forte. Nous, nous risquons moins que toi, ajouta-t-il sans vraiment croire à son argument. Ensuite, et surtout, tu ne vas pas retourner à Roccreux à pieds, mais à cheval. Une fois sorti de la maison, tu fais sortir le grand cheval de l'enclos qui est derrière la ferme, et tu décampes au triple galop. Thala te connaît bien maintenant et il viendra à toi sans difficulté. Moi, je ne réussirais même pas à me hisser sur son dos... Toi seul peux le monter ! Ainsi, même en pleine nuit et dans la tempête qui se lève, il te faudra deux ou trois heures pour rejoindre Roccreux, sans risque d'être rattrapé.

— Alors pourquoi ne pas partir tous ensemble ?

— On ne peut pas monter Thala tous les trois, et si nous suivons à pieds le cheval portant Malva, les Orques nous rejoindront vite.

— Mais...

— Si ! Il faut faire comme cela ! Tu auras ainsi une bonne chance de prévenir Arathorn, ton père et ton grand-père...

— Il n'est pas mon père ! coupa Forty avec violence. Ils m'ont menti, ils m'ont...

— Forty, calme-toi ! Je comprends le choc que tu as dû ressentir en apprenant cela, mais il vaut mieux l'ignorer pour l'instant. Mets de côté ta rancœur jusqu'à ce que nous soyons sortis d'ici, cela vaudra mieux pour tous. Et s'il te faut retourner à Roccreux pour demander de l'aide, oublie ton dépit et va prévenir Malgrim et Ademar. Eux seuls peuvent quelque chose pour nous sauver !

Le jeune garçon ne répondit pas, le visage fermé et le regard obstinément rivé sur ses pieds.

— Forty... ajouta Malva, tu le sais, pour moi tu es mon frère. Totalement ! Je sais bien que tu leur en veux, mais pense à ce que je t'ai dit hier soir. Je crois réellement que les parents t'aiment, même si depuis quelques mois ils ne te l'ont pas vraiment montré. Tu ne voudrais pas qu'il arrive malheur à Papa ou Grand-Père en cherchant à nous sauver !?! Et pense à Messire Fram et les Rôdeurs... ils ne sont pas responsables de cette histoire, eux !

— Malva a raison, renchérit Gormadoc. Il faut alerter les Rôdeurs, ce qui leur permettra de préparer l'assaut pour nous délivrer. Il *faut* qu'ils soient prévenus ! Ne serait-ce que pour éviter d'autres morts...

Ce que sous-entendait cette conclusion fut très bien perçu par Malva, qui déglutit bruyamment mais ne fit aucune remarque.

— Mais... je ne veux pas vous abandonner ! gémit le jeune garçon.

— Ecoute ce que dit Gormadoc, Forty. L'unique secours que l'on peut espérer viendra de Roccreux, et il ne faut pas qu'il provoque de victimes supplémentaires. Il faut que tu retournes chez Grand-Père, et tu y arriveras. J'ai confiance en toi ! Et nous pouvons nous fier aux Rôdeurs pour réussir à nous délivrer ! Il faut garder l'espoir !

Forty baissa la tête, capitulant devant ces arguments sensés, mais qu'il n'arrivait pas à admettre. Le sentiment de culpabilité qui l'habitait lui faisait repousser l'idée de s'enfuir seul en laissant Malva et Gormadoc dans les griffes des Orques, à la merci de représailles qu'il n'osait imaginer. D'un autre côté, la perspective de voir les Hobbits de Roccreux tomber par surprise sur les impitoyables créatures lui était, au fond, tout aussi intolérable. Même s'il ne pardonnait pas aux Testarude le mensonge dans lequel il avait été élevé, il ne pouvait effacer d'un coup l'attachement filial qu'il avait ressenti durant quatorze ans. Les chances des Hobbits de venir à bout de la troupe d'Orques, s'ils tombaient dessus par surprise, étaient nulles. Même la présence des Hommes, que Forty avait appris à estimer depuis quelques jours, ne changerait pas l'issue d'un affrontement aussi inégal, s'il n'était pas préparé en conséquence.

— De toute façon, ajouta-t-il à bout d'arguments, je ne vois pas comment sortir de la maison sans être repéré, sauf en passant par la trappe. Et je ne peux pas le faire, avec le Roi et sa suite dans la pièce...

— J'ai pensé à cela aussi. Je vais demander à parler au Roi et quand nous serons tous les deux dans la pièce, je détournerai leur attention. A toi de soulever la trappe et de te faufiler discrètement.

— Ah ! Une diversion ! coupa Forty d'un air perspicace.

Gormadoc lui jeta un regard vaguement irrité, se demandant quelle était la part d'ironie dans cette expression. Mais le visage du jeune garçon ne traduisait que la satisfaction d'avoir compris une évidence, et Gormadoc se contenta de hausser les épaules.

— Oui, si tu veux... Je ferai diversion. Mais il faudra que tu te dépêches, une fois dehors, à t'esquiver le plus vite possible avec Thala, car ma "diversion" ne sera sans doute pas efficace très longtemps !

— Que ferez-vous, Gormadoc, demanda la jeune fille.

— Vous verrez bien. Vous, Malva, vous resterez ici, dans cette pièce. Vous serez ainsi à l'abri de leurs représailles. Pour l'instant, attendons. Je ne crois pas que le Roi soit là et il nous faut patienter jusqu'à ce que la nuit soit noire. Heureusement, la lune est complètement cachée par les nuages. Reposons-nous pendant que nous le pouvons.

Ils s'étendirent tous les trois sur le matelas défoncée, serrés les uns contre les autres, avec la cape de Malva en guise de couverture. La respiration de Forty se fit très vite ample et régulière. Le jeune garçon, avec l'insouciance de son âge, avait rapidement succombé à la fatigue. Malva, elle, n'arrivait pas à trouver le sommeil. La douleur toujours présente malgré l'immobilisation de sa jambe, ainsi que l'angoisse de leur situation, la maintenaient éveillée. Elle s'agitait en soupirant, coincée entre ses deux compagnons, incapable de trouver une position confortable.

— Ça va ? finit par chuchoter Gormadoc. Vous n'avez pas trop mal ?

— Ça va.... répondit-elle d'un ton peu convainquant. Mais je serais peut-être mieux sur le côté... Je peux me tourner ? ajouta-t-elle d'une petite voix timide.

— Bien sûr ! Tenez, appuyez-vous sur mon épaule.

Avec précaution, elle se tourna sur le flanc et posa sa tête sur le bras que Gormadoc avait relevé. Elle bougea encore deux ou trois fois, comme un chat qui cherche l'endroit le plus douillet sur un tapis, et finit par trouver une position qui lui convenait. Elle hésita encore sur ce qu'elle pouvait faire de son bras gauche, puis finit par se décider à le poser de la façon la plus commode, sur la poitrine de Gormadoc. Une fois bien installée, elle poussa un soupir d'aise et s'endormit très rapidement, confortablement blottie contre Gormadoc.

Celui-ci, un peu embarrassé malgré l'agréable émotion que lui procurait ce rapprochement, referma ses bras autour de la jeune fille. Il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Le souffle calme de Malva dans son cou, l'odeur de ses cheveux, la chaleur du petit corps serré contre le sien le troublaient et il s'efforçait de rester immobile pour ne pas perturber son repos. Mais même cet émoi n'arrivait pas à le distraire des craintes qui se bousculaient dans son esprit.

Il éprouvait un lourd sentiment de responsabilité envers ces deux gamins, avec qui il se trouvait précipité dans de si dramatiques événements. Il ressentait intensément le devoir de les protéger, de les réconforter. En même temps, il éprouvait lui-même l'insupportable impression d'être perdu et vulnérable, à la recherche d'un réconfort et d'un appui. Les difficiles épreuves qu'il avait traversées depuis son départ de Bourg-de-Touque lui paraissaient aujourd'hui une anodine mésaventure. Il regrettait l'amicale présence de Slendas mais, surtout, souffrait de l'absence de Fram. L'assurance de l'Homme, son expérience et sa force morale, qui les avaient si bien soutenus dans les moments difficiles, lui faisaient cruellement défaut. Il ressentait douloureusement l'importance presque vitale d'un guide déterminé et fiable pour se sortir de situations critiques, mais il s'estimait totalement inapte à tenir un tel rôle vis à vis de ses jeunes compagnons.

Il fut brusquement envahi par une bouffée d'angoisse, qui le laissa pantelant et inondé d'une sueur glacée. Il lui fallait se lever, bouger coûte que coûte ! La pulsion de fuite qui le saisit et le poussa à s'agiter fit tressaillir la jeune fille dans son sommeil. Elle marmonna doucement et s'agrippa à son épaule. Il gémit en s'obligeant à rester étendu. Il ne pouvait *pas* fuir.

Il réussit à rester immobile sans réveiller Malva, mais l'angoisse lui serrait encore la gorge, la sueur irritait son dos et son front. Une peur profonde et sournoise lui nouait les entrailles, autant due au sombre avenir qu'il pressentait, qu'à l'écrasant sentiment de responsabilité dont il se sentait investi. Il aurait presque préféré être seul, libre de maudire le sort qui l'avait jeté dans ce désastre, libre de saisir la plus infime chance de s'évader... Libre, en cas d'échec, de se laisser aller au désespoir et d'écarter définitivement — d'une façon ou d'une autre — l'enfer sans issue qui serait son sort comme captif des Orques. Mais, lié à ces deux gamins qui comptaient sur lui, même cette ultime liberté lui était refusée.

Il réussit à retrouver un peu de calme, après de longues minutes d'oppression. Il s'obligeait à détendre ses muscles un à un, à se remémorer d'agréables souvenirs...

Le nez dans les cheveux de Malva, il sombra dans un sommeil anxieux.

Un tapage tira Gormadoc du gouffre où il se débattait. Les Orques avaient dû revenir dans la salle car leurs voix bestiales résonnaient derrière la porte. La nuit était tombée et un froid

glacial régnait dans la petite chambre. La pièce était totalement sombre et on ne distinguait que la porte, soulignée par un liseré de lumière. Il ne pouvait en détacher son regard, sachant qu'il lui faudrait bientôt mettre à exécution le plan qu'il avait conçu, qui lui paraissait maintenant stupide et voué à l'échec.

Il n'avait aucune idée de la façon dont il pourrait détourner l'attention de leurs ravisseurs, suffisamment longtemps pour que Forty puisse se glisser par la trappe. Les Hobbits ont toujours cultivé l'art de disparaître vivement et en silence quand les importuns viennent troubler leur quiétude, mais l'enjeu ce soir était autrement plus sérieux que d'éviter une rencontre fâcheuse. Comment faire pour que cette "diversion" soit suffisamment efficace ? Il avait beau se creuser la tête, il ne lui venait pas la moindre idée.

Les bruits avaient réveillé Forty et Malva, qui bougèrent en grognant. Le jeune garçon se leva et Gormadoc l'entendit boire, puis donner le pichet à sa sœur.

— Couvre-toi bien, Forty, n'attrape pas froid... murmura Malva. Sois prudent surtout, et reviens vite !

— Ne t'inquiète pas, tout va bien se passer. Sa voix était assurée, il avait l'air de croire ce qu'il disait. Gormadoc, lui, était bien moins confiant.

— Ne bougez pas, Malva, dit-il. Quoi qu'il arrive, restez là.

Son idée lui paraissait absurde maintenant, et il était prêt à suggérer de tout abandonner quand Forty le prit de vitesse.

— On y va ?

— Euh... oui.

Les jambes flageolantes et le cœur battant, il s'approcha de la porte et commença à tambouriner, donnant de la voix pour attirer l'attention de leurs geôliers. Il lui fallut insister de longues minutes avant que les Orques réagissent à ses appels. Enfin, la porte s'ouvrit violemment et la lumière les éblouit, dessinant la silhouette massive de Rolg.

— Silence, vermine ! Vous cherchez une raclée ?

— Je veux parler au Roi Golfarkh, répondit Gormadoc dont la voix trop forte camouflait tant bien que mal l'angoisse qui l'étreignait. J'ai des choses à lui apprendre.

— Il n'a pas de temps à perdre avec des larves de votre espèce. Tenez-vous tranquille ou vous vous en mordrez les doigts, dit-il en repoussant Gormadoc d'une bourrade.

— Vous le regretterez ! cria celui-ci précipitamment en voyant la porte se refermer. C'est au sujet... des Rôdeurs !

Le motif dut paraître à Rolg suffisamment valable car, après l'avoir dévisagé d'un air méfiant, il le saisit par le bras et le poussa dans la salle. Forty suivit.

Le Roi Golfarkh était assis seul à la grande table, devant un gigot qu'on venait de sortir de la cheminée. La chair en était carbonisée d'un côté et crue de l'autre, mais l'odeur de viande grillée fit saliver les Hobbits et leur rappela cruellement qu'ils n'avaient quasiment rien mangé depuis une journée entière.

Plusieurs Orques de la race des Uruks entouraient leur souverain, attendant la fin du royal repas pour se repaître des restes du mouton qui grillait toujours dans l'âtre. Golfarkh déchiquetait la viande de ses crocs énormes, tenant à pleines mains la venaison saignante. Il jeta un coup d'œil aux captifs sans interrompre son repas. La présence des cadavres dans le coin de la pièce ne semblait gêner personne et les Hobbits détournèrent le regard.

Gormadoc regardait, fasciné, le jus sanguinolent couler sur le menton et dans le cou. Il sentait son esprit figé, incapable de réfléchir, incapable d'imaginer une diversion qui permettrait à Forty de s'esquiver discrètement. La nécessité pressante de l'action paralysait sa réflexion et le vide de ses pensées augmentait l'affolement qui le gagnait. Il vit, du coin de l'œil, Forty s'approcher de la cheminée et se mettre un peu en retrait, près du tapis qui recouvrait à moitié la trappe, sans que son lent déplacement alerte leurs geôliers. « Il faut que je fasse quelque chose... Il faut que j'aie une idée... » Une petite voix dans sa tête répétait cette lancinante litanie, sans qu'aucune inspiration ne vienne à son esprit.

— Alors, qu'as-tu à me dire, cloporte ?

Voilà, il était au pied du mur, sans savoir ce qu'il allait pouvoir faire ou dire pour aider Forty. Ils seraient à nouveau jetés dans leur cachot, sans espoir de secours, dans l'attente d'un avenir désespérant... L'angoisse lui nouait la gorge, le faisant suffoquer. Forty, lui, paraissait calme, en attente.

Gormadoc demeurait là, muet face au Roi, quand la porte donnant sur l'extérieur s'ouvrit pour laisser passage à un Uruk. Un courant d'air glacial s'engouffra dans la pièce, entraînant un tourbillon de neige. C'était un air pur, sain, un air venu des grands espaces. Un air de liberté...

Une vague de panique saisit Gormadoc, l'étouffa. Comme tout à l'heure, il fut pris du besoin irrépressible de fuir.

Oubliant tout, Forty dans son coin, Malva et sa jambe cassée, il se précipita vers la porte ouverte sur la nuit. Il n'en eut pas conscience, mais un râle bestial sortait de sa gorge serrée, le cri d'une bête aux abois. L'Orque qui venait d'entrer tenta bien de l'arrêter, mais la terreur décuplait les forces du petit Hobbit qui réussit à se faufiler jusqu'au perron. Il se jeta de plein fouet dans les jambes d'un autre Uruk, qui parvint à le retenir. Le fait de se retrouver bloqué fit hurler Gormadoc. Il se débattait avec toute la frénésie de la panique, mordant les mains qui le retenaient, donnant des coups de pied au hasard, se tortillant pour échapper aux bras qui l'entravaient. L'instinct de fuite le dominait totalement et la panique le rendait bien plus déchaîné que si la volonté et la raison l'eussent seules guidé.

Il fallut plusieurs Orques pour réussir à le maîtriser, à la grande hilarité du Roi qui regardait le minuscule Hobbit tenir tête à ses soldats, sans aucune chance de parvenir à fuir mais avec une opiniâtreté incroyable.

Gormadoc finit par se retrouver immobilisé, incapable de bouger. Les flocons se mêlaient aux larmes, brouillant sa vue. Il fut ramené à l'intérieur et jeté aux pieds de Golfarkh, qui avait observé la lutte en riant aux éclats. Sa cour s'esclaffait aussi, divertie par le spectacle du petit Hobbit déchaîné qui continuait à hurler des injures et à se débattre sous le pied que Rolg écrasait sur son dos.

Gormadoc finit par recouvrer un peu de lucidité, la raison lui revenait progressivement. Il tourna la tête vers la cheminée. Le feu qui y brûlait se reflétait en éclats scintillants dans les larmes qui noyaient ses yeux.

Le coin était vide.

Le tapis gisait sur le sol, replié. Gormadoc réalisa qu'il était seul maintenant. Forty avait réussi à passer par la trappe sans attirer l'attention. Le talon de Rolg s'enfonça douloureusement dans ses côtes et il gémit, autant de douleur que d'abattement.

Des cris, des appels arrivèrent par la porte ouverte. Le hennissement de Thala retentit, fort et clair, ainsi que le bruit d'un galop qui s'éloignait rapidement.

Forty avait réussi. Il filait maintenant vers la liberté.

Gormadoc se laissa aller sur le sol, toute énergie brusquement disparue. Plus rien n'importait, maintenant. Leur seule faible chance était en route et lui ne pouvait plus rien faire, qu'attendre et espérer. Espérer au delà de tout espoir.

Il avait fermé les yeux et ne réagissait plus aux coups de Rolg. Celui-ci, qui n'avait pas réalisé les raisons du brouhaha extérieur, se méfia de cette brutale passivité et attrapa le Hobbit par le cou pour le relever. Gormadoc se laissa faire, inerte comme une poupée de chiffon.

Un des Orques de la troupe fit irruption dans la salle, dans un état de grande agitation. Il se lança dans des explications hésitantes en langue orque, qui mirent un terme brutal à l'hilarité des Uruks. Le Roi passa de la moquerie à la fureur en un instant, sa face convulsée en un rictus dément. Il asséna au messager un redoutable coup de sceptre qui aurait assommé le Snaga si celui-ci, prudent, n'avait esquivé en partie le choc. Il fut néanmoins assez violent pour le faire chuter, à moitié étourdi.

Golfarkh se retourna brusquement vers le fond de la pièce en hurlant.

— Où est l'autre ? Où est le Touque ?

Il ne fallut pas longtemps aux Uruks pour découvrir la trappe, bien visible maintenant que le tapis en était retiré. Le plus fluet des Orques s'y faufila et revint dans la salle quelques secondes plus tard en passant par la porte.

« Charognes de Hobbits ! Ce petit cancrelat de Touque a filé avec mon cheval ! Un étalon des *Dúnhadâkh* ! Ce butin dont j'avais réussi à m'emparer, avec lequel je serais revenu glorieux au Gundabad ! Argh ! »

Le Roi fulminait, arpentait la salle à grands pas en frappant tout ce qui se trouvait à portée de son énorme sceptre. Les Orques reculaient devant sa fureur et il ne resta plus que le messager, affalé à genoux sur le sol, la tête entre les mains.

« Toi, beugla-t-il en le poussant de son bâton, pars à sa recherche et rattrape-le ! Et surtout ramène-moi le cheval indemne ! Le Touque, tu peux le tuer, je m'en fiche, celui-ci fera l'affaire pour venger mon père, ajouta-t-il en désignant Gormadoc toujours pendu inerte au poing de Rolg. Mais je veux récupérer mon trophée ! Sinon tu paieras de ta vie, Snaga, la faute d'avoir laissé voler mon précieux cheval ! »

L'Orque détala sans demander son reste, en hurlant des ordres aux soldats restés à l'extérieur.

« Et toi, vermine, continua-t-il d'une voix froide en s'approchant de Gormadoc, tu vas regretter de m'avoir berné. Tu vas te mordre les doigts d'avoir distrait notre attention par tes pitreries, pendant que ton compère se faufilait comme un rat dans son trou ! »

La fureur de Golfarkh était telle qu'il bafouillait et postillonnait sur Gormadoc, suspendu à hauteur de la face convulsée. Celui-ci ne réagissait toujours pas, anéanti par le sentiment d'abandon qui l'avait submergé après le départ de Forty. Il ne pensait même plus à Malva. En vérité il ne pensait à rien, juste à un grand cheval portant une petite silhouette, galopant dans la nuit sous les bourrasques de neige. Rien d'autre n'importait pour l'instant.

« Rolg, occupe-toi de ce morpion. Tu peux t'amuser avec lui, mais débrouille-toi pour le maintenir en vie. C'est sa tête qui volera jusqu'aux Trous-Falaise et je veux qu'il soit vivant jusqu'au bout, ça n'a aucun intérêt de décapiter un cadavre. Je te le confie, je sais ce dont tu es capable... Fais-lui regretter de ne pas être mort. »

Chapitre 45

LES TORTIONNAIRES

Rolg le ramena dans la petite chambre, en le tenant toujours à bout de bras par le col. Malva était assise sur la paillasse. Le bruit et les vociférations l'avaient tenue informée de la réussite de Forty, et son visage était encore crispé d'inquiétude. Elle ne put s'empêcher de pousser un petit cri quand ils entrèrent mais l'Orque ne lui porta aucune attention. Il jeta le Hobbit sur le sol avec violence avant de refermer la porte derrière les deux acolytes qui l'avaient suivi. Gormadoc se releva machinalement, en s'appuyant au mur.

Le premier coup le prit par surprise. Une trique le faucha derrière les genoux. Il tomba face à terre sans pouvoir amortir la chute, et ils continuèrent à le frapper au sol. Ils étaient tous les trois bien plus grands et lourds que lui et se relayaient pour le rouer de coups, méthodiquement, avec brutalité, et le plaisir qu'ils y prenaient sauta aux yeux de Malva. Elle leur cria d'arrêter, mais ne fit qu'accentuer leur jubilation.

Ils firent une pause. Gormadoc roula sur le côté et tenta de se remettre sur pieds. Ses genoux lâchèrent plusieurs fois avant qu'il réussisse à tenir debout, appuyé au mur de pierre, face à ses tortionnaires. Malva les injuriait toujours et il se demanda fort peu à propos, malgré son tourment, où une gamine de quatorze ans avait bien pu acquérir un vocabulaire aussi riche. Rolg, qui était le plus proche d'elle, se retourna soudain et, pour la faire taire, marcha lourdement sur l'attelle. Elle hurla de douleur.

Ce cri mit Gormadoc hors de lui. Sans réfléchir, il se rua sur la brute, poings en avant, et martela le ventre qui était à sa portée. Les coups étaient sans doute plus douloureux pour lui que pour la créature musculeuse qui lui faisait face, mais le fait d'être frappé par ce petit avorton de Hobbit contraria fort l'Uruk, dont les compagnons avaient éclaté de rire. Il se vengea en jetant Gormadoc brutalement contre le mur, d'un simple revers de main, puis en le bourrant de coups de pieds. L'épaisse pelisse qu'il portait amortissait un peu la rossée mais les brodequins ferrés le meurtrissaient cruellement. Les deux autres trouvèrent le jeu amusant et se joignirent à lui. Au début, le jeune Hobbit tenta de se défendre, essayant de saisir une cheville pour faire tomber un agresseur, frappant des deux poings les bustes penchés sur lui. Ses coups, bien que modestes, mirent un comble à la fureur des assaillants qui, passant du jeu aux représailles, frappaient maintenant avec rage.

Il vint un moment où la douleur fut trop forte pour qu'il continuât de riposter. Recroquevillé sur lui-même, le visage enfoui entre ses bras repliés, Gormadoc ne fut plus qu'un corps souffrant, ivre de douleur et de vaine fureur. De temps en temps, un coup plus violent que les autres, ou asséné avec plus de hargne, lui arrachait une plainte. Pourtant, les bribes de volonté qui subsistaient dans son esprit sidéré par la douleur le poussaient à taire sa souffrance, à ne pas accorder à ses bourreaux la satisfaction de le voir gémir.

Ce silence même accentuait leur fureur et ils ne cherchaient maintenant qu'à l'amener à les supplier. Gormadoc avait lèvres et poings en sang à force de les mordre, pour qu'aucun son ne sorte de sa bouche. Il ne pensait plus qu'à cela : se taire, ne rien dévoiler de la douleur qui l'anéantissait.

Il réussit à tenir en silence jusqu'à ce que Rolg se lasse, après plusieurs interminables minutes. Ils le laissèrent là en sortant, écroulé le long du mur, à demi inconscient.

Quand les Orques eurent quitté la chambre, Malva appela Gormadoc en sanglotant, puis avec plus d'insistance devant son manque de réaction. Elle n'osait trop élever la voix de peur de faire revenir les brutes.

Il ne bougea pas.

Elle rampa jusqu'à lui, grimaçant quand les irrégularités du sol heurtaient l'attelle. Elle parlait doucement à son oreille en pleurant, sans susciter de réponse du corps recroquevillé. Elle tenta de le retourner sur le dos, ce qui le fit enfin réagir. Il grimaça et poussa un gémissement sourd. Son visage barbouillé de sang et de larmes était crispé de douleur et il ne semblait pas entendre les paroles qu'elle lui chuchotait. Elle releva les boucles brunes collées au front du jeune Hobbit, essuya en pleurant les joues souillées, enlevant la poussière d'une plaie qui saignait au menton. Elle murmurait son nom comme une litanie, le berçant doucement, effrayée de le voir prostré si longtemps.

Il ouvrit enfin les yeux et la dévisagea d'un air hagard. Puis, roulant péniblement sur lui-même, il se retourna lentement vers le mur, pelotonné comme un petit enfant terrorisé. Elle l'entendit éclater en sanglots. Elle posa sa main sur l'épaule secouée de hoquets, mais ne sut quoi dire. Par timidité et pudeur, elle s'éloigna et retourna sur la couche.

Les pleurs s'espacèrent puis cessèrent, mais il ne bougeait toujours pas. Malva, qui ne l'avait pas quitté des yeux, se décida à parler.

— Gormadoc... ça va ?... Voulez-vous de l'eau ? demanda-t-elle d'une voix mal assurée en tendant la main vers la cruche posée à côté de la paillasse.

Il ne répondit pas mais se redressa enfin et s'assit, toujours tourné vers le mur. Elle le vit s'essuyer le visage avec sa manche, puis il se retourna lentement et vint s'agenouiller à côté du matelas, mais sans oser croiser son regard, les yeux posés sur la cruche qu'elle lui tendait. Il la prit et but à longs traits puis, les yeux fermés, laissa l'eau glacée couler sur son visage. Ses vêtements s'imbibaient de sang dilué, mais il n'y prêtait pas attention. Quand la cruche fut vide, il laissa son bras retomber et resta ainsi, hébété.

Il fut brusquement pris de frissons incoercibles qui le faisaient claquer des dents, mais ne réagissait toujours pas. Elle saisit la cape sur laquelle elle était étendue et l'en enveloppa. Son bras resta posé sur les épaules du jeune Hobbit. Elle l'attira doucement vers la couche et il se laissa faire, jusqu'à se retrouver allongé, la tête posée sur l'épaule de la jeune fille.

Les yeux clos, il eut encore deux ou trois sanglots puis finit par tomber dans un profond sommeil, comme on se réfugie dans un lieu familier et rassurant.

Malva le regardait dormir sans oser bouger. Elle contemplait le visage émacié si proche, bouleversée par cet attrait qu'elle avait ressenti dès le premier instant, quand elle l'avait vu chevauchant devant le Rôdeur. Elle le savait beaucoup plus âgé qu'elle, presque un adulte, mais il avait l'air si émouvant en cet instant, si vulnérable avec son visage maculé de sang et de larmes, avec les traces des coups qui commençaient à bleuir...

Ses traits se crispaient parfois et un sanglot lui échappait. Elle posait alors la joue sur son front et murmurait très doucement des paroles de réconfort, celles que sa mère chuchotait quand, enfant, elle se réveillait la nuit en pleurant, hantée par des cauchemars. Elle alla même — douce folie ! — jusqu'à effleurer des lèvres le coin de sa paupière, quand les gémissements se firent plus angoissés.

Elle n'osait bouger de peur de troubler sa torpeur. Pourtant, elle ne sentait plus son bras ankylosé et ses doigts livides étaient engourdis. Mais pour rien au monde elle n'aurait rompu ce moment si tragique et doux à la fois. Elle soupira et ferma les yeux, envahie malgré la situation dramatique par quelque chose qui ressemblait à un sentiment de plénitude. Elle s'endormit sans même s'en rendre compte.

— Non ! Laissez-le ! Oh, s'il vous plait, non...

Le cri de Malva tira à moitié Gormadoc du lourd sommeil dans lequel il était tombé. Avant d'avoir réalisé ce qui se passait, il se sentit saisi par une jambe et traîné sur le sol. Les coups reprirent, aussi violents. Il ne tenta même pas de résister, encore abruti de fatigue et de

tourments. Le peu de conscience qui surnageait encore dans son esprit était absorbée par l'effort de se taire, de ne pas hurler sous les coups. Il avait perdu la notion du temps, réduit à la seule perception de la souffrance, sans souvenir de paix ni de bien-être.

La scène avait un côté irréel, éclairée par le flambeau qu'un des Orques avait coincé dans une torchère fixée au mur. Les seuls bruits étaient les sanglots de Malva et les ahanements des bourreaux. Rolg n'était pas là et avait délégué le travail aux deux Orques qui l'avaient accompagné la première fois. Ils frappaient méthodiquement, donnant l'impression d'appliquer une consigne, visiblement contrariés d'être obligés de rester éveillés pour corriger cet avorton qui ne réagissait même pas. Ce n'était plus drôle !

Pour essayer d'attiser l'ardeur combative du Hobbit, qui les avaient tant amusé devant le Roi, l'un des Orques saisit Gormadoc par la taille et le lança contre le mur. Sa nuque heurta violemment une des pierres qui faisait saillie. Il poussa un râle indistinct et glissa au sol comme un pantin disloqué. Une flaque de sang s'élargit lentement sous sa tête, luisant sombrement à la lumière de la torche.

— Imbécile ! dit l'autre. Tu as entendu le Roi... il ne faut pas le tuer ! Regarde s'il respire encore.

— Je crois que oui, répondit la brute après s'être approché du corps étendu sur le sol. Laissons-le se réveiller, nous reviendrons plus tard. Rolg a dit de ne pas le laisser dormir, mais il ne faut pas trop l'amocher quand même...

Quand ils furent sortis, laissant heureusement la torche, Malva se traîna jusqu'à Gormadoc, le cœur étreint d'angoisse. Il respirait encore, effectivement, mais si faiblement qu'elle fut soudain certaine qu'il allait mourir. Elle n'osait pas le bouger, mais la flaque sombre continuait à s'élargir et elle se résolut à le retourner. Un lambeau de chair s'était déchiré à l'arrière de son crâne et elle aperçut la blancheur de l'os. Le sang s'écoulait au rythme des battements de son cœur.

Affolée par ce saignement qui imbibait maintenant ses vêtements, elle chercha le moyen de le panser. Elle réussit — non sans mal — à retirer de l'attelle la loque qui avait été son jupon, que Gormadoc avait plié avec tant de soins avant de le glisser sous sa jambe. Elle y déchira des morceaux de tissu dont elle fit un tampon, qu'elle appuya sur la plaie après avoir rabattu le lambeau de peau. Elle enroula ensuite une bande plusieurs fois autour de la tête, aussi serrée que possible. Le saignement se tarit.

Malva sentait le désespoir la submerger, accablée d'impuissance et de détresse. Elle réussit à regagner la paillasse en le traînant et l'enveloppa dans sa cape. Elle le serra contre elle, guettant sa respiration, redoutant de la voir s'arrêter.

— Gormadoc... Oh, Gormadoc, réveillez-vous ! Reviens, réveille-toi... S'il te plait, ne meurs pas !

Elle le berçait comme un enfant, scrutant son visage blafard où aucun signe de vie ne se manifestait. Elle tapotait ses joues, espérant le ranimer un peu, mais sans résultat. La peau en était glacée et aucun frémissement ne venait animer ses traits.

« Restez en vie, je vous en prie, il ne faut pas mourir... Gormadoc... Oh, Gormadoc, ne meurs pas ! Forty est parti chercher du secours, il reviendra avec Papa, avec les Rôdeurs et Messire Fram... Tu verras, ils réussiront à nous délivrer et le Seigneur Arathorn saura te guérir ! Gormadoc, réveillez-vous, je ne veux pas que vous mouriez... »

Mais rien ne semblait l'atteindre au fond du néant où il flottait.

La seule chose importante pour Malva, en cette seconde, était que Gormadoc se réveille, la regarde, lui sourie, lui dise qu'il allait bien... Rien d'autre ne comptait. Ni les Orques et leur cruauté, ni l'avenir désespérant qui allait se refermer sur elle. Le tourment de sa jambe cassée s'était mué en une contrariété secondaire, tout comme le froid qui la faisait frissonner ou la douleur qui lui serrait les tempes comme un étau.

Elle tombait de temps à autre dans une somnolence dont elle sortait brusquement avec un sentiment de culpabilité, sans pouvoir deviner combien de minutes elle était restée assoupie.

Elle caressait alors les joues et le front meurtris, l'appelant doucement, mais il demeurait toujours inconscient.

Elle sommeillait ainsi quand les deux Orques revinrent. Constatant que Gormadoc était toujours évanoui, ils ressortirent sans le toucher, au grand soulagement de Malva. Elle vivait chaque minute sans penser à la suivante, et ce répit la réconforta suffisamment pour qu'elle se laisse aller au sommeil sans remords, Gormadoc toujours inanimé blotti contre elle.

Il gémit un peu plus tard et bougea, ce qui la réveilla. La torche s'était presque entièrement consumée mais elle put constater, à la faible clarté mouvante, qu'il avait les yeux ouverts. Il se retourna brusquement de l'autre côté et vomit en jet, sans avoir le temps de se redresser. Il retomba aussitôt allongé sur le dos.

— Gormadoc, ça va ? Réponds-moi !

Il ne devait pas être très lucide car il la regarda d'un air hagard, puis ferma les yeux.

— Mal... J'ai mal à la tête... si mal !

Il retomba dans une semi-inconscience. Il ne sentit pas qu'elle essuyait les souillures sur son visage.

Une brutale nausée le réveilla un peu plus tard et il vomit à nouveau, sans montrer d'amélioration dans son état. Quand Malva le stimulait, par la parole ou en le secouant, il répondait vaguement mais replongeait rapidement dans une somnolence inquiétante.

La nuit devait être en son milieu quand il émergea enfin de l'état semi-comateux où il flottait depuis plusieurs heures. La torche s'était éteinte et Malva ne put discerner son visage, mais il devait aller mieux car il demanda à boire d'une voix à peu près claire. Elle ne put hélas satisfaire sa demande car le pichet était vide.

— Il fait toujours nuit ? Je ne vois rien... dit-il faiblement

— Oui, et le matin doit être encore loin. Ça va ? Vous sentez-vous mieux ?

— Je ne sais pas... Tout est flou dans ma tête, et elle me fait si mal... Comme si elle allait éclater !

— Vous vous êtes cogné contre une pierre et vous avez beaucoup saigné. Vous êtes resté longtemps évanoui... Très longtemps ! Je craignais... que vous ne repreniez jamais connaissance. Vous souvenez-vous où nous sommes ?

Il dut avoir un piètre sourire et elle l'entendit exhaler un soupir de dérision.

— Oui, hélas... Et je préfèrerais l'avoir oublié ! Il n'y a pas une partie de moi qui ne soit douloureuse... Et vous ? Ça va ? Ils ne vous ont rien fait ?

— Non. C'est à vous qu'ils en voulaient. Ils n'ont pas du tout apprécié l'évasion de Forty ! ... Vous croyez qu'il réussira à regagner Roccreux ?

— Bien sûr ! Ils vont bientôt venir nous délivrer... Le temps de rassembler suffisamment de monde, puis de venir jusqu'ici... Encore une journée et nous serons libres, j'en suis sûr, Malva !

Il se tut et soupira. Il voulait y croire, mais la douleur qui lui transperçait le crâne ne laissait pas de place à un espoir aussi incertain. Il n'arrivait pas à réfléchir. Il se sentait gagné à nouveau par une somnolence nauséeuse contre laquelle il essayait de lutter, tout en aspirant en fait au bienheureux répit du sommeil.

Il redoutait le moment où les Orques reviendraient. La crainte de la souffrance lui tordait le ventre. Il était convaincu que Rolg n'en avait pas fini avec lui et il n'était pas du tout certain de pouvoir résister encore longtemps aux tourments qu'il lui avait promis. Une sorte de fatalité, d'engourdissement insidieux, le paralysait. Il savait que les bras de Malva, qui l'enserraient tendrement, étaient un rempart illusoire, mais ce fragile refuge lui paraissait soudain vital, suffisant en tous cas pour servir de barrière au désespoir.

Quand les Orques firent à nouveau irruption, un plus tard, il n'eut pas de réaction, comme si les coups et la souffrance faisaient partie de la normalité. Bien qu'ils ne fussent toujours

que deux — Rolg n'avait pas reparu — leur besogne ne souffrait pas de cette absence. Ils voulurent l'obliger à se lever, mais le jeune Hobbit n'arrivait pas à tenir debout ; la tête lui tournait tant qu'il ne put garder son équilibre et tomba lourdement, à nouveau pris de nausées incoercibles. Les coups eux-mêmes se diluaient dans un brouillard strié d'éclairs aveuglants.

Il ne se rendit pas compte du moment où ses tortionnaires le laissèrent, petit tas pitoyable au pied du mur. Il ne sentait pas couler ses larmes, il n'avait pas conscience du gémissement ininterrompu qui sortait de ses lèvres fendues. Il s'était réfugié dans un état de prostration qui le préservait du désespoir et de la folie, enfermé dans un cocon de torpeur où la compassion de Malva, le soutien et le réconfort qu'elle voulait lui apporter, ne pouvaient l'atteindre. Il ne réalisa même pas qu'elle l'avait traîné jusqu'à la paillasse, essuyé les plaies qui saignaient, l'avait couvert pour qu'il ne prenne pas froid. Elle l'avait à nouveau pris dans ses bras, serré contre elle, sans scrupule ni retenue.

— Gormadoc, parle-moi, réponds-moi... Je t'en prie !

Il n'avait pas envie de répondre. Il s'accrochait à l'inconscience comme seul rempart contre la détresse qui l'avait envahi. Il se sentait avili, souillé par les coups reçus, méprisable d'avoir pleuré. Dans ses pensées confuses, la souffrance n'était qu'un juste châtiment pour la panique qui l'avait saisi devant le Roi, pour avoir tenté de fuir sans se préoccuper des deux gamins. Il avait cruellement conscience que, si sa diversion avait effectivement permis à Forty de s'esquiver, elle n'avait été en fait qu'une tentative irraisonnée pour s'évader lui-même, sans une pensée pour Malva.

Il ne pouvait s'empêcher de se demander ce qui se serait passé s'il avait réussi à franchir la porte... Si Forty, sur son grand cheval, l'avait récupéré au vol et qu'ils soient partis au galop tous les deux avant d'avoir réfléchi. Gormadoc s'imaginait expliquant à Forty, à Malgrim, qu'il avait abandonné Malva. Il se représentait le désespoir de la jeune fille, la colère de son père, la rancœur de son frère, sa propre honte...

« J'ai été faible, j'ai été lâche... ». Il se mortifiait pour cet instant d'égarement qui l'aurait amené, si les Orques n'avaient pas réussi à le maîtriser, à trahir sa promesse de rester avec Malva. « J'ai été faible, je l'aurais abandonnée à une mort horrible... ». Le remord le tourmentait et sa raison, perturbée par le choc violent, commençait à divaguer. Il étouffait de honte, littéralement, et la compassion de Malva, ses bras autour de ses épaules, lui parurent brusquement intolérables, immérités.

Il tenta de se lever mais le mouvement déclencha une douleur atroce dans sa tête. Il avait l'impression qu'on lui sciait la nuque et qu'on lui arrachait les yeux. Un vertige le saisit et il chuta lourdement, tandis qu'une violente nausée lui soulevait le cœur. Il resta affalé dans ses souillures, incapable de bouger.

— Gormadoc ! Qu'y a-t-il ? Qu'avez-vous ? Gormadoc... réponds !

Il n'arrivait pas à parler. La honte le rendait muet, l'humiliation de ce qu'il avait fait, de ce qu'il n'avait pas fait : il s'était laissé avilir par les Orques, il avait flanché sous leurs coups, il avait cédé à la souffrance et au désespoir...

— Non ! Je ne les laisserai plus... m'humilier... Je ne les laisserai plus !

— Que dites-vous ? Venez, vous êtes malade... Il faut vous calmer !

Il se rendit compte qu'il avait parlé à voix haute. Sa honte se transformait en froide colère, sa fierté bafouée en désir de revanche. Il leur résisterait... Il leur montrerait qu'un Hobbit ne se laisse pas briser si facilement !

Il réussit à se traîner jusqu'à la paillasse et ferma les yeux jusqu'à ce que la sensation de vertige le quitte.

Un peu plus tard, il essaya à nouveau de se redresser. Les nausées étaient un peu moins fortes mais il fut encore incapable de tenir sur ses pieds, et dut se rallonger avant de risquer une nouvelle chute.

Le ciel commença à s’éclaircir et une clarté livide envahit lentement la chambre. A l’extérieur, l’agitation d’un bivouac qui s’éveille leur fit redouter le retour de Rolg.
Quand ils entendirent des bruits de pas et des éclats de voix derrière la cloison, leurs regards se croisèrent. Malva, les larmes aux yeux, scrutait le visage de Gormadoc qui avait pâli. Le jeune Hobbit fixait maintenant la lourde porte de bois, les lèvres crispées.

Lentement, avec peine, il réussit à se relever. Une nausée le saisit, qu'il laissa passer en respirant profondément. Les mains posées à plat sur le mur derrière lui, il parvient à rester sur ses pieds malgré le vertige qui le déséquilibrait.

Quand la porte s'ouvrit, il faisait face, bravant du regard les Orques qui entraient.
Debout.

Chapitre 47

VERS LE NORD

— Allez, debout, cloportes ! Ah ! Notre petit coq est à nouveau sur pattes ! Alors sors et n'essaie pas de décamper, sinon c'est elle qui trinquera. Toi, ajouta-t-il à l'un des Orques qui le suivait, porte-la et ne l'abîme pas.

— Pourquoi on se chargerait d'elle ? grommela l'intéressé. On n'a qu'à la laisser sur le tas, avec les autres !

— Non, le Roi veut la garder. Les jeunes femelles l'intéressent toujours... mais je doute que celle-là puisse mettre bas autre chose qu'un avorton de Snaga ! De toute façon, pour l'instant, tu obéis. S'il veut la garder, tu la portes ! Allez, tout le monde dehors ! Pressons ! On ne va pas attendre ici que ces charognes de *Dúnhadâkh* viennent nous déloger. On se replie sur notre cache des Hauts-du-Nord. Ils ne l'ont jamais trouvée et nous pourrons y attendre la fin de cette tempête avant de rentrer au Gundabad.

L'Orque, hargneux, jeta Malva sur son épaule. Heureusement, l'attelle tenait bien et empêchait la jambe de bouger. Bien que la position fût toujours aussi inconfortable, la jeune fille n'endurait pas de souffrances si insupportables que la veille.

Gormadoc, quant à lui, voulut s'obliger à marcher seul vers la porte, mais il fut incapable d'abandonner l'appui du mur. Les quelques pas vacillants qu'il fit, jambes écartées pour tenter de garder l'équilibre, se terminèrent par une chute aux pieds de Rolg, qui éclata de rire. Le Hobbit en aurait pleuré de rage ! Il essaya bien de se relever, mais les nausées le saisirent à nouveau et il s'écroula, une douleur encore plus intense lui transperçant la tête, les yeux éblouis d'éclairs aveuglants. Même les coups de pied de Rolg ne purent le remettre debout.

Son tortionnaire ne devait pas avoir le temps de s'amuser car il ordonna à un autre Orque de se charger du Hobbit. Gormadoc se retrouva jeté sur une épaule, dont la cotte de mailles lui griffait durement la joue, et il sentit l'air glacial le saisir quand ils sortirent à l'extérieur. Après un moment de flottement dans la cour, la troupe quitta la ferme des Lovinier, le Roi menant le groupe.

Même s'il avait pu tenir debout, Gormadoc aurait eu bien du mal à avancer dans l'épaisse couche qui s'était accumulée durant la nuit. Le ciel était bouché de lourds nuages gris poussés par une bise cinglante et la neige continuait à tomber drue. Les flocons, tourbillonnant dans le blizzard, avaient complètement recouvert la trace du troupeau qui était parti la veille vers le Nord. S'il n'avait entendu Rolg dire qu'ils prenaient eux aussi le même chemin, il aurait été bien incapable de deviner leur direction. Il réalisa avec inquiétude que, si la neige continuait à tomber ainsi tout le jour, leurs propres traces seraient effacées quand les sauveteurs arriveraient à la ferme, guidés par Forty. Dans ces conditions, même les Rôdeurs ne pourraient deviner où on les avait emmenés.

Leur espoir d'un secours disparaissait ainsi, enseveli sous la neige, et plus rien n'allait pouvoir empêcher le funeste destin que Golfarkh leur avait promis.

Cette pensée accentua encore la rage de Gormadoc, qui ne put résister à l'impulsion de se tortiller. Un coup de poing dans le dos lui enjoignit de ne plus bouger. Les deux poignets

emprisonnés dans la main griffue de son porteur, le visage frottant sur le haubert rouillé, il s'abandonna à l'abattement qui l'étreignait.

La troupe avait pris un petit trot et l'allure était soutenue, même si la neige et le vent ralentissaient un peu les Orques. La matinée devait être bien avancée quand Rolg décréta une pause. Les Hobbits furent jetés sur la neige mais, bien que Malva se trouvât non loin de Gormadoc, ils n'étaient pas assez proches pour pouvoir parler. La jeune fille lui adressa un sourire qu'elle voulait sans doute réconfortant, auquel il ne prêta même pas attention. Après être resté plusieurs heures cassé en deux sur l'épaule de son porteur, la tête en bas, il avait l'impression que son crâne allait éclater. Il flottait dans le même état semi-comateux que pendant la nuit, indifférent à ce qui l'entourait. Il sentait confusément que perdre l'espoir serait perdre toute chance de survie, mais la révolte qui l'avait animé tout à l'heure l'avait abandonné, noyée dans la confusion mentale qui l'abrutissait.

Il fut chargé sur d'autres épaules et la course vers le Nord se poursuivit, toujours dans la neige et le vent. Cette marche infernale n'était pour Gormadoc qu'une confuse succession de perceptions pénibles : les pulsations atroces qui lui vrillaient la tête... le froid qui le faisait continuellement grelotter... les pas ininterrompus qui étaient autant de heurts pour son corps endolori...

A la pause suivante, le vin glacé qu'on le força à boire le revigora un peu, mais pas suffisamment pour qu'il puisse avaler le pain qu'on lui avait jeté.

Le calvaire reprit. Celui qui le portait maintenant avait une tunique de cuir, moins blessante que les cottes de maille, mais sa course était plus saccadée et lui donnait la nausée. Il vomit, ce qui lui valut une rossée et une nouvelle épaule, dont le baudrier lui meurtrissait les côtes.

Une autre pause encore, au cours de laquelle il eut vaguement conscience de Malva lui parlant à l'oreille, l'encourageant, mais il n'eut pas la force de répondre. Ensuite il n'entendit plus que le halètement de l'Orque qui le portait, il ne sentit plus que l'odeur âcre de son corps... Puis plus rien.

La neige tombant sur son visage le tira de l'inconscience. Les flocons sur ses lèvres desséchées, la neige froide sous sa nuque soulageaient un peu la douleur lancinante à l'intérieur de son crâne, mais le réconfort fut bref et il sombra à nouveau dans le néant...

Il reprit conscience dans le noir complet. Il crut un moment avoir perdu la vue, mais finit par discerner une vague lueur filtrant à travers les planches mal jointes d'une porte. Une rumeur lointaine de cris et de rires lui parvenait confusément. La deuxième chose dont il prit conscience fut une respiration tout près de lui et un corps blotti contre le sien. Il reconnut l'odeur de Malva, son souffle léger.

Il réalisa que sa tête le faisait beaucoup moins souffrir. La douleur derrière ses yeux était supportable et il ne ressentait presque plus les pulsations qui lui avaient broyé le crâne toute la journée. Il savoura ce relatif bien-être sans bouger, essayant de se rappeler les évènements des derniers jours. Il se souvenait de la chevauchée dans la nuit en compagnie de Malva, de la carcasse dépecée du poney sur la neige ensanglantée, du tapis froissé à côté de la cheminée, mais le reste se résumait à des sensations de douleur, de rage, de froid... Il soupira devant le vide de ses souvenirs.

Malva bougea à côté de lui, se releva sur un coude.

— Gormadoc ? Vous êtes réveillé ?

— Oui... Où sommes-nous ?

— Je ne sais pas... Une sorte de smial, sans doute vers les Collines-du-Lointain... Vous allez bien ?

— Oui, je crois. J'ai moins mal à la tête mais mes souvenirs sont très flous. Je me souviens du départ de Forty, mais après... !

— Les Orques ont quitté la ferme des Lovinier ce matin et ils nous ont porté toute la journée. Je crois que nous avons atteint les Hauts-du-Nord. Nous devons être dans un ancien smial creusé sous une colline, qui servait sans doute de refuge aux bergers, mais il doit être abandonné depuis longtemps. J'ai vu en passant que les Orques y ont regroupé les moutons des Lovinier et nous sommes enfermés dans une sorte de cave, tout au fond. La porte est bloquée par une barre. Je l'ai entendue retomber quand ils nous ont jeté là, il y a plusieurs heures. Ce doit être la nuit maintenant...

Gormadoc ne répondit pas. Rien de ce qu'avait dit Malva ne pouvait susciter de commentaire optimiste.

— Voulez-vous à boire ? ajouta-t-elle. Ou à manger ? Ils nous ont laissé de l'eau et du pain.

— Oui, je veux bien... Je crois que j'ai faim !

— Alors c'est que vous allez mieux !

Elle tâtonna de l'autre côté et lui mit dans la main l'anse cassée d'une cruche. L'eau était glacée, avec un fort goût de terre, mais elle parut à Gormadoc la plus délectable des boissons. La jeune fille lui donna ensuite un morceau de pain, dur comme de la pierre, qu'il fut obligé de broyer avec les dents avant de pouvoir l'avaler. Bien que très succinct, ce repas le réconforta.

Il s'était assis pour manger, avec la crainte de réveiller la douleur dans sa tête, mais les élancements restaient supportables à la condition de ne pas bouger trop brusquement. Par contre, quand il voulut essayer de se lever après cette frugale collation, les vertiges le saisirent à nouveau et il dut s'allonger en respirant profondément pour calmer les nausées qui l'assaillaient.

Depuis qu'il était réveillé, il craignait le retour de Rolg, le retour des coups, mais personne ne vint de toute la nuit. Malva s'était rendormie. Ils étaient tous les deux étendus sur un tas de vieille paille, dont l'odeur putride passait presque inaperçue dans la puanteur qui régnait à l'intérieur de leur cachot. L'odeur fauve rappelait à Gormadoc le fumet pestilentiel d'un terrier de renard, qu'il avait eu plusieurs fois l'occasion de humer en allant piéger le goupil avec ses cousins Sonnecor, aux alentours de Longoulet. Pourtant, cette cave ne semblait pas avoir les dimensions habituelles d'une renardière ! Et puis, comme on finit par s'accoutumer même à la pire des puanteurs, il réussit à s'assoupir lui aussi.

Un cri de peur le tira brusquement de son sommeil. Malva s'était agrippée à lui et chuchotait à son oreille.

— Des yeux ! Il y a quelqu'un là-bas !

Il ne put voir quelle direction elle indiquait, l'obscurité la plus complète régnant dans leur cachot. Ce devait être la nuit et même les Orques avaient fini par se calmer.

— Où, Malva ? Où avez-vous vu des yeux ? Il n'y a personne ici, nous aurions entendu la porte s'ouvrir !

— Là, à gauche, dans le renfoncement de l'autre côté de la porte ! Je suis sûre d'avoir vu deux yeux jaunes qui nous regardaient. Des yeux maléfiques...

— Je ne vois rien...

— Ils ont disparu quand j'ai crié. Mais je suis certaine de ne pas avoir rêvé ! Je les ai vu !!!

— Je ne sais pas ce que c'était, alors... Mais personne n'est entré, c'est sûr. Essayez de vous rendormir, ajouta-t-il en reposant la tête de la jeune fille sur son épaule. Je crois que nous ne risquons rien pour l'instant.

Elle lui obéit, mais il la sentit tendue un long moment avant que sa respiration plus ample lui indique qu'elle s'était enfin assoupie. Il avait guetté de longues minutes le coin sombre où sa compagne avait cru apercevoir ce regard inquiétant, mais aucun œil ne s'était montré.
Il finit par conclure qu'elle avait fait un cauchemar et il se laissa à nouveau aller au sommeil.

Chapitre 48

LA BERGERIE DES HAUTS

Ils ne devinèrent le retour du matin que par l'animation qui augmenta derrière la porte, mais personne ne vint les voir. La lueur qui filtrait à travers les planches leur permettait de distinguer l'intérieur de la cave dans laquelle ils étaient enfermés, sorte de grotte aux parois de roche et de terre, où l'eau suintante s'était transformée en coulées de glace. La partie la plus élevée, près de la porte, où se trouvait le tas de vieille paille sur lequel ils étaient étendus, permettait tout juste à un Hobbit de se tenir debout. A gauche de l'entrée, là où Malva pensait avoir vu ces yeux inquiétants, un renfoncement obscur gardait son mystère.

Ils passèrent la journée à sommeiller, à parler aussi. Beaucoup.

Malva revenait souvent sur la surprenante nouvelle que Forty et elle avaient apprise en écoutant derrière la porte à Roccreux. Elle décrivit la rage et la peine de Forty, le sentiment de trahison qu'il avait fini par exprimer quand il s'était enfin décidé à lui parler. Elle raconta sa propre surprise et son désarroi puis, les premiers moments de révolte passés, la conviction profonde que Forty restait son frère, par le cœur sinon par le sang.

Gormadoc, lui, parla de son enfance chaotique et des souvenirs qu'il gardait de Maman-Turquoise. Il lui révéla le conflit qui l'avait opposé à Ferumbras, qui avait été la cause de son départ sur les chemins par cet hiver si rigoureux. Il relata en détail son odyssée en compagnie de Fram et Slendas pour arriver à Roccreux, et réussit même à rapporter assez fidèlement la légende que leur avait raconté le Rohirrim sur son valeureux ancêtre qui avait tué le Dragon Scatha. Il se promit que si, par chance, le destin le ramenait vers Fram, il saurait convaincre l'Homme de révéler la fin de l'histoire.

Ils échangeaient des souvenirs, des anecdotes, et leur désir d'oublier la dramatique situation dans laquelle ils se trouvaient les poussait aux confidences de plus en plus personnelles.

Plusieurs fois dans la journée, Gormadoc essaya de se tenir debout. Si, aux premiers essais, il fut obligé de se rallonger rapidement sans réussir à trouver son équilibre, il finit par pouvoir faire quelques pas sans appui. Il en profita pour s'éloigner un peu de sa jeune compagne. Il se dirigea vers le fond mal éclairé de la cave, dont la voûte s'abaissait fortement. Elle se terminait apparemment en une sorte d'anfractuosité, à moitié obstruée par un rocher tombé du plafond. Après avoir satisfait à un besoin naturel trop longtemps contenu, il retourna vers la porte en marchant sans s'appuyer aux parois, très satisfait de réussir enfin à tenir debout sans tomber et sans trop de nausées.

Il se rassit à côté de Malva. Elle entreprit de rajuster le bandage autour de sa tête, qui menaçait de se défaire et lui tombait sur les yeux. La lumière réduite qui filtrait par les planches de la porte ne lui permit pas d'examiner le pansement qu'elle avait sommairement réalisé pour arrêter le saignement, quand les tortionnaires l'avaient assommé en le jetant sur le mur des Lovinier, deux jours auparavant. Le tampon de baptiste était durci de sang séché et collait à la plaie. Gormadoc grimaça quand elle essaya d'y toucher, aussi se contenta-t-elle de remettre soigneusement la bande autour du front.

Ils parlèrent à nouveau de choses et d'autres, partageant la pelisse sur leurs épaules et la cape en guise de couverture. La pénombre, l'appréhension d'une mort imminente poussaient Gormadoc aux confidences, lui qui n'avait jamais été expansif. Il essaya d'expliquer son angoisse et son désespoir quand, blessé et malade, il s'était cru condamné à une mort solitaire et glacée au fond du trou où il était resté coincé quatre interminables jours. Il lui raconta la honte qu'il avait ressenti, d'abord à Bourg-de-Touque quand Ferumbras l'avait accusé d'incompétence, puis à l'auberge du Dragon-Vert quand Slendas l'avait informé des rumeurs de meurtre le concernant.

Il parlait, parlait, dressant un mur de souvenirs devant la crainte de l'avenir. Elle écoutait, posant parfois des questions quand elle sentait que la confidence réconfortait son compagnon, acceptant ses silences quand la pudeur ou l'émotion l'empêchaient d'exprimer des sentiments trop intimes. Gormadoc se fit la remarque, au cours d'un long silence qu'elle respectait, qu'il n'aurait jamais pensé trouver une fille capable d'être une confidente aussi discrète. Il n'aurait d'ailleurs jamais pensé pouvoir se confier aussi intimement à quelqu'un et, bizarrement, cela lui fit du bien, l'apaisa.

Ils retombèrent dans la somnolence, assis côte à côte, adossés à la paroi de terre. Il avait passé un bras autour de ses épaules et elle était si petite que sa tête reposait sur sa poitrine. Ses cheveux lui chatouillaient le menton. Il était bien, comme cela, et se prit à rêver qu'ils se trouvaient dans les prés au dessus de Longoulet, adossés à une meule de foin au soleil estival. Elle était très jeune, cette petite Malva, mais elle faisait preuve d'un courage et d'une maturité qu'il n'avait jamais trouvés chez les rares filles à qui il avait compté fleurette depuis qu'elles acceptaient de sortir avec lui. En souriant, il se laissa aller au sommeil.

Des rires les réveillèrent, mais ils étaient toujours seuls. Ils mangèrent le reste du pain rassis et finirent l'eau de la cruche. Malva se rendormit aussitôt mais Gormadoc resta éveillé, à écouter les bruits des Orques tout proches, à réfléchir sur leur avenir immédiat. Il dut s'avouer qu'il n'arrivait pas à trouver une seule raison plausible d'espérer une issue heureuse. Comment échapper au sort que leur avait promis le Roi Orque ? Comment les Rôdeurs pourraient-ils les trouver dans cette cache, dont Rolg s'était vanté qu'elle n'avait jamais été découverte jusque là ?

Pourtant, le petit corps chaud blotti contre lui, l'espèce de paix qu'il ressentait à son contact l'empêchaient de penser que tout cela serait vraiment perdu dans quelques jours, quand Golfarkh ferait voler sa tête jusqu'aux fenêtres de Bandobras Touque. Il se sentait trop jeune, avec trop de bonheurs à vivre encore, pour croire vraiment à sa mort prochaine.

Elle se réveilla en soupirant voluptueusement, s'étira comme une jeune chatte. Il sourit devant cette insouciance si éloignée des sombres pensées qui le tourmentaient.

— Avez-vous bien dormi ?

— Oui ! J'ai fait un rêve très agréable !

— Racontez-le, alors. J'ai envie d'entendre des choses plaisantes...

Elle hésita un instant puis commença à parler, mutine.

— Nous étions tous les deux à une fête. C'était la nuit. Un grand chapiteau était dressé sur une aire gazonnée dominant le bord d'une rivière, mais ce n'était pas l'Eau. Cette rivière-là était bien plus large et la rive plus escarpée. Un sentier, scintillant de lanternes, descendait en lacets jusqu'à un débarcadère. Derrière le chapiteau s'élevait une colline, couverte de smials, et des centaines de fenêtres étincelaient de lampes et de flambeaux. Je n'ai jamais vu une telle concentration d'habitations !

— Mais c'est le Brandevin à Châteaubouc !

— Je ne sais pas… Je ne suis jamais allée au Pays-de-Bouc. Mais c'était une belle fête et…

Le bruit de la barre qui bloquait leur porte les fit sursauter. Le cœur de Gormadoc manqua un battement, puis s'emballa tant qu'il réveilla les douloureuses pulsations dans son crâne. La porte s'ouvrit et un Orque entra. Il devait baisser la tête bien qu'il fût de la petite race. Il

portait une torche avec laquelle il éclaira les deux Hobbits. Son ricanement donna des sueurs froides à Gormadoc

— Reposez-vous, mes tourtereaux ! Quand Rolg sera de retour ce soir, ce sera une autre chanson !

Il se dirigea vers la gauche de la porte et la lumière du flambeau éclaira le renfoncement qui avait tant inquiété Malva durant la nuit. Là se trouvaient stockés plusieurs tonneaux. C'était donc bien dans une cave qu'on les avait enfermés. L'Orque essaya d'en saisir un, mais la torche le gênait et il la coinça le long du mur pour pouvoir soulever le fût à deux bras. Il sortit à reculons en portant la lourde barrique et referma la porte d'un coup de pied. La barre retomba avec un claquement sinistre.

Il fallut de longues minutes avant qu'ils osent bouger. La perspective du retour de Rolg angoissait tant Gormadoc qu'il n'arrivait pas à retrouver son calme. Ses mains moites et glacées serraient convulsivement l'épaule de Malva.

Il fut à nouveau pris du besoin compulsif de bouger et se releva si brusquement qu'il dut s'appuyer au mur pour ne pas perdre l'équilibre. Quand il se sentit à peu près ferme sur ses pieds, il se dirigea vers la torche qui éclairait maintenant leur cachot et put ainsi explorer le renfoncement où étaient stockés les tonneaux. L'Orque avait emmené un fût mais il en restait trois, marqués *Yale – 1157* en lettres gravées au fer à feu en dessous de la bonde. Gormadoc revint chercher la cruche vide depuis plusieurs heures et mit l'un des tonneaux en perce, sans se préoccuper de la bière qui coulait sur le sol de terre battue. Il remplit le pichet, but une longue rasade, le remplit à nouveau et l'amena à Malva.

— Euh… Papa n'a jamais voulu que nous goûtions à la bière…

— Et bien, c'est un excellent moment pour commencer. Celle-là est d'un bon cru et, entre s'étourdir de bière ou mourir de soif, je crois qu'il n'y a pas à hésiter. Buvez.

Elle prit une première gorgée timide puis, trouvant visiblement la boisson à son goût, étancha sa soif sans plus de réticences.

— Doucement, jeune demoiselle ! Attendez un peu pour la suite !

Il remplit à nouveau le pichet avant que le tonneau ne se soit complètement vidé sur le sol et retourna s'asseoir près de Malva. La bière commençait effectivement à lui monter à la tête et elle souriait béatement. Dès que Gormadoc se fut rassis, elle reprit sa place contre son épaule. La lumière de la torche éclairait son visage pâle, encadrés de cheveux si noirs qu'ils se confondaient avec l'obscurité environnante. Elle s'endormit aussitôt.

Gormadoc, lui, n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il flottait dans de sinistres songeries, l'oreille tendue dans la crainte de discerner la voix de Rolg derrière la porte. Dans un profond désir de se changer les idées, il but encore une longue rasade de bière et se prit à rêver d'une pipe, de celle qu'on fume entre amis au cours d'une longue soirée à l'auberge, une chope à portée de main, après un bon repas. Il en rêvait tant qu'il sentait presque l'odeur de la viande grillant dans l'âtre…

Une crispation sur son bras le tira de sa somnolence. Malva s'agrippait à lui craintivement.

— Les yeux… encore ! Au fond, là-bas !

Il dirigea son regard vers le fond de leur cachot, là où le plafond s'abaissait jusqu'au gros rocher. Il put effectivement apercevoir deux yeux à l'éclat d'ambre qui les observaient. Les reflets de la torche jouaient dans les pupilles dilatées qui se déplaçaient lentement à peu de hauteur du sol. La torche éclairant la cave suffisait pour distinguer le corps d'un renard, avançant avec méfiance le long de la paroi vers la gauche de la porte. Un éclat de voix des Orques le fit se figer, ses grandes oreilles dressées, puis il se faufila rapidement entre les tonneaux. Ils virent sa splendide queue disparaître derrière les fûts.

— Voilà le mystère des yeux résolu, dit Gormadoc. Cela explique aussi la puanteur qui règne dans cette cave. Elle doit communiquer avec le terrier du renard ! Mais je crois qu'il a eu encore plus peur que nous. Il ne reviendra plus, maintenant.

— Il a dû être attiré par l'odeur de viande. Ça me donne faim !

Gormadoc réalisa que d'alléchants effluves de viande grillée flottaient dans la cave, rivalisant avec l'odeur fauve. Il se souvint avoir rêvé d'agapes et, si la première idée qui lui vint fut que leurs geôliers leur laisseraient peut-être quelques restes, il comprit rapidement que venaison et bière devaient signifier dîner… pour le retour de Rolg ! Une boule d'angoisse se bloqua dans son estomac, coupant la faim qui lui était venue avec l'appétissant fumet.

Il retomba dans la morosité inquiète que même la bière n'avait pas réussi à lever.

Malva, depuis quelques minutes, se trémoussait nerveusement. N'y tenant plus, elle finit par chuchoter d'une voix gênée.

— Euh… Gormadoc… Je suis désolée, mais la bière… Voilà… Je voudrais bien aller au fond pour… Enfin… Pouvez-vous m'aider à marcher jusque là-bas ?

— Bien sûr ! Tenez, pliez la jambe et donnez-moi les mains, je vais vous aider à vous relever.

Il tira énergiquement et elle se retrouva debout sur un pied. Mais, Gormadoc n'ayant pas encore retrouvé toute sa stabilité et Malva titubant sur une jambe, ils perdirent l'équilibre et retombèrent sur la paille. Malva poussa un hoquet de peur, par crainte de heurter sa blessure, mais Gormadoc la retint à deux bras et amortit sa chute. Ils se retrouvèrent allongés sur la cape, enlacés.

Ils ne bougèrent ni l'un ni l'autre durant quelques longues secondes. Gormadoc relâcha enfin le cercle de ses bras et l'aida à se rasseoir.

— Ça va ? Vous n'avez pas mal ?

Sans répondre, elle commença à pouffer, puis un fou-rire incontrôlable la saisit. Gormadoc ne put résister et se laissa gagner lui aussi par cette hilarité fébrile, jusqu'à avoir les yeux pleins de larmes. Il n'aurait su préciser si elles étaient de gaîté ou d'angoisse.

Il leur fallut plusieurs minutes pour réussir à se calmer. Malva put enfin se tenir debout, appuyée à l'épaule de Gormadoc, et sautilla sur un pied jusqu'au fond de la cave. Ils atteignirent, en baissant la tête, le roc tombé du plafond qui obstruait l'anfractuosité terminale. A la lumière de la torche que tenait Gormadoc, ils se rendirent compte qu'il bouchait presque totalement ce qui semblait être l'amorce d'une galerie en partie écroulée. Un étroit passage persistait sur la droite du gros bloc, là où le renard était apparu.

L'anfractuosité continuait derrière le rocher et Malva, préférant malgré l'odeur forte cet abri plus intime, s'y faufila en sautillant. S'appuyant sur la paroi et sur le rocher, elle réussit à se glisser derrière.

— Gormadoc… Pouvez-vous me laisser la torche un moment ?

Il lui passa la lumière et retourna vers la couche, attentif à ne pas perdre l'équilibre en marchant sans appui. Il attendait qu'elle le rappelle pour revenir mais, sans sortir de son abri, elle le héla bientôt d'une voix chuchotante mais impérieuse.

— Gormadoc ! Venez voir ! Venez !

Il se glissa lui aussi entre la paroi et le rocher en se mettant de profil, n'étant pas aussi fluet qu'elle. Il finit par la rejoindre dans l'anfractuosité, relativement large derrière le rocher.

Le tunnel à moitié effondré se poursuivait encore plus loin.

Ils se regardèrent sans un mot. Se mettant à plat ventre, Gormadoc tenta de s'y engager. Il devait ramper et ses épaules frottaient souvent les parois, mais il put poursuivre quelques coudées avant de se heurter à un autre rocher, plus volumineux encore, qui l'empêchait de continuer. Le renard avait creusé un boyau sur le côté, que le jeune Hobbit commença à agrandir, fouissant à plat ventre pendant que Malva essayait de l'éclairer en avançant la torche à l'entrée du tunnel.

Il n'aurait su dire pourquoi il faisait cela. L'espoir de s'échapper par un terrier de renard, dans une grotte perdue quelque part dans les Hauts-du-Nord, paraissait une folie absurde.

C'était plus un geste instinctif qu'un plan réfléchi et le besoin d'action se montrait plus fort que la froide raison, mais l'espérance de fuir loin de Rolg le poussait à creuser avec l'énergie du désespoir.

Il finit par aboutir, après avoir contourné ce deuxième rocher, à une autre cavité qu'il devina assez vaste, par la façon dont les sons résonnaient. Mais, sans lumière, il ne pouvait rien en voir. Il revint vers Malva en rampant fébrilement à reculons, hanté par le souvenir récent de l'effondrement du tunnel de neige.

— Cela se poursuit encore, annonça-t-il d'une voix excitée. Venez, je pense que vous pourrez ramper derrière moi. Allons explorer avec la torche ! Peut-être que…

— Il faudrait retourner chercher nos manteaux, alors…

Ils n'osaient ni l'un ni l'autre prononcer le mot "évasion" mais le mélange d'angoisse et d'espoir insensé qui faisait trembler la voix de Malva indiquait à Gormadoc qu'elle était prête à tous les risques pour échapper au sort effroyable que le Roi Golfarkh leur avait promis.

Ils firent demi-tour avec difficultés dans l'étroite anfractuosité et contournèrent à nouveau le premier rocher. La cape et la pelisse étaient restées sur la couche de paille et ils retournèrent récupérer leur seule protection contre le froid. La jeune fille s'accrochait à la taille de son compagnon et il avait passé un bras sous le sien. Elle sautait sur un pied, essayant d'amortir le choc en s'appuyant sur lui, mais elle était si légère qu'il n'avait aucun mal à la soulever pour l'aider à avancer.

Arrivés auprès du tas de paille, elle ne chercha pas à se rasseoir. Elle resta debout, appuyée d'une main à la paroi et de l'autre sur son épaule, le regardant fixement. Il prit brusquement conscience qu'elle lui laissait le choix de décider s'ils allaient rester passivement ici ou bien tenter une utopique évasion.

Il lui confia la torche et ramassa la cape. Il la posa doucement sur ses épaules et accrocha le fermoir, laissant ses mains sur la broche. Il fixait le visage levé vers lui. Elle le regardait avec sérénité, attendant qu'il décide ce qu'ils allaient faire. Elle lui faisait confiance, lui laissant la responsabilité de leur sort.

Deux jours plus tôt, à la ferme des Lovinier, le poids insupportable de cette responsabilité l'avait paniqué et poussé à une fuite honteuse. Aujourd'hui, au lieu de se sentir étouffé, il éprouvait un sentiment qu'il n'arrivait pas à nommer : il avait envie de la protéger, de tout faire pour qu'elle le regarde encore avec ces yeux candides que la lumière de la torche embrasait d'éclats chatoyants...

Il n'arrivait pas à se décider, incertain de ce qui serait le mieux pour elle : rester ici sur ce tas de paille dont ils avaient fait leur refuge en attendant un hypothétique secours, ou bien tenter la folie de s'enfoncer sous terre en espérant échapper à leurs geôliers et pouvoir regagner Roccreux malgré la neige et la blessure de Malva. Espérance insensée, mais pas plus que de vouloir croire en une providentielle délivrance...

Il avait toujours les mains agrippées au bord de la cape et les yeux rivés à ceux de Malva, incapable de choisir, quand le ricanement de Rolg résonna derrière la porte. Fouaillé par l'angoisse et sans plus hésiter, il enfila sa pelisse et saisit Malva à deux bras, la soulevant pour l'entraîner rapidement vers le fond de leur cachot. Il lui prit la torche pour qu'elle puisse se glisser derrière le premier rocher. Quand ils furent tous les deux dans l'anfractuosité, il passa devant pour éclairer le passage, aiguillonné par le bruit de la porte qui s'ouvrait en grinçant. Ils entendirent le rire de l'Uruk, qui venait d'entrer accompagné de ses acolytes habituels, se transformer en une vociférération de fureur quand il s'aperçut que la cave était vide.

Un des Orque poussa un cri d'alerte en voyant la lueur de la torche au fond de la cave. Rolg se précipita mais sa masse imposante ne lui permettait pas de se glisser dans l'étroit passage sur le côté du rocher. Il y poussa le Snaga le plus malingre, l'obligeant à se contorsionner pour se faufiler entre le roc et la paroi.

Gormadoc avait réussi à se glisser dans le boyau qu'il avait agrandi peu avant et était parvenu de l'autre côté du deuxième rocher, où la galerie s'élargissait. Il ne prit pas le temps d'examiner le lieu et, posant la torche à terre, se retourna pour aider Malva à ramper. La jeune fille, gênée par l'attelle, avait bien du mal à avancer en s'aidant des coudes. Elle entendait l'Orque souffler pour parvenir à se glisser dans l'anfractuosité et la peur lui faisait négliger la douleur de sa jambe malmenée par la reptation précipitée.

— Je les vois ! cria l'Orque. Ces rats essaient de filer par un trou ! Je vais pouvoir en attraper un par les pieds !

Gormadoc réussit à saisir les mains de Malva encore au milieu du boyau et tira vers lui énergiquement. Elle poussa un cri de douleur.

— Aah ! Ma jambe ! Elle est coincée... L'attelle est bloquée, Gormadoc ! Je ne peux plus avancer !

Il tira encore plus fort, sans s'occuper des cris de douleur que poussait la jeune fille. Les planches de l'attelle étaient retenues par une saillie du rocher et l'étroitesse du boyau ne permettait pas de la dégager. Malva entendait l'Orque, maintenant à l'autre extrémité de la galerie, creuser pour l'élargir et pouvoir saisir les pieds qu'il voyait quasiment à portée de main.

— Je les tiens presque ! cria-t-il à l'attention de Rolg, toujours incapable de contourner le premier rocher.

L'Uruk, furieux d'être obligé de rester dans la cave tandis que ses prisonniers s'échappaient, entreprit de dégager le roc qui le bloquait. A l'aide d'un madrier trouvé dans un coin, il essaya d'agrandir le passage en creusant à grands coups la paroi de terre, sans se préoccuper des déblais et des cailloux qui lui tombaient dessus.

Soudain, tout le fond de la cave s'effondra d'un coup, ensevelissant le Snaga. Son cri d'effroi n'empêcha pas le hurlement aigu de Malva de retentir jusque dans la bergerie. Rolg, qui avait reculé précipitamment pour éviter l'effondrement, dut attendre que la poussière se dissipe un peu pour contempler le tas de terre et de rochers qui occupait maintenant tout le fond de la cave. Sans une pensée pour son acolyte enterré sous les gravats, il sortit en toussant et crachant, secouant les débris qui le recouvraient.

— Ces rats de Hobbits ne nous encombreront plus. Leurs os pourriront dans les trous qu'ils aiment tant et leurs charognes engraisseront les vers ! Bon débarras !

Mais il se demandait avec appréhension comment il allait pouvoir expliquer au Roi Golfarkh la perte de ses deux derniers prisonniers...

Chapitre 49

LE TERRIER

Quand Gormadoc entendit le grondement de l'éboulement, il tira si fort sur les bras de Malva qu'elle poussa un hurlement strident, mais il parvint à la sortir du boyau avant que celui-ci ne s'écroule sur elle. Il la traîna rapidement hors de la zone dangereuse sans s'occuper de ses cris de douleur, car la jambe libérée de l'attelle glissait sur le sol en heurtant les cailloux ; les liens de fine batiste qui attachaient les planches avaient cédé sous la traction de Gormadoc et l'attelle ouverte avait libéré le membre, permettant ainsi à la jeune fille d'être extirpée juste à temps pour ne pas se retrouver ensevelie.

Quand il jugea qu'ils se trouvaient en sécurité, Gormadoc adossa Malva à la paroi et courut récupérer la torche qui grésillait sur le sol, menaçant de s'éteindre. Il la leva bien haut et contempla avec consternation le cône de gravats qui avait remplacé le tunnel par lequel ils étaient passés. Puis il examina d'un oeil lugubre l'endroit où ils se trouvaient maintenant enfermés.

Relativement basse à la sortie du boyau, la salle allait en s'élargissant rapidement, formant une cavité plus grande encore que la cave de la bergerie. Tout un flanc était occupé par une cascade de glace haute de plusieurs pieds. De l'autre côté, alternaient de gros rochers et des couches de gravier dans lesquelles des bouches obscures s'ouvraient, sans doute des tunnels identiques à celui par lequel ils étaient passés. L'odeur entêtante de renard était presque incommodante.

Il eut la désagréable impression qu'ils n'avaient fait que changer de prison, et que celle-là ne leur serait pas moins funeste que la première.

Il revint vers sa compagne et s'assit lourdement non loin d'elle.

— Je suis désolé, Malva, dit-il d'un ton amer en continuant à contempler leur nouveau cachot. J'avais espéré que... peut-être...

— Ne vous reprochez rien, Gormadoc. J'étais prête autant que vous à tenter cette chance, même si elle était infime... Au moins, maintenant, ils ne pourront plus vous faire de mal !

Il n'avait pas encore osé la regarder mais, à l'entendre se réjouir de la fin des tortures qu'il redoutait tant, il se tourna vers elle. Elle avait les joues maculées de terre et les larmes y avaient laissé des traînées plus claires. Elle le regardait de ses yeux encore rougis, le visage crasseux et pourtant si émouvant...

Il hésita avant de lui prendre la main et s'efforça de la remercier d'un sourire.

— Et vous, vous n'avez pas trop mal ? Je suis navré mais il fallait vous sortir de là... Je ne pouvais faire autrement...

— Vous n'avez pas à vous excuser ! C'est moi qui dois vous remercier, au contraire. Vous m'avez sauvé la vie !

Il ne put retenir un petit rire d'ironie amère.

— Vous avoir sauvé la vie... ! Pour l'instant, nous sommes ensevelis dans ce terrier et il faudrait en sortir avant de parler de vie sauve.

Elle jeta un regard perplexe sur la voûte de terre et de roc qui les dominait.

— Comment allons-nous faire ? Nous sommes enterrés !

— Peut-être... Peut-être pas... Il doit bien passer quelque part, ce renard ! Cherchons l'issue de son terrier.

— Il faudra alors que vous cherchiez tout seul car je ne peux pas bouger, souligna-t-elle. Tant que je reste immobile, ça va, mais dès que je remue la douleur revient. Il n'y a pas de planches pour faire une attelle, ici... et je n'ai plus de jupon ! ajouta-t-elle avec une moue désabusée.

Cette tentative de le faire sourire conforta Gormadoc dans sa conviction de ne pas céder au découragement. Elle ne se laissait pas aller, cette gamine décidément étonnante ! Elle trouvait encore des occasions de plaisanter ! Non, il ne laisserait pas tomber tant que resterait ne serait-ce qu'un infime espoir de sortir de ce terrier !

Il se releva avec autant d'entrain qu'il put trouver. La tension des dernières minutes et l'énergie qu'il avait dû déployer pour tirer Malva du boyau avaient réveillé des élancements violents dans son crâne. Il sentait le sang battre douloureusement derrière ses yeux et bouger la tête lui était pénible. Il prit néanmoins la torche et partit explorer en détail leur nouvelle prison. Il put se glisser dans plusieurs tunnels mais aucun ne semblait mener vers l'extérieur. Il essaya d'en agrandir deux autres, qui n'aboutissaient qu'à des chambres si exiguës qu'il ne pouvait y entrer malgré sa petite taille. Dans l'une d'elle, il découvrit les squelettes de nombreux petits animaux.

Il revint dans la grande salle et en fit le tour en observant attentivement les parois. Dans ce coin des Hauts-du-Nord, le sous-sol devait être truffé de grottes et tunnels de toutes tailles, sans doute creusés par les eaux de ruissellement, et utilisés par toutes sortes d'animaux, petits et moins petits. Même les Hobbits, avec leur goût des trous, avaient autrefois aménagé ces cavités naturelles dans le but d'en faire des abris occasionnels pour les bergers qui menaient les troupeaux sur les Landes durant l'été.

Gormadoc s'assit pour réfléchir. Ce terrier, occupé par des renards depuis sans doute fort longtemps, devait bien avoir une issue qui menait directement vers l'extérieur, sans passer par la cave de cette bergerie Hobbite ! Il était prêt à reprendre son exploration, avant que la torche ne s'éteigne définitivement et ne les plonge dans l'obscurité la plus complète sans espoir de trouver une sortie, quand il arrêta son mouvement pour observer la flamme. Un net courant d'air la faisait vaciller.

Il essaya de repérer d'où arrivait l'air froid, qu'il sentait nettement sur son visage maintenant que son attention était attirée. Mouillant son index et se promenant de long en large dans la salle, au grand étonnement de Malva qui ne comprenait rien à ce comportement bizarre, il finit par découvrir la provenance du courant d'air : il dévalait la cascade de glace. Il repéra enfin, sur le côté le moins pentu, une rampe garnie de terre et creusée de profondes rainures, sans doute par les griffes des renards.

— Tenez-moi la torche, Malva. Je vais essayer de grimper jusqu'en haut.

L'entreprise ne fut pas facile. Il souffrait toujours de troubles de l'équilibre qui l'empêchaient de gravir aisément cet escarpement glissant, et les coups reçus l'avaient laissé endolori et raide de courbatures. Il réussit néanmoins, après plusieurs glissades qui le ramenaient brutalement au sol, à atteindre le haut de la cascade où la pente était moins abrupte. Le courant d'air se faisait de plus en plus net et il finit par recevoir sur le visage des flocons de neige qui voltigeaient dans l'air glacé.

— Malva ! J'ai trouvé ! Je vois l'extérieur ! Il fait nuit et il neige encore.

Il se laissa glisser sur les fesses pour redescendre, contrôlant à peine sa vitesse, et atteignit brutalement le bas de la cascade avec une grimace.

Il revint vers sa jeune compagne et lui tendit son poing fermé. « Regardez ! Elle vient de dehors ! » Il ouvrit la main et déposa une petite boule de neige immaculée dans la paume que lui tendait Malva. Celle-ci la contempla en souriant et s'en servit pour se nettoyer.

Il se rassit à côté d'elle, tout ragaillardi. Mais quand il se mit à réfléchir à ce qu'ils allaient pouvoir faire de cette providentielle issue, il réalisa que, dans l'état où se trouvait Malva, il n'y avait qu'une solution envisageable.

Elle devait être arrivée à la même conclusion car son visage maintenant moins sale redevint grave. Elle finit par parler, d'une voix sourde et impassible.

— Il va falloir que vous partiez chercher du secours, Gormadoc. Je ne peux ni grimper cette rampe de glace, ni marcher dehors dans la neige...

Il la regarda intensément, mesurant quel courage et quelle confiance il lui fallait pour envisager, si sereinement en apparence, de rester seule dans ce terrier glacial pendant les quelques jours qui lui seraient nécessaires pour trouver de l'aide et retourner la chercher.

— Je reviendrai, Malva, je vous le promets, dit-il. Je reviendrai avec des secours et nous vous sortirons d'ici. Je ne vous abandonnerai pas.

Elle sourit doucement, avec confiance mais un peu de tristesse aussi.

— Je vous crois. J'attendrai. Soyez prudent et revenez.

Elle ne le quittait pas des yeux, cherchant sur ses traits la certitude qu'elle ne resterait pas ici, abandonnée à une agonie lente et tragique.

— Je reviendrai, affirma-t-il avec toute la conviction dont il était capable.

Mais il avait bien conscience que sa volonté ne serait pas le seul élément décisif. Il se sentait certes profondément déterminé, mais si faible en même temps, si inapte à traverser les quelques vingt miles ou plus qui le séparaient du Quartier-Nord, seul et sans nourriture, dans la neige épaisse, sans équipement, sans connaître la région... L'expérience si pénible qu'il avait vécu quelques jours auparavant, alors qu'ils étaient trois et relativement bien équipés, lui faisait craindre d'entreprendre ce voyage hasardeux, voire fatal.

Et il n'y aurait personne, ensuite, pour venir chercher Malva.

— Je vous attendrai. Je sais que vous reviendrez.

— Je vais passer la fin de la nuit ici avec vous, dit-il en lui souriant avec assurance, et je partirai dès que le soleil levant me permettra de m'orienter. Pour l'instant, je ne sais même pas où est le sud ! Je vais vous installer dans une petite salle que j'ai vue tout à l'heure en explorant. Vous y serez mieux pour m'attendre. Il y fera moins froid qu'à côté de toute cette glace, avec ce courant d'air qui descend sur vous. Il va falloir que vous serriez les dents le temps que je vous y traîne, mais vous y serez plus à l'abri.

Il l'aida à s'étendre sur la pelisse, qu'il fit glisser aussi doucement que possible sur le sol, puis par un étroit tunnel qui l'obligea à ramper à reculons. Il parvint à la tirer sans trop de douleurs jusqu'à une petite cavité bien sèche, au sol sableux, à l'atmosphère moins humide.

Soucieux d'économiser le flambeau pour laisser à Malva la possibilité de s'éclairer le plus longtemps possible, il vérifia plusieurs fois le fonctionnement de son briquet — qu'il avait toujours dans sa poche de gilet — et lui montra comment rallumer la torche, la faisant s'exercer les yeux fermés au maniement du petit mécanisme parfois capricieux. Quand il fut certain qu'elle saurait s'en servir, il éteignit le flambeau en le frottant dans le sable.

L'obscurité totale qui envahit la chambre les fit se serrer l'un contre l'autre, oppressés sans vouloir l'avouer. Ils étaient tous les deux allongés sur la pelisse, avec la cape en guise de couverture. Elle avait appuyé sa tête sur l'épaule de Gormadoc, le bras entourant son torse, en une position maintenant familière. Il la sentait trembler contre lui, comme lui-même frissonnait sous la piètre protection de la houppelande de laine.

Le froid, mais surtout l'appréhension de ce qu'il allait devoir accomplir, l'empêchaient de trouver le sommeil. Plus il y réfléchissait, plus il lui paraissait impossible de mener à bien une action aussi insensée. Il jugeait infimes ses chances d'atteindre Roccreux. Une résignation sournoise l'envahissait, lui faisant envisager sans émotion sa mort, perdu dans les Hauts-du-Nord, comme l'issue la plus probable. La seule chose qui réveillait sa colère était la pensée de la lente agonie de Malva, enterrée vivante dans ce trou. Elle attendrait durant d'interminables jours avant que la faim ou la soif ne vienne à bout de sa vitalité. Ou bien, plus probablement, le froid l'engourdirait jusqu'à l'inconscience et la mort...

— Gormadoc... Vous dormez ?

Il préféra ne pas répondre, lui laisser croire que sa confiance dans le succès de cette entreprise lui avait permis de s'assoupir rapidement. Il se sentait incapable de lui parler d'une voix normale, de la rassurer alors qu'il l'imaginait figée dans le froid et le trépas... Il s'efforça de respirer aussi régulièrement que possible.

« Je sais ce que tu penses, continua-t-elle en chuchotant. Tu crains de ne pouvoir revenir... Mais moi, je suis certaine que tu reviendras me chercher ! Tu sais, ajouta-t-elle après un silence, je suis bien aise que tu dormes, cela me permets de te parler, de te raconter mon rêve... »

Gormadoc, embarrassé, ne savait plus quoi faire. Il avait la désagréable impression que son silence trompeur allait le mener à une indiscrétion, que les confidences qu'elle voulait lui livrer risquaient de créer entre eux une gêne qu'ils regretteraient tous les deux.

Il prit une longue inspiration et bougea, comme s'il était proche du réveil, mais elle se serra encore plus fort contre lui et murmura tout contre son oreille.

« Non, dors, Gormadoc, je souhaite que tu dormes... sinon je n'oserai pas parler... Tu sais, mon rêve était si beau, il semblait si réel ! J'ai envie de te le raconter, mais je ne veux pas que tu ries de moi... C'est plus facile pendant ton sommeil. »

Il eut la soudaine certitude qu'elle savait qu'il ne dormait pas vraiment. Elle avait envie de parler, et cet assoupissement providentiel lui permettait de le faire en toute tranquillité. Il décida de continuer à feindre, puisque c'était visiblement ce qu'elle souhaitait.

Elle dut sentir qu'il se détendait car elle relâcha un peu son étreinte et se laissa elle aussi aller à une attitude plus décontractée.

« Je ne suis pas sûre que c'était un rêve, continua-t-elle. Les images étaient plus floues, plus décousues... Mais c'était si précis en même temps, si... vivant ! C'est la première fois que quelque chose de la sorte m'arrive... »

« Tu sais, la fête dont j'ai rêvé, celle dont je t'ai un peu parlé dans la cave... ce n'était pas une fête ordinaire. C'était... un mariage... Notre mariage. »

Elle se tut, comme effarée de ce qu'elle venait de dire, mais continua rapidement, en phrases précipitées comme si elle voulait se convaincre, et le convaincre, de la véracité de ses visions.

« Tu étais plus âgé que maintenant, avec un air sérieux et austère. Je ne me suis pas vue mais je devais être plus vieille aussi, je me sentais plus... femme. Il y avait Forty, encore plus grand et large que maintenant, à côté du Thain Ferumbras. Je sais que c'était son père, bien que je ne l'aie jamais vu : Forty lui ressemble tellement ! Il y avait aussi Oncle Bandobras et Tante Agathe, avec sept cousins et cousines... alors qu'ils n'ont que cinq enfants ! »

« Je n'ai pas vu Papa et Maman mais je me souviens très bien de la jeune fille qui me tendait la couronne d'épousailles. Elle avait une quinzaine d'années, une jupe parme et un corselet jaune pâle brodé de grappes de lilas. Elle portait également une couronne de lilas sur ses cheveux très noirs... »

« Et elle avait les mêmes yeux que moi. »

« C'était ma sœur. Je la remerciais et elle me souriait. Elle était heureuse pour moi. »

« Je n'ai pas de sœur, Gormadoc... C'est pour cela que je suis certaine de ton retour. Cette jeune fille qui m'offrait la couronne d'union, je pense que c'est le bébé que Maman va bientôt mettre au monde ! Je crois... je crois que j'ai vu l'avenir... Notre avenir ! Je crois que tu reviendras, que nous ne mourrons ni l'un ni l'autre... Je crois que nous nous marierons, plus tard. »

Sa voix se cassa et elle se tut, incapable de continuer à parler. Il l'entendait haleter légèrement, puis avaler sa salive pour humecter sa bouche sèche. Plusieurs fois, elle inspira comme pour commencer une autre phrase, mais les mots n'arrivaient pas à sortir de sa gorge nouée par l'émotion.

« Ce rêve, c'est comme des images dont mes yeux auraient gardé le souvenir avant qu'elles aient eu lieu... Alors il ne faut pas avoir peur, Gormadoc, il faut avoir confiance. C'est plus que de l'espoir, c'est une certitude ! »

« Voilà pourquoi je voulais absolument te dire cela, même si tu dors, même si tu ne m'entends pas... »

Elle pleurait. Il sentait les larmes de la jeune fille couler sur sa propre joue. Il en recueillait le goût salé sur ses propres lèvres.

Il ne savait quoi faire, quoi dire...

Mais elle n'attendait pas de réponses, n'en souhaitait pas. Après deux ou trois sanglots discrets, sa respiration se fit plus régulière. Elle avait dû s'endormir, paisible maintenant.

Gormadoc, lui, resta longtemps les yeux ouverts dans le noir. Sans vraiment croire à ce qu'elle lui avait dit, il laissait ses pensées vagabonder dans ce futur qu'elle lui avait décrit, dans ce rêve qu'elle lui avait raconté... Rêve de jeune fille à l'âge des premiers tendres émois...

Il ne ressentait ni amusement ni déplaisir, juste un détachement qui l'étonnait un peu, comme si son esprit engourdi refusait d'envisager sérieusement un avenir qui ne pouvait raisonnablement être le sien... mais qu'il trouvait charmant.

Il s'endormit sereinement.

Le froid le réveilla, sans qu'il puisse deviner combien de temps il avait sommeillé. Malva dormait encore, son souffle imperceptible le prouvait.

Il resta un moment sans bouger, laissant les souvenirs remonter à sa mémoire.

Il réussit à dégager son bras sans la déranger et s'assit. Il tâtonna à la recherche de la torche puis sortit son briquet. La flamme portant modeste l'éblouit. A son grand soulagement, il n'eut aucune difficulté à rallumer la torche. Quand la lumière éclaira la petite chambre, il s'aperçut que Malva était réveillée et le regardait en clignant des yeux. Il lui sourit et, décidé à rester discret jusqu'au bout, ne fit aucune allusion à ce qu'elle avait raconté durant la nuit.

— Je prends la torche, dit-il. Je vais voir si le jour est levé.

Il se glissa jusqu'à la grande salle, mais l'éclairage était superflu. Il put constater que de la lumière filtrait à travers la neige, en haut de la paroi de glace.

L'aube était donc là. Il lui fallait partir.

Gormadoc retourna dans la chambre, les bras chargés de plusieurs stalactites de glace qu'il avait détaché de la cascade. Il les empila dans un coin et alla se rasseoir près de Malva. Son silence était éloquent et elle ne dit rien non plus. Elle se glissa sur le côté avec une grimace et lui tendit la pelisse sur laquelle ils avaient dormi. Il l'enfila, sortit le bonnet d'une poche et s'en coiffa, puis il prit les moufles et resta immobile à les tripoter, avant de les remettre à leur place, embarrassé.

— Je vous ai apporté de la glace pour calmer votre soif. Je ne pense pas qu'elle fonde rapidement et vous aurez ainsi une réserve pour quelques jours. Et tenez, ajouta-t-il, voici le briquet. Economisez la torche le plus possible. Je ne serai sans doute pas de retour avant au moins trois jours. Le temps risque de vous paraître long...

— Ne vous inquiétez pas, je vous attendrai. Soyez prudent.

— Vous aurez faim et soif, sans doute... et froid...

Si elle le lui avait demandé à ce moment-là, il serait resté avec elle. Pour ne pas la laisser seule, pour demeurer ensemble jusqu'à...

Elle ne répondit pas tout de suite, le regardant intensément.

— Vous reviendrez, j'en suis sûre. Je vous attendrai et vous me sortirez d'ici. Allez maintenant, et revenez le plus vite possible, ajouta-t-elle avec un sourire crispé.

Il fit oui de la tête, incapable de parler. Après un dernier regard durant lequel il essaya de graver le petit visage dans sa mémoire, il se détourna et s'accroupit pour s'engager dans l'étroit tunnel.

Il allait disparaître quand elle le rappela.

— Gormadoc...

— Oui ? finit-il par dire devant le silence hésitant de la jeune fille.

— ... On se mariera, plus tard, n'est-ce pas ?

La question le prit tant au dépourvu qu'il ne sut quoi répondre. Il la regardait, l'air sans doute idiot car il vit des larmes perler au coin de ses yeux implorants. Elle était adossée au rocher, sa jambe allongée dépassant de la cape dans laquelle elle était enveloppée, le visage barbouillé de terre et de larmes, misérable, désespérée.

Si émouvante.

Il réalisa qu'elle allait rester seule, blessée, abandonnée au fond de ce terrier, avec le risque qu'il ne puisse pas revenir, que jamais personne ne vienne lui porter secours.

Il réalisa que c'était peut-être la dernière fois qu'il la voyait.

Il retourna vers elle et, agenouillé, prit son visage entre ses deux mains. Le petit minois y disparaissait presque, il ne voyait que des lèvres qui tremblaient légèrement et des yeux noyés de pleurs. Une grosse larme glissait sur sa joue, qu'il essuya doucement du pouce.

— Malva Testarude, voudras-tu être ma femme ?

Elle avait la bouche entrouverte, mais aucun mot n'arrivait à sortir. Les yeux agrandis par l'émotion, elle déglutit et réussit enfin à murmurer, d'une voix étranglée.

— Oui, je le serai... Et toi, Gormadoc Brandebouc, aimerais-tu devenir mon époux ?

Il avait plongé dans ses yeux. Deux lacs parme où la torche allumait des éclats dorés. Il ne pouvait s'en détourner, noyé dans l'âme de la jeune fille, lié à elle par une fascination qui allait au delà de son regard envoûtant.

— Oui.

Chapitre 50

LES LANDES DU NORD

La lumière parut si vive à Gormadoc, au sortir de l'obscurité souterraine, qu'il fut obligé de fermer les paupières et de coller ses mains devant ses yeux pendant plusieurs secondes avant de pouvoir observer où l'avait mené la galerie d'accès du terrier.

L'escalade avait été plus aisée que la première fois et il était parvenu assez rapidement à la sortie qu'il avait découverte la veille. La lumière du jour filtrait à travers la neige accumulée qui bouchait l'orifice, mais il avait pu aisément dégager un passage suffisant pour se faufiler au dehors.

Le soleil levant illuminait l'épais manteau neigeux qui recouvrait les Landes à l'infini, face à lui. Pas un bruit, pas un mouvement ne troublait la splendeur du lieu.

Le terrier s'ouvrait presque à la base d'un escarpement d'une centaine de pieds, qui dominait les premiers contreforts des Hauts-du-Nord. Un peu plus loin vers le sud, le moutonnement des Landes s'étendait à perte de vue. Gormadoc tenta bien de distinguer un repère connu qui lui aurait permis de se situer, mais rien ne venait rompre la monotonie du paysage.

A sa gauche, le soleil avait franchi l'horizon depuis peu et la lumière encore rasante accentuait le relief des collines du piémont, laissant les combes dans une ombre violette alors qu'il parait d'un éclat doré les sommets arrondis et dénudés.

Vers l'ouest, à deux ou trois furlongs, l'escarpement au pied duquel il avait émergé s'avançait comme un cap sur la Lande et le soleil en illuminait la tranche, le découpant sur le ciel bleu pur. Un mouvement, à sa base, alerta Gormadoc et le fit s'aplatir dans la neige, le cœur battant. Au bout de quelques secondes, comme aucun cri d'alerte ne retentissait, il se releva prudemment sur les coudes, juste assez pour que son regard dépasse à peine de son rempart de neige.

Il aperçut deux Orques, qui semblaient avoir surgi de terre, peiner en pesant de tout leur poids sur un gros bloc de roche. En observant plus attentivement, le jeune Hobbit se rendit compte qu'ils étaient en train de le faire rouler devant l'ouverture d'un tunnel. Ce devait être l'entrée de la bergerie des Hauts. La cachette était effectivement excellente car, une fois l'accès masqué, rien ne permettait de deviner l'existence d'une galerie souterraine.

Leur porte de pierre remise en place, les deux Orques commencèrent à gravir le raidillon qui menait en haut de l'escarpement. Dès qu'ils en eurent atteint le sommet, ils se postèrent derrière un gros rocher dominant les Landes, manifestement à l'affût d'éventuels intrus. Si Gormadoc n'avait émergé de son terrier avant qu'ils ne prennent leur faction et un peu en retrait de leur poste d'observation, il n'aurait pu repérer les guetteurs et se serait fait surprendre dès qu'il aurait eu quitté l'abri de l'escarpement.

Il rabaissa la tête, inquiet de s'apercevoir que les Orques redoutaient suffisamment les talents de pisteurs des *Dúnhadâkh* pour se sentir obligés d'établir des tours de garde. Non seulement il ne pouvait quitter l'abri de son terrier et se diriger vers le sud sans être aussitôt

repéré, mais toute tentative d'amener ici un groupe de Hobbits pour faire sortir Malva de son trou serait immédiatement remarquée.

Consterné, il s'affala à nouveau dans la neige.

Une tache de couleur attira son regard, incongrue dans cet univers uniformément blanc. A l'abri d'une vire bien exposée, un perce-neige avait éclos. Le petit calice, d'un doux parme aux veinures plus sombres, dépassait à peine de la neige. Les chutes importantes des deux derniers jours l'avaient presque enseveli malgré l'auvent rocheux qui le surplombait. D'un doigt délicat, Gormadoc dégagea la fleur, ému de constater le renouveau de la vie dans cet univers hostile, troublé de lui trouver les mêmes nuances que les yeux de Malva.

Malva...

Il repensa à la promesse qu'ils venaient d'échanger. Même s'il conservait dans son cœur, aussi forte que tout à l'heure, l'émotion qui l'avait poussé à s'engager vis à vis de sa jeune compagne d'infortune, il commençait à ressentir comme un malaise, un arrière-goût de culpabilité. Jamais, jusque là, il n'avait songé à des accordailles avec quiconque et, même s'il avait été parfaitement sincère en faisant sa demande, il se prenait maintenant à douter d'être prêt à nouer des liens aussi définitifs avec une si jeune personne, qu'il connaissait en fait si peu...

Malva...

Il se surprit à sourire béatement à l'évocation de son caractère si spontané et sensible à la fois, de son courage discret mais inébranlable, de la confiance et de l'admiration qu'elle lui portait.

Malva...

Il dut se forcer à concentrer toutes ses pensées sur le problème immédiat de sa propre évasion. Tout ce qu'il pouvait faire pour la jeune fille, à présent, c'était arriver à déjouer la faction des Orques et réussir à gagner Roccreux. Et rien n'était moins évident !

Il observa attentivement les alentours mais ne vit rien qui lui permettrait de se soustraire à l'observation des guetteurs. Sentant l'angoisse et l'hésitation monter en lui comme une bouffée délétère, il finit par repérer un étroit vallon qui se dirigeait vers l'est. Il lui offrirait peut-être la possibilité de gagner une petite combe abritée, envahie de buissons suffisamment hauts pour procurer à un Hobbit un abri contre les regards des sentinelles. Il reprendrait la direction du sud quand il serait hors de vue.

Prêt à quitter le refuge de la galerie, il hésitait encore, doutant de choisir la bonne option. S'il se faisait prendre, les coups recommenceraient, la torture puis la mort. Et Malva resterait seule... L'image du petit corps figé dans le terrier le décida soudain. Il *devait* arriver à Roccreux, quels qu'en soient les risques, quelle qu'en soit la difficulté. Rien d'autre ne comptait.

Rampant dans la neige, il descendit le raidillon qui menait au bas de l'escarpement et se glissa jusqu'à l'ombre qui traînait encore au fond de la combe. Même si les Orques regardaient de ce côté, le soleil les éblouirait et ils auraient bien du mal à repérer la petite silhouette qui se faufilait discrètement. Quand il estima ne plus pouvoir être aperçu, il se redressa à demi et, courant de buissons en halliers, parvint enfin derrière une butte qui lui permit, en la contournant, de reprendre la direction du sud hors de vue des guetteurs.

La neige était profonde et molle, entravant la marche, mais il s'efforçait d'avancer le plus vite possible. Tout en progressant péniblement, il essayait d'évaluer le temps qu'il lui faudrait pour atteindre la piste qui reliait Roccreux à Long-Cleeve, qu'il ne manquerait pas de croiser en se dirigeant plein sud. Gormadoc n'était jamais venu dans ce coin de la Comté, aussi haut vers le nord. Quand les Frontaliers racontaient leurs aventures, attablés devant une chope de bière dans la salle enfumée de la *Belle Feuille* à Longoulet, les vagues indications dont ils parsemaient leurs étonnants récits situaient les contreforts des Hauts-Lointains à au moins vingt miles au nord de Roccreux, et le lac Evendim encore plus loin.

Son expérience de la traversée des Collines-Vertes, avant qu'il se trouve coincé dans son trou, lui avait montré qu'il pouvait parcourir à peine dix à quinze miles par jour dans la neige, si le temps ne mettait pas d'obstacles à sa marche.

Deux jours... Deux jours de clopinement harassant sans aucune nourriture... Une nuit avec pour seule protection la pelisse qu'il portait et le trou qu'il creuserait dans la neige... Il savait qu'il pourrait y survivre, il l'avait déjà fait, mais l'ampleur et la difficulté de la tâche lui firent encore une fois douter qu'il parvienne à regagner Roccreux sain et sauf.

Il s'arrêta, essoufflé, et s'assit lourdement dans la neige. La tête lui tournait et le faisait tituber, la faim le torturait. Il essaya de se souvenir du dernier repas qu'il avait pris. Un vrai repas de Hobbit, pas le quignon de pain rassis que leur avaient jeté les Orques ! C'était... le soir où ils étaient revenus de chez les Furet avec Arathorn, quatre jours auparavant. Quatre jours, déjà...

Il s'obligea à se relever et à reprendre la lente progression. Le soleil approchait de son zénith dans un ciel débarrassé des nuages de la veille. Le froid vif lui gelait les joues et le nez mais il se sentait fiévreux. Des sueurs malsaines l'envahissaient de plus en plus fréquemment et il chancelait. Une douleur lancinante croissait derrière sa nuque, où Malva l'avait pansé. Elle lui avait dit que la peau était entaillée, mais jusque là il n'en avait pas du tout été gêné. Ce n'était vraiment pas le moment pour un nouveau malaise !

Il essaya de s'occuper l'esprit et ses pensées revinrent à Malva. Malva à qui il avait juré qu'il reviendrait, Malva à qui il s'était promis... N'avait-il pas, pour réconforter la jeune fille et adoucir sa déréliction, pris un engagement à la légère ? Que dirait-il quand il la reverrait ? Et ce rêve étrange qu'elle avait fait, comment y croire ? Elle avait pourtant eu l'air si émue quand elle le lui avait raconté, si touchante...

Il trébucha et tomba à genoux dans la neige. Sa cheville, qu'il avait laissée en repos depuis quelques jours, commençait à nouveau à le gêner. De plus, les pulsations douloureuses avaient repris derrière ses yeux agressés par la lumière trop vive. Il se prit à regretter de ne pas avoir avec lui l'étrange masque à fente que lui avait donné Odet.

Odet... C'est dans ces contrées qu'il avait patrouillé pendant des années. Peut-être même avait-il passé quelques nuits dans la bergerie des Hauts ? Gormadoc regrettait de ne pas avoir l'expérience du vieil Hobbit, sa connaissance des lieux, sa résistance au froid et à la fatigue. Il regrettait de ne pas avoir ses raquettes, qu'il avait méprisées quand il les avait essayées et sans lesquelles il ne serait sans doute jamais arrivé jusqu'à la Route de l'Est. Comme elles lui seraient précieuses, aujourd'hui !

Il regrettait d'être là, surtout ! A chaque pas, il s'enfonçait jusqu'au genou, et l'effort pour le pas suivant était chaque fois plus important, jusqu'à devenir démesuré. Il était alors obligé de s'arrêter pour reprendre souffle, pour laisser à ses muscles endoloris le temps de se reposer un peu. Des crampes le prenaient parfois et le faisaient s'asseoir tant la douleur était vive. Il massait le mollet jusqu'à pouvoir repartir en boitillant, jusqu'à la prochaine faiblesse, jusqu'à la chute suivante.

A chaque fois qu'il était obligé de s'arrêter, un sentiment d'urgence le poussait à repartir le plus rapidement possible. Et quand son corps refusait d'avancer, la culpabilité le faisait crier ou pleurer, suivant les moments. Il pensait à Malva, à la peur qu'elle devait ressentir, à l'espoir qu'elle avait mis en lui. Il ne pouvait pas l'abandonner !

Alors il repartait, clopinant fébrilement comme une fourmi perdue sur un tas de farine. Il se souvenait avoir joué à ce jeu cruel étant enfant, avoir ri des efforts pathétiques de l'insecte pour sortir de ce terrain malaisé, que le garnement qu'il était renouvelait avec une nouvelle poignée de farine dès que la fourmi s'approchait du bois de la table. Maman-Muguette bougonnait, l'accusait de cruauté... C'était lui la fourmi, aujourd'hui, avançant obstinément vers le sud malgré le sol qui se dérobait sous ses pas, refusant à son corps épuisé le repos qu'il réclamait.

En début d'après-midi, il fut pris d'une telle faiblesse qu'il se retrouva étendu de tout son long sans avoir le souvenir d'être tombé. La joue reposant sur la neige était devenue

totalement insensible par le froid et l'autre brûlée par le soleil. Ses oreilles bourdonnaient et il avait dû vomir car la neige était souillée d'un liquide jaune. Il se demanda combien de temps il était resté inconscient. Il s'obligea à demeurer étendu jusqu'à ce que les martèlements s'atténuent dans son crâne et que les nausées disparaissent. S'il s'évanouissait encore, il risquait de ne pas reprendre connaissance. Cette alerte le rendit plus prudent et il s'obligea à des temps de repos réguliers : au bout de douze fois douze pas, il s'asseyait jusqu'à ce que son cœur reprenne une vitesse normale. Puis il repartait, essayant de ne pas penser à cette douleur ardente dans la cheville, à cet élancement derrière la nuque...

De Grosse en Grosse, il continua ainsi une bonne partie de l'après-midi. Mais si, au début, le rythme lui convenait, la fatigue devint bientôt telle que, malgré sa volonté farouche de ne pas s'arrêter, il s'écroulait d'épuisement avant la fin du compte. Il dut le réviser à la baisse : dix fois douze pas avant le repos, puis neuf, puis huit...

Ce cadencement lui permit de marcher encore jusqu'à ce que le soleil déclinant approchât de l'horizon, mais il arrivait au bout de ses forces. Même la pensée de Malva ne suffisait plus à ramener assez de vigueur dans ses jambes pour continuer à avancer. Il songea alors à chercher un endroit où passer la nuit. Il avait espéré trouver un arbre entre les racines duquel il aurait pu s'aménager un trou dans la neige, comme celui dans lequel il était tombé par hasard sur la prairie et qui lui avait sauvé la vie. Mais il n'y avait pas d'arbres sur les Landes-du-Nord. Pas de buissons non plus, depuis qu'il avait quitté le pied de l'escarpement qui abritait la végétation des vents froids. Juste une herbe rase et quelques pieds de bruyère que la neige recouvrait.

Odet lui avait bien raconté que les Hommes du Nord Lointain vivaient dans des huttes de neige, mais il ne voyait pas comment en fabriquer une. De plus, l'épuisement le vidait de toute force et il ne se sentait capable d'aucun effort autre que celui de mettre un pied devant l'autre, encore et encore... encore un peu... Le vent qui s'était levé avec le soir le poussait heureusement, mais c'était un souffle glacial venu des terres gelées du septentrion, qui transperçait sa pelisse et le frigorifiait dès qu'il s'arrêtait.

Il continua donc, de cette démarche automatique et titubante que seule son opiniâtreté lui permettait de maintenir. Il ne se donnait plus la peine de compter. Il n'arrivait plus à retenir les douzaines.

Le soleil se coucha dans un flamboiement magnifique qu'il ne remarqua même pas. Avec lui, disparut le seul repère qu'il avait eu pour se diriger à peu près vers le sud.

Il poursuivit encore avec les plus grandes difficultés jusqu'au sommet de la modeste butte qu'il avait pris comme objectif depuis un long moment déjà. Avançait-il donc si lentement ? Et après, que faire sinon continuer ? S'arrêter sans un abri le mènerait à une mort certaine sur cette lande balayée par une bise glaciale...

Il voulut reprendre sa progression, mais l'autre versant était beaucoup plus abrupt et il tomba, roulant dans la neige jusqu'en bas.

Cette pente raide protégeait quelques buissons, qui trouvaient là un abri propice à leur croissance. L'un d'eux arrêta Gormadoc dans sa chute. Il ne s'étonna même pas de l'apparition bienvenue d'un fourré au moment où il en avait un besoin vital. Il eut tout juste la force de ramper au milieu des ronces. Sa peau rendue insensible par le froid ne sentait pas les épines qui le griffaient.

A l'abri au cœur du fourré, il se roula en boule et tomba immédiatement dans une léthargie profonde.

Il était si exténué qu'il dormit d'une traite. Protégé du vent par la butte et isolé du froid par la neige qui recouvrait le buisson, roulé en boule sur un tapis de feuilles sèches, il passa la nuit sans même que le froid le réveille.

Quand il sortit du gouffre de sommeil où l'épuisement l'avait fait tomber, le soleil éclairait d'une lumière laiteuse l'intérieur de son providentiel abri. Il eut par contre bien des difficultés à en sortir. Il était si raide — de fatigue, de froid, de courbatures — qu'il eut le

plus grand mal à se mettre accroupi pour ramper vers l'extérieur, puis ensuite à se redresser. Chaque fibre de son corps était ankylosée et douloureuse.

Le temps promettait d'être aussi clément que la veille. Il se demanda fugitivement ce qu'il aurait pu faire dans le blizzard, mais la question était oiseuse. Il faisait beau et il ne lui restait plus qu'à repartir. Encore.

Les premiers pas furent difficiles. Pour ne pas écouter son corps qui lui criait d'arrêter, d'attendre, il se demanda comment Malva avait passé la nuit, si elle avait eu froid, si la faim ne la tenaillait pas trop... Enumérant ce que devait comporter un petit-déjeuner digne de ce nom, il poursuivit sa marche titubante.

Il se sentait si faible, si fatigué... la faim le torturait, des étoiles dansaient devant ses yeux... Il passait en quelques minutes d'embrasements fiévreux à des frissonnements transis. Sa cheville le gênait un peu moins maintenant qu'elle était dégourdie, mais la douleur derrière la nuque croissait régulièrement. Soudain, il sentit un écoulement chaud dans son cou. Il l'essuya de la main et contempla d'un air hébété sa moufle souillée d'un pus épais à l'odeur nauséabonde. Il était si épuisé qu'il s'en inquiéta à peine, trop heureux que la douleur sous le pansement se soit brusquement atténuée. Il se contenta de frotter machinalement le gant dans la neige et reprit son exténuante progression.

Ne pas s'arrêter... Continuer... Encore un pas, puis un autre... Suivre le soleil, coûte que coûte... Mais depuis le matin, à cause de l'état de torpeur dans lequel il se trouvait, il l'avait gardé face à lui, ce qui l'avait amené à faire une grande courbe. Il ne s'en était pas rendu compte et poursuivait l'astre dans sa ronde autour du ciel, obstinément.

Continuer... Encore... Malva...

Le froid de la neige sur son visage brûlé par le soleil le ranima suffisamment pour qu'il roule sur le côté, mais ce fut le dernier effort que son corps exténué lui accorda.

Il ne pouvait plus bouger. Le remord le tenaillait bien encore un peu, mais il se trouvait déjà au-delà de l'épuisement.

« Voilà, c'est la fin... Je ne peux plus... Malva... Pardon... »

Il sombra dans un néant obscur, noir comme l'éternité.

Il se sentait si bien, maintenant qu'il s'était résigné à l'échec. Plus de souffrances, plus de froid... Si paisible, si léger !

Les ténèbres qui l'environnaient prirent une teinte pourpre sombre, puis violine en s'éclaircissant, lui offrant une vision étrange...

Un corps était étendu dans la neige, silhouette sombre sur l'immensité immaculée ; un petit corps de Hobbit emmitouflé dans un manteau trop grand... La forme écroulée dans une immobilité cadavérique rapetissait, s'éloignait comme dans ces rêves où l'on s'imagine être un oiseau... Il pouvait observer le visage brûlé par le soleil, le pansement blanc qui entourait le front, les yeux ouverts qui contemplaient l'infini...

Sans vraiment de surprise, il sut que ce corps était le sien. Il flottait en s'élevant doucement et la silhouette devenait de plus en plus petite, la neige de plus en plus éblouissante, éclaircissant la teinte violette de la vision jusqu'à un ton mauve, puis parme. De la couleur des yeux de Malva.

Malva...

Il lui avait promis...

« Je reviendrai... »

Il avait promis et il renonçait...

— NON !

La silhouette, en bas, avait bougé. Avait balbutié un mot incompréhensible.

Et lui, en haut, qui observait cette révolte avec détachement, se sentit pris de vertige en contemplant le petit corps dans la neige. Un vertige immense qui l'obligea à fermer les yeux, à retourner dans le noir...

Il reprit conscience de son corps frissonnant, de son souffle haletant, de la faiblesse de ses membres.

Il reprit conscience qu'il *devait* continuer, ne pas se résigner à l'abandon.

Il avait le cœur serré de devoir renoncer à ce bien-être qu'il avait éprouvé durant quelques instants. Il s'était senti si paisible, si serein... Mais il n'était pas encore temps pour lui de se reposer. Il avait une promesse à respecter.

Ne pas renoncer. Continuer. Pour Malva.

Il réussit à se mettre à genoux, mais dut faire appel à toute sa volonté pour se retrouver sur pieds, titubant, et faire le premier pas. Puis un autre, et un autre encore...

Pour Malva.

Il avançait. Il n'aurait su dire dans quelle direction, ni depuis combien de temps. Il fallait marcher, il marchait. « Marche, Gormadoc, avance, ne t'arrête pas... » Il se répétait cette injonction comme une litanie qui rythmait ses pas. « Marche... Marche... »

Il essayait de ne pas entendre cette autre petite voix dans sa tête qui lui chuchotait de mettre fin à ce supplice, de se résigner. Non. Il ne voulait pas s'arrêter, il voulait marcher. Il ne savait même plus pourquoi, mais il lui fallait faire un pas, puis un autre encore... Ne pas écouter la voix qui disait « Arrête, Gormadoc... »

« Gormadoc, attends, arrête-toi... »

Il essaya bien de chasser la voix d'un geste de la main, mais elle tournait autour de lui, de plus en plus insistante. « Arrête, Gormadoc, écoute-moi... »

« Gormadoc... Arrête ! »

— Mais arrête-toi, Gormadoc, je t'en prie ! C'est moi, Slendas !

La voix avait des mains qui lui saisissaient les bras, qui le secouaient par les épaules. La voix criait à ses oreilles. La voix avait un visage familier qui s'imposait, flou mais reconnaissable.

— ... Slen... Slendas ?

— C'est fini, Gormadoc, je suis là ! Tiens appuie-toi sur moi, je vais t'aider... Ce n'est plus loin maintenant, encore un petit effort !

— Slendas... Il faut... Il faut retourner... il faut aller la chercher...

— Oui, on ira, mais avance encore un peu jusqu'à la maison. Courage, Gormadoc... Gormadoc?... GORMADOC !!!

Les ténèbres avaient finalement eu le dernier mot. Il s'affaissa dans les bras de Slendas, inconscient.

Chapitre 51

MISSION DE SAUVETAGE

— Ne bouge pas, mon petit. Là... Reste calme, j'ai presque terminé.

La douleur derrière la tête était si vive qu'elle avait réussi à arracher Gormadoc du lourd sommeil nauséeux dans lequel il stagnait. Il sursauta quand il sentit de nouveau une piqûre sur la nuque. Instinctivement, il essaya d'y porter les mains mais elles étaient retenues par des bras vigoureux et il ne put que gémir en tournant la tête.

— Allons, essaie de ne pas bouger, Gormadoc ! Plus que deux ou trois points et j'en aurai fini.

Il était allongé sur le ventre, la joue posée sur des genoux inconnus. Le drap de laine du pantalon grattait sa peau brûlée par le soleil mais une main tentait de l'apaiser en lui caressant les cheveux. Sans savoir pourquoi, sans voir qui s'occupait de lui, ce geste tendre lui fit venir les larmes aux yeux. Quelqu'un l'avait trouvé, l'avait aidé. Quelqu'un le rassurait, le soignait.

Il avait réussi...

Il retomba dans l'inconscience.

— Ça va mieux ? Veux-tu un peu de bouillon ?

Il ouvrit les yeux mais ne distingua pas grand chose, la pénombre régnant autour de lui. Il était étendu, chaudement enveloppé d'une épaisse couverture, sur une couche point trop moelleuse mais bien plus confortable que la terre qui lui servait de lit depuis plusieurs jours. On le souleva par les épaules et une agréable odeur de soupe lui chatouilla le nez. Il but avec plaisir le potage bien chaud avant de penser à regarder celui qui tenait l'écuelle. Il ne fut pas autrement surpris de découvrir le visage inquiet mais souriant de Slendas : quelque part dans ses souvenirs, flottait la voix de son ami lui criant de s'arrêter.

— Cela va devenir une habitude, que je te trouve mourant dans la neige !

— Merci, répondit Gormadoc en tentant un sourire. Mais que...

— Tu as eu beaucoup de chance, tu sais ! J'étais sorti prendre un peu l'air et j'ai cru voir une silhouette qui titubait au loin. Si je ne t'avais pas aperçu, je crois que tu aurais continué sans voir la ferme, tellement tu étais épuisé.

— La ferme ? Mais où sommes-nous ? demanda-t-il tout en regardant autour de lui.

Avant que Slendas ait pu répondre, Gormadoc sursauta en reconnaissant la fenêtre au volet brisé, par laquelle il avait contemplé la neige recouvrant le corps du Père Basil, quatre jours auparavant.

— Nous sommes à la métairie des Lovinier, répondit Slendas. Tu as eu de la chance là aussi car nous devions rentrer à Roccreux hier. Je ne sais pas si tu aurais eu la force de marcher encore dix miles... Et tu ne serais pas arrivé avant le coucher du soleil ! Il aurait fallu que tu passes la nuit dehors et tu serais mort de froid !

— J'ai déjà passé la nuit dernière dehors, et je ne suis pas mort, tu vois ! ... Et j'aurais marché encore dix miles, s'il l'avait fallu. Je l'aurais fait...

Il se rappela brusquement ce qui l'avait soutenu durant ces deux derniers jours de calvaire et rejeta la couverture pour se lever.

« Slendas ! Il faut y retourner ! Il faut aller la chercher ! »

Il ne parvint pas à se lever. Les forces lui manquèrent et il retomba sur la couche. Il essaya bien de se redresser à nouveau mais Slendas l'en empêcha.

— Allons, sois raisonnable, tu ne tiens même pas debout !

— Mais tu ne comprends pas ? dit-il d'une voix véhémente. Je lui ai promis que je reviendrais la chercher, la sortir de là... Il faut y aller, Slendas ! Aide-moi, s'il te plait !

Le remue-ménage avait alerté les occupants de la pièce voisine car la porte s'ouvrit. Gormadoc ne put s'empêcher de frémir en entendant ce bruit qui avait été pour lui, si récemment encore, synonyme de tortures. Il gémit et agrippa instinctivement le bras de Slendas, mais ce ne fut pas Rolg qui pénétra dans la chambre. Il fallut à Gormadoc quelques secondes pour reconnaître l'arrivant.

— ... Isembold ? Oncle Isembold ??? Mais... Que... Comment... ?

Quand le Guérisseur se pencha vers lui et le prit dans ses bras pour l'étendre à nouveau, le jeune Hobbit éclata en sanglots. Tant de peines, tant de chemins, tant de souffrances pour rejoindre celui qui pouvait le disculper, blanchir son honneur mis en cause... Et il était là, le serrant contre lui comme un enfant, le berçant de sa voix grave et douce.

— Allons, mon petit, calme-toi... Je suis là... Calme-toi ! Tiens, bois cette potion, cela va te détendre.

Il déboucha une fiole et lui fit avaler une gorgée d'un sirop dont l'amertume était masquée par un fort goût d'hydromel. Il continua à le bercer jusqu'à ce que ses yeux se ferment sur les larmes qui continuaient à couler et qu'il retombe mollement sur la couche.

Isembold vérifia l'état du pansement qui entourait son front avant de remonter la couverture jusqu'au menton, puis il sortit doucement en entraînant Slendas. « Il va dormir paisiblement quelques heures. Il nous racontera tout demain matin. De toute façon, où que soit la petite Malva, nous ne pouvons rien faire cette nuit. Viens, Slendas, laissons-le se reposer. Il en a bien besoin ! »

Le soleil pénétrait dans la chambre par le volet arraché quand Gormadoc se réveilla. Il se sentait dispos bien que nauséeux, comme après une soirée trop arrosée. La pièce semblait vide mais il entendait derrière lui une autre respiration, rapide et laborieuse. Péniblement, il s'assit sur la couche.

La chambre avait été nettoyée et débarrassée des traces du saccage des Orques. Des couvertures, pliées pour certaines ou roulées négligemment par terre pour la plupart, montraient que plusieurs dormeurs y avaient passé la nuit, mais il n'en restait plus qu'un.

Allongé sur la paillasse qui leur avait servi quelques jours plus tôt, Ademar Boulot semblait bien mal en point. Il était presque assis sur sa couche, le dos relevé par une planche accotée au mur. Son visage déjà maigre était creusé, sa peau et ses lèvres bleuies, et une petite toux continuelle l'épuisait visiblement. Une mousse rosâtre souillait ses lèvres, ouvertes dans l'effort d'aspirer un peu d'air. Même à distance, Gormadoc pouvait entendre les râles de sa respiration. Malgré la torpeur dans laquelle il flottait encore, l'apprenti Guérisseur ne put s'empêcher d'en conclure que le cœur de Maître Boulot donnait de sérieux signes de faiblesse.

Comme Ademar semblait somnoler, le jeune Hobbit se leva aussi silencieusement que possible. Ses muscles ankylosés protestèrent mais il réussit à se mettre debout. Un gros pansement était fixé sur sa nuque par une bande mais il ne ressentait pas de douleurs comme la veille.

Laissant le malade à sa somnolence, Gormadoc se dirigea vers la fenêtre. La cour aussi avait été dégagée. Les corps qui y gisaient avaient été retirés et plusieurs Hobbits s'activaient à effacer les dernières traces du pillage. Certains venaient de Roccreux et d'autres lui étaient inconnus. Toujours silencieux sur ces pieds nus, le jeune Hobbit se dirigea vers la porte qu'il ouvrit doucement.

Là aussi la pièce avait retrouvé un aspect moins désolant, bien qu'elle fut vide de tout meuble à part la lourde table restée au milieu. Gormadoc ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil angoissé dans le coin où les corps des fermiers avaient été entassés, mais il n'y restait que des taches sombres sur le plancher.

Une marmite bouillonnait dans la cheminée et un Hobbit était penché sur le contenu, tournant la mixture acre avec un bout de bois. Gormadoc reconnut le dos qu'il avait vu si souvent dans cette position, occupé à préparer des potions ou des emplâtres.

— Oncle Isembold !

L'interpellé se retourna avec vivacité et, un sourire aux lèvres, abandonna la marmite pour venir vers lui.

— Ah ! Mon petit ! Tu es enfin réveillé ! Je craignais avoir eu la main trop lourde sur le sirop hier soir. Viens t'asseoir à côté du feu. Il faut que je surveille de près cette décoction, l'élaboration en est délicate.

Plusieurs minutes silencieuses passèrent, pendant lesquelles Isembold ajouta petit à petit des feuilles sèches dans la marmite tout en remuant le contenu. Gormadoc retrouvait avec un plaisir intense les gestes précis du Guérisseur, sa concentration dans la préparation des remèdes, son air à la fois paternel et tendu. Oncle Isembold...

Oncle, il l'était effectivement en tant que beau-frère de sa tante Muguette, mais ils étaient aussi cousins par leurs mères. Cependant, la différence d'âge ainsi que le lien tout autant filial que pédagogique qui s'était noué entre eux depuis que Gormadoc vivait à Longoulet faisaient que le jeune Hobbit le considérait bien plus comme un oncle que comme un cousin.

Bien qu'ayant à peine dépassé la cinquantaine et de tempérament alerte, son visage desséché et ridé, son dos voûté le faisaient paraître plus âgé qu'il n'était. Vêtu d'un vieux pantalon élimé et d'un gilet aux nombreuses poches déformées, il portait toujours par dessus un sarrau à la couleur indéfinissable, taché et brûlé en plusieurs endroits, qui mettait Maîtresse Prunille en courroux à chaque fois qu'elle voyait son fils « habillé à son âge comme un vagabond des grands chemins. »

Tout en continuant sa préparation, il commentait son travail au bénéfice de Gormadoc, comme s'il poursuivait une leçon commencée la veille.

— Maître Boulot a un cœur fatigué. Les émotions des derniers jours ont déclenché des douleurs violentes ainsi que de l'hydropisie dans la poitrine. Je prépare une décoction de feuilles de digitale pour essayer de le soulager, mais le dosage en est très délicat. Il faut...

Il continua ainsi tout en tournant sa potion, précisant les dosages, les temps de macération, la dilution et le nombre de gouttes qu'on doit donner au malade. Gormadoc essayait de retenir la leçon mais il sentait la somnolence le gagner, assis sur le banc de pierre qui occupait un renfoncement de l'âtre. Le bien-être qu'il ressentait, le sentiment délectable que sa vie avait retrouvé un cours normal et familier, maintenait loin de ses pensées les tourments et les devoirs qui l'avaient accablé ces derniers jours.

Quand Isembold estima que le remède était prêt, il retira la marmite du feu. Gormadoc, que le bruit de la crémaillère avait tiré de sa torpeur, sursauta. Il reprit conscience de l'endroit où il était, de l'horreur qu'il avait vécue dans cette maison. Les souvenirs affluèrent et avec eux le sentiment d'urgence et de devoir qui l'avait soutenu dans son harassante marche.

— Mon Oncle, dit-il d'une voix fébrile en se levant, il faut retourner à la bergerie, il faut aller chercher Malva, elle est...

— Allons, ne t'agite pas. Raconte-nous d'abord ce qui vous est arrivé. Attends une minute, ajouta-t-il, je vais chercher les autres.

Il sortit avant que Gormadoc ait eu le temps de protester mais revint rapidement avec plusieurs Hobbits. Le premier à pénétrer dans la salle lui arracha une exclamation de joie.

— Bandobras ! Mais comment se fait-il... ?

— Alors, comment va notre fugueur insaisissable ? Je suis bien content de te voir enfin, et en pas trop mauvais état en fin de compte. Tu nous as donné bien du soucis, ces dernières semaines !

Bandobras Touque saisit le petit Brandebouc dans ses bras et le souleva de terre pour le serrer contre sa large poitrine. Encore plus colossal que son frère Ferumbras, Bandobras attirait toujours l'attention, par sa corpulence mais aussi par la voix forte et péremptoire qu'il avait hérité de sa mère. Rien ne lui résistait et, amis ou ennemis, personne ne pouvait rester indifférent au vainqueur de la Bataille des Champs-Verts. Gormadoc avait toujours eu beaucoup d'affinités avec son grand cousin qui, bien que beaucoup plus âgé, s'était depuis sa petite enfance occupé de lui avec affection.

Forty se précipita vers Gormadoc et le serra lui aussi dans ses bras avec émotion, avant de demander en chuchotant des nouvelles de Malva. Slendas vint se mettre aux côtés de son ami, l'air inquiet de le voir debout et si entouré. Malgrim s'avança vers lui et, maladroitement, le remercia de ce qu'il avait fait pour les enfants. Il s'enquit de Malva d'un air anxieux. La froideur et l'assurance, qui avaient tant frappé Gormadoc à Roccreux, avaient complètement disparu. Maître Testarude lui faisait presque pitié, tant il avait de mal à cacher le chagrin et le remord qui le taraudaient.

La salle se trouva bientôt encombrée d'une quarantaine de Hobbits, qui avaient travaillé jusque là à effacer les traces du drame qui s'était joué dans la ferme. Certains visages étaient familiers car croisés dans Roccreux, la plupart venaient de Long-Cleeve avec Bandobras.

— Mais comment se fait-il, reprit Gormadoc, que vous soyez si nombreux ici ?

— Nous t'expliquerons plus tard. Pour l'instant, raconte-nous ce qui vous est arrivé, et où est Malva.

Bien que l'auditoire fut important, pas un bruit ne troubla le récit de Gormadoc. Il passa rapidement sur les évènements qui s'étaient déroulés dans cette pièce, puisque Forty les avait déjà racontés à tous, et il ne s'étendit pas non plus sur les liens qui s'étaient tissés entre Malva et lui au cours de ces longs jours d'angoisse et de souffrance. Mais sa voix trahissait l'émotion qui l'habitait quand il supplia les Hobbits de retourner avec lui à la bergerie des Hauts pour délivrer la jeune fille. Forty fut le premier à approuver vigoureusement et il se dirigeait vers la porte quand Bandobras le retint.

— Bien sûr que nous irons, mais il faut d'abord savoir comment cela se présentera ! Combien de temps mettrons-nous pour aller là-bas ?

Tous ceux qui connaissaient l'ancienne bergerie donnèrent leur avis, et l'on convint qu'il faudrait au moins six ou sept heures de marche dans la neige pour couvrir la quinzaine de miles, en avançant d'un bon pas. Gormadoc fut effaré de réaliser qu'il avait mis deux fois plus de temps.

— Si la petite Malva a une jambe brisée, intervint Isembold, il faudra en outre un poney pour la transporter.

— Et des planches pour lui refaire une attelle, ajouta Gormadoc.

— Pas tous à la fois ! coupa Bandobras. Voyons les choses dans l'ordre. Tu nous as dit, Gormadoc, que les Gobelins avaient établi un poste de guet...

— Oui, mais je pense qu'ils ne le tiennent que le jour. Quand je suis sorti, à l'aube, ils semblaient débuter leur tour de garde. S'il y a des guetteurs, il sera très difficile d'arriver à plusieurs à l'entrée du terrier sans se faire remarquer, et encore plus d'en faire sortir Malva !

— Il faudra donc faire cela de nuit. Il ne sert à rien de partir maintenant : cela nous ferait marcher toute la nuit, au risque de nous perdre, et arriver le matin à la bergerie. Nous partirons donc demain matin à l'aube, pour atteindre les Hauts au crépuscule. Penses-tu que nous pourrons trouver facilement l'entrée de ce terrier ?

— Mais... dit Gormadoc interloqué, je vous le montrerai !

— Non, tu n'es pas en état de refaire tout ce chemin. Tu resteras ici...

— Il n'en est pas question ! coupa Gormadoc avec colère. J'irai avec vous. Je lui ai promis que je reviendrais !

— Gormadoc, ce ne serait pas raisonnable ! soupira Isembold. Tu es épuisé. Je suis déjà étonné que tu sois capable de te lever cet après-midi, mais il n'est pas possible que tu refasses une telle marche demain !

— Oh si, mon Oncle, je le ferai ! Parce que je le dois. Je lui ai promis. Et si vous m'obligez à rester ici, je le ferai seul, en vous suivant.

— Mon petit, sois raisonnable !

— Non, mon Oncle. Il y a un temps pour le repos et un temps pour le devoir. J'irai.

Isembold soupira et jeta un coup d'œil à Bandobras, attendant sans doute un soutien de sa part. Mais le Touque, songeur, regardait le jeune Hobbit d'un air indéchiffrable.

— Bien, finit-il par concéder. Si tu y tiens, tu viendras et tu nous montreras le chemin. Nous te devons bien cela. Tu pourras toujours monter le poney à l'aller, ce sera moins fatiguant pour toi et nous irons ainsi plus vite. Prévoyons aussi des vivres et de l'eau pour la petite, ajouta-t-il à voix forte pour les autres Hobbits, ainsi que quelques couvertures pour la réchauffer. Des cordes aussi, pour la hisser vers la surface. Et soyez tous armés : nous n'allons pas là-bas pour nous battre et nous aurons tout intérêt à passer inaperçus, mais il faut pouvoir nous défendre en cas de besoin contre cette engeance puante !

Il passa, d'un regard assuré, l'inspection de sa petite troupe. « Bien, pas de question ? Que tout le monde soit prêt avant l'aube. »

Personne ne discuta. Le prestige que Bandobras avait retiré de sa victoire à la Bataille des Champs-Verts faisait que tout le monde lui reconnaissait le titre de Capitaine de la Hobbiterie-Sous-les-Armes, même si le détenteur en était traditionnellement le Thain. Mais après tout, il était le fils de feu le Thain Isumbras et le frère de Ferumbras, son successeur. La fonction restait donc dans la famille Touque !

Tout le monde se dispersa pour préparer cette mission de sauvetage. Malgrim, qui s'était jusque là tenu un peu à l'écart, regarda sans un mot Forty sortir sur les talons de Bandobras. Il fixait encore la porte bien après qu'elle se fut refermée derrière le jeune Hobbit.

Chapitre 52

LE RECIT DE SLENDAS

Après un long soupir, Maître Testarude se dirigea vers Isembold.

— Comment se porte Ademar, cet après-midi ?

— Point aussi bien que je j'espérais. L'arrivée de Gormadoc sans Malva a été un coup trop dur pour son cœur déjà fatigué par toutes ces émotions. Ses poumons sont maintenant envahis de liquide, ce qui l'empêche de respirer correctement. La potion que je lui prépare devrait le soulager un peu, mais il doit demeurer sans bouger encore quelques jours. Il faut que quelqu'un reste à son chevet pendant que nous partirons chercher Malva. J'avais pensé que Gormadoc aurait pu s'occuper de lui, mais...

L'interpellé ne répondit pas. Bien qu'il se sente encore très faible, rien ne l'empêcherait de retourner au secours de Malva.

— Le Père Bophin se propose pour le rôle de garde-malade, annonça Malgrim. C'est un vieil ami de mon beau-père et il ne se sent pas capable d'un long trajet dans la neige. Vous n'aurez qu'à lui indiquer ce qu'il faut faire.

— Bon, d'accord. La potion est prête, ajouta Isembold en finissant de transvaser le sombre liquide dans un petit flacon au col très fin. Allons voir ce brave Ademar.

Ils passèrent tous les trois dans la chambre, suivis de Slendas qui ne quittait plus son ami de vue. Maître Boulot ouvrit les yeux et leur sourit. Apercevant Gormadoc, il lui fit signe de s'approcher.

— Ah, tu es réveillé ! dit-il d'une voix faible et essoufflée. Où est Malva ? Comment va-t-elle ? Est-elle... Une quinte de toux lui coupa la parole.

— Ademar, le gourmanda Isembold, calmez-vous ! La petite va bien et nous partons la chercher demain matin. Ils ont réussi à échapper aux Orques et elle nous attend à l'abri, à l'ancienne bergerie des Hauts. Nous serons de retour avec elle avant même que vous ayez fini ce flacon de potion. Attendez-nous tranquillement ici avec le Père Bophin qui s'occupera de vous et soyez un peu raisonnable, à votre âge !

Gormadoc ne contredit pas la version rassurante que son oncle avait donnée au vieil Hobbit. La vive inquiétude qu'il ressentait pour sa petite-fille était bien compréhensible et, dans son état, il ne servait à rien de le tenir informé de l'inquiétante réalité. Le malade ferma les yeux après une nouvelle quinte qui amena un peu d'écume rose à ses lèvres.

— Ramenez-moi vite ma petite Malva. J'aimerais tant la revoir saine et sauve avant que... Il soupira. « Je ne voudrais pas apprendre en quelques jours la naissance d'une petite-fille et la mort de sa grande sœur ! »

Gormadoc jeta un coup d'œil interrogateur à Malgrim.

— L'angoisse de votre disparition, tous les trois, a précipité l'accouchement de Spinelle. La nuit même de votre départ, elle a mis au monde un beau bébé. Une fille. Nous l'avons appelée Lilas.

L'émotion fit blêmir Gormadoc. Malva avait une sœur ! ... Lilas. Ils l'avaient prénommée Lilas !

Devant sa pâleur, Isembold mit fin à la conversation et tous les quatre laissèrent Maître Boulot se reposer. De retour dans la grande salle, Isembold fit asseoir Gormadoc et lui tendit un bol de soupe.

— Tiens, mange. Nous avons déjà déjeuné mais je t'avais gardé cela au chaud. Dis-moi, pourquoi l'annonce de cette naissance t'a-t-elle tant ému ?

— Oh, rien... Je me disais... que Malva serait heureuse d'apprendre qu'elle a une petite sœur !

Il n'avait pas envie de parler de ce rêve insensé qu'elle lui avait raconté, de cette jeune fille aux cheveux ornés de lilas qui offrait à Malva la couronne d'union... Lilas... Sa sœur qui venait juste de naître !

Il finit sa soupe en silence, perdu dans ses pensées. Maître Malgrim était reparti et Slendas, assis à côté de son ami, respectait sa rêverie.

— Raconte-moi ce qui s'est passé à Roccreux après notre départ, finit par demander Gormadoc. Et comment se fait-il que Bandobras soit là ?

— Quand vous avez été partis, Malva et toi, je suis revenu à la maison et j'ai attendu l'aube. J'ai cru que le soleil ne paraîtrait jamais, ce matin-là ! Je suis resté dans la chambre sans bouger, espérant à tout instant entendre le pas de vos poneys. Mais rien... Vers midi, quand Alabandine a commencé à s'étonner de notre sommeil si prolongé, j'ai été obligé de sortir et de raconter à Ademar ce qui s'était passé dans la nuit. Il a aussitôt prévenu Malgrim et ils sont allés alerter le Shiriffe et les Frontaliers. Ils ont sellé des poneys et sont partis sur vos traces. Fram voulait absolument venir avec eux mais aucun poney ne pouvait le porter, alors il a dû rester. Il nous a fait sortir toutes les armes qui dormaient dans les armoires depuis la Bataille des Champs-Verts. Il passait de maison en maison pour les examiner, les remettre en état, les affûter. Il donnait des conseils pour la défense et a mis tout Roccreux en état de garnison !

« Ceux qui étaient partis à votre recherche sont revenus à la nuit tombée. Ils avaient suivi votre piste et avaient fini par trouver, en fin de journée, la carcasse dépecée d'un poney. A cause du crépuscule et de la neige qui commençait à tomber drue, ils n'avaient pu suivre les traces qui continuaient vers le nord et étaient rentrés, désespérés. Nous redoutions que vous soyez morts tous les trois... Je m'en voulais terriblement d'avoir attendu si longtemps avant de prévenir Ademar et Malgrim. Je me disais que si je les avais alertés dès votre départ, ils auraient peut-être pu vous sauver... Et puis, Spinelle est entrée en travail d'enfantement. De longues heures elle a hurlé, de douleur et de chagrin, de remords aussi. C'était affreux. Le bébé est né au milieu de la nuit. Personne n'avait trop le cœur à se réjouir, mais nous étions tous émus quand Alabandine nous a présenté le nouveau-né ! »

« Forty est arrivé juste après. Nous étions si heureux de le voir surgir sur son grand cheval, complètement gelé d'avoir galopé dans la nuit sans vouloir s'arrêter. Malgrim l'a serré contre lui en pleurant. C'est la première fois de la journée que je le voyais montrer de l'émotion : toute la soirée, il avait tourné en rond sans dire un mot, le visage fermé. Je crois que je n'avais jamais vu quelqu'un de si désespéré ! Cette brusque effusion a complètement ébahi Forty. Je pense qu'il s'attendait à un blâme sévère, pas à cet accès de tendresse. Il s'est mis à pleurer lui aussi, à demander pardon. Quel tumulte ! Le nouveau-né criait, Alabandine sanglotait, Fram et Arathorn essayaient de nous calmer... »

— Arathorn ?

— Ah, oui, j'ai oublié de te dire qu'il était revenu avec ses Hommes un peu avant la nuit ; ils avaient passé la journée à rechercher les traces des Orques qui avaient attaqué la ferme des Furet. Arathorn était très inquiet quand nous lui avons appris votre disparition ; il connaît bien la sauvagerie des Orques ! Il essayait de nous rassurer mais manquait visiblement de conviction...

« Dès avant l'aube, les Rôdeurs sont repartis à votre recherche, accompagnés de Fram qui avait enfin un cheval à sa taille depuis que Thala était revenu avec Forty sur le dos. La neige s'était mise à tomber durant la nuit et la piste était déjà presque entièrement effacée. Heureusement, Arathorn connaissait la métairie des Lovinier puisque vous y étiez passés peu

de temps auparavant. Quand nous y sommes nous-même arrivés un peu plus tard, au pas plus lent de nos poneys, nous y avons trouvé leurs traces. Ils étaient déjà repartis mais nous ne savons pas où. Sans doute à votre recherche, puisque vous n'étiez pas parmi les cadavres... Arathorn disait que les Orques venaient des Monts-Brumeux. Peut-être les ont-ils poursuivis vers là-bas, pensant qu'ils essayaient de rentrer directement au mont Gundabad ? »

« Ademar avait réussi à regrouper une bonne dizaine de Hobbits de Roccreux pour partir à votre recherche. Même si nous redoutions de ne trouver que vos cadavres, nous ne pouvions pas vous laisser... enfin... Nous voulions vous retrouver. Quand nous sommes arrivés chez les Lovinier, le récit de Forty nous avait préparé à ce que nous allions trouver, mais plus d'un parmi nous a pleuré devant tant de barbarie. Nous avons nettoyé et enveloppé les corps, pour rendre aux défunts la dignité qui leur avait été volée en même temps que la vie. Dans la grange que tu vois là-bas, nous avons couché neuf cadavres, Gormadoc, neuf Hobbits dont le plus jeune n'avait pas quatre ans, et nous avons barricadé les portes. Nous reviendrons les ensevelir quand la terre aura dégelé. »

Slendas avait les yeux secs mais sa gorge de nouait d'émotion. Une froide colère vibrait dans sa voix.

« La seule chose qui nous a un peu consolé a été de ne pas trouver vos corps parmi les victimes. Forty a dit que le Roi Orque montrait assez de haine envers vous pour avoir voulu vous réserver un sort plus horrible encore que la mort. Mais rien ne nous permettait de savoir où vous étiez, ni comment vous secourir. La mort dans l'âme, nous nous sommes résolus à faire confiance aux Rôdeurs pour vous retrouver. Nous avons donc pris le temps, avant de rentrer à Roccreux, de réparer autant que possible les marques du drame qui s'était déroulé ici. C'est en portant un corps qu'Ademar s'est effondré, terrassé par une terrible douleur à la poitrine. Nous avons bien cru qu'il allait passer lui aussi, mais il a survécu. Nous ne savions pas comment le soulager, aucun de nous n'avait de connaissances pour cela. »

« Forty a alors eu l'idée de galoper jusqu'à Long-Cleeve pour aller chercher de l'aide, et surtout pour essayer de ramener Isembold le Guérisseur, puisque le Père Furet avait dit qu'il était chez Bandobras. Malgrim a bien tenté de le lui interdire, ajouta Slendas a voix basse, mais le gamin ne l'a même pas écouté et a sellé un des poneys. Il est parti au matin, sous la neige, et nous étions tous très inquiets pour lui. Surtout Malgrim qui cachait son anxiété sous une hargne dont personne n'était dupe : nous l'avions tous vu tellement soulagé quand Forty était revenu alors qu'il le croyait mort ! Toute la journée nous sommes restés enfermés tant les flocons tombaient drus. »

« Le lendemain, la neige avait cessé et l'état d'Ademar ne s'était pas aggravé. Nous avons continué à réparer les ravages des Orques, en attendant le retour de Forty. Vers le soir, il est arrivé avec Bandobras et une trentaine de Hobbits armés comme pour la guerre. Isembold les accompagnait et s'est aussitôt occupé d'Ademar. Il lui a donné une potion qui l'a bien soulagé et nous a rassuré. Maître Boulot est solide, a-t-il dit ! »

« Le lendemain, hier donc, nous n'avions toujours pas de nouvelles des Rôdeurs et nous avons songé repartir à Roccreux, mais Isembold a dit que c'était trop tôt et qu'Oncle Ademar devait se reposer encore un peu avant d'envisager le voyage. Nous n'avions plus grand-chose à faire, je m'ennuyais, alors j'ai décidé de sortir un peu dans l'après-midi. C'est là que je t'ai trouvé. Tu marchais comme un spectre, sans rien voir ni entendre, sans regarder où tu allais. J'ai dû te crier plusieurs fois d'arrêter avant que tu remarques que j'étais à côté de toi. Tu m'as fait peur, tu sais ! Puis tu t'es écroulé et j'ai bien cru que tu étais mort ! J'ai appelé et ils sont venus à plusieurs pour te porter vers la ferme. »

« Isembold s'est occupé de toi. On voyait bien qu'il était très inquiet ! Il a voulu défaire le pansement que tu avais autour de la tête mais ça te faisait tellement mal qu'il a été obligé de te faire boire une potion qui t'a endormi. Quand il a réussi à enlever le chiffon, euh... j'ai dû sortir et c'est Forty qui t'a maintenu pour éviter que tu bouges. Isembold a nettoyé l'horrible plaie que tu avais derrière le crâne et après... Brrr ! Il a recousu avec du crin de poney et une aiguille longue comme ça. Il a même laissé une grosse touffe de crins sous le

lambeau de peau, pour que le pus puisse s'évacuer ! Moi, je ne pourrais jamais faire des trucs comme cela !!! »

Il avait effectivement l'air effaré et était devenu tout pâle rien qu'à raconter l'impressionnant traitement. Gormadoc sourit et ne put s'empêcher de tâter le gros pansement qu'il avait sur la nuque. Les soins avaient dû être efficaces car il n'avait plus du tout mal !

« Après, tu as dormi jusqu'au soir. J'ai réussi à te faire boire un peu de bouillon et ton oncle t'a encore donné de ce sirop. Drôlement efficace ! Tu ne t'es réveillé qu'en début d'après-midi. On a enfin pu savoir ce qui était arrivé à Malva, car nous avions été tous très inquiets de te voir seul ! Nous avions bien deviné qu'elle devait être vivante puisque tu parlais toujours de retourner la chercher, mais nous n'avions pas réussi à comprendre ce que tu racontais. D'ailleurs, continua Slendas, quand Ademar a appris que tu étais revenu sans Malva, il a fait une nouvelle crise, encore plus importante. Il toussait de la mousse sanguinolente et n'arrivait plus à respirer. On a bien cru qu'il allait mourir cette fois-ci ! Mais les Boulot sont solides et il se remet tout doucement. Je crois que si nous réussissons à ramener Malva saine et sauve, il guérira complètement. »

— Nous la ramènerons, Slendas, nous la ramènerons. Je lui ai promis que je reviendrais la chercher. Tu sais, ajouta-t-il après un instant de réflexion, elle a été si courageuse... Plus que moi, encore ! Sans elle, je ne pense pas que j'aurais eu la force de supporter tout cela.

— Elle est bien, ma petite cousine, hein ! dit Slendas avec un sourire.

Gormadoc ne répondit pas tout de suite. Il semblait perdu dans ses pensées, les yeux dans le vague.

— Plus encore que cela. Plus que tu ne le crois.

Slendas ouvrit la bouche, visiblement tenté par une plaisanterie. Mais, devant l'air très sérieux de Gormadoc, il s'abstint.

Chapitre 53

APPROCHE FURTIVE

Gormadoc n'avait vraiment pas imaginé que le trajet vers la bergerie des Haut lui aurait été si pénible, même s'il se savait affaibli par cette dernière semaine de privations et de souffrances. Heureusement qu'il n'avait pas eu à marcher, sinon il n'aurait jamais pu suivre la petite troupe de Hobbits, rondement menée par un Bandobras martial. Trois poneys accompagnaient l'escouade des sauveteurs : deux portaient les vivres et l'eau — que Bandobras avait eu la prévoyance d'emmener avec lui depuis Long-Cleeve — pour une trentaine de gaillards et un lui servait de monture.

La veille, il avait pourtant à nouveau longuement dormi d'un sommeil sans rêve, depuis la fin de l'après-midi jusqu'à ce matin un peu avant l'aube. Slendas était venu le secouer et tous avaient avalé une soupe chaude préparée par le Père Bophin, qui s'était établi cuisinier du groupe.

Bandobras, dans une harangue émouvante, avait insisté pour que ceux qui accepteraient de faire partie de la mission de sauvetage soient conscients du danger et prêts à payer de leur personne. Presque tous avaient répondu avec enthousiasme à sa requête, sauf quelques-uns des plus vieux, venus de Roccreux avec leur ami Ademar, qui s'étaient proposés pour rester à la ferme avec lui.

Maître Boulot avait encore remercié Gormadoc de ce qu'il avait fait pour ses deux petits-enfants. Il avait insisté pour qu'il prenne sa propre épée, une courte rapière avec laquelle il avait combattu les Orques aux Champs-Verts. Le jeune Hobbit, ému, avait accepté bien qu'il se soit senti assez embarrassé d'avoir cette arme à la main. Il avait attaché le fourreau à sa ceinture et y avait glissé la lame avec réserve ; il espérait vraiment qu'ils pourraient sortir Malva et repartir sans que les Orques s'aperçoivent de leur présence.

Les premiers miles avaient passé assez facilement pour Gormadoc puis, au fil des heures, même le simple fait de rester en selle était devenu difficile. Il oscillait, rendu nauséeux par le balancement de sa monture, le dos moulu, fatigué au point de finalement se coucher sur l'encolure, les deux poings agrippés à la crinière pour ne pas tomber. Il somnola ainsi une bonne partie du trajet. Isembold n'avait rien dit mais était resté à ses côtés, marchant en compagnie de Slendas, prêts à le retenir s'il glissait.

Bandobras et un des Frontaliers de Roccreux — un minuscule Hobbit que tout le monde, depuis les Hauts-Blancs jusqu'à Bree, appelait par dérision Grands-Pas à cause de la célérité avec laquelle il arpentait les chemins du Quartier-Nord malgré ses courtes jambes, et dont le véritable nom était Dumpy Petipied — menaient la troupe. Ils avaient commencé par remonter la trace de Gormadoc, mais le Frontalier s'était rendu compte qu'elle faisait une grande boucle vers l'est. Ils avaient donc coupé plein nord, vers les Collines qui se dessinaient à l'horizon.

Ils s'arrêtèrent en milieu de matinée pour une collation accueillie avec plaisir par tous. Gormadoc qui, la veille, n'avait pu avaler que de la soupe à cause du long jeûne qu'il avait enduré pendant plus d'une semaine, réussit à manger un peu de pain et de confiture, mais en

bien petite quantité avant de se sentir rassasié. Le souvenir des copieux petits-déjeuners qu'il avait été capable d'ingurgiter lui donnait presque des haut-le-cœur !

Ils repartirent assez rapidement, poussés par Bandobras qui souhaitait pouvoir observer subrepticement les alentours de l'ancienne bergerie avant le coucher du soleil. Le voyage se poursuivit, monotone. Le Capitaine, qui marchait en avant-garde avec le petit Grands-Pas, avait insisté sur la nécessité d'une progression silencieuse afin de ne pas risquer d'être repérés.

Peu après le déjeuner, qu'ils prirent au soleil dans une combe abritée, ils retrouvèrent la trace de Gormadoc. On se rendait bien compte de la difficulté qu'il avait eu à se traîner, par la ligne zigzagante de ses pas et par le nombre de chutes dont on voyait l'empreinte dans la neige. Gormadoc, lui, ne voyait rien. Il somnolait sur l'encolure de son poney.

Arrivés aux premiers contreforts des Hauts, Bandobras et Grands-Pas avancèrent avec encore plus de circonspection. Bien leur en prit car, au détour d'une colline, ils tombèrent sur des traces inquiétantes : visiblement, des Orques venus du Nord avaient piétiné la neige avant de repartir vers les Hauts, suivant le même chemin qu'à l'aller. Le Frontalier, bon pisteur, en conclut qu'ils avaient dû trouver les empreintes de Gormadoc et les suivre. Ils avaient interrompu leur traque, pensant sans doute ne plus pouvoir rattraper le fugitif, et s'en étaient retournés vers leur repaire. Gormadoc frémit rétrospectivement. Jamais au cours de son difficile cheminement, il n'avait envisagé qu'on puisse le poursuivre. La pensée qu'il aurait pu être rattrapé et ramené dans les mains de Rolg le fit frémir d'angoisse.

A partir de là, ils firent preuve d'une grande prudence, avançant le plus furtivement possible, Grands-Pas en éclaireur.

Quand Gormadoc, qui s'efforçait de rester éveillé depuis qu'ils avaient atteint les contreforts des Hauts, reconnut la colline qu'il avait contournée pour se maintenir hors de vue des guetteurs, il fit signe à Bandobras de stopper. La petite troupe prit position à l'abri du tertre et, en peu de temps, se fondit dans le paysage comme savent le faire les Hobbits.

Gormadoc, accompagné de Bandobras et Grands-Pas, rampa jusqu'en haut de la butte. Arrivés presque au sommet, ils passèrent avec une extrême lenteur les yeux au dessus de la crête pour observer les alentours. Le jeune Hobbit reconnut tout de suite le promontoire qui s'avançait sur la lande, au sommet duquel devaient se trouver les guetteurs. Il lui fallut plusieurs minutes pour les discerner, leurs corps massifs se confondant avec les roches derrière lesquelles ils se cachaient. Il fallu encore plus de temps à Bandobras et Grands-Pas pour les localiser, malgré les indications précises de Gormadoc.

Celui-ci, une fois le danger repéré, poursuivit son inspection. Il reconnut aisément le rocher qui servait de porte à la bergerie. Il dut, là aussi, en indiquer l'emplacement précis à ses compagnons car l'ombre avait obscurci le flanc de l'escarpement et rendait l'entrée difficilement détectable. Puis, laissant son regard glisser vers l'est, il tenta de discerner l'orifice du terrier. Malgré l'obscurité qui avait envahi l'endroit, il remarqua tout de suite une coulée terreuse dont il ne gardait pas le souvenir. Mais, comme il n'avait pas observé les environs du même point de vue en sortant du tunnel, il ne s'en étonna pas outre mesure.

Ils patientèrent un long moment, allongés sur la neige, attendant nerveusement le crépuscule. Une légère brume noyait le paysage et l'enchevêtrement des collines créait une succession de plans très distincts, qui s'éclaircissaient avec l'éloignement en un subtil camaïeu de bleu-gris. La ligne d'horizon vers l'ouest, en contre-jour, se confondait avec le ciel voilé de quelques nuages hauts. La lune, en ses derniers quartiers, montrait un croissant pâle au dessus d'eux, bien visible pourtant dans la lumière du jour finissant.

Le froid commençait à engourdir Gormadoc quand le soleil réussit à glisser un dernier éclat entre deux collines, teintant de carmin le dessous des rares écharpes nuageuses qui traînaient encore à l'ouest. Le rayon aux teintes chaudes alluma une tache incarnate sur la neige au flanc de l'escarpement face à eux, qui s'effaça rapidement quand le soleil disparut derrière l'horizon.

Avant que les ténèbres n'envahissent le vallon et grâce au faible éclat froid de la lune, ils purent apercevoir trois Orques descendre de leur promontoire et se glisser dans la bergerie après en avoir dégagé l'accès. La lumière qui filtrait autour du rocher disparut quand celui-ci reprit sa place.

Les trois observateurs retournèrent vers leurs compagnons, que le froid et l'immobilité avaient pétrifiés. Les poneys eux-mêmes, mis à l'abri entre des fourrés, n'avaient pas bougé. Bandobras organisa la colonne qui devait se rendre au terrier pour en sortir Malva. Il partirait en premier avec Gormadoc, Malgrim, Forty et Isembold, ainsi que Slendas qui avait insisté pour ne pas quitter son ami. Quand ils auraient localisé l'accès et pu se glisser à l'intérieur, ils aménageraient la remontée de la blessée. Plusieurs viendraient les rejoindre, guidés par Grands-Pas, afin d'apporter le matériel nécessaire pour la hisser vers l'extérieur. Les autres assureraient le guet pour éviter d'être surpris par les Orques et prépareraient le retour afin que la troupe décampe dès que possible.

Le cœur de Gormadoc battait la chamade tandis qu'ils remontaient le chemin étroit qui longeait le pied de l'escarpement. Quatre jours avaient passé depuis qu'il avait laissé Malva au fond du terrier. Aurait-elle supporté cette solitude glaciale, la faim, la douleur ? Il s'inquiétait de l'état dans lequel ils allaient la retrouver, mais prenait plaisir à imaginer la joie que la lumière des torches révèlerait dans les yeux de la jeune fille. Il se demandait quels seraient ses premiers mots... A qui les adresserait-elle ? A son père ? A son frère ? ... A lui ? Il se promit d'accrocher son regard, pour essayer de deviner ses sentiments. Il était certain qu'il arriverait à y lire le degré d'attachement qu'elle lui portait réellement, à y discerner l'importance qu'elle accordait à la promesse qu'ils avaient échangée.

La lune éclairait à peine, de cette faible lumière blafarde qui découpe les paysages en aplats de gris plus ou moins sombres, plus ou moins bleutés. Tous les six se suivaient dans le plus grand silence, Gormadoc en tête. Il était d'abord parti vers le nord-est et, une fois retrouvée la combe qu'il avait descendue pour échapper aux regards des guetteurs, il l'avait remontée pour rejoindre le pied de l'escarpement, qu'ils longeaient maintenant vers l'ouest. Celui-ci présentait une légère courbe qui cachait l'entrée du terrier maintenant proche, et les maintenait hors de vue de la bergerie encore un peu plus éloignée. Ils marchaient en silence. Les craquements de la neige sous leurs pas soulignaient davantage la totale absence de vie du lieu.

La neige...

Gormadoc s'arrêta brusquement, réalisant ce qui l'avait inconsciemment troublé depuis qu'ils approchaient du terrier. La neige... Elle était vierge de toute trace quand il avait descendu ce chemin. Elle était maintenant tassée par de nombreux pas, des brodequins aux épaisses semelles... Souillée par le passage des Orques ! La révélation lui coupa le souffle : sa trace, les monstres l'avaient suivie à partir d'ici... Ils avaient donc trouvé la sortie du terrier !

Bandobras et les autres, qui s'étaient arrêtés derrière lui, le virent repartir, courant dans la montée. Sa respiration, ou plutôt le gémissement haletant de son haleine, résonnait dans le silence contre la paroi de l'escarpement. Il contourna une arête et s'immobilisa à nouveau.

La coulée terreuse qu'il avait repérée se trouvait devant lui.

Il reconnut la petite esplanade sur laquelle donnait l'issue du terrier. Elle avait été dévastée. La neige avait fondu et la terre qui y était mêlée s'était transformée en boue, noire sous la lune. Une odeur de cendres flottait encore dans l'air. Titubant, Gormadoc s'approcha, espérant contre toute logique s'être trompé d'endroit. Hélas non, et les causes de l'éboulement étaient claires.

Les Orques, peut-être au cours d'une patrouille, étaient tombés sur les traces de son passage et avaient remonté la piste jusqu'ici. Malgré le peu d'intelligence dont ils faisaient preuve, il leur avait été facile d'en conclure qu'un des Hobbits s'était échappé par ce trou et avait filé vers le sud. Le garçon sans doute, puisqu'une seule trace était visible et que la jeune femelle avait une jambe cassée. Elle était donc restée dans le terrier, et devait s'y

trouver encore... Ils avaient essayé d'en agrandir l'entrée, mais la paroi rocheuse leur avait fait obstacle. Ils avaient donc fait ce que font les chasseurs pour déloger un renard de son terrier : ils avaient enfumé la tanière. Le foyer avait dû être important car la chaleur avait fait fondre la neige plusieurs coudées alentours.

Le brasier avait dû être si intense que la paroi gelée de terre et de roches, brutalement réchauffée, s'était effondrée.

Gormadoc tomba à genoux dans la boue, essayant de dégager à mains nues le seul orifice qui pouvait leur donner accès au terrier, à Malva. Fébrilement, les autres se mirent à l'aider. Aucune parole n'avait été échangée mais la situation était suffisamment claire pour que tous aient compris. Quelques braises encore tièdes montraient que le drame datait sans doute de l'après-midi même. La terre et les rochers, instables, roulaient et croulaient encore dès qu'ils réussissaient à dégager un petit passage. Ils durent même, à un moment, se jeter en arrière pour ne pas être ensevelis sous un nouvel éboulement.

Toujours sans un mot, Bandobras retint Gormadoc qui voulait continuer à creuser, et lui fit non de la tête. La lumière froide de la lune éclairait leurs visages, barbouillés de boue et de cendres, faisant étinceler les larmes dans les yeux de Gormadoc, soulignant les traits crispés de Malgrim et les visages accablés des autres.

Ils restèrent assis un moment, contemplant l'effondrement qui avait enterré Malva. Gormadoc, se refusant à accepter l'évidence, cherchait fébrilement un moyen d'entrer à nouveau dans le terrier. Peut-être était-elle encore vivante, là-dessous... La vaste cavité ne s'était sans doute pas écroulée en totalité ! Peut-être la fumée ne l'avait-elle pas asphyxie ! Mais comment s'en assurer ? Déblayer tout cet éboulement nécessiterait des bras, des étais, tout ce que la proximité des Orques leur interdisait de mettre en œuvre avec discrétion. Le seul autre accès à la grande salle, le tunnel par lequel Malva et lui s'étaient échappés de la cave, était écroulé lui aussi. De toute façon, pénétrer dans la bergerie leur était impossible puisqu'elle servait de repère aux Orques. A mesure qu'il se rendait compte de l'inexorabilité de la situation, une boule d'horreur et de désespoir envahissait sa poitrine, l'empêchant de respirer. Il finit par pousser un gémissement sourd, qui résonna dans le silence.

Bandobras fut le premier à se relever. A voir son air impavide, Gormadoc douta qu'il ait vraiment saisi combien cet effondrement condamnait Malva à une mort certaine, si ce n'était déjà le cas. Peut-être valait-il mieux, après tout, que la grotte se fut écroulée, que sa fin ait été brutale et miséricordieuse...

— NON !

Bandobras était parvenu à le remettre sur pieds, et ils avaient commencé à redescendre vers la combe quand Gormadoc s'insurgea brusquement. Il eut l'impression d'avoir crié, mais son exclamation n'avait été qu'un murmure tant sa gorge était nouée. Non, il ne pouvait pas repartir comme cela, la laisser à nouveau, sans savoir si... si elle était... Il échappa au bras de Slendas qui entourait ses épaules et remonta en courant vers l'esplanade. Il se laissa tomber à genoux sur le flanc de l'éboulement et recommença à creuser. Peut-être que, par là, le déblaiement serait plus aisé...

Il dut vite s'arrêter et se jeter de côté quand la terre s'effondra à nouveau.

Il resta adossé à la roche, face à la lune, figé de désespoir. Ils ne pouvaient rien faire !

Il ressassait cette idée, incapable de vraiment l'accepter, quand il crut reconnaître, au dessus du renfoncement où il était prostré et à la limite de la boue, la petite vire qui le surplombait. Le cœur serré, il se remit à genoux et commença à enlever doucement la neige qui avait été repoussée vers la paroi par les va-et-vient.

Quand il l'entrevit, il lui sembla que son cœur allait éclater. Il finit de la déblayer très doucement, conscient du miracle qu'elle ait survécu à ce cataclysme.

Elle était là, intacte, petite tache sans réelle couleur sous la lumière blafarde de la lune, mais il aurait pu en décrire toutes les nuances tant il en gardait un souvenir ému.

La petite fleur dressait son calice au centre du cercle de neige et de boue que Gormadoc avait dégagé.

Le fragile perce-neige avait réchappé au saccage des Orques.

Chapitre 54

TACTIQUE ET STRATEGIE

« Je suis sûr qu'elle est encore en vie. J'en suis certain ! Il faut trouver le moyen de la sortir de là !

— Mais comment peux-tu être si convaincu qu'elle n'est pas... enfin... qu'elle a pu survivre ? Gormadoc, sois raisonnable ! Ce n'est pas parce que tu as retrouvé cette petite fleur intacte que...

Bandobras ne termina pas sa phrase ; Malgrim, assis seul dans la neige non loin de là, avait relevé la tête pour le regarder d'un air hagard.

Ils étaient tous les six descendus rejoindre le reste du groupe. Leur air accablé avait immédiatement renseigné les autres sur l'échec de la tentative, et tous avaient été consternés d'apprendre qu'il était impossible de savoir si Malva vivait encore. Incapables néanmoins de se décider à quitter les Hauts immédiatement, et pour se laisser le temps de la réflexion, ils avaient hâtivement établi un bivouac derrière la butte, hors de vue d'éventuels guetteurs.

La lune avait maintenant disparu derrière l'horizon, la nuit allait bientôt s'achever. Ils étaient tous installés en cercle autour du petit feu que Bandobras avait autorisé, bien caché par le tertre abrupt. La plupart, enveloppés dans leurs couvertures, essayaient de dormir malgré le froid. Quelques-uns étaient restés à parler, incapables de trouver le sommeil. Des six qui étaient montés jusqu'au terrier, seul Slendas sommeillait, blotti entre Gormadoc et Isembold pour trouver un peu de chaleur.

Malgrim, lui, se tenait à l'écart, assis en dehors du cercle, et les maigres flammes permettaient à peine de deviner sa silhouette. Forty, qui s'était installé à côté de Bandobras, jetait souvent de brefs coups d'œil vers lui. Il se décida soudain, se leva et s'approcha avec un certain embarras de celui qui avait été son père pendant presque quatorze ans. Gormadoc, qui réfléchissait mélancoliquement à la question que lui avait posée Bandobras, vit Malgrim le regarder approcher sans rien dire puis se décaler un peu comme pour l'inviter à s'installer à côté de lui, ce que fit Forty après un instant d'hésitation. Ils restèrent immobiles un long moment dans l'obscurité mais, à l'occasion de l'embrasement d'une branche qui éclaira plus vivement la périphérie, Gormadoc put constater qu'ils parlaient. Cela allégea un peu l'oppression qu'il ressentait depuis qu'ils avaient abandonné dans la nuit l'entrée obstruée du terrier.

— Je ne peux pas te donner de preuves, dit-il enfin à l'attention de Bandobras, mais je *sais* au fond de moi qu'elle est encore vivante. Je t'en prie, Bandobras ! On ne peut pas repartir comme ça... Sinon, toutes les nuits de toute ta vie, tu verras son visage dans le noir te crier de ne pas la laisser mourir seule, de cette horrible façon ! Je comprends que tu hésites, que tu doutes de ma conviction intime ; mais le simple doute, même s'il n'y avait que lui, nous imposerait de ne pas abandonner !

— Mais on ne peut rien faire, à part attendre que les Orques se décident à rentrer chez eux !

— Elle n'a ni eau ni nourriture depuis déjà quatre jours, et nous avions à peine eu à manger les jours précédents. Elle sera morte de faim et de soif avant que ces saletés se décident à quitter la bergerie. C'est une question d'heures pour elle, maintenant !

Bandobras resta silencieux un long moment, ruminant les arguments de Gormadoc. Puis il se redressa, comme galvanisé par une décision mûrement pesée.

— Ils sont combien, retranchés là-dedans ?

— Une vingtaine, je pense.

— Bon. S'il faut se débarrasser des Orques pour pouvoir pénétrer dans ce terrier, nous devrons nous battre. Dès l'aube, nous proposerons à ceux qui nous ont accompagnés de tenter une attaque. Avec un peu de chance, nous pourrons peut-être les déloger et nous aurons ainsi la possibilité d'entreprendre un déblaiement.

Gormadoc baissa la tête, soulagé que Bandobras ait décidé de faire quelque chose, mais tourmenté par la perspective de voir leur petite troupe d'à peine trente Hobbits, mal armés, mal préparés aux combats, se lancer à l'assaut d'un camp retranché tenu par une vingtaine d'Orques. Ses entrailles se nouaient d'angoisse, par peur de devoir se battre, de se retrouver face à Rolg, mais surtout à l'idée que les braves gens qui s'étaient précipités à leur secours risquaient de périr dans l'aventure.

Les dernières heures de la nuit passèrent, froides comme la mort. Bandobras, rasséréné par sa décision, ronflait posément. Malgrim et Forty s'étaient assoupis serrés l'un contre l'autre. Gormadoc, lui, n'avait pu trouver le repos. Il était resté assis les bras autour des genoux, recroquevillé contre Slendas endormi, tourmenté d'incertitudes et d'angoisses.

Quand le ciel commença à s'éclaircir vers l'est, la petite troupe s'éveilla et le camp reprit vie silencieusement. Gormadoc se redressa, raide d'être demeuré immobile si longtemps, et s'éloigna un peu de ses compagnons pour faire quelques pas. Assailli de doutes, en quête de derniers instants de solitude et de réflexion, il marcha vers le soleil levant.

Avait-il le droit, à cause d'une certitude qu'il s'était forgée sur des bases aussi fragiles que le rêve de Malva, une fleur dans la neige ou l'espérance qu'il voulait garder malgré tout, d'entraîner tant de monde vers une mort probable ? Que pesait sa conviction profonde que Malva l'attendait encore, face au risque qu'elle coûtât la vie à de nombreux Hobbits ?

Mais pouvait-il renoncer, au nom de la froide raison ? Pouvait-il abandonner celle qui n'avait d'autre espérance que de le voir revenir ? Pourrait-il vivre avec l'idée que, peut-être, ils auraient pu la sauver ? Avec l'image de son agonie résignée ? Avec le son de sa voix dans ses cauchemars, criant « Gormadoc, tu m'avais promis... ! » ?

Non ! Il était prêt à risquer sa vie pour respecter ce serment. Les autres décideraient en conscience, mais lui ne repartirait pas en l'abandonnant. Aussi désespéré que fut ce qu'il pourrait tenter, même seul, il le ferait !

Soulagé d'être enfin en paix avec lui-même, il revint vers le camp. Non, il ne renoncerait pas. Malva méritait mieux que de finir au fond d'un terrier, abandonnée par lâcheté. Elle n'avait pas eu peur, elle, de se précipiter à la recherche de son frère, elle n'avait pas manqué de courage pour injurier les Orques pendant qu'ils le torturaient. La seule chose qui l'avait effrayée, paradoxalement, ç'avait été deux yeux d'ambre dans le noir, quand le renard...

LE RENARD !!!

Nom d'une feuille d'herbe-à-pipe ! Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? Le cœur battant, Gormadoc se mit à courir en direction du bivouac. Quand il aperçut enfin les Hobbits, ils étaient tous en cercle autour de Bandobras. Haletant, il dut reprendre son souffle avant de pouvoir parler. Le Capitaine était plongé dans une de ces harangues dont il avait le secret, visiblement avec succès puisqu'il avait déjà établi sa stratégie.

— ... et quand vous les verrez se ruer dehors, dispersez-vous. Nous sommes assez nombreux pour les obliger à s'éparpiller pour nous attaquer, c'est là que nous pourrons les atteindre...

— Non !

Le cri de Gormadoc stoppa les explications. Tout le monde se retourna vers le trublion.

— Qu'y a-t-il, Gormadoc ? dit Bandobras sur un ton assez cassant, peu habitué à être interrompu.

— Non ! Ce n'est pas ce qu'il faut faire !

Un silence pesant s'abattit sur le groupe. Personne, jamais, n'avait osé contester les plans de bataille de Bandobras Touque !

— Ah, parce que tu sais, toi, ce qu'il faudrait faire !?!

Voyant que, dans son excitation, il avait fait preuve de maladresse, Gormadoc se força à parler posément.

— Je viens de me souvenir de quelque chose, Bandobras ! Il faut que tu m'écoutes !

— Si tu t'es comporté comme cela avec Ferumbras, ça ne m'étonne pas qu'il se soit énervé !

Gormadoc, piqué au vif, prit néanmoins sur lui pour ne pas répliquer. Il cherchait les mots afin de s'expliquer clairement quand Isembold s'approcha de Bandobras et lui chuchota assez longuement à l'oreille. Ils devaient parler de lui car le Touque ne le quittait pas des yeux. Il prit le temps de réfléchir quelques secondes, puis s'éloigna à grands pas en faisant signe à Gormadoc de le suivre.

— Alors, jeune Brandebouc, commença-t-il d'un ton peu amène quand ils furent hors de vue des autres, sais-tu ce que tu veux ?

— Je veux sortir Malva de là, mais je voudrais aussi que personne ici n'en pâtisse.

— Moi aussi, figure-toi ! Penses-tu que je pourrais faire preuve d'inconscience ?

— Non, Bandobras, non bien sûr ! Mais une attaque de front sera toujours plus risquée qu'une diversion... Je deviens spécialiste en diversion, ajouta-t-il avec une moue ironique.

— Une diversion ? Pourquoi ? Et comment ?

— Je viens de me souvenir de quelque chose qui pourrait nous aider. Je t'avais dit que les deux accès au terrier étaient effondrés... Et bien je m'étais trompé. Il y en a un qui doit être accessible. Enfin, j'espère...

— Explique-toi !

— Quand nous étions enfermés dans la cave au fond de la bergerie, nous avons découvert l'existence de ce terrier parce qu'un renard en est sorti. Mais quand il a pris peur, il n'y est pas retourné par le même accès. Il a disparu derrière les tonneaux et nous ne l'avons plus revu. Je suis sûr qu'il doit exister un autre tunnel, caché derrière, et *lui* n'est pas effondré !

Bandobras le fixait intensément, évaluant les perspectives qu'apportait ce nouvel élément.

— Et alors ? Pour arriver jusqu'à la cave, il faut bien pénétrer dans la bergerie... !

— Bien sûr ! Mais peut-être pas en si grand nombre et aussi longtemps que s'il nous fallait déblayer et étayer pour atteindre le terrier !

— Que proposes-tu, alors ? demanda Bandobras après un silence pensif.

— Nous pourrions nous séparer en deux groupes. Tu ferais diversion avec le gros de notre troupe et vous obligeriez les Orques à vous poursuivre loin de la bergerie. Ils sont tellement imbus de leur force qu'ils ne supporteraient pas de voir de minables Hobbits venir les narguer à leur porte. Je suis sûr qu'ils tomberaient dans le panneau ! Pendant ce temps, j'entrerais subrepticement dans la bergerie avec deux ou trois autres et nous irions récupérer Malva par le tunnel qui s'ouvre derrière les tonneaux. Si vous réussissez à entraîner les Orques suffisamment loin, nous serons ressortis avant qu'ils reviennent et nous n'aurons pas à nous battre.

Bandobras réfléchit longuement, tantôt observant Gormadoc qui se sentait de plus en plus mal à l'aise sous son regard scrutateur, tantôt contemplant les alentours pour analyser le site et les possibilités stratégiques qu'il lui offrait.

— Et s'ils reviennent avant ?

— A toi de faire en sorte qu'ils vous courent après suffisamment longtemps.

— Il te faudrait combien de temps ?

— Au moins un quart d'heure, peut-être plus...

— Et tu es sûr de pouvoir sortir Malva ?

— ... Non, je ne peux pas le garantir. Mais si cela rate, nous pourrons toujours revenir à la solution plus... offensive !

— Bien, laissa tomber Bandobras après un autre long silence. Si tu penses que c'est une meilleure tactique, nous allons faire ainsi. Viens, ajouta-t-il en repartant vers le groupe.

Gormadoc le suivit, soudain vidé de toute énergie. Il se sentait satisfait d'avoir défendu son idée avec succès mais anxieux, maintenant, qu'elle se déroule selon ses espoirs. Cependant, il faisait confiance à Bandobras pour la mettre en œuvre. Un stratège comme lui saurait comment faire !

Revenus auprès des autres, Bandobras laissa son regard parcourir la petite troupe. Il termina par Isembold qui était resté un peu à l'écart, qu'il fixa intensément avant de reprendre la parole.

— Gormadoc Brandebouc propose une autre tactique, qui me semble en effet intéressante. Je le laisse vous l'expliquer, et aussi organiser cette opération. A toi, Gormadoc, ajouta-t-il en le hissant sur un monticule où tout le monde pourrait le voir.

L'interpellé lui jeta un regard stupéfait et, avant d'avoir pu réagir, se retrouva seul devant les Hobbits aussi étonnés que lui : voir Bandobras Touque céder le commandement était une pratique vraiment nouvelle pour les habitants de Long-Cleeve. Gormadoc se sentit rougir devant tous ces regards interrogateurs, voire dubitatifs pour beaucoup. Il n'avait pas du tout prévu qu'il aurait à concrétiser son idée et se trouva pris de court. Plusieurs toussotements commencèrent à troubler le silence qui devenait pesant, avant qu'il parvienne à avoir les idées suffisamment claires pour pouvoir les exprimer.

Il commença par expliquer la ruse : Bandobras et l'essentiel de leur groupe se présenteraient ouvertement en vue de la bergerie, arrivant pas le chemin principal qui venait directement du sud. Il leur faudrait narguer les Orques, les mettre suffisamment en rage pour qu'ils se précipitent à leurs trousses, et ensuite les entraîner le plus loin qu'ils pourraient vers le sud, le plus longtemps possible. Pendant ce temps, lui et quelques autres s'approcheraient subrepticement de l'entrée en longeant l'escarpement et, dès que les Orques seraient sortis à la poursuite de ces minables rats de Hobbits, les cambrioleurs se faufileraient dans la bergerie et essaieraient de trouver l'entrée du terrier derrière les tonneaux. Dès qu'ils auraient réussi à sortir Malva, ils se replieraient tout aussi discrètement jusqu'ici, où les attendraient l'arrière-garde et les poneys, et prendraient le plus vite possible le chemin du retour vers la métairie des Lovinier. Bandobras et le gros de la troupe, eux, regagneraient directement la ferme en essayant de semer les Orques.

Au fur et à mesure qu'il détaillait son plan, les éléments se mettaient en place d'eux-mêmes et sa vision de la situation devenait de plus en plus lucide. Il organisait les différents groupes et ce qu'ils auraient à faire, précisait à chacun son rôle, essayait de penser à tous les imprévus qui pourraient se présenter, soulignait l'importance de ne pas prendre de risques inconsidérés. Emporté par la fougue, il finit ses explications avec aisance et conviction. Finalement réconfortés de le voir si assuré, les membres de la petite troupe se firent préciser certains points mais adoptèrent la tactique sans réticence.

Grands-pas qui, dès les premières lueurs de l'aube, était monté au sommet de la butte afin d'observer l'entrée de la bergerie, revint en courant pour annoncer que les guetteurs venaient de prendre leur poste.

— Bien ! dit Gormadoc d'une voix atténuée mais énergique. Que chacun d'entre vous aille se préparer, mais surtout sans bruit. Nous partirons dans une demi-heure.

La troupe s'égailla par petits groupes, mais point si discrètement qu'il l'aurait souhaité : tous avait trop de nouvelles à commenter, et l'appréhension donnait à plusieurs l'envie de parler. Inquiet du brouhaha qu'engendraient les conversations, même chuchotées, Gormadoc chargea Slendas de faire respecter la consigne de silence.

Il se retrouva seul, étourdi par les évènements des dernières minutes. Voilà, les dés étaient jetés et il serait responsable de la façon dont allait se dérouler la partie.

Soudain épuisé, Gormadoc descendit du petit monticule sur lequel Bandobras l'avait poussé pour qu'il soit vu de tous. Il sentait ses jambes trembler sous lui et dut s'asseoir. Les idées continuaient à tourner frénétiquement dans sa tête : il essayait de se rappeler s'il avait oublié un élément important, ou négligé de prendre en compte un fait anodin qui pourrait se révéler catastrophique, quand Bandobras vint s'asseoir à côté de lui.

— Ça va ?

— Je ne sais pas, répondit honnêtement Gormadoc d'un air abattu.

— Tu t'en es très bien tiré. Ne t'inquiète pas : je les entraînerai aussi loin que possible et j'espère pouvoir les faire courir pendant au moins une demi-heure. Ah, ils nous traitent de rats !?! Ils vont voir que la chasse aux rats n'est pas si facile, ajouta-t-il d'un ton sarcastique.

— Bandobras... Pourquoi as-tu fait cela ?

— Quoi ?

— Me pousser... je veux dire... me laisser... Il n'arrivait pas à trouver les mots pour qualifier le coup que lui avait joué son cousin. Enfin ! finit-il par éclater, c'est toi le chef ici ! C'est toi le spécialiste des batailles !

Bandobras, visiblement embarrassé, prit du temps avant de répondre.

— Ce n'est pas le moment de parler de ça. Tu as d'autres soucis en tête maintenant et tu dois y consacrer toute ton énergie. Sache simplement que je l'ai fait parce que je pensais que tu en serais capable. Tu as bien changé, jeune Gormadoc, ajouta-t-il avec un sourire, tu as beaucoup mûri ces derniers temps ! Et c'est tant mieux car tu en auras bien besoin dans les mois qui viennent.

— Mais...

— Allons, concentre-toi sur ce que tu dois accomplir aujourd'hui. Chaque problème en son temps !

Il se leva en lui assénant une claque d'encouragement dans le dos et commençait à partir quand il se retourna comme pour ajouter quelque chose, mais se contenta d'un sourire qui se voulait rassurant accompagné d'un « Et sois prudent, Capitaine Gormadoc Brandebouc ! » qui laissa l'interpellé bouche bée. Il resta un moment à regarder son cousin s'éloigner, essayant en vain de comprendre ses sous-entendus.

Mais, après tout, les conseils étaient bons et il revint à ses préoccupations immédiates.

Il se releva péniblement et se dirigea vers le petit groupe qui s'était proposé pour l'accompagner dans la bergerie. Slendas, bien sûr, avait tenu à le suivre, ainsi qu'Isembold, Malgrim et Forty. La vitesse serait très importante pour les sauveteurs et ils devraient se contenter de sortir Malva le plus rapidement possible. Les soins viendraient plus tard, quand ils auraient tous réussi à éviter les Orques et seraient retournés en hâte jusqu'à la ferme.

Malgrim et Forty étaient occupés à confectionner un paquetage, le plus réduit possible, avec quelques couvertures et des planches qu'ils avaient amenées de la ferme pour refaire une attelle, afin de sortir plus facilement la blessée. Ils y avaient joint une truelle et des torches, trouvées également chez les Lovinier, ainsi qu'une gourde d'eau et quelques fruits séchés qu'un des Hobbits de Long-Cleeve traînait dans sa musette et leur avait proposés. Le père adoptif et le fils n'échangeaient que peu de mots, mais semblaient s'être réconciliés.

Slendas allait d'un groupe à l'autre, imposant le silence, attentif à ce que chacun respecte les consignes du nouveau Capitaine. Quand il vit Gormadoc seul, il se dirigea vers lui.

— Tout sera prêt à temps, ne t'inquiète pas. Et toi... ajouta-t-il d'un air soucieux, ça va ?

— Oui, tout va bien, coupa le jeune Hobbit bien qu'il n'en fut pas convaincu, mais il ne désirait vraiment pas s'étendre sur le sujet. Pense à leur dire de ne pas se charger, poursuivit-il, car ils devront pouvoir courir vite et longtemps. Qu'ils laissent ici tout ce qui n'est pas indispensable. Nous reviendrons le chercher plus tard.

Isembold était occupé à aménager le bât d'un des poneys pour pouvoir transporter la blessée. Il regarda approcher Gormadoc d'un air inquiet.

— Ça va, mon petit ?

— Mais enfin, explosa Gormadoc, cesse de m'appeler « mon petit », je ne suis plus un gamin ! Et avez-vous fini, tous, de me demander si ça va ? Ça ne se voit pas ?

La brusque colère et la nécessité de chuchoter rendaient sa voix rauque et étranglée.

— Franchement, non, ça ne se voit pas, répondit Isembold qu'une voix calme en l'observant impassiblement. Tu as une mine affreuse, les yeux rougis, tu es maigre à faire peur, tu tiens à peine debout, tu perds ton sang-froid quand on te pose une question aimable... Non, tu n'as pas l'air d'aller très bien.

— Pardon, Oncle Isembold, je ne voulais pas être impoli ! Mais tu le sais bien, toi, que je ne suis pas en forme ! A la vérité, je suis épuisé et je ne rêve que d'un bon repas et d'un lit douillet, mais hélas ce n'est pas pour tout de suite. J'ai des choses à finir avant.

— Ecoute, mon petit... je veux dire Gormadoc... si tu me permets un conseil, sois raisonnable et reste ici à nous attendre avec ceux qui garderont les poneys. Tu n'es pas en état d'accomplir cette tâche. Laisse-nous libérer la jeune Testarude ; ton plan est bon et, avec quelques indications, Malgrim et moi pourrons trouver ce tunnel derrière les tonneaux et sortir la petite.

— Non, mon oncle, non ! répondit en soupirant le jeune Hobbit. Je dois, je *veux* y aller. Tu sais, elle et moi avons traversé un tel cauchemar ! Cela a créé... des liens entre nous. Je suis sûr que, si elle vit encore, c'est dans l'espérance que je revienne. Et moi, si j'ai réussi à survivre à cette épuisante marche, c'est parce que la volonté de la sauver m'a soutenu ; même la mort n'est pas parvenue à m'arrêter et pourtant je crois qu'elle est passée bien près de moi ! Non, rien ne m'empêchera de retourner la chercher. Mais je voudrais tant avoir l'esprit clair et reposé, le corps vigoureux, oublier cette lassitude qui m'accable...

— Tu as beaucoup changé depuis la dernière fois que je t'ai vu...

— J'ai beaucoup appris ces derniers temps !

— ... Bien, fais comme tu l'entends, si tu estimes que c'est ton devoir... Tiens, ajouta le Guérisseur en fouillant dans une de ses nombreuses poches, prends cela. C'est un cordial que je réalise avec des plantes un peu particulières que j'ajoute à une décoction de café, le tout corsé d'hydromel. Cela devrait te stimuler et te tenir éveillé. Mais attention ! N'en abuse pas sinon ton cœur, aussi solide soit-il, risque de ne pas le supporter ! Et garde ce flacon caché. Ce qu'il contient peut être dangereux si l'usage n'en est pas sévèrement contrôlé.

— Des plantes *un peu* particulières ? Comme celles que Malgrim cultive en secret pour toi ?

— Entre autre, répondit Isembold avec un sourire de connivence. Il faudra d'ailleurs que je te parle de cela aussi, car tu es directement concerné. Mais nous verrons ce sujet plus tard. Pour l'instant, tu as d'autres préoccupations !

— Mais qu'avez-vous, Bandobras et toi, à me ménager comme ça ? Qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Plus tard, Gormadoc, plus tard... Réussis d'abord à sortir la petite Testarude de son trou et, quand nous serons tous sains et saufs en sécurité, nous en reparlerons.

Tout en observant son oncle d'un œil interrogateur, le jeune Hobbit déboucha la minuscule gourde de peau et avala une toute petite gorgée. Le goût en était si âcre et fort qu'il eut du mal à ingurgiter le breuvage. Il reboucha soigneusement le flacon et le glissa dans sa poche. Il sentait une chaleur descendre dans ses entrailles et circuler jusqu'au bout de ses doigts. Assurément, le cordial avait l'air efficace !

La troupe, maintenant prête, se regroupait autour de lui. S'inspirant des harangues de Bandobras, il fit un petit discours, appelant chacun à la vaillance et à la prudence : il ne s'agissait pas de partir en guerre contre les Orques, mais de les entraîner le plus loin possible pour lui laisser le temps se sortir Malva Testarude de la tragique situation où elle se trouvait.

Il lui sembla, à la façon dont le groupe guidé par Bandobras s'éloignait, avoir réussi à galvaniser suffisamment les paisibles Hobbits pour que chacun donne le meilleur de lui-même. Il les regarda néanmoins disparaître le cœur serré. Les reverrait-il ?

Avec un soupir, il resserra sa ceinture à laquelle pendait l'épée d'Ademar et, suivi de ses quatre compagnons, reprit l'étroit chemin qui menait à l'escarpement.

Chapitre 55

LES INTRUS

Jusqu'à présent, tout s'était déroulé sans problème et Gormadoc se rallongea avec un soupir convulsif. Tous les cinq étaient tapis dans la neige, à l'abri d'un petit dévers qui surplombait l'entrée de la bergerie. Ils avaient réussi à s'en approcher le plus possible sans éveiller l'attention des guetteurs et attendaient avec nervosité l'arrivée de la troupe menée par Bandobras.

La luminosité du ciel incommodait le jeune Hobbit, l'obligeant à fermer les yeux, et son cœur battait à un rythme effréné. Il n'arrivait pas à savoir si l'excitation croissante qui l'envahissait, cette énergie qu'il sentait vibrer en lui, était due à l'appréhension ou à la potion d'Isembold. Une partie de lui-même, froide et lucide, observait l'attente fébrile de l'action croître en lui. Il repensa aux loups dans la forêt de Bindbale, à ce mépris du danger dont il avait fait preuve et qui l'avait tant surpris. Il ressentait la même exaltation, la même certitude qu'il saurait réagir au moment fatidique. Cela le troublait un peu mais le rassérénait.

Une rumeur indistincte monta bientôt du vallon menant à la bergerie et des sons de cor se firent entendre, rapidement accompagnés du fracas d'armes cognées l'une contre l'autre. Enfin, apparut Bandobras suivi de sa petite troupe. Tous devaient avoir eu la consigne de faire le plus de bruit possible dans l'espoir de paraître plus nombreux qu'ils n'étaient, car leurs clameurs belliqueuses déchiraient la paix du lieu. Même les cinq cambrioleurs se sentirent troublés par le vacarme guerrier qui approchait.

Arrivé bien en vue de la bergerie, mais à distance de sûreté, Bandobras imposa silence à sa troupe d'un grand mouvement de bras. Un calme pesant occupa aussitôt le vallon. La dalle de pierre bouchait toujours l'ouverture de l'abri mais, d'où il était, Gormadoc pouvait se rendre compte qu'un entrebâillement demeurait sur le côté, invisible de face, par lequel il devinait des mouvements désordonnés. D'ailleurs, rapidement, deux mains pesèrent sur le rocher, le faisant rouler et découvrant l'entrée de la bergerie.

Ce ne fut rien moins que le Roi Golfarkh en personne qui parut. Le soleil jouait sur la couronne de son casque monumental et allumait dans la pierre de son sceptre un éclat sanglant si vif qu'il en était éblouissant.

— Et alors, minables rats, que venez-vous faire ici, si loin de vos trous ?

— Nous venons te sommer de nous rendre ceux des nôtres que tu détiens en toute ignominie, et aussi venger la mort des malheureux que vous avez assassiné. Et nous en profiterons pour reprendre les moutons et le poney que vous nous avez volé.

Un éclat de rire retentit, répercuté et amplifié par la paroi rocheuse.

— Me sommer ! Moi, le Grand Roi Golfarkh, *me sommer* ! Mais pour qui te prends-tu, misérable vermine, pour oser te présenter devant ma Royale Personne avec ta bande de pitoyables manants déguisés en guerriers ?

— Ne me reconnais-tu pas, Pourceau des Monts-Brumeux ? Avais-tu trop peur, il y a onze ans, pour regarder en face celui qui a décapité ton père ? Je suis Bandobras Touque, le

Taureau Mugissant, le Tueur d'Orques, et tu vas bientôt connaître toi-même la puissance de ma massue !

Un rugissement de rage s'échappa de dessous le casque de bronze. Le Roi, avec des gesticulations de son sceptre et du cimeterre qu'il avait dégainé, entama un piétinement lourd et barbare, comme une danse de guerre.

— Aargh !!! Je te tiens enfin, chien de Touque ! Tu vas payer ton sacrilège, petit cancrelat, je vais t'écraser sous mon talon pour ce crime ignoble et Golfimbur-*Búbhosh* sera vengé !

— Avant de m'écraser, il faudrait que tu me tiennes, minable Roi des Bauges du Nord ! fanfaronna Bandobras sur un ton de dérision qui finit d'exaspérer l'Orque. Crois-tu que tu pourras m'attraper aisément, Avorton de Bouc Débile Couronné ?

Le piétinement sauvage se fit de plus en plus frénétique jusqu'à ce que, dans une clameur rageuse qui retentit dans tout le vallon, Golfarkh se précipitât sur le petit groupe de Hobbits, suivi de sa troupe vociférante.

Dès qu'il fut sûr que la charge était bien lancée, Bandobras leva à nouveau le bras et les Hobbits tournèrent les talons à toute vitesse. Quoi qu'il lui en coûtât de fuir devant les Orques, le Touque poussait sa troupe à courir toujours plus vite vers le sud. Il n'est pas certain, d'ailleurs, que les braves Hobbits eussent vraiment eu besoin de ses exhortations ; l'épouvante atavique causée par les Gobelins suffisait sans doute pour que chacun détalât le plus rapidement qu'il pouvait ! Il fallut bien peu de temps pour que le lieu retrouve son calme ; les clameurs s'éloignèrent et disparurent en moins d'une minute.

Quand il vit le dernier Orque disparaître dans une courbe du vallon, Gormadoc se releva et entraîna ses compagnons dans la pente qui se terminait près de la porte de la bergerie. La neige était piétinée et souillée par des dizaines de croquenots ferrés mais aucun mouvement n'était discernable dans l'entrée obscure du tunnel. Seuls des bêlements parvenaient de l'abri : les moutons volés aux Lovinier devaient encore s'y trouver. Partagé entre la nécessité de ne pas perdre une minute et la méfiance que lui inspirait cette antre d'Orques, il s'avança prudemment, faisant signe aux autres de rester en arrière. Slendas, Isembold et Malgrim lui obéirent mais Forty, poussé par l'impatience, se tenait juste derrière Gormadoc quand celui-ci se coula dans le tunnel en longeant la paroi.

L'estoc le rata de très peu. Des étincelles jaillirent quand la pointe métallique du cimeterre vint frapper violemment le rocher, mais le revers de taille qui suivit atteignit Forty à l'épaule, heureusement détourné par le paquetage de planches et de couvertures qu'il portait sur le dos. Le garçon poussa un cri de surprise et de douleur en s'affaissant sur les genoux.

— Je savais bien que ce simulacre de vaillance guerrière cachait quelque chose ! éructa une voix grossière dans l'ombre. Vous autres Hobbits, plus couards que des lièvres, ne viendriez pas nous défier de cette ridicule façon !

Une masse plus noire encore que les ténèbres qui l'environnaient se détacha de derrière le rocher qui servait de porte, mais Gormadoc n'eut pas besoin d'attendre qu'elle se trouvât dans la lumière pour reconnaître leur agresseur ; il se rappelait trop cette voix pour ne pas se sentir défaillir en l'entendant, submergé de souvenirs insupportables.

Quand Rolg s'approcha de lui, il ne put retenir un gémissement de terreur.

— Alors, mes rats, on vient chercher votre petite femelle ? Et vous pensiez que j'allais me laisser berner aussi facilement que ce crétin de Golfarkh ? Il va être ravi, mon Roitelet, de retrouver ses deux évadés ! Et tout le bénéfice en sera pour moi, sans besoin de courir après cette nichée de mulots qu'il essaie d'attraper en ce moment ! Allez, debout, toi, ajouta-t-il en frappant Forty du pied, et avancez au fond sans résister, sinon j'aurai deux cadavres à présenter et je pense que cela le satisfera aussi bien. D'ailleurs, autant lui faire savoir qu'il peut arrêter sa chasse...

Tandis que Gormadoc aidait Forty à se relever, Rolg saisit un cor qui pendait à sa ceinture. Le son qu'il en tira fut si puissant qu'il assourdit les deux Hobbits, et dut s'entendre

jusqu'au Gundabad. Mais l'Orque ne put poursuivre son signal car deux petites silhouettes le bousculèrent. Le choc ne réussit pas à le faire choir mais fut suffisant pour qu'il lâchât la trompe afin de reprendre en main son grand cimeterre courbe.

— Forty ! Gormadoc ! Sauvez-vous ! cria Malgrim en brandissant sa courte épée, essayant de détourner l'attention de l'Uruk furieux, avec l'aide d'Isembold dont la dague et le gourdin semblaient bien ridicules face à la grande arme meurtrière. Slendas, preste comme à son habitude, se faufila le long de la paroi pour aider les deux jeunes Hobbits. Forty soutenait son bras gauche dont la main était tachée de sang.

— Ah, mais c'est qu'ils sont plusieurs ! Les vieux rats et leurs ratons, sans doute ! Pas de bousculade, cloportes, chacun son tour !

Rolg ignora dédaigneusement les deux adultes et leurs armes qu'il jugeait dérisoires, dans l'intention évidente de se débarrasser d'abord des garçons. Gormadoc et Slendas, instinctivement, tirèrent leurs courtes épées mais Forty, gêné par sa blessure et déséquilibré par son paquetage, tomba à nouveau à terre, avec un cri de douleur quand son bras heurta le sol. La proie était à sa merci et l'Orque leva le lourd sabre courbe pour en faire sa première victime.

Malgrim, oubliant toute prudence, se précipita sur le poignet pour en dévier la trajectoire. Le cimeterre rata effectivement Forty mais Rolg, d'un revers du bras, projeta le frêle Hobbit contre la paroi et abattit l'arme sur l'importun. Le jet de sang fut si puissant qu'il aspergea l'Uruk.

Il eut à peine le temps de retrouver son aplomb avant de subir l'assaut de Gormadoc et Slendas. Poussant des vociférations de rage mêlée de frayeur, les deux amis se ruèrent sur l'Orque sans se concerter. Slendas agitait la dague de Fram qui lui servait d'épée avec une intrépide résolution qui, si elle n'était pas conforme à l'art de l'escrime, constituait néanmoins une réelle menace. La courte rapière de Maître Boulot était parfaitement équilibrée et Gormadoc, bien qu'il n'eût pas l'habitude de la manier, trouva rapidement l'aisance qui lui permit d'inquiéter suffisamment l'Orque pour qu'il entame un repli dans le tunnel. Forty s'était relevé et avait lui aussi tiré son arme malgré sa blessure, renforçant le front qui éloignait ainsi le monstrueux soudard du malheureux Malgrim étendu sur le sol et baignant dans son sang, vers lequel Isembold s'était précipité.

Mais trois épées, c'étaient bien peu pour faire face à un Orque aguerri. Heureusement, la situation favorisait les Hobbits puisque la vive lumière du jour pénétrait suffisamment dans le tunnel pour éclairer leur adversaire, alors que Rolg, enfermé dans l'obscurité depuis de longues heures, était ébloui par l'éclat du soleil, devant lequel se découpait en contre-jour les silhouettes sautillantes de ses petits assaillants.

Furieux de se voir ainsi contrecarré par ces nabots méprisés, l'Orque passa à l'offensive avec toute la hargne dont il était capable. Les Hobbits, avantagés par leur petite taille, virevoltaient autour de lui comme des abeilles, réussissant même parfois à piquer le cuir épais de sa tunique. Décidé maintenant à se débarrasser de ses exaspérants adversaires, Rolg saisit de la main gauche un des coutelas qui pendaient à sa ceinture et, d'un revers imprévisible, faucha la cuisse de celui qui était le plus près de lui. Slendas s'écroula avec un cri perçant.

Gormadoc oublia alors totalement peur et prudence. Une vague de haine brûlante remonta brusquement de ses tripes, étouffant en lui toute raison, et sortit en un rugissement bestial. Il se précipita vers son bourreau, porté par une rage qui décuplait ses forces, habité par la seule pulsion de tuer celui qui l'avait torturé et humilié, celui qui avait abattu ses compagnons. Mais la fureur ne suffisait pas à donner à son bras l'allonge suffisante pour atteindre la montagne de muscles qui lui faisait face, le dominant de sa masse cuirassée. Assuré de son immanquable victoire, l'Orque ricanait de confiance devant le petit Hobbit maigrelet qui osait l'attaquer.

Gormadoc, malgré le déchaînement de haine qui le poussait, réalisa rapidement qu'il n'avait aucune chance de vaincre un tel adversaire. Même l'aide de Forty, qui était le seul maintenant à avoir encore une arme et qui tentait de distraire l'Orque acharné à le massacrer,

ne serait pas suffisante pour qu'il puisse atteindre mortellement son ennemi, protégé par sa cuirasse et sa force brute.

Brusquement, lui revint à l'esprit le récit que leur avait fait Fram durant un bivouac sous la neige. L'image de l'autre Fram, le héros légendaire dont le Rohirrim était si fier de porter le nom, faisant face au Dragon, s'imposa au jeune Hobbit. Il avait oublié le nom du monstre, mais pas la façon dont l'Homme en était venu à bout. Sans plus réfléchir, Gormadoc se jeta au sol sur le dos, son épée dressée au dessus de lui. L'élan le fit tomber entre les jambes de Rolg, décontenancé par cette ruse imprévue. Avec toute la rage et la force dont il était capable, le Hobbit enfonça son arme sous la tunique de cuir. Il la sentit pénétrer dans le ventre de son ennemi, perçant la peau rugueuse, tranchant les entrailles. Un flot de sang l'inonda, l'aveuglant, dont il sentit la fadeur écœurante dans sa bouche ouverte sur le cri qu'il avait poussé en portant son coup.

Il vit la masse tituber au dessus de lui et s'affaler lourdement sur le côté, arrachant la rapière de ses mains pourtant crispées sur la poignée par la violence de sa haine. Sous le poids du corps, l'arme s'enfonça encore plus et ressortit par l'avant, perçant la tunique de cuir épais au niveau du cœur. La carcasse de l'Orque eut encore quelques frémissements puis s'immobilisa brusquement.

Gormadoc s'assit et essuya d'une main tremblante le sang qui couvrait son visage et son torse. Haletant, il contempla la masse inerte effondrée près de lui. Il s'éloigna en rampant de son ennemi terrassé, incapable de se remettre sur pied, vidé de toute force.

— Tu l'as tué, Gormadoc ! Tu as réussi à le tuer... répétait inlassablement Forty, adossé à la paroi, l'épée tombée de sa main gisant à côté de lui. Lui aussi était sous le choc de cette violence soudaine.

Slendas, un peu plus loin, gémissait en comprimant sa cuisse d'où le sang coulait à gros bouillons. Isembold, s'arrachant à la stupeur qui l'avait également saisi, se précipita vers lui et, dénouant sa ceinture, en fit un garrot qu'il serra fortement au niveau de l'aine, sans s'occuper des cris de douleur du blessé. Le sang s'arrêta.

Du sang, il y en avait partout autour d'eux, sur la neige piétinée à l'entrée, sur la roche et la terre du tunnel, sur leurs corps et leurs vêtements. Seul Isembold n'était pas blessé et Gormadoc n'avait subi qu'une petite estafilade à l'épaule, qu'il n'avait même pas sentie sur le coup. Forty souffrait d'une entaille au bras mais la plaie ne semblait pas très importante, l'épaisse veste de peau qu'il portait ayant amorti le coup. Slendas haletait en grimaçant, mais l'hémorragie paraissait pour l'instant contrôlée.

Malgrim, lui, gisait à l'entrée dans une mare sanglante, la poitrine ouverte par une plaie béante. Le sang ne coulait plus. Forty, avec un gémissement horrifié, s'approcha à pas lents de son père et s'écroula près de lui. Il toucha timidement la joue exsangue, n'osant regarder l'horrible blessure à travers laquelle on devinait les côtes fracassées et le poumon entaillé.

— Papa... Papa ! Oh Papa, réponds-moi, tu n'es pas... C'est pour me protéger que tu t'es jeté sur lui, je l'ai bien vu ! Oh Papa, c'est ma faute ! C'est pour moi que tu es... mort !

Le dernier mot fut noyé dans un sanglot et les larmes vinrent enfin. Le garçon tenait la main de son père adoptif et ne voulut pas la lâcher, même quand Isembold le saisit par les épaules pour le faire se relever.

— Viens, mon petit, il faut partir tout de suite, les autres vont arriver d'un instant à l'autre.

— Mais... objecta faiblement Gormadoc. Le cri qu'il avait poussé en portant le coup avait éraillé sa voix.

— Le cor a alerté les Orques et ils doivent avoir abandonné la poursuite pour revenir ici. Il nous faut partir immédiatement !

Le Guérisseur enveloppa le corps de Malgrim dans sa pèlerine, imbibée de sang mais qui cachait au moins l'effroyable plaie. « Forty, charge-toi de Slendas et moi, je vais porter Malgrim. Il n'a jamais pesé bien lourd et je devrais pouvoir le ramener jusqu'aux poneys. Nous ne pouvons pas le laisser là... »

— Mais, oncle Isembold... Malva... ?

— Nous allons tous périr si nous restons ici. Nous n'avons plus le temps. Viens, mon petit, ajouta-t-il en voyant le visage désemparé de Gormadoc, nous verrons plus tard ce que nous pourrons faire pour elle. Peut-être les Orques vont-ils rapidement décamper, maintenant...

Gormadoc se releva péniblement. Il n'eut pas le courage de reprendre son arme, profondément enfouie dans le corps de son tortionnaire, et saisit la longue dague de Fram que Slendas avait laissée tomber. Il fit quelques pas titubants vers la sortie pendant qu'Isembold chargeait le corps de Malgrim sur son épaule et que Forty, qui s'était débarrassé de son paquetage, essayait de prendre Slendas dans ses bras sans trop le faire souffrir.

Un immense sentiment de gâchis submergea Gormadoc : un mort, un blessé grave, tout cela pour échouer dans leur mission. Son plan, qui lui avait semblé si astucieux, lui paraissait maintenant inepte, imprudent. Il avait tout raté. Et Malva mourrait de son incompétence, comme était mort Malgrim, comme Slendas peut-être...

Non, il ne pouvait pas partir, sinon tout cela, tout ce sang, aurait été inutile.

Les larmes aux yeux, il retourna dans le tunnel et se saisit du paquetage abandonné sur le sol.

— Allez-y, tous les deux, moi, je reste. Retournez vers les poneys et sauvez-vous, sauvez Slendas !

— Gormadoc ! Ils vont arriver d'une minute à l'autre, tu n'as plus le temps de la sortir de là !

— Je ne vais pas essayer de la sortir, je vais rester avec elle. Je prends les couvertures, l'eau et la nourriture que nous avions amené. Peut-être cela sera-t-il suffisant pour la maintenir en vie le temps que les Orques quittent la bergerie et que vous veniez nous rechercher...

— Et s'ils ne partent pas rapidement ? objecta Isembold.

— Je serai avec elle, alors. Jusqu'au bout. Elle ne restera pas seule.

— Gormadoc, sois raisonnable ! Elle n'est peut-être même plus...

— Si, elle l'est ! coupa-t-il d'un air têtu. Partez vite, maintenant, et sauvez vos vies. Les Orques ne sauront pas que je suis resté ici et ne me chercheront pas. Je ne risque rien. Revenez dès que vous pourrez.

— Gormadoc !!!

Mais le jeune Hobbit n'écoutait plus. Chargeant le paquetage sur son dos, il s'enfonça dans le tunnel qui menait à la bergerie.

Chapitre 56

Reclusion

Les Orques, là aussi, avaient transformé la bergerie en une bauge infâme. Une odeur pestilentielle régnait dans la grotte, mélange de suint et de fumier des moutons parqués ici depuis plus d'une semaine, mais également celle des excréments qui s'étaient amassés dans un coin obscur. Quelques torches fumeuses éclairaient la grande cavité, que Gormadoc découvrait pour la première fois puisqu'il était inconscient lorsque les Orques les avaient emmenés jusqu'à la cave où ils avaient été enfermés. Malva lui avait vaguement décrit le lieu, mais il ne s'attendait pas à un abri aussi vaste et bien agencé, du moins tel qu'il devait l'être au temps où les Hobbits l'utilisaient.

La bergerie était composée de plusieurs cavités et galeries, que l'habileté d'anciens constructeurs avait aménagées en une succession de salles plus ou moins vastes, certaines cloisonnées par des murs de maçonnerie, aux plafonds souvent consolidés par des voûtes dans lesquelles on pouvait reconnaître le savoir-faire de ceux qui avaient construit le vieux pont sur le Brandevin.

Les moutons étaient parqués dans une des plus vastes cavités, fermée d'une claie de bois derrière laquelle les pauvres bêtes bêlaient pitoyablement. Elles avaient sans doute fini depuis plusieurs jours le foin entreposé au fond de leur enclos, et les abreuvoirs ne contenaient plus qu'une eau croupie. Dans un des trous de la clôture, un poney avait glissé sa tête et hennissait doucement vers le visiteur. Avec un pincement au cœur, Gormadoc reconnut la bête qu'il avait montée quand il avait poursuivi Forty en compagnie de Malva. Emu, il saisit une poignée de foin qui traînait sur le sol hors de portée et lui présenta à la main. La pauvre bête affamée eut vite terminé la gâterie mais Gormadoc, pressé par la menace du retour imminent des Orques, ne prit pas le temps d'une deuxième poignée.

Il venait de repérer dans un coin une outre suspendue à une aspérité, qui paraissait contenir une bonne quantité d'eau, ainsi qu'une demie miche de pain traînant dans la fange sur le sol. Les quelques vivres que contenait son paquetage ne leur permettraient pas de subsister à deux très longtemps et il fut bien heureux d'y ajouter ce qu'il put chaparder dans le repère des Orques, même si la provenance le révulsait.

Il prit aussi le temps de se laver le visage et les bras dans une auge remplie d'eau. Il se sentait souillé au-delà de toute mesure par les déjections qui s'étaient répandues sur lui en même temps que le sang de son tortionnaire, et l'odeur lui en était insupportable.

Réconforté par cette toilette et par les vivres supplémentaires, il saisit une torche et se dirigea vers le fond de la caverne, là où une porte pleine lui faisait supposer la présence de la cave. Il souleva la barre qui la bloquait et pénétra dans le réduit. Il reconnu immédiatement l'endroit. L'émotion l'étreignit quand il revit le tas de vieille paille sur lequel il avait passé de si longues heures à parler avec Malva.

La savoir si proche l'aiguillonna. Il se dirigea à gauche de la porte, vers le renfoncement où se trouvaient les tonneaux. Ils étaient placés sur des madriers posés au sol, qui laissaient en dessous d'eux un étroit interstice, bien trop petit pour qu'un Hobbit puisse s'y introduire.

Seul l'espace entre les flancs de deux barriques et le sol lui permettrait peut-être de se glisser jusqu'au fond, et encore, en forçant.

Il enleva le paquetage qu'il portait sur le dos et le poussa le plus loin possible entre deux fûts jusqu'à ce qu'il soit invisible dans la pénombre. Soudain une rumeur l'alerta, très rapidement suivie par des clameurs et des invectives grossières : aucun doute, les Orques étaient de retour et venaient de trouver le cadavre de Rolg. Le cœur battant à tout rompre, Gormadoc éteignit vivement sa torche en la frottant contre le sol et repoussa le plus silencieusement possible la lourde porte qui fermait la cave. Il ne pouvait pas rabattre la barre, mais ce répit lui laisserait peut-être le temps de se cacher.

Il entreprit fébrilement de ramper entre les deux autres tonneaux. Il était à moitié engagé dans l'étroit passage quand la porte s'ouvrit avec fracas. Heureusement, elle se rabattit vers le renfoncement et fit obstacle à la lumière de la torche que portait l'Orque pénétrant dans la cave. L'obscurité qui persista quelques secondes de plus dans le recoin lui permit de continuer un peu plus avant, jusqu'à ce que sa tête touche la paroi du fond. Affolé, il réalisa alors qu'il ne savait même pas si ses pieds dépassaient encore entre les tonneaux. Il s'efforça de plier les genoux et de glisser ses jambes contre les madriers puis il s'immobilisa, recroquevillé entre les crottes de souris et les toiles d'araignées, les mains plaquées contre son visage pour essayer d'étouffer le bruit de sa respiration haletante.

La vérification dut satisfaire le Snaga car il se contenta d'un tour de cave, puis sortit en rendant compte de son inspection dans la langue rude qu'ils utilisaient entre eux. Les Orques avaient dû s'apercevoir que quelqu'un avait pénétré dans la bergerie, mais n'avaient sans doute pas imaginé qu'il puisse être encore là. La porte se referma et Gormadoc entendit la lourde barre retomber dans ses gorges. Il ressentit presque physiquement le bruit mat, comme si l'on avait scellé un tombeau.

Il attendit de longues minutes avant d'oser bouger, laissant à son cœur et sa respiration le temps de se calmer. Puis il commença à tâtonner, glissant ses mains sur la paroi du fond aussi loin que possible, dans l'espoir de trouver un orifice. Il n'osait imaginer ce qui se passerait s'il s'était trompé dans ses suppositions. Il ne trouva aucun tunnel, mais put se rendre compte que les tonneaux n'étaient pas appliqués au fond : un espace relativement large maintenait l'aération à l'arrière des fûts, dans lequel il put se redresser. Il réussit à passer derrière la barrique du milieu, la plus grosse, et heurta enfin du pied le paquetage qu'il avait glissé de l'autre côté.

Continuant son tâtonnement au ras du sol dans l'obscurité la plus complète, ses mains finirent par rencontrer une cavité qu'il explora fébrilement. Elle devait faire à peine un pied de diamètre mais il n'en sentait pas le fond. Ce devait être l'entrée du terrier. Il *fallait* que ce soit ça ! Il réussit à s'accroupir et à sortir la truelle du paquetage. Avec cet outil, il eut vite fait d'agrandir le passage jusqu'à ce qu'il l'estime suffisant pour pouvoir s'y introduire. Il dut continuer son fouissement à plat ventre pour progresser encore, essayant de faire le moins de bruit possible, s'arrêtant en tremblant quand la truelle heurtait une pierre.

Heureusement, ce tunnel-là était moins long que celui par lequel Malva et lui s'étaient échappés et il atteignit bientôt le vide. Une dernière fois, il rampa à reculons jusque derrière les tonneaux et rassembla le paquetage pour le faire glisser devant lui dans le tunnel. Il eut bien quelques difficultés avec les planches, et songea un moment à les abandonner, mais il réussit, en forçant, à leur faire passer le léger coude qui les bloquait. Il parvint enfin de l'autre côté et s'assit dans les ténèbres, essoufflé.

Il entreprit de retrouver à tâtons la torche des Orques qu'il avait jointe au paquetage et réalisa alors avec horreur qu'il n'avait plus son briquet, laissé à Malva. La totale obscurité lui parut tout à coup oppressante. Sans lumière, que pourrait-il faire ? Fébrilement, il poursuivit l'exploration aveugle de son équipement et poussa un soupir de soulagement quand il sentit sous ses doigts, attaché aux torches que Malgrim avait amenées de chez les Lovinier, la forme caractéristique d'un briquet à silex. Il lui fallut plusieurs essais avant de réussir à obtenir une petite étincelle et pouvoir ainsi enflammer la torche encore tiède. Il put enfin examiner où il était.

Ce n'était pas la grande salle à la cascade de glace et il ne reconnut pas le lieu. La grotte était petite, basse de plafond, mais comportait plusieurs orifices sombres le long des parois, certains au ras du sol et d'autres plus en hauteur. Il les parcourut les uns après les autres, attentif à ne pas s'égarer dans ce dédale de cavités et de galeries. Aucune ne donnait dans la grande salle mais plusieurs menaient à d'autres chambres, d'autres tunnels. Il décida d'étendre son exploration, marquant d'une encoche à la truelle les galeries déjà parcourues, identifiant celles qui ne menaient à rien et celles par lesquelles il pourrait poursuivre. Il n'avait pas imaginé un pareil labyrinthe et finit par craindre d'avoir beaucoup plus de mal que prévu à retrouver la grande salle. A un moment, il parvint même à l'enclos où étaient parqués les moutons, ce qui créa un affolement dans le troupeau. Heureusement, les Orques ne s'en préoccupèrent pas. Il recula avec toute la discrétion dont il fut capable.

D'avoir pu se repérer lui permit de cibler ses explorations dans la direction opposée, vers où devait se trouver le fond de la cave. Il tomba enfin sur une toute petite chambre qu'il crut reconnaître par l'amoncellement des squelettes de petits animaux qu'elle contenait. Il la traversa en rampant, sentant les os craquer sous son ventre et, à la lueur de la torche qu'il tenait difficilement devant lui, parvint au tunnel opposé qu'il franchit.

Oui ! Il y était enfin ! Il reconnut la grande salle, bien qu'elle ait subi d'importants bouleversements. Une odeur de cendres froides et humides flottait encore dans l'air confiné. Le feu allumé par les Orques avait fait fondre une grande partie de la cascade de glace et le sol était transformé en bourbier. L'effondrement avait ensuite entraîné une partie du plafond, ce qui avait réduit la salle d'un bon tiers, mais heureusement à l'opposé de l'endroit où il avait laissé Malva.

Palpitant d'impatience, il se dirigea vers la cavité où il avait laissé la jeune fille. L'accès en était intact et il s'introduisit en rampant dans le tunnel.

— Malva ! C'est moi ! ... Malva... ça va ?

Le manque de réponse immédiate lui serra le cœur, mais sans l'inquiéter réellement. Toutefois quand il parvint dans la petite chambre, il sentit comme un creux dans son ventre, ou plutôt comme une boule qui bloquait sa respiration. La cavité était vide.

Elle n'était plus là ! Où pouvait-elle se trouver ?

Il pensa un instant que les Orques l'avaient découverte, mais le persiflage de Rolg avait bien montré qu'il la croyait encore dans le terrier. Non, elle devait être là, quelque part ! Gormadoc explora à nouveau attentivement le sol et crut reconnaître, dans le sable qui le tapissait, l'empreinte de son corps. Elle avait bien été allongée ici, mais était partie ailleurs. Où ? Pourquoi aurait-elle quitté cette chambre ?

Il regagna la grande salle et se décida à appeler. A voix basse d'abord, car il craignait que les Orques puissent l'entendre, puis de plus en plus fort. Rien. La salle était aussi silencieuse qu'un... Non ! Elle ne pouvait pas être... Elle avait dit qu'elle l'attendrait, qu'ensemble, ils...

Désespéré, soudain convaincu qu'elle n'avait pas survécu, il se laissa tomber sur le sol boueux. « Malva... Ma douce... J'avais promis que je reviendrais, mais j'ai trop tardé... Cinq jours ! Il m'a fallu cinq jours pour tenir parole... C'était trop... Trop ! » Au chagrin qui l'étouffait, il mesura combien elle lui était devenue chère, combien il avait finalement espéré que son rêve insensé se réaliserait.

... Malva...

Il pleura un long moment. Parfois les larmes s'espaçaient et il restait là, immobile, recroquevillé dans sa douleur ; parfois les sanglots l'étouffaient et il était obligé de crier son nom pour pouvoir respirer à nouveau.

Il finit par s'endormir, épuisé de chagrin et de culpabilité.

Quand il sortit du sommeil, nauséeux et avec un terrible mal de tête, la torche brûlait encore. Sans doute avait-il dormi peu de temps, mais il se sentait aussi faible qu'un nouveau-né. Il s'assit avec peine et contempla la salle. Il fallait qu'il la trouve. Même... même morte. Voilà, le mot était dit. « Morte. » Il se sentait si épuisé, si désespéré... L'idée de se mettre debout lui paraissait impossible. Il pensa alors au cordial que lui avait donné Isembold, et le

sortit de sa poche. Il avala une bonne gorgée de la mixture, songeant aux consignes de précautions que lui avait donné son oncle. Et bien, si le cœur décidait de ne pas tenir, après tout, quelle importance ?

Il ne fallut que quelques minutes pour que la drogue commence à faire effet. Il sentit son pouls accélérer sans raison, puis palpiter à un rythme effréné. Il éprouvait une sensation d'oppression en même temps que de fébrilité. L'envie de bouger montait en lui, le besoin de faire quelque chose, d'abattre ces tonnes de roches qui l'enfermaient, qui lui cachaient Malva. Car elle ne pouvait qu'être là, quelque part ! Il fallait qu'il la trouve !

Il se redressa, maintenant bouillonnant d'énergie, prêt à creuser toute la colline s'il le fallait. En même temps, il avait bien conscience de ce que son état avait de factice, provoqué par la mixture de son oncle. Des plantes *un peu* particulières, avait dit Isembold...

Il saisit la torche et décida d'explorer la grande salle plus en détail. Si Malva avait quitté la petite chambre, ce n'avait pu être qu'en rampant. Il trouverait peut-être des traces... La boue qui occupait le sol de la salle gardait l'empreinte de ses propres pas mais il entreprit un autre tour, examinant avec attention toutes les anfractuosités qu'il rencontrait. Confusément, un petit espoir ressurgissait en lui. Il ne se laissait pas trop bercer, de peur de s'effondrer à nouveau s'il s'avérait trompeur, mais au fond de lui-même, il *voulait* y croire.

L'éclat pourtant modeste de la torche l'éblouissait et sa vue était trouble malgré ses efforts pour voir net, aussi faillit-il passer sans la remarquer : une traînée dans la boue, légère mais pourtant flagrante une fois identifiée. Elle menait à un rocher, qu'il contourna.

Là, derrière, un autre tunnel...

Le cœur battant à tout rompre, il s'y engagea. La torche lui révéla une chambre assez grande, bien qu'encore plus basse que celle où il l'avait laissée, mais vide aussi.

... A moins que... Cette flaque d'ombre dans le coin, là...

C'était une cape de laine. Il crut que son cœur allait éclater tant il était bouleversé. Il s'approcha doucement, partagé entre un espoir fou et la crainte d'une abominable réalité.

D'une main tremblante, il souleva le lourd tissu.

Elle était là. Si pâle à la lueur mouvante de la torche. Livide. Immobile.

— Malva...

Elle ne réagit pas. Il n'arrivait même pas à voir si elle respirait encore. Il s'assit tout contre elle, les genoux flageolants, incapable de rester accroupi. Il n'osait pas la toucher...

Si froide ! Il la trouva glacée maintenant qu'il avait posé les doigts sur sa joue. Pourtant elle n'avait même pas tressailli à ce contact.

— Malva... Je suis là...

Il la souleva et la glissa sur ses genoux. Elle était si légère ! Il repoussa d'un doigt les cheveux sales qui mangeaient son visage, un visage si émacié, si figé !

... Avait-elle frémi sous la caresse ? Avait-elle bougé ? Il se refusait encore à y croire, mais il ne put retenir un gémissement de bonheur quand il vit ses paupières palpiter.

Oui, elle vivait encore !

— Malva, ouvre les yeux, c'est moi... Je suis revenu te chercher... Malva, ma douce...

Il parlait, parlait... la berçait de mots, la berçait entre ses bras. Elle n'avait pas repris connaissance mais il voulait croire qu'elle l'entendait, qu'elle sentait sa présence. Si fragile, si menue, si glacée... Il réalisa brusquement qu'il avait apporté des couvertures. Il la reposa doucement sur le sol. « Attends-moi, je reviens tout de suite... »

Il ne lui fallut que quelques minutes pour retourner chercher le paquetage. Il déplia les trois couvertures et l'étendit dessus. Elle grimaça quand il bougea sa jambe et ce premier signe de conscience le fit rire de joie. Elle vivait ! Il s'assit à nouveau, adossé au rocher, et l'installa tout contre lui, serrée entre ses bras, emmaillotée dans plusieurs épaisseurs de couverture.

Il attendit. Longtemps. C'est tout ce qu'il pouvait faire : attendre et espérer ne pas être arrivé trop tard. Parfois il lui parlait, parfois il la berçait doucement en silence. Il sommeillait aussi, assommé de bonheur et d'angoisse. Il se souvint, dans cet état d'engourdissement où rêve et réalité se confondent, des heures qu'il avait passées dans un autre trou gelé, quelque

part dans les Collines-Vertes. Il était seul alors, et la somnolence fiévreuse qui l'avait terrassé lui avait semblé un refuge valable, voire attirant, même s'il avait craint ne jamais plus se réveiller. Aujourd'hui, il *voulait* s'en sortir, et pas seul ! Mais il se sentait si désarmé face à l'état de sa compagne, si inutile ! Que pouvait-il faire d'autre que la réchauffer entre ses bras ? Et attendre... Attendre et espérer...

La potion d'Isembold avait cessé de faire effet et il se sentait plus calme, quoique brisé d'émotions et de fatigue. Vidé de toute énergie. Mais qu'importe ! Elle était là, vivante bien qu'encore inconsciente, il la sentait se réchauffer doucement entre ses bras, il sentait maintenant son souffle contre sa joue... Vivante !

Un gémissement et un mouvement le tirèrent du sommeil. Elle avait bougé ! La torche était éteinte mais il n'en avait pas besoin pour être certain de son réveil. Il la sentit à nouveau frémir entre ses bras, remuer la tête.

— Malva... Ça va ?

Elle gémit encore une fois, moins faiblement.

— C'est moi... Je suis revenu... Attends, je vais rallumer la torche !

Il l'étendit délicatement et s'énerva sur le briquet, impatient maintenant de pouvoir la regarder, impatient qu'elle le voie. La torche s'alluma enfin. Il la vit fermer les yeux sous la lumière vive, elle qui était restée dans le noir complet pendant plusieurs jours. Il alla caler la torche dans une fente du rocher, un peu plus loin pour qu'elle ne l'éblouisse pas, et revint s'asseoir, la reprit tout contre lui.

— Malva...

Elle le regarda et sourit faiblement, à peine un frémissement des lèvres, mais il put lire dans ses yeux tout le soulagement, la gratitude, la tendresse qu'il avait tant souhaité y voir. Elle essaya de parler mais n'en eut pas la force et referma les paupières.

Il prit la gourde à côté de lui et posa quelques gouttes d'eau sur ses lèvres desséchées. Elle entrouvrit la bouche et il glissa entre ses dents le bec de bois, attentif à ce que le liquide ne coule pas trop vite. Elle absorba une ou deux petites gorgées avant d'avaler de travers et se mettre à tousser.

— Doucement... Doucement, ma belle, attends un peu... Là... Tu en veux encore ?

Il la fit boire très lentement. Elle avalait mieux maintenant, de franches gorgées, et levait vers lui des yeux reconnaissants, éclairés d'une conscience de minute en minute plus marquée. Quand elle murmura « Merci », il se sentit fondre de bonheur.

Elle sommeilla un peu, puis se réveilla à nouveau. Elle put prononcer son nom « Gormadoc... » et sourire franchement, pourtant elle était encore trop faible pour bouger vraiment. Il tenta de lui donner un peu à manger mais elle n'eut pas la force de croquer le pain rassis. Il fit alors comme pour les nourrissons ou les oisillons : il mâcha la mie et lui glissa cette pâte dans la bouche pour qu'elle n'avait plus qu'à avaler. Elle absorba ainsi trois ou quatre bouchées avant de détourner la tête, repue.

D'heure en heure il la nourrissait ainsi, par toutes petites quantités de pain auquel il ajouta bientôt des prunes et des raisins séchés, avec quelques gorgées d'eau, réduites mais fréquentes. Il avait ajouté dans la gourde un peu de la potion revigorante d'Isembold ; quelques gouttes seulement, juste pour fortifier le cœur.

Entre temps, elle dormait, comme si son corps épuisé, vidé, ne pouvait distraire une once d'énergie pour autre chose que survivre, se refaire quelques forces. Et à chaque fois qu'elle s'éveillait, il avait la joie de la trouver plus vive, plus forte, bien qu'elle ne puisse encore que soulever le bras ou lui serrer la main avec un sourire lumineux. Elle parlait peu, prononçait seulement son nom « Gormadoc... ». Elle ne racontait rien des jours qu'elle avait passés seule, et lui ne posait pas de questions ; ce n'était pas encore le temps des souvenirs pénibles, juste celui du bonheur d'être ensemble, vivants.

Il laissait une torche allumée le plus possible car elle en appréciait la clarté. Mais quand il vit que sa réserve diminuait, il préféra les économiser et elle accepta paisiblement le retour des ténèbres ; elles n'étaient plus menaçantes, maintenant qu'elle n'était plus seule !

Quand elle fut un peu plus forte, il plaça l'attelle autour de sa jambe, avec un morceau de couverture pour protéger le membre décharné. Il put ainsi la bouger plus aisément, lui faire un peu de toilette, masser son dos qui la faire souffrir, l'installer plus confortablement contre lui.

Il lui parlait quand elle ne dormait pas. Il lui raconta son terrible retour vers le sud, la résignation à laquelle il avait failli succomber ; sa conviction, qui ne l'avait jamais quitté et qui avait fait fuir la mort, qu'elle l'attendait.

Il lui annonça la naissance de sa sœur. La petite Lilas... Elle sourit quand elle entendit le prénom que ses parents avaient choisi et murmura quelque chose. Il lui fit répéter trois fois avant de pouvoir saisir ce qu'elle disait : « Je le savais, elle était dans mon rêve... »

Il lui parla de Forty qui avait chevauché toute la nuit dans la tempête pour rejoindre Roccreux, et de sa réconciliation avec Malgrim, des larmes qu'ils avaient échangées. Il décida de ne pas mentionner la mort de son père, ce n'était pas le moment. Il lui dit simplement qu'ils reviendraient bientôt les chercher, quand les Orques ne seraient plus là.

Il raconta son combat avec Rolg, mais ce récit était plus pour lui-même que pour la jeune fille. Il se sentit soulagé après avoir parlé de la violence qui l'avait submergé, de cette haine dévorante qui l'avait poussé à tuer, de la jouissance qu'il avait éprouvée en sentant sa lame pénétrer dans le corps de son ennemi. Elle ne dit rien, mais lui serra la main très fort et ne la lâcha pas, même quand elle eût à nouveau succombé au sommeil. Ce contact, ce soutien muet le fit pleurer, et ce fut comme une eau pure sur les souillures de sa conscience. Il s'endormit aussi.

Il n'aurait su dire combien de temps avait passé ainsi, combien d'heures ou de jours, dilués dans un brouillard à demi lucide où veille et sommeil, sourires et paroles se succédaient sans distinction réelle.

Quand il crut entendre son nom dans les échos de la grotte, il pensa d'abord à une illusion. Mais non, c'était bien une voix qui l'appelait, qui criait... Plusieurs, même ! Il put en identifier au moins deux : le timbre encore parfois haut perché de Forty ainsi que celle, grave et puissante, de Ferumbras.

Chapitre 57

RETOUR VERS LA LUMIERE

Ferumbras était bien la dernière personne que Gormadoc s'attendait à voir venir à son secours au fond d'une caverne perdue dans les Hauts-du-Nord. Il avait surgi dans la grande salle en compagnie de Bandobras, Forty, Isembold et quelques autres, et avant même que Gormadoc ne sorte, accompagné par Forty qui avait reçu la consigne de le ramener vers l'extérieur pendant que le Guérisseur s'occupait de Malva, le Thain avait déjà commencé à organiser le terrassement nécessaire pour agrandir les passages. Pas une seule fois leurs regards ne s'étaient croisés et ils avaient soigneusement évité tous les deux d'avoir à s'adresser la parole. Leur dernière rencontre remontait à l'esclandre chez Pâquerette et le jeune Hobbit gardait encore le souvenir cuisant de la honte qu'il avait éprouvé à se voir chassé comme un coupable.

Quand Gormadoc émergea enfin du terrier, les Orques avaient disparu mais la bergerie grouillait de monde. Sa première surprise fut la présence de Fram, qui l'extirpa littéralement du boyau et le remit sur pieds en riant. Il lui ébouriffa ses cheveux couverts de terre avant de le serrer dans ses grands bras.

— Ah ! Quel plaisir de vous retrouver, Gormadoc ! Vous pouvez dire que vous nous en avez donné, des inquiétudes ! Je commençais à craindre de ne plus vous revoir vivant !

— Messire Fram ! Vous ici !? Je suis si heureux ! ... Et vous avez l'air en bonne santé ! J'étais sûr que vous viendriez, je l'avais dit à Forty et Malva. Le Seigneur Arathorn est-il là aussi ?

— Oui. Il rôde avec ses hommes dans les environs, pour s'assurer que cette sale engeance d'Orques a bien déguerpi sans demander son reste. Vous le verrez tout à l'heure. Pour l'instant, venez boire et manger !

La deuxième chose qui étonna le jeune Hobbit, en se dirigeant à pas lents vers la lumière du jour avec l'impression de sortir d'un tombeau, fut la quantité de sang qui souillait encore l'entrée de la bergerie. Sur le seuil, la neige s'était transformée en boue à cause des nombreux piétinements, mais gardait cette teinte rouge qui témoignait de la violence du combat. Les roches et la terre du tunnel d'accès étaient noires et il eut du mal à détacher son regard de l'endroit où Malgrim était mort. Forty s'était arrêté à côté de lui et Gormadoc avait posé la main sur son épaule. Ils ne prononcèrent aucune parole.

Des exclamations joyeuses interrompirent leur méditation et ils revinrent en courant dans l'enclos pour voir enfin émerger Malva. Sortir la jeune fille n'avait pas été une mince affaire : il avait fallu agrandir la petite grotte aux squelettes, dans le but de la faire passer par le tunnel qui aboutissait directement dans l'enclos des moutons. Une fois les passages élargis, il avait été relativement facile de la faire glisser, allongée sur une couverture, de cavités en galeries jusque dans la bergerie.

Gormadoc était incapable d'estimer combien de temps avait passé depuis qu'il était retourné auprès de Malva. Il fut tout surpris d'apprendre que deux jours seulement s'étaient écoulés. Il n'arrivait pas non plus à s'expliquer la présence de Ferumbras et de plusieurs

Hobbits des Grands-Smials qu'il reconnaissait, mais remit à plus tard les demandes d'éclaircissement car l'allégresse était à son comble.

Tout le monde les entourait, les fêtait. Forty, aussi adulte qu'il voulût se montrer, avait pleuré comme un enfant en voyant sa sœur, toujours emmitouflée dans les couvertures, paraître à la lumière des torches au milieu des moutons apeurés. Malva, encore très faible et étourdie par la foule qui se pressait autour d'elle, ne lâchait pas la main de Gormadoc. Elle n'accepta de le laisser aller que lorsqu'Isembold l'installa dans une des petites salles de la bergerie, que les Orques n'avaient pas trop souillée, afin de s'occuper d'elle.

Soudain désemparé de se retrouver séparé de la jeune fille, Gormadoc se dirigea à pas lents vers la sortie de la bergerie qui se découpait sur le ciel vespéral. L'extérieur l'attirait, après tant de jours d'enfermement. Il allait franchir le seuil quand il tomba nez à nez avec Ferumbras. Ils avaient jusque là réussi à s'éviter, mais ils se retrouvaient maintenant face à face. Forty, qui suivait, s'immobilisa discrètement tant la tension entre eux deux était palpable. Ce fut pourtant le Thain qui rompit le silence :

— Ça va ?

On ne pouvait faire plus laconique, mais Gormadoc voulut voir dans cette question une perche tendue. Il décida de mettre sa rancœur en veilleuse.

— Ça va. Heureux d'être sorti, surtout pour Malva.

— ... Bien...

Ferumbras resta silencieux, ne sachant visiblement plus quoi dire. Estimant sans doute suffisant l'effort qu'il venait de faire, il tourna les talons en marmonnant un « A tout à l'heure » lapidaire mais presque cordial. Gormadoc en fut ébahi et se retourna vers Forty.

— Mais... Comment se fait-il qu'il soit là ?

Avant que le jeune garçon ait pu répondre, Bandobras les rejoignit, tout sourire, et asséna au rescapé une grande claque dans le dos. Sa joie de le revoir était flagrante.

— Gormadoc ! Bravo ! Tu avais raison pour Malva et tu as réussi à la sauver ! Ah, elle te doit une fière chandelle, la petite ! Mais quelle angoisse j'ai eu, quand j'ai entendu le cor et que j'ai vu les Gobelins tourner les talons ! Je ne donnais pas cher de votre peau !

— Ne parle pas de réussite, Cousin ! Malgrim a payé très cher le prix de mes erreurs...

— Ce n'est pas ce qu'Isembold et Forty m'ont raconté. Ils ont au contraire loué ta vaillance et ton courage ! Mais nous parlerons de cela plus tard, il faut maintenant te remettre et essayer d'oublier tout cela.

— Oublier ? Je ne pourrai pas oublier, vois-tu, dit-il en montrant la neige rouge autour de lui. Non, je ne pourrai pas...

— Allons, viens te réchauffer à l'intérieur. La nuit va tomber et nous ne repartirons que demain matin.

— Comment se fait-il que Ferumbras soit là ? demanda Gormadoc à mi-voix en observant la silhouette massive du Thain se découper devant le feu allumé dans la bergerie.

— J'ai été aussi surpris que toi de le voir surgir hier, en même temps que le Seigneur Arathorn et sa troupe. En fait, ils se sont rencontrés à Long-Cleeve et Ferumbras a tenu à les accompagner.

— A Long-Cleeve ? Mais... ?

— Nous te raconterons cela plus tard. Je vois Isembold qui te fait signe. Il doit avoir fini de s'occuper de Malva. Va le retrouver et nous parlerons ensuite.

Quand Gormadoc rejoignit son oncle dans la petite salle où on avait installé Malva, il eut la surprise d'y trouver Slendas endormi. Dans l'agitation qui avait suivi leur sortie du terrier, il ne s'était pas rendu compte que l'on avait déposé son ami blessé dans un coin calme. Il réalisa avec honte qu'il n'avait même pas pensé à demander de ses nouvelles.

Isembold se voulut rassurant, bien que l'état du jeune Hobbit fût encore sérieux. Il avait perdu beaucoup de sang et le pénible retour vers les poneys, après que Gormadoc ait disparu dans le repère des Orques, avait fait craindre le pire au Guérisseur et à Forty. Ayant retrouvé l'arrière-garde, les deux rescapés avaient installé le corps de Malgrim sur un des poneys

d'intendance et Slendas sur celui qui aurait dû ramener Malva, avec un gros pansement bien serré autour de la cuisse. Ils avaient entamé le retour vers la ferme aussi vite que son état le permettait.

— Peu après la mi-journée, raconta Isembold, nous avons été rejoints par Bandobras et sa troupe, qui remontaient aussi discrètement que possible vers le nord à notre recherche. Quand ils ont vu le corps inerte et couvert de sang de Malgrim en travers du bât, ainsi que Slendas écroulé sur le poney, blanc comme la neige et aux trois-quarts inconscient, ils ont été consternés. Pourtant, nous ont-ils raconté, ton plan avait parfaitement marché au début et les Orques s'éloignaient de la bergerie, quand une sonnerie de cor les avait alertés. Ils avaient aussitôt abandonné la poursuite pour revenir rapidement vers leur refuge, à la grande inquiétude de Bandobras qui craignait pour nos vies. Il a alors décidé de retourner nous prêter main-forte, après avoir rapidement enseveli sous un tertre de neige les corps de deux compagnons fauchés par les flèches Orques. Trois autres suivaient plus lentement, légèrement blessés mais ayant malgré tout voulu continuer.

« Nous étions tous à discuter de ce qu'il convenait de faire quand nous avons vu, avec une extrême surprise et un immense soulagement, surgir les chevaux des Rôdeurs et de Fram, accompagnés de Ferumbras et une dizaine de Hobbits de Bourg-de-Touque. Le temps d'informer tout le monde et de décider d'une action, le crépuscule approchait. Nous nous sommes résolus à bivouaquer et attendre le matin pour tenter de déloger les Orques. Si tu avais réussi à te réfugier dans le terrier, il n'y avait pas d'urgence. Sinon... »

« Nous avons rendu les derniers hommages à Malgrim et, pendant que certains se hâtaient de recouvrir son corps d'un tumulus de neige avant la nuit, j'en profitai pour examiner les blessés et surtout m'occuper de Slendas. Il s'accrochait toujours à la vie, mais son état était alarmant. Le sang persistait à s'écouler malgré le gros pansement qui comprimait la plaie et je craignais le pire : les médications que je transporte dans ma musette ne m'étaient d'aucun secours pour arrêter le saignement d'une blessure aussi profonde. »

« Le Rôdeur s'est proposé pour tenter de le soigner. Il a lavé la plaie avec une macération de feuilles que je ne connais pas, mais Messire Fram m'a assuré qu'elles faisaient des miracles. Nous avons ainsi pu repérer un gros vaisseau qui saignait encore et le Seigneur Arathorn s'est efforcé de le lier avec un fil pris sur sa chemise de lin. Une fois le nœud réalisé, le saignement s'était enfin tari, puis il a cautérisé la plaie avec un brandon ardent. Heureusement que j'avais pu plonger ton ami dans un sommeil profond, sinon je pense que la douleur l'aurait achevé ! Son état est resté très inquiétant jusqu'à ce matin, mais il a enfin ouvert les yeux et bu un peu. Il va mieux maintenant, comme tu peux le voir. Il ne lui reste plus qu'à remonter la pente. La convalescence sera sans doute longue et il s'en faut de plusieurs semaines qu'il puisse à nouveau marcher mais, si une infection maligne ne se met pas dans la plaie, il a de bonnes chances de s'en sortir. »

Gormadoc ne put s'empêcher de caresser le front de son ami endormi. Il n'avait pas réalisé, dans le feu de l'action, que sa blessure ait pu être si grave. Il n'avait pas conservé de souvenir très net, d'ailleurs, du tourbillon de violence qui s'était abattu sur eux. Le cordial tonifiant d'Isembold l'avait mis dans un état second et, à part la sensation à la fois répugnante et exaltante de son arme pénétrant les chairs de l'Orque, le reste demeurait assez flou.

Quant à Malva, elle reposait paisiblement sur un lit de couvertures, décrassée, faible encore mais souriante. Un bon feu avait été allumé dans un coin, où une fente de la voûte permettait à la fumée de s'évacuer. Une forte odeur de baume cicatrisant planait dans l'air ; le Guérisseur en avait abondamment enduit les meurtrissures qu'elle portait sur le corps à force d'être restée allongée, sans nourriture et sans pouvoir bouger, pendant tant de jours. Elle avait souri à Gormadoc et sorti le bras de sous les couvertures qui la recouvraient. Il était resté assis tout contre elle, la petite main dans la sienne, tout le temps que son oncle mit à raconter ce qui s'était passé depuis deux jours, et ne put la lâcher que quand elle se fut rendormie. Isembold le rassura, lui promettant qu'avec du repos et une nourriture suffisante,

elle retrouverait la santé très rapidement. La jambe cassée se souderait sans séquelles et cette aventure ne serait bientôt qu'un mauvais souvenir.

Isembold exigea de s'occuper aussi de lui. Il défit le bandage qu'il portait autour de la tête. Satisfait de l'évolution de la plaie, il la nettoya avec un liquide sombre à l'odeur piquante et retira les crins de drainage de dessous le lambeau de peau. La cicatrisation allait pouvoir se faire. Après avoir confectionné un nouveau pansement plus léger, il le fit se déshabiller complètement devant le foyer et l'étrilla vigoureusement avec de l'eau bien chaude. Son corps portait encore les traces des coups, impressionnante palette allant du bleu au jaune. Mais ce qui ennuya le plus le jeune Hobbit fut l'état de maigreur dans lequel il se trouvait ; il n'avait jamais eu de tendance à l'embonpoint, à l'encontre de beaucoup du Petit Peuple, mais les épreuves du mois passé, les souffrances et les privations avaient débarrassé sa silhouette des rondeurs de l'adolescence et il s'estima beaucoup trop maigre ! Isembold lui promit qu'il retrouverait bientôt, avec une nourriture saine et abondante, les formes replètes d'un Hobbit de bonne famille.

L'estafilade faite par le cimeterre de Rolg était rouge et suintante et il eut droit aussi à une bonne couche de baume cicatrisant. A part cela, Gormadoc dut reconnaître que les deux jours passés dans le terrier lui avaient été profitables : il était reposé, avait mangé à lui seul la presque totalité des vivres chapardés — Malva n'ayant pu avaler en fin de compte que peu de nourriture. Une fois propre, il se sentit ragaillardi, le corps vigoureux, l'esprit détendu et serein. Il avait l'impression d'une renaissance au sortir de l'enfer.

Chapitre 58

VEILLEE DE RETROUVAILLES

Quand Gormadoc rejoignit les autres dans la grande salle, la nuit était tombée. Tous s'étaient attelés à nettoyer la bergerie et à la débarrasser des traces de l'occupation Orque. Quelques Hobbits étaient allés déblayer la neige pour arracher des buissons de bruyère et de genévrier, qu'ils avaient mis à brûler sur plusieurs foyers disséminés dans les différentes salles. L'odeur aromatique avait chassé les miasmes des précédents occupants et assaini l'air. Une agréable tiédeur régnait dans l'abri. Les moutons, toujours parqués dans l'enclos, continuaient à manifester leur faim mais quelques restes de paille dénichés dans un coin avaient permis de les calmer un peu.

Quand il s'avança vers le feu central, plusieurs connaissances se levèrent pour venir le saluer, le féliciter, l'encourager. Chacun y allait de sa petite phrase aimable et il fut tout surpris de l'intérêt qu'avait suscité son aventure. Il lisait une admiration non feinte dans les regards posés sur lui, ce qui le mit mal à l'aise. Il essaya de minimiser ce que les autres appelaient "exploit", mais cela sonnait comme une fausse modestie et il se contenta bientôt de remercier avec un sourire tous ceux qui venaient lui parler.

Il réussit enfin à s'éloigner un peu du groupe et eut le plaisir de voir le Dúnadan et ses Hommes installés dans un coin où ils avaient établi leur feu. Arathorn le regarda approcher avec un sourire chaleureux et lui tendit un bol de la soupe qui mijotait dans une petite marmite suspendue au dessus du foyer. Fram se leva en riant et lui ébouriffa les cheveux. Le jeune Hobbit s'assit entre les deux Hommes.

— Seigneur Arathorn, je suis si content de vous voir ici ! Je viens d'apprendre que Slendas vous doit la vie, et je voulais vous en remercier. Oncle Isembold m'a dit que, sans vous, le saignement lui aurait été fatal.

— Je suis heureux d'être arrivé à temps. Et vous, Gormadoc, comment allez-vous ? Je craignais bien ne plus vous revoir vivant !

— Je l'ai cru aussi, à certains moments ! concéda le jeune Hobbit avec un sourire. J'ai eu beaucoup de chance...

— De la chance et du courage ! ajouta Fram en lui donnant un coup d'épaule qui le projeta contre le Rôdeur et fit se renverser un peu de soupe.

— Je crois en effet que vous avez fait preuve de beaucoup de bravoure et d'abnégation, Gormadoc Brandebouc, confirma le Dúnadan. Bandobras et votre oncle Isembold nous ont raconté ce que vous avez vécu depuis la dernière fois que je vous ai vu, le soir où nous sommes revenus de distribuer ce bois, il y a dix jours de cela.

Gormadoc fut heureux que la vie de nomade menée depuis un mois lui ait donné un teint halé car il se sentit rougir sous les compliments. Les louanges sur sa vaillance, venant de guerriers si fameux et redoutables, lui parurent excessives mais flatteuses.

— Dix jours ? répondit-il pour changer de sujet ; j'avoue ne pas avoir eu le loisir de les compter ! Mais racontez-moi, vous, ce qui c'est passé depuis que vous êtes reparti chez les Furet...

— Je suis arrivé à la nuit tombée chez ce brave Othon, pour y retrouver Urthel et mes hommes. Ils avaient poursuivi les Orques survivants qui avaient détalé après l'attaque de la ferme, mais les fuyards avaient réussi à rejoindre plusieurs des leurs, et les forces n'étaient plus à notre avantage : mes hommes n'étaient que quatre ! Urthel, avec sagesse, a préféré ne pas se montrer et revenir chez les Furet, après avoir repéré où ils allaient bivouaquer. Le lendemain, nous les avons suivi discrètement, mais ils repartaient vers les Hithaeglir et, à cinq, nous étions trop peu pour leur faire la chasse. De plus, j'avais promis d'être vers la mi-*solmath* à Imladris, j'étais déjà en retard et il nous fallait retourner à Roccreux pour donner une sépulture à Dóron et récupérer notre paquetage. J'ai donc abandonné les fuyards à leur sort et nous sommes revenus chez les Boulot.

« C'est là que j'ai appris votre disparition. Tout le monde était très inquiet. Malgrim, Ademar et quelques autres avaient passé la journée à votre recherche, mais ils étaient tombés sur la carcasse de ce poney qui les avait alarmés au plus haut point et, comme la tempête se levait, ils avaient dû rentrer. Même la naissance de la petite Testarude n'avait pas réussi à lever l'humeur dramatique de cette soirée-là. »

« Quand Forty est apparu au milieu de la nuit, transi et hagard, il nous a expliqué ce qui vous était arrivé et où vous étiez. J'ai promis à Malgrim de partir à votre secours et Messire Fram, malgré son état, a absolument voulu se joindre à nous. » L'air réprobateur avec lequel il regarda Fram était adouci par un indéniable respect.

— Vous n'auriez quand même pas voulu que je reste dans la plume pendant que vous couriez sortir ces imprudents garnements des griffes des Orques !

Arathorn eut une moue à la fois réprobatrice et compréhensive.

— Thala, étrillé, abreuvé et à peine reposé, a donc changé de cavalier et nous sommes partis dès l'aube et dans la tempête vers la ferme des Lovinier. Quand nous y sommes parvenus, le lieu était déjà abandonné et toute trace avait disparu sous la neige qui continuait à tomber. Nous avons cherché vos cadavres, persuadés qu'ils vous avaient tués après l'évasion de Forty, mais vous n'étiez pas parmi les morts. Où avaient-ils pu vous emmener ? C'est là que j'ai fait une erreur qui aurait pu vous être fatale, ami Hobbit : j'ai pensé qu'ils étaient eux aussi repartis en direction des *Hithaeglir*, vous emmenant prisonniers, et j'ai décidé de les poursuivre vers l'est.

— Allons, Arathorn, ne prenez pas ce choix pour une erreur ! le rassura Fram. Nous étions tous persuadés qu'ils avaient pris la direction des Monts-Brumeux.

— Toujours est-il que, pendant cinq jours, nous avons ratissé l'*Emyn Uial* en direction de l'est, en vain. Pas une trace visible avec la neige qui continuait à tomber, pas un seul signe du passage d'une troupe d'Orque et d'un troupeau de mouton ! Nous avons poussé notre exploration jusqu'aux Landes d'Etten, sans aucun résultat ! La mort dans l'âme, j'ai donc fait demi-tour et comme notre route de retour passait non loin de Long-Cleeve, j'ai décidé de m'y arrêter pour informer Bandobras de l'incursion des Orques et de l'enlèvement de deux jeunes Hobbits.

— Terrible chasse que nous avons faite là ! précisa Fram. Pour moi, cette chevauchée infernale dans la neige a été une rude épreuve, je dois l'avouer ! Je pensais être endurant, mais je suis arrivé éreinté aux smials de Long-Cleeve, espérant un peu de repos... Et bien, je n'y ai même pas eu droit ! Nous sommes repartis immédiatement ! Son sourire et ses yeux pétillants démentaient le regret qu'il exprimait.

— En effet, continua le Rôdeur, quand nous sommes arrivés aux Trous-Falaise, nous avons rencontré l'épouse de Bandobras, ainsi que le Thain Ferumbras qui y séjournait depuis la veille. Dame Agathe nous a informé que Forty avait surgi quatre jours plus tôt un soir de tempête, au galop d'un poney fourbu, pour requérir l'aide des Hobbits de Long-Cleeve et le secours de votre oncle Isumbras. Dès le lendemain matin, une troupe d'une trentaine de volontaires menée par Bandobras était partie vers la métairie des Lovinier. Nous avons donc immédiatement repris la route pour nous y rendre également. J'avais perdu cinq jours précieux à galoper après des ombres !

« Quand nous sommes arrivés à Long-Cleeve, le Thain s'apprêtait à partir lui aussi à votre recherche, avec ceux qui l'avaient accompagné depuis Bourg-de-Touque. Comme aucun d'eux ne connaissait le chemin de la métairie, il m'a demandé s'il pouvait se joindre à nous et j'ai accepté, bien que leurs poneys soient beaucoup moins rapides que nos chevaux. J'avais en outre le désir de m'entretenir avec votre Thain ; je suis en relations régulières avec Bandobras depuis que nous avons combattu ensemble aux Champs-Verts, mais je connaissais mal feu son père et je n'avais rencontré qu'une seule fois son frère. Vous m'aviez un peu parlé de lui durant notre nuit de garde chez les Furet et je voulais me faire une opinion sur le nouveau Chef de la Comté. »

Gormadoc eut la soudaine envie de lui demander ce qu'il avait pensé de Ferumbras, mais il se retint. Cela ne le regardait pas et il était fort probable qu'Arathorn aurait éludé la question. D'ailleurs, celui-ci poursuivit son récit sans ajouter de commentaire.

« Nous sommes arrivés à la ferme à la nuit tombée, harassés — eh oui, même moi, Fram, j'avais besoin de repos ! — Nous y avons trouvé le vieil Ademar et quelques autres, qui nous ont appris que vous aviez réussi à vous évader, Gormadoc, et que vous étiez arrivé ici à moitié mort d'épuisement deux jours plus tôt. Nous vous avions raté de quelques heures car, le matin même, vous étiez tous repartis vers le nord pour tenter de délivrer Malva... Acte généreux mais téméraire : vous n'étiez que trente, alors que les Orques étaient une vingtaine, retranchés dans *Forodroth* ! Car je connais bien ces grottes, ajouta-t-il en montrant les lourds piliers et les arches de pierre qui renforçaient les voûtes, elles sont très anciennes. Ces Cavernes-du-Nord étaient déjà utilisées comme refuge contre l'Ombre d'Angmar avant qu'Argeleb-le-deuxième n'accorde aux Hobbits la permission de s'installer en Eriador. Si cela sert maintenant de bergerie, c'était autrefois une place forte où les anciens Rois de l'Arthedain maintenaient une garnison. J'aurais dû penser que les Orques avaient pu s'en servir comme refuge, puisque le mauvais temps contrariait leur retour vers les *Hithaeglir* avec le troupeau... »

« Pendant que nous discutions avec le vieil Ademar — il vous envoie son bonjour et vous fait dire qu'il se remet — la nuit nous avait rattrapé et nous étions réellement épuisés, aussi ai-je choisi de rester là et de partir dès le lendemain à votre recherche. Nous avons quitté la métairie hier matin avant l'aube, nous dirigeant directement vers le nord. Nous sommes tombés sur Bandobras et sa troupe en milieu d'après-midi, à une dizaine de miles au sud de la bergerie. Vos amis m'apparurent las, accablés, plusieurs étaient blessés dont Slendas grièvement. Le temps de secourir ceux qui en avaient besoin et d'ensevelir le pauvre Malgrim, le crépuscule approchait et nous avons décidé d'établir un bivouac pour la nuit, espérant le lendemain pouvoir vous secourir ainsi que la petite Malva. »

« Ce matin, donc, nous nous sommes approchés de la bergerie avec prudence, cherchant à savoir comment nous pourrions nous débarrasser des Orques, mais le gîte était vide ! Ils avaient dû reprendre le chemin des Monts-Brumeux le jour même de votre attaque, et à marche forcée puisqu'ils ne s'étaient même pas encombrés du troupeau qu'ils étaient pourtant venus razzier. Seul le cadavre d'un Uruk gardait l'entrée. Votre épée était enfoncée jusqu'à la garde dans sa carcasse. »

— Cela a beaucoup impressionné vos amis, Gormadoc ! ajouta Fram en clignant de l'œil. Vous voilà devenu un héros tueur d'Orques !

— Héros ? Non ! Ce n'était qu'un coup de chance. Et l'idée m'est venue en repensant à votre ancêtre Fram qui avait tué le dragon... euh... je ne me souviens plus de son nom !

— Scatha. Je vous dois d'ailleurs la fin de l'histoire, si j'ai bonne mémoire.

— J'aimerais que Slendas puisse l'entendre. Je crois qu'il en serait très heureux.

— Et moi, j'aurai grand plaisir à la lui raconter quand il sera rétabli ! Hier, sans le Seigneur Arathorn, je crois qu'il serait mort saigné à blanc comme un lapin, ce brave compagnon de route !

Gormadoc, que l'image de son ami exsangue mettait mal à l'aise, fut bien soulagé de voir Bandobras s'approcher.

— Alors, notre héros du jour goûte un repos bien mérité ?

— Non, Bandobras, non ! Je ne me sens pas du tout un héros ! Rien n'a marché comme je l'avais prévu et trois d'entre nous l'ont payé de leur vie. Slendas, dans son infortune, a eu plus de chance qu'eux.

— Ne prenez pas sur vous la responsabilité de ce qui s'est passé, Gormadoc, intervint Fram. Un combat peut présenter des revirements imprévisibles, même pour le meilleur stratège, et l'on remet beaucoup au hasard quand on se lance dans une bataille !

— Messire Fram a raison, Gormadoc, confirma Arathorn. Nous tous ici, continua-t-il en désignant Fram mais également Bandobras qui bomba le torse de se voir associé à ces grands chefs de guerre, avons connu le regret de perdre des hommes au combat ; nous en avons déjà discuté tous les deux. Mais cela n'enlève rien à la valeur de vos actes. La mort de ce Rolg reste entièrement à votre crédit, ainsi que le fait d'avoir tiré ces deux imprudents gamins des griffes des Orques, exploit déjà remarquable !

Forty, qui avait suivi Bandobras et entendu la remarque, baissa le nez, penaud. Le Rôdeur posa sur lui le regard intimidant de ses yeux gris, sévères mais non dénués de bienveillance.

« Je t'ai vu la nuit dernière parler longuement avec Urthel, continua le Dúnadan. J'espère que cela t'a permis de comprendre combien ta fugue était puérile, et dangereuse surtout, pour toi et ceux qui sont partis à ton secours... »

De grosses larmes coulaient sur les joues du jeune garçon, sans qu'il fasse un geste pour les essuyer. Il renifla et dit d'une toute petite voix en regardant ses pieds :

— Mon père est mort à cause de cela, et jamais je ne pourrai me le pardonner. Car il était mon père, je l'ai enfin compris. Je suis sûr maintenant qu'il m'aimait comme si j'avais été réellement son fils... Il me l'a assuré et je le crois. Je suis heureux que nous ayons pu parler tous les deux, la nuit d'avant. Je lui avais dit que je regrettais... que je regrettais ce que j'ai dit... ce que j'ai fait... et que...

Il n'arrivait plus à parler tant le chagrin lui nouait la voix et les larmes ruisselaient maintenant sur son visage. Gormadoc se leva et, passant un bras autour des épaules du jeune garçon, l'entraîna à l'écart, hors du regard de l'assemblée qui s'était arrêtée de parler en l'entendant sangloter.

— Je crois que Fortinbras a pris la mesure de son acte, dit Bandobras en les regardant s'éloigner vers les moutons. Je pense que tout cela l'a fait mûrir et il en aura bien besoin : il va bientôt retrouver sa famille Touque. Et il sera un jour le Thain de la Comté.

Chapitre 59

L'HERBORISTE

Le chagrin de Forty avait jeté un froid et tous ressentirent brusquement la fatigue des évènements qui venaient de se dérouler. A part les guetteurs que l'on avait mis en faction près de la lourde porte de pierre, chacun s'enveloppa dans sa couverture pour quelques heures de sommeil.

Forty avait suivi son ami dans un renfoncement sombre où ils s'étaient réfugié tous les deux, peu désireux de retourner avec les autres. Gormadoc avait essayé de consoler le jeune garçon et d'atténuer le sentiment de culpabilité qui le rongeait. Forty avait fini par se calmer mais avait préféré rester à l'écart, assis le long de la paroi les bras enserrant ses genoux, dans la même posture qu'il avait eu quand Rolg les avait enfermé dans la chambre des Lovinier après leur capture. Un frisson le secoua et il resserra ses bras autour de sa poitrine comme pour se réchauffer. Une grimace de douleur lui échappa quand sa main appuya sur son épaule blessée.

— Je n'ai même pas pensé à te demander comment tu allais, dit Gormadoc confus.

— Ce n'est rien. Juste une entaille qu'Isembold a pansé. Ferumbras, qui était inquiet de me voir blessé, a aussi regardé et a dit que ça serait guéri dans quelques jour. Si seulement Papa n'avait rien eu de plus grave...

Sentant que Forty était proche de se remettre à sangloter, Gormadoc passa un bras autour de ses épaules en un geste de consolation. Il ressentait profondément le désarroi du jeune garçon qui avait, le même jour, vu mourir celui qu'il appelait Père depuis sa plus tendre enfance et fait la connaissance du véritable auteur de ses jours, avec lequel il devrait sans doute aller vivre.

— Tu avais déjà rencontré Ferumbras, non ?

— Non, c'est la première fois. Nous allions régulièrement chez Oncle Bandobras quand j'étais petit, puisque Tante Agathe et Maman sont sœurs, mais Ferumbras n'y séjournait jamais en même temps que nous. Je pense que Tante Agathe devait tout faire pour éviter les rencontres, puisqu'elle était au courant pour... pour moi !

— Et alors, que penses-tu de lui ?

— Il est très... intimidant ! Avec ce que j'avais déjà entendu sur son caractère et, encore plus, avec tout ce que Grand-Père et Papa — enfin... Malgrim — ont dit de lui la nuit où ils t'ont raconté l'histoire de ma naissance, je m'attendais à quelqu'un de bourru et violent. Le voir surgir brusquement m'a paniqué et j'ai même pensé un instant à me cacher, mais ça n'aurait pas été... courageux ! En fait, j'ai eu l'impression qu'il était tout aussi gêné et intimidé que moi. Il ne savait pas quoi dire et c'est Oncle Bandobras qui a parlé à notre place !

— Vous deviez avoir l'air malin, tous les deux ! ironisa Gormadoc pour détendre l'atmosphère.

Forty sourit au souvenir de l'embarras qui les avait paralysé l'un comme l'autre.

— La nuit dernière, continua-t-il, nous avons quand même un peu discuté. Il m'a dit qu'il était désolé pour Pa... pour Malgrim, et que ce devait être un valeureux Hobbit pour avoir

risqué sa vie afin de sauver la mienne. Il a ajouté qu'il devait m'avoir beaucoup aimé. Je lui ai raconté ma colère quand j'ai appris qu'on m'avait toujours menti. Il a dit que lui aussi était assez coléreux et susceptible, mais que ça menait souvent à des erreurs. Il m'a dit aussi que s'il avait été plus compréhensif, tout cela ne serait pas arrivé. Il a précisé : « Ta mère ne serait sans doute pas partie, et Malgrim ainsi que Gormadoc seraient encore en vie ! » Il semblait persuadé que les Orques avaient fini par te tuer.

— Il a dit ça ???

— Oui. Il a ajouté : « J'en suis désolé, j'avais des excuses à lui faire. » Il a dit aussi : « Et c'est bien regrettable pour le Pays-de-Bouc. Je crois qu'il aurait pu être à la hauteur, il en avait les aptitudes. »

Gormadoc, éberlué, regardait alternativement le visage de Forty et la silhouette massive de Ferumbras, couché près du feu. Il n'en croyait pas ses oreilles. Rien dans l'attitude du Thain au cours de la soirée n'avait pu lui laisser penser qu'il ait eu envie de présenter des excuses !

Et pourquoi ? Que s'était-il passé pour qu'il estime devoir décharger Gormadoc des soupçons de mauvais soins qu'il avait proféré contre lui ? Avait-il eu des précisions sur les causes de la mort d'Isumbras ?

Et que venait faire le Pays-de-Bouc dans les regrets de Ferumbras ? Qu'avait-il voulu dire par « être à la hauteur » ? Les questions tournaient dans la tête de Gormadoc. Ce que Forty lui avait rapporté était si étonnant qu'il en venait à se demander si le jeune garçon n'avait pas inventé ces surprenants propos.

Il resta songeur un grand moment, si longtemps que Forty était endormi quand il sortit de sa méditation. Après l'avoir laissé au coin du feu, enroulé dans sa couverture, Gormadoc regagna la petite pièce où reposaient les blessés. Isembold s'était occupé d'eux toute la soirée. Malva dormait tranquillement et un seul des compagnons de Bandobras, victime d'une flèche Orque, était resté aux soins du Guérisseur. Slendas, lui, reposait d'un sommeil agité, les traits crispés par la douleur et le front fiévreux.

— Ils vont tous bien ? s'enquit Gormadoc.

— Slendas m'inquiète encore. Il souffre et j'ai été obligé de lui donner un peu de potion dormitive. Avec cela, il devrait passer une nuit calme. Mais il reste très peu de mon "Vin-de-Paix" et je ne pourrai en refaire avant longtemps !

— C'est celui que tu m'avais fait avaler pour recoudre ma blessure ?

— Oui. Il est très puissant mais il ne faut pas en abuser.

— A propos, je te rends ta fiole de cordial revigorant. Il est en effet redoutablement efficace ! J'ai l'impression que tu as encore beaucoup de choses à m'apprendre, mon oncle, surtout en matière de potions et de plantes un peu particulières ! dit Gormadoc avec un sourire de connivence.

— Oui, en effet... Il faut maintenant que je te parle de tout cela...

Il resta un long moment silencieux, semblant chercher comment débuter ses explications, tout en tisonnant les braises sur lesquelles une petite bouilloire chantait doucement. Gormadoc le regarda, intrigué, se demandant pourquoi il paraissait si hésitant.

« Vois-tu, mon petit Gorm... euh... mon cher Gormadoc, Père était passionné par la nature et tout ce qui y pousse, comme tu le sais sans doute. Le vieux Tobold Sonnecor est fort connu et unanimement estimé pour avoir découvert l'herbe-à-pipe, mais ce n'est pas la seule plante que nous devons à son esprit curieux. Je t'ai déjà montré les splendides herbiers qu'il m'a légués, ils sont magnifiques et très instructifs ! »

« Tu as déjà entendu ta tante Prunille raconter les nombreux voyages de son mari à la recherche de plantes nouvelles. En fait, la plupart de ses excursions ne l'ont pas mené plus loin que Bree. Je crois même que c'est le point le plus distant de la Comté qu'il ait jamais atteint ! Mais il y rencontrait nombre de voyageurs et de marchands qui, eux, venaient de fort loin. Lui ne s'intéressait pas aux articles habituels — tissus, poteries, armes ou bijoux — mais aux graines et plants que certains apportaient de régions inconnues. »

« Il y fit la connaissance d'un marchand un peu particulier, que j'ai rencontré une fois lorsque j'accompagnai mon père, sur ses vieux jours. C'était un Homme farouche, sombre de peau, aux cheveux encore plus frisés que les nôtres. Il venait du Sud. Non pas le sud du Chemin-Vert d'où arrive Messire Fram, mais d'encore plus loin, d'au-delà des Mers ! « L'opulente cité d'*Umbar* » disait-il... Il était assez effrayant quand on ne le connaissait pas, avec ses dents blanches et sa langue rouge, ses armes ornées de pierreries et ses voiles bleus qui lui teignaient la peau. Mais quand il se sentait en confiance, il riait en secouant ses lourds bijoux d'or et en roulant des yeux... Il venait tous les quatre ou cinq ans à la foire de Bree et amenait à son ami Hobbit les semences de ces végétaux inconnus qui fascinaient le vieux Toby. Mon père jubilait devant les petits sachets de graine et, dès son retour à Longoulet, s'empressait de les semer et d'en tenter la culture. Beaucoup ne germaient jamais, d'autres s'étiolaient rapidement... Il essayait diverses terres ou expositions, en cultivait même quelques-unes à la maison sous une verrière. Je me souviens que cela avait le don d'exaspérer Mère, qui pestait comme une furie ; elle n'est pas Touque pour rien !

« Certaines poussaient malgré tout, et il cherchait alors quelle utilité pouvaient avoir ces plantes inconnues, mais cela venait en second dans l'intérêt qu'il leur portait. C'est comme cela qu'il eut l'idée de mettre les feuilles de *tabac* dans une pipe, après les avoir séchées, comme nous le faisions jusque là avec toutes sortes d'herbes. Il trouva aussi que les feuilles de certaine variété de *camélias,* qui ornent maintenant nos jardins à la fin de l'hiver, donnaient une infusion délicieuse : le thé, précisa-t-il en montrant la bouilloire. Certaines autres plantes ne poussaient que difficilement sur les coteaux les mieux exposés du Quartier-Sud, comme le *café* dont nous faisons griller les graines et qui donne ce breuvage si stimulant. D'autres ne sont appréciables que pour leurs fleurs... »

« Dès que m'est venu le goût de soigner, je me suis passionné pour les propriétés des simples ; j'ai étudié d'abord celles qui poussent dans la Comté — et on en trouve de fort puissantes et dangereuses, comme par exemple l'*éphédra* que j'utilise dans ma potion stimulante — pour lesquelles le vieil Alborgue était un herboriste remarquable. Puis je me suis intéressé aux cultures de mon père, afin d'essayer de découvrir si ces plantes avaient des propriétés que je pourrais utiliser. C'est comme cela que j'ai trouvé les vertus médicinales de l'herbe-à-pipe, mais aussi les propriétés *un peu particulières* de certaines autres, que nous utilisons à des fins diverses sans nous douter de rien : une fleur aussi jolie que le *fumellar-des-Elfes*, que Muguette nomme pavot et dont elle utilise les graines pour décorer ses gâteaux ou produire de l'huile, peut donner une gomme aux pouvoirs inquiétants mais extrêmement utiles dans certaines médications... Une plante aussi banale que le chanvre peut avoir des effets étranges quand on fume les feuilles de certaines variétés du Sud... Et d'autres encore dont je t'apprendrai les propriétés ! »

« Ce sont certaines de ces plantes que Malgrim Testarude, entre autres, cultivait pour moi dans ses chènevières. Elles peuvent être incroyablement efficaces, mais aussi très dangereuses ; c'est pourquoi je maintiens le secret autour de ces cultures. Je ne tiens pas à ce que leur existence s'ébruite et qu'elles soient utilisées sans précaution. »

Le Guérisseur servit deux tasses de thé et en donna une à son élève. Sa gêne semblait s'accroître et Gormadoc supposa qu'il allait enfin aborder le nœud de la question.

« Depuis que je maîtrise mieux leur utilisation, je peux réaliser des potions beaucoup plus actives, entre autre pour calmer les douleurs les plus tenaces. C'est comme cela que ton oncle Mugadoc a pu vivre si longtemps avec sa jambe malade. Pâquerette avait fait appel à moi pour atténuer ses souffrances, et il recourait régulièrement à certaines potions et herbes-à-fumer que je laissais à Pâquerette, après lui avoir indiqué comment les utiliser. »

« C'est là que l'histoire commence à te concerner, Gormadoc : quand elle est retournée aux Grands-Smials après la mort de Mugadoc, je pense que Pâquerette a emmené ses réserves. Lorsque je lui ai demandé de me rendre ce qui restait, elle m'a assuré qu'elle avait tout utilisé pour ton oncle, mais j'en doute. Je lui avais pourtant bien précisé les dangers de ces médications, mais peut-être les avait-elle oubliés. Car elles n'ont pas que des vertus !

Quelques-unes modifient profondément le caractère de ceux qui en abusent, d'autres peuvent s'avérer mortelles. »

« Quand le messager est revenu de Bourg-de-Touque avec la nouvelle du mystérieux décès d'Isumbras, je lui ai demandé de me relater précisément dans quelles circonstances le Thain était mort ; ce qu'il m'a décrit me fait penser que, peut-être, Pâquerette aurait pu essayer de le soulager en utilisant mes potions ou mes herbes-à-fumer... ou les deux... »

Un lourd silence suivit les révélations d'Isembold. Le feu était presque éteint et le Guérisseur se releva mettre du bois sur les braises, laissant Gormadoc ébahi.

Le jeune Hobbit se rappela soudain combien Pâquerette semblait perturbée par la mort du Thain. Lui revenaient en mémoire des souvenirs qui n'avaient fait que l'intriguer sur le moment : l'absence de Pâquerette quand il était rentré se coucher cette nuit-là après la soirée au Troll-Gris, la gêne évidente de sa nourrice quand il avait suggéré qu'Isumbras eût pu être drogué, la façon dont elle avait semblé prête à lui confier un secret, juste avant que Ferumbras ne frappe à la porte pour lui reprocher avec violence de l'avoir soupçonné... Il se souvint de cette odeur d'herbe inconnue qui flottait encore dans la chambre d'Isumbras, malgré la fenêtre ouverte...

Ainsi, le Thain aurait été victime, non d'une intoxication criminelle, mais d'un accident dû à la mauvaise utilisation de médications trop puissantes... Et l'extrait de colchique ne serait pour rien dans le malaise qui l'avait fait chuter par la fenêtre ! Il sentit un immense soulagement l'envahir, lever le poids qui pesait sur lui depuis que Ferumbras l'avait accusé d'incompétence. Si erreur il y avait eu, elle venait de l'ignorance de la brave Pâquerette qui avait voulu soulager les douleurs du vieillard, comme elle avait allégé les souffrances de Mugadoc pendant des années.

Un accident... Un tragique mais banal accident !

— Mon oncle... comment être certains que ta potion est bien responsable de sa chute ?

— Le "Vin-de-Paix" que je confectionne contient entre autre de la mandragore, de la stramoine, de la gomme de pavot et de la résine de chanvre. Outre le pouvoir de calmer les douleurs, il peut aller jusqu'à provoquer un sommeil profond comme celui dans lequel j'ai plongé Slendas pour que le Seigneur Arathorn puisse arrêter l'hémorragie, ou quand j'ai recousu ta tête.

« Mais en cas d'abus, on peut en effet confondre ses effets avec une intoxication due aux *champignons des magiciens* : de l'agitation, une grande confusion et même des hallucinations qui peuvent s'avérer dangereuses. Comme je l'avais écrit à Ferumbras quand j'ai appris la mort de son père, et comme je lui ai confirmé hier, tomber d'une fenêtre ouverte, quand on est sous l'emprise de ces drogues, est tout à fait plausible. »

Il réfléchit un instant avant d'ajouter :

« Mais ce qui aurait pu nous assurer de manière absolue qu'Isumbras avait abusé de mes médications, ç'aurait été de regarder ses yeux : la potion fait se dilater les pupilles. »

Chapitre 60

NOUVELLES DU PAYS-DE-BOUC

Au matin, après un petit-déjeuner qui ne satisfit pas vraiment les estomacs des Hobbits, tout le monde se prépara pour le retour. Bandobras, en tant que chef du Quartier-Nord et sur la suggestion discrète d'Arathorn, avait pris la direction des opérations. Il décida que la première étape les mènerait tous jusqu'à la métairie des Lovinier. Chacun ensuite déciderait de sa route.

Le départ ne fut pas très matinal. La pression était retombée chez les sauveteurs après la réussite de leur mission, même si rien ne s'était déroulé comme prévu. Le prestige d'une telle expédition rejaillirait longtemps sur les participants et, pour ceux arrivés après la bataille, un certain sentiment de frustration perçait dans les plaisanteries échangées avec les intrépides qui avaient osé affronter les Orques. Les récits s'enrichissaient d'heure en heure d'exploits admirables : le petit Grands-Pas racontait à qui voulait l'entendre comment il avait réussi à épuiser plusieurs Gobelins lancés à sa poursuite, dont aucun n'avait pu approcher assez près de lui pour pouvoir même lui décocher une flèche... Nul doute que les soirées d'auberge bruiraient longtemps des actions d'éclat de cette mémorable équipée !

Avant de reprendre le chemin du retour, Bandobras n'avait pu résister au plaisir d'organiser une petite cérémonie. Avec solennité, il avait remis à Gormadoc la rapière qu'il avait retrouvée dans le cadavre de l'Uruk, et qu'il avait soigneusement nettoyée. Il la lui tendit avec une mimique admirative et les Hobbits frappèrent un ban à son égard.

— Elle était si profondément enfouie dans le corps de l'Orque, Gormadoc, que j'ai dû l'ouvrir comme un porc et fouiller dans ses entrailles pour y récupérer ton arme — il accompagna son geste d'une grimace explicite. Le coup était beau et puissant ! Pour le célébrer, moi, Bandobras Touque, le Taureau Mugissant, je déclare que l'on te nommera désormais Gormadoc Fouille-Profond. Porte ce titre avec honneur, Cousin !

Les cris et les hourras des Hobbits le laissèrent étourdi. Il n'avait pas l'impression de mériter de gloire pour ce combat, car il le ressentait comme la conséquence d'un échec. Mais l'allégresse de ses compagnons était contagieuse et Arathorn en rajouta en racontant à tous sa première rencontre avec Gormadoc, affrontant une meute de loups armé d'une simple fronde. Le chahut fut à son comble.

Ferumbras, lui, ne fit pas de commentaire officiel et s'en tint à un sourire cordial et un hochement de tête poli, mais les Hobbits des Grands-Smials qui avaient pu assister à l'empoignade entre les deux cousins l'interprétèrent comme un signe de réconciliation. La célébration faite à Gormadoc en fut d'autant plus chaleureuse, chacun cherchant à effacer l'affligeant souvenir des soupçons si violemment échangés quelques semaines plus tôt.

La caravane se mit enfin en route en milieu de matinée mais il avait fallu que Bandobras pousse une beuglante dont les Touque ont le secret pour parvenir à activer le départ. La bergerie retrouva sa solitude glacée. Seul resta, en témoignage de la vaillance des Hobbits de la Comté, le cadavre de Rolg repoussé non loin de l'entrée et allongé face au soleil. Gormadoc ne put s'empêcher de se retourner pour y jeter un dernier regard, à la fois troublé

et amer. Même la mort de son tortionnaire n'avait pas effacé la haine qu'il lui portait. Il détourna ensuite la tête, regardant fixement l'horizon vers le sud.

La colonne s'étirait sur plusieurs furlongs. Venaient en tête le Thain et son frère, ainsi que les héros de l'aventure. Fram s'était proposé pour prendre Slendas avec lui. Isembold lui avait donné les dernières gouttes de la potion calmante et il sommeillait, assommé par la drogue et la fièvre qui l'avait saisi en milieu de nuit. Le Rohirrim maintenait Thala au pas et, appuyé contre sa large poitrine, le petit Hobbit paraissait supporter assez bien le voyage, préservé des cahots par les bras vigoureux et amicaux de l'Homme du Sud.

Personne n'avait rien trouvé à redire quand Malva avait insisté pour faire le trajet avec Gormadoc. Celui-ci montait un des plus robustes poneys et il avait assis la jeune Hobbite devant lui, l'attelle reposant sur l'encolure de la monture. Elle avait à nouveau la tête posée sur son épaule et ne pesait pas lourd entre ses bras. Elle sommeillait encore fréquemment, mais avait enfin commencé à raconter ses longs jours de solitude, l'angoissant sentiment d'abandon et de désespoir qui s'était emparé d'elle, de plus en plus profond au fil des heures et des jours qui passaient. Elle parlait à voix basse, juste pour Gormadoc, et la jeune fille était tellement blottie contre lui qu'il ressentait dans son propre corps les affres qui la faisaient encore frémir.

Elle avait quitté la petite chambre où il l'avait laissée quand la torche s'était définitivement éteinte, poussée par la soif et le désir de revoir la clarté du jour. Elle avait rampé jusqu'à la grande salle, le besoin d'eau et de lumière étant plus fort que la douleur, et s'était installée non loin de la cascade de glace. Quand elle avait entendu les Orques au dehors, puis compris qu'ils tentaient d'entrer en agrandissant l'orifice du terrier, elle s'était réfugiée derrière un rocher, dans la plus profonde anfractuosité qu'elle avait pu trouver. Lorsque la fumée avait commencé d'envahir la grande salle, la panique l'avait fait ramper dans l'étroit boyau qui la prolongeait et elle s'était retrouvée acculée dans cette chambre au plafond si bas, recroquevillée de terreur. Heureusement, la fumée n'avait pas pénétré dans son refuge, mais elle n'avait plus eu la force de tenter d'en sortir, persuadée que l'effondrement qu'elle avait entendu et ressenti peu après l'avait bloquée définitivement sous terre. Elle avait vécu là ses pires heures, tout espérance abandonnée, avant que le froid et la faiblesse ne lui procure une bienheureuse inconscience.

Elle essaya de lui décrire l'immense sentiment d'euphorie qui l'avait envahie quand elle avait réalisé que la voix qui l'appelait, les bras qui l'entouraient n'étaient pas dus au délire d'une mort imminente, mais elle n'avait pas réussi à trouver les mots et s'était contentée de resserrer le cercle de ses bras autour de la taille de Gormadoc avec un soupir de béatitude.

Ni l'un ni l'autre n'osèrent évoquer la promesse qu'ils avaient échangée avant le départ de Gormadoc.

Ils parlèrent aussi longuement de Malgrim. Au petit matin, peu après son réveil, Malva avait fini par demander la raison de l'absence de son père et de son grand-père, alors que tout Roccreux paraissait s'être lancé à leur recherche. Il fut facile de la rassurer sur l'état de santé d'Ademar, mais lui annoncer la mort de Malgrim avait été bien plus pénible. Forty s'était mis à pleurer doucement et les larmes de son frère avaient commencé à lui faire pressentir le drame. C'est Isembold qui s'était dévoué pour lui raconter la fin glorieuse de son père. Il avait insisté sur le fait qu'il avait perdu la vie pour sauver celle de son fils et Forty avait alors éclaté en sanglots. Ils avaient pleuré dans les bras l'un de l'autre, Malva assurant à son frère qu'elle ne le tenait aucunement pour responsable du drame, à l'encontre de ce que répétait inlassablement le jeune garçon.

Le chemin du retour les mena à passer près du lieu où son corps avait été recouvert d'un tumulus de neige, la terre étant trop gelée pour qu'on ait pu creuser une tombe. Malva, toujours dans les bras de Gormadoc, et Forty qui tenait la main de sa sœur honorèrent ensemble la mémoire du défunt, comme la coutume l'enjoint aux enfants. Tous les autres s'unirent à la commémoration. On fit ensuite un léger détour pour rendre le même hommage aux deux Hobbits de Long-Cleeve que Bandobras avait enseveli de la même manière, deux ou trois miles plus loin.

Les Hobbits de Roccreux promirent qu'après le dégel, ils viendraient leur donner une sépulture plus décente. En fait et par commodité, les trois corps furent inhumés dans la même tombe, qui fut garnie d'un haut tumulus de pierres et que l'on nomma *Mémorial de la Bataille des Hauts-du-Nord,* appellation légèrement erronée puisque la bataille en question consista en réalité à courir le plus vite possible.

Malva demanda à Gormadoc, durant le lent retour, de lui raconter à nouveau la fin de son père et, si elle pleura encore, ce fut plus calmement. Elle finit par dire à voix basse « Je suis bien contente que tu l'aies tué, ce monstre de Rolg. Ça me fait du bien de savoir que les corbeaux viendront becqueter sa charogne, quand le printemps viendra. C'est tout ce qu'il mérite ! » Elle somnola ensuite, indifférente au chemin qui se poursuivait inlassablement vers le sud.

Ce moment de solitude convenait à Gormadoc. Il s'était laissé distancer par les autres montures et se retrouvait maintenant parmi les marcheurs. Il eut bientôt le sentiment confus d'une certaine réserve à lui adresser la parole ou plaisanter avec lui, même de la part des Hobbits qu'il connaissait bien. Il se demanda les raisons de cette réticence et craignit un moment la résurgence des soupçons qui l'avaient tant blessé, mais les regards qu'il croisait ou les quelques paroles qu'on lui adressait traduisaient bien plus de la considération que du mépris.

Comment aurait-il pu percevoir, alors que lui-même se sentait piteux et responsable de la mort de trois compagnons, le respect à la fois admiratif et perplexe que son extraordinaire aventure inspirait à ses amis ? Répétées et enjolivées parmi les membres de la troupe, les péripéties de son équipée le rendaient singulier, presque anormal pour les paisibles Hobbits, et la jeune fille qui sommeillait dans ses bras ne faisait que renforcer cette aura de prestige.

Cet isolement le mettant un peu mal à l'aise, il se laissa aller au sentiment apaisant que cette aventure était maintenant terminée et qu'il allait retrouver sa vie tranquille. Il savait bien au fond de lui-même que rien ne serait vraiment comme avant, mais il aspirait profondément au retour d'une existence réglée et paisible. Bientôt, il retournerait à Longoulet auprès de Maman-Muguette, qui s'exclamerait sur ses terrifiantes mésaventures et sa maigreur déplorable. Il trouverait un plaisir incontestable à se faire dorloter, bien qu'il pressentît s'en lasser assez vite. Il rejoindrait ensuite Isembold, dans son modeste smial creusé au pied d'un talus à la lisière sud du Bout-des-Bois. Peut-être même son oncle accepterait-il qu'il s'installe chez lui... Il poursuivrait ainsi sa formation de Guérisseur et, à sa majorité, il demanderait Malva en mariage. Peut-être iraient-ils vivre au Pays-de-Bouc, puisque le rêve de la jeune fille situait leurs noces sur les bords du Brandevin...

Il soupira d'aise. Son avenir lui paraissait fixé, paisiblement organisé, et les aventures qu'il venait de traverser ne seraient plus que des souvenirs que l'on se raconterait aux veillées, des frasques de jeunesse que, devenus vieux tous les deux, ils évoqueraient avec attendrissement et nostalgie.

L'allure était lente, la majorité des Hobbits étant à pieds, les chevaux et les poneys marchant au pas. Le troupeau de moutons, mené par trois bergers de Long-Cleeve, suivait paisiblement. Ils firent une pause quand le soleil fut au zénith, puis une autre comme les ombres commençaient à s'allonger, alors que le ciel s'encombrait de lourds nuages gris. La nuit était presque tombée lorsqu'ils aperçurent enfin les lueurs derrière les fenêtres sans volet de la métairie.

Ils trouvèrent Ademar bien remis. S'il ne pouvait encore vaquer aussi vivement qu'avant, du moins était-il capable de marcher et parler sans trop d'essoufflement.

Il ne put retenir ses larmes quand il vit sa petite-fille dans les bras de Gormadoc. Mais lorsqu'il apprit la mort de son gendre, son vieux visage se flétrit encore davantage et les quintes de toux le reprirent, amenant à ses lèvres une mousse rosâtre. Il dut avaler plusieurs gouttes de remède afin de calmer les battements désordonnés de son cœur fatigué.

Les malades et blessés furent installés dans la chambre. La fièvre rongeait Slendas et Arathorn dut une nouvelle fois nettoyer la plaie avec la macération des longues feuilles que contenait son escarcelle. Les Hobbits entendirent à nouveau la lente mélopée dont il accompagnait ses gestes. Si Isembold fut intéressé par la plante inconnue de lui, il ne troubla pourtant pas le Dúnadan et attendit révérencieusement la fin du pansement pour lui poser quelques questions, auxquelles le Rôdeur répondit obligeamment.

Malva et le Hobbit blessé par une flèche Orque burent un peu de bouillon avant que le sommeil les gagne. Puis tous quittèrent la chambre pour les laisser se reposer.

La veillée se scinda en deux groupes : la majorité des Hobbits venus de Long-Cleeve et de Bourg-de-Touque, auxquels s'étaient joints la plupart de ceux de Roccreux, avaient pris leurs quartiers dans la plus grande des granges encore debout, et la soirée y fut très gaie. Un des moutons avait été sacrifié à l'appétit des convives et un tonneau, qui avait échappé au pillage des Orques, fut mis en perce. On invita même les Rôdeurs mais ils préférèrent rester entre eux, déclinant poliment l'invitation pour assurer le guet autour de la métairie.

Dans le logis, l'ambiance fut beaucoup plus calme. Après le dîner, ne restèrent dans la salle que les deux frères Touque, Forty, Gormadoc et Isembold, ainsi qu'Arathorn et Fram.

La conversation roula d'abord sur l'incursion des Orques et le risque qu'ils reviennent sous peu. Arathorn les informa qu'il se rendrait dans quelques jours au Gondor en compagnie de Messire Fram et de la plupart des Dúnedain de l'Arnor. La Comté resterait donc sans surveillance, particulièrement au nord d'où pourrait provenir le danger d'une nouvelle incursion. Les Hobbits devraient s'occuper seuls de leur propre sécurité, ce que Bandobras garantit, s'engageant à organiser des patrouilles afin de ne pas se retrouver pris au dépourvu comme ils l'avaient été dernièrement.

Ferumbras, quant à lui, assura qu'il pourvoirait à la protection des marches sud de la Comté, pour prévenir toute invasion de pirates remontant le Brandevin. Grace à l'avertissement de Fram, ils ne risqueraient pas de se faire surprendre. Le Rohirrim leur rappela que Mithrandir avait promis de passer par la Comté dès qu'il le pourrait, mais l'hiver rigoureux et la guerre dans le Sud risquaient de le retarder.

— Et il faudrait également prévenir Agadoc, suggéra Gormadoc. Le Pays-de-Bouc est lui aussi très exposé à une invasion qui remonterait par le Chemin-Vert !

Un silence embarrassé s'installa immédiatement. Les deux frères Touque échangeaient des regards avec le Guérisseur, mais aucun ne semblait prêt à parler.

— Justement, Gormadoc... finit par dire Isembold, c'est une question que nous voulions aborder ce soir avec toi...

— C'est un problème qui concerne Oncle Agadoc ! C'est lui le Maître du Pays-de-Bouc !

— Et bien... En fait... J'ai une triste nouvelle à t'apprendre... Agadoc Brandebouc est mort peu après Yule.

— Mort !!! Oncle Agadoc est mort ? Mais...

— Tu es au courant de cette épidémie qui est venue de l'est et qui s'est arrêtée pour l'instant de l'autre côté du Brandevin ! demanda le Guérisseur.

— Oui. Le père Furet m'en a un peu parlé, mais surtout Malgrim. Il m'a dit que la contagion était sérieuse et que tu désirais absolument de l'eupatoire pour traiter cette épidémie, ce qui m'a fait supposer que ce devait être une sorte de grippe.

— En effet, et elle fait des ravages. Aucun foyer n'est épargné. Même pas Château-Brande...

— Quoi ?... Tante Ballota aussi ?

— Oui...

— ... D'autres encore ???

— En fait, seule ta cousine Melilot a survécu, et encore était-elle au plus mal aux dernières nouvelles que j'ai reçues.

— Tout le monde ? Ils sont tous morts ?!?

— Le Pays-de-Bouc a perdu en ce début d'hiver presque un cinquième de sa population. Châteaubouc a été déserté et ceux qui ont pour l'instant échappé à la maladie se sont réfugiés dans les hameaux alentours.

— Mais c'est affreux !

— Père avait instauré une barrière au pont du Brandevin quelques jours avant sa mort, intervint Ferumbras, afin d'empêcher l'épidémie de se répande dans la Comté. Pour l'instant, il ne semble pas que la maladie ait franchi le Brandevin.

— Et crois-tu pouvoir faire quelque chose, Oncle Isembold ? demanda Gormadoc d'un air inquiet. Il repensait aux fêtes du Mitan qu'il avait passées à Château-Brande, aux réjouissances en compagnie des joyeux habitants du Pays-de-Bouc, à sa cousine May, au sourire de Melissa Bolger... Etait-elle morte, elle aussi ?

La réponse de son oncle le tira de sa rêverie.

— Je pensais m'y rendre dès que possible, hélas je crains ne pas pouvoir faire grand chose. L'eupatoire chanvrine offre une certaine protection à ceux qui ne sont pas encore atteints, mais n'est en rien un traitement ! Heureusement, l'épidémie semble perdre de sa puissance et on peut espérer qu'elle va diminuer encore et s'éteindre d'elle-même...

Il hésita un moment et Gormadoc, toujours songeur, ne s'en aperçut que quand le Guérisseur reprit la parole, sur un ton plus grave.

« Mais ce dont a besoin Château-Brande maintenant, et plus encore dans les semaines et les mois qui viennent, c'est d'un Chef... Il faut un Maître au Pays-de-Bouc. »

Il fallut plusieurs secondes pour que l'information traverse la stupeur dans laquelle Gormadoc flottait, et atteigne enfin sa raison. Il leva d'abord vers son oncle des yeux interrogateurs, et voyant que le regard d'Isembold était rivé sur lui, il redressa la tête d'un air incrédule. Il se tourna vers Bandobras qui le regardait aussi, puis vers Ferumbras. Le Thain ne détourna pas les yeux, le dévisageant attentivement.

— ... Un... Maître au Pays-de-Bouc ? ... Moi ? Vous... vous pensez à *moi* ???

L'étonnement le faisait bafouiller et il cherchait dans le regard de ses compagnons le démenti de cette supposition insensée.

— Gormadoc, tu es le seul descendant du vieux Meridoc, dit Isembold d'une voix sourde. Tes cousins Oriadoc et Saradoc ont été dans les premières victimes, avant même Agadoc... Ton père aurait succédé à son frère aîné s'il avait été encore en vie, mais Brodoc est mort depuis longtemps. Il ne reste que toi...

— Mais... Mais... *Moi*, Maître du Pays-de-Bouc ? Mais je n'y ai vécu que quelques années dans ma petite enfance, je ne le connais pas assez !

Son regard allait frénétiquement de l'un à l'autre et il haletait, sentant un trouble insidieux le gagner. Diriger le Pays-de-Bouc ? Il n'était pas fait pour cela ! Il était fait pour être Guérisseur, voilà tout !

« Mais ce n'est pas à moi qu'il faut demander, dit-il soudain plein d'espoir. C'est aux fils de Muguette que la charge revient ! Camson et Camfeld sont plus âgés que moi ! »

— Le titre s'est toujours transmis par les fils, précisa Ferumbras. Même si Muguette est la seule fille encore en vie du vieux Meridoc, ses enfants ne seront pas acceptés, du moins tant qu'il reste des descendants de la branche mâle : le Vieux avait un fils cadet, ton père. Ton père a eu un fils. Toi, en l'occurrence.

Le Thain laissa passer un silence lourd, les yeux plongés dans ceux du jeune Hobbit.

« C'est à toi, Gormadoc Brandebouc, que revient le titre de Maître du Pays-de-Bouc. »

Chapitre 61

DESIRS ET DEVOIRS

Le lendemain matin, Gormadoc se montra particulièrement taciturne et morose. Ses traits tirés trahissaient la nuit blanche qu'il venait de passer ; les heures s'étaient écoulées, interminables, sans qu'il puisse trouver le sommeil, tant les nouvelles du Pays-de-Bouc l'avaient ébranlé.

Non qu'il eût été particulièrement lié avec son oncle Agadoc, ni même avec ses cousins et cousines ; une distance indéfinissable s'était installée entre eux dès qu'il était revenu vivre chez son père, après la rupture entre Ferumbras et Turquoise. Malgré son jeune âge, il avait vite senti le peu d'affection que lui portaient son oncle et sa tante, sans pouvoir en connaître les causes.

Après la mort de Brodoc aux Champs-Verts, il avait été bien aise qu'on lui ait proposé d'aller vivre à Longoulet chez Muguette et Cambold, plutôt que de rester au Pays-de-Bouc avec Agadoc et Ballota : les deux cousins Sonnecor étaient un peu plus âgés que lui et l'avaient accueilli immédiatement comme un frère, alors qu'il n'avait jamais eu de point commun avec les enfants Brandebouc : les deux aînées étaient de petite pimbêches et leurs frères vraiment trop jeunes pour qu'il leur trouve un quelconque intérêt. Il avait par la suite rendu plusieurs visites à sa famille Brandebouc, mais ne s'était jamais senti à l'aise à Château-Brande. Plus récemment, il n'avait vraiment pas apprécié le tour mesquin que lui avait joué May concernant Melissa Bolger, ni l'ironie mordante de son oncle devant ses déboires amoureux.

Mais l'annonce de leur disparition l'avait frappé, comme celle de tous ces gens qu'il avait apprécié durant son séjour à Châteaubouc pour les festivités des Jours-de-Sérénité. Combien étaient morts, de ceux avec qui il avait bu, chanté, dansé sur l'esplanade dominant l'appontement du bac, pendant les trois nuits de fête du Serein ?

Quant à l'idée absurde qu'il puisse devenir le Maître du Pays-de-Bouc... A quoi songeaient Isembold, Bandobras et Ferumbras, en lui présentant pareille suggestion ? Il n'arrivait pas à imaginer comment une telle pensée avait pu leur venir... Il avait eu beau ressasser cette éventualité, durant ses longues heures d'insomnie, il la jugeait toujours insensée. Il ne se trouvait aucune des qualités nécessaires au Chef d'une famille aussi importante que celle des Brandebouc. Non ! Décidément, il était fait pour être Guérisseur, pas patriarche !

Bandobras avait décidé qu'il ne rentrerait pas directement à Long-Cleeve, mais qu'il accompagnerait les autres jusqu'à Roccreux. Il confia la conduite de sa troupe au petit Grands-Pas dont le prestige était sorti accru de l'expédition, qui reçut la mission de ramener ceux qui désiraient rentrer rapidement aux Trous-Falaise.

Le départ se fit encore plus tardivement que la veille et il était presque midi quand les deux groupes se perdirent de vue, après des effusions et des accolades émouvantes. Le ciel était bas et gris, quelques minuscules flocons voletaient dans l'air et tous espéraient que la neige attendrait encore un peu pour se remettre vraiment à tomber.

Ce temps maussade convenait bien à l'humeur de Gormadoc qui chevauchait en silence, plongé dans ses pensées. Embarrassé la veille de s'être trouvé au milieu des Hobbits qui le regardaient du coin de l'œil avec curiosité, comme s'il lui avait brusquement poussé une barbe de Nain, il avait décidé de s'isoler en tête de la colonne et chevauchait juste derrière Arathorn qui menait le groupe. Malva, elle aussi, parlait à peine ce matin, peut-être préoccupée par l'approche du moment où il faudrait annoncer à sa mère le deuil qui les frappait. Elle avait rabattu le capuchon de la pèlerine sur son visage pour s'abriter des flocons et, sans pour cela ressentir de malaise l'un envers l'autre, ils n'avaient pas échangé trois phrases depuis le départ.

Forty suivait non loin derrière. Lui aussi était taciturne. Il avait été admis, entre Ademar et Ferumbras, que la meilleure solution serait sans doute l'installation de Fortinbras Touque aux Grands-Smials. Forty avait accepté cette proposition avec un mélange d'impatience et de crainte : il aurait une nouvelle vie sans doute intéressante, mais quitter sa sœur serait un déchirement et il était persuadé que, malgré la distance qui s'était installée entre eux ces derniers mois, il regretterait la sollicitude maternelle de Spinelle Testarude. Mais il redoutait encore plus la découverte d'une nouvelle famille : un père qu'il craignait un peu malgré ses efforts d'affabilité, une grand-mère dont on décrivait dans toute la Comté le caractère autoritaire, des cousins et cousines qui l'épieraient avec curiosité.

Heureusement, Slendas serait là pour l'épauler ! Sa bonne humeur lui serait sans doute d'un grand secours bien que, pour l'instant, le jeune Boulot fût encore très loin de plaisanter, toujours affaibli par une fièvre tenace. De toute façon, son état ne lui permettrait pas de retourner à Bourg-de-Touque avant sans doute plusieurs semaines et il resterait chez son oncle Ademar au moins jusqu'à la fin de l'hiver. Gormadoc, lui, avec qui pourtant il aurait été le plus à l'aise, devrait partir pour Château-Brande s'il acceptait la charge de Maître du Pays-de-Bouc, ou à Longoulet s'il déclinait cette dignité. Ils ne se reverraient sans doute pas de si tôt. Forty jeta un coup d'œil sur son compagnon d'aventure qui avançait au pas devant lui. Il voyait le dos de Malva blottie dans ses bras, et sourit ; après tout, peut-être Gormadoc et lui auraient-ils bientôt des liens familiaux encore plus étroits !

Isembold chevauchait aux côtés de Ferumbras et Bandobras, observant lui aussi le dos de son neveu, sa tête inclinée et ses épaules voûtées. Il sentait son désarroi mais avait décidé de respecter son désir de solitude. Ferumbras, par contre, piaffait d'impatience.

— Ne devrais-tu pas, Isembold, aller discuter avec lui et le convaincre ?

— Non, je ne pense pas, il faut qu'il prenne seul sa décision. La question est trop grave pour qu'on tente de l'influencer, mais je ne doute pas de son choix. Ses hésitations sont légitimes et tout à son honneur ; il sait que la charge sera très lourde et l'accepter sans s'interroger aurait montré un manque de maturité !

— Maturité... Vous êtes sûrs, tous les deux, qu'il sera capable de l'assumer, cette charge ?

— Oui, je le pense, répondit Bandobras. Nous en avions longuement discuté avec Isembold, quand la nouvelle de la mort d'Agadoc est arrivée à Long-Cleeve, et il pensait comme moi que le petit en avait les capacités, bien qu'encore masquées par des travers de jeunesse. Et c'était avant que nous le revoyions ! J'avoue avoir été très surpris du changement, en seulement quelques semaines !

— Ça, c'est vrai ! concéda le Thain. Moi aussi j'ai eu du mal à reconnaître, dans ce preux sauveur de jeune fille, le garnement prétentieux et irritant que j'ai connu !

— Il faut bien avouer que, sans lui, les enfants Testarude ne se seraient jamais sortis de cette périlleuse situation ! intervint Isembold. Mais tu es injuste avec Gormadoc ; tu as toujours eu une dent contre lui. Il n'était pourtant responsable de rien, ce gamin, et surtout pas de tes problèmes !

— Bon, d'accord, Cousin Isembold, je n'ai peut-être pas été toujours objectif envers lui, mais avoue qu'il était assez insupportable !

— Comment aurais-tu été, toi, orphelin ballotté de famille en famille ? Ne te serais-tu pas replié sur toi-même ? C'est vrai, il pouvait se montrer sûr de lui jusqu'à paraître

présomptueux, et il se démoralisait facilement dès que les choses ne se passaient pas comme il le désirait : combien de fois ai-je dû le réprimander pour une trop grande confiance en lui qui l'amenait à des erreurs, ou pour avoir baissé les bras dès que ce qu'il entreprenait ne marchait pas !

— Tu vois ! Alors peut-on lui confier le Pays-de-Bouc ?

— Mais Gormadoc a tellement changé ! Je l'ai trouvé réfléchi et responsable, ... mûri en quelque sorte ! Il a visiblement découvert, à travers les épreuves qu'il a surmontées, le sens de mots comme persévérance, abnégation, devoir, volonté...

— Il a également su faire montre de charisme, lui qu'on qualifiait parfois d'exaspérant, ajouta Bandobras. Il a révélé des qualités de meneur que je n'aurais pas supposées ! Sans Isembold qui a insisté pour que je le laisse mener le sauvetage de Malva comme il l'entendait, je n'aurais jamais osé lui confier cette mission, surtout dans l'état d'épuisement où il était, et j'aurais eu tort. Je pense vraiment que son idée était meilleure que la mienne, même si elle a coûté la vie à trois d'entre nous. Attaquer les Orques de front aurait sans doute été plus risqué encore !

— Je vous l'ai dit, s'exclama le Guérisseur, il y a en lui plus qu'il n'y paraît ! Il peut devenir un Maître dont le Pays-de-Bouc se souviendra ! Bien sûr, au début, il aura besoin d'être conseillé et guidé, mais je le sens capable de percevoir ses limites et d'accepter des conseils ; même ceux venant de toi, Ferumbras, si tu le considères en adulte !

— Peut-être... admit le Thain d'un air dubitatif.

Ils firent une halte pour un déjeuner tardif. Les petits flocons s'étaient arrêtés de voltiger mais le ciel restait bas et menaçant. Slendas semblait avoir moins de fièvre et conversa un peu avec Fram et Gormadoc.

Comme tout le monde avait maintenant hâte d'arriver, ils reprirent la piste rapidement, Gormadoc toujours derrière Arathorn. Isembold soupira : il avait bien essayé de savoir où en était son neveu de ses réflexions, mais il s'était heurté à une fin de non-recevoir à peine polie. Il fronça un instant les sourcils quand il vit le Rôdeur retenir son cheval jusqu'à se retrouver aux côtés de Gormadoc, mais se dit que l'Homme lui apporterait peut-être des éléments constructifs pour l'aider dans sa décision.

Arathorn chevaucha un moment en silence près du poney, observant du coin de l'œil le profil morose de son compagnon. Malva paraissait endormie et sa tête avait glissé sur le bras du jeune Hobbit. Celui-ci la remonta contre son épaule, doucement pour ne pas troubler son sommeil, mais ne dit mot. Ce fut le Dúnadan qui prit le premier la parole.

— Voulez-vous que nous poursuivions notre conversation sur les qualités d'un Chef, Gormadoc ?

L'interpellé se tourna enfin vers lui, un sourire désabusé aux lèvres.

— Est-il si facile de lire dans mes pensées ?

— Absolument ! confirma l'Homme dans un éclat de rire. Cette brusque hilarité éclaira son visage sévère et Gormadoc le trouva transformé, comme quand il lui avait parlé de ses enfants quelques jours plus tôt. « Vous êtes aussi transparent que les eaux du *Tarn Aeluin*, mon jeune ami, et si vous avez envie de parler de ce qui vous tourmente, cela vous aidera peut-être à voir plus clair en vous... »

Le pâle sourire de Gormadoc s'effaça.

— Vous rendez-vous compte de ce qu'ils me demandent ? Devenir Maître du Pays-de-Bouc, moi !

— Oui, je pense comprendre assez bien ce que vous ressentez, Gormadoc, pour l'avoir moi-même éprouvé. Le sort m'a fait naître aîné dans la longue lignée des descendants d'Elendil, mais je n'ai jamais eu d'attirance pour la charge de Chef des Dúnedain d'Arnor. Elle sera pourtant mienne à la mort de mon père, *Eru* puisse-t-il lui laisser le Don encore longtemps.

— Vous semblez cependant vous y consacrer corps et âme !

— C'est mon devoir...

— Votre devoir ! Est-ce le mien que de devenir Maître du Pays-de-Bouc ? Est-ce mon destin ?

— Vous vous interrogez sur votre destin ? Ah, la destinée !... Je me souviens de longues discussions avec le Seigneur Elrond quand, dans mon adolescence, je manifestais un intérêt bien modique pour les responsabilités liées à mon sang, dit-il avec un sourire contrit. Un jour à Imladris — je devais avoir une quinzaine d'années — je me rappelle lui avoir dit que, si mon destin était de me trouver un jour à la tête de mon peuple, rien de ce que je ferais ou ne ferais pas ne changerait la fatalité de mon avenir. Il a alors posé sur moi son regard habité d'une sagesse sans âge, et répondu en citant les Paroles du Commencement des Jours :

« *Et Eru souhaita que les Humains aient le courage de façonner leur vie, parmi les hasards et les forces qui régissent le monde, au-delà même de la Musique des Ainur, elle qui fixe le destin de tous les autres êtres.* »

Gormadoc regardait le Dúnadan déclamer ces mots, les yeux gris éclairés d'une lumière intérieure qu'il n'avait encore jamais perçue. Il semblait si majestueux en récitant les Paroles Sacrées, comme grandi par la noblesse et l'ancienneté de sa race, et en même temps pénétré de vénération pour *Eru Ilúvatar*, le Premier, l'Unique.

« Vous ne connaissez sans doute pas l'*Ainulindalë*, ami Hobbit, le Grand Chant qu'écrivit Rúmil le Sage aux Temps Anciens. Mais vous pouvez comprendre ce que ces Paroles veulent dire : aux *Atani* dont nous faisons partie, vous comme moi, *Ilúvatar* a fait un Don décisif, un pouvoir inestimable : celui de gouverner notre destin ; il n'est pas déterminé par la Musique comme l'est celui des *Quendi*, ces Elfes dont nous envions la beauté, la sagesse et la pérennité mais dont la destinée est fixée depuis le Début des Temps. »

Gormadoc ne répondit pas. Libre de son destin ? Il en doutait. Il avait l'étrange impression d'avoir été manipulé par le sort.

— Rien n'était allé comme je l'aurais voulu, ces dernières semaines, dit-il d'une voix lourde de griefs. C'est comme si quelque autre volonté s'était jouée de moi pour me mener là où j'en suis maintenant, comme si la Providence avait pris soin de me préparer à une mission qu'elle entendait m'imposer !

— Même si vous avez l'impression que la fatalité vous mène par des chemins imprévus là où vous ne voulez pas aller, pour devenir ce que vous ne voulez pas être, le choix final reste entre vos mains. Il vous est toujours possible d'user de votre libre-arbitre et de prendre une autre voie. Il est fort plausible que la Providence d'Eru vous ait estimé le plus capable pour occuper la dignité de Maître du Pays-de-Bouc et qu'Il vous ait fait traverser ces épreuves afin de vous en persuader, mais Il a néanmoins voulu que vous demeuriez souverain de votre destinée.

Gormadoc avait le regard perdu vers l'horizon, réfléchissant à ce que venait de lui révéler l'Homme. Il aurait donc la liberté de refuser ? Cette latitude que lui accordait la croyance du Dúnadan lui donnait le vertige. Il soupira.

— Ce que je voudrais, moi, c'est une vie simple et paisible. Je *veux* devenir Guérisseur, apprendre les savoirs de mon oncle et en faire profiter les miens. Ensuite, à mon tour, je formerai d'autres Guérisseurs ; je leur enseignerai ce que j'ai appris de mes Maîtres et ce que j'aurai découvert par moi-même. N'est-ce pas un désir noble et respectable ? Pourquoi devrais-je y renoncer pour assumer une fonction que je ne me sens pas capable de tenir, sous prétexte que je dois me soumettre à mon destin ?

— Vous êtes libre d'accepter ou de refuser la charge qu'on vous propose, jeune Gormadoc ! Votre destin n'est pas fixé, c'est vous qui l'écrivez jour après jour, par vos actes, vos choix. Personne ne pourra vous reprocher d'avoir refusé le fardeau de cette tâche si vous l'estimez trop lourd pour vous, et la Terre du Milieu continuera d'exister ; différente sans doute pour une petite part — et vos choix auront peut-être un prix dans les temps futurs, qui sait ? — mais le Monde continuera d'être tel que l'a engendré le Thème d'Ilúvatar.

Il se tut, laissant Gormadoc se pénétrer de cette brusque liberté. Plusieurs minutes passèrent dans un silence profond. La neige avait recommencé à tomber et les flocons voilaient les dernières collines derrière eux, gommant la masse sombre de la forêt qu'on avait aperçu dans le lointain vers le sud.

— Libre... Je pourrais donc refuser ? Mais que deviendrait le Pays-de-Bouc ? Je me sens... comme une obligation envers eux !

— Une maxime de mon peuple dit « La liberté, c'est le droit de faire son devoir. » C'est à vous de juger si vous allez ou non répondre au devoir que vous ressentez envers les vôtres. Vous êtes libre, mais cette liberté a un prix : il vous faut décider, et endurer ensuite les conséquences de votre décision. Remords ou satisfactions, ils vous accompagneront toute votre vie.

Gormadoc ferma les yeux. Le vertige l'étreignait à la limite du malaise, le faisant haleter. Etait-ce cela, la liberté ? Cette impression de gouffre sous ses pieds, de vide dans lequel il fallait se jeter malgré la peur qui lui tordait le ventre ?

Car, il devait bien se l'avouer, c'était la peur qui le retenait d'accepter ; la peur de mal faire, la peur d'être jugé, la peur de devoir répondre des conséquences de ses actes ! La même peur qui l'avait saisi quelques jours auparavant, quand le sentiment de responsabilité envers les deux enfants l'avait oppressé jusqu'à la panique.

Il avait pourtant réussi à vaincre cette peur...

Les premiers smials de Roccreux apparurent dans la lumière grise du jour finissant. Leur arrivée fit sortir presque tous les habitants dans la rue principale, malgré la neige qui tombait maintenant drue. C'est un véritable cortège qui traversa le village, s'amenuisant au fur et à mesure que les sauveteurs regagnaient leurs foyers, fêtés par les leurs.

Quand le groupe parvint devant le smial des Boulot, Alabandine se tenait sur le seuil, enveloppée d'un châle, le bonnet de travers. Elle fit rapidement le compte des siens, poussant de petits cris de joie à la vue de chacun, étreignant ses petits-enfants en pleurant à chaudes larmes. Il lui fallut un certain temps, dans l'émotion des retrouvailles, pour s'apercevoir de l'absence de Malgrim. Ses larmes redoublèrent et son visage se fripa sous l'effet du chagrin.

Ils pénétrèrent enfin dans le logis. Le groupe était étrangement calme, saisi par l'émotion de se retrouver enfin à l'abri du smial douillet, mais aussi par la perspective d'annoncer à Spinelle Testarude la mort tragique de son époux. Forty s'efforçait visiblement de retenir ses larmes, ravagé par ce sentiment de culpabilité qu'il n'arrivait pas à effacer.

Dans le silence, ils entendirent les cris vigoureux d'un nouveau-né venant de la chambre du fond, qui couvraient presque les appels de Spinelle.

— Ils sont là ? Mère, ils sont tous revenus ? Répondez !

Ils pénétrèrent les uns après les autres dans la pièce, d'abord Alabandine qui tenait le bras d'Ademar, puis Gormadoc portant toujours Malva. Forty entra le dernier, entraîné par Bandobras et Isembold. Ferumbras, lui, accompagna Fram dans la chambre qui avait été la sienne durant sa maladie, où il déposa Slendas.

Spinelle était toujours allongée sur son lit et on remarquait à peine qu'elle avait accouché tant elle restait bouffie, les yeux cernés de bistre et le teint cireux. Près d'elle dans une bercelette, reposait un petit poupon, rouge de s'époumoner depuis plusieurs minutes, le crâne recouvert d'une toison très brune et raide, étonnamment longue et fournie pour un bébé d'à peine dix jours.

Elle étreignit convulsivement Malva, que Gormadoc avait posée sur le lit à côté de sa mère, puis tendit la main à Forty pour qu'il les rejoigne. A ce moment, elle chercha Malgrim des yeux et se rendit compte de son absence.

C'est à Isembold que revint encore la pénible tâche de lui annoncer le décès de Maître Testarude. Il fallut ensuite qu'il prépare pour la malheureuse une infusion de fleurs de ballote et d'aubépine, pour calmer le désespoir qui la fit s'effondrer en pleurs. Ses gémissements résonnèrent longtemps dans le smial avant qu'Alabandine réussisse à l'apaiser un peu et qu'elle s'endorme, épuisée.

— Spinelle m'inquiète, avoua la vieille Hobbite un peu plus tard à Isembold et Gormadoc, quand elle sortit de la chambre de sa fille. Elle ne se remet pas de cette naissance et reste très faible. L'accouchement a été long et difficile, la pauvre a perdu beaucoup de

sang, et surtout elle ne semble pas avoir envie de se rétablir. La mort de Malgrim risque de lui porter un coup fatal...

— Elle a retrouvé Malva, objecta Gormadoc, et elle a le bébé !

— Elle n'a pas de lait et une nourrice vient plusieurs fois par jour nourrir la petite Lilas. Spinelle la prend à peine dans ses bras et ne supporte pas ses pleurs. Je ne sais plus quoi faire pour lui redonner le goût de vivre ! Les larmes coulaient de ses yeux rougis et elle se moucha bruyamment.

— Cela passera sans doute avec le temps, suggéra Isembold. Parfois, les mères sont tristes sans raison après une naissance... et retrouvent ensuite leur gaieté !

— Oui, espérons-le... Mais allons voir Slendas ! Il m'a paru bien mal en point, ce petit !

— Il a échappé à la mort de très peu ! dit le Guérisseur. Sans le Rôdeur, il n'aurait pas survécu à sa blessure !

— Nous devons vraiment beaucoup au Seigneur Arathorn, je ne sais comment nous pourrons le remercier...

Tout en parlant, ils pénétrèrent dans la chambre. Les matelas sur lesquels avait reposé le Rohirrim avaient été rangés et un seul petit lit demeurait, où Slendas dormait d'un sommeil encore agité et fiévreux. Fram, toujours au chevet de son ami Hobbit, était occupé à lui essuyer le visage.

— Miséricorde, Messire Fram, s'exclama Alabandine, j'ai honte qu'un prince comme vous en soit réduit à travailler de la sorte chez moi ! Laissez, je vais m'occuper de Slendas, maintenant que ma fille repose !

— Dame Boulot, je ne suis pas prince et vous-même avez passé plusieurs jours à vous occuper ainsi de moi. Et je dois bien cela à mon ami Slendas ! La fièvre revient, ajouta-t-il d'un air préoccupé à l'adresse d'Isembold. Heureusement que nous sommes enfin arrivés !

Il sortit en compagnie de Gormadoc, laissant le malade aux soins d'Isembold et Alabandine, et tous les deux se dirigèrent dans la nuit vers la grange où les Dúnedain avaient retrouvé leur cantonnement. Quand les visiteurs pénétrèrent dans le hangar, ils les trouvèrent en train d'apprêter la dépouille de Dóron. Ils attendirent respectueusement que les Rôdeurs aient fini de vêtir leur compagnon défunt et, quand il fut paré de ses armes et enveloppé dans sa grande cape, Arathorn se dirigea vers eux.

— Nous resterons ici encore demain, pour offrir une sépulture à ce malheureux Dóron, et nous prendrons la direction de l'est après-demain à l'aube, dit-il à l'adresse de Fram. Serez-vous prêt ?

— Bien sûr ! Je vais profiter de cette dernière journée pour refaire mon bagage. Puisque je serai en votre compagnie et que je monterai Thala, je n'ai plus besoin de tout le barda que je traîne depuis Tharbad !

— Nous voyagerons le plus rapidement possible, mais il nous faudra sans doute pas moins de deux semaines pour couvrir les quelques quatre cent miles jusqu'à Imladris, par ce temps et avec la neige qui ralentira nos chevaux. Nous passerons le Brandevin au Gué du Nord, non loin de Long-Cleeve, puis nous descendrons le Chemin-Vert jusqu'à Bree. J'espère qu'ensuite la Route de l'Est sera praticable et que nous pourrons accélérer le train ; je suis très en retard et mon père doit déjà être parti pour le Riddermark, avec tous ceux qui se sont rassemblés pour porter secours aux Rohirrim...

Après s'être assuré que les Rôdeurs et Fram avaient suffisamment de provisions pour dîner et leur avoir souhaité une bonne nuit, Gormadoc revint vers le smial. La neige tombait toujours, mais moins fortement, et le ciel était noir d'encre. Il leva les yeux vers les nuages, offrant son visage à la caresse glacée des flocons. Il aurait aimé voir les étoiles, ressentir l'immensité de l'univers pour pouvoir ramener ses soucis à une échelle plus anodine... Se sentir vivant et en goûter la saveur, au lieu de se préoccuper de l'avenir comme il l'avait fait toute la journée.

Au fond de lui-même, il savait bien qu'il accepterait la charge qu'on voulait lui confier ! Il lui fallait simplement passer par dessus cette peur qui le retenait. Il lui fallait se convaincre qu'il était capable d'assumer cette fonction.

En soupirant, il réintégra la chaleur du smial et, sans bruit, se dirigea vers sa chambre. Tout le monde était couché. Le lit qu'il avait partagé avec Slendas quelques jours auparavant lui parut bien grand pour lui seul.

Il tournait en rond dans la pièce faiblement éclairée par la lampe qu'Alabandine lui avait laissée, trop troublé pour pouvoir se coucher, quand il aperçut son havresac posé sur le plancher au pied du lit. Il l'ouvrit et en sortit, avec un pincement au cœur, le Journal qu'il avait commencé un mois plus tôt à Bourg-de-Touque. Assis dans un fauteuil près de la lampe, il commença à le feuilleter distraitement puis, l'ouvrant à la première page, il entreprit de relire ce qu'il avait écrit quelques semaines auparavant, dans une vie antérieure.

Chapitre 62

JOURNAL DE GORMADOC -7-

Roccreux, dans la nuit du septième au huitième de solmath.

En ouvrant ce Journal, l'odeur du papier m'a ramené un mois en arrière, quand j'y écrivais les premiers mots. Je ne pensais, à l'époque, qu'à occuper la monotone quiétude d'une vie de jeune Hobbit favorisé !

Me voici aujourd'hui, marqué dans mon esprit et dans mon corps par une succession de périls et de souffrances, si différent que j'ai l'impression d'être un autre !

Et, au moment où j'aspire à reprendre ma vie calme et convenable, où je rencontre celle dont je pourrais rêver comme épouse, au moment où j'ai enfin la certitude d'avoir trouvé une activité qui me satisfera, le sort me met face à un choix qui m'obligerait à faire passer mon devoir avant mes désirs...

A devenir Maître du Pays-de-Bouc au lieu de Guérisseur.

Toute la nuit et la journée dernière, j'ai réfléchi à m'en donner la nausée. Pour être honnête avec moi-même, si ma première réaction a été de refuser énergiquement en m'estimant incapable d'une telle tâche, je dois bien reconnaître maintenant que je commence à envisager d'accepter cette mission.

Je me suis découvert, au travers des mésaventures que je viens de vivre, des capacités que je ne soupçonnais pas : oser entreprendre quelque chose même si je n'ai que l'espérance de la réussir, juste parce que je pense qu'il me faut *le faire ; risquer ma vie pour l'idée que je me fais du devoir, avoir la force morale de continuer au delà de mes limites ; décider et assumer mes actes en acceptant les compliments comme les reproches, tout cela me procure une satisfaction que je suis bien obligé de reconnaître. Et l'impression d'être responsable d'autrui, qui m'écrasait au début, me donne maintenant un sentiment de... fierté assez étonnant. J'ai encore des scrupules à l'avouer, même à Isembold, mais je pense que Bandobras ou Ferumbras comprendraient bien de quoi je parle !*

La discussion que j'ai eue cet après-midi avec le Seigneur Arathorn a également allégé mes réticences. Je dois admettre que la sensation d'obligation et de fatalité qui m'oppressait jouait pour beaucoup dans le rejet que je faisais de cette proposition.

Il m'a fait comprendre qu'un devoir accepté n'est pas aussi pesant qu'un devoir imposé. Il m'a dit que j'étais libre de mon destin... Etrange rapprochement : liberté et destinée ! J'avais toujours pensé que le destin ne pouvait qu'être subi avec fatalisme... Quelle impression enivrante de songer que mon libre-arbitre peut s'appliquer dans les choix que je fais pour mener ma vie !

Mais je me souviens aussi de ce qu'il m'a révélé, la nuit où nous avons discuté tous les deux chez les Furet : que la responsabilité d'un peuple est une très lourde charge, que nous avons une dette envers nos aïeux et un devoir envers les générations futures...

Ai-je vraiment envie de prendre cette responsabilité, d'endosser cette dette ? En suis-je capable ? Les trois compères assurent que oui. Même Ferumbras y semble favorable ! Il m'a dit qu'il m'épaulerait, mais que j'étais foutrement assez sûr de moi pour me passer de ses

conseils et vouloir rapidement me débrouiller seul. Toujours aussi rustre, notre Thain, même quand il veut être aimable !

Mais il est vrai que, plus j'y réfléchis, plus je pense que je pourrais amener quelque chose au Pays-de-Bouc ; les aider à effacer les séquelles de ce rude hiver, à retrouver le bonheur et la prospérité.

Et plus, peut-être ! Je m'étais dit plusieurs fois, durant les semaines que j'ai passées à Château-Brande cet été, que l'Oncle Agadoc était vraiment trop débonnaire et pusillanime, que le Pays-de-Bouc s'encroûtait. Plusieurs jeunes de mon âge partageaient cette impression et je me souviens d'une soirée bien arrosée où nous avions refait le monde... Enfin, le monde situé entre la Vieille Forêt et le Brandevin !

Et voilà qu'on m'en offre la possibilité... Le défi me tente !

L'autre problème qui me tracasse concerne Malva. Je ne renie pas la promesse que je lui ai faite avant de l'abandonner dans ce sinistre terrier. Mais je ne sais pas si, elle comme moi, pourrons tenir cet engagement, au moins dans l'immédiat.

Voudra-t-elle quitter sa mère si dolente, qui se retrouverait bien seule maintenant que Malgrim est mort et Forty parti aux Grands-Smials ? Il y a aussi ce bébé auquel elle s'est immédiatement attachée, qu'elle a calmé par quelques câlineries dans la chambre de Spinelle. Elle semblait plus maternelle que sa mère !

Et puis, Malva est si jeune ! Elle n'a pas encore l'âge où les jeunes filles de la Comté songent à se marier...

En outre je serai moi-même bien peu disponible, dans les mois qui viennent, pour chérir une jeune épouse ! Je crains n'avoir guère de temps à lui consacrer ; je ne voudrais pas qu'elle se retrouve souvent seule et déçue par un mari peu disponible...

Mais nous avons vécu trop de choses, elle et moi, traversé ensemble trop d'épreuves pour ignorer cette affection qui nous pousse l'un vers l'autre.

Résisterait-t-elle à une attente ? Ou bien l'attirance que je ressens envers elle, et qu'elle semble éprouver également, n'est-elle qu'une réaction instinctive face à la peur et la mort ? Aujourd'hui, je ne saurais répondre avec certitude. Mais j'ai le sentiment qu'elle est bien plus que cela.

La lampe faiblit et le sommeil commence à peser sur mes paupières. Cela m'a fait du bien d'écrire ces lignes ; je sens la paix m'envahir peu à peu, tandis que reflue l'angoisse qui me nouait les tripes depuis hier. Une sérénité réconfortante monte du plus profond de moi et mes idées deviennent plus claires, évidentes.

Je sais enfin ce que je dois faire.

Chapitre 63

PREMIERS DEPARTS

Quand il entra dans la cuisine le lendemain matin, Gormadoc put constater qu'à part les malades, il était le dernier à se lever. Ademar, installé dans un fauteuil auprès du fourneau et couvé de l'œil par Alabandine, buvait un bol de lait chaud. La grande table était occupée par Isembold et Bandobras, encore assis devant des écuelles vidées, tandis que Ferumbras et Forty terminaient leur gruau. La conversation s'interrompit quand il apparut, puis Maître Boulot reprit la parole, sur un sujet qui n'était visiblement pas celui qui les occupait avant.

Le jeune Hobbit accepta avec un sourire le lait aromatisé de chicorée qu'Alabandine lui proposa, qu'elle fit suivre d'une bouillie d'avoine accompagnée de tranches de bacon croustillantes. Il écoutait d'une oreille distraite les propos anodins des autres convives, et profita d'un trou dans la conversation pour demander des nouvelles de Malva et Slendas.

— Ils vont bien, le rassura Isembold. Slendas a encore un peu de fièvre mais a passé une nuit calme. Malva est réveillée depuis longtemps et te fait dire de la rejoindre quand tu le voudras.

Gormadoc se contenta de hocher la tête et continua à manger ; le silence persistant l'incita à la relever. Constatant que tout le monde le regardait, il posa la cuillère avec un soupir et, après les avoir observé un à un, arrêta son regard sur la fenêtre. Les yeux perdus sur le paysage enneigé, il prit une profonde inspiration.

— J'ai bien réfléchi... Je vais aller à Château-Brande...

Les exclamations approbatrices qui l'interrompirent le firent sourire avec un peu de dérision, mais non sans émotion. Bandobras s'était levé et lui assénait de petites tapes dans le dos. Isembold arborait une expression satisfaite et même Ferumbras hochait la tête d'un air favorable. Forty, lui, le dévisageait avec des yeux éperdus d'admiration. Alabandine sortit son mouchoir, déjà tout chiffonné, et posa la main sur l'épaule d'Ademar qui souriait lui aussi.

— Je savais que nous pouvions compter sur toi, Gormadoc, dit enfin Isembold. Tu es un Brandebouc ! Mais je te rassure, tu ne seras pas seul pour faire face à cette lourde tâche ; tu peux compter sur notre aide !

— Merci, je crois que j'en aurai bien besoin ! Sa moue dubitative montrait qu'il n'était pas encore persuadé d'avoir fait le meilleur choix.

— Je t'accompagnerai à Château-Brande, bien sûr, puisque je me rends au Pays-de-Bouc pour essayer d'atténuer les effets de cette épidémie. Et, si tu le veux, je resterai un peu à tes côtés ; après tout, ma grand-mère était une Fille du Château !

— J'y compte bien, Oncle Isembold ! Je te dois cette besogne, ne crois pas que tu t'esquiveras facilement ! Mais son sourire démentait ses paroles amères. « Et je compte aussi sur vous pour m'épauler » ajouta-t-il en regardant alternativement les deux frères Touque.

— Tu peux ! assura Bandobras. Je ne serai pas si loin de toi que nous ne puissions échanger de fréquents courriers !

— Je pense que tu arriveras à te débrouiller, ajouta Ferumbras. Mais, en tant que Thain, j'irai également te rendre des visites régulières, voir si le Pays-de-Bouc est bien administré. Tu auras beaucoup à faire et ne crois pas que cette dignité va te rendre la vie douce !

Gormadoc décida de ne pas relever l'ironie mordante du propos et se contenta d'un rictus goguenard mais, après quelques secondes durant lesquelles ils se défièrent du regard, il ne put cependant retenir un « Merci, Cousin Ferumbras ! Je n'en attendais pas moins de toi ! » qui fit soupirer Isembold.

— Réussirez-vous un jour, tous les deux, à dompter votre amour-propre ? Ne voyez-vous pas que votre dernier esclandre a bien failli très mal tourner ? Ferumbras, toi qui es notre aîné et le plus respectable, ne pourrais-tu faire preuve de compréhension et de grandeur d'esprit ? Et toi, jeune coq, t'efforcer d'accepter les remarques et la raillerie sans monter sur tes ergots ? Elle sera bien mal lotie, la Comté, si vous ne pouvez œuvrer ensemble sans vous quereller immanquablement !

Un gloussement brisa le silence qui suivit cette semonce ; Ademar, du fond de son fauteuil, leva son bol comme s'il se fut agi d'une chope de bière.

— Ne vous inquiétez pas, Isembold ! Ces deux-là sont trop semblables pour ne pas se heurter, mais je pense qu'ils feront du bon travail. Ils sont assez intelligents pour cela... Enfin, j'espère ! ajouta-t-il avec un sourire narquois.

Aucun des intéressés n'osa répliquer. Gormadoc plongea le nez dans son bol de chicorée et finit son petit-déjeuner en silence, tandis que Bandobras s'efforçait de ne pas pouffer pour éviter d'attiser à nouveau la fierté rabattue des deux autres.

Des coups frappés à la porte dissipèrent le malaise. Alabandine s'empressa d'aller ouvrir et revint en précédant Arathorn et Fram dans la salle, afin de débarrasser le coffre pour qu'ils puissent s'asseoir.

— Je vois avec plaisir que vous vous portez bien, Maître Boulot, dit le Dúnadan. Comment vont les blessés et la jeune mère ?

Après avoir été rassuré sur l'état de santé des habitants du smial, il poursuivit :

« J'aimerais donner à notre compagnon défunt une sépulture digne, mais le temps m'est compté. Pensez-vous que nous pourrions établir un tumulus non loin d'ici, bien que nous soyons sur les terres de la Comté ? »

— Bien sûr ! Et les Hobbits de Roccreux seront très honorés de rendre cet hommage à un de ceux qui nous ont tant aidé. Je vais vous indiquer une hauteur non loin de la lisière de la forêt, qui conviendra, je pense.

Pendant que Forty accompagnait le Rôdeur sur le lieu proposé, Fram demanda à rendre visite à Slendas, si son état le permettait. Gormadoc l'accompagna jusqu'à la chambre, dont il ouvrit doucement la porte. Son ami sommeillait mais le faible grincement suffit à lui faire ouvrir les yeux. Il sourit à la vue de ses visiteurs et se releva sur ses oreillers, en grimaçant bien un peu mais avec un plaisir évident.

Après les rituelles considérations sur son rétablissement bien engagé, Fram lui annonça son prochain départ.

— Je retourne vers les miens, ami Hobbit, mais je n'oublierai pas la belle Comté. T'avais-je dit que d'anciennes légendes de l'Eothéod, remontant à l'époque très lointaine où nous vivions dans le Nord, parlent des *Holbytla* ? Nos bardes racontent que, très loin vers le couchant, au delà de maintes collines et rivières, vit un peuple de lutins qui creusent des trous dans les talus sableux. Je ne pensais pas, en suivant les recommandations de Mithrandir, arriver dans ce qui ressemble bien à cette terre de légende ! Quand je serai à nouveau chez moi et que la paix nous aura rendu le temps des veillées, je parlerai aux miens de la Comté où il fait si bon vivre, pour qu'ils gardent la mémoire des Semi-Hommes joviaux et aimables. Et si, un jour, quelques-uns des vôtres sont pris d'un esprit d'aventure assez puissant pour les mener jusqu'au Riddermark, ils sauront que Fram Wallason a perpétué le souvenir de son séjour dans la Comté des *Holbytla.*

— Vous ne reviendrez pas, Messire Fram ? Jamais ? dit Slendas d'une voix accablée.

— Mon pays est bien loin d'ici, mais qui sait ? J'ai bon espoir que le secours des Dúnedain va nous permettre de repousser les envahisseurs et de reconquérir Edoras ; alors mon frère aura sans doute besoin de moi pour l'aider à effacer l'horreur de cette guerre. Mais par la suite reviendra la paix et le temps des voyages. Qui sait alors ce que je pourrai faire ?

— Et vous vous marierez ? Vous allez retrouver celle après qui vous soupirez ! demanda Gormadoc.

— Je la retrouverai, j'espère, saine et sauve auprès de son père, mais la douce Helwyn n'est pas pour moi. Les Princesses du Rohan n'épousent pas les Capitaines, même nés d'un mariage royal de la main gauche, et surtout s'ils sont proches cousins. Elle a déjà été refusée à Fréca, qui se prétendait pourtant descendre du Roi Fréawine et voulait la marier à son fils ; je l'aurais tué de mes propres mains, ce gros porc, pour avoir osé poser son regard lubrique sur elle, si mon frère le Roi Helm ne l'avait occis lui-même d'un coup de poing ! Mais son fils a juré d'en tirer vengeance, Wulf le demi-Dunman, celui-là même qui, en ce moment, pille et dévaste les plaines du Folde...

La colère enflammait ses yeux, mais il retomba bien vite dans la nostalgie. Il déposa sur la couverture un fourreau de cuir ouvragé et, prenant entre ses gros doigts couverts de poils blonds la petite main fine du Hobbit, il lui fit saisir la poignée qui dépassait.

« Je te laisse ma dague en cadeau, ami Slendas, en souvenir du Rohirrim que tu as guidé sur les pistes enneigées de la Comté. Puisse-t-elle t'aider à maintenir la paix pour les tiens ! »

— Ah, Messire Fram, comment pourrais-je vous oublier ? Sans votre aide et votre soutien, je ne serais pas allé bien loin sur ces pistes ! Je serais mort de froid, d'épuisement, de découragement... Vous m'avez fait découvrir le sens du mot fraternité, et j'en garderai le souvenir durant toute ma vie !

Slendas se tut, au bord des larmes, pâlissant à vue d'œil. L'émotion l'avait visiblement épuisé et ils le laissèrent se reposer, non sans que l'Homme ait promis de revenir le lendemain juste avant son départ.

Quand Fram eût quitté le smial pour rejoindre Arathorn, Gormadoc alla frapper doucement à la porte de Malva. A l'invitation de la jeune fille, il entra et s'approcha du lit où elle était étendue, laissant par respect des convenances la porte entr'ouverte.

— Comment vas-tu ? As-tu bien dormi ? ... Euh... Je veux dire... Avez-vous passé une bonne nuit, Malva ?

Elle rit de son embarras et lui montra le bord du lit pour qu'il s'y assoie. Il obtempéra avec réserve. Rien n'était pareil, ici à Roccreux, et la connivence qui les avait unis durant leur captivité était mise à mal, pour lui, par leur retour dans sa famille. Elle semblait en être moins gênée, et toute disposée à poursuivre l'harmonie de leur relation.

— Gormadoc, ne penses-tu pas que nous pourrions nous adresser l'un à l'autre comme des amis proches ? Ou suis-je redevenue simplement la jeune cousine de ton ami Slendas ?

— Non ! Non, bien sûr, s'exclama-t-il en rougissant. Mais... c'est différent, ici !

Il se tut. En vérité, il ne savait quoi dire. Son expérience des conversations en tête à tête avec une fille était très réduite et il se sentait bien incapable d'exprimer le trouble qui l'envahissait. Fine mouche, elle dut sentir la panique qui montait en lui et lui faisait lorgner la porte du coin de l'œil. Sa frimousse malicieuse redevint sérieuse — pathétique, même, jugea-t-il — et elle le fixa de ses yeux ensorcelants.

— Gormadoc, qu'est-ce qui a changé ? Pourquoi devrions-nous être différents ?

— Parce que nous sommes chez vos... chez tes grands-parents et que tu as retrouvé ta mère, Malva ; parce que, pour eux, tu n'es sans doute pas encore à l'âge des engagements !

— Alors... Tu veux... oublier ? Les larmes commençaient à perler et sa voix tremblait de désespoir.

— Non ! J'étais sincère et je le suis tout autant aujourd'hui ! Mais...

Il hésitait, ne sachant comment lui annoncer son départ tout proche.

— Tu as pris ta décision ? dit-elle à sa place. Tu retournes au Pays-de-Bouc ?

— Tu es au courant ? Je croyais que tu dormais quand nous en avons parlé chez les Lovinier, puis avec Arathorn...

— A la ferme, oui, mais pas pendant le voyage. J'ai entendu ce que te disait le Seigneur Arathorn et j'ai compris que tu partirais.

— Ah bon ? dit-il d'un air froissé, vexé qu'elle ait pu anticiper une décision qu'il lui avait été si difficile de prendre.

— Bien sûr ! Je savais que tu ne pourrais refuser, tu es beaucoup trop... généreux pour cela. J'aurais été déçue, même, si tu avais dit non.

Devant l'air interloqué du jeune Hobbit, elle poursuivit : « J'ai trouvé très beau ce qu'il t'a expliqué, sur le devoir et la liberté. Je suis d'accord avec lui, ç'aurait été lâche de refuser. Et je t'admire d'avoir accepté, malgré ton désir de devenir Guérisseur. »

S'entendre dire qu'elle l'admirait mit un peu de baume sur sa fierté blessée, mais ne résolvait pas son problème.

— Cela veut dire que je vais devoir rester au Pays-de-Bouc pendant sans doute plusieurs années, avant que j'aie à nouveau du temps à consacrer à autre chose que cette tâche...

— Alors, j'attendrai, si tu le souhaites.

— Malva, tu es encore très jeune, je ne veux pas que tu regrettes un jour la promesse que nous avons échangée.

— Et toi, la regretteras-tu ?

Il prit le temps de réfléchir. Il lui devait une réponse franche et honnête.

A nouveau, comme dans le terrier et avec tout autant d'émotion, il saisit tendrement les petites mains posées sur le drap et plongea son regard dans les yeux parme de la jeune fille.

— Non, je ne la regrette pas et je la renouvelle, si tu le désires.

— Alors, nous attendrons que la charge de Maître du Château te laisse le loisir de prendre femme, Gormadoc Brandebouc. Je saurai patienter.

— Quand le temps sera venu, Malva Testarude, nous nous marierons sur les berges du Brandevin et Lilas t'offrira la couronne d'épousée, comme tu l'as rêvé. Nous nous soumettrons ainsi à la destinée, car tel sera notre choix.

L'inhumation de Dóron fut une cérémonie courte, mais digne et émouvante. La presque totalité des habitants de Roccreux étaient montés jusqu'au tertre pour exprimer ainsi leur reconnaissance, ce qui sembla toucher les Rôdeurs. Ils avaient dégagé un espace de la neige qui le recouvrait et constitué un cairn de pierres au dessus du corps de leur compagnon. Arathorn prononça des paroles en une langue inconnue et psalmodia un chant aux consonances empreintes de mélancolie. Puis, d'une voix forte, il lança une stance vers le ciel, que répétèrent ensuite ses compagnons.

« *Aglar'ni Dóron di'nguruthos ! Hiro hon hîdh ab'wanath* »

Le sens en était obscur pour les Hobbits mais, percevant un hommage à la vaillance du Rôdeur, ils baissèrent tous la tête en signe de recueillement.

Comme la neige recommençait à tomber, ils redescendirent ensuite vers le village. Le tumulus se recouvrit lentement d'un manteau blanc, effaçant les traces de pas alentours.

De retour chez les Boulot, les Dúnedain commencèrent à préparer leur long voyage. Arathorn avait décidé de partir le lendemain dès l'aube et ils commencèrent à remplir leurs sacoches et charvins, à vérifier les harnachements de leurs chevaux. Maître Ademar leur fit porter des vivres, viatique non négligeable pour des voyageurs pressés qui n'auraient que peu l'occasion de chasser dans les terres désertes qu'ils devraient traverser.

Forty tournait autour d'eux, s'approchant de Thala dès qu'il le pouvait pour caresser le chanfrein ou flatter l'encolure du grand cheval. Le voyant si triste, Fram finit par lui demander comme un service de le faire trotter, sous prétexte de le détendre. Le jeune Hobbit revint une bonne heure plus tard, rayonnant, et passa ensuite une autre heure à panser l'animal. Il fallut que Ferumbras vienne le chercher dans la grange, à la nuit tombée, pour qu'il consente à aller dîner.

Le lendemain, ils étaient tous debout avant l'aube — tous ceux qui pouvaient se lever — pour voir partir les Rôdeurs.

Arathorn et Fram firent leurs adieux dans la chambre de Slendas, en présence de l'ensemble des habitants du smial, et ceux-ci profitèrent de ces derniers instants pour faire don de quelques présents aux voyageurs. La veille, la soirée avait été entièrement consacrée au choix des cadeaux, que les Hobbits apprécient fort et s'offrent avec délectation en toutes occasions. Le temps manquait pour partir à la recherche d'un présent original et neuf, aussi choisirent-ils dans la collection de mathoms de Maître Ademar des cadeaux simples mais qu'ils espéraient appropriés.

Fram reçut une chope à bière en étain, finement ouvragée, dont le couvercle figurait la tête d'un poney et l'anse une crinière torsadée par le vent de la course.

— En souvenir d'une certaine soirée où vous avez pu apprécier la bière du Quartier-Sud, dit Slendas adossé à ses oreillers.

Le pot semblait bien petit dans les grandes mains du Rohirrim mais le présent le touchait visiblement. Il actionna plusieurs fois le couvercle en tenant la figurine par ses oreilles dressés et le bruit rappela le galop d'un cheval, ce qui les fit tous rire nerveusement.

Gormadoc lui avait préparé un cadeau plus personnel : un dessin au fusain qu'il avait réalisé durant la nuit sur une des pages de son Journal, représentant un Homme enfonçant ses deux épées dans le ventre d'un dragon monstrueux. Des touches d'ocre servaient à figurer la fournaise ardente de l'haleine du monstre, ainsi que le sang jaillissant des plaies et souillant le guerrier. En bas de la feuille, Gormadoc avait demandé à Arathorn d'écrire une phrase dans la langue du Rohirrim.

Fram, Framer runa, dædcéne mon dome gewurþad, feohteþ mid frécne fyrdracan fleogende.

Fram lut en silence la dédicace et contempla longuement le portrait puis, très ému, le tendit aux autres pour qu'ils l'admirent. Le dessin était de bonne facture et passa de mains en mains avec des éloges qui firent rougir l'artiste.

— J'ignorais que les Hobbits maîtrisaient si bien la langue des Eorlingas ! dit-il en souriant à Gormadoc.

Et, pour les membres de l'assemblée qui regardaient la calligraphie d'un air interrogateur, il en fit la traduction : « *Fram, Grames suna, dædcéne mon dome gewurþad, feohteþ mid frécne fyrdracan fleógende.* Cela veut dire : Fram, fils de Gram, vaillant au combat, célèbre pour sa valeur, affronte le terrifiant dragon de feu ailé. »

Puis il enroula avec émotion le dessin et remit le lien autour, avant de le glisser avec précautions dans l'étui de cuir épais qu'avait fourni Forty — et qui avait contenu jusque là les feuillets sur lesquels il apprenait ses lettres.

Arathorn, lui, reçut un petit tonnelet qu'Ademar lui tendit avec recueillement. Sur le fond était gravée la marque de fabrique de Sonnecor et une étiquette jaunie, à moitié décollée, indiquait en une calligraphie pompeuse *Feuille de Longoulet*.

— A titre de remerciements pour votre aide, Seigneur Arathorn... Pour votre aide dans le sauvetage de mes petits-enfants, mais aussi pour votre vigilance qui permet à la Comté de vivre paisiblement. Je sais que nous, Hobbits, ne mesurons pas assez ce que nous devons aux Rôdeurs et j'essaierai, pour ma part, d'atténuer chez les miens cette méfiance qui nous fait craindre et mépriser ceux de votre peuple.

Gormadoc, quant à lui, sortit de sa poche une petite boite fermée par un crochet rouillé et la tendit timidement à l'Homme, qui s'était agenouillé pour être à leur hauteur. Celui-ci souleva le couvercle maladroitement gravé d'une tête de bélier et en sortit un briquet patiné par l'usage et cabossé, trop petit pour qu'il puisse y glisser plus de deux doigts, un morceau de silex déjà largement entaillé et plusieurs fragments d'amadou.

— Quand je me suis retrouvé dans les ténèbres totales du terrier, après m'être glissé derrière les fûts, je me suis aperçu que j'avais oublié de prendre de quoi enflammer les torches... Malgrim avait été plus prévoyant que moi en attachant ce briquet à l'une d'elle,

sinon, je n'aurais jamais pu retrouver Malva sans lumière. Il est vieux et le pauvre père Lovinier avait dû l'utiliser de très nombreuses fois, mais c'est grâce à lui que j'ai pu la sauver, en quelque sorte. Puisse-t-il vous servir encore longtemps dans votre vie d'errance, Seigneur Dúnadan, et vous rappeler à chaque utilisation la reconnaissance que je vous porte ; vous m'avez secouru face aux loups mais, surtout, vous m'avez offert une lumière qui va me guider dans ma future charge : un peu de la sagesse de votre Peuple. J'essaierai d'en faire bon usage !

Après une dernière embrassade aux blessés qui ne pouvaient quitter le smial, ils sortirent et se dirigèrent vers l'enclos où attendait le reste de la troupe. Alabandine sanglotait sans retenue et tous avaient le cœur serré en les voyant fixer les derniers bagages.

Quand tout fut prêt, il fallut bien se séparer. Fram saisit dans ses grands bras un Gormadoc à la gorge nouée par l'émotion, qui tentait difficilement de faire bonne figure.

— Je vais regretter la Comté, ami Gormadoc ! Il fait bon vivre dans votre pays et j'espère que vous pourrez préserver longtemps cette paix. Veillez à vos frontières afin de ne pas vous laisser surprendre par le Mal qui rôde autour de vous. Puisse la Comté demeurer à jamais ce havre de fraîcheur !

— Merci, Messire ! Ce fut un jour propice que celui de notre rencontre ! Surtout pour moi d'ailleurs, car je dois beaucoup à l'exemple de votre courage et votre ténacité, qui m'ont appris à me dépasser ; je vous en garderai une éternelle gratitude. Je souhaite que votre retour en compagnie des Dúnedain se déroule sans difficulté. Puissiez-vous mener à bien la libération de votre pays et retrouver vifs et saufs tous ceux que vous aimez.

Le Rohirrim, ému, ébouriffa une dernière fois la tignasse bouclée de son ami Hobbit, avant d'aller saluer successivement tous les présents, particulièrement ceux qui l'avaient aidé dans sa quête.

Arathorn, à son tour, s'accroupit pour donner l'accolade au jeune Hobbit.

— Nous nous reverrons, Gormadoc Brandebouc, si le sort ne m'est pas défavorable dans cette guerre. Le Pays-de-Bouc n'est pas si éloigné du Chemin-Vert que je ne puisse faire, à mon retour vers le Nord, un crochet par Château-Brande afin de saluer un vieil ami ! Je viendrai voir comment vous menez votre destin, ajouta-t-il avec un clin d'œil. Mais en attendant cet heureux jour, et comme vous le conseille Messire Fram, soyez prudent ! Restez vigilant à tout ce qui pourrait entraîner le marrissement de ce havre de paix en Terre du Milieu qu'est la Comté.

— Ah, Seigneur Arathorn, je vous dois la vie et plus encore ! J'ai compris beaucoup de choses à votre contact et vous avez éveillé en moi l'ardent désir de m'améliorer ; j'espère ne pas décevoir ceux qui me font confiance. Je penserai à vous quand les difficultés de ma tâche m'accableront ! Et quand vous passerez à Château-Brande, vous me raconterez l'histoire du peuple dúnadan, de votre lutte ancestrale contre le Mal, et l'espérance que vous mettez dans le retour de ce Roi dont vous m'avez parlé.

— Il faudra alors de nombreuses et longues veillées si vous voulez tout savoir de l'histoire des Númenoréens ! En attendant, portez-vous bien, tous, dit-il en se redressant, et que l'Unique vous préserve dorénavant des infortunes et calamités de ce rude hiver !

Ils montèrent en selle et, les adieux menaçant de s'éterniser, le Rôdeur dut donner le signal du départ en lançant un « *Si bado, Edain ! Bado n'auth !* » qui mit enfin sa troupe en branle. Ils poussèrent leurs chevaux au trot. L'ardeur les faisait maintenant rire et s'interpeller gaiement, l'exaltation éclairait leurs visages tandis qu'ils se retournaient pour de grands gestes du bras ; ils partaient au combat.

Un dernier cri d'Arathorn leur parvint, porté par le vent, quand les cavaliers se découpèrent sur le ciel clair du levant.

« *Namarië, Periannath !* »

Le soleil surgissait devant eux quand ils disparurent à l'horizon.

Chapitre 64

LE DESTIN DE GORMADOC BRANDEBOUC

La matinée se traîna, morose. Pourtant, tous ceux qui allaient quitter Roccreux le lendemain étaient très occupés à préparer leurs sacs. Gormadoc avait rapidement rempli le sien des quelques effets qu'il portait depuis son départ de Bourg-de-Touque, en y ajoutant son cahier de cuir vert et divers objets glanés au cours de son voyage : les vêtements offerts par Odet ainsi que le masque d'écorce, le petit flacon de madame Chaumine, une boucle de ceinture décorée de chevaux finement ciselés, cadeau de Fram, ainsi qu'une bourse de cuir patinée par l'usage, que lui avait remise le Dúnadan la veille au soir, qui contenait quelques-unes de ces feuilles à la senteur si vivifiante. « La *feuille de roi* n'aura pas, entre vos mains, la puissance que lui confèrent les héritiers d'Isildur, avait-il dit d'un air désolé, mais gardera la vertu de purifier l'air vicié autour des malades. Je pense que vous en aurez l'usage là où vous allez. »

Maître Ademar avait tenu à lui offrir définitivement la rapière avec laquelle il avait combattu l'Orque, ainsi que le robuste poney qu'il avait monté durant le retour des Hauts et sur lequel il ferait le voyage jusqu'au Pays-de-Bouc.

Mais le présent le plus précieux à ses yeux était sans conteste le petit pot de grès offert par Malva, fermé d'un bouchon de bois tendre et contenant des fleurs et des boutons de mauve.

— Si tu as mal à la gorge dans ton grand château, avait-elle dit d'un ton docte, fais-toi une infusion... et pense à moi !

Il lui avait assuré que ces fleurs-là, cueillies de sa main, il les conserverait sans y toucher, ce qui ne l'empêcherait pas de penser à elle.

Bandobras, Isembold et Gormadoc avaient prévu de partir en même temps que Ferumbras, qui retournait à Bourg-de-Touque avec Fortinbras — il allait bien falloir, maintenant, l'appeler ainsi — accompagné de son escorte. Ils passeraient la nuit suivante chez Maître Furet et, ensuite, chacun suivrait sa route.

Au repas de mi-journée, Isembold confia à Gormadoc une gourde contenant une décoction amère, dont il lui conseilla de boire une rasade plusieurs fois par jour ; toute la matinée, il avait occupé le fourneau d'Alabandine pour confectionner une potion à base de racines d'eupatoire chanvrine et de feuilles de cassis, sensée les protéger de la contagion quand ils franchiraient le Brandevin. Le jeune Hobbit n'avait pas songé à ce risque en acceptant de retourner au Pays-de-Bouc, mais il avala la médication avec fatalisme ; il avait survécu aux épouvantables rigueurs des dernières semaines et se sentait assez vigoureux et chanceux pour résister à n'importe quelle épidémie.

Il alla passer le début d'après-midi avec Malva et Fortinbras, dans la chambre de la jeune fille. Aucun d'eux n'évoqua le départ tout proche et ils parlèrent de choses et d'autres, à voix basse pour ne pas réveiller le bébé qui dormait ; sur la demande de Malva et pour permettre à sa mère épuisée de se reposer, la bercelette avait été mise près de son lit. Elle s'occupait tendrement de la petite Lilas, prenant soin d'elle et la berçant, quand la faim la fit pleurer, jusqu'à l'arrivée de la nourrice.

Pendant tout le temps que la brave Hobbite — une jeune voisine nouvellement accouchée — allaita le nouveau-né, ils l'observèrent tous les trois en silence, émus de voir les minuscules lèvres téter avidement le sein opulent. Gormadoc ne pouvait s'empêcher de penser au rêve de Malva ; l'idée que ce nourrisson aux cheveux hirsutes, aux petits poings serrés, serait peut-être celle qui couronnerait Malva le jour de ses noces le troublait profondément. La première confirmation du pressentiment de la jeune fille avait beau être là, sous ses yeux, il n'arrivait pas à admettre qu'il leur faudrait attendre si longtemps avant de le voir se concrétiser. Il se tourna vers elle et lut les mêmes doutes dans ses yeux, mais elle répondit à sa moue perplexe par un sourire confiant.

Avant que le bébé, repus, ne s'endorme à nouveau, la nourrice montra à Malva comment changer la couche et nouer le lange dans les règles. Elle s'y appliqua avec beaucoup de conscience, attentive aux remarques. Quand elle recoucha le nouveau-né dans la bercelette, un sourire attendri illumina son visage et Gormadoc se promit de garder ce ravissant tableau par dessus tous les souvenirs qu'il emporterait d'elle.

Ils quittèrent la chambre peu après, car Malva semblait fatiguée. Elle ne protesta d'ailleurs pas et dormit jusqu'au dîner. Fortinbras rejoignit Ferumbras et Bandobras tandis que Gormadoc allait passer la fin d'après-midi avec Slendas, qui se remettait doucement. Il avait toujours des poussées de fièvre qui l'épuisaient mais, en dépit de la plaie encore béante et suintante, Isembold avait bon espoir d'une guérison relativement rapide et sans complications.

La soirée fut calme et courte. Ademar, bien que son état se fût notablement amélioré depuis deux jours, restait encore faible et Alabandine le somma d'aller se coucher peu après le repas. Tous suivirent car ils voulaient partir assez tôt le lendemain matin.

Gormadoc se réveilla avant l'aube. Son havresac était prêt au pied du lit et il enfila rapidement ses vêtements avant de se glisser jusqu'à la cuisine. Il eut la surprise d'y trouver Ferumbras, attablé devant une assiette de gruau. Bien que la perspective d'un tête à tête ne l'enthousiasmât pas, il n'osa pas tourner les talons et se servit lui aussi des céréales, qu'il arrosa d'un peu de lait et de miel. Il s'assit à la table et commença à manger en silence.

— Alors, prêt pour commencer ta nouvelle vie ? demanda le Thain.

— ... Je ne sais pas. J'ignore comment les choses vont se passer, à vrai dire... Ça vaut peut-être mieux, ajouta Gormadoc avec un sourire en coin.

— Ne te tracasse pas trop. Ce sont les premiers jours les plus difficiles ; après, on s'y fait vite. On finit même par apprécier le rôle !

Le jeune Hobbit regarda son cousin d'un air étonné, surpris par cette confidence inattendue.

— Oui, mais tout est encore trop soudain pour moi. Me retrouver Maître du Château est plutôt inattendu ! Tandis que toi, tu savais qu'un jour tu serais Thain. Ton père t'y avait préparé !

Ferumbras hocha la tête et ils continuèrent à manger en silence, mais la tension entre eux s'était amoindrie. Le Touque devait poursuivre ses pensées car il reprit la parole peu après.

— Pâquerette était effondrée quand elle a su que ses médications avaient été responsables de la chute de Père.

— Elle le savait ? s'exclama Gormadoc, déconcerté.

— C'est moi qui le lui ai appris. Environ deux semaines après l'accident, le messager de Bandobras est revenu ; il portait une lettre d'Isembold me faisant part de ses suppositions concernant la mort de mon père. J'ai fait chercher Pâquerette, qui a reconnu avoir donné les médications qui lui restaient et lui avoir laissé des feuilles de chanvre à fumer. Elle en a été consternée, se sentant responsable de l'accident et de ton départ. Je connais Pâquerette depuis longtemps, avant même qu'elle accompagne ma sœur à Château-Brande pour son mariage, et je crois qu'elle était réellement atterrée par cette lamentable erreur. Je lui ai promis que je démentirai les soupçons qui avaient pesé sur toi, mais je n'ai pas parlé, aux Grands-Smials, des vraies causes de ce drame ; il ne servirait à rien de les divulguer.

— Merci. Merci aussi pour elle, Ferumbras... Et, pour ma part... je voulais te présenter mes... mes excuses pour avoir pensé que tu aurais pu... Enfin, je veux dire... pour les champignons...

— J'accepte tes excuses, Cousin. N'en parlons plus.

Ils mangèrent un moment en silence. La phrase avait été difficile à sortir mais Gormadoc se sentait maintenant plus léger. Profitant de cette réconciliation inattendue, il poursuivit la conversation.

— Comment se fait-il que tu te sois trouvé à Long-Cleeve quand les Rôdeurs y sont passés ?

— J'avais appris peu après ton départ la mort d'Agadoc et de ses fils, et je me suis douté qu'il faudrait te retrouver. Personne ne t'avait vu depuis ton départ de Bourg-de-Touque, tu ne t'étais pas montré à Lézeau, tu paraissais volatilisé ! Le messager de Bandobras, en repassant au Dragon-Vert, avait eu vent de la rumeur de meurtre que son bavardage, au cours de la précédente halte, avait fait naître et il m'en avait informé. J'ai donc décidé, quelques jours plus tard, d'entreprendre un tour de la Comté pour officialiser la succession de mon père, démentir les rumeurs te concernant et aller jusqu'à Long-Cleeve où j'espérais que tu serais allé rejoindre Isembold, et où je pensais trouver Fortinbras ; car il fallait bien que je fasse enfin la connaissance de mon fils !

Il avait prononcé le mot après une infime hésitation, mais sur un ton de fierté nettement perceptible. Gormadoc ébaucha un sourire qu'il réfréna immédiatement pour ne pas froisser son cousin ; leurs relations semblaient vouloir s'améliorer, ce n'était pas le moment de paraître ironique.

— Tu sais, Ferumbras... dit-il enfin après un silence, Forty... Fortinbras est un garçon vraiment bien, plein de courage et de détermination... mais aussi très sensible. Il est encore jeune et je crois que tu l'impressionnes... Comme tu me faisais peur quand j'étais enfant...

Le Touque continua à contempler le fond de son écuelle sans réagir, puis murmura à voix basse quelques mots à peine audibles.

— Sa mère aussi était très sensible...

Il leva la tête et son regard croisa celui de Gormadoc. Pour la première fois, le jeune Hobbit n'y lut aucune animosité ; il en fut si surpris qu'il ne détourna pas les yeux, rivé à ce regard où il lui semblait lire des regrets, et ce fut Ferumbras qui replongea le premier dans son gruau. Ils continuèrent leur repas en silence un bon moment avant que Gormadoc reprenne la parole.

— Fortinbras retourne à Bourg-de-Touque avec toi, donc ?

— Oui. Ademar est d'accord et Spinelle m'a fait dire par Alabandine qu'elle n'y voyait pas d'objection. J'ai préféré ne pas aller la voir car je crois que ma visite n'aurait fait que rajouter à sa douleur et à sa faiblesse ; je n'aurais pas été capable de cacher ma rancœur, même si son état fait craindre le pire à sa mère.

— Que vas-tu faire, alors, vis à vis des Testarude et des Boulot ? osa Gormadoc.

— Rien. Ademar m'a assuré qu'il n'avait été mis au courant que très récemment, et je le crois. En outre, j'ai longuement parlé avec Agathe durant la soirée que j'ai passée à Long-Cleeve ; elle m'a assuré avoir beaucoup regretté le choix des Testarude de respecter à la lettre le dernier souhait de Turquoise, et s'être tue par passivité plus que par approbation réelle... Et aujourd'hui Malgrim est mort, Spinelle paraît au plus mal... Ça ne servirait à rien de remuer encore cette triste histoire. Non, je ne ferai rien, ajouta-t-il, mais j'essaierai d'être un bon père... Cette fois-ci...

Gormadoc, interloqué, ne demanda pas de précisions ; les derniers mots avaient semblé beaucoup coûter à Ferumbras et il préféra rester sur la fugace impression que son cousin lui avait — presque — exprimé des regrets.

La gêne qui persista fut brisée par l'arrivée d'Alabandine qui leva les bras au ciel de n'avoir pas été assez matinale pour préparer le petit-déjeuner de ses invités. Fortinbras les rejoignit peu après, les cheveux en bataille et le regard encore ensommeillé, suivi des autres occupants du smial Boulot.

Gormadoc, qui avait fini son premier repas, se proposa pour apporter leurs plateaux à Slendas et Malva.

Une heure plus tard, ils étaient sur le départ, après des adieux émus à ceux qui n'avaient pu les suivre dehors.

Slendas s'était engagé à lui rendre visite dès qu'il le pourrait, et lui avait fait promettre de l'emmener visiter le Pays-de-Bouc dans ses moindres recoins. Gormadoc avait acquiescé avec empressement, puis serré son ami dans ses bras avant de se rendre compte de la grimace de douleur qu'entraînaient ses effusions. Après s'être excusé et avoir renouvelé les assurances de se revoir le plus vite possible, il le quitta sur un dernier salut de la main. Il était déjà dans le couloir quand Slendas le rappela.

— N'oublie pas d'aller dire au revoir à ma petite cousine ! dit-il avec un clin d'œil espiègle.

Comme s'il risquait d'oublier ! Il y passa même plus de temps que raisonnable et Fortinbras proposa d'aller seller le poney de Gormadoc pendant que celui-ci échangeait les derniers mots avec Malva. Bien que rien n'ait été officialisé, tout le monde avait remarqué la tendresse qui semblait les lier et, tacitement, chacun s'était trouvé quelque chose à faire dehors pour les laisser en tête à tête.

Malva avait les yeux et le nez rouges mais faisait des efforts méritoires pour paraître gaie. Gormadoc, lui, partagé entre son chagrin de laisser la jeune fille, sans savoir quand il la reverrait, et l'excitation croissante qu'il ressentait à la perspective de la nouvelle vie qui s'ouvrait à lui, passait du sourire à la tristesse, ne sachant quelle contenance adopter.

— Tiens, dit-il en lui tendant le poing fermé, c'est pour toi. Un souvenir...

Il déposa dans la main de la jeune fille une chaîne d'or toute simple à laquelle était accrochée une larme de cristal. Emue, elle défit le fermoir et lui tendit les deux extrémités afin qu'il passe la chaîne autour de son cou.

— Merci... Elle est très belle !

— Elle me vient de ma mère. Mon père l'avait achetée aux Nains des Montagnes-bleues et lui avait offerte en cadeau d'accordailles. Il me l'a donnée quand j'ai quitté mes années d'enfance...

Quelqu'un frappa à la porte et la voix de Fortinbras retentit dans le couloir.

— Gormadoc... Il faut y aller !

— Oui, j'arrive. Une minute !

Il la dévisagea en silence, le cœur étreint d'une douleur poignante.

« Je reviendrai. Je te le promets. Tu sais que je tiens mes promesses ! Envers et contre tout ! »

Il lui sourit une dernière fois et se dirigea vers la porte. Il allait la franchir quand elle le rappela.

— Gormadoc...

— Oui ? dit-il devant son air faussement hésitant.

— ... On se mariera, plus tard, n'est-ce pas ? Elle souriait de répéter les mots qu'elle avait eus dans le terrier, sans pour cela chercher à retenir ses larmes.

Il ne répondit pas mais le sourire qu'il lui adressa valait tous les acquiescements.

Il sortit rapidement et précéda Forty, avant que le jeune Hobbit n'aperçoive ses yeux trop brillants. Il prit son sac dans sa chambre et rejoignit les autres dehors.

Tout le monde l'attendait et plusieurs étaient déjà en selle. Il étreignit Ademar avec émotion et embrassa Alabandine qui pleurait ouvertement. Elle lui chuchota quelque chose à l'oreille qui le fit rougir et secouer affirmativement la tête en souriant, mais ne dit pas un mot ; il avait la gorge trop nouée pour cela.

Vint le moment où Bandobras talonna son poney et le groupe se mit enfin en marche. Tant qu'ils le purent, ils échangèrent de grands signes de bras puis, à l'endroit même où les Rôdeurs s'étaient retournés la veille pour la dernière fois, ils stoppèrent leurs montures et Gormadoc jeta un ultime regard sur le village en contrebas. C'était le lieu précis d'où il l'avait aperçu la première fois, perché sur le cheval d'Arathorn. Les mêmes panaches s'élevaient des cheminées, les croupes de terre des smials se serraient de la même façon...

Lui n'était plus le même.

Ils arrivèrent à la ferme des Furet dans l'après-midi. La porte avait été remise en état mais la grange brûlée dressait encore ses poutres noircies en souvenir du drame qui s'y était joué. Maître Odet avait presque entièrement retrouvé l'usage de son bras et madame Furet leur avait cuisiné une potée, qui avait dû engloutir les victuailles d'une semaine tant elle était copieuse ; ce n'était pas tous les jours qu'elle recevait à sa table le Thain de la Comté et le Maître du Pays-de-Bouc ! Elle avait été informée par les Rôdeurs qui avaient fait une brève halte la veille dans la matinée, annonçant l'arrivée du groupe de Hobbits pour le lendemain.

Il y eut bien quelques regards surpris quand le Thain appela le plus jeune « mon fils », alors que le garçon s'était lui-même présenté comme un Testarude deux semaines auparavant, mais personne n'osa émettre le moindre commentaire. De toute façon, la ressemblance était si frappante, quand ils étaient côte à côte, que la filiation ne faisait aucun doute !

Ils passèrent une fort agréable soirée durant laquelle les récits se croisèrent dans un brouhaha de conversations, chacun racontant les mésaventures qu'il avait vécues. Seul Gormadoc resta silencieux, même quand Forty raconta encore une fois le magistral coup d'épée qui avait entraîné la mort de l'Orque, et se contenta de répondre par un sourire aux louanges de l'assemblée. Il traînait une humeur morose depuis leur départ et attendait avec une patience résignée le moment d'aller se coucher, pour retrouver ses songeries.

Ils dormirent tous dans l'étable. Après un petit-déjeuner presque aussi copieux que le dîner de la veille, et qui avait dû finir de vider le garde-manger de Madame Furet, eut lieu la première séparation ; Bandobras allait continuer la Piste de l'Est jusqu'à Long-Cleeve qu'il atteindrait dans la soirée, tandis que le reste du groupe prendrait la direction du sud vers Oatbarton où ils passeraient la nuit suivante.

Les adieux furent plus gais et virils que la veille ; on but le coup de l'étrier, on se tapa dans le dos en se promettant de se revoir bientôt et, même si la nostalgie commençait à poindre, on la cacha sous des plaisanteries impertinentes. Les Landes retentirent longtemps des sifflements qu'on échangea en guise d'adieu, même bien après s'être perdu de vue.

Le temps qui, la veille, s'était montré maussade, s'améliora un peu mais pas au point de rendre le paysage attrayant. A gauche, le moutonnement serré et monotone des Collines-du-Nord obligeait la route à serpenter pour en suivre le pied, coincée à droite par les marais de la Petite Eau, plats et traîtres. Aucune végétation ne venait animer l'horizon avant les frondaisons de la forêt de Bindbale que l'on devinait dans le lointain vers l'ouest.

Ils arrivèrent de bonne heure à Oatbarton et l'auberge, vide encore à cette heure de la journée, se remplit rapidement quand le bruit courut de la présence du Thain et de son escorte, que l'on avait vu passer à vive allure la semaine précédente sans s'arrêter.

La soirée fut une réplique de celle de la veille, à l'exception près que Gormadoc n'hésita pas à quitter tôt l'assemblée pour gagner la chambre qu'il partageait avec Isembold, fuyant le bruit et les regards curieux.

Ils ne partirent pas aussi rapidement que prévu le lendemain, car le jugement du Thain fut requis pour arbitrer une querelle de bornage. Il fallut attendre que les deux parties s'expliquent et que Ferumbras réussisse à comprendre le problème, avant qu'il puisse trancher l'affaire sans mécontenter les plaignants. La matinée était bien avancée quand ils reprirent la route.

Dès qu'ils eurent laissé à leur droite le chemin menant à la Chaussée de la Petite Eau, que Gormadoc tenta de discerner sans succès dans la monotonie du marais, le paysage changea. La route suivait toujours le pied des collines au plus près, mais elle était maintenant rectiligne et bordée de très vieux peupliers dons la ramure se dressait vers le ciel. Bien qu'on ne pût le discerner sous la neige qui recouvrait la route, elle était toujours par endroits pavée de larges dalles de pierre encore fort bien assemblées, restes d'une antique route qui avait mené, dit-on, vers Norchâteau-le-Roy. A l'ouest s'étendaient les grands champs de céréales, séparés par d'épaisses haies ou des clôtures de pierres dressées.

Ils firent halte dans le petit hameau qui se niche à l'embranchement de la route de Dwaling, où la minuscule auberge ne put fournir assez de logement pour les vingt-cinq membres de leur groupe ; la troupe dut aller dormir dans le fenil voisin.

Le temps s'améliora franchement le jour suivant, et c'est sous un soleil radieux qu'ils franchirent le gué sur l'Eau. La surface était toujours gelée mais une impression confuse de fin d'hiver les saisit quand ils entendirent sous la glace le bruit de l'eau courante ; elle s'écoulait avec un bruit cristallin entre les énormes blocs de pierre posés dans le lit de la rivière depuis des siècles, sur lesquels reposaient les dalles qui formaient comme un pont.

Rapidement, ils atteignirent la Route de l'Est et il fallut se séparer ; Ferumbras et ses compagnons prenaient la direction de l'ouest vers Lézeau où ils comptaient passer la nuit avant de se diriger vers le Carrefour puis Bourg-de-Touque, tandis que Gormadoc et Isembold, eux, allaient partir vers l'est et comptaient atteindre Lagrenouillère où ils avaient projeté de passer la nuit.

Les adieux se firent là avec discrétion — presque de la retenue — sauf quand Fortinbras ne put s'empêcher de prendre Gormadoc dans ses grands bras pour une accolade émue, en silence afin que personne ne s'aperçoive de sa voix chevrotante. Seul Gormadoc s'en rendit compte quand le jeune garçon lui renouvela ses assurances d'amitié. Il paraissait tourmenté, proche du désarroi et s'accrochait à son bras comme pour se rassurer. La perspective de quitter le dernier témoin de son ancienne vie crispait ses traits mais la pudeur l'empêchait d'exprimer la panique qu'il sentait monter en lui.

— Allez, courage, Fortinbras Touque ! Tu verras, tout va bien se passer pour toi ! Et si tu as le cafard, va voir Pâquerette, elle te consolera !

— Et on pourra parler de toi !

— Euh... Oui, mais je pense que tu auras rapidement d'autres occupations et intérêts que de penser à ton ami Gormadoc ! Et Slendas sera là dans quelques semaines ! Il te fera découvrir la vallée du Touque, les Collines-Vertes... Et quand il pourra bien marcher, vous irez peut-être jusqu'au Bout-des-Bois et dans le Maresque ! Et Malva viendra sans doute te voir !

Il réussit enfin à le faire sourire. Son angoisse le touchait, mais il était lui-même trop troublé par le bouleversement de sa propre vie pour ne compatir qu'avec une certaine distance au malaise du jeune garçon. Ils remontèrent chacun sur leur poney et Fortinbras rejoignit son père qui avait attendu impassiblement la fin de ce conciliabule.

— Au revoir, et bonne route ! cria-t-il.

— Bon courage, Cousins ! ajouta le Thain

Quand Gormadoc se retourna pour un dernier signe de la main, seul Fortinbras les regardait s'éloigner, immobile au milieu de la route. Les autres avaient déjà pris la direction de Lézeau.

Ils atteignirent Lagrenouillère sans encombres et trouvèrent facilement une chambre à l'auberge de la Bûche Flottante. Ils passèrent la soirée en tête à tête, à parler de ce qui les attendrait à leur arrivée. Les conversations de l'auberge tournaient autour de l'épidémie et, le passage sur le pont étant interdit, les rumeurs allaient bon train. A entendre les ragots, on ne rencontrait plus âme qui vive dans tout le Pays-de-Bouc, ce qui ne manqua pas d'inquiéter Gormadoc. Isembold le rassura, non sans lui demander s'il prenait bien sa potion, ce qui effaça d'un coup la sérénité qu'il avait un peu récupérée.

L'aurore commençait à peine à éclaircir le ciel quand ils se levèrent, mais ils avaient une longue étape à accomplir avant d'arriver au Pont. Après un petit-déjeuner rapidement avalé, ils prirent la route ; heureusement, elle était bien tracée et la fréquentation en avait nivelé le revêtement neigeux, si bien qu'ils purent trotter à bonne allure.

Ils déjeunèrent à Blancs-Sillons un peu avant la mi-journée et, à partir de là, ne rencontrèrent plus aucun voyageur, comme s'ils arrivaient au bout du Monde. Les quelques paysans qu'ils croisaient leur conseillaient de faire demi-tour, assurant qu'ils ne pourraient franchir le Pont. Certains de pouvoir néanmoins passer grâce au sauf-conduit que leur avait

donné le Thain, ils poursuivirent leur route, oppressés par le silence et la solitude environnants. Gormadoc se montra particulièrement taciturne et les quelques efforts d'Isumbras pour entamer une conversation s'avérèrent inefficaces.

Ils arrivèrent à l'auberge du Pont au crépuscule, en s'étant à peine arrêtés durant les vingt-deux miles de cette longue étape. L'auberge était quasiment déserte et les quelques clients les regardèrent comme des spectres. Par chance, l'un d'eux reconnut Isembold et ils purent ainsi avoir des nouvelles un peu plus fiables que celles de la veille : deux grilles fermait les extrémités du Pont mais l'on pouvait constater un trafic régulier sur la route qui venait de Châteaubouc en suivant la rive est. Des barques passaient aussi durant la nuit d'une rive à l'autre et, même si les habitants du Maresque évitaient tout contact rapproché avec ceux du Pays-de-Bouc, le commerce se maintenait en cachette des Shiriffes. Visiblement, on mangeait encore de l'autre côté du Brandevin !

Gormadoc passa une nuit extrêmement désagréable. Les questions se pressaient dans sa tête sans lui laisser de repos. Les doutes, la crainte de se retrouver face à des problèmes qu'il ne saurait résoudre, étaient revenus l'assaillir. Exaspéré de se tourner et retourner continuellement dans le lit qu'il partageait avec son oncle, et peu désireux de le réveiller, il se résigna à se lever et passa le reste de la nuit à marcher de long en large, ou à sommeiller assis sur un fauteuil. Les heures s'écoulèrent, mortellement lentes, sans qu'il retrouvât la sérénité qui l'avait habité depuis sa conversation avec Arathorn.

Quand Isembold le secoua sur son fauteuil, il eut l'impression de s'être assoupi depuis quelques minutes seulement. Il se leva, l'esprit aussi embrumé que s'il avait passé la nuit à abuser de la bière, et put à peine avaler quelques bouchées. Isembold remarqua bien sa pâleur malgré le hâle qu'il avait acquis, mais ne fit aucun commentaire sur son insomnie ou sa mine défaite, se contentant de lui sourire pour l'encourager. En réponse, le jeune Hobbit fut incapable d'autre chose qu'un rictus pathétique.

Gormadoc, toujours dans un état second, suivit son oncle jusqu'à l'écurie et ils chargèrent les poneys. Ils les menèrent par la bride pour parcourir le furlong jusqu'à la grille qui fermait le Pont, surveillée par deux Shiriffes dont la plume tremblotait sur le chapeau.

Isembold dut montrer son sauf-conduit aux gardes, et l'un d'eux alla chercher quelqu'un qui savait ses lettres pour être assuré du contenu.

Enfin la grille s'ouvrit et ils purent s'engager sur le Pont. Isembold passa le premier ; il était presque arrivé de l'autre côté quand il s'aperçut que son neveu ne suivait pas.

Gormadoc s'était arrêté au niveau de la première arche et contemplait fixement l'autre rive. Il pouvait apercevoir la Route de l'Est qui se poursuivait devant lui, bordée d'une double rangée d'arbres, ainsi que la Grand'Route menant à Châteaubouc qui prenait sur la droite, immédiatement après le Pont, et suivait les méandres du Brandevin vers le sud.

Il aperçut de l'autre côté quelques silhouettes qui s'étaient arrêtées pour regarder les imprudents franchir les grilles. Ils semblaient en bonne santé et Gormadoc, qui s'attendait inconsciemment à trouver le pays peuplé de spectres, se sentit un peu rassuré.

Une gêne, qui ressemblait à de la honte, commença à le tarauder et la crainte qui l'avait fait s'arrêter, la tentation de faire demi-tour qu'il avait sentie monter en lui, refluèrent. N'avait-il pas une mission à accomplir ? N'avait-il pas accepté d'endosser une charge qui, bien qu'elle lui échût par le droit du sang, n'en était pas moins reçue en toute conscience ?

Il repensa fugitivement aux moments de doutes qu'il avait traversés ces dernières semaines, mais surtout à l'ardeur qui l'avait saisi dans les instants les plus critiques de ses tribulations, lui permettant de dépasser sa peur et de laisser libre cours aux aptitudes qu'il s'était découvertes.

Il songea à ce que lui avait dit Arathorn : « *La liberté, c'est le droit de faire son devoir.* » Il était libre de tourner les talons, libre de refuser la charge qu'on lui proposait, et on trouverait sans doute quelque oncle ou cousin éloigné encore vivant pour accepter la dignité.

Mais cette dignité n'était pas qu'un office creux, loin de là ! En ces temps d'infortune, ce serait une responsabilité cruciale dont, en tant que Brandebouc, il se sentait l'exigence morale.

Ce qui émergea enfin du bourbier de doutes où il pataugeait fut la révélation fulgurante, éclatante, de son Devoir. L'aboutissement des mésaventures traversées lui apparut dans toute la certitude d'une évidence : les rencontres fortuites, les souffrances endurées, les épreuves surmontées, les expériences acquises n'étaient là que pour le mener, à cet instant et en ce lieu, à choisir en toute conscience.

Une bouffée de gratitude envers le Destin qui avait si habilement guidé son choix l'envahit ; il avait maintenant une conscience aiguë de cette Puissance qu'Arathorn avait nommée mais que lui, petit Hobbit, n'avait jusque là que confusément ressentie, quand la félicité d'un après-dîner paisible, une pipe à la main, le poussait à s'interroger sur le Monde.

Il sentit son cœur se gonfler, d'allégresse autant que d'impatience. Une autre existence allait commencer et il tournerait la page avec audace, sans nostalgie pour l'ancien Gormadoc qu'il laisserait derrière lui.

Il aspira profondément l'air glacial, puis vida complètement ses poumons avant de reprendre un nouveau souffle ; la première respiration d'une nouvelle vie. Son haleine se condensa en une buée qui gomma un instant la silhouette d'Isembold, dressé au bout du Pont, tourné vers lui en attente, puis l'horizon redevint clair sous le soleil aveuglant du petit matin.

« Voilà, j'y suis... Oui, je vais le faire... J'aurai la force de réussir ! Le Pays-de-Bouc prospèrera à nouveau après ce Rude Hiver... Et je serai un Maître dont les Brandebouc se souviendront avec honneur. »

Avec un sourire confiant, il se mit en selle et franchit le Brandevin.

Sylvie Butet
Alias Sylvae

Août 2004

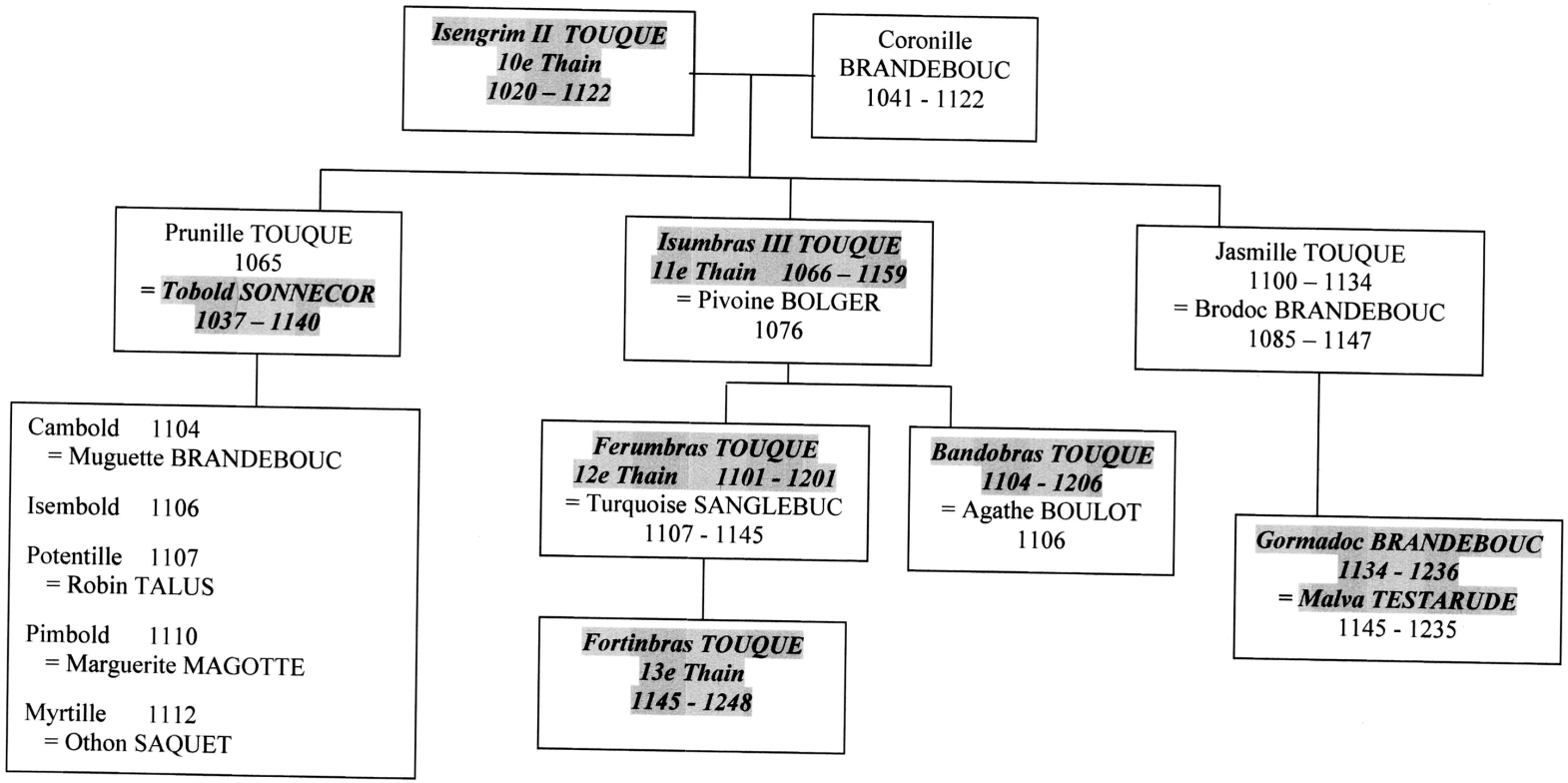
Généalogies

Les BRANDEBOUC

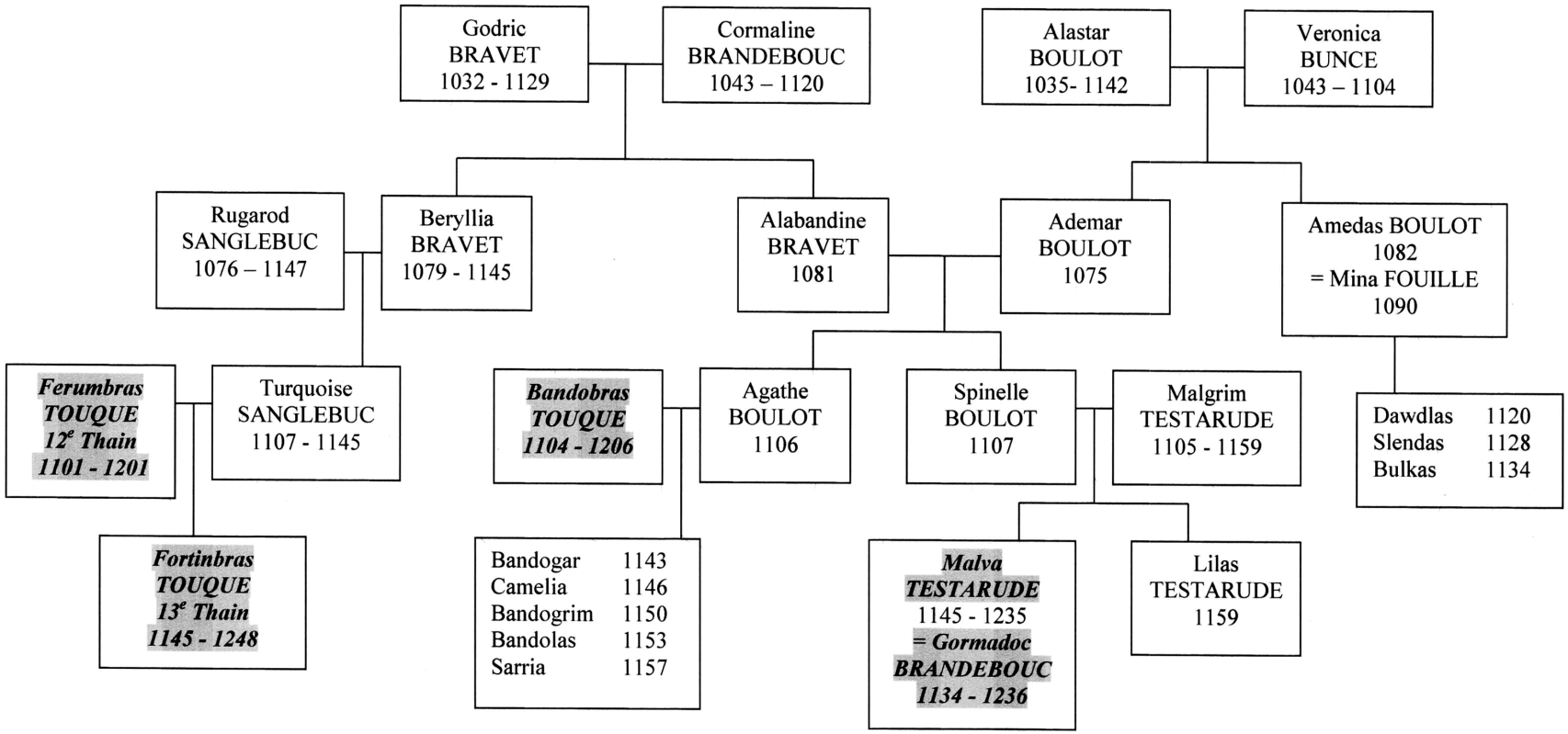
NB : *Les noms et les dates grisés correspondent aux personnages imagines par J. R. R. Tolkien et mentionnés dans le Seigneur des Anneaux.*

Les dates indiquées dans les arbres généalogiques des Hobbits sont données selon le Comput de la Comté, dans lequel l'An I correspond à l'année 1601 du Troisième Age de la Terre du Milieu.

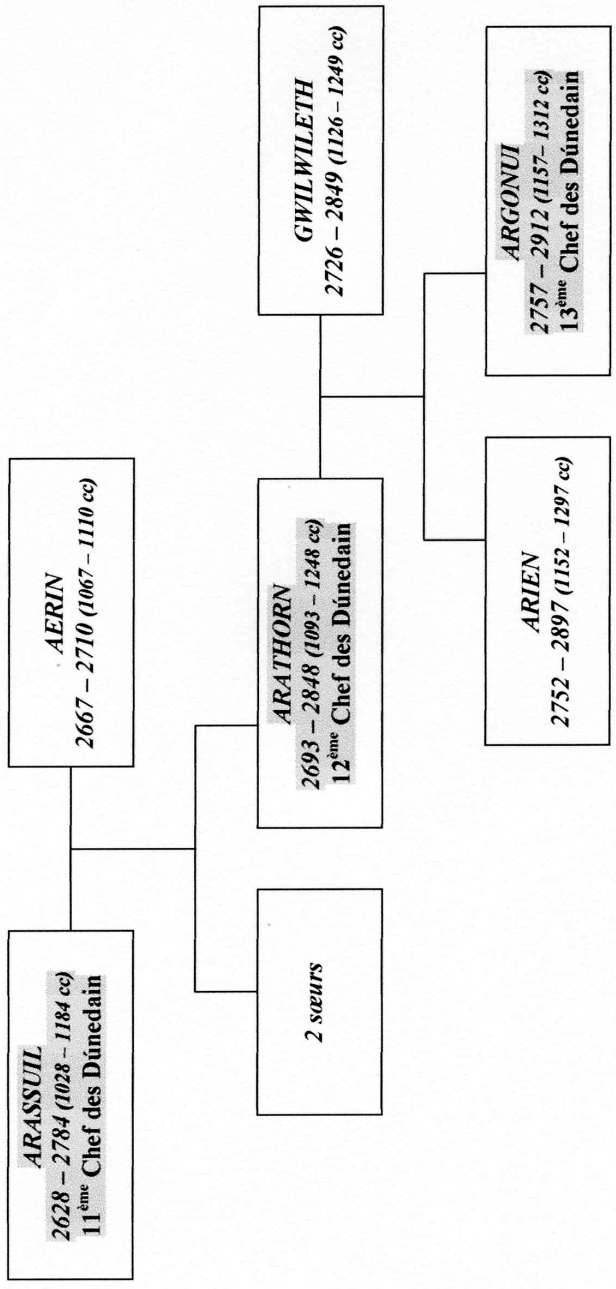
Les TOUQUE du Quartier Sud



Les familles du Quartier Nord

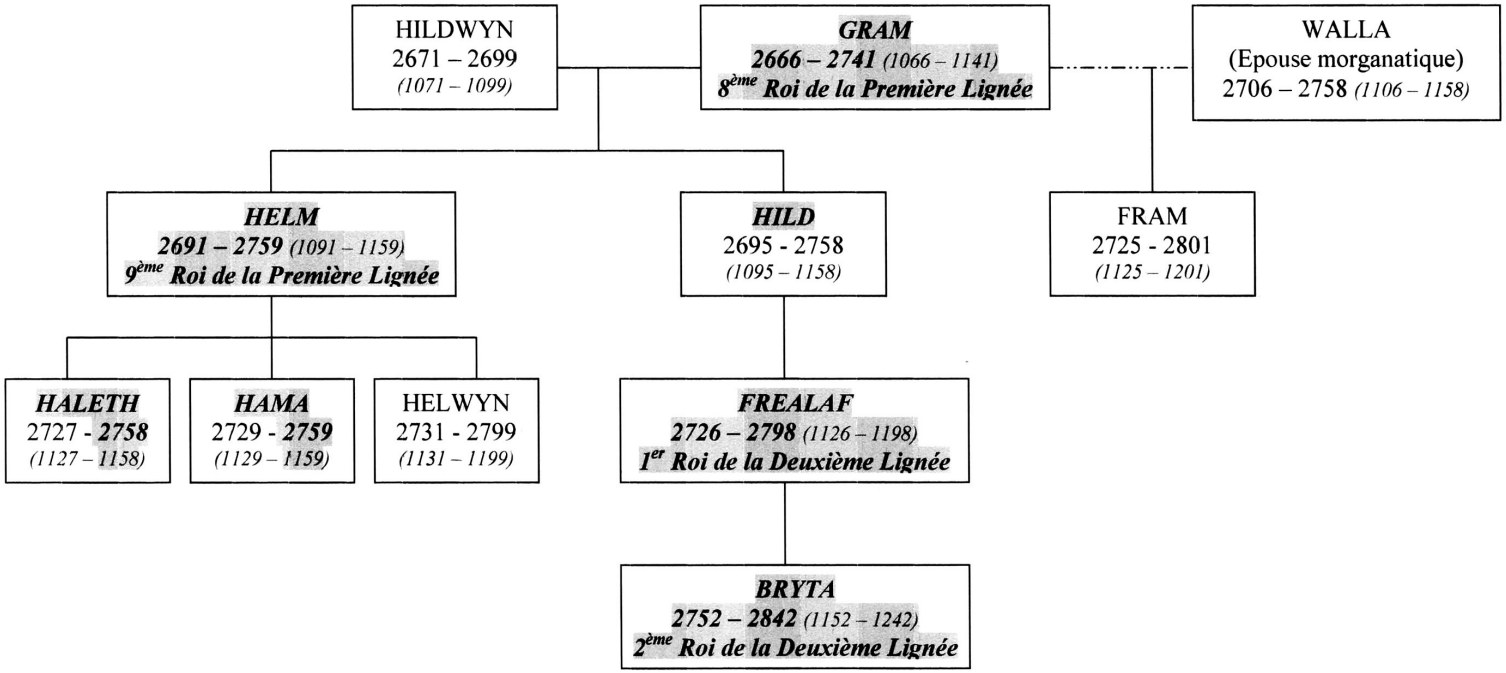


Les Dúnedain



NB : *Les dates indiquées dans les arbres généalogiques des Hommes sont données selon le Comput du Troisième Age de la Terre du Milieu, dans lequel l'année 1601 correspond à l'An I de la Comté (entre parenthèses).*

Les Rohirrim



REMERCIEMENTS

Cette histoire se veut un hommage à J.R.R. Tolkien, pour qui mon admiration n'a fait que croître depuis plus de trente ans que je lis et relis son œuvre.

Hommage, non pas plagiat : si j'ai emprunté certains des personnages qui apparaissent dans les généalogies du Seigneur des Anneaux, si j'ai utilisé des bribes de l'Histoire de la Terre du Milieu, c'est pour faire l'éloge — à ma modeste manière — de la richesse du Monde imaginé par cet écrivain hors du commun. A quelque degré qu'on l'étudie, quel que soit le temps qu'on y passe, on ne peut qu'être fasciné par l'extraordinaire puissance évocatrice qui se dégage de cet univers, dans toutes ses composantes. Ce fut un plaisir pour moi que de chercher à insérer mon histoire dans la trame tissée par Tolkien, en utilisant le maximum d'éléments mais avec le désir de n'en modifier aucun fil.

Mes remerciements vont en premier à Cédric Fockeu, dont le site JRRVF m'a permis de commencer à comprendre les raisons du plaisir indéfinissable que j'avais à lire Tolkien.

Puis à tous ceux qui enrichissent ce site de leurs réflexions, de leur érudition dans des domaines variés, de leur richesse personnelle. Beaucoup sont devenus des amis.

Un merci particulier à celles et ceux qui, par leur connaissance approfondie de l'œuvre de Tolkien, ou par leurs conseils judicieux, m'ont aidé et soutenu.

Enfin, une tendre gratitude envers mon mari, pour sa patience bienveillante.

TABLE DES MATIERES

Cartes 4
1. Où l'hiver s'annonce rigoureux. 7
2. Journal de Gormadoc -1- 11
3. Les Grands-Smials 13
4. L'accident 17
5. Soupçons 21
6. Journal de Gormadoc -2- 27
7. Départ 31
8. Odet 35
9. Souvenirs du Nord 39
10. Dans la prairie 43
11. Le trou 47
12. Journal de Gormadoc -3- 51
13. Un messager du Sud 55
14. Plaisante halte 59
15. Route à deux 63
16. En route vers Lézeau 67
17. Une longue nuit de veille 73
18. La ferme des Chaumine 79
19. Rumeur 85
20. Journal de Gormadoc -4- 89
21. A l'auberge du Dragon-Vert 91
22. Pluie et Verglas 95
23. Bivouac 99
24. La Chaussée de la Petite Eau 105
25. Le loup 109
26. Le camp des forestiers 113
27. Nuit de garde 117
28. Journal de Gormadoc -5- 121
29. Sur la piste du Nord 123
30. Malva Testarude 129
31. Les Boulot de Roccreux 133
32. Le Rôdeur 137

33. Un parfum de fleurs séchées 143
34. Expédition de bienfaisance 147
35. La ferme des Furet 151
36. Conversation nocturne 155
37. Le grand cheval 159
38. Les bizarreries de la famille Testarude 165
39. Secret de famille 173
40. Journal de Gormadoc -6- 179
41. La fugue 183
42. Le Roi Golfarkh 189
43. Captifs 193
44. La trappe à bois 197
45. Les tortionnaires 203
46. Vers le Nord 209
47. la bergerie des Hauts 213
48. Le terrier 219
49. Les Landes du Nord 225
50. Mission de sauvetage 231
51. Le récit de Slendas 237
52. Approche furtive 241
53. Tactique et stratégie 247
54. Les intrus 253
55. Réclusion 259
56. Retour vers la lumière 265
57. Veillée de retrouvailles 269
58. L'herboriste 273
59. Nouvelles du Pays-de-Bouc 277
60. Désirs et devoirs 283
61. Journal de Gormadoc -7- 291
62. Premiers départs 293
63. Le destin de Gormadoc Brandebouc 299
Généalogies 307
Remerciements 315